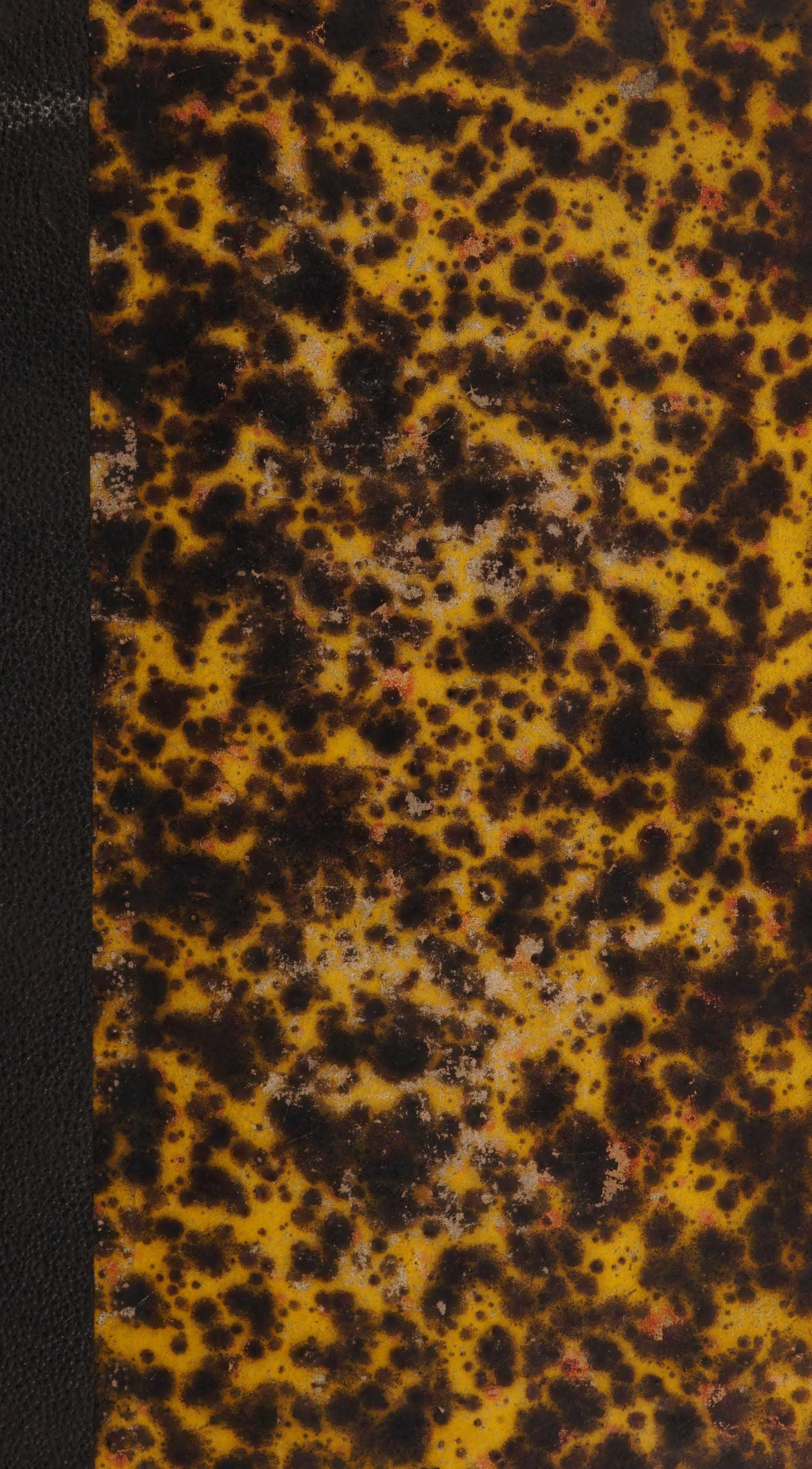


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXVIII.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR A VERSAILLES.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

MÉTAPHYSIQUE.

TOME IV.



A PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXIII.

DEUTÉRONOME.

Voici les paroles que Mosé parla à tout Israël (chap. 1, v, 1), au-delà du Jourdain, dans le désert près de la mer Rouge, entre Pharan et Thophel, et entre Laban et Azaroth où il y a beaucoup d'or. En la quarantième année, le onzième mois, le premier jour du mois, Mosé dit aux fils d'Israël tout ce que le Seigneur lui avait ordonné de leur dire. Après que le Seigneur eut frappé Séhon, roi des Amorrhéens, qui habitait en Hesbon, et Og, roi de Bazan, qui demeurait à Astaroth et à Édraï qui est au-delà du Jourdain dans la terre de Moab. Et Mosé commença à expliquer la loi et à dire :

Le Seigneur notre Dieu nous parla en Oreb, disant : Il vous suffit d'avoir demeuré sur cette montagne ; retournez à la montagne des Amorrhéens, et à tous les lieux voisins dans les campagnes (*a*) et les montagnes

(*a*) Le savant La Crose s'explique ainsi sur le commencement du *Deutéronome* dans son manuscrit qui est à Berlin. « Autant de paroles, autant de faussetés puériles, et autant de preuves sautant aux yeux qu'il est impossible que Moïse ait pu composer aucun des livres que l'ignorance lui attribue.

» Il est faux que Moïse ait parlé au-delà du Jourdain, puisqu'il ne le passa jamais, et qu'il mourut sur le mont Nébo, et à l'orient du Jourdain, à ce que dit l'Écriture elle-même.

» Il est faux et impossible qu'il put être alors dans l'autre désert de Pharan, puisque l'auteur vient de dire qu'il gagna une bataille dans ce temps-là même dans le désert de Moab, à plus de cinquante lieues de Pharan.

» Il est faux et impossible qu'il ait été dans ce désert de Pharan proche de la mer Rouge, puisqu'il y a encore plus de cinquante lieues de la mer Rouge à ce Pharan.

» Il est faux qu'il y ait beaucoup d'or à Azaroth près de ce Pharan. Ce misérable pays, loin de porter de l'or, n'a jamais porté que des cailloux.

» Dom Calmet répète en vain les explications de quelques commentateurs, assez impudens pour dire qu'au-delà du Jourdain signi-

vers le midi, et le long des côtés de la mer, terre des Cananéens et du Liban, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate.... (*b*) et je vous ordonnai alors tout ce que vous deviez faire; et étant partis d'Oreb, nous passâmes par ce grand et effroyable désert.

Voici la quarantième année que vous êtes en chemin; et cependant les vêtemens dont vous étiez couverts ne sont point usés de vétusté, et vos pieds n'ont point été déchaussés... (*c*) Écoute Israël; tu passeras aujourd'hui

fiait au deçà du Jourdain. Il vaut autant dire que dessus signifie dessous, que dedans signifie dehors, et que les pieds signifient la tête.

» L'auteur, quel qu'il soit, fait parler Moïse sur le bord de la mer Rouge dans la quarantième année et onze mois après la sortie d'Égypte, pour donner plus de poids à son récit par le soin de marquer les dates; mais ce soin même le trahit et constate tous ses mensonges. Moïse sortit d'Égypte à l'âge de quatre-vingts ans; et l'Écriture dit qu'il mourut à cent vingt. Il était donc déjà mort lorsque le *Deutéronome* le fait parler; et il le fait parler dans un endroit où il n'était pas, et où il ne pouvait être. »

Ces critiques hardies, imputées au savant La Crose, peuvent n'être point de lui. On n'y reconnaît point son caractère; il a toujours parlé avec respect de la sainte Écriture.

(*b*) Nous avouons au célèbre La Crose, ou à celui qui a pris son nom, qu'il y a de grandes difficultés dans ce commencement du *Deutéronome;* Calmet en convient. *Nos meilleurs critiques,* dit-il, *reconnaissent qu'il y a dans ces livres des additions qu'on y a mises pour expliquer quelques endroits obscurs, ou pour suppléer ce qu'on croit y manquer pour une parfaite intelligence.*

Ce discours du commentateur Calmet ne rend pas l'intelligence plus parfaite. Si on a, selon lui, ajouté aux livres saints, le Saint-Esprit n'a donc pas tout dicté; et si tout n'est pas du Saint-Esprit, comment distinguera-t-on son ouvrage de celui des hommes? Peut-on supposer que Dieu ait dicté un livre pour l'instruction du genre humain, et que ce livre ait besoin d'additions et de corrections? On ne peut se tirer de ce labyrinthe qu'en recourant à l'église, qui peut seule dissiper tous nos doutes par ses décisions infaillibles.

(*c*) La Bible grecque, attribuée aux Septante, traduit : *Vos pieds n'ont point eu de calus;* mais le *Deutéronome,* en un autre endroit, répète encore que les souliers des Hébreux ne se sont point usés dans

le Jourdain pour te rendre maître des grandes nations plus fortes que toi, qui ont de grandes villes et des murailles jusqu'au ciel, et un peuple grand et sublime, des géans que tu as vus et que tu as entendus, et à qui nul ne peut résister (*d*).

le désert pendant quarante ans. Ce miracle est aussi miracle que tous les autres. Colins suppute que le peuple de Dieu étant parti du beau pays de l'Égypte au nombre d'environ trois millions de personnes pour aller mourir dans les déserts dans l'espace de quarante années ; ce fut trois millions de vestes et de robes, et trois millions de paires de souliers à vendre, et que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, pouvaient gagner beaucoup à revendre tous ces effets à Babylone, à Damas, ou à Tyr. Mais puisqu'il restait six cent un mille sept cent trente combattans par le dénombrement que Mosé ordonna, si on suppose que chaque combattant avait une femme, et que chaque mari et femme eussent un père et une mère, et que chaque ménage eût deux enfans, cela ferait quatre millions huit cent treize mille huit cent quarante personnes à chausser et à vêtir ; en ce cas, le miracle aurait été beaucoup plus grand, et il aurait fallu que le Seigneur eût donné à son peuple un million huit cent treize mille huit cent quarante paires de souliers de plus.

Pour répondre plus sérieusement à Colins, nous le renverrons à saint Justin, qui, dans son dialogue avec Tryphon, soutient que non-seulement les habits des Hébreux ne s'usèrent point dans leur marche de quarante années au soleil et à la pluie, et en couchant sur la dure, mais que ceux des enfans croissaient avec eux, et s'élargissaient merveilleusement à mesure qu'ils avançaient en âge. Nous le renverrons encore à saint Jérôme, qui ajoute dans une épître, laquelle est la trente-huitième de la nouvelle édition, ces propres mots : *En vain les barbiers apprirent leur art dans le désert pendant quarante années ; ils savaient que les cheveux et les ongles des Israélites ne croissaient pas.*

(*d*) Aujourd'hui ne signifie pas ce jour-là même, puisque le peuple de Dieu ne passa le Jourdain qu'un mois après.

Pour ce qui concerne les géans, les critiques y trouvent une contradiction, parce qu'il est dit dans le même *Deutéronome*, que Og était resté le seul de la race des géans. Mais Og demeurait à l'orient du Jourdain ; et il pouvait y avoir d'autres géans à l'occident. Mais dans cet endroit où il est dit que Og était resté seul de la race des géans, l'auteur ajoute : *On montre encore son lit de fer dans Rabath, qui est une ville des enfans d'Ammon, et il a neuf coudées de long, et quatre de large.* C'est encore une des raisons pour lesquelles

.... Prenez bien garde d'avoir soin du lévite dans tout le temps que vous demeurerez sur la terre.... Lorsque vous aurez un chemin trop long à faire, vous apporterez toutes les dîmes au Seigneur...... Vous les vendrez toutes, et vous acheterez de cet argent tout ce que vous voudrez, bœuf, brebis, vin, bière; et vous en mangerez avec le lévite qui est dans l'enceinte de vos murs, et qui n'a point d'autre possession sur la terre.... Gardez-vous d'abandonner le lévite (*e*)......

S'il s'élève parmi vous un prophète qui dise avoir eu des visions et des songes, et s'il prédit des signes et des miracles, et si les choses qu'il aura prédites arrivent, et qu'il vous dise : Allons, suivons des Dieux étrangers que vous ne connaissez pas, et servons-les; vous n'écouterez pas ce prophète, ce songeur de songes; car c'est le Seigneur votre Dieu qui vous tente, afin qu'il voie si vous l'aimez ou non de toute votre ame.... Ce prophète ou ce songeur de songes sera mis à mort. Si votre frère fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme qui est entre vos bras, vous dit en secret : Allons, servons des Dieux étrangers; tuez aussitôt votre frère, ou votre fils, ou votre femme;

on a prétendu que Mosé ne pouvait avoir écrit les livres qui sont sous son nom, parce que ces mots, *on montre encore son lit,* prouvent que l'auteur n'était pas contemporain; et Mosé, dit-on, ne pouvait l'avoir vu dans Rabath, qui ne fut prise que long-temps après par David.

(*e*) Les critiques prétendent que ce passage prouve trois choses : la première, que c'est évidemment un lévite qui écrivit ce livre quand les Juifs eurent des villes; la seconde, que les lévites n'eurent jamais quarante-huit villes à eux appartenantes; la troisième, que les Israélites ne furent pas nourris simplement de manne dans le désert, puisqu'ils doivent manger du bœuf et du mouton, et boire du vin et de la bière avec le lévite. Cette critique nous paraît bien rigoureuse. L'auteur sacré veut dire probablement que les Juifs doivent manger du bœuf et du mouton, et boire de la bière et du vin avec le lévite, quand ils en auront.

qu'ils reçoivent le premier coup de votre main, et que tout le peuple frappe après vous (*f*).

Si vous apprenez que dans une de nos villes des gens méchans ont dit : Allons, servons des dieux à vous inconnus; vous passerez aussitôt au fil de l'épée tous les habitans de cette ville, et vous la détruirez avec tout ce qu'elle possède, jusqu'aux bêtes (*g*).

(*f*) Le premier président de Harlai, sachant qu'on avait abusé de ce passage de l'Écriture, et de quelques autres passages pareils, pour faire assassiner Henri III par le jacobin Jacques Clément, écrivit dans un petit mémoire, qui nous a été montré par un magistrat de sa maison, ces propres mots : « Il serait expédient de ne laisser lire aux jeunes prêtres aucun des livres de l'ancien Testament, dans lesquels pourraient se rencontrer semblables instigations qui ont induit maints esprits faibles et méchans au parricide et régicide. Il vaut mieux ne point lire, que de tourner en poison ce qui doit être nourriture de vie. »

On peut appliquer à ce passage du *Deutéronome* la réflexion du président de Harlai. Il est aisé à un fanatique de se persuader que sa femme et son fils veulent le faire apostasier; et s'il les tue sur ce prétexte, il se croira un saint.

Ravaillac avoue dans son interrogatoire, qu'il n'a assassiné Henri IV que parce qu'il ne croyait pas que ce grand et adorable monarque fût bon catholique.

On a cru voir encore un autre danger dans ces versets du *Deutéronome*, et le voici : Si un prophète prédit des choses miraculeuses, et si ces choses miraculeuses arrivent, c'est donc la Divinité elle-même qui l'a inspiré ; et s'il vous dit ensuite : Je suis autorisé par des miracles à vous prêcher le culte d'un nouveau dieu, ce nouveau dieu est donc le véritable. Cet argument, sans doute, n'est pas aisé à réfuter, à moins que vous ne disiez qu'un fripon scélérat peut faire de véritables miracles. Mais alors vous faites un dieu de ce fripon scélérat : et s'il est votre père ou votre frère, comme vous le supposez, si vous le tuez, vous commettez non-seulement un parricide, mais un déicide. Vous n'avez plus d'autre réponse à faire, que d'avoir recours à la magie, et de dire qu'il est au pouvoir des prétendus magiciens de faire de vrais miracles. Ainsi, quelque chose que vous répondiez, vous êtes absurde et barbare.

Cette objection est spécieuse. On la résout en disant que Dieu ne permet jamais qu'un faux prophète fasse autant de miracles qu'un vrai prophète.

(*g*) Le lord Bolingbroke parle sur cet article avec plus de force

Quand vous serez entrés dans la terre que le Seigneur vous donnera, et que vous la posséderez, et que vous direz : nous voulons choisir un roi comme en ont les autres nations qui nous environnent; vous ne pourrez prendre pour roi qu'un homme de votre nation, un de vos frères. Et quand il sera établi roi, il n'aura pas un grand nombre de chevaux, il ne ramenera point le peuple en Égypte, il n'aura point cette multitude de femmes qui enchantent son esprit, ni de grands morceaux d'or et d'argent..... (*h*) Après qu'il sera assis sur son trône, il écrira pour lui ce *Deutéronome* sur un exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi.

encore que le président de Harlai. « C'est le comble, dit-il, de la barbarie en démence, de massacrer tous les habitans d'une ville qui vous appartient, et d'y détruire tout, jusqu'aux bêtes; parce que les citoyens de cette ville ont eu un culte différent du vôtre. Ce serait un peuple coupable de cette exécrable cruauté qu'il faudrait détruire, comme nous avons détruit les loups en Angleterre. »

Pour tâcher d'apaiser ceux qui pensent comme le président de Harlai et comme le lord Bolingbroke, nous dirons que ces passages du *Deutéronome* ne sont probablement que comminatoires; et nous dirons à ceux qui sont persuadés qu'Esdras, ou quelque autre lévite composa ce livre, qu'il ne voulut qu'inspirer une forte horreur pour le culte des Babyloniens, et pour celui des persans. Mais nous conviendrons qu'il ne faut jamais lire l'Écriture qu'avec un esprit de paix et de charité universelle.

Nous avouons d'ailleurs que cela n'a pu être écrit que dans un temps où les Hébreux eurent des villes, et où chaque ville voulut avoir son dieu et son culte, pour être plus indépendante de ses voisines. Le haine fut extrême entre tous les habitans de cette partie de la Syrie. La superstition et l'esprit de rapine envenimèrent cette haine; et tant qu'il y eut des Juifs, leur histoire fut l'histoire des Cannibales : mais c'est que Dieu voulait les éprouver. D'ailleurs la loi juive ne nous importe point; nous sommes chrétiens et non pas juifs.

(*h*) Ceux qui croient qu'un lévite du temps des rois est l'auteur du *Deutéronome*, sont confirmés dans leur opinion par cet article. Il y a, selon la *Vulgate*, trois cent cinquante-six ans de la mort de Mosé à l'élection du roi Saül, et bien davantage selon d'autres calculs. Comment se pourrait-il que Mosé parlât des rois, lorsque Dieu était le seul roi des Juifs ? On a soupçonné que le *Pentateuque* entier fut

Lorsque vous combattrez vos ennemis, si Dieu les livre entre vos mains, et si vous voyez parmi vos captifs une belle femme pour laquelle vous aurez de l'amour, et si vous voulez l'épouser, vous l'amenerez en votre maison; elle se rasera les cheveux et se coupera les ongles; elle quittera la robe avec laquelle elle a été prise, et pleurera dans votre maison son père et sa mère pendant un mois. Ensuite vous entrerez dans elle, vous dormirez avec elle, et elle sera votre femme (*i*).

Lorsque vous marcherez contre vos ennemis, si un homme a été pollu en songe, il sortira du champ

écrit par quelques lévites huit cent vingt-sept ans après Mosé, selon la *Vulgate*, du temps du roi Josias. Ce livre, alors ignoré, fut trouvé au fond d'un coffre par le grand-prêtre Helkia, lorsqu'il comptait de l'argent. Ce fut vers ce temps-là que quelques juifs se réfugièrent en Égypte, sous le roi Néchao; ainsi le lévite, auteur du *Pentateuque*, avertit ici les rois de ne point laisser passer leurs sujets chez les Égyptiens. Tout semblerait concourir à rendre cette opinion vraisemblable, si d'ailleurs on n'était pas convaincu que Mosé seul est l'auteur du *Pentateuque*.

La défense d'avoir un grand nombre de femmes et de chevaux semble regarder principalement Salomon, qu'on accuse d'avoir eu sept cents femmes et trois cents concubines, et quarante mille écuries; car pour Saül, il ne fut choisi pour roi que dans le temps qu'il cherchait ses ânesses.

(*i*) Plusieurs personnes se sont scandalisées de cet article. Les Juifs dans le désert, ou dans le Canaan, ne pouvaient avoir de guerre que contre des étrangers, Il leur était défendu, sous peine de mort, de s'unir à des femmes étrangères; et voilà que le *Deutéronome* leur permet d'épouser ces femmes, et la seule cérémonie des épousailles est de coucher avec elles. On a remarqué que ce n'est point ainsi qu'Alexandre et Scipion en usèrent. C'est encore une raison en faveur de ceux qui croient que le *Pentateuque* fut écrit du temps des rois, parce que dans les guerres civiles des rois de Juda contre les rois d'Israël, il était permis dépouser les filles des vaincus, les deux partis descendant également d'Abraham. Tout semble donc concourir à prouver qu'aucun livre juif ne fut écrit que du temps de David, ou longtemps après lui; mais l'opinion de tous les pères et de toute l'Église doit prévaloir contre les raisons des savans, quelque plausibles qu'elles puissent être.

(chap. 23, v. 10), et n'y entrera que le soir après s'être lavé d'eau.... (*k*) Il y aura un lieu hors du camp pour faire vos nécessités (chap. 23, v. 12). Vous porterez une petite bêche à votre ceinture, vous ferez un trou rond autour de vous, et quand vous aurez fait, vous couvrirez de terre vos excrémens..... (*l*)

Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur, le Seigneur vous réduira à la pauvreté, et vous aurez la fièvre..... Vous vous marierez, et un autre couchera avec votre femme..... On vous prendra votre âne, et on ne vous le rendra point..... Le Seigneur vous frappera d'un ulcère malin dans les genoux et dans le gras des jambes..... Le Seigneur vous emmènera vous et votre roi dans un pays que vous ignoriez, et vous y servirez des dieux étrangers..... L'étranger vous prêtera à usure, et vous ne lui prêterez point à usure..... Le Seigneur fera venir d'un pays reculé, et des extrémités

(*k*) Plusieurs gens de guerre ont dit que les pollutions pendant la nuit arrivaient principalement aux jeunes gens vigoureux, et que l'ordre de les éloigner de l'armée du matin au soir était très-dangereux, parce que c'est d'ordinaire du matin au soir que se donnent les batailles; que cet ordre n'était propre qu'à favoriser la poltronerie; qu'il était plus aisé de se laver dans sa tente, où l'on est supposé avoir au moins une cruche d'eau, que d'aller se laver hors du camp, où l'on pouvait fort bien n'en pas trouver. Nous ne regardons pas cette remarque comme bien importante.

(*l*) L'ordre que le Seigneur lui-même donne sur la manière de faire ses nécessités a paru indigne de la majesté divine au célèbre Colins; et il s'est emporté jusqu'à dire que Dieu avait plus de soin du derrière des Israélites que de leurs ames; que ces mots *immortalité de l'ame* ne se trouvaient dans aucun endroit de l'ancien Testament; et qu'il est bien bas de s'attacher à la manière dont on doit aller à la garde-robe. C'est s'exprimer avec bien peu de respect. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le peuple juif était si grossier, et que de nos jours même la populace de cette nation est si malpropre et si puante, que ses législateurs furent obligés de descendre dans les plus petits et les plus vils détails : la police ne néglige pas les latrines dans les grandes villes.

de la terre, un peuple dont vous n'entendrez point le langage, afin qu'il mange les petits de vos bestiaux, et qu'il ne vous laisse ni blé, ni vin, ni huile..... Vous mangerez vos propres enfans, et l'homme le plus luxurieux refusera à son frère et à sa femme la chair de ses propres fils, qu'il mangera pendant le siége de votre ville, parce qu'il n'aura rien autre chose à manger, etc. (*m*).

JOSUÉ.

Et après la mort de Mosé, serviteur de Dieu, il arriva que Dieu parla à Josué fils de Nun, et lui dit : Mon serviteur Mosé est mort; lève-toi, passe le Jourdain, toi et tout le peuple avec toi..... tous les lieux où tu mettras les pieds, je te les donnerai, comme je l'ai promis à Mosé, depuis le désert et le Liban jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate; nul ne pourra te résister tant que tu vivras (*a*).

(*m*) Les critiques continuent à trouver dans les malédictions du Seigneur de nouvelles preuves que jamais les Juifs ne connurent que des peines temporelles. La plus forte est celle d'être réduits à manger leurs enfans; et c'est ce que leur histoire assure leur être arrivé pendant le siége de Samarie. Or, le grand prêtre Helkia ne trouva le *Pentateuque* qu'environ quatre-vingts ans après ce siége. C'est ce qui achève de persuader ces critiques, qu'un lévite composa surtout le *Deutéronome*, et qu'il lui fut aisé de prédire les horreurs du siége de Samarie après l'événement.

Nous croyons fermement que Mosé, appelé chez nous Moïse, est le seul auteur du Pentateuque, *comme l'église le croit, et qu'il n'y a que le récit de sa mort qui ne soit pas écrit par lui. Nous avons seulement exposé avec candeur l'opinion de nos adversaires.*

(*a*) Le Seigneur promet plusieurs fois, avec serment, de donner le fleuve de l'Euphrate au peuple juif; cependant il n'eut jamais que le fleuve du Jourdain. S'il avait possédé toutes les terres depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, il aurait été le maître d'un empire plus

Josué, fils de Nun, envoya donc secrètement, de Céthim, deux espions..... ils partirent, et entrèrent dans la ville de Jéricho, dans la maison d'une prostituée nommée Rahab, et y passèrent la nuit..... Le roi de Jéricho en fut averti; il envoya chez Rahab la prostituée, disant : Amène-nous les espions qui sont dans ta maison. Mais cette femme les cacha, et dit : Ils sont sortis pendant qu'on fermait les portes, et je ne sais où ils sont allés (*b*).....

grand que celui d'Assyrie. C'est ce que n'a pas compris Warburton, quand il dit que les Juifs ne devaient haïr que les peuples du Canaan. Il est certain qu'ils devaient haïr tous les peuples idolâtres du Nil et de l'Euphrate.

Si on demande pourquoi Josué, fils de Nun, ne ravagea pas et ne conquit pas toute l'Égypte, toute la Syrie, et le reste du monde, pour y faire régner la vraie religion, et pourquoi il ne porta le fer et la flamme que dans cinq ou six lieues de pays tout au plus, et encore dans un très-mauvais pays en comparaison des campagnes immenses arrosées du Nil, et de l'Euphrate; ce n'est pas à nous à sonder les décrets de Dieu. Il nous suffit de savoir que depuis Mosé et Josué, les Juifs n'approchèrent jamais du Nil et de l'Euphrate que pour y être vendus comme esclaves; tant les jugemens de Dieu sont impénétrables! Dieu ne cesse jamais de parler à Mosé et à Josué; Dieu conduit tout; Dieu fait tout; il dit plusieurs fois à Josué : Sois robuste, ne crains rien, car ton Dieu est avec toi. Josué ne fait rien que par l'ordre exprès de Dieu. C'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

(*b*) Les critiques demandent pourquoi Dieu, ayant juré à Josué, fils de Nun, qu'il serait toujours avec lui, Josué prend cependant la précaution d'envoyer des espions chez une *méretrix*? Quel besoin avait-il de cette misérable, quand Dieu lui avait promis son secours de sa propre bouche; quand il était sûr que Dieu combattait pour lui, et qu'il était à la tête d'une armée de six cent mille hommes, dont il détacha, selon le texte, quarante mille pour aller prendre le village de Jéricho, qui ne fut jamais fortifié, les peuples de ce pays là ne connaissant pas encore les places de guerre, et Jéricho étant dans une vallée où il est impossible de faire une place tenable?

M. Fréret traite Calmet d'imbécile, et se moque de lui de ce qu'il perd son temps à examiner si le mot *zonah* signifie toujours

Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, et les prêtres qui portaient l'arche du pacte marchaient devant lui; et quand ils furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds furent mouillés d'eau au temps de la moisson, le Jourdain étant à pleins bords, (*c*) les eaux descendantes s'arrêtèrent à un

une femme débauchée, une prostituée, une gueuse; et si Rahab ne pourrait pas être regardée seulement comme une cabaretière.

Dom Calmet examine aussi avec beaucoup d'attention si cette cabaretière ne fut pas coupable d'un petit mensonge, en disant que les espions juifs étaient partis, lorsqu'ils étaient chez elle; il prétend qu'elle fit une très-bonne action. « Étant informée, dit-il, du dessein de Dieu, qui voulait détruire les Cananéens, et livrer leur pays aux Hébreux, elle n'y pouvait résister sans tomber dans le même crime de rébellion à l'égard de Dieu, qu'elle aurait voulu éviter envers sa patrie; de plus, elle était persuadée des justes prétentions de Dieu, et de l'injustice des Cananéens : ainsi, elle ne pouvait prendre un parti plus équitable, ni plus conforme aux lois de la sagesse. »

M. Fréret répond que si cela est, Rahab était donc inspirée de Dieu même, aussi-bien que Josué; et que le crime abominable de trahir sa patrie pour des espions d'un peuple barbare dont elle ne pouvait entendre la langue, ne pouvait être excusé que par un ordre exprès de Dieu, maître de la vie et de la mort. Rahab, dit-il, était une infâme qui méritait le dernier supplice. Nous savons que le nouveau Testament compte cette Rahab au nombre des aïeules de Jésus-Christ; mais il descend aussi de Betzabé et de Thamar qui n'étaient pas moins criminelles. Il a voulu nous faire connaître que sa naissance effaçait tous les crimes. Mais l'action de la prostituée Rahab n'en est pas moins punissable selon le monde.

Colins soutient que Josué sembla se défier de Dieu en envoyant des espions chez cette femme, et que puisqu'il avait avec lui Dieu et quarante mille hommes pour se saisir d'un petit bourg dans une vallée, et que la palissade qui enfermait ce petit bourg tomba au son des trompettes, on n'avait pas besoin d'envoyer chez une gueuse deux espions qui risquaient d'être pendus.

Nous citons à regret ces discours des incrédules; mais il faut voir jusqu'où va la témérité de l'esprit humain.

(*c*) Les incrédules disent qu'il ne faut pas multiplier des miracles sans nécessité; que le prodige du passage du Jourdain est superflu après le passage de la mer Rouge. Ils remarquent que l'auteur fait

même lieu, s'élevant comme une montagne; et les eaux d'en bas s'écoulèrent dans la mer du désert, qui s'appelle aujourd'hui la mer Morte. Et le peuple s'avançait toujours contre Jéricho, et tout le peuple passait par le lit du fleuve à sec.

Tous les rois des Amorrhéens qui habitaient la rive occidentale du Jourdain, et tous les rois cananéens qui possédaient les rivages de la grande mer (Méditerra-

passer le Jourdain dans notre mois d'avril au temps de la moisson, mais que la moisson ne se fait dans ce pays-là qu'au mois de juin. Ils assurent que jamais au mois d'avril le Jourdain n'est à pleins bords; que ce petit fleuve ne s'enfle que dans les grandes chaleurs par la fonte des neiges du mont Liban; qu'il n'a dans aucun endroit plus de quarante-cinq pieds de large, excepté à son embouchure dans la mer Morte; et qu'on peut le passer à gué dans plusieurs endroits. Ils prouvent qu'il y a plusieurs gués, par l'aventure funeste de la tribu d'Éphraïm, qui combattit depuis contre Jephté, capitaine des Galaadites. Ceux de Galaad se saisirent, dit le texte sacré, des gués du Jourdain par lesquels les Éphraïmites devaient repasser, et quand quelque Éphraïmite échappé de la bataille venait aux gués et disait à ceux de Galaad : Je vous conjure de me laisser passer, ceux de Galaad disaient à l'Éphraïmite : N'es-tu pas d'Éphraïm ? non, disait l'Éphraïmite ; hé bien! disaient les Galaadites, prononce *schiboleth;* et l'Éphraïmite, qui grasseyait, prononçait *siboleth ;* et aussitôt on le tuait; et on tua ainsi ce jour-là quarante-deux mille Éphraïmites.

Ce passage, disent les critiques, fait voir qu'il y avait plusieurs gués pour traverser aisément ce petit fleuve.

Ils s'étonnent ensuite que le roi prétendu de Jéricho, et tous les autres Cananéens que l'auteur sacré a dépeints comme une race de géans terribles, et auprès de qui les Juifs ne paraissaient que des sauterelles, ne vinrent pas exterminer ces sauterelles qui venaient ravager leur pays. Il est vrai, disent-ils, que l'auteur sacré nous assure que le roi Og était le dernier des géans; mais il nous assure aussi qu'il en restait beaucoup au delà du Jourdain dans le pays de Canaan; et géans ou non, ils devaient disputer le passage de la rivière,

On répond à cela que l'arche passait la première; que la gloire du Seigneur était visiblement sur l'arche; que Dieu marchait avec Josué et quarante mille hommes choisis; et que les habitans dûrent être consternés d'un miracle dont ils n'avaient point d'idée.

née), ayant appris que le Seigneur avait séché le Jourdain, eurent le cœur dissous, tant ils craignaient l'invasion des fils d'Israël.....

Or le Seigneur dit à Josué (chap. 5, v. 2) : Fais-toi des couteaux de pierre, et circoncis encore les enfans d'Israël (*d*). Josué fit comme le Seigneur lui commanda, et circoncit tous les enfans d'Israël sur la colline des prépuces..... Car le peuple né dans le désert, pendant quarante années de marche dans ces vastes solitudes, n'avait point été circoncis..... et ils furent circoncis par Josué, parce qu'ils avaient encore leur prépuce; et ils demeurèrent au même lieu jusqu'à ce qu'ils fussent guéris..... Alors le Seigneur dit à Josué : Aujourd'hui j'ai ôté l'opprobre de l'Égypte de sur vous (*e*).

(*d*) Puisque Dieu fit circoncire tout son peuple après avoir passé le Jourdain, il y eut donc six cent un mille combattans circoncis ces jours-là; et si chacun eut deux enfans, cela fit dix-huit cent trois mille prépuces coupés, qui furent mis en un tas dans la colline appelée des prépuces. Mais comment tous les géans de Canaan, et tous les peuples de Biblos, de Béryte, de Sidon, de Tyr, ne profitèrent-ils pas de ce moment favorable pour égorger tous ces agresseurs affaiblis par cette plaie, comme les patriarches Siméon et Lévi avaient seuls égorgé tous les Sichemites, après les avoir engagés à se circoncire? comment Josué fut-il assez imprudent pour exposer son armée, incapable d'agir, à la vengeance de tous ces géans et de tous ces rois? C'est une réflexion du comte de Boulainvilliers. C'était, dit-il, une très-grande imprudence; il fallait attendre qu'on eût pris Jéricho. Que dirait-on d'un général d'armée qui ferait prendre médecine à tous ses soldats devant l'ennemi?

Nous lui disons que Josué ne fesait pas la guerre selon les règles de la prudence humaine, mais selon les ordres de Dieu. Et d'ailleurs tous les géans et tous les rois pouvaient très-bien ignorer ce qu'on fesait dans le camp des Israëlites.

(*e*) Quelque peine que les commentateurs aient prise pour expliquer comment les prépuces entiers des Hébreux en Palestine étaient l'*opprobre de l'Égypte*, nous avouons qu'ils n'ont pas réussi. Les Égyptiens n'étaient pas tous circoncis; il n'y avait que les prêtres et les initiés aux mystères qui eussent cette marque sacrée, pour les

Et ils firent la pâque le quatorzième jour du mois, dans la plaine de Jéricho..... et après qu'ils eurent mangé des fruits de la terre, la manne cessa (*f*).

Or Josué, étant dans un champ de Jéricho, vit un homme debout devant lui tenant à la main une épée nue. Il lui dit : Es-tu des nôtres, ou un ennemi ? Lequel répondit : mais non; je suis le prince de l'armée du Seigneur, et j'arrive. Et Josué tomba prosterné en terre, et l'adorant il dit : Que veut mon Seigneur de son serviteur? Ote tes souliers de tes pieds, dit-il, parce que le lieu où tu es est saint. Et Josué ôta ses souliers (*g*).

Et le Seigneur dit à Josué : Je t'ai donné Jéricho, et son roi, et tous les hommes forts. Que toute l'armée hébraïque fasse le tour de la ville pendant six jours. Qu'au septième jour les prêtres prennent sept cornets; qu'ils marchent devant l'arche du pacte sept fois autour de la ville, et que les prêtres sonnent du

distinguer des autres hommes : mais Dieu voulut que tout son peuple eût cette même marque, parce que tout son peuple était saint, et que le moindre Juif était plus sacré que le grand prêtre de l'Égypte.

(*f*) Quelques commentateurs recherchent comment le petit pays de Jéricho, qui ne produit que quelques plantes odoriférantes, et qui alors n'avait qu'un petit nombre de palmiers et d'oliviers, put suffire à nourrir une multitude affamée qui n'avait mangé que de la manne pendant si long-temps. On fait monter cette multitude à plus de quatre millions de personnes, si l'on compte vieillards, enfans et femmes. Mais il n'était pas plus difficile à Dieu de nourrir son peuple avec quelques dattes qu'avec de la manne.

(*g*) Les critiques demandent pourquoi ce prince de la milice céleste ? à quoi bon cette apparition, lorsque Dieu était continuellement avec Josué comme avec Mosé ? cette apparition leur paraît inutile. Mais apparemment ce prince de la milice céleste était Dieu même, qui voulait donner des marques évidentes de sa protection sous une autre forme. L'ordre d'ôter ses souliers est conforme à l'ordre de Dieu quand il apparut à Mosé dans le buisson ardent. Ce fut toujours une grande irrévérence de paraître devant Dieu avec des souliers.

cornet. Et lorsque les cornets sonneront le son le plus long et le plus court, que tout le peuple jette un grand cri; et alors les murs de la ville tomberont jusqu'aux fondemens (*h*).

.... Et pendant que les prêtres sonnaient du cornet au septième jour, Josué dit à tout Israël : Criez, car le Seigneur vous a donné la ville. Que cette ville soit dévouée en anathème. Ne sauvez que la prostituée Rahab avec tous ceux qui seront dans sa maison; que tout ce qui sera d'or, d'argent, d'airain et de fer, soit consacré au Seigneur, et mis dans ses trésors..... Ils prirent ainsi la ville, et ils tuèrent tout ce qui était en Jéricho, hommes, femmes, enfans, vieillards, bœufs, brebis et ânes; ils les frappèrent par la bouche du glaive..... après cela ils brûlèrent la ville et tout ce qui était dedans. Or Josué sauva Rahab la prostituée, et la maison de son père avec tout ce qu'il avait; et ils ont habité au milieu d'Israël *jusqu'à aujourd'hui* (*i*).

(*h*) Plus d'un savant persiste à croire qu'il n'y avait aucune ville fermée de murailles dans ces quartiers. Ils se fondent sur ce que Jérusalem elle-même, qui devint dans la suite la capitale des Juifs, n'était pas une ville. Ils prétendent que les villes étaient vers la mer, comme Tyr Sidon, Béryte, Biblos, villes très-anciennes. Calmet compte pour des villes les deux méchans villages de *Béthoron*, parce que saint Jérôme en parle. Calmet ne songe pas qu'un village pouvait être devenu une ville au bout de deux mille ans. Il n'y avait pas une seule ville murée du temps de Charlemagne au delà du Rhin. Jéricho pouvait n'être qu'un bourg entouré de palissades; et cela suffit pour le miracle.

Il est raconté dans une chronique samaritaine que Josué étant attaqué par quarante-cinq rois d'Orient, et se trouvant enfermé entre sept murailles de fer par une magicienne, mère d'un de ces rois, il fut délivré par Phinée, fils d'Aaron, qui sonna sept fois de son cornet. On a fort agité la question si le récit de Josué était antérieur au récit samaritain. L'un et l'autre sont merveilleux; mais il faut donner la préférence au livre de Josué.

(*i*) C'est avec douleur que nous rapportons, sur cet événement, les

Alors Josué dit : Maudit soit devant le Seigneur celui qui relèvera et rebâtira Jéricho..... (*k*).

Or les enfans d'Israël prévariquèrent contre l'anathème; et ils prirent du réservé par l'anathème; car Acham, fils de Charmi, déroba quelque chose de l'anathème; et Dieu fut en colère contre les enfans d'Israël. Et comme Josué envoya de Jéricho contre Haï près

réflexions du lord Bolingbroke, lesquelles M. Mallet fit imprimer après la mort de ce lord :

« Est-il possible que Dieu, le père de tous les hommes, ait conduit lui-même un barbare à qui le cannibale le plus féroce ne voudrait pas ressembler ? Grand Dieu ! venir dans un désert inconnu pour massacrer toute une ville inconnue ! égorger les femmes et les enfans contre toutes les lois de la nature ! égorger tous les animaux ! brûler les maisons et les meubles contre toutes les lois du bon sens, dans le temps qu'on n'a ni maisons ni meubles ! ne pardonner qu'à une vile putain, digne du dernier supplice ! si ce conte n'était pas le plus absurde de tous, il serait le plus abominable. Il n'y a qu'un voleur ivre qui puisse l'avoir écrit, et un imbécile ivre qui puisse le croire. C'est offenser Dieu et les hommes, que de réfuter sérieusement ce misérable tissu de fables dans lesquelles il n'y a pas un mot qui ne soit ou le comble du ridicule, ou celui de l'horreur. »

Milord était bien échauffé quand il écrivit ce morceau violent. On doit plus de respect à un livre sacré. Il ajoute que ces mots, *jusqu'à aujourd'hui,* montrent que ce livre n'est pas de Josué. Mais, quel que soit son auteur, il est dans le Canon des Juifs; il est adopté par toutes les églises chrétiennes. Nous savons bien que les rigueurs de Josué révoltent la faiblesse humaine; qu'il serait affreux de les imiter, soit que les habitations qu'il détruisit, et qui nagèrent dans le sang, fussent des villes ou des villages. Nous ne nions pas que si un peuple étranger venait nous traiter ainsi, cela ne parût exécrable à toute l'Europe. Mais n'est-ce pas précisement la manière dont on en usa envers les Américains au commencement de notre seizième siècle? Josué fut-il plus cruel que les dévastateurs du Mexique et du Pérou? Et si l'histoire des barbaries européanes est vraie, pourquoi celle des cruautés de Josué ne le serait-elle pas? Tout ce qu'on peut dire, c'est que Dieu commanda et opéra lui-même la ruine de Canaan, et qu'il n'ordonna pas la ruine de l'Amérique.

(*k*) La sentence contre Jéricho ne fut pas exécutée. Jéricho existait sous David et du temps des Romains, et existe encore tel qu'il fut toujours, c'est-à-dire un petit hameau à six lieues de Jérusalem.

de Béthel, il dit : Il suffit qu'on envoie deux ou trois mille hommes contre Haï. Trois mille guerriers allèrent donc ; mais ils s'enfuirent, et ils furent poursuivis par les hommes de Haï, qui les tuèrent comme ils fuyaient ; et les Juifs furent saisis de crainte, et leur cœur se fondit comme de l'eau. Et Dieu dit à Josué : Israël a péché, il a prévariqué contre mon pacte, ils ont dérobé de l'anathème, ils ont volé, et ils ont menti ; vous ne pouvez tenir contre vos ennemis jusqu'à ce que celui qui s'est souillé de ce crime soit exterminé.

Josué se levant donc (chap. 8) de grand matin, fit venir toutes les tribus d'Israël ; et le sort tomba sur la tribu de Juda, puis sur la famille de Zaré... puis sur Acan, fils de Charmi, fils de Zabdi ; fils de Zaré..... Et Acan répondit : Il est vrai, j'ai péché contre le Dieu d'Israël ; et ayant vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlate fort bon, deux cents sicles d'argent, et une règle d'or de cinquante sicles, je les pris et je les cachai dans ma tente... Et Josué lui dit : Puisque tu nous as troublés, que Dieu te trouble en ce jour. Et tout Israël le lapida ; et tout ce qu'il possédait fut brûlé par le feu (*l*).

(*l*) M. Boulanger s'exprime encore plus violemment, s'il est possible, que lord Bolingbroke sur ces morceaux de l'histoire de Josué. « Non-seulement on nous représente Josué comme un capitaine de voleurs arabes, qui vient tout ravager et tout mettre à sang dans un pays qu'il ne connaît pas ; mais ayant, dit-on, six cent mille hommes de troupes réglées, il trouve le secret d'être battu par deux ou trois cents paysans à l'attaque d'un village. Et pour achever de peindre ce général d'armée, on en fait un sorcier qui devine qu'on a été battu parce qu'un de ses soldats a pris pour lui précédemment une part du butin, et s'est approprié un bon manteau rouge et un bijou d'or. On se sert, pour découvrir le coupable, d'un sortilège dont les petits enfans se moqueraient aujourd'hui : c'est de tirer la vérité aux dés, ou à la courte paille, ou à quelqu'autre jeu semblable. Azan n'est pas heureux à ce jeu. On le brûle vif, lui, ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis ; et on brûle encore le manteau d'écarlate, et le bijou d'or

Josué se leva donc, et toute l'armée avec lui, pour marcher contre Haï; et on choisit trente mille hommes des plus vaillans.... Josué brûla la ville, et y fit pendre à une potence le roi qui avait été tué. Puis on jeta son corps à l'entrée de la ville, et on mit dessus un grand tas de pierres, qui y est encore aujourd'hui (*m*).

Adonizèdec, roi de Jérusalem (chap. 10, v. 1), ayant apris ce que Josué avait fait dans Haï et dans Jéricho, envoya vers les rois d'Hébron, de Pharan, de Jérimoth, etc. (*n*)....

que l'on cherchait. Si Cartouche, continue M. Boulanger, avait fait un pareil tour, madame Oudot l'aurait imprimé dans sa Bibliothéque bleue. Nos histoires de voleurs et de sorciers n'ont rien de semblable. »

Ce discours blasphématoire, ces dérisions de M. Boulanger, pourraient faire quelque impression s'il s'agissait d'une histoire ordinaire arrivée et écrite de nos jours; mais ne peuvent rien contre un livre sacré, miraculeusement écrit et miraculeusement conservé pendant tant de siècles. Dieu était le maître d'exterminer les Cananéens qui étaient de grands pécheurs. Il n'appartenait qu'à lui de choisir la manière du châtiment. Il voulut que tout le butin fût également partagé entre les enfans d'Israël exécuteurs de ses vengeances. Il se servit toujours de la voie du sort dans l'ancien et le nouveau Testament, parce qu'il est le maître du sort. La place de Judas même, ce Judas qui fut cause de la mort de notre Seigneur, a été tiré au sort. Voilà pourquoi saint Augustin a toujours distingué la cité de Dieu de la cité mondaine. Dans la cité mondaine tout est conforme à notre raison, à nos faux préjugés : dans la cité de Dieu tout est contraire à nos préjugés et à notre raison.

(*m*) Ces mots, *un grand tas des pierres, qui y est encore aujourd'hui,* semblent indiquer que ce livre de Josué n'est pas écrit par les contemporains. Mais en quelque temps qu'il ait été fait, il est sûr qu'il a été inspiré. Jamais un homme abandonné à lui-même n'aurait osé écrire de pareilles choses.

(*n*) Les critiques disent qu'il n'y avait point de roi de Jérusalem alors. Ils prétendent même que le mot de Jérusalem était inconnu. C'était un village des Jébuséens, qui touche au grand désert de l'Arabie pétrée, un lieu fort propre à bâtir une forteresse sur le passage des Arabes. Ce sont trois montagnes dans un pays aride. Nous disons avec les commentateurs les plus approuvés, que Josué

Josué tomba donc tout d'un coup sur eux tous; et le Seigneur les épouvanta, et il en fit un grand carnage près de Gabaon. Josué les poursuivit par la voie de Béthoron, et les tailla tous en pièces. Et lorsque les fuyards furent dans la descente de Béthoron, le Seigneur fit pleuvoir du haut du ciel sur eux de grosses pierres, et en tua beaucoup plus que le glaive d'Israël n'en avait mis à mort.... (*o*) Alors Josué parla au Seigneur le jour auquel il avait livré les Amorrhéens entre ses mains, en présence des enfans d'Israël, et dit en leur présence : Soleil, arrête-toi vis-à-vis de Gabaon; Lune, n'avance pas contre la vallée d'Aïalon. Et le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis.... Cela n'est-il pas écrit dans le livre des Justes? le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel, et ne se coucha point l'espace d'un jour (*p*).

n'écrivit point cette histoire. Les Samaritains ont un livre de Josué très-différent de celui-ci. Il y en a un exemplaire dans la bibliothéque de Leyde; mais nous ne reconnaissons que celui qui est admis dans le Canon. C'est indubitablement le seul sacré et le seul inspiré.

(*o*) Toute l'antiquité a parlé de pluies de pierres. La première est celle que Jupiter envoya au secours d'Hercule contre les fils de Neptune. Dom Calmet assure *que c'est un fait constant qu'on a vu autrefois de fort grosses pierres s'enflammer en l'air et retomber sur la terre, et qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute le prodige raconté par Josué.*

On remarque seulement ici que ces pierres étant fort grosses, durent écraser tous les Amorrhéens qui étaient poursuivis par l'armée de Josué, et qu'il est difficile qu'il en soit resté un seul en vie. C'est ce qui fait que plusieurs savans sont étonnés que Josué ait encore eu recours au grand miracle d'arrêter le soleil et la lune.

(*p*) Grotius prétend que le texte ne signifie pas que le soleil et la lune s'arrêtèrent, mais que Dieu donna le temps à Josué de tuer tout ce qui pouvait rester d'ennemis avant que le soleil et la lune se couchassent. Le Clerc décide nettement que le soleil ne s'arrêta pas, mais parut s'arrêter. Mais tous les autres commenta-

Jamais jour, ni devant ni après, ne fût si long que celui-là.... Les cinq rois s'étant sauvés dans une caverne de la ville de Macéda.... Josué les fit amener en sa présence, et dit aux principaux officiers de son armée:

teurs, parmi lesquels nous ne comptons point Spinosa, qui ne doit pas être compté, conviennent que le soleil et la lune s'arrêtèrent en plein midi. On aurait eu le temps de tuer tous les fuyards depuis midi jusqu'au soir, supposé que la pluie de pierres en eût épargné quelques-uns; mais il se peut aussi qu'il y en eût qui coururent si vite, qu'il fallut huit à neuf heures pour les attraper et les tuer tous.

Les profanes remarquent que Bacchus avait déjà fait arrêter le soleil et la lune, et que le soleil recula d'horreur à la vue du festin d'Atrée et de Tieste. Sur quoi M. Boulanger ose dire « que si le miracle de Josué était vrai, c'est que le soleil se serait arrêté d'horreur en voyant un brigand si barbare qui égorgeait les femmes, les enfans, les rois, les bœufs, les moutons, les ânes, et qui ne voulait pas qu'un seul animal vivant, soit roi, soit brebis, échappât à son inconcevable cruauté. »

Les physiciens ont quelque peine à expliquer comment le soleil, qui ne marche pas, arrêta sa course, et comment cette journée, qui fut le double des autres journées, put s'accorder avec le mouvement des planètes et la régularité des éclipses. Le R. P. dom Calmet dit *qu'il ne fallait que faire aller d'une vitesse égale par-dessus et par-dessous la terre, la matière céleste qui la frotte par là, en l'avançant d'un côté et la retardant de l'autre, le tournoiement de la terre sur son centre ne venant que de l'inégalité de ce frottement.* Cette réponse ingénieuse, savante et nette, ne résout pas entièrement la question.

Nous sera-t-il permis, à propos de ce grand miracle, de raconter ce qui arriva à un disciple de Galilée, traduit devant l'inquisition pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil? On lui lisait sa sentence; elle disait qu'il avait blasphémé, attendu que Josué avait arrêté le soleil dans sa course. Hé, Messeigneurs, leur dit-il, c'est aussi depuis ce temps-là que le soleil ne marche plus.

A l'égard du livre des Justes, qui est cité comme garant de la vérité de cette histoire, le lord Bolingbroke insiste beaucoup sur ce livre, qui dans les Bibles protestantes est appelé le livre du *Droiturier.* Cela démontre, dit-il, que c'est du livre du *Droiturier* que l'histoire de Josué est prise. Mais ce même livre du *Droiturier* est cité dans le second livre des *Chroniques des rois.* Or comment le même livre peut-il avoir été écrit du temps des rois et avant Jousé? Cette difficulté est grande. Dom Calmet y répond en disant *que ce livre est entièrement perdu.*

mettez le pied dessus le cou de ces rois (chap. 10, v. 24). Et tandis qu'ils leur mettaient le pied sur la gorge, Josué leur dit : N'ayez point peur, confortez-vous, soyez robustes; car c'est ainsi que Dieu traitera ceux qui combattront contre nous. Après cela, Josué frappa ces rois et les tua, et les fit ensuite attacher à cinq potences (*q*).

Josué ravagea donc tout le pays des montagnes et du midi, toute la plaine, et il tua tous les rois et les fit tous prendre. Il tua tout ce qui avait vie, comme le seigneur Dieu le lui avait commandé.

Il poursuivit tous les rois qui restaient, et il tua tout sans en rien laisser échapper. Et il coupa les jarrets à leurs chevaux; il brûla leurs chariots; et il prit Azor et en tua le roi, et il égorgea tous les habitans d'Azor et toutes les bêtes, et réduisit le tout en cendres....

Et il marcha contre les géans des montagnes, et les tua (chap. 11, v. 21), et il ne laissa aucun de la race des géans; excepté dans Gaza, Geth et Azoth (*r*).

(*q*) Le Clerc et quelques théologiens de Hollande n'ont pas ici tout-à-fait le même emportement que Bolingbroke et Boulanger à propos de ces cinq rois, sur le cou desquels les princes de l'armée juive mettent le pied jusqu'à ce que Josué vienne les tuer de sang-froid. Nous avouerons toujours que tout cela n'est pas dans nos mœurs; que nous fesons aujourd'hui la guerre plus généreusement : mais aussi nous ne la fesons pas par ordre exprès du Seigneur; et il ne nous a pas commandé expressément, comme à Josué, de tuer tous les rois que sa Providence voulait punir. On ne fait plus pendre tous les rois qui ont été pris à la guerre, parce qu'il n'y en a plus qui prévariquent contre le Seigneur comme les rois du Canaan avaient prévariqué. L'objection des savans qui prouvent qu'il n'y avait aucun roi dans ce pays, composé seulement de quelques villages où un petit peuple innocent cultivait une terre sèche et ingrate, portant très-peu de blé et hérissée de montagnes, cette objection, dis-je, est peu de chose; car soit qu'on les appelât les principaux de ces villages, rois, ou maires, ou syndics, cela revient au même; on leur mit à tous le pied sur le cou, parce qu'ils avaient tous prévariqué.

(*r*) Voici encore une légère difficulté. Le peuple de Dieu marche

Et il fit pendre (chap. 12, v. 24.) en tout trente et un rois (*s*).

Josué bénit Caleb et lui donna Hébron en possession; et depuis ce temps Hébron a été à Caleb fils de Géphoné. Or l'ancien nom d'Hébron était Cariath-Arbé. Et Adam, le plus grand des géans de la race des géans, est enterré dans Hébron (*t*)...

Caleb extermina dans la ville de Cariath-Arbé trois fils de géans. Et de ce lieu il monta à Dabir, qui s'appelait auparavant Cariath-Sépher, c'est-à-dire, la ville des lettres, la ville des archives (*u*)... Et Caleb dit: Je

contre les géans, après que le texte a dit qu'il n'y avait plus de géans, et lorsque Caleb, le moment d'après, au chap. XIV, va, selon le texte, conquérir des villes grandes et fortes remplies de géans au pays d'Hébron. On peut répondre que le pays d'Hébron n'était qu'à quelques lieues de Gaza et d'Azoth.

(*s*) Trente et un rois de pendus, c'est beaucoup dans un aussi petit pays; mais remarquons toujours qu'on ne les mit en croix qu'après les avoir tués. On leur mettait d'abord le pied sur le cou. Et nous avons déjà observé que le supplice d'attacher à la potence, ou à la croix, des hommes en vie, ne fut jamais connu des Juifs en aucun temps.

(*t*) Plusieurs savans hommes ont douté qu'Adam fût enterré dans la ville du géant Arbé, appelée Cariath-Arbé. Les moines portugais qui accompagnèrent les Albuquerques après la découverte des grandes Indes, et qui entrèrent dans l'île de Ceylan, nommèrent la plus grande montagne de cette île le *Pic d'Adam*. Ensuite ils trouvèrent l'empreinte de son pied, et jugèrent par là de sa taille, qui devait être d'une centaine de coudées. Le Pic d'Adam est encore marqué sur nos cartes; et les savans moines portugais ont cru qu'Adam y était enterré. Les Hollandais qui dominent dans le Ceylan, et qui recueillent toute la cannelle, doutent qu'Adam repose dans cette île. Les habitans même ne savent pas que nous donnons le nom de *Pic d'Adam* à leur montagne, et ont le malheur d'ignorer qu'il y ait jamais eu un Adam. *La Genèse* ne dit point qu'Adam ait été un géant, ni qu'il soit enterré à Hébron.

(*u*) Les Phéniciens avaient en effet quelques villes où l'on gardait les archives et les comptes des marchands. On sait qu'ils avaient inventé l'alphabet, et que dans leurs voyages sur mer ils communi-

donnerai ma fille Axa en mariage à quiconque prendra la ville des lettres. Et Othoniel, jeune frère de Caleb, la prit, et il lui donna sa fille Axa pour femme....

Mais les enfans de Juda (chap. 15, v. 63) ne purent exterminer les Jébuséens habitans de Jérusalem : ils restèrent à Jérusalem, et ils y sont encore aujourd'hui avec les enfans de Juda (x)....

Et Josué parla au peuple assemblé dans Sichem, et lui dit..... Maintenant (chap. 24, v. 15), s'il vous semble mal de servir le Seigneur notre Dieu, le choix

quèrent cet alphabet aux Grecs. Cariath-Sépher est entre Hébron et la mer Méditerranée; c'est le commencement de la Phénicie. L'historien Josèphe avoue que les Juifs ne possédèrent jamais rien sur cette côte. Les Phéniciens en furent toujours les maîtres. Sanchoniathon le Phénicien, né à Béryte, avait déjà écrit une *Cosmogonie* long-temps avant les époques de Mosé et de Josué. Car Eusèbe, qui rapporte un grand nombre de passages de cette *Cosmogonie*, n'en cite aucun concernant les Hébreux; et s'il y en avait eu, il est clair qu'Eusèbe en aurait fait mention comme d'un témoignage rendu par le plus ancien de nos auteurs à la vérité des livres juifs. Il est donc certain que Sanchoniathon écrivit, et qu'il ne connut point ces Hébreux qui ne vinrent que depuis lui s'établir auprès de son pays. Nous pourrions tirer de là une conséquence, que si les Phéniciens avaient depuis si long-temps des villes où l'on cultivait quelques sciences, les Cananéens, qui demeuraient entre la mer et le Jourdain, pouvaient avoir aussi quelques villes dont la horde des Hébreux s'empara, et où elle commit plusieurs cruautés.

(x) Cette déclaration, que Josué ne s'empara jamais du village de Jérusalem, est expresse. Et l'aveu, que les Jébuséens, à qui ce village appartenait, *y sont encore aujourd'hui avec les enfans de Juda*, démontre que ce livre ne put être écrit qu'après que David eut commencé à faire une ville de Jérusalem, et que les anciens habitans se joignirent aux nouveaux pour peupler la ville. Les critiques concluent de tous ces aveux semés dans plusieurs endroits, que les Hébreux étaient une horde d'Arabes Bédouins qui errèrent long-temps entre les rochers du mont Liban et les déserts; qui tantôt subsistèrent de leur brigandage, et tantôt furent esclaves; et qui enfin ayant eu des rois, conquirent un petit pays dont ils furent chassés. Voilà leur histoire selon le monde. Celle selon Dieu est différente. Et si Dieu la dicta, il la faut adopter malgré toutes les répugnances de la raison.

vous est laissé. Vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira, et voir si vous aimez mieux servir les dieux qui furent les dieux de vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez aujourd'hui la terre. Pour moi et ma maison nous servirons notre Dieu.... Le peuple répondit à Josué : Nous servirons notre Dieu et nous obéirons à ses préceptes (*y*).

Josué mourut âgé de cent dix ans (*z*).

(*y*) Cette proposition de Josué, de choisir entre le seigneur Adonaï et les autres dieux que leurs pères adorèrent en Mésopotamie, ferait croire qu'Abraham, Isaac et Jacob, leurs pères, avaient commencé par avoir un autre culte. Et en effet, Tharé, père d'Abraham, était potier d'idoles; et Jacob épousa deux filles idolâtres, quoiqu'il soit dit souvent que le même Dieu était reconnu vers l'Euphrate et chez les enfans de Jacob. Mais ici, comment Josué peut-il laisser le choix au peuple, après tant de miracles ? Il y aurait donc eu beaucoup d'Hébreux qui n'auraient rien vu de ces miracles, ou qui n'y auraient ajouté aucune foi. Il se peut que ce texte signifie : Vous voyez ce que Dieu a fait pour vous, et combien il serait dangereux d'en adorer un autre.

(*z*) Toland fait le railleur sur Mosé et sur Josué. Il dit que jamais il n'y eut de vieillards de plus mauvaise humeur. L'un fait tuer vingt-quatre mille des siens, sans forme de procès, pour avoir aimé des filles madianites, compatriotes de sa femme; l'autre fait pendre trente et un rois avec lesquels il n'avait rien à démêler.

Les commentateurs recherchent avec beaucoup de soin dans quel pays se réfugièrent les sujets de ces prétendus rois. Un nommé Serrarius les transporte en Germanie, où ils apportèrent la langue allemande. Un nommé Hornius ne doute pas qu'ils ne se soient réfugiés en Cappadoce. Grotius trouve très-vraisemblable qu'ils allèrent d'abord dans les îles Canaries, et de là en Amérique. Chacun donne de profondes raisons de son système.

Le R. P. dom Calmet avoue que *l'opinion qui a le plus d'apparence et de partisans est celle qui place les Cananéens en Afrique*. Il cite Procope, qui a vu dans l'ancienne ville de Tangis deux grandes colonnes de pierre blanche avec une inscription en caractères phéniciens, que personne ne put jamais entendre, portant ces propres mots : *Nous sommes ceux qui nous sommes enfuis devant le voleur Josué fils de Nun.*

Si nous nous en tenons au texte, il est difficile que Josué ait laissé à ces peuples le temps et la facilité de s'enfuir, puisqu'il tuait tout

JUGES.

Après la mort de Josué, les enfans d'Israël consultèrent le Seigneur, disant : Qui montera avec nous contre les Cananéens, et sera chef de guerre? Le Seigneur dit : Ce sera Juda qui montera; car je lui ai donné cette terre. Juda monta donc, et Dieu lui livra le Cananéen au nombre de dix mille hommes (*a*).

Puis Juda et Siméon son frère rencontrèrent le roi Adonibézec dans Bézec ; ils le prirent et lui coupèrent les mains et les pieds. Alors Adonibézec dit : J'ai fait couper les mains et les pieds à soixante et dix rois qui mangeaient sous ma table les restes de mon dîner ; Dieu m'a traité comme j'ai traité tous ces rois (*b*).

sans miséricorde, selon que le Seigneur l'avait ordonné positivement. Mais ce qui étonne bien davantage, c'est qu'après la mort de Josué on retrouve ces mêmes Cananéens exterminés, plus puissans que jamais, et tenant les Juifs dans le plus dur esclavage pendant plus de cent années, jusqu'au temps de Saül et de David.

(*a*) Le lecteur peut s'étonner, après avoir vu Josué, à la tête de six cent mille combattans, mettre à feu et à sang tout le pays de Canaan, de voir encore ces mêmes vainqueurs obligés de combattre contre ces mêmes vaincus. La réponse est que quelques-uns avaient échappé, puisqu'en voilà déjà dix mille que Dieu donne à tuer à Juda. On dispute si c'est à un capitaine nommé Juda, ou à la tribu de ce nom : mais, capitaine ou tribu, c'est une victoire de surérogation.

(*b*) Le lecteur croirait encore peut-être qu'il suffisait de trente et un rois pendus, mais en voilà encore soixante et dix non moins maltraités dans un pays de sept à huit lieues : car il paraît, par les autres endroits du texte, que le peuple juif n'en possédait pas alors davantage. On demande comment le roi Adonibézec, dont on ignore le royaume, pouvait avoir sous sa table soixante et dix rois qui mangeaient sans mains. De plus il fallait que cette table eût au moins six vingts pieds de long. Enfin les critiques trouvent ici cent et un rois dans un pays un peu serré. Chaque roi ne pouvait avoir un royaume d'un demi-quart de lieue. Ce sont des critiques frivoles, et des détails qui ne touchent point au fond des choses, toujours respectables.

Dieu était avec Juda, et il se rendit maître des montagnes ; mais il ne put vaincre les habitans des vallées (chap. 1, v. 19) parce qu'ils avaient des chariots de guerre armés de faux (*c*).

Les enfans d'Israël habitèrent donc au milieu des Cananéens, des Éthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens des Jébuséens. Ils épousèrent leurs filles, et firent le mal aux yeux du Seigneur, (chap. 2, v. 11) et ils adorèrent Baal et Astaroth (*d*).

(*c*) Les savans critiques ont élevé une grande dispute sur ce fameux passage. La plupart ont assuré qu'il est impossible de faire manœuvrer des chariots de guerre dans ce pays, tout couvert de montagnes et de cailloux.

Secondement, ils disent que le pays ne nourrissait point de chevaux ; et ils en apportent pour preuve tous les endroits de l'Écriture où ils est raconté que la plus grande magnificence était de monter sur de beaux ânes. Et jusqu'au temps des rois on voit que Saül courait après les ânesses de son père quand il fut couronné.

Troisièmement, il n'est point dit que ces peuples, cachés dans leurs montagnes et dans leurs cavernes, eussent jamais fait la guerre à personne avant que les Israélites vinssent mettre tout leur pays à feu et à sang ; par conséquent ils ne pouvaient avoir des chariots de fer armés en guerre. Ces chariots ne furent inventés que dans les grandes plaines qui sont vers l'Euphrate. Ce sont les Babyloniens et les Persans qui mirent cette invention en pratique deux ou trois siècles après Josué.

Quatrièmement, on reproche à l'auteur sacré d'avoir laissé entendre que le Seigneur pouvait beaucoup sur les montagnes, mais qu'il ne pouvait rien dans les vallées ; et que les Juifs ne regardaient leur dieu que comme un dieu local, comme le dieu d'un certain district, n'ayant aucun crédit sur celui des autres ; semblable en cela à la plupart des dieux des autres nations. Mais le Dieu du ciel et de la terre s'était choisi, selon tous les interprètes, un peuple particulier, et un lieu particulier pour y exercer justice et miséricorde.

(*d*) Les critiques ne comprennent pas comment, tous les Cananéens ayant été exterminés par une armée de six cent mille Israélites, et tout ayant été passé au fil de l'épée sans miséricorde, les Hébreux cependant épousèrent leurs filles, et donnèrent les leurs aux enfans de ces peuples. M. Fréret soutient que le texte est corrompu. Cette contradiction, dit-il, est trop forte. On fait dire dans le livre des *Juges*

Le Seigneur étant donc en colère contre Israël, les livra entre les mains de Cuzan Razathaïm, roi de Mésopotamie, dont ils furent esclaves pendant huit ans (*e*).

tout le contraire de ce qu'on a dit dans le livre de *Josué*. Le livre des *Juges* se contredit lui-même; il y est énoncé *que les Jébuséens demeurèrent dans Jérusalem avec les enfans de Benjamin, comme ils y sont encore aujourd'hui*. Et il est dit dans *Josué*, *que les enfans de Juda ne purent exterminer les habitans de Jérusalem, et que le Jébuséen y habita avec les enfans de Juda jusqu'à aujourd'hui*. C'est sur quoi M. l'abbé de Tilladet, et surtout M. l'abbé de Longuerue, avaient proposé de remettre dans leur ordre tous les passages de l'Écriture qui semblent se contredire, et principalement les premiers chapitres des *Juges* et les derniers chapitres de *Josué*. Mais il n'y avait que l'Église seule, assemblée en concile, qui pût entreprendre un ouvrage si hardi et si pénible. Il eût fallu confronter tous les exemplaires des Bibles, toutes les différentes fautes des copistes, toutes les différentes leçons. Il a paru plus prudent de laisser l'ivraie avec le bon grain, que de s'exposer à perdre l'un et l'autre à la fois. Il ne reste aux fidèles qu'à se défier de ce qui est intelligible, et à ne point chercher l'explication de ce qui est trop obscur. Le médecin Astruc lui-même y a échoué.

(*e*) Woolston ose déclarer nettement que l'histoire des Juges est fausse, ou que celle de Josué l'est d'un bout à l'autre. Il n'est pas possible, dit-il, que les Juifs aient été esclaves immédiatement après avoir détruit tous les habitans du Canaan avec une armée de six cent mille hommes. Quel est ce Cuzan Razathaïm, roi de Mésopotamie, qui vient tout d'un coup mettre à la chaîne tous les enfans d'Israël? comment est-il venu de si loin, sans qu'on dise rien de sa marche? Le texte dit bien, à la vérité, que c'est un châtiment du Seigneur pour avoir donné leurs filles en mariage aux Cananéens, et pour en avoir reçu des filles: mais il est trop aisé de dire que lorsqu'on a été vaincu, c'est parce qu'on a péché, et que quand on a été vainqueur, c'est parce qu'on a été fidèle. Il n'y a aucune nation ni aucune bourgade de sauvages qui n'en puisse dire autant. Il sera toujours impossible de comprendre comment six cent mille hommes peuvent avoir été réduits en servitude dans le même pays qu'ils venaient de conquérir; de même qu'il est impossible qu'ils aient exterminé tous les anciens habitans, et qu'ensuite ils se soient alliés avec eux. Cette foule de contradictions n'est pas soutenable. Il est dit qu'au bout de huit ans d'esclavage ils chassèrent et tuèrent ce Cuzan Razathaïm, roi de Syrie et de Mésopotamie; mais on ne nous instruit point d'une

Les enfans d'Israël (chap. 3, v. 14) furent esclaves d'Églon roi des Moabites pendant dix-huit ans.... Les enfans d'Israël envoyèrent un jour des tributs à Églon, roi des Moabites, par Aod, fils de Géra. Aod se fit un poignard à deux tranchans, ayant au milieu une poignée de la longueur d'une palme, et le mit sous sa tunique sur sa cuisse droite.. Et il dit au roi dans sa chambre d'été : J'ai un mot à vous dire de la part de Dieu. Et le roi se leva de son trône, et Aod ayant porté sa main gauche sur son poignard à son côté droit (chap. 3, v. 21), le lui enfonça dans le ventre si vigoureusement, que le manche suivit le fer et fut recouvert par la graisse d'Églon qui était fort gras. Et aussitôt les excrémens du roi, qui étaient dans son ventre, sortirent par en bas (*f*)....

guerre qui dut être considérable, et le lecteur reste dans l'incertitude.

Nous avons avoué, dans toutes nos remarques, que le texte de l'Écriture est très-difficile à entendre. Il peut y avoir des transpositions de copiste; et une seule suffit quelquefois pour répandre de l'obscurité dans toute l'histoire. Nous redisons que le mieux est de s'en rapporter aux interprètes approuvés par l'Église.

(*f*) C'est cette aventure si célèbre qui a été tant de fois citée chez plus d'un peuple chrétien, et dont on a tant abusé pour exciter les fanatiques au parricide et à l'assassinat des rois. On sait assez que du temps de la ligue en France les prédicateurs criaient en chaire : *Il nous faut un Aod. Grand Dieu, donnez-nous un Aod! la sainte Église n'aura-t-elle jamais un Aod?*

On sait comme le moine Jacques Clément fut béatifié, comme on mit son portrait sur l'autel, comme on l'invoqua; et on en aurait fait autant de Ravaillac, si Henri IV s'était trouvé dans les mêmes circonstances que Henri III. Les Romains ont toujours révéré Scévola, qui voulut assassiner leur roi Tarquin. Les Athéniens dressèrent des statues à Harmodius et à Aristogiton, assassins des enfans de Pisistrate. Henri de Transtamare a été loué des historiens espagnols, pour avoir assassiné son propre frère et son roi légitime désarmé dans sa tente. Philippe II, roi d'Espagne, donna la noblesse, non-seulement de mâle en mâle, mais de fille en fille, à la famille de Balthazar Gérard, assassin de Guillaume, prince d'Orange.

Aod se sauva pendant que tout le monde était troublé, et il sonna de la trompette sur la montagne d'Éphraïm. Les Israélites suivirent Aod, ils se saisirent des gués du Jourdain par où l'on passe au pays des Moabites; et ils en tuèrent environ dix mille, et aucun n'échappa (*g*).

Et le pays fut en repos pendant quatre-vingts ans.. Après Aod fut Sangar, qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue, et qui défendit Israël.

Et après la mort d'Aod (chap. 4, v. 1) les fils d'Israël recommencèrent à faire le mal aux yeux du Seigneur; et le Seigneur les livra à Jabin roi des Cananéens, dont la capitale était Azor (*h*).

Milton a fait un livre entier pour justifier l'assassinat juridique du roi Charles Ier; et dans ce livre il parcourt tous les meurtres des rois rapportés dans l'histoire sainte et dans l'histoire profane. On peut regarder ce livre comme le dictionnaire des assassinats.

Gordon, dans ses notes, est pénétré d'une respectueuse admiration pour l'assassinat de Jules César, tué en plein sénat par vingt pères conscrits qu'il avait comblés de biens et d'honneurs. Ces assassins avaient le même prétexte qu'Aod, la liberté.

Il n'est point spécifié dans la sainte Écriture que Dieu ait ordonné à cet Aod d'aller enfoncer son poignard dans le ventre de son roi : mais Aod, pour récompense, fut juge du peuple de Dieu. Cet exemple ne peut tirer à conséquence; un jugement particulier du Seigneur ne peut prévaloir contre les lois du genre humain émanées de Dieu même. Aod était inspiré par le Seigneur, et le moine Jacques Clément ne fut inspiré que par la rage du fanatisme.

(*g*) Les Moabites ont été détruits par Josué, et ils reparaissent et reparaîtront encore : Aod en tue dix mille. Il faut remarquer que ce petit pays de Moab n'est point situé dans le Canaan propre, mais fort loin dans le désert de Syrie; qu'il n'y a jamais eu dans ce désert qu'une très-petite horde d'Arabes vagabonds; que jamais il n'y eut ni ville ni habitation fixe; que le pays n'est qu'un sable stérile; que ce n'est qu'un passage pour aller vers Damas.

(*h*) Qu'entend l'auteur par un repos de quatre-vingts ans? Ces mots ne peuvent signifier que les Juifs furent les maîtres de la contrée pendant ce grand nombre d'années, mais seulement qu'on ne les inquiéta pas. Il faut bien pourtant qu'on les inquiétât, puisque Sangar, suc-

Les fils d'Israël crièrent donc au Seigneur; car Jabin avait neuf cents chariots de guerre armés de faux; et il les opprima avec véhémence pendant vingt ans (*i*).

Or il y avait une prophétesse nommée Débora, femme de Lapidoth, laquelle jugeait le peuple..... Elle envoya donc chercher Barac; et lui dit : Le Seigneur, Dieu d'Israël t'ordonne d'aller et de mener dix mille combattans sur le mont Thabor (*k*).

cesseur d'Aod, tue six cents Palestins, ou Philistins, ou Phéniciens, avec le fer d'une charrue. Il fallait que ce Sangar fût aussi fort que Samson.

Immédiatement après, les Juifs sont réduits à l'esclavage pour la troisième fois par ces mêmes Cananéens qui avaient été exterminés jusqu'au dernier. Ce chaos historique est bien difficile à débrouiller. L'auteur sacré écrivait pour des Juifs, qui probablement étaient instruits des particularités de leur histoire, et qui entendaient aisément ce que nous ne pouvons comprendre.

(*i*) On n'a point encore entendu parler de ce roi Jabin, qui régnait dans le Canaan envahi par Josué, et qui avait neuf cents chariots de guerre. Nous ne pouvons dire de ces chariots que ce que nous avons déjà dit. Diodore de Sicile nous conte que le prétendu Sésostris alla conquérir le monde avec dix-huit cents chariots. Le roi Jabin n'en pouvait conquérir que la moitié. Mais où avait-il pris ces neuf cents chariots? Et toujours la même question : Comment les six cent mille soldats de Josué, qui en avaient dû engendrer douze cent mille autres, furent-ils esclaves, et leurs enfans aussi? esclaves dans ce petit terrain que Dieu leur avait promis par serment? *O altitudo!*

(*k*) Débora est la seconde prophétesse, car Marie, sœur de Mosé, le fut avant elle; mais Débora fut la première et la seule qui fût juge. On est surpris de ne trouver ni dans le *Lévitique*, ni dans le *Deutéronome*, ni dans l'*Exode*, ni dans les *Nombres*, aucune loi qui permette aux femmes de juger les hommes. Il y a eu de tout temps, et dans toutes les histoires anciennes, des femmes qui ont prédit l'avenir, mais on ne leur attribua jamais de juridiction.

Le mont Tabor est très-loin au septentrion de cette ville d'Azor où demeurait le roi Jabin, dans la Basse-Galilée. Il fallait donc que le roi Jabin eût conquis tout le Canaan. Aussi quelques auteurs juifs lui donnent une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers, et de trois mille chariots.

Le mont Tabor est une montagne très-célèbre dans l'Écriture sainte,

Or Sizara (capitaine des armées du roi Jabin) fut saisi de terreur. Le Seigneur renversa tous ses chariots et tous ses soldats dans la bouche du glaive, de sorte que Sizara descendit de son chariot pour mieux fuir à pied.....

Sizara ainsi fuyant parvint à la tente de Jahel, femme de Haber Cinéen, car il y avait paix alors entre Jabin, roi d'Azor, et la famille de Haber le Cinéen.

Jahel étant donc venue au-devant du capitaine Sizara, lui dit : Entrez dans ma tente, ne craignez rien. Il entra dans la tente, et elle le couvrit d'un manteau. Et il lui dit : Donne-moi, je t'en prie, à boire, car j'ai grande soif. Elle lui donna du lait plein une peau de bouc. Et Sizara s'étant endormi, Jahel, femme de Haber, prenant un grand clou de sa tente avec un marteau, rentra tout doucement, et enfonça le clou à coups de marteau dans la tempe et dans la cervelle de Sizara jusqu'en terre. Et le sommeil de Sizara se joignit au sommeil de la mort (*l*).

par la splendeur qui brilla sur la robe de Jésus-Christ, et par l'entretien qu'il eut avec Mosé et Élie.

(*l*) L'action de Jahel a été regardée par les critiques comme plus horrible encore que l'assassinat du roi Églon par Aod ; car Aod pouvait avoir au moins quelque excuse de tuer un prince qui avait rendu sa nation esclave; mais Jahel n'était point Juive; elle était femme d'un Cinéen qui était en paix avec le roi Jabin. Nous n'examinons pas ici comment le texte peut dire qu'un particulier était en paix avec un roi qui avait trois cent mille hommes sous les armes. Nous n'examinons que la conduite de Jahel, qui assassine le capitaine Sizara à coups de marteau, et qui cloue sa cervelle à terre. On ne dit point quelle récompense les Juifs lui donnèrent. Seulement on lui donne des éloges dans le cantique de Débora. Elle n'aurait aujourd'hui chez nous ni récompense ni éloge. Les temps sont changés. Il est vrai que dans la guerre des fanatiques des Cévènes, ces malheureux avaient une prophétesse nommée *la grande Marie*, qui, dès que l'esprit lui avait parlé, condamnait à la mort les captifs faits à la guerre; mais c'était un abus horrible des livres sacrés. C'est le propre des fanatiques qui lisent l'Écriture sainte de se dire à eux-mêmes: Dieu a

Or les enfans d'Israël (chap. 6, v. 1) firent encore le mal devant le Seigneur, et il les livra pendant sept ans entre les mains des Madianites, et ils furent très-opprimés. Ils se creusèrent des antres dans les cavernes et dans les montagnes pour se cacher..... Et ils crièrent au Seigneur, lui demandant du secours contre les Madianites.....

Or l'ange du Seigneur vint s'asseoir sous un chêne à Éphra, appartenant à Joas, le chef de la famille d'Esri. Et Gédéon son fils battait et vannait son blé dans le pressoir. L'ange du Seigneur lui apparut donc, et lui dit : Dieu est avec toi..... tu délivreras Israël de la puissance des Madianites, et Gédéon lui dit : Si j'ai trouvé grâce devant toi, donne-moi un signe que c'est toi qui parles à moi ; reste ici jusqu'à ce que je revienne t'apporter un sacrifice. Gédéon étant donc entré chez lui, fit cuire un chevreau et des galettes de pain. Il mit le jus dans un pot, et l'apporta sous le chêne. L'ange du Seigneur étendit la verge qu'il tenait à sa main ; et un feu sortit de la pierre sur laquelle était le chevreau et les galettes, il consuma tout, et l'ange disparut (*m*).

tué, donc il faut que je tue ; Abraham a menti, Jacob a trompé, Rachel a volé ; donc je dois voler, tromper, mentir. Mais malheureux ! tu n'es ni Rachel, ni Jacob, ni Abraham, ni Dieu : tu n'es qu'un fou furieux, et les papes qui défendirent la lecture de la Bible furent très-sages.

(*m*) Vorstius rejette l'histoire de Gédéon, et la croit insérée dans le Canon par une main étrangère. Il la déclare indigne de la majesté du peuple de Dieu. Ce n'est pourtant pas à nous à décider de ce qui en est digne. Gédéon ne fait ici que ce que fit Abraham. Dieu donna aussi un signe à Mosé. Dieu donne des signes à presque tous les prophètes juifs. Que ce soit dans un palais ou dans une grange, il n'importe. Dieu gouverna les Juifs immédiatement par lui-même ; il leur parla toujours lui-même, soit pour les favoriser, soit pour les châtier ; il leur donna toujours des signes lui-même ; il agit toujours lui-même.

..... Donc tout le Madian, et Amalec, et tous les peuples orientaux s'assemblèrent et passèrent le Jourdain..... Mais l'esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui sonna du cornet et assembla toute la maison d'Abiézer..... Et Gédéon dit à Dieu : Si tu veux sauver Israël par ma main, comme tu l'as dit, je vais mettre une toison dans mon aire; et si la rosée ne tombe que sur la toison, le reste étant sec, je connaîtrai que tu veux sauver Israël par ma main. Et il fut fait ainsi, car se levant la nuit il pressa sa toison, et il en remplit une tasse de rosée.

Il dit encore à Dieu : Ne te fâche pas si je te demande encore un signe pour gage; je te prie que la toison seule soit sèche, et la terre d'alentour soit humide. Et Dieu fit cette nuit comme Gédéon avait demandé; la toison fut sèche, et la terre d'alentour fut humide (*n*).

..... Gédéon entra donc dans le camp des ennemis avec trois cents hommes à la première veille; et ayant éveillé les gardes, ils se mirent à sonner du cornet, à casser leurs cruches (dans lesquelles ils avaient mis leurs lampes), et tout le camp des Madianites en fut troublé, et ils s'enfuirent en hurlant..... Or il ne resta

Il apparaissait toujours en homme. Mais à quoi pouvait-on le reconnaître ?

(*n*) Le curé Jean Meslier, dans son testament, tourne toute cette histoire en ridicule, et le pot rempli de jus, et l'aire et le pressoir de Gédéon, et ce pauvre homme qui est esclave dans un pays que son grand-père avait conquis, étant un des six cent mille vainqueurs de la Palestine, et la défiance quand il est sûr que c'est Dieu même qui lui parle, et ses discours avec Dieu, et les réponses de Dieu, et sa toison, tantôt sèche, tantôt humide.

Tout cela cependant n'est pas plus extraordinaire que le reste. Calmet a raison de dire que si on se révolte contre le merveilleux, il faudra se révolter contre toute la Bible. C'est pousser les incrédules au pied du mur. Ils ne peuvent jamais comprendre que ces temps-là n'ont aucun rapport avec les nôtres.

à ce peuple oriental que quinze mille hommes, car on en tua cent vingt mille dans la bataille (*o*).

Gédéon eut soixante et dix fils sortis de sa cuisse (chap. 8, v. 30), parce qu'il avait eu plusieurs femmes. Et une concubine qu'il avait à Sichem lui enfanta encore un fils nommé Abimélec.

Et les Sichemites lui donnèrent soixante et dix sicles (chap. 8, v. 4) d'argent, qu'ils tirèrent du temple de Baal-Bérith. Et Abimélec, avec cet argent, leva une troupe de gueux et de vagabonds. Et il vint à la maison de son père (qui était mort), et il égorgea sur une même pierre ses soixante et dix frères fils de Gédéon. Et il ne resta que Joathan, le dernier des enfans, qui fut caché (*p*).

(*o*) A la vérité les gens de guerre de nos jours ne hasarderaient pas un pareil stratagème. Ce n'est pas avec trois cents cruches qu'on gagne à présent des batailles. Le texte dit que chacun des trois cents combattans tenait une lampe de la main gauche, et un cornet de la main droite. Ces armes sont faibles; leurs lampes ne pouvaient servir qu'à faire discerner leur petit nombre. Celui qui tient une lampe est vu plutôt qu'il ne voit, à moins qu'il n'ait une lanterne sourde. C'est là ce que disent les critiques.

Aussi cette victoire de Gédéon doit être regardée comme un miracle, et non comme un bon stratagème de guerre. Ce qui rend ce miracle évident, c'est que ces trois cents hommes, armés d'une lampe et d'un cornet, tuèrent cent vingt mille Madianites. Nous passons ici sous silence les peuples de Socoth, dont Gédéon brisa les os avec les épines du désert, pour avoir refusé des rafraîchissemens à ses troupes fatiguées d'un si grand carnage. Nous verrons David en faire autant. Les Juifs, et peuples et chefs, et rois et prêtres, ne sont pas trop miséricordieux.

(*p*) Les critiques se soulèvent contre cette multitude abominable de fratricides. Ils disent que ce crime est aussi improbable qu'odieux. La raison d'état, cette infâme excuse des tyrans, ne pouvait être connue selon eux de la petite horde juive à peine sortie d'esclavage, et qui ne possédait pas alors une ville. Ces cruautés n'ont été exercées, dit-on, que dans de vastes empires, pour prévenir les révoltes des frères. Si Clotaire et Childebert, fils de Clotilde, assassinèrent deux petits enfans de Clotilde presque au berceau, si Richard III en

Et tous les hommes de Sichem et de Mello, ou du Creux, allèrent établir roi Abimélec, près du chêne qui était dans Sichem. Et Joathan, l'ayant appris, se mit sur le haut de la montagne Garisim, et dit aux gens de Sichem :

Les arbres allèrent un jour pour oindre un roi; et ils dirent à l'olivier : Commande sur nous. L'olivier répondit : Puis-je laisser mon huile, dont les dieux et les hommes se servent?..... Puis au figuier, puis à la vigne, qui répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui est la joie de Dieu et des hommes?..... Puis au buisson, qui dit : Si vous me voulez pour roi, mettez-vous sous mon ombre, sinon que le feu sorte du buisson, et qu'il dévore les cèdres du Liban..... Puis Joathan s'enfuit..... Abimélec gouverna donc trois ans Israël (*q*).

Angleterre assassina ses deux neveux, si Jean Sans-Terre assassina le sien; nous étions tous des barbares en ces temps-là : mais ces horreurs n'approchent pas de celle d'Abimélec, qui fut commise sans être excitée par un grand intérêt. Il semble que les Juifs ne tuent que pour avoir le plaisir de tuer. On les représente continuellement comme le peuple le plus féroce, et le plus imbécile à la fois qui ait souillé et ensanglanté la terre.

Mais remarquons que les livres sacrés ne louent point cette action comme ils louent celles d'Aod et de Jahel.

Les critiques reprochent encore au peuple de Dieu de n'avoir point eu de temple, lorsque les Phéniciens en avaient à Baal-Bérith, à Sidon, à Tyr, à Gaza. Ils ne peuvent concevoir comment le Dieu jaloux ne voulut pas avoir un temple aussi, et donner à son peuple de quoi en bâtir un, après lui avoir tant juré qu'il lui donnerait tous les royaumes, de la mer Méditerranée à l'Euphrate. Ils demandent toujours compte à Dieu de ses actions; et nous nous bornons à les révérer.

(*q*) Voici le premier apologue qui soit parvenu jusqu'à nous; car il y en a de plus anciens chez les Arabes, les Persans et les Indiens. Les censeurs, qui ont objecté que les arbres ne marchent pas, devaient considérer que si la fable les fait parler, elle peut les faire marcher. Cet apologue est tout-à-fait dans le goût oriental.

Le seul défaut de la fable, est qu'elle ne produit rien; au contraire, Abimélec n'en règne pas moins sur les Hébreux : c'est là le grand

..... Le Seigneur étant en colère contre les Israélites, les livra aux Philistins et aux enfans d'Ammon, et ils furent violemment opprimés et affligés pendant dix-huit ans (*r*).

Il y avait en ce temps-là (chap. 11, v. 1) un homme très-fort et bon guerrier, nommé Jephté le Galaadite, fils d'une prostituée et de Galaad. Or Galaad ayant eu d'autres fils de la femme, ceux-ci étant devenus grands, chassèrent Jephté de la maison comme fils d'une mère indigne. Et Jephté s'enfuit dans la terre de Tob, et se mit à la tête d'une troupe de gueux et de voleurs qui le suivirent (*s*).

reproche de tous les critiques. Ils ne peuvent souffrir que le guide, l'ami, le Dieu de Mosé, de Josué, le conducteur de son peuple, fasse régner un aussi grand scélérat qu'Abimélec. Jean Meslier s'emporte jusqu'à dire que la fable du règne d'Abimélec est bien plus fable que celle des arbres, et d'une morale bien plus condamnable, et qu'on ne sait quel est le plus cruel de Mosé, de Josué et d'Abimélec.

Woolston prétend que les Juifs étaient alors idolâtres; et sa raison est que l'olivier dit que son jus plaît aux dieux et aux hommes. Il veut prouver d'après les prophètes et d'après saint Étienne (Act. des ap. chap. 7, v. 43-51), qu'ils furent toujours idolâtres dans le désert, où ils n'adorèrent que les dieux Rempham et Kium; et il conclut de là que la religion juive ne fut véritablement formée qu'après la dispersion des dix tribus et après la captivité de Babylone. Il est vrai que les Juifs, de leur propre aveu, furent très-souvent idolâtres; mais aussi c'est pour cela sans doute qu'ils furent si malheureux.

(*r*) Voilà encore, disent les critiques, les Juifs errans ou en esclavage pendant dix-huit ans. C'est la sixième servitude dans laquelle ils croupirent, après s'être rendus maîtres de tout le pays avec une armée de six cent mille hommes. Il n'y a point d'exemple d'une contradiction pareille dans l'histoire profane.

(*s*) Toland, Tindal, Woolston, le lord Bolingbroke, Mallet son éditeur, prétendent prouver que les Hébreux n'étaient que des Arabes, voleurs, sans foi, sans loi, sans principes d'humanité, dont la seule demeure était dans des cavernes dont ce pays est rempli, et qu'ils en sortaient quelquefois pour aller piller; et que les peuples voisins les poursuivirent comme des bêtes sauvages, tantôt les punissant par le dernier supplice, tantôt les mettant en esclavage. Les Juifs mêmes

En ce même temps les enfans d'Ammon combattant contre les enfans d'Israël, et les poursuivant vivement, les Israélites se réfugièrent vers Jephté, et lui dirent: Soyez notre prince, et combattez pour nous. Ils s'en allèrent donc avec lui en Galaad, et tout le peuple l'élut pour prince.

Jephté envoya des députés aux enfans d'Ammon, et leur fit dire : Le Seigneur Dieu d'Israël a détruit les Amorrhéens combattans contre son peuple; et maintenant vous voulez posséder les terres des Amorrhéens..... (*t*)!

avouent, dans les livres composés par eux si long-temps après, que Jephté n'était qu'un chef de voleurs, Abimélec un autre chef de voleurs, souillé du sang de toute sa famille. Ces critiques n'ont pas honte de mettre Josué, Caleb, Éléazar et Mosé lui-même, au nombre de ces voleurs. Le lord Bolingbroke dit, après Marsham, que toutes les hordes arabes de ce pays-là avaient coutume de voler au nom de leurs dieux, et que c'était un ancien proverbe arabe, *Dieu me l'a donné*, pour signifier *je l'ai volé.* Ils soutiennent qu'il n'y avait point d'autre jurisprudence parmi ces barbares, et que le fond même de toutes les lois du Pentateuque se rapporte au brigandage, puisque la prétendue famille d'Abraham étant venue des bords de l'Euphrate, ne pouvait avoir rien acquis vers le Jourdain que par usurpation.

Nous répondons qu'il fallait bien que les Hébreux eussent déjà des lois, quand même ils auraient été aussi barbares et aussi voleurs que ces critiques les représentent; car Jephté est chassé de la maison de son père comme fils d'une prostituée. Ils répliquent qu'il n'y a aucune loi dans le *Pentateuque* même contre les enfans des prostituées, et que, selon le texte, les enfans des servantes de Rachel et de Lia héritèrent comme les enfans de leurs maîtresses; que par conséquent aucune jurisprudence n'était encore établie chez le peuple juif; qu'il n'y eut jamais de véritable loi dans ce temps-là parmi ces peuples vagabonds, que la loi du partage des dépouilles; et qu'enfin toute cette histoire n'est qu'un récit confus de vols et de brigandages. Calmet, sur ce passage de Jephté, avoue expressément *que le nom de voleur n'était pas aussi odieux autrefois qu'aujourd'hui.* Aucune de ces raisons pour et contre ne détruit le grand principe, que Dieu donne les biens à qui il lui plaît. C'est là, selon notre avis, le grand dénoûment qui résout toutes les difficultés des incrédules.

(*t*) Cette députation et ce discours montrent évidemment qu'il y

Quoi donc! ce que votre Dieu Chamos possède (chap. 11, v. 24) n'est-il pas à vous de droit? Laissez-nous donc en possession de ce que notre Dieu a obtenu par ses victoires. Nous avons habité pendant trois cents ans dans le pays *conquis;* pourquoi, dans tout ce temps-là, n'avez-vous pas réclamé vos droits.....? (*u*)

avait déjà chez ces peuples un droit des gens reconnu. Jephté, tout chef de voleurs qu'il est, agit en prince légitime dès qu'il est reconnu chef des Hébreux. Il envoie des ambassadeurs pour représenter ses raisons avant de les soutenir par les armes.

Nos adversaires ne répondent à cet argument qu'en niant tous les anciens livres hébreux, et qu'en soutenant toujours qu'ils n'ont pu être compilés que par des lévites ignorans dans des siècles très-éloignés de ces temps sauvages. Comme les Juifs, s'étant enfin établis à Jérusalem, eurent toujours la guerre avec les peuples voisins, ils voulurent enfin établir quelques anciens droits sur les terres qu'on leur disputait; et ce fut alors, disent les critiques, que les lévites compilèrent ces livres sur d'anciennes traditions; plus ils les remplirent de faits extraordinaires, de l'intervention continuelle de la Divinité, et de prodiges entassés sur d'autres prodiges, plus ils éblouirent leur peuple superstitieux et barbare. L'intérêt personnel de ces lévites, auteurs de ces livres, était qu'on crût fermement tous les faits qu'ils annonçaient au nom de Dieu, puisque c'était sur la croyance de ces faits mêmes que leur subsistance était fondée.

Remarquons que ce système des incrédules n'est établi que sur une conjecture; et qu'une supposition, quand même elle serait très-vraisemblable, ne suffit pas pour constater les faits.

(*u*) Nous sommes obligés de réfuter les critiques presque à chaque ligne. C'est ici leur plus grand triomphe. Ils croient voir une égalité parfaite entre Chamos dieu des Ammonites, et Adonaï dieu des Juifs. Ils sont convaincus que chaque petit peuple avait son Dieu, comme chaque armée a son général. Salomon même bâtit un temple à Chamos. Ils croient que Kium, Phégor, Belréem, Belzébuth, Adonis, Thammus, Moloc, Melchom, Baalméon, Adad, Amalec, Malachel, Adramalec, Astaroth, Dagon, Dercéto, Atergati, Marnas, Turo, etc., étaient des noms différens qui signifiaient la même chose, le seigneur du lieu. Chacun avait son seigneur du lieu, et c'était à qui l'emporterait sur les autres seigneurs. Chaque peuple combattait sous l'étendard de son Dieu, comme des peuples barbares de l'Europe combattirent sous les étendards de leurs saints après la destruction de l'empire romain.

Nos incrédules soutiennent que cette vérité est pleinement reconnue

Après cela l'esprit du Seigneur fut sur Jephté. Il courut tout le pays, et il voua un vœu au Seigneur, disant : Si tu me livres les enfans d'Ammon, je te sacrifierai en holocauste (au Seigneur) le premier qui sortira des portes de ma maison, et qui viendra au-devant de moi..... Jephté passa ensuite dans les terres des enfans d'Ammon, que Dieu livra entre ses mains, et il ravagea vingt villes..... Mais lorsque Jephté revint dans sa maison à Maspha, sa fille unique courut au-devant de lui en dansant au son du tambour. Et Jephté l'ayant vue, déchira ses vêtemens, et lui dit : Hélas! ma fille, tu m'as trompé, et tu t'es trompée toi-même; car j'ai fait un vœu au Seigneur, et il faut que j'accomplisse mon vœu (*x*).

par Jephté. Ce que Chamos vous a donné est à vous; ce qu'Adonaï nous a donné est à nous. Il n'y a point de sophisme qui puisse détruire un aveu si clair et si clairement énoncé. Calmet dit *que c'est une figure de discours qu'on appelle concession.* Mais il n'y a point là de figure de discours, c'est un principe que Jephté établit nettement, et sur lequel il raisonne. Il faut ou rejeter entièrement le livre des *Juges*, ou convenir que Jephté admet deux dieux également puissans.

La meilleure réponse, à notre avis, serait que le texte est corrompu dans cet endroit par les copistes, et qu'il n'était pas possible que Jephté, qui avait entendu parler de tous les miracles du Dieu des Juifs en faveur de son peuple, pût croire qu'il y eût un autre dieu aussi puissant que lui : *Non est deus sicut Deus noster.*

On pourrait encore dire que Jephté était fils d'un adorateur de Baal, et que peut-être il n'était pas encore assez instruit de la religion du peuple juif, qui l'avait choisi pour son chef.

(*x*) Ce mot seul, *je te sacrifierai en holocauste,* décide la question si long-temps agitée entre les commentateurs, si Jephté promit un vrai sacrifice ou simplement une oblation qu'on pouvait évaluer à prix d'argent. S'il ne s'était agi que de quelques sicles, de quelques drachmes, ce capitaine n'aurait pas déchiré ses vêtemens en voyant sa fille; il n'aurait pas dit en gémissant : J'ai fait un vœu, il faut que je l'accomplisse. Il est statué expressément au chap. XXVII du *Lévitique, que tout ce qui sera voué au Seigneur, soit homme, soit animal, ne sera point racheté, mais mourra de mort.*

A quoi elle répondit: Mon père, si tu as fait un vœu, fais-moi selon ton vœu, puisque cela t'a fait remporter la victoire sur tes ennemis; je ne te demande qu'une grâce; laisse-moi descendre sur les montagnes, afin que je pleure ma virginité pendant deux mois avec mes compagnes.... Jephté lui répondit: Va; et elle alla pleurer sa virginité sur les montagnes. Et après deux mois elle revint chez son père; et son père lui fit comme il avait voué, étant encore vierge. Et de là vient que la coutume est encore parmi les filles d'Israël, de s'assembler tous les ans, et de pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté (*y*).

Nous sommes donc obligés malgré nous de convenir que, selon le texte indisputable des livres sacrés, Dieu, maître absolu de la vie et de la mort, permit les sacrifices de sang humain. Il les ordonna même. Il commanda à Abraham de sacrifier son fils unique; et il reçut le sang de la fille unique de Jephté. S'il arrêta le bras d'Abraham, c'est que son fils devait produire la race des Juifs; et s'il n'arrêta pas le bras de Jephté, c'est probablement parce que le peuple juif était déjà nombreux. Nous ne proposons cette solution qu'avec défiance, sachant bien que ce n'est pas à nous de deviner les desseins et les raisons de Dieu.

(*y*) La fille de Jephté demande de pleurer sa virginité avant de mourir. C'était le plus grand malheur pour les filles de cette nation de mourir vierges; de là vient qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs. Le mot *descendre sur les montagnes* n'est qu'une faute de copiste, une inadvertance.

Les mots, *il lui fit comme il avait voué*, marquent trop clairement que le père immola sa fille. Il avait voué un holocauste.

Calmet traduit très-infidèlement le texte par ces mots: *elle demeura vierge;* il y a: *étant encore vierge, ignorant l'homme.* Cette faute est d'autant plus impardonnable à Calmet, que dans sa note il dit tout le contraire. La voici: *il l'immola au Seigneur; elle était encore vierge.* Et dans sa dissertation sur le vœu de Jephté, il avoue que cette fille fut immolée.

Une raison non moins forte que Calmet devait alléguer, c'est que les filles juives pleurèrent tous les ans la fille de Jephté pendant quatre jours; *et cette coutume dure encore,* dit le texte. Or certainement on n'aurait point pleuré tous les ans une fille qui n'aurait été qu'offerte au Seigneur, consacrée, religieuse.

..... Cependant les hommes d'Éphraïm se mirent à crier, et passèrent au septentrion, disant : Pourquoi, allant contre les Ammonites, ne nous a-t-on pas appelés? Nous allons donc mettre le feu à ta maison..... Jephté combattit donc contre Éphraïm; et ceux de Galaad défirent ceux d'Éphraïm..... Ils se saisirent des gués du Jourdain par où les Éphraïmites devaient s'enfuir. Et lorsqu'un Éphraïmite, fuyant de la bataille, venait sur le bord de l'eau, et disait : Laissez-moi passer je vous prie, on lui répondait : Prononce *schiboleth*; et comme ils prononçaient *siboleth*, on les tuait aussitôt au passage du Jourdain. Et il y en eut quarante-deux mille de tués (z).

Il résulte de cette histoire que les Juifs immolaient des hommes, et même leurs enfans; c'est une chose incontestable.

Le même commentateur dit que le sacrifice d'Iphigénie est pris de celui de la fille de Jephté. Rien n'est plus mal imaginé; jamais les Grecs ne connurent les livres des Juifs; et les fables grecques eurent toujours cours dans l'Asie.

Si le livre des *Juges* fut écrit du temps d'Esdras, il y avait alors cinq cents ans que l'aventure d'Iphigénie, vraie ou fausse, était publique. Si ce livre fut écrit du temps de Saül, comme quelques-uns le prétendent, il y a plus de deux cents ans entre la guerre de Troie et l'élection du roi Saül.

Langlet, dans toutes ses tables chronologiques, dit que Jephté fit un vœu indiscret de consacrer sa fille à une virginité perpétuelle. Rien n'est plus mal imaginé encore. Où serait l'indiscrétion si la virginité n'avait pas été une espèce d'opprobre chez les Juifs? Le P. Pétau, plus sincère, dit : *unicam filiam mactavit.*

Flavien Joséphe, le seul Juif qui ait écrit avec quelque ombre de méthode, dit positivement que Jephté immola sa fille. Cela ne prouve pas que l'histoire de Jephté soit vraie, mais que c'était l'opinion commune des Juifs. Un historien profane, qui n'est pas contemporain, n'est que le secrétaire des bruits publics; et Flavien Joséphe est un auteur profane.

(z) M. Boulanger prétend que Jephté n'était point un Hébreu : « Qu'il n'est dit nulle part qu'il fût Hébreu; que c'était un paysan des montagnes de Galaad, qui ne furent point alors possédées par les Juifs; que s'il avait été prince des Hébreux, la querelle de la tribu d'Éphraïm n'aurait pas eu la moindre vraisemblance; que d'ailleurs les

.... Abdon, fils d'Hilel de Paraton, fut juge d'Israël. Il eut quarante fils, et de ces fils trente petits-fils, qui montaient sur soixante et dix ânons. ....

Et les enfans d'Ismaël firent encore le mal devant le Seigneur, et ils furent esclaves des Philistins pendant quarante ans. ....

Or il y avait un homme de la tribu de Dan nommé Manué, dont la femme était stérile. Et l'ange du Seigneur apparut à sa femme, et lui dit : Tu es stérile, tu concevras, et tu enfanteras un fils; prends garde de ne boire du vin et de la bière; tu ne mangeras rien d'immonde.... le rasoir ne passera point sur la tête de ton fils, car il sera nazaréen de Dieu dès son enfance et dès le ventre de sa mère..... Elle enfanta donc un fils, et elle l'appela Samson..... (*a*)

gués du Jourdain prouvent que le reflux du Jourdain vers sa source, du temps de Josué, est un miracle inutile et absolument faux; que la fable de quarante-deux mille hommes tués l'un après l'autre aux gués du Jourdain, pour n'avoir pu prononcer *schiboleth*, est une des plus grandes extravagances qu'on ait jamais écrites; que si quatre ou cinq fuyards seulement avaient été tués à ces passages pour n'avoir pu bien prononcer, les quarante-deux mille suivans ne s'y seraient pas hasardés. Et de plus, dit-il, jamais ni la tribu d'Éphraïm, ni toutes les tribus ensemble de ce misérable peuple, ne purent avoir une armée de quarante mille hommes: tout est exagéré et absurde dans l'histoire juive; et il est aussi honteux de la croire, que de l'avoir écrite.»

Il faut avouer que nul homme n'a parlé avec plus d'horreur et de mépris pour la nation juive que M. Boulanger, excepté peut-être milord Bolingbroke. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes les objections, sans en rien diminuer, parce que nous sommes sûrs qu'elles ne peuvent faire aucun tort au texte.

Nous ne déciderons point dans quel temps l'histoire sacrée de Jephté fut écrite; il suffit qu'elle soit reconnue pour canonique.

(*a*) Nous voici à cette fameuse histoire de Samson, l'éternel sujet des plaisanteries des incrédules. D'abord ils parlent de cette servitude de quarante années comme des autres. C'est leur continuel argument contre la protection de Dieu accordée à ce peuple, et contre les miracles faits en sa faveur. Jamais, disent-ils, on ne vit rien de plus injurieux à la Divinité que de faire son peuple toujours esclave. Et il n'y a pas

Samson descendit à Thanmatha; et voyant des filles de Philistins, il dit à son père et à sa mère: J'ai vu

de plus mauvaise excuse que d'imputer son esclavage à ses péchés; car les vainqueurs étaient des idolâtres beaucoup plus pécheurs encore, s'il est possible. On répond que Dieu châtiait ses enfans plus sévèrement qu'un autre peuple, parce qu'ayant plus fait pour eux, ils étaient plus criminels.

Le rasoir qui ne devait point passer sur la tête de Samson, donne une petite difficulté. On ne rasait point les Juifs; ils portaient tous leurs cheveux. On consacrait quelquefois une petite partie de ces cheveux à tous les dieux dé l'antiquité. On mettait un peu de ces cheveux sur les tombeaux: et, pour se couper les cheveux, il semble qu'il fallait plutôt des ciseaux qu'un rasoir. Cependant on se rasait entièrement chez presque toutes les nations, quand on venait remercier les dieux d'être échappé d'un grand péril. La plupart de ces coutumes viennent d'Égypte, où les prêtres étaient rasés.

Les Nazaréens chez les Juifs ne se rasaient point la tête pendant le temps de leur nazaréat, mais ils se rasaient le premier jour de cette consécration. Or il est dit que Samson ne se rasa jamais. C'était donc une sorte de nazaréat différent de celui qui était en usage. Sa force singulière, pour laquelle il était si renommé, consistait en ses cheveux.

L'ancienne fable du cheveu de Ninus, roi de Mégare, et de Cornéto, fille de Ptérélas, est, selon nos critiques, la source dans laquelle une partie de l'histoire de Samson est puisée. Ils croient que le reste est pris de la fable d'Hercule, qui eut autant de force que Samson, et qui succomba comme lui à l'amour des femmes. Le P. Pétau fait naître Hercule douze cent quatre-vingt-neuf ans avant notre ère; et il ne paraît pas vraisemblable à nos critiques que l'histoire de Samson ait été écrite auparavant. C'est sur quoi ils fondent leur sentiment, que toutes les histoires juives, comme nous l'avons déjà dit, sont évidemment prises et grossièrement imitées des anciennes fables qui avaient cours dans le monde.

Le même Pétau, qui fait naître Hercule douze cent quatre-vingt-neuf ans avant notre ère, ne fait commencer les exploits de Samson que onze cent trente-cinq ans avant la même ère. Supposé qu'il eût commencé à vingt-cinq ans, il serait donc né en 1110. Hercule était donc né cent soixante-dix-neuf ans avant Samson. Il est donc démontré, selon ces critiques, que la fable de Samson trahi par les femmes est une imitation de la fable d'Hercule. Les sages commentateurs répondent qu'il est possible que les deux aventures soient vraies, et que l'une ne soit point prise de l'autre; que dans tous les pays on a vu des hommes d'une force extraordinaire, et que plus on est vigoureux, plus on se livre aux femmes, et qu'alors on abrège ses jours.

des filles de Philistins, j'en veux épouser une; donnez-moi celle-là parce qu'elle a plu à mes yeux.... (*b*).

Il vit en chemin un jeune lion furieux et rugissant; il le déchira comme un chevreau, n'ayant rien dans ses mains.

Et quelques jours après il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion, et un rayon de miel ..... (*c*).

Après cela il continua son chemin. Et il prit trois cents renards, il les lia l'un à l'autre par la queue, et y attacha des flambeanx au milieu. Et, ayant allumé les flambeaux, il lâcha les renards qui brûlèrent tous les blés des Philistins, tant ceux qui étaient dans l'aire que ceux qui étaient sur pied, et les vignes et les oliviers .... (*d*).

(*b*) Le curé Meslier s'emporte à son ordinaire contre cette histoire sacrée, et plus violemment encore que contre les autres. « Quelle pitoyable sottise, dit-il, de commencer la vie de Samson, Nazaréen, particulièrement consacré au dieu des Juifs, par la contravention la plus formelle à la loi juive! Il était rigoureusement défendu aux Juifs d'épouser des étrangères, et encore plus d'épouser une Philistine. Cependant Manué et sa femme, qui ont consacré Samson dès sa naissance, lui donnèrent une Philistine en mariage, et cela dans une prétendue ville de Thamnatha qui n'a jamais existé. Je voudrais bien savoir comment des Philistins pouvaient s'abaisser jusqu'à donner leurs filles à un de leurs esclaves! »

(*c*) Meslier trouve l'aventure du lion aussi ridicule que le mariage à Thamnatha. Il dit que les abeilles, qui font ensuite du miel dans la gueule de ce lion, sont la chose du monde la plus impertinente; que les abeilles ne font jamais leur cire et leur miel que dans des ruches; qu'elles ne bâtissent leurs ruches que dans les creux des arbres, et qu'il faut une année entière pour qu'on trouve du miel dans ces ruches; qu'elles ont une aversion insurmontable pour les cadavres, et que l'auteur de ce misérable conte était aussi ignorant que dom Calmet, qui rapporte sérieusement la fable des abeilles nées du cuir d'un taureau. Quand on a de telles impertinences à commenter, dit Meslier, il ne faut point les commenter, il faut se taire.

(*d*) Il parle avec la même indécence de l'aventure des trois cents

..... Et ayant trouvé une mâchoire d'âne, qui était à terre, il tua mille hommes avec cette mâchoire (*e*).

Et le Seigneur ouvrit une des dents molaires de la mâchoire d'âne, et il en sortit une fontaine...... Et Samson jugea vingt ans le peuple d'Israël... (*f*).

Il alla à Gaza, y vit une prostituée, et entra dans elle..... Il prit les deux portes de la ville de Gaza, et les porta en la montagne d'Hébron..... (*g*).

renards. Elle lui paraît un conte absurde, qui ne saurait même amuser les enfans les plus imbéciles. Calmet a beau dire que la populace de Rome faisait courir un renard avec un flambeau allumé sur le dos. Bochart a beau dire que cet amusement de la canaille était une imitation de l'aventure des renards de Samson. Meslier n'en démord point; il soutient qu'il est impossible de trouver à point nommé trois cents renards et de les attacher ensemble par la queue; qu'il faudrait un temps trop considérable pour trouver ces trois cents renards, et qu'il n'y a point de renardier qui pût attacher ainsi trois cents renards. Si on trouvait, dit-il, un pareil conte dans un auteur profane, quel mépris n'aurait-on pas pour lui!

(*e*) La mâchoire d'âne avec laquelle Samson tue mille Philistins, ses maîtres, est ce qui enhardit le plus Meslier dans ses sarcasmes aussi insolens qu'impies. Il va jusqu'à dire (nous le répétons avec horreur) qu'il n'y a point de mâchoire d'âne dans cette fable que celle de l'auteur qui l'inventa. Nous répondrons à la fois à toutes les criminelles injures de ce mauvais prêtre, à la fin de cet article de Samson.

(*f*) Cet indigne curé se moque de la fontaine que Dieu fait sortir d'une dent molaire, comme de tout le reste. Il dit qu'un mauvais roman, dépourvu de raison, n'en est pas plus respectable pour avoir été écrit par un Juif inconnu; que *la Légende dorée* et *le Pédagogue chrétien* n'ont aucun miracle qui approche de cette foule d'absurdités.

(*g*) Les portes de Gaza emportées par Samson sur ses épaules, achèvent d'aigrir la bile de cet homme. Et sur ce que le lieu d'Hébron est à douze lieues de la ville de Gaza, il nie qu'un homme puisse pendant la nuit y porter les portes d'une ville depuis minuit, temps auquel Samson s'éveilla, jusqu'au matin, fût-ce pendant l'hiver.

Nous répétons qu'il n'est point dit qu'il les porta en une seule nuit; que s'il aima une courtisane, c'est de cela même que Dieu le punit. Nous n'avons pas parlé de la critique que fait Meslier de Samson reconnu pour juge des Hébreux tandis qu'ils étaient esclaves. Cette critique porte trop à faux. Les Philistins pouvaient très-bien permettre

..... En ce temps-là il y eut un homme du mont Ephraïm, nommé Michas (chap. 17, v. 1.), qui dit à sa mère : Les onze cents pièces d'argent que vous aviez serrées, et qu'on vous avait prises, je les ai, elles sont entre mes mains. Sa mère lui répondit : Que mon fils soit béni du Seigneur. Michas rendit donc ces pièces d'argent à sa mère qui lui dit : J'ai voué cet argent au Seigneur afin que mon fils le reçoive de ma main, et qu'il en fasse une image sculptée, jetée en fonte; et voilà que je te le donne. Le fils rendit cet argent à sa mère, qui en prit deux cents pièces d'argent qu'elle donna à un ouvrier en argent pour en faire un ouvrage de sculpture, jeté en fonte, qu'on mit dans la maison de Michas. Il fit aussi un éphod et des téraphim, c'est-à-dire, des vêtemens sacerdotaux et des idoles..... Il remplit la main d'un de ses enfans, et en fit son prêtre (*h*). Il n'y avait point de roi alors en Israël, mais chacun fesait ce qui lui semblait bon.

aux Juifs de se gouverner selon leurs lois, quoique dans l'esclavage. C'est une chose dont on a des exemples.

Pour les prodiges étonnans opérés par Samson, ce sont des miracles qui montrent que Dieu ne veut pas abandonner son peuple. Nous avons dit vingt fois que ce qui n'arrive pas aujourd'hui arrivait fréquemment dans ces temps-là. Nous croyons cette réponse suffisante.

(*h*) L'histoire de Michas semble entièrement isolée. Elle ne tient à aucun des événemens précédens. On voit seulement qu'elle fut écrite du temps des rois juifs, ou après ces rois, par quelque lévite, ou par quelque scribe. C'est une des plus singulières du canon juif, et des plus propres à faire connaître l'esprit de cette nation avant qu'elle eût une forme régulière de gouvernement. Nous ne nous arrêterons point à concilier les petites contradictions du texte; mais nous remarquerons, avec l'abbé de Tilladet, que Michas et sa mère font des dieux, des idoles sculptées, et tombent précisément dans le même péché qu'Aaron et les Israélites, sans que le dieu d'Israël y fasse la moindre attention. Il croit que ce n'est point un lévite qui a écrit cette histoire, parce que, dit-il, s'il avait été lévite, il aurait marqué au moins quelque indignation contre un tel sacrilége.

Le savant Fréret pense que chaque livre fut écrit en différens temps,

Il y eut aussi un autre jeune homme de Bethléem qui est en Juda, qui était son parent; et il était lévite, et il habitait dans Bethléem. Et étant sorti de Bethléem pour voyager et chercher fortune, quand il vint au mont Éphraïm, il se détourna un peu pour aller dans la maison de Michas....... Interrogé par Michas d'où il venait, il répondit : Je suis lévite de Bethléem de Juda; je cherche à habiter où je pourrai.

Michas lui dit : Demeure chez moi, tu me seras père et prêtre; je te donnerai par an dix pièces d'argent et deux tuniques avec la nourriture...... Et en ce temps-là (chap. 18, v. 1) il n'y avait point de roi en Israël..... (*i*).

par différens lévites ou scribes, qui ne se communiquaient point leurs ouvrages; et même que l'aventure de Michas peut fort bien avoir été écrite avant que *la Genèse* et *l'Exode* fussent publics. Sa raison est qu'on trouve ici des aventures à peu près semblables à celles de *l'Exode* et de *la Genèse,* mais beaucoup moins merveilleuses : ce qui fait penser que l'auteur de *la Genèse* et de *l'Exode* a voulu enchérir sur l'auteur de Michas.

Ce sentiment du docte Fréret nous semble trop téméraire; mais il est très-vraisemblable que la horde juive, qui erra si long-temps dans les déserts et dans les rochers, se fit de petits dieux et de petites idoles mal sculptées avec des instrumens grossiers, et que chaque famille avait ses idoles dans sa maison, comme Rachel avait les siennes. Ce fut l'usage de presque tous les peuples, comme nous l'avons déjà observé.

(*i*) Selon Fréret, cette histoire, très-curieuse, prouve que de tout temps il y eut des pères de famille qui voulurent avoir chez eux des espèces de chapelains et d'aumôniers. Il prétend, avec plusieurs autres, que l'esclavage où les Juifs étaient réduits dans la terre de Canaan, n'était pas un esclavage tel que celui qu'on essuie à Maroc et dans les pays d'Alger et de Tunis; que c'était une espèce de mainmorte, telle qu'elle a été établie dans toutes les provinces chrétiennes. Il était permis à ces hordes hébraïques de cultiver les terres, et ils en partageaient les fruits avec leurs maîtres. Ainsi il pouvait y avoir quelques familles riches parmi ces esclaves, qui, dans la suite des temps, s'emparèrent d'une partie du pays, et se firent des chefs que nous nommons rois.

La veuve Michas et ses enfans étaient des paysans à leur aise. Il est

Et la tribu de Dan cherchait des terres pour y habiter...... Ayant donc choisi cinq hommes des plus forts pour servir d'espions et reconnaître le pays, les cinq hommes vinrent à la montagne d'Éphraïm...... Ils entrèrent chez Michas, et ayant reconnu le lévite à son accent, ils le prièrent de consulter le Seigneur pour savoir si leur entreprise serait heureuse. Il leur répondit : Allez en paix ; le Seigneur a regardé votre voie et le voyage que vous faites.....

Donc les cinq espions s'en allèrent à Laïs. Ils y virent les habitans, qui étaient sans nulle crainte, en repos et en sécurité comme les Sidoniens, personne ne leur résistant, extrêmement riches, éloignés de Sidon, et séparés du reste des hommes (*k*).

naturel qu'un lévite pauvre, et n'ayant point de profession, ait couru le pays pour chercher à gagner du pain. Ce jeune lévite était un des esclaves demeurans à Bethléem, petit village auprès de Jérusalem, dans le pays des Jébuséens ; et il est à croire que les Hébreux n'avaient jamais eu en ce temps-là aucune terre en propre. Bethléem et Jérusalem sont, comme on sait, le plus mauvais pays de la Judée. Ainsi il n'est pas étonnant que ce lévite allât chercher fortune ailleurs.

(*k*) Il est assez difficile de comprendre comment la horde hébraïque, dispersée et esclave dans ces pays, osait envoyer des espions à Laïs, qui était une ville appartenante aux Sidoniens. Mais enfin la chose est possible. Les esclaves des Romains firent de bien plus grandes entreprises sous leur chef et compagnon Spartacus. Les mainmortables d'Allemagne, de France et d'Allemagne, prirent plus d'une fois les armes contre ceux qui les avaient asservis. La guerre des paysans d'Allemagne, et surtout de Munster, est mémorable dans l'histoire. C'est là, dit Fréret, le dénoûment de toutes les difficultés de l'histoire juive. Les Hébreux errèrent très-long-temps dans la Palestine. Ils furent manœuvres, régisseurs, fermiers, courtiers, possesseurs de terres mainmortables, brigands, tantôt cachés dans des cavernes, tantôt occupant des défilés de montagnes ; et enfin cette vie dure leur ayant donné un tempérament plus robuste qu'à leurs voisins, ils acquirent en propre, par la révolte et par le carnage, le pays où ils n'avaient été d'abord reçus que comme les Savoyards qui vont en France, et comme les Limousins et les Auvergnats vont faire les moissons en Espagne. Cette explication du docte Fréret serait très-plausible, si elle n'était pas

Ils revinrent donc vers leurs frères, auxquels ils dirent : Montons vers ces gens-là, car la terre est très-riche et très-grasse..... Il partit donc alors de la tribu de Dan un corps de six cents hommes retroussés en armes belliqueuses...... Ils passèrent en la montagne d'Éphraïm, et étant venus en la maison de Michas...... emportèrent l'image taillée, l'éphod, les idoles, et l'image jetée en fonte. Le prêtre lévite leur dit : Que faites-vous là? Et ils répondirent : Tais-toi; ne vaut-il pas mieux pour toi d'être prêtre de toute une tribu d'Israël, que d'être prêtre chez un seul homme?..... Le lévite se rendit à leur discours. Il prit l'éphod, les idoles et les images de sculpture, et il s'en alla avec eux...... (*l*) Et Michas courut après eux en criant. Ils dirent à Michas : Que veux-tu? pourquoi cries-tu? Michas répondit : Vous m'enlevez mes dieux que je

contraire aux livres saints. L'Écriture n'est pas un ouvrage qui puisse être soumis à la raison humaine.

(*l*) Il n'est donc point absolument contre la vraisemblance, que six cents hommes des hordes hébraïques aient passé en pleine paix par les défilés continuels des montagnes de la Palestine, pour aller faire un coup de main sur les frontières des Sidoniens, et piller la petite ville de Laïs. Chemin fesant ils trouvèrent le prêtre de la famille Michas : ce prêtre se disait devin; et telles sont les contradictions de l'esprit humain, que presque tous les voleurs sont superstitieux. Les bandits qui ravageaient l'Italie dans les derniers siècles, ne manquèrent jamais de faire dire des messes pour le succès de leurs entreprises. Les Corses en dernier lieu se confessaient avant d'aller assassiner leur prochain, et ils avaient toujours un prêtre à leur tête dans leurs brigandages.

Les six cents voleurs juifs prirent donc le lévite Michas et ses ornemens sacrés. Michas court après ses dieux, comme Laban après les siens, lorsque sa fille Rachel les lui vola. Nous avons observé qu'Énée, en fuyant de Troie vers le temps où le livre de Michas fut écrit, ne manqua pas d'emporter ses petits dieux avec lui. Il y a de très-grandes ressemblances dans toute l'histoire ancienne.

L'auteur sacré n'approuve ni Michas, ni son lévite, ni la tribu de Dan.

me suis faits, et mon prêtre; et vous me demandez pourquoi je crie!.....

Les enfans de la tribu de Dan lui dirent: Prends garde, ne parle pas si haut, de peur qu'il ne vienne à toi des gens peu endurans, qui pourraient te faire périr toi et ta maison.....

Ils continuèrent donc leur chemin les six cents hommes et le prêtre, et ils vinrent dans la ville de Laïs, chez ce peuple tranquille qui ne se défiait de rien. Ils firent périr par la bouche du glaive tous les habitans, et brûlèrent la ville.... (*m*).

Ils s'approprièrent donc les idoles de sculpture, et ils établirent pour prêtre Jonathan, fils de Gerson, fils de Moïse, pour être leur prêtre lui et ses enfans dans la tribu de Dan jusqu'au jour où elle fut captive. Et l'idole de Michas demeura parmi eux tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo (*n*).

(*m*) Il est étrange, dit l'abbé de Tilladet, que la horde juive, dès qu'elle prend une ville ou un village, mette tout à feu et à sang, massacre tous les hommes, toutes les femmes mariées, tous les bestiaux, et brûle tout ce qui pouvait leur servir dans un pays dont ils étaient sûrs d'être un jour les maîtres, puisque Dieu le leur avait promis par serment. Il y a non-seulement une barbarie abominable à tout égorger, mais une folie incompréhensible à se priver d'un butin dont ils avaient un besoin extrême.

Nous répondrons à l'objection pressante de M. l'abbé de Tilladet, que sans doute les Juifs ne brûlaient que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, comme maisons et meubles qui n'étaient pas à leur usage, mais qu'ils emmenaient avec eux les filles, les vaches, les moutons et les chèvres, avec quoi ils se retiraient dans les cavernes profondes qui sont si communes dans ces montagnes, et qui peuvent tenir jusqu'à quatre à cinq mille hommes. S'ils égorgèrent jusqu'aux filles dans Jéricho, c'était par un ordre exprès du Seigneur, qui voulait punir Jéricho.

(*n*) Il faut toujours un prêtre à ces voleurs. Mais ce que M. l'abbé de Tilladet ne peut croire, c'est qu'un petit-fils de Mosé fut lui-même grand-prêtre des idoles dans une caverne de scélérats. Cela seul, dit-il, serait capable de lui faire rejeter du Canon ce livre de Mi-

Un lévite avec sa femme ne voulurent point passer par Jébus (qui fut depuis Jérusalem). Ils allèrent à Gabaa pour y demeurer. Et y étant entrés, ils s'assirent dans la place publique, et personne ne voulut leur donner l'hospitalité. Un vieillard les fit entrer dans sa maison, et donna à manger à leur âne. Et quand ils eurent lavé leurs pieds, il leur fit un festin....

Pendant le souper il vint des méchans de la ville, gens sans frein, qui environnèrent la maison du vieil-

chas. Cela montre, dit Fréret, la décadence trop ordinaire dans les grandes familles. Le fils du roi Persée fut greffier dans la ville d'Albe; et nous avons vu les descendans des plus grandes maisons demander l'aumône.

Le texte dit que l'idole de Michas demeura dans la tribu de Dan jusqu'à la captivité, pendant que la maison de Dieu était à Silo. Silo était un petit village, qui appartint depuis à la tribu d'Éphraïm. La maison de Dieu dont il est parlé ici, est le coffre, ou l'arche, le tabernacle du Seigneur. Il faut donc que les Hébreux, esclaves alors, eussent obtenu des maîtres du pays la permission de mettre leur arche dans un de leurs villages. Cette permission même, dit M. Fréret, serait le comble de leur avilissement. Des gens pour qui Dieu avait ouvert la mer Rouge et le Jourdain, et arrêté le soleil et la lune en plein midi, pouvaient-ils ne pas posséder une superbe ville en propre, dans laquelle ils auraient bâti un temple pour leur arche?

On répond que ce temple fut en effet bâti plusieurs années après dans Jérusalem, et qu'un siècle de plus ou de moins n'est rien dans les conseils éternels de la Providence.

Il est difficile d'entendre le sens de l'auteur sacré, quand il dit que l'idole de Michas resta dans la tribu de Dan jusqu'au temps de la captivité. Plusieurs commentateurs croient que l'aventure de Michas, arriva immédiatement après Josué.

Or Josué mourut, selon le comput hébraïque, l'an du monde 2561; et la grande captivité fut achevée par le roi Salmanazar en l'an 3283. Les idoles de Michas et leur service seraient donc dans la tribu de Dan sept cent vingt-deux ans. Cette histoire, comme on voit, n'est pas sans de grandes difficultés; et la seule soumission aux décisions de l'église peut les résoudre.

Ce qu'on peut recueillir de ces histoires détachées, qui semblent toutes se contredire, c'est que le culte hébraïque ne fut jamais uniforme ni fixe jusqu'au temps d'Esdras.

lard, frappant à la porte et criant : Fais-nous sortir ce lévite afin que nous en abusions. Le vieillard allant à eux, leur dit : Mes frères, ne faites point ce mal; cet homme est mon hôte; ne consommez pas cette folie; j'ai une fille vierge, et cet homme a sa concubine avec lui : je vous les amenerai pour que vous les mettiez sous vous, et que vous assouvissiez votre débauche (*o*):

(*o*) L'histoire du lévite et de sa femme ne présente pas moins de difficultés. Elle est isolée comme la précédente, et rien ne peut indiquer en quel temps elle est arrivée. Ce qui est très-extraordinaire, c'est qu'on y trouve une aventure à peu près semblable à une de celles qui sont consignées dans *la Genèse;* et c'est ce que nous allons bientôt examiner.

Le lévite qui arrive dans Gabaa, et avec qui les Gabaïtes ont la brutalité de vouloir consommer le péché contre nature, semble d'abord une copie de l'abomination des Sodomites qui voulurent violer deux anges. Nous verrons ces deux crimes infâmes punis, mais d'une manière différente. Le lord Bolingbroke en prend occasion d'invectiver contre le peuple juif, et de le regarder comme le plus exécrable des peuples. Il dit qu'il était presque pardonnable à des Grecs voluptueux, à de jeunes gens parfumés, de s'abandonner dans un moment de débauche à des excès très-condamnables, dont on a horreur dans la maturité de l'âge : mais il prétend qu'il n'est guère possible qu'un prêtre marié, et par conséquent ayant une grande barbe à la manière des Orientaux et des Juifs, arrivant de loin sur son âne, accompagné de sa femme, et couvert de poussière, pût inspirer des désirs impudiques à toute une ville. Il n'y a rien, selon lui, dans les histoires les plus révoltantes de toute l'antiquité, qui approche d'une infamie si peu vraisemblable. Encore les deux anges de Sodome étaient dans la fleur de l'âge, et pouvaient tenter ces malheureux Sodomites.

Ici les Gabaïtes prennent un parti que les Sodomites refusèrent. Loth proposa ses deux filles aux Sodomites, qui n'en voulurent point : mais les Gabaïtes assouvissent leur brutalité sur la femme du prêtre, au point qu'elle en meurt. Il est à croire qu'ils la battirent après l'avoir déshonorée, à moins que cette femme ne mourût de l'excès de la honte et de l'indignation qu'elle dut ressentir; car il n'y a point d'exemple de femme qui soit morte sur-le-champ de l'excès du coït.

La maison du lévite, dans laquelle le lévite ramena le cadavre sur son âne, était devers la montagne d'Éphraïm, et sa femme était du village de Bethléem; on ne sait s'il rapporta sa femme à Bethléem, ou à Éphraïm.

seulement, je vous prie, ne commettez pas ce péché contre nature avec cet homme.

Or le lévite, voyant qu'ils n'acquiesçaient pas à cette proposition, leur amena lui-même sa concubine; il la mit entre leurs mains, et ils en abusèrent toute la nuit. Quand les ténèbres furent dissipées, la femme retourna à la porte de la maison et tomba par terre..... Le lévite, s'étant levé pour continuer sa route, trouva sa femme sur le seuil, étendue et morte. Ayant reconnu qu'elle était morte, il la mit sur son âne, et s'en retourna en sa maison. Et étant venu chez lui, il prit un couteau et coupa le cadavre de sa femme en douze parts avec les os, et en envoya douze parts aux douze tribus d'Israël (*p*).....

Alors tous les enfans d'Israël s'assemblèrent comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée, devant le Seigneur à Maspha. Et ils envoyèrent des députés à toute la tribu de Benjamin pour leur dire : Pourquoi avez-vous souffert un si grand crime parmi vous? Livrez-nous les hommes de Gabaa coupables, afin qu'ils meurent. Les Benjamites ne voulurent point écouter cette députation, mais ils vinrent de toutes leurs villes en Gabaa pour la secourir, et combattre contre tout le peuple d'Israël. Il y avait vingt-cinq mille combattans de la tribu de Benjamin, contre ceux de Gabaa qui étaient sept cents hommes très-vaillans..... et les

(*p*) L'idée d'envoyer un morceau du corps de sa femme à chaque tribu, est encore sans exemple, et fait frémir. Il fallut donc envoyer douze messagers chargés de ces horribles restes. Mais où étaient alors ces douze tribus? On croit que cette scène sanglante se passa pendant une des servitudes des Juifs.

Et puisque cette histoire du lévite est placée dans le Canon après celle de Michas, il faut qu'elle soit du temps de la dernière servitude, qui dura quarante ans. Mais nous verrons dans ce système une difficulté presque insurmontable.

enfans d'Israël étaient quatre cent mille hommes portant les armes (*q*).

Les enfans d'Israël, marchant dès la pointe du jour, vinrent se camper près de Gabaa. Mais les enfans de Benjamin, étant sortis de Gabaa, tuèrent en ce jour vingt-deux mille hommes des enfans d'Israël (*r*).

Et les enfans d'Israël montèrent devant le Seigneur et pleurèrent devant lui, et le consultèrent, disant : Devons-nous combattre encore? et le Seigneur leur répondit : Allez combattre. Ils allèrent donc combattre, et les Benjamites leur tuèrent encore dix-huit

(*q*) Si cette aventure arriva durant la grande servitude de quarante ans, on est embarrassé de savoir comment les douze tribus s'assemblèrent, et comment leurs maîtres le souffrirent. C'était naturellement aux possesseurs du pays qu'on devait s'adresser pour punir un crime commis chez eux. C'est le droit de tous les souverains, dont ils ont été extrêmement jaloux dans tous les temps.

Le texte donne vingt-cinq mille combattans à la tribu de Benjamin qui prit le parti des coupables, et quatre cent mille combattans aux onze autres tribus. En supposant la population égale, chaque tribu aurait eu trente-cinq mille quatre cent seize soldats. Et en ajoutant les vieillards, les femmes et les enfans, chaque tribu devait être composée de cent quarante-un mille six cent soixante et quatre personnes, qui font pour les douze tribus un million, six cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent soixante et huit personnes.

Or, pour qu'on tînt en servitude un nombre si prodigieux d'hommes, parmi lesquels il y en avait quatre cent vingt-cinq mille en armes, il aurait fallu au moins huit cent mille hommes en armes pour les contenir. Et comment les maîtres laissent-ils des armes à leurs esclaves? quand il est dit au livre des *Rois*, chap. XIII, que les Philistins ne permettaient pas aux Juifs *d'avoir un seul forgeron, de peur qu'ils ne fissent des épées et des lances; et que tous les Israélites étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser le soc de leurs charrues, leurs hoyaux, leurs coignées et leurs serpettes.*

Cette difficulté est grande. Nous ne dissimulons rien.

(*r*) On est encore étonné ici que le Seigneur protégeât les Benjamites qui étaient du parti le plus coupable, contre tous les Israélites qui étaient du parti le plus juste.

mille hommes (*s*)..... Et l'arche du Seigneur était en ce lieu..... Enfin le Seigneur tailla en pièces aux yeux des enfans d'Israël vingt-cinq mille et cent Benjamites ou grands guerriers..... Puis les Benjamites, étant entourés de leurs ennemis, perdirent dix-huit mille hommes en cet endroit, tous gens de guerre et très-robustes..... Ceux qui étaient restés prirent la fuite; mais on en tua encore cinq mille. Et ayant passé plus loin, on en tua encore deux mille (*t*).

Les enfans d'Israël, étant rétournés du combat, tuèrent tout ce qui restait dans Gabaa, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Et une flamme dévorante détruisit toutes les villes et les villages de Benjamin.....

Or les enfans d'Israël avaient juré à Maspha, disant: Nul de nous ne donnera ses filles en mariage aux fils de Benjamin. Ils vinrent donc tous en la maison de Dieu à Silo, et ils commencèrent à braire et à pleurer, disant: Pourquoi un si grand mal est-il arrivé? Faudra-t-il qu'une de nos tribus périsse?..... Où nos frères de Benjamin prendront-ils des femmes (*u*)? car nous avons

(*s*) On est étonné bien davantage qu'après avoir marché une seconde fois par l'ordre exprès de Dieu, les Israélites soient battus une seconde fois, et qu'ils perdent dix-huit mille hommes: mais aussi, ils sont ensuite entièrement vainqueurs. Tout ce qui peut faire un peu de peine, c'est le nombre effroyable d'Israélites égorgés par leurs frères, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à ces guerres intestines.

(*t*) Il semble que les Benjamites, qui n'étaient que vingt-cinq mille en armes, en aient pourtant perdu cinquante mille; mais on peut aisément entendre que le texte parle d'abord en général de vingt-cinq mille hommes tués, et dit ensuite en détail comment ils ont été tués.

(*u*) Ceux qui nient la possibilité de tous ces événemens, doivent pourtant convenir que le caractère des Juifs est bien marqué dans cette douleur qu'ils ressentent, au milieu de leurs victoires, de voir qu'une de leurs tribus court risque d'être anéantie. Ce qui aurait détruit les prophéties et les prédictions de l'empire des douze tribus sur la terre entière.

La destruction de la ville de Gabaa, de tous les hommes et de toutes

juré tous ensemble que nous ne leur donnerions point nos filles!..... Ils dirent alors : Il n'y a qu'à voir qui sont ceux de toutes les tribus qui ne se sont point trouvés au rendez-vous de l'armée à Maspha. Et il se trouva que ceux de Jabès ne s'y étaient point trouvés. Ils envoyèrent donc dix mille hommes très-robustes avec cet ordre : Allez et frappez dans la bouche du glaive tous les habitans de Jabès, tant les femmes que les petits enfans; tuez tous les mâles et les femmes qui ont connu des hommes, et réservez les filles..... Or il se trouva dans Jabès quatre cents filles qui étaient encore vierges. On les amena au camp de Silo dans la terre de Canaan (x).

Alors les enfans de Benjamin revinrent, et on leur donna pour femmes ces quatre cents filles de Jabès. Mais il en fallait encore deux cents, et on ne pouvait les trouver. Voici donc la résolution que les Israélites prirent : Voici une fête qui va se célébrer au Seigneur dans Silo; Benjamites, cachez-vous dans les vignes, et, lorsque vous verrez les filles de Silo venir danser en

les bêtes, selon leur coutume, ne les effarouché pas; mais la perte d'une de leurs tribus les attendrit. Rien n'est plus naturel dans une nation qui espérait que ses douze tribus asserviraient un jour toute la terre.

(x) Cette manière de repeupler une tribu a paru bien singulière à tous les critiques. Tout le peuple juif est ici supposé égorger tous les habitans d'une de ses propres villes, pour donner des filles à ses ennemis. On massacre les mères pour marier leurs filles. Le curé Meslier dit que ces fables de sauvages feraient dresser les cheveux à la tête si elles ne fesaient pas rire. Nous avouons que cet expédient pour rétablir la tribu de Benjamin est d'une barbarie singulière ; mais Dieu ne l'ordonna pas. Ce n'est point à lui qu'on doit s'en prendre de tous les crimes que commet son peuple. Ce sont des temps d'anarchie.

Les critiques insistent ; ils disent que Dieu fut consulté pendant cette guerre, que son arche y était présente ; mais on ne trouve point dans le texte que Dieu ait été consulté quand ils tuèrent tous les habitans de Jabès avec toutes les femmes et les petits enfans.

rond, selon la coutume, sortez tout d'un coup des vignes, que chacun prenne une fille pour sa femme, et allez au pays de Benjamin.

Les fils de Benjamin firent selon qu'il leur avait été prescrit; chacun prit une des filles qui dansaient en rond, et ils allèrent rebâtir leurs villes et leurs maisons (*y*).

RUTH.

.....Dans les jours d'un juge, quand les juges présidaient, il y eut famine sur la terre. Et un homme de Bethléem de Juda voyagea chez les Moabites avec sa femme et ses deux enfans. Il s'appelait Hélimélec et sa femme Noémi..... Étant donc venus aux pays des Moabites, ils y demeurèrent.....

Hélimélec, mari de Noémi, resta avec ses deux fils..... Ils prirent pour femmes des filles de Moab, dont l'une s'appelait Orpha et l'autre Ruth.

Après la mort des deux fils de Noémi, elle demeura seule, ayant perdu son mari et ses deux fils..... Elle

(*y*) Nous ne savons comment excuser cette nouvelle manière de compléter le nombre des six cents filles qui manquaient aux Benjamites. C'est précisément devant l'arche qui était à Silo, selon le texte, c'est dans une fête célébrée en l'honneur du Seigneur, c'est sous ses yeux que l'on ravit deux cents filles. Les Israélites joignent ici le rapt à l'impiété la plus grande. On doit convenir que tout cet amas d'atrocités du peuple de Dieu est difficile à justifier.

Ce dernier rapt a quelque ressemblance avec l'enlèvement des Sabines dans Rome. Il y a dans l'établissement de tous les peuples quelque chose de si féroce, qu'il semblerait qu'on dût pardonner aux critiques qui révoquent en doute toutes les histoires anciennes; mais nous ne pouvons pas douter de celle des Juifs. S'il y a des choses embarrassantes et révoltantes pour le commun des lecteurs, ce qu'il y a de divin doit nous fermer la bouche.

se mit en chemin avec ses deux brus pour revenir du pays des Moabites dans sa patrie (*a*).....

.....Orpha s'en retourna, mais Ruth resta avec sa belle-mère.

.....Noémi dit à Ruth : Voilà votre sœur qui s'en est retournée à son peuple et à ses dieux ; allez-vous-en avec elle.

Ruth lui répondit : J'irai avec vous ; et partout où vous resterez, je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre dieu sera mon dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez..... Étant donc parties ensemble, elles arrivèrent à Bethléem.....

C'est ainsi que Noémi, étant revenue avec Ruth, la Moabite, sa bru, retourna à Bethléem, quand on moissonnait les orges.....

Or il y avait un parent d'Hélimélec, nommé Booz,

(*a*) Comme il s'agit dans le livre de *Ruth* du bisaïeul de David, on peut conjecturer aisément le temps où vivait Booz, mari de Ruth. Il faut compter quatre générations de lui à David : cela forme environ cent vingt ans ; et la chose doit être arrivée dans le commencement de la grande servitude de quarante ans.

Cette histoire est bien différente des précédentes : elle n'a rien de toutes les cruautés que nous avons vues ; elle est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : *J'irai avec vous ; et partout où vous resterez je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre dieu sera mon dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez.*

Il y a du sublime dans cette simplicité. Les critiques ont beau dire que cet empressement de quitter le dieu de son père pour le dieu de sa belle-mère marque une indifférence de religion condamnable : ils ont beau inférer de là que la religion juive, exclusive de toutes les autres, n'était pas encore formée ; que chaque canton d'Arabie et de Syrie avait son Dieu ou son étoile ; qu'il était égal d'adorer le dieu de Moab, ou le dieu de Gaza, ou le dieu de Sidon, ou le dieu des Juifs ; quand même on eût pensé ainsi dans ces temps d'anarchie, cela n'empêcherait pas que le discours de Ruth à Noémi ne méritât les éloges de tous ceux qui ont un cœur sensible.

homme puissant et très-riche (*b*). Ruth, la Moabite, dit à sa belle-mère : Si vous me le permettez, j'irai glaner dans quelque champ, et je trouverai peut-être quelque père de famille devant qui je trouverai grâce. Noémi lui répondit : Va, ma fille. Ruth s'en alla donc glaner derrière les moissonneurs..... Or il se trouva que le champ où elle glanait, appartenait à Booz, parent d'Hélimélec (beau-père de Ruth)..... Booz dit à un jeune homme chef des moissonneurs : Qui est cette fille? Lequel répondit : C'est cette Moabite qui est venue avec Noémi du pays des Moabites..... Booz dit à Ruth : Écoute, fille; ne va point glaner dans un autre champ, mais joins-toi à mes moissonneuses, car j'ai ordonné à mes gens de ne te point faire de peine : et même, quand tu auras soif, bois de l'eau dont boivent mes gens. Ruth tombant sur sa face, et l'adorant à terre, lui dit : D'où vient cela que j'ai trouvé grâce devant tes yeux, et que tu daignes regarder une étrangère?

Booz lui répondit : On m'a conté tout ce que tu as

(*b*) On voit dans tout ce morceau quelle était la simplicité de la vie champêtre qu'on menait alors. Mais ce qu'il y a d'étrange et de triste, c'est que cette simplicité s'accorde avec les mœurs féroces dont nous venons de voir tant d'exemples. Ces mêmes peuples chez lesquels il se trouve un aussi bon homme que Booz, et une aussi bonne femme que Ruth, sont pourtant pires que les suivans d'Attila et de Genseric. Tout ce petit pays en deçà et en delà du Jourdain, jusqu'aux terres des opulens Sidoniens enrichis par le commerce, et jusqu'aux villes florissantes de Damas et de Balbec, étaient habitées par des gens très-pauvres et très-simples. Booz est appelé un homme puissant et riche parce qu'il a quelques arpens de terre qui produisent de l'orge. Il couche dans sa grange sur la paille; il vanne son orge lui-même, quoique déjà avancé en âge. Nous avons dit bien souvent que ces temps et ces mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal. Leur esprit n'est point notre esprit; leur bon sens n'est point notre bon sens. C'est pour cela même que le *Pentateuque*, les livres de *Josué* et des *Juges* sont mille fois plus instructifs qu'Homère et Hérodote.

fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari (*c*), et que tu as quitté tes parens et la terre de Moab où tu es née, pour venir chez un peuple que tu ne connaissais pas.....

Quand l'heure de manger sera venue, viens manger du pain et le tremper dans du vinaigre (*d*).....

Ruth s'assit donc à côté des moissonneurs, mangea de la bouillie, fut rassasiée, emporta les restes. Elle glana encore; et ayant battu ses épis d'orge, elle en tira environ trois boisseaux. Et retournant chargée à Bethléem, elle donna à sa belle-mère les restes de sa bouillie..... Noémi dit à sa fille: Ma fille, Booz est notre proche parent, et cette nuit il vannera son orge; lave-toi donc, oins-toi, prends tes plus beaux habits, et va-t'en à son aire : et, quand Booz ira dormir, remarque bien l'endroit ou il dormira; découvre sa cou-

(*c*) Il n'y a pas, dira-t-on, une grande générosité à un homme puissant et très-riche, tel que Booz est représenté, de permettre de glaner et de boire de l'eau à une femme dont on lui a déjà parlé, dont il devait savoir qu'il était parent quoiqu'elle fût Moabite. Mais une cruche d'eau était un régal dans ce désert auprès de Bethléem : et nous avons remarqué que plusieurs voyageurs, et même plusieurs Arabes, y sont morts faute d'eau potable. S'il y a quelques ruisseaux, comme le torrent de Cédron auprès de Jérusalem, il est à sec dans le temps de la moisson. Tout ce qui environne Bethléem est une plaine de sable et de cailloux. C'est beaucoup si, à force de culture, elle produit un peu d'orge.

(*d*) Le meilleur pain qu'on eût dans ce pays-là était fait d'orge et de seigle qu'on cuisait sous la cendre. On le trempait un peu dans de l'eau et du vinaigre; ce fut la coutume des peuples d'Orient et même des Grecs et des Romains; les soldats n'étaient pas nourris autrement. Ruth, qui était venue à pied du pays de Moab, et qui avait passé le grand désert, si elle n'avait pas traversé le Jourdain, ne devait pas être accoutumée à une nourriture fort délicate. Pour peu que l'on ait vu les habitans des Pyrénées et des Alpes; pour peu qu'on ait lu les voyageurs qui ont passé par les monts Crapacs et par le Caucase, on sera convaincu que la moitié des hommes ne se nourrit

verture du côté des pieds, et tu demeureras là; il te dira ce que tu dois faire.

Ruth lui répondit : Je ferai ce que vous me commandez..... Elle alla donc dans l'aire de Booz, et fit comme sa belle-mère avait dit..... Et Booz ayant bu et mangé, étant devenu plus gai, s'alla coucher contre un tas de gerbes. Et Ruth vint tout doucement, et ayant levé la couverture aux pieds, elle se coucha là (*e*).

Au milieu de la nuit Booz fut tout étonné de trouver une femme à ses pieds, et lui dit : Qui es-tu? Elle répondit : Je suis Ruth, ta servante; étends-toi sur ta servante, car tu es mon proche parent.... Booz lui dit : Ma fille, Dieu te bénisse, tu vaux encore mieux cette nuit que ce matin, car tu n'as point été chercher de jeunes gens, soit riches, soit pauvres.....Ne crains rien, car je ferai tout ce que tu as dit; car on sait que tu es une femme de bien..... J'avoue que je suis ton parent, mais il y en a un autre plus proche que moi..... Reste ici cette nuit, et si demain matin le proche parent veut te prendre, à la bonne heure; s'il n'en veut rien faire, je te prendrai sans nulle difficulté, comme Dieu est vivant..... Dors jusqu'au matin.....

Elle se leva avant que le jour parût; et Booz lui

pas autrement, et que la pauvreté et la grossièreté, mère de la simplicité, ont toujours été leur partage.

(*e*) Si les critiques trouvent mauvais que Booz, cet homme si puissant et si riche, s'aille coucher contre un tas de gerbes ou sur un tas de gerbes, comme font encore nos manœuvres après la moisson; ils trouvent encore plus mauvais que Ruth aille se coucher tout doucement dans le lit de Booz. Si ce Booz, disent-ils, devait en qualité de parent épouser cette Ruth, c'était à Noémi, sa mère, à faire honnêtement la proposition du mariage; elle ne devait pas persuader à sa bru de faire le métier de coureuse.

De plus, Noémi devait savoir qu'il y avait un parent plus proche que Booz. C'était donc à ce parent plus proche que l'on devait s'adresser.

dit : Prends bien garde que personne ne sache que tu es venue ici; étends ta robe, tiens-la des deux mains. Elle étendit sa robe et la tint des deux mains : et il y mit six boisseaux d'orge qu'elle emporta à Bethléem (*f*).....

Le proche parent de Ruth n'ayant pas voulu l'épouser, Booz dit à ce proche parent : Ote ton soulier. Et le parent ayant ôté son soulier (*g*)..... Booz prit Ruth en femme; il entra en elle, et Dieu lui donna de concevoir et d'enfanter un fils..... Ils l'appelèrent Obed. C'est lui qui fut père d'Isaï, père de David (*h*).

(*f*) Le conseil que donne Booz à Ruth de se lever avant le jour, et de prendre garde qu'on ne la voie, fait croire qu'au moins Ruth a fait une action plus qu'imprudente. Le texte dit que Booz était devenu plus gai après avoir bu. Cette circonstance, jointe à la hardiesse de cette femme de s'aller mettre dans le lit d'un homme, peut faire penser que le mariage fut consommé avant d'avoir été proposé. Nos mœurs ne sont pas plus chastes, mais elles sont plus décentes. Il semble que les six boisseaux d'orge soient une récompense des plaisirs de la nuit : mais quelle récompense que de l'orge dans son tablier!

Notre réponse à ces censures est qu'il se peut très-bien que Booz n'ait rien fait à Ruth cette nuit-là, et que le conseil de s'évader avant le jour n'ait été qu'une précaution pour dérober Ruth aux railleries des moissonneurs.

(*g*) La loi portée dans le *Deutéronome*, chap. 25, était qu'une femme veuve, que le frère de son mari refusait d'épouser, était en droit de le déchausser et de lui cracher au visage. Mais c'était à la femme seule à s'acquitter de cette cérémonie, et on ne pouvait cracher qu'au visage de son beau-frère. Il devait épouser sa belle-sœur; et il n'est point dit qu'un autre parent dût l'épouser. Il n'est pas permis parmi les catholiques romains d'épouser la veuve de son frère, à moins d'une dispense du pape. On sait que le pape Clément VII fut cause du schisme de l'Angleterre, pour n'avoir pas voulu souffrir les prétendus remords du roi Henri VIII d'avoir épousé sa belle-sœur, et que le pape Alexandre VII donna toutes les dispenses qu'on voulut, quand la princesse de Nemours, reine de Portugal, fit casser son mariage avec le roi Alphonse, et épousa le prince Pierre, frère d'Alphonse, après avoir détrôné et enfermé son mari.

(*h*) On trouve extraordinaire que Ruth, dont descendent David et Jésus-Christ, soit une étrangère, une Moabite, une descendante de

SAMUEL.

.....Les enfans d'Héli, grand-prêtre, étaient des enfans de Bélial qui ne connaissaient point le Seigneur, et qui violaient le devoir des prêtres envers le peuple; car qui que ce fût qui immolât une victime, un valet de prêtre venait pendant qu'on cuisait la chair, tenant à la main une fourchette à trois dents; il la mettait dans la chaudière, et tout ce qu'il pouvait enlever était pour le prêtre..... Et si celui qui immolait, lui disait : Fesons d'abord brûler la graisse, comme de coutume, et puis tu prendras de la viande autant que tu en voudras, le valet répondait : Non tu m'en donneras à présent, ou j'en prendrai par force (*a*).....

l'inceste de Loth avec ses filles. Cet événement prouve, comme nous l'avons dit, que Dieu est le maître des lois, que nul n'est étranger à ses yeux, et qu'il n'a acception de personne.

(*a*) On ne sait pas quel est l'auteur du livre de *Samuel*. Le grand Newton croit que c'est Samuel lui-même; qu'il écrivit tous les livres précédens, et qu'il y ajouta tout ce qui regarde le grand-prêtre Héli et sa famille. Newton, qui avait étudié d'abord pour être prêtre, savait très-bien l'hébreu; il était entré dans toutes les profondeurs de l'histoire orientale : son système cependant n'a paru qu'une conjecture.

Si Samuel n'a pas écrit une partie de ce petit livre, c'est sans doute quelque lévite qui lui était très-attaché. Le savant Fréret reproche à l'auteur, quel qu'il soit, un défaut dans lequel aucun historien de nos jours ne tomberait : c'est de laisser le lecteur dans une ignorance entière de l'état où était alors la nation. Il est difficile de savoir quel est le lieu de la scène, quelle étendue de pays possédaient alors les Juifs, s'ils étaient encore esclaves ou simplement tributaires des Phéniciens nommés Philistins. L'auteur paraît être un prêtre, qui n'est occupé que de sa profession, et qui compte tout le reste pour peu de chose.

Nous pensons qu'il y avait alors quelques tribus esclaves vers le nord de la Palestine; et d'autres, vers le midi, seulement tributaires,

Or Héli était très-vieux (Rois, livre Ier, chap. 2, v. 22); et il apprit que ses fils fesaient toutes ces choses, et qu'ils couchaient avec toutes les femmes qui venaient à la porte du tabernacle..... Or le jeune Samuel servait le Seigneur auprès du grand-prêtre Héli..... La parole du Seigneur était alors très-rare, et il n'y avait point de grande vision..... Il arriva un certain jour qu'Héli couchait dans son lieu (chap. 3, v. 2); ses yeux étaient obscurcis, et il ne pouvait voir (*b*).....

Samuel dormait dans le temple du Seigneur, où était l'arche de Dieu. Et avant que la lampe qui brûlait dans le temple fût éteinte, le Seigneur appela Samuel, et Samuel répondit : Me voici. Il courut aussitôt vers le grand-prêtre Héli, et lui dit : Me voici, car vous m'avez appelé. Héli lui dit : Je ne t'ai point appelé; et il dormit.

Le Seigneur appela encore Samuel, qui, s'étant levé, courut à Héli, et lui dit : Me voici..... (*c*).

comme celle de Juda, qui était la plus considérable, et celle de Benjamin, réduite à un très-petit nombre : il nous semble que les Juifs ne possédaient pas encore une seule ville en propre.

(*b*) L'auteur ne nous dit point où résidait ce grand-prêtre Héli, que les Phéniciens toléraient; il paraît que c'était dans le village appelé Silo, et que l'arche des Juifs était cachée dans ce village, qui appartenait aux Philistins, et dans lequel les Juifs avaient permission de demeurer et d'exercer entre eux leur police et leur religion. L'auteur fait entendre que les Juifs étaient si misérables que Dieu ne leur parlait plus fréquemment comme autrefois, et qu'ils n'avaient plus de visions : c'était l'idée de toutes ces nations grossières, que quand un peuple était vaincu, son dieu était vaincu aussi; et que, lorsqu'il se relevait, son dieu se relevait avec lui.

(*c*) Les critiques téméraires ne peuvent souffrir que le créateur de l'univers vienne appeler quatre fois un enfant pendant la nuit. Milord Bolingbroke traite le lévite auteur de la *Vie de Samuel* avec le même mépris qu'il traite les derniers de nos moines, et que nous traitons nous-mêmes les auteurs de *la Légende dorée* et de *la Fleur des saints*;

Or Samuel ne savait point encore distinguer la voix du Seigneur; car le Seigneur ne lui avait point encore parlé.....

Le Seigneur appela donc encore Samuel pour la troisième fois, il s'en alla toujours à Héli, et lui dit: Me voici.....

Le Seigneur vint encore, et il l'appela en criant deux fois : Samuel! Samuel!..... Et le Seigneur lui dit: Tiens, je vais faire un verbe dans Israël (chap. 3, v. 11), que quiconque l'entendra, les oreilles lui corneront..... J'ai juré à la maison d'Héli que l'iniquité de cette maison ne sera jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présens (*d*).

Et il arriva dans ces jours que les Philistins s'assemblèrent pour combattre..... Et dès le commencement du combat Israël tourna le dos; et on en tua environ quatre mille. Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on amena l'arche du pacte du Seigneur des armées

c'est continuellement la même critique, la même objection; et nous sommes obligés d'y opposer la même réponse.

(*d*) Woolston trouve l'auteur sacré extrêmement ridicule de dire que le petit Samuel *ne savait pas encore distinguer la voix du Seigneur, parce que le Seigneur ne lui avait point encore parlé.* Effectivement, on ne peut reconnaître à la voix celui qu'on n'a point encore entendu : c'est d'ailleurs supposer que Dieu a une voix comme chaque homme a la sienne. Boulanger en tire une preuve que les Juifs ont toujours fait Dieu corporel, et qu'ils ne le regardèrent que comme un homme d'une espèce supérieure, demeurant d'ordinaire dans une nuée, venant sur la terre visiter ses favoris, tantôt prenant leur parti, tantôt les abandonnant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, tel, en un mot, que les dieux d'Homère. Il ne nie pas que l'Écriture ne donne souvent des idées sublimes de la puissance divine; mais il prétend qu'Homère en donne de plus sublimes encore, qu'on en trouve de plus belles dans l'ancien Orphée, et même dans les mystères d'Isis et de Cérès. Ce système monstrueux est suivi par Fréret, par du Marsais, et même par le savant abbé de Longuerue : mais c'est abuser de son érudition, et vouloir se tromper soi-même, que d'égaler les vers d'Homère aux psaumes des Juifs, et la Fable à la Bible.

assis sur les chérubins; et lorsque l'arche du Seigneur fut arrivée au camp, tout le peuple jeta un grand cri qui fit retentir la terre; et les Philistins ayant entendu la voix de ce cri, disaient : Quelle est donc la voix de ce cri au camp hébraïque! confortez-vous, Philistins, soyez hommes, de peur que vous ne deveniez esclaves des Hébreux, comme ils ont été les vôtres (*e*).

Donc les Philistins combattirent; et Israël s'enfuit; et on tua trente mille hommes d'Israël.

L'arche de Dieu fut prise, et les deux fils du grand-prêtre Héli, Ophni et Phinée, furent tués..... Héli avait alors quatre-vingt-dix-huit ans. ... Et quand il eut appris que l'arche de Dieu était prise, il tomba de son siége à la renverse, et s'étant cassé la tête il mourut.....

Les Philistins ayant donc pris l'arche, ils la menèrent dans Azot, et la placèrent dans leur temple de Dagon auprès de Dagon..... Le lendemain les habitans

(*e*) L'auteur sacré ne nous apprend ni comment les Hébreux s'étaient révoltés contre les Philistins leurs maîtres, ni le sujet de cette guerre, ni quelle place avaient les Hébreux, ni où l'on combattit; il nous parle seulement de trente-quatre mille Juifs tués malgré la présence de l'arche. Comment concevoir qu'un peuple esclave, qui a essuyé de si grandes et de si fréquentes pertes, puisse si tôt s'en relever? Les critiques ont toujours osé soupçonner l'auteur d'un peu d'exagération, soit dans les succès, soit dans les revers; il vaut mieux soupçonner les copistes d'inexactitude. L'auteur semble beaucoup plus occupé de célébrer Samuel que de débrouiller l'histoire juive; on s'attend en vain qu'il donnera une description fidèle du pays, de ce que les Juifs en possédaient en propre sous leurs maîtres, de la manière dont ils se révoltèrent, des places ou des cavernes qu'ils occupèrent, des mesures qu'ils prirent, des chefs qui les conduisirent : rien de toutes ces choses essentielles; c'est de là que milord Bolingbroke conclut que le lévite auteur de cette histoire écrivait comme les moines écrivirent autrefois l'histoire de leurs pays.

Nous pouvons dire que Samuel étant devenu un prophète, et Dieu lui parlant déjà dans son enfance, était un objet plus considérable que les trente mille hommes tués dans la bataille, qui n'étaient que des profanes, à qui Dieu ne se communiquait pas; et qu'il s'agit dans la sainte Écriture des prophètes juifs plus que du peuple juif.

d'Azot s'étant levés au point du jour, voilà que Dagon était par terre devant l'arche du Seigneur. Ils prirent Dagon et le remirent à sa place.

Le surlendemain, s'étant levés au point du jour, ils trouvèrent encore Dagon par terre devant l'arche du Seigneur; mais la tête de Dagon et ses mains coupées étaient sur le seuil. Or le trône seul de Dagon était demeuré en son lieu. Et c'est pour cette raison que les prêtres de Dagon, et tous ceux qui entrent dans son temple, ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui (*f*).

Or la main du Seigneur s'aggrava sur les Azotiens, et il les démolit, et il les frappa dans la plus secrète partie des fesses, et les campagnes bouillirent, et les

(*f*) Le lord Bolingbroke fait sur cette aventure des réflexions trop critiques : « La ressource des vaincus, dit-il, est toujours de supposer des miracles qui punissent les vainqueurs. Ces mots, *ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui*, prouvent deux choses, que ce miracle pitoyable ne fut imaginé que long-temps après, et que l'auteur ignorait les coutumes des Phéniciens, dont il ne parle qu'au hasard. Il ne sait pas que les Phéniciens, les Syriens, les Égyptiens, les Grecs et les Romains, consacraient le seuil de tous les temples; qu'il n'était pas permis d'y poser le pied; et qu'on le baisait en entrant dans le temple. »

Il fait une critique beaucoup plus insultante. Quoi! dit-il, Dagon avait un temple; Ascalon, Acaron, Sidon, Tyr, en avaient; et le Dieu d'Israël n'avait qu'un coffre! encore ses ennemis l'avaient-ils pris!

Nous avons déjà réfuté cette critique blasphématoire, en fesant voir que le temple du Seigneur devait être bâti à Jérusalem dans le temps marqué par la Providence, et que c'est par un autre dessein de la Providence qu'il fut détruit par les Babyloniens; ensuite par Hérode, qui en bâtit un plus beau; que le temple d'Hérode fut détruit par les Romains; et que les Mahométans ont enfin élevé une mosquée sur la même plate-forme, et sur les mêmes fondemens construits par l'Iduméen Hérode.

Nous n'entrerons point dans la question que propose dom Calmet si le grand-prêtre Héli est damné : il n'appartient point aux hommes de damner les hommes. Laissons à Dieu seul ses jugemens.

champs aussi au milieu de cette région, et il naquit des rats; et il fut fait une grande confusion de morts dans la cité.

Or ceux d'Azot, voyant ces sortes de plaies, dirent: Que le coffre du Dieu d'Israël ne demeure plus chez nous et sur Dagon notre dieu. Et ils assemblèrent tous les princes philistins, et ils dirent: Que ferons-nous de l'arche du Dieu d'Israël? Les Géthéens dirent: Qu'on la promène. Et ils promenèrent l'arche du Dieu d'Israël.

Et comme ils la promenaient de ville en ville, la main de Dieu se fesait sur eux, et il tuait grand nombre d'hommes; et le boyau du fondement sortait à tous les habitans tant grands que petits, et leur fondement sorti dehors se pourissait..... L'arche du Seigneur fut dans le pays des Philistins pendant sept mois (g).

Et les Philistins firent venir leurs prêtres et leurs prophètes (chap. 6, v. 2), et leur dirent: Que ferons-nous de l'arche du Seigneur? dites-nous comment nous

(g) Les incrédules, qui ne lisent les livres du Canon juif que comme les autres livres, ne peuvent concevoir ni que le Seigneur n'eût qu'un coffre pour temple, ni qu'il laissât prendre ce temple par ses ennemis, ni qu'ayant vu prendre ce temple portatif il ne se vengeât qu'en envoyant des rats dans les champs des Philistins, et des hémorrhoïdes dans la plus secrète partie des fesses de ses vainqueurs. Mais qu'ils considèrent que c'est ainsi à peu près que le Seigneur en usa quand Sara fut enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante-cinq ans, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans; il ferma toutes les vulves, toutes les matrices de la cour d'Abimélec, roi d'un désert. Il y a peu de différence entre ce châtiment et celui des Philistins.

La commune opinion est que le Seigneur donna des hémorrhoïdes aux vainqueurs des Juifs. Nous sommes d'un sentiment contraire: les hémorrhoïdes, soit internes, soit externes, ne font point tomber le boyau rectum, qui d'ailleurs tombe très-rarement. La chute du fondement est une tout autre maladie.

la renverrons en son lieu? Ils répondirent: Si vous renvoyez l'arche du Dieu d'Iraël, ne la renvoyez pas vide; mais rendez-lui ce que vous lui devez pour le péché..... Faites cinq anus d'or et cinq rats d'or, selon le nombre des provinces des Philistins..... Pourquoi endurciriez-vous votre cœur, comme l'Égypte et Pharaon endurcirent leur cœur? Pharaon ayant été puni ne renvoya-t-il pas les Hébreux? ne s'en allèrent-ils pas?... Prenez donc une charrette toute neuve, et deux vaches pleines à qui on n'a pas encore mis le joug, et renfermez leurs veaux dans l'étable. Vous prendrez l'arche du Seigneur, et vous la mettrez sur la charrette avec les figures d'or dans un panier pour votre péché; et laissez aller la charrette afin qu'elle aille..... Et vous la regarderez aller; et si elle va à Bethsamès, ce sera le Dieu d'Israël qui nous aura fait ces grands maux (*h*).

Si elle n'y va point, nous saurons que ce n'est pas lui qui nous a frappés, et que tout est arrivé par hasard.

Ils firent donc ainsi, et prenant deux vaches qui allaitaient leurs veaux, ils les attelèrent à la charrette, et enfermèrent leurs veaux dans l'étable; et ils mirent l'arche de Dieu sur la charrette, et le panier où étaient

(*h*) Il est étrange que les prophètes des Philistins, peuple maudit, soient ici regardés comme de vrais prophètes; mais chaque pays avait les siens; et l'auteur, étant prophète lui-même, respecte son caractère jusque dans les étrangers maudits qui en font profession. Le Seigneur inspire quand il veut les prophètes des faux dieux, témoin Balaam, comme il accorde le don des miracles aux magiciens, témoin les magiciens d'Égypte Jannès et Mambrès, qui firent les mêmes miracles que Moïse.

Les vaches qui ramenèrent l'arche sont une espèce de miracle: elles vont d'elles-mêmes à Bethsamès, village qui semble appartenir en propre aux Hébreux. Il semble que ces vaches fussent prophétesses aussi.

les rats d'or, et les figures de l'ânus et du fondement (*i*).....

La charrette vint dans le champ de Josué de Bethsamès, et s'arrêta là. Il y avait là une grande pierre..... Et ils coupèrent les bois de la charrette, et ils immolèrent les deux vaches au Seigneur en holocauste.

Les lévites déposèrent l'arche du Seigneur et le panier sur la grande pierre; et les gens de Bethsamès offrirent des holocaustes, et immolèrent des victimes au Seigneur.

.... Or le Seigneur punit de mort ceux de Bethsamès, parce qu'ils avaient vu l'arche du Seigneur; et il fit mourir soixante et dix hommes du peuple et cinquante mille de la populace (*k*).

(*i*) Les rats d'or et les anus d'or dans un panier sont les présens que les Philistins font au Dieu d'Israël leur ennemi. Les critiques prétendent qu'il n'est pas possible de forger une figure qui ressemble au trou qu'on nomme anus plus qu'à tout autre trou rond, et que ces figures ne pouvaient être que de petits cercles, de petits anneaux d'or. Mais qu'importe l'exactitude de la figure? un anus mal fait peut servir d'expiation tout aussi-bien qu'un anus fait au tour. Il ne s'agit ici que d'une offrande qui marque le respect que le Seigneur imposait aux vainqueurs même de son peuple.

(*k*) Le célèbre docteur Kennicot dit que l'évêque d'Oxford et lui *sont bien revenus de leurs préjugés en faveur du texte. Les Juifs et les Chrétiens,* dit-il, *ne se sont point fait scrupule d'exprimer leur répugnance à croire cette destruction de cinquante mille soixante et dix hommes.*

Le Seigneur ne punit ses ennemis qu'en leur donnant une maladie *dans la plus secrète partie des fesses* pour avoir pris son arche; et il tue cinquante mille soixante et dix hommes de son propre peuple pour l'avoir regardée! une telle Providence semble impénétrable. Nous avons déjà vu tant de milliers de ce peuple tués par ordre du Seigneur, que nous ne devons plus nous étonner. Plusieurs savans ont soutenu que ces phrases hébraïques, *Dieu les frappa, Dieu les fit mourir de mort, Dieu les arma, Dieu les conduisit,* signifient simplement, *ils moururent, ils s'armèrent, ils allèrent*: c'est ainsi que dans l'Écriture un *vent de Dieu* veut dire un *grand vent*, une *montagne de Dieu*, une

Et le peuple pleura, parce que le Seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie..... Ils envoyèrent donc aux habitans de Cariathiarim; et ceux de Cariathiarim ramenèrent l'arche du Seigneur en Gabaa, dans la maison d'Abinadab.....

Et l'arche du Seigneur demeura donc à Cariathiarim; et elle y était depuis vingt ans, quand la maison d'Israël se reposa après le Seigneur.

Il arriva que Samuel, étant devenu vieux, établit ses enfans juges sur Israël..... Mais ils ne se promenèrent point dans ses voies; ils déclinèrent vers l'avarice; ils reçurent des présens; ils pervertirent la justice (*l*).

Ainsi donc tous les anciens d'Israël assemblées vinrent vers Samuel à Ramatha, et lui dirent : Voilà que tu es vieux; tes enfans ne se promènent point dans tes voies; donne-nous donc un melch, un *roitelet*, comme en ont tous nos voisins, afin qu'il nous juge.

Ce discours déplut dans les yeux de Samuel, parce qu'ils avaient dit : Donne-nous un roitelet; et Samuel pria au Seigneur.

Et le Seigneur lui dit : Tu entends la voix de ce peuple qui t'a parlé; ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi; ils ne veulent plus que je règne sur eux (*m*).

grande montagne. Mais cette explication ne résout pas la difficulté : on demande toujours pourquoi ces cinquante mille soixante et dix hommes moururent subitement? Calmet, il faut l'avouer, ne dit rien de satisfesant. Convenons qu'il y a dans l'Écriture bien des passages qu'il n'est pas donné aux hommes de comprendre : il est bon de nous humilier.

(*l*) Il est manifeste que les enfans de Samuel furent aussi corrompus que les enfans d'Héli son prédécesseur : cependant Samuel conserva toujours son pouvoir sur le peuple.

(*m*) Ce peuple lui demande enfin un roi; et Samuel fait dire expressément à Dieu : *Ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi.* On fait sur cette parole de Dieu une difficulté : il est certain, dit le docteur Arbuthnot, que Dieu pouvait gouverner aussi aisément son peuple par un roi que par un prêtre; ce roi pouvait lui être aussi subordonné que

C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis que je les ai tirés d'Égypte; ils m'ont délaissé; ils ont servi d'autres dieux; ils t'en font autant.

A présent, rends-toi à leur voix; mais apprends-leur, et prédis-leur quels seront les usages de ce roi qui régnera sur eux.

Samuel rapporta donc le discours de Dieu au peuple qui lui avait demandé un roi, et lui dit: Voyez quel sera l'usage du roi qui vous commandera.

Il prendra vos fils pour en faire ses charretiers; et il en fera des cavaliers; et il en fera des tribuns et des centurions, et des laboureurs de ses champs, et des moissonneurs de ses blés, des forgerons pour lui faire des armes et des chariots; et il fera de vos filles ses parfumeuses, ses cuisinières, et ses boulangères; et il prendra vos meilleurs champs, vos meilleures vignes et vos meilleurs plants d'oliviers (*n*), et les donnera à ses valets. Il prendra la dîme de vos blés et de vos vignes pour donner à ses eunuques; et il prendra

Samuel; la théocratie pouvait également subsister. M. Huet, petit-neveu de l'évêque d'Avranches, que nous connaissons sous le nom de Hut, établi en Angleterre, dit, dans son livre intitulé *The man after God's own heart,* qu'il est évident que Samuel voulait toujours gouverner; qu'il fut très-fâché de voir que le peuple voulait un roi; que toute sa conduite dénote un fourbe ambitieux et méchant. Il n'est pas permis d'avoir cette idée d'un prophète, d'un homme de Dieu. M. Huet le juge selon nos lois modernes; il le faut juger selon les lois juives, ou plutôt ne le point juger. Nous en parlerons ailleurs.

(*n*) Cette énumération de toutes les tyrannies qu'un roi peut exercer sur un peuple, semble prouver que M. Huet pourrait être excusable de penser que Samuel voulait inspirer au peuple de l'horreur pour la royauté, et du respect pour le pouvoir sacerdotal. C'est, dit Arbuthnot, le premier exemple des querelles entre l'empire et le sacerdoce. Samuel, dit-il, *conatur evincere reges fieri non jure divino, sed jure diabolico.*

Il est vrai que dans une histoire profane la conduite du prêtre Samuel pourrait être un peu suspecte; mais elle ne peut l'être dans un livre canonique.

vos serviteurs et vos servantes, et vos jeunes gens et vos ânes, et les fera travailler pour lui (o).

Et vous crierez alors contre la face de votre roi; et le Seigneur ne vous exaucera point, parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé un roi.

Or le peuple ne voulut point entendre ce discours de Samuel, et lui dit: Non, nous aurons un roi sur nous; nous ferons comme les autres peuples, et notre roi marchera à notre tête, et il combattra nos combats pour nous.

Samuel, ayant entendu les paroles du peuple, les rapporta aux oreilles du Seigneur, et le Seigneur lui dit: Fais ce qu'ils te disent; établis un roi sur eux. Et Samuel dit aux enfans d'Israël: Que chacun s'en retourne dans sa bourgade.

Il y avait un homme de la tribu de Benjamin, nommé Cis, fort vigoureux; il avait un fils appelé Saül d'une belle figure, et qui surpassait le peuple de toute la tête.

Cis, père de Saül, avait perdu ses ânesses. Et Cis, père de Saül, dit à son fils: Prends un petit valet avec toi, et va me chercher mes ânesses.

Après avoir cherché, le petit valet dit: Voici un village où il y a un homme de Dieu; c'est un homme noble; tout ce qu'il prédit arrive infailliblement; al-

(o) *Pour donner à ses eunuques*, semble marquer qu'il y avait déjà des eunuques dans la terre de Canaan, ou que du moins les princes voisins fesaient châtrer des hommes pour garder leurs femmes et leurs concubines. Cet usage barbare est bien plus ancien, s'il est vrai que les pharaons d'Égypte eurent des eunuques du temps de Joseph.

Ceux qui pensent que tous les livres de la sainte Écriture, jusqu'au livre des *Rois* inclusivement, ne furent écrits que du temps d'Esdras, disent que les rois de Babylone furent les premiers qui firent châtrer des hommes, après qu'on eut châtré les animaux pour rendre leur chair plus tendre et plus délicate. Les empereurs chrétiens ne prirent cette coutume que du temps de Constantin.

lons à lui, peut-être il nous donnera des indications sur notre voyage..... Saül dit au petit valet : Nous irons; mais que porterons-nous à l'homme de Dieu? Le pain a manqué dans notre bissac, et nous n'avons rien pour donner à l'homme de Dieu (*p*).

Et le petit valet répondit : Voilà que j'ai trouvé le quart d'un sicle par hasard dans ma main; donnons-le à l'homme de Dieu pour qu'il nous montre notre chemin.

Autrefois en Israël ceux qui allaient consulter Dieu, se disaient : Allons consulter le voyant. Car celui qui s'appelle aujourd'hui prophète, s'appelait alors le voyant (*q*).

Et Saül dit au petit valet : Tu parles très-bien, viens, allons. Et ils entrèrent dans le bourg où était l'homme de Dieu; et comme ils montaient la colline du bourg, ils rencontrèrent des filles qui allaient

(*p*) Les incrédules prétendent que ce seul passage prouve que les prêtres et les prophètes juifs n'étaient que des gueux entièrement semblables à nos devins de village qui disaient la bonne aventure pour quelque argent, et qui fesaient retrouver les choses perdues. Milord Bolingbroke, M. Mallet son éditeur, et M. Huet, en parlent comme des charlatans de Smithfields. Dom Calmet, bien plus judicieux, dit que si on leur donnait de l'argent ou des denrées, c'était uniquement par respect pour leur personne.

(*q*) Ces Messieurs prennent occasion de ce demi-sicle, de ce schelling donné par un petit garçon gardeur de chèvres au prophète Samuel, pour couvrir de mépris la nation juive. Saül et son valet demandent dans un petit village la demeure du voyant, du devin qui leur fera retrouver deux ou trois ânesses, comme on demande où demeure le savetier du village. Ce nom de devin, de voyant, qu'on donnait à ceux qu'on a depuis nommés prophètes, ces huit ou neuf sous présentés à celui qu'on prétend avoir été juge et prince du peuple, sont, selon ces critiques, les témoignages les plus palpables de la grossière stupidité de l'auteur juif inconnu. Les sages commentateurs pensent tout le contraire; la simplicité du petit gardeur de chèvres n'ôte rien à la dignité de Samuel; s'il reçoit huit sous d'un petit garçon, cela ne l'empêchera pas d'oindre deux rois et d'en couper un troisième par morceaux : ces trois fonctions annoncent un très-grand seigneur.

puiser de l'eau. Ils dirent à ces filles : Y a-t-il ici un voyant? Les filles lui répondirent : Le voilà devant toi; va vite..... Or le Seigneur avait révélé la veille à l'oreille de Samuel, que Saül arriverait, en lui disant : Demain, à cette même heure, j'enverrai un homme de Benjamin; et tu le sacreras duc sur mon peuple d'Israël; et il sauvera mon peuple de la main des Philistins, parce que j'ai regardé mon peuple, et que son cri est venu jusqu'à moi.

Samuel ayant donc envisagé Saül, Dieu lui dit : Voilà l'homme dont je t'avais parlé; ce sera lui qui dominera sur mon peuple.

Saül s'étant donc approché de Samuel au milieu de la porte, lui dit : Enseigne-moi, je te prie, la maison du voyant. Samuel répondit à Saül, disant : C'est moi qui suis le voyant; monte avec moi; au lieu haut, afin que tu manges aujourd'hui avec moi; et je te renverrai demain matin, et je te dirai tout ce que tu as sur le cœur.....

Or, Samuel prit une petite fiole d'huile, et il la répandit sur la tête de Saül, et le baisa, et dit : Voilà que le Seigneur t'a oint en prince; et tu délivreras son peuple de la main de ses ennemis (*r*).

(*r*) Le savant dom Calmet examine d'abord si l'huilier que Samuel avait dans sa poche était un pot de terre, un godet, ou une fiole de verre; quoique les Juifs ne connussent point le verre; et il ne résout point cette question.

Non-seulement Samuel a une révélation que les ânesses de Saül sont retrouvées, mais il répand une bouteille d'huile sur la tête de Saül en signe de sa royauté; et c'est de là que tout roi juif s'est depuis nommé *Oint*, *Christ*, dans les traductions grecques, et que les Juifs ont appelé les grands rois de Babylone et de Perse, du nom d'*Oint*, de *Christ*, d'*Oint* du Seigneur, *Christ* du Seigneur.

Il est dit dans le *Lévitique*, qu'Aaron, tout prévaricateur, tout apostat qu'il était, fut oint par Mosé en qualité de grand-prêtre. Il se peut en effet que dans le désert, au milieu d'une disette affreuse, on eût trouvé une cruche d'huile que Mosé répandit sur les cheveux,

Et voici le signe (chap. 10, v. 1) qui t'apprendra que Dieu t'a oint en prince. Tu rencontreras, en t'en retournant, deux hommes près du sépulcre de Rachel; et ils te diront qu'on a retrouvé tes ânesses..... Tu viendras après à l'endroit nommé colline de Dieu, où il y a garnison philistine; et quand tu seras entré dans le bourg, tu rencontreras un troupeau de prophètes descendant de la montagne avec des psaltérions, des flûtes et des harpes.... Et l'esprit du Seigneur tombera sur toi, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme.... Et lorsque Saül fut venu à la colline, il rencontra une troupe de prophètes; et l'esprit de Dieu tomba sur lui, et il prophétisa au milieu d'eux. Et tous ceux qui l'avaient vu hier et avant-hier, disaient : Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis? Saül est-il devenu prophète (*s*)?

la barbe et les habits d'Aaron : cette cérémonie convenait à un peuple pauvre; et puisque le Dieu du ciel et de la terre y présidait, elle était sacrée. Les grands-prêtres juifs furent installés depuis avec la même onction d'huile. Toute cérémonie doit être publique; Samuel pourtant n'huila pas d'abord la tête de Saül devant le peuple; il crut apparemment qu'il ne pouvait imprimer un caractère plus auguste à Saül, qu'en l'oignant de la même huile dont on prétend que lui Samuel avait été oint : cependant il n'est point dit que Samuel fut oint.

Quoi qu'il en soit, les rois juifs furent les seuls qui reçurent cette marque de la royauté. On ne connaît dans l'antiquité aucun prince oint par ses sujets. On prit cette coutume en Italie; et l'on croit que ce furent les usurpateurs lombards, qui, devenus chrétiens, voulurent sanctifier leur usurpation en fesant répandre de l'huile sur leur tête par la main d'un évêque. Clovis ne fut pas oint; mais l'usurpateur Pepin le fut. On oignit quelques rois espagnols; mais il y a longtemps que cet usage est aboli en Espagne.

On sait qu'un ange apporta du ciel une bouteille sainte, pleine d'huile pour sacrer les rois de France; mais l'histoire de cette bouteille, appelée *sainte ampoule,* est révoquée en doute par plusieurs doctes; c'est une grande question.

(*s*) L'huile de Saül eut quelque chose de divin, puisqu'elle le rendit

Après cela Samuel assembla le peuple à Masphat; et il dit aux enfans d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : J'ai tiré Israël de l'Égypte.... Mais aujourd'hui vous avez rejeté votre Dieu, qui seul vous avait sauvés; vous m'avez répondu, non; vous m'avez dit, donnez-nous un roi. Eh bien! présentez-vous donc devant le Seigneur par tribus et par familles.....

Et Samuel ayant jeté le sort sur toutes les tribus et sur toutes les familles, il tomba enfin jusque sur Saül fils de Cis (*t*).

Samuel prononça ensuite devant le peuple la loi du royaume, qu'il écrivit dans un livre, et la mit en dépôt devant le Seigneur (*u*)....

Environ un mois après, Naas, l'Ammonite, combattit contre Galaad. Et les gens de Jabès en Galaad

prophète tout d'un coup; ce qui était bien au-dessus de la dignité de roi.

(*t*) Les critiques trouvent mauvais que Samuel oigne Saül roi, et le fasse Christ avant d'avoir assemblé le peuple et d'avoir obtenu son suffrage : s'il suffisait d'une bouteille d'huile pour régner, il n'y a personne qui ne pût se faire oindre roi par le vicaire de son village. Cette objection est forte en certains pays; mais Samuel, qui était le voyant, savait bien que quand le peuple tirerait un roi au sort, le sort tomberait sur Saül, et qu'alors le peuple reconnaîtrait son légitime souverain déjà oint.

(*u*) Ils soutiennent encore que de jouer un roi aux dés (comme dit Boulanger) est une chose ridicule; que le sort peut très-aisément tomber sur un homme incapable; qu'on n'a jamais tiré ainsi un monarque qu'au gâteau des rois; que chez les Grecs et chez les Romains on tirait aux dés un roi du festin; mais que dans une affaire sérieuse on devait procéder sérieusement. La réponse déjà faite à cette critique, est que Dieu conduisait le sort, et qu'il disposait non-seulement du tirage, mais aussi de la volonté du peuple.

Pour la loi du royaume, que Samuel prononça, on dispute si c'est le *Lévitique* ou le *Deutéronome*. Quelques commentateurs pensent que ce fut une loi faite par Samuel.

dirent à Naas : Reçois-nous à composition, et nous te servirons.

Naas, l'Ammonite, leur répondit : Ma composition sera de vous arracher à tous l'œil droit. Les anciens de Jabès lui dirent : Accordez-nous sept jours, afin que nous envoyions des messagers dans tout Israël; et si personne ne vient nous défendre, nous nous rendrons à toi.

Or Saül (*revenant du labourage*) ayant fait la revue à Bésec (chap. 12, v. 8), il trouva que son armée était de trois cent mille hommes des enfans d'Israël, et trente mille de Juda. Le lendemain il divisa son armée en trois corps, et ne cessa d'exterminer Ammon jusqu'à midi (*x*).

Alors Samuel dit à tout le peuple d'Israël (chap. 12, v. 1) : Vous voyez que j'ai écouté votre voix, comme vous m'avez parlé : je vous ai donné un roi; pour moi, je suis vieux, mes cheveux sont blancs.... Et *il se retira* (*y*).

(*x*) Les incrédules ne sont pas surpris que Saül revînt du labourage; mais ils ne peuvent consentir à le voir à la tête de trois cent trente mille combattans, dans le même temps que l'auteur dit que les Juifs étaient en servitude, qu'ils n'avaient pas une lance, pas une épée; que les Philistins leurs maîtres ne leur permettaient pas seulement un instrument de fer pour aiguiser leurs charrues, leurs hoyaux, leurs serpettes. *Notre Gulliver*, dit le lord *Bolingbroke, a de telles fables, mais non de telles contradictions.*

Nous avouons que le texte est embarrassant, qu'il faut distinguer les temps; que probablement les copistes ont fait des transpositions. Ce qui était vrai dans une année, peut ne l'être pas dans une autre. Peut-être même ces trois cent trente mille soldats peuvent se réduire à trois mille : il est aisé de se méprendre aux chiffres. Le R. P. dom Calmet s'exprime en ces mots : *Il est fort croyable qu'il y a un peu d'exagération dans ce qui est dit de Saül et de Jonathas.*

(*y*) M. Huet de Londres dit encore que la retraite de Samuel, en voyant Saül si bien accompagné, prouve assez son dépit de ne plus gouverner. Mais quand cela serait, quand Samuel aurait eu cette faiblesse, uel est le chef d'une église qui ne serait pas un peu fâché

Or Saül était le fils de l'année (chap. 13, v. 1) lorsqu'il commença à régner; et il régna deux ans sur Israël (*z*).

Les Philistins s'assemblèrent pour combattre contre Israël avec trente mille chariots de guerre, six mille cavaliers, et une multitude comme le sable de la mer; et ils se campèrent à Machmas, à l'orient de Béthaven (*a*).

Quand ceux d'Israël se virent ainsi pressés, ils se cachèrent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les citernes (*b*). Les autres passèrent le

de perdre son pouvoir? Nous verrons cependant que le pouvoir de Samuel ne diminua pas.

(*z*) Le même M. Huet se récrie ici sur la contradiction et sur l'anachronisme; dans d'autres endroits, dit-il, l'Écriture marque que Saül régna quarante ans. Il est vrai qu'il y a là une apparence de contradiction; et dom Calmet lui-même n'a pu concilier les textes. Il se peut qu'il y ait là une erreur de copiste.

(*a*) MM. le Clerc, Fréret, Boulanger, Mallet, Bolingbroke, Midleton, se récrient sur ces trente mille chariots de guerre. Le docteur Stakhouse, dans son *Histoire de la Bible*, rejette ce passage. *Calmet* dit *que ce nombre de chariots de guerre paraît incroyable, et qu'on n'en a jamais tant vu à la fois.* Pharaon, continue-t-il, n'en avait que six cents, Jabin roi d'Azor neuf cents, Sésac roi d'Égypte douze cents, Zarar roi d'Éthiopie trois cents, etc.

Les critiques contestent encore à Calmet les neuf cents chariots du roi d'Azor. Tous conviennent d'ailleurs que tout le pays de Canaan ne connut la cavalerie que très-tard. Nous avons observé que dans ce pays montueux, entrecoupé de cavernes, on ne se servit jamais que d'ânes. Quand nous mettrions trois mille chariots au lieu de trente mille, nous ne contenterions pas encore les incrédules. Nous ne connaissons point de manière d'expliquer cet endroit. Nous pourrions hasarder de dire que le texte est corrompu; mais alors on nous répondrait que le Seigneur, qui a dicté ce texte, doit en avoir empêché l'altération. Alors nous répondrions qu'il a prévenu en effet les fautes de copistes dans les choses essentielles, mais non pas dans les détails de guerre, qui ne sont point nécessaires au salut.

(*b*) Les critiques disent que si Saül avait trois cent trente mille sol-

Jourdain, et vinrent au pays de Gad et de Galaad.... Et comme Saül était encore à Galgal, tout le peuple qui le suivait fut effrayé.

Saül attendit sept jours selon l'ordre de Samuel; mais Samuel ne vint point à Galgal; et tout le peuple l'abandonnait.

Saül dit donc alors : Qu'on m'apporte l'holocauste pacifique. Et il offrit l'holocauste; et à peine eut-il fini d'offrir l'holocauste, voici que Samuel arriva; et Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Samuel lui dit : Qu'as-tu fait? Saül lui répondit : Voyant que tu ne venais point au jour que tu m'avais dit, et les Philistins étant en armes à Machmas, contraint par la nécessité, j'ai offert l'holocauste. Samuel dit à Saül : Tu as fait follement; tu n'as pas gardé les commandemens du Seigneur : si tu n'avais pas fait cela, le Seigneur aurait affermi pour jamais ton règne sur Israël : mais ton règne ne subsistera point : le Seigneur a cherché un homme selon son cœur; et il l'a destiné à régner sur son peuple, parce que tu n'as pas observé les commandemens du Seigneur (*c*).

Samuel s'en alla; et Saül ayant fait la revue de ceux

dats et un prophète, et étant prophète lui-même, il n'avait rien à craindre; qu'il ne fallait pas s'enfuir dans des cavernes, quoique le pays en soit rempli. Il est à croire qu'on n'avait point alors des armées soudoyées qui restassent continuellement sous le drapeau.

(*c*) M. Huet, de Londres, déclare que Samuel ne découvre ici que sa mauvaise volonté. Il prétend, avec Estius et Calmet, que Samuel n'était point grand-prêtre, qu'il n'était que prêtre et prophète; que Saül l'était comme lui; qu'il avait prophétisé dès qu'il avait été oint, et qu'il était en droit d'offrir l'holocauste. Samuel, dit-il, semble avoir manqué exprès de parole, pour avoir occasion de blâmer Saül et de le rendre odieux au peuple. Nous ne voyons pas que Samuel mérite cette accusation. Huet peut lui reprocher un peu de dureté, mais non pas de la fourberie. Cela serait bon s'il avait été prêtre partout ailleurs que chez les Juifs.

qui étaient avec lui, il s'en trouva environ six cents (*d*).

Même il ne se trouvait point de forgerons dans toutes les terres d'Israël. Car les Philistins le leur avaient défendu, de peur que les Hébreux ne forgeassent une épée ou une lance; et tous les Israélites étaient obligés d'aller chez les Philistins pour aiguiser le soc de leurs charrues, leurs cognées, leurs hoyaux et leurs serpettes (*e*).

Et lorsque le jour du combat fut venu, il ne se trouva pas un Hébreu qui eût une épée ou une lance, hors Saül et Jonathas son fils.

Un certain jour il arriva que Jonathas, fils de Saül, dit à son écuyer : Viens-t'en avec moi, et passons jusqu'au camp des Philistins. Et il n'en dit rien à son père... Jonathas monta grimpant des pieds et des mains, et son écuyer derrière lui.... De façon qu'une partie des ennemis tomba sous la main de Jonathas; et son écuyer qui le suivait, tua les autres. Ils tuèrent vingt hommes dans la moitié d'un arpent; et ce fut la première défaite des Philistins (*f*)....

(*d*) Le lecteur est bien surpris de ne plus trouver Saül accompagné que de six cents hommes, lorsque le moment d'auparavant il en avait trois cent trente mille. Nous en avons dit la raison; les armées n'étaient point soudoyées; elles se débandaient au bout de quelques jours, comme du temps de notre anarchie féodale.

(*e*) Nous avons parlé de cette puissante objection; mais elle n'est pas contre les trois cent trente mille hommes, qui peut-être n'avaient point d'armes; elle n'est que contre les six cents hommes qui restaient à Saül, et qui devaient être aussi désarmés. Le texte dit positivement que la victoire de Jonathas fut un miracle; et cela répond à toutes les critiques.

(*f*) Ce combat de deux hommes, qui n'ont qu'une lance et une épée, contre toute une armée, est fort extraordinaire; mais aussi le texte nous apprend qu'il y avait là du miracle; et nous devons nous souvenir que Samson tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne, dans le commencement de sa servitude.

Et les Israélites se réunirent. Saül fit alors ce serment : Maudit sera l'homme qui aura mangé du pain de toute la journée, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. Et le peuple ne mangea point de pain....

En même temps ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Or Jonathas n'avait pas entendu le serment de son père; il étendit sa verge qu'il tenait en main, et la trempa dans un rayon de miel; et l'ayant porté à sa bouche, ses yeux furent illuminés (*g*).

Saül consulta donc le Seigneur, et lui dit : Poursuivrai-je les Philistins? et les livreras-tu entre les mains d'Israël dans ce jour? Et Dieu ne répondit point....

Et Saül dit au Seigneur : Seigneur d'Israël! prononce ton jugement; pourquoi n'as-tu pas répondu aujourd'hui à ton serviteur? Découvre-nous si l'iniquité est dans moi ou dans mon fils Jonathas; et si l'iniquité est dans le peuple, donne la sainteté.... Jonathas fut découvert aussi-bien que Saül, et le peuple échappa.... Et Saül dit : Qu'on jette le sort entre moi et mon fils; et le sort prit Jonathas.

Saül dit à Jonathas : Dis-moi ce que tu as fait? Jonathas répondit : En tâtant, j'ai tâté un peu de miel au bout de ma verge; et voilà que je meurs (*h*)!..

(*g*) Boulanger ne peut digérer ce serment de Saül. L'écriture, dit-il, nous le donne pour un homme attaqué de manie : il était sans doute dans un de ses accès quand il défendit à ses soldats de manger de toute la journée. La critique de Boulanger tombe à faux; car Saül n'était pas encore fou alors : il ne le devint que quelque temps après.

La terre couverte de miel a paru à d'autres critiques une trop grande exagération. Les abeilles ne font leurs ruches que dans des arbres. Les voyageurs assurent qu'il n'y a aucun arbre dans cette partie de la Palestine, excepté quelques oliviers dans lesquels les abeilles ne logent jamais. Cette critique ne regarde que l'histoire naturelle, et ne touche point au fond des choses; d'ailleurs Jonathas peut avoir trouvé une ruche dans le chêne de Mambré, qui subsistait encore du temps de Constantin, à ce qu'on dit.

(*h*) Cette résolution de Saül, d'immoler son fils pour avoir mangé un

Et le peuple dit à Saül : Quoi ! Jonathas mourra, lui qui a fait le grand salut d'Israël ! Cela n'est pas permis. Vive Dieu ! il ne tombera pas un poil de sa tête. Ainsi le peuple sauva Jonathas, afin qu'il ne mourût point (*i*)....

Après cela Saül se retira ; il ne poursuivit point les Philistins, et les Philistins se retirèrent en leur lieu....

Et Samuel dit à Saül (chap. 15, v. 1,) : Le Seigneur m'a envoyé pour t'oindre en roi sur le peuple d'Israël ; écoute donc maintenant la voix du Seigneur ; voici ce que dit le Seigneur des armées : Je me souviens qu'autrefois Amalec s'opposa à Israël dans son chemin quand il s'enfuyait d'Égypte ; c'est pourquoi marche contre Amalec ; frappe Amalec ; et détruis tout ce qui est à lui : ne lui pardonne point ; ne convoite rien de tout ce qui lui appartient ; tue tout, depuis l'homme jusqu'à la femme (chap. 15, v. 3), et le petit enfant qui tette (*k*), le bœuf, la brebis, le chameau et l'âne.

peu de miel, a quelque chose de semblable au serment de Jephté, qui fut forcé de sacrifier sa fille. Saül dit en propres mots à son fils : Que Dieu me fasse tout le mal possible, et qu'il y ajoute encore, si tu ne meurs aujourd'hui, mon fils Jonathas.

Les savans allèguent encore cet exemple, pour prouver qu'il était très-commun d'immoler des hommes à Dieu. Mais les exemples de Saül et de Jephté ne concluent pas que les Juifs fissent si souvent des sacrifices de sang humain.

(*i*) On demande pourquoi le peuple n'empêcha pas Jephté d'immoler sa fille, comme il empêcha Saül d'immoler son fils. Nous n'en savons pas bien précisément la raison ; mais nous oserons dire que le peuple, ayant mangé ce jour-là de la chair et du sang malgré la défense, craignait apparemment que le sort ne tombât sur lui comme il était tombé sur Jonathas ; et qu'il devait être très en colère contre Saül, qui avait été assez imprudent pour défendre à ses troupes de reprendre un peu de forces un jour de combat.

(*k*) La foule des critiques ne parle de ce passage qu'avec horreur. Quoi ! s'écrie surtout le lord Bolingbroke, faire descendre le créateur de l'univers dans un coin ignoré de ce misérable globe, pour dire à des

Donc Saül commanda au peuple; et l'ayant assemblé comme des agneaux, il trouva deux cent mille hommes de pied, et dix mille hommes de Juda....

Et il marcha à la ville d'Amalec; et il dressa des embuscades le long du torrent....

Et Saül frappa Amalec depuis Hévila jusqu'à Sur, vis-à-vis de l'Egypte. Et il prit vif Agag, roi des Amalécites, et tua tout le peuple dans la bouche du glaive... Mais Saül et les Israélites épargnèrent Agag et l'élite des brebis, des bœufs, des beliers, et de ce qu'il y avait de plus beau en meubles et en vêtemens; ils ne démolirent que ce qui parut vil et méprisable (*l*).

Juifs : A propos, je me souviens qu'il y a environ quatre cents ans qu'un petit peuple vous refusa le passage; allons, vous avez une guerre terrible avec vos maîtres les Philistins, avec lesquels vous vous êtes révoltés, laissez là cette guerre embarrassante; allez-vous-en contre ce petit peuple qui ne voulut pas autrefois que vous vinssiez tout ravager chez lui en passant; tuez hommes, enfans, vieillards, femmes, filles, bœufs, vaches, chèvres, brebis, ânes; car comme vous êtes en guerre avec le peuple puissant des Philistins, il est bon que vous n'ayez ni bœufs ni moutons à manger, ni ânes pour porter le bagage.

Ces paroles nous font frémir; et assurément si c'était un homme qui parlât, nous ne l'approuverions point: mais c'est Dieu qui parle; et ce n'est pas à nous de savoir quelle raison il avait pour ordonner qu'on tuât tous les Amalécites, leurs moutons et leurs ânes.

(*l*) Toujours les mêmes objections sur ces prodigieuses armées, que le prétendu roi d'une horde d'esclaves lève en un moment. Les Turcs ont bien de la peine à conduire aujourd'hui une armée de quatre-vingt mille combattans complète. On demande encore ce que sont devenus les autres cent vingt mille soldats du melch Saül, lesquels étaient venus combattre sans avoir une seule épée, une seule flèche. Tout à l'heure, dit le fameux curé Meslier, l'armée de Saül était de trois cent trente mille hommes, et il ne lui en reste plus que deux cent dix mille; le reste apparemment est allé conquérir le monde sur les pas de Sésostris.

Ces railleries indécentes du curé Meslier ne sont pas des raisons. Il était fort difficile de nourrir de si grandes armées dans un petit pays tel que la Judée: on était obligé de licencier ses troupes au bout de peu de jours; ainsi il ne serait pas surprenant que Saül eût été un jour suivi de trois cent mille hommes, et un autre de deux cent mille: il est vrai qu'il faut au moins quelques épées, quelques flèches à tant de soldats,

Alors le verbe du Seigneur fut fait à Samuel, disant : Je me repens d'avoir fait Saül roi, parce qu'il m'a abandonné. Samuel en fut enflammé, et cria au Seigneur toute la nuit.

Donc, s'étant levé avant jour pour aller chez Saül au matin, on lui annonça que Saül était venu sur le mont Carmel où il s'érigeait un monument, un four triomphal, et que de là il était descendu à Galgal. Samuel vint donc à Saül; et Saül offrait au Seigneur un holocauste des prémices du butin pris sur Amalec.

Samuel lui dit : Le Seigneur t'a oint roi sur Israël; le Seigneur t'a mis en voie, et t'a dit : Va, tue tous les pécheurs amalécites, et combats jusqu'à ce que tout soit tué; pourquoi donc n'as-tu pas tout tué (*m*)? Obéissance vaut mieux que victime; il y a de la magie et de l'idolâtrie à ne pas obéir : ainsi donc, puisque

et que selon le texte ils n'en avaient point; mais ils pouvaient se servir de frondes et de massues.

(*m*) Les déclamations du lord Bolingbroke sur ce passage sont plus violentes que jamais. Si un prêtre, dit-il, avait été assez insolent et assez fou pour parler ainsi, je ne dis pas à notre roi Guillaume, mais au duc de Marlborough, on l'aurait pendu sur-le-champ au premier arbre. Samuel, ajoute-t-il, n'est point un prêtre de Dieu, c'est un prêtre du Diable.

Toutes ces exclamations de tant de critiques partent du même principe; ils jugent les Juifs comme ils jugeraient les autres hommes. *Pourquoi n'as-tu pas tout tué?* serait ailleurs un discours infernal; mais ici c'est Dieu qui parle par la bouche de Samuel; et il est sans doute le maître de punir comme il veut, et quand il veut.

Les incrédules insistent : ils disent qu'il n'est que trop vrai qu'on s'est toujours servi du nom de Dieu pour excuser, si l'on pouvait, les crimes des hommes. Ils ont raison quand ils parlent des autres religions; mais ils ont tort quand il s'agit de la religion juive. Il leur semble absurde que Dieu ordonne qu'on tue toutes les brebis et tous les ânes; mais on leur dira toujours que ce n'est pas à eux de juger la Providence.

tu as rejeté la parole de Dieu, Dieu te rejette et ne veut plus que tu sois roi (*n*).....

Et Samuel se retourna pour s'en aller..... Mais Saül le prit par le haut de son manteau, qu'il déchira.

Et Samuel dit : Comme tu as déchiré mon manteau, Dieu déchire aujourd'hui le royaume d'Israël, et le donne à un autre qui vaut mieux que toi..... Saül lui dit : J'ai péché; mais au moins rends-moi quelque honneur devant les anciens du peuple.....

Samuel dit : Qu'on m'amène Agag roi d'Amalec; et on lui amena Agag, qui était fort gras et tout tremblant. Et Samuel lui dit dit : Comme ton épée a ravi des enfans à des mères, ainsi ta mère sera sans enfans parmi les femmes. Et il le coupa en morceaux à Galgal (*o*).....

(*n*) La querelle entre le sceptre et l'encensoir, qui a troublé si long-temps tant de nations, est ici bien marquée; nous ne pouvons en disconvenir. Samuel dit au roi que sa désobéissance aux ordres que ce prince a reçus de lui, de la part de Dieu, est aussi coupable que le seraient la magie et l'idolâtrie; et il déclare à Saül : Dieu ne veut pas que tu règnes. C'est une question épineuse, si Saül devait l'en croire sur sa parole.

M. Fréret prétend que Saül pouvait lui dire : Donne-moi un signe, fais-moi un miracle, pour me prouver que Dieu veut me détrôner, comme tu me donnas un signe quand tu me fis oint; tu me fis alors trouver mes ânesses; fais au moins quelque chose de semblable.

Les commentateurs sont d'une autre opinion : ils disent que dès qu'un prophète a donné une fois un signe, il n'est pas obligé d'en donner d'autres.

(*o*) Plusieurs personnes excusent les emportemens du lord Bolingbroke quand ils lisent ce passage. Un prêtre, un ministre de paix, un homme qui serait souillé pour avoir touché seulement un corps mort, couper un roi en morceaux comme on coupe un poulet à table! Faire de sa main ce qu'un bourreau tremblerait de faire! Il n'y a personne que la lecture de ce passage ne pénètre d'horreur. Enfin, quand on est revenu du frissonnement qu'on a éprouvé, on est tenté de croire que cette abomination est impossible; un vieillard, tel que Samuel, aura eu difficilement la force de hacher en pièces un homme.

Or Samuel vint à Bethléem, selon l'ordre du Seigneur; et les anciens de Bethléem tout surpris lui dirent : Viens-tu ici en homme pacifique? Et il répondit: Je viens en pacifique pour immoler au Seigneur; purifiez-vous et venez avec moi; que je sacrifie (*p*).

Samuel purifia donc Isaï et ses enfans, et il les appela au sacrifice.....

Et Samuel dit à Isaï : sont-ce là tous tes enfans? Isaï lui répondit : Il en reste encore un petit qui garde les brebis. Et Samuel dit à Isaï : Fais-le venir, car nous ne nous mettrons à table que quand il sera venu..... On l'amena donc. Il était roux et très-beau. Et Dieu dit à Samuel : C'est celui-là que tu dois oindre. Samuel prit donc une corne pleine d'huile, et oignit David au milieu de ses frères. Et le souffle du Seigneur vint sur David; et le souffle du Seigneur se retira de Saül; et Dieu envoya à Saül un mauvais esprit (*q*).....

Calmet dit *que le zèle arma Samuel dans cette occasion pour venger la gloire du Seigneur;* il veut dire apparemment la *justice*. Peut-être qu'Agag avait mérité la mort; car quelle gloire peut revenir à Dieu de ce qu'un prêtre coupe un souverain en morceaux? Nous tremblons en examinant cette barbarie absurde : adorons la Providence sans raisonner.

(*p*) Il semble étrange que les habitans de Bethléem demandent à Samuel : Viens-tu ici avec un esprit de paix? Bethléem n'appartenait donc pas à Saül; et cela est très-vraisemblable; car Jérusalem, qui est tout auprès, n'était point à lui. Il y avait donc dans Bethléem des Cananéens qui dominaient, et des Juifs tributaires. C'est aux Juifs pourtant que Samuel s'adressa : *Purifiez-vous, et venez avec moi.* Jamais histoire ne fut plus divine; mais aussi elle est très-obscure aux yeux des hommes,

(*q*) Calmet observe que c'était une beauté chez les Juifs d'être roux, et que l'époux ou l'amant du cantique des cantiques était rousseau. Nous ne sommes pas de cette opinion. L'amant du cantique des cantiques était d'un blanc mêlé de rouge, *candidus et rubicundus.*

Mais le sacre de David est un objet plus important. C'est d'abord une chose remarquable que Dieu parle à Samuel chez le père de David

Et les officiers de Saül lui dirent : Tu vois qu'un mauvais souffle de Dieu te trouble ; s'il te plaît, tes serviteurs iront chercher un joueur de harpe, afin que, quand le mauvais souffle de Dieu te troublera le plus, il touche de la harpe avec sa main, et qu'il te soulage..... Saul dit à ses serviteurs : Allez-moi chercher quelqu'un qui sache bien harper. Et l'un de ses serviteurs lui dit : J'ai vu un des fils d'Isaï de Bethléem, qui harpe fort bien : c'est un jeune homme très-fort et belliqueux, prudent dans ses paroles, fort beau, et Dieu est avec lui (*r*).

Saül fit donc dire à Isaï : Envoie-moi ton fils qui est

même, en présence de toute la maison. Il faut croire qu'il lui parlait intérieurement ; mais alors comment les assistans pouvaient-ils deviner qu'il avait une mission particulière et divine ? Tous les Juifs devaient savoir que Saül régnait, parce que Samuel lui avait répandu de l'huile sur la tête. Or quand il en fait autant à David, son père, sa mère, ses frères et les assistans devaient s'apercevoir qu'il fesait un roi nouveau, et que par là il exposait toute la famille à la vengeance de Saül. Il y a là quelque difficulté ; mais elle disparaît dès qu'on sait que Samuel était inspiré.

Boulanger dit qu'il n'y a jamais eu de scène du théâtre italien plus comique, que celle d'un prêtre de village qui vient chez un paysan, avec une bouteille d'huile dans sa poche, oindre un petit garçon rousseau, et faire une révolution dans l'état : mais il ajoute que cet état et ce petit garçon rousseau ne méritaient pas un autre historien. Nous laissons ces blasphèmes pour ce qu'ils valent.

(*r*) Les commentateurs exaltent ici le pouvoir de la musique. Calmet remarque que Terpandre apaisa une sédition en jouant de la lyre ; et il cite Henri Etienne, qui vit dans la tour d'Angleterre un lion quitter son dîner pour entendre un violon. Ces exemples sont assez étrangers à la maladie de Saül.

Le souffle malin de Dieu, c'est-à-dire un souffle très-malin, une espèce de possession, l'avait rendu maniaque, et, selon plusieurs commentateurs, Dieu l'avait abandonné au diable. Mais il est prouvé que les Juifs ne connaissaient point encore d'esprit malin, de diable qui s'emparât du corps des hommes ; c'était une doctrine des Chaldéens et des Persans, et jusqu'ici il n'en est pas encore question dans les livres saints.

dans les pâturages. Isaï prit aussitôt un âne avec des pains, une cruche de vin, et un chevreau, et les envoya à Saül par la main de son fils David.....

Saül aima fort David; et il le fit son écuyer; et toutes les fois que le mauvais souffle du Seigneur rendait Saül maniaque, David prenait sa harpe, il en jouait, Saül était soulagé, et le souffle malin s'en allait (*s*).

Cependant les Philistins assemblèrent toutes leurs troupes pour le combat. Saül et les enfans d'Israël s'assemblèrent aussi. Les Philistins étaient sur une montagne, et les Juifs étaient d'un autre côté sur une montagne.

Et il arriva qu'un bâtard sortit du camp des Philistins; il était de Geth, et il avait six coudées et une palme de haut (douze pieds et demi); et il avait des bottes d'airain, et un grand bouclier d'airain sur les épaules. La hampe de sa lance était comme un grand bois des tisserands, et le fer de sa lance pesait six cents sicles (vingt livres); et son écuyer marchait devant lui..... Et il venait crier devant les phalanges d'Israël; et il disait : Si quelqu'un veut se battre contre moi (*t*),

(*s*) Les commentateurs remarquent que c'était un don particulier, communiqué de Dieu à David, de guérir les accès de folie dont Saül était attaqué. Mais en même temps ils veulent expliquer si ce don était la suite de son sacre et de l'huile que Samuel avait répandue sur sa tête.

(*t*) On remarque qu'en cet endroit l'histoire est interrompue, et que l'auteur sacré passe rapidement de la folie de Saül à des opérations de guerre. Rarement il se sert de transitions. Quelques-uns même affirment que c'est une marque infaillible de l'inspiration, de passer rapidement d'un objet à un autre. La cause, l'objet, et les détails de cette guerre ne sont pas exprimés selon notre méthode; c'est à nous à nous conformer à celle de l'auteur.

Ce géant Goliath, qui avait douze pieds et demi de haut, ne doit pas paraître une chose extraordinaire après les géans que nous avons vus dans *la Genèse*. Il est vrai que nous ne voyons plus aujourd'hui des hommes de cette taille; telle est même la constitution du corps

et s'il me tue, nous serons vos esclaves; mais si je le tue, vous serez nos esclaves..... Saül et tous les Israélites, entendant le verbe de ce Philistin, étaient stupéfaits, et tremblaient de peur.

Or David était fils d'un homme d'Éphrata, dont il a été parlé; son nom était Isaï, qui avait huit fils, et qui était fort vieux et très-âgé parmi les hommes.

Les trois plus grands de ses fils s'en allèrent après Saül pour le combat. David était le plus petit, et il avait quitté Saül pour venir paître les troupeaux à Bethléem (*u*).

Cependant ce Philistin se présentait au combat le matin et le soir, et resta là debout pendant quarante jours.....

Or Isaï dit à David son fils : Tiens, prends un litron de farine d'orge et dix pains, et cours à tes frères dans le camp. Porte aussi dix fromages à leur capitaine, visite tes frères, et vois comme ils se comportent....... David se leva dès la pointe du jour, laissa son troupeau à un autre, et s'en alla tout chargé comme son père lui avait dit, et vint au lieu de Magala où l'armée s'était avancée pour donner bataille, et qui criait déjà ba-

humain, que cette excessive hauteur, en dérangeant toutes les proportions, rendrait ce géant très-faible et incapable de se soutenir. Il faut regarder Goliath comme un prodige que Dieu suscitait pour manifester la gloire de David.

La *Vulgate* se sert ici du mot de *phalange*, qui ne fut connu que long-temps après; c'est une anticipation.

(*u*) M. Huet, de Londres, dit qu'il n'est pas naturel que David, ayant été fait écuyer du roi, le quittât pour aller paître des troupeaux au milieu de la guerre. Il convient que chez les anciens peuples, et surtout chez les premiers Romains, il n'était pas rare de passer de la charrue au commandement des armées; mais il soutient que personne ne quitta jamais l'armée pour mener des brebis paître. Il se peut cependant que le père de David l'eût appelé auprès de lui pour quelque autre raison, et qu'étant chez son père il lui eût rendu les mêmes services qu'auparavant.

taille..... David, ayant donc laissé au bagage tout ce qu'il avait apporté, courut au lieu de la bataille voir comment ses frères se comportaient (x). Et comme il parlait encore, voilà que le bâtard nommé Goliath, Philistin de Geth, vint recommencer ses bravades; et tous les Israélites qui l'entendaient se mirent à fuir devant sa face en tremblant de peur..... Et un homme d'Israël se mit à dire : Voyez-vous ce Philistin qui vient insulter Israël? S'il se trouve quelqu'un qui puisse le tuer, le roi l'enrichira de grandes richesses et lui donnera sa fille, et sa famille sera affranchie de tout péage en Israël. Et David disait à ceux qui étaient auprès de lui : Que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philistin? et le peuple lui répétait les mêmes discours.....

Or ces paroles de David ayant été entendues furent rapportées au roi; et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla ainsi (y) : Que personne n'ait le cœur troublé à cause de Goliath; car j'irai, moi ton serviteur, et je combattrai ce Philistin..... Et Saül lui dit : Tu ne saurais résister à ce Philistin, parce que tu n'es qu'un enfant, et qu'il est homme de guerre dès sa jeunesse..... Et David ajouta : Le Seigneur qui m'a délivré de la main d'un lion et de la main d'un ours, me délivrera de la main de ce Philistin (z)..... Saül dit donc

(x) On fait toujours la même question, pourquoi l'écuyer du roi l'avait abandonné? Nous y avons déjà répondu.

(y) Les critiques disent que ces histoires de géans, vaincus par des hommes d'une taille médiocre, sont très-communes dans l'antiquité, soit qu'elles aient été véritables, soit qu'elles aient été inventées. Un fait n'est pas toujours romanesque pour avoir l'air romanesque. Ils censurent ces paroles de David, *que donnera-t-on?* Il semble que David ne combatte pas par amour pour la patrie, mais par l'espoir du gain. Mais il est permis de désirer une juste récompense.

(z) Il y a des naturalistes qui prétendent qu'on ne voit point d'ours dans les pays qui nourrissent des lions. Nous ne sommes point assez

à David : Va, et que le Seigneur soit avec toi ; et il lui donna ses armes, lui mit sur la tête un casque d'airain, et sur le corps une cuirasse..... Et David, ayant ceint l'épée par-dessus sa tunique, commença à s'essayer s'il pouvait marcher avec ces armes, car il n'y était pas accoutumé. David dit donc à Saül : Je ne puis marcher avec ces armes, car je n'en ai pas l'habitude ; et il quitta ses armes. Il prit le bâton qu'il avait coutume de porter ; et il prit dans le torrent cinq pierres, et les mit dans sa panetière ; et tenant sa fronde à la main, il marcha contre le Philistin.

Le Philistin s'avança aussi, et s'approcha de David, ayant devant lui son écuyer. Et lorsqu'il eut regardé David, voyant que c'était un adolescent roux et beau à voir, il le méprisa et lui dit : Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton ?.....

Et David mit la main dans sa panetière, prit une pierre, la lança avec sa fronde ; la pierre s'enfonça dans le front du Philistin, et il tomba le visage contre terre..... David courut, et se jeta sur le Philistin, prit son épée, la tira du fourreau, le tua, et coupa sa tête *(a)*.

Les Philistins voyant que le plus fort d'entre eux était mort, ils s'enfuirent.....

Et David prit la tête du Philistin ; il la porta dans Jérusalem, et il mit ses armes dans sa tente.....

Or lorsque Saül avait vu que David marchait contre le Philistin, il dit à Abner, prince de sa milice : Qui est ce jeune homme ? de quelle famille est-il ? Abner

instruits de cette particularité pour la réfuter ; l'histoire sacrée est bien plus croyable qu'eux.

(*a*) D'autres critiques disent qu'un caillou lancé de bas en haut contre un casque d'airain ne peut s'enfoncer dans le front : c'est une objection vaine.

lui répondit : Vive ton ame, ô roi ! je n'en sais rien. Le roi lui dit : Va l'interroger ; il faut savoir de qui cet enfant est fils..... Et lorsque David fut retourné du combat après avoir tué le Philistin, Abner le présenta au roi, tenant en sa main la tête de Goliath..... Et Saül lui dit : De quelle famille es-tu ? David lui dit : Je suis un des fils d'Isaï ton serviteur de Bethléem *(b)*.

Or, quand David revenait après avoir tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël chantant en chœur et dansant au-devant du roi Saül avec des flûtes, des tambours et des instrumens à trois cordes; elles chantaient dans leurs chansons : Saül en a tué mille, et David dix mille.

Cette chanson mit Saül dans une grande colère.... Le lendemain le souffle malin du Seigneur s'empara de Saül; il prophétisait au milieu de sa maison; et David jouait de la harpe devant lui comme à l'accoutumée; et Saül tenait sa lance; il la jeta contre David pour le clouer à la muraille. David se détourna, et évita le coup deux fois *(c)*....

Le temps étant venu que Saül devait donner Mérob, sa fille, en mariage à David, il la donna en mariage

(b) Il est plus difficile de répondre à ceux qui ne peuvent comprendre encore comment Saül ignore quel est ce David ; comment il ne reconnaît point son joueur de harpe, son écuyer, qui portait ses armes. Nous n'avons point de solution pour cette difficulté ; mais considérons que ces contradictions ne sont qu'historiques, et qu'elles ne touchent ni à la foi ni aux bonnes mœurs.

On ne peut comprendre encore comment David porta la tête de Goliath à Jérusalem, qui n'appartenait point alors au peuple de Dieu ; mais c'est une anticipation ; il se peut que David, s'étant emparé, plusieurs années après, de la place de Jérusalem, y ait porté le crâne de Goliath.

(c) L'auteur sacré nous représente ici Saül dans un accès de folie. Quelques commentateurs disent que ce n'était qu'un accès de colère, et qu'il était jaloux de la chanson qu'on chantait à l'honneur de David, et surtout de ce qu'il avait été oint en secret.

à Hadriel Molathite. Mais Michol, autre fille de Saül, était amoureuse de David; cela fut rapporté à Saül, et il en fut bien aise; car il dit : Je lui donnerai celle-ci; elle lui sera pierre d'achoppement; elle le fera tomber dans les mains des Philistins. Or donc, dit-il à David, tu seras mon gendre à deux conditions...... Et ensuite il lui fait dire par ses officiers : Le roi n'a point besoin de présent de noces pour sa fille; il ne te demande que cent prépuces des Philistins....... Quelques jours après, David marcha avec ses soldats; il tua deux cents Philistins, et apporta au roi deux cents prépuces, qu'il compta devant lui; et Saül lui donna sa fille Michol.....

Alors Saül ordonna (chap. 19, v. 1) à Jonathas son fils et à tous ses serviteurs de tuer David : mais Jonathas aimait beaucoup David, et il lui donna avis que son père voulait le tuer *(d)*.....

Or, il arriva que le souffle malin du Seigneur se saisit encore de Saül; et Saül étant dans sa maison comme David harpait de la harpe, il voulut le clouer contre la muraille avec sa lance; et David s'enfuit....

Saül envoya ses gardes dans la maison de David pour le tuer le lendemain matin...... Michol sa femme le fit sauter par une fenêtre, et il s'enfuit....

Michol aussitôt prit un téraphim, le coucha dans son lit à la place de David, et lui mit sur la tête une peau de chèvre *(e)*.....

(d) M. Huet, d'Angleterre, trouve de la contradiction dans la conduite de Saül, qui veut toujours tuer David, qui est jaloux de lui, et qui lui donne sa fille Michol en mariage. Mail il est dit que Saül était possédé d'un esprit malin. Lorsque le roi de France Charles VI donna sa fille au roi d'Angleterre, son ennemi, on avoue qu'il était fou. A l'égard des deux cents prépuces, chaque pays a ses usages : on apporte aux Turcs des têtes, on apportait aux Scythes des crânes, on apporte aux Iroquois des chevelures.

(e) Voilà la guerre déclarée entre Saül et David; le beau-père craint

David s'enfuit donc et se sauva, et alla trouver Samuel à Ramatha. Cela fut rapporté à Saül, qui envoya des archers pour prendre David. Mais les archers ayant vu une troupe de prophètes qui prophétisaient, et Samuel qui prophétisait par-dessus eux, ils furent saisis eux-mêmes du souffle du Seigneur, et ils prophétisèrent aussi.....

Saül en ayant été averti, envoya d'autres archers; et ils prophétisèrent de même.

Il en envoya encore; et ils prophétisèrent tout comme les autres. Enfin il y alla lui-même; et le souffle du Seigneur fut sur lui, et il prophétisa pendant tout le chemin.... Il se dépouilla de ses habits, prophétisa avec tous les autres devant Samuel, et resta tout nu le jour et la nuit. C'est de là qu'est venu le proverbe : Saül est donc aussi devenu prophète (*f*).....

David s'enfuit donc (chap. 22, v. 1); et tous les gens qui étaient mal dans leurs affaires, chargés de dettes, et d'un naturel amer, s'assemblèrent autour

toujours que le gendre ne le détrône : cela ne peut être autrement. Quand Samuel a oint deux rois, deux christs, il a excité nécessairement une guerre civile. Michol sauve son mari en mettant une figure dans son lit, coiffée d'une peau de chèvre : cette peau de chèvre était-elle le bonnet de nuit ordinaire de David ? C'était un théraphim, mais un théraphim était, dit-on, une idole. Michol fesait-elle coucher des idoles avec elle ? voulait-elle que les satellites envoyés par Saül prissent cette idole pour son mari ? voulait-elle que la peau de chèvre fût prise pour la chevelure rousse de David ? C'est sur quoi les commentateurs ne s'accordent pas.

(*f*) L'auteur sacré a déjà donné une autre origine à ce proverbe. M. Boulanger compare ici témérairement Saül à un juge de village en Basse-Bretagne, nommé Kerlotin, qui envoya chercher un témoin par un huissier; le témoin buvait au cabaret, et l'huissier resta avec lui à boire; il dépêche un second huissier, qui reste à boire avec eux; il y va lui-même : il boit et s'enivre, et le procès ne fut point jugé.

de lui dans la caverne d'Odolame; et il fut leur prince.

Or, il y avait dans le désert de Mahon (chap. 25, v. 2) un homme très-riche, nommé Nabal, qui possédait sur le Carmel trois mille brebis et mille chèvres; et il fit tondre ses brebis sur le mont Carmel. Sa femme Abigaïl était prudente et fort belle à voir. David envoya dix de ses gens à Nabal lui dire : Nous venons dans un bon jour; donnez à vos serviteurs et à votre fils David le plus que vous pourrez. Nabal répondit : Qui est ce David? on ne voit que des serviteurs qui fuient leur maître; vraiment oui! j'irai donner mon pain, mon eau et mes moutons à des gens que je ne connais pas (*g*)!

Alors David dit à ses garçons : Que chacun prenne son épée. Et David prit aussi son épée; et il marcha vers Nabal avec quatre cents soldats, et en laissa deux cents au bagage.

Mais la belle Abigaïl prit deux cents pains, deux outres de vin, cinq moutons cuits, cinq boisseaux de farine d'orge, cent paquets de raisins secs, et deux cents cabas de figues, et les mit sur des ânes.

Abigaïl, ayant aperçu David, descendit aussitôt de son âne, tomba sur sa face devant David, l'adora, et lui dit : Que ces petits présens apportés à Monseigneur par sa servante pour lui et pour ses garçons, soient reçus avec bonté de Monseigneur!..... David lui répondit : Sois bénie toi-même; car sans cela, vive

(*g*) M. Huet, de Londres, déclare la conduite de David insoutenable; il ose le comparer à un capitaine de bandits qui a ramassé six cents coupe-jarrets, et qui court les champs avec cette troupe de coquins, ne distinguant ni amis, ni ennemis; rançonnant, pillant tout ce qu'il rencontre. Mais cette expédition n'est pas approuvée dans la Sainte Écriture : l'auteur sacré ne lui donne ni louange ni blâme; il raconte le fait simplement.

Dieu ! si tu n'étais venue promptement, Nabal ne serait pas en vie (chap. 25, v. 34), et il ne serait pas resté un de ses gens qui pût pisser contre les murailles.

Or, dix jours après, le Seigneur frappa Nabal, et il mourut.... Abigaïl monta vite sur son âne avec cinq servantes à pied ; et David l'épousa le jour même (*h*).

David épousa aussi Achinoam ; et l'une et l'autre furent ses femmes.

Saül, voyant cela, donna sa fille Michol, femme de David, à Phati. David s'en alla avec six cents hommes (chap. 27, v. 2) chez Akis, Philistin, roi de Geth. Akis lui donna la ville de Sicheleg ; et David demeura dans le pays des Philistins un an et quatre mois..... Il fesait des courses avec ses gens sur les alliés d'Akis à Jésuri, à Jerzi, chez les Amalécites. Il tuait tout ce qu'il rencontrait (*id.* v. 9), sans pardonner ni à homme, ni à femme, enlevant brebis, bœufs, ânes, chameaux, meubles, habits ; et revenait vers Akis (*i*).

(*h*) M. Huet continue et dit, que si on avait voulu écrire l'histoire d'un brigand, d'un voleur de grand chemin, on ne s'y serait pas pris autrement ; que ce Nabal, qui, après avoir été pillé, meurt au bout de peu de jours, et David qui épouse sur-le-champ sa veuve, laissent de violens soupçons. Si David, dit-il, a été selon le cœur de Dieu, ce n'est pas dans cette occasion.

Nous confessons qu'aujourd'hui une telle conduite ne serait point approuvée dans un oint du Seigneur. Nous pouvons dire que David fit pénitence, et que cette aventure fut comprise dans les sept psaumes pénitentiaux implicitement. Nous n'osons prétendre que David fût impeccable.

(*i*) M. Huet remarque que d'abord David contrefit le fou et l'imbécile devant le roi Akis, chez lequel il s'était réfugié. Ce n'est pas une excellente manière d'inspirer la confiance à un roi qu'on se propose de servir à la guerre ; mais la manière dont David sert ce roi, son bienfaiteur, est encore plus extraordinaire : il lui fait accroire qu'il fait des courses contre les Israélites, et c'est contre les propres amis de son

Et lorsque le roi Akis lui disait : Où as-tu couru aujourd'hui ? David lui répondait : J'ai couru au midi vers Juda.... Or David ne laissait en vie (*id.* v. 11) ni homme, ni femme, disant : Je les tue, de peur qu'ils ne parlent contre nous.

Akis se fiait donc à lui, disant : Il fait bien du mal à Israël; il me sera toujours fidèle...... Et il dit à David : Je ne confierai qu'à toi la garde de ma personne (*k*)......

Or, les Philistins s'étant assemblés (chap. 28, v. 4), Saül ayant aussi assemblé ses gens vers Gelboé, et ayant vu les Philistins, il trembla de peur. Il consulta le Seigneur, mais il ne lui répondit rien ni par les songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes (*l*).

bienfaiteur qu'il fait ces courses sanguinaires; il tue tout, il extermine tout, jusques aux enfans, de peur, dit-il, qu'ils ne parlent. Mais comment ce roi pouvait-il ignorer que David combattait contre lui-même sous prétexte de combattre pour lui ? Il fallait que ce roi Akis fût plus imbécile que David n'avait feint de l'être devant lui. M. Huet déclare David et Akis également fous, et David le plus scélérat de tous les hommes. Il aurait dû, dit-il, parler de cette action abominable dans ses psaumes.

On peut répondre à M. Huet que David, dans cette guerre civile, ne portait pas au moins le ravage chez ses compatriotes; qu'il ne trahissait et qu'il n'égorgeait que ses alliés, lesquels étaient des infidèles.

Il y a aussi des commentateurs éclairés qui, regardant David comme l'exécuteur des vengeances de Dieu, l'absolvent de tout péché dans cette occasion.

(*k*) Voilà David qui, d'écuyer et de gendre de Saül son roi, devient formellement capitaine des gardes de l'ennemi d'Israël. Il est difficile, nous l'avouons avec douleur, de justifier cette conduite selon le monde; mais selon les desseins inscrutables de Dieu, et selon la barbarie abominable de ces temps-là, nous devons suspendre notre jugement, et tâcher d'être justes dans les temps où nous sommes, sans examiner ce qui était juste ou injuste alors.

(*l*) Il est défendu dans le *Deutéronome* d'expliquer les songes; mais Dieu se réservait le droit de les expliquer lui-même. Aujourd'hui, un

Et il dit à un de ses gens (*id.* v. 7) : Va me chercher une femme (une ventriloque) qui ait un ob, un esprit de Python (*m*).... La femme lui dit : Qui voulez-vous que j'évoque? Saül lui dit : Évoque-moi

général d'armée qui déterminerait ses opérations de campagne sur un songe, ne serait pas regardé comme un homme bien sensé. Mais, nous l'avons déjà dit, ces temps-là n'ont rien de commun avec les nôtres.

(*m*) Les devins, les sorciers, les pythonisses, les prophètes, dans tous les pays, ont toujours affecté de parler du creux de la poitrine, et de former des sons qui ont quelque chose de sombre et de lugubre : ils se disaient tous agités d'un esprit qui les fesait parler autrement que les autres hommes; et la populace se laissait prendre à ces infâmes simagrées qui effrayaient les femmes et les enfans. Les premiers prophètes des Cévènes, vers l'an 1704, parlaient tous du creux de la poitrine, et traînaient un peuple fanatique après eux. Il n'en était pas ainsi des vrais prophètes du Seigneur.

Saül demande une femme qui ait un *ob;* la Vulgate dit un esprit de Python. Les profonds mythologistes, qui ont sérieusement examiné l'histoire de Typhon, frère d'Osiris et d'Isis, ont conclu savamment qu'il était le même que le serpent Python. Le judicieux Bochard assure pourtant que Typhon était le même qu'Encelade. Leur histoire est aussi confuse que le reste de la mythologie.

Il n'est pas aisé de savoir si Jupiter se battit contre Typhon et le foudroya, ou si Apollon tua Python à coups de flèches. Quoi qu'il en soit, la pythie, ou la pythonisse de Delphes, rendait des oracles de temps immémorial. Non-seulement elle était ventriloque, mais elle recevait l'inspiration dans son ventre. Elle s'asseyait sur un triangle de bois ou de fer; une exhalaison qui sortait de la terre, et qui entrait dans sa matrice, lui fesait connaître le passé et l'avenir. La réputation de cet oracle pénétra dans l'Asie mineure, dans la Syrie, et enfin jusque dans la Palestine. Il est très-vraisemblable que la pythonisse d'Endor était une de ces gueuses qui tâchaient de gagner leur vie à imiter comme elles pouvaient la pythie de Delphes.

Le texte nous dit donc que Saül se déguisa pour aller consulter cette misérable. Il n'y a rien que de très-ordinaire dans cette conduite de Saül. Nous avons vu dans plusieurs endroits qu'il n'y a point de pays où la friponnerie n'ait abusé de la crédulité; point d'histoire ancienne qui ne soit remplie d'oracles et de prédictions. Long-temps avant Balaam on a prédit l'avenir; depuis Balaam on le prédit toujours; et depuis Nostradamus on ne le prédit plus guère.

Samuel (*n*). Or, comme la femme eut vu Samuel, elle cria d'une voix grande : Pourquoi m'as-tu trompée ; car tu es Saül ? Le roi lui dit : Ne crains rien ; qu'as-tu vu ? Elle répondit : J'ai vu un dieu montant de la terre. Saül lui dit : Comment est-il fait ?

(*n*) Il y avait un an ou deux que Samuel était mort, lorsque Saül s'adressa à la pythonisse pour évoquer ses mânes, son ombre. Mais comment évoquait-on une ombre ? Nous croyons avoir prouvé ailleurs que rien n'était plus naturel ni plus conforme à la sottise humaine. On avait vu dans un songe son père, ou sa mère, ou ses amis, après leur mort ; ils avaient parlé dans ce songe ; nous leur avions répondu ; nous avions voulu, en nous éveillant, continuer la conversation, et nous n'avions plus trouvé à qui parler. Cela était désespérant ; car il nous paraissait très-certain que nous avions parlé à des morts, que nous les avions touchés ; il y avait donc quelque chose d'eux qui subsistait après la mort, et qui nous avait apparu : ce quelque chose était une ame, c'était une ombre, c'étaient des mânes. Mais tout cela s'enfuyait au point du jour ; le chant du coq fesait disparaître toutes les ombres. Il ne s'agissait plus que de trouver quelqu'un d'assez habile pour les rappeler pendant le jour, et le plus souvent pendant la nuit. Or, sitôt que des imbéciles voulurent voir des ames et des ombres, il y eut bientôt des charlatans qui les montrèrent pour de l'argent. On cacha souvent une figure dans le fond d'une caverne, et on la fit paraître par le moyen d'un seul flambeau derrière elle.

La pythonisse d'Endor n'y fait pas tant de façon : elle dit qu'elle voit une ombre ; et Saül la croit sur sa parole. Partout ailleurs que dans la sainte Écriture, cette histoire passerait pour un conte de sorcier assez mal fait ; mais puisqu'un auteur sacré l'a écrite, elle est indubitable ; elle mérite autant de respect que tout le reste. Saint Justin ne doute pas, dans son dialogue contre Tryphon, que les magiciens n'évoquassent quelquefois les ames des justes et des prophètes qui étaient tous en enfer, et qui y demeurèrent jusqu'à ce que Jésus-Christ vînt les en tirer, comme l'assurent plusieurs pères de l'église.

Origène est fortement persuadé que la pythonisse d'Endor fit venir Samuel en corps et en ame.

Le plus grand nombre des commentateurs croit que le diable apparut sous la figure de Samuel. Nous ne prenons parti ni pour ni contre le diable.

Le R. P. dom Calmet prouve la vérité de l'histoire de la pythonisse, par l'exemple d'un Anglais qui avait le secret de parler du ventre. M. Boulanger dit que Calmet devait s'en tenir à ses vampires.

Elle dit : C'est un vieillard qui est monté; il est vêtu d'un manteau. Et Saül vit bien que c'était Samuel; et il s'inclina la face en terre, et il l'adora.

Samuel dit à Saül : Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant évoquer? Saül lui dit : Je suis très-embarrassé; les Philistins me font la guerre; Dieu s'est retiré de moi; il n'a voulu m'exaucer ni dans la main des prophètes, ni par les songes; ainsi je t'ai évoqué, afin que tu me montres ce que je dois faire (*o*).

Samuel lui dit : Pourquoi m'interroges-tu, quand Dieu s'est retiré de toi?..... Il livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins; demain, toi et tes fils vous serez avec moi (*p*).

(*o*) Puisque Saül et l'ombre de Samuel ont ensemble une grande conversation, on peut inférer de là que c'était Samuel lui-même qui était monté de la terre. Samuel se plaint qu'on ait troublé son repos en enfer; il parle au nom de Dieu; c'est un fort préjugé que cette ombre n'était point le diable. Encore une fois, nous n'osons rien décider dans une question si ardue. Quelques critiques se sont enquis pourquoi l'ombre de Samuel était venue de l'enfer avec son manteau. Ils demandent si on a des manteaux en enfer; si elles sont habillées quand elles sont évoquées. Ce sont des questions plus ardues encore.

(*p*) L'ombre de Samuel prédit réellement à Saül qu'il perdra la bataille; qu'il y sera tué avec ses fils. Pourquoi donc Saül donne-t-il cette bataille? il ne croyait donc pas aux prédictions de Samuel.

Saint Éphrem dit que cette obstination de combattre, malgré les prédictions d'une ombre, est une preuve que ce roi était tout-à-fait fou. Le père Quesnel en tire un grand argument en faveur de la prédestination. Le père Doucin soutient que Saül était libre de refuser la bataille après que l'ombre lui avait promis qu'il serait tué.

On dispute sur une autre question. Samuel dit à Saül : Tu seras demain avec moi. Saül sera-t-il sauvé? sera-t-il damné? Samuel est en enfer, mais il n'est pas probablement dans l'enfer des damnés; il est dans l'enfer des élus. Saül sera-t-il élu? nous protestons que nous n'en savons rien.

Des incrédules demandent s'il y a jamais eu un Saül et un Samuel. Ils disent qu'il n'y a que les livres juifs qui en parlent, et que les annales de Tyr ont parlé de Salomon, et n'ont jamais parlé de David.

Or, la Pythonisse avait un veau gras pour la pâque; elle alla le tuer, prit de la farine, fit des azymes, et donna à souper à Saül (*q*).

Or, les Philistins fondirent sur Saül et sur ses enfans, et ils tuèrent Jonathas, et Abinadab, et Melchisua, les fils de Saül..... Et tout le poids du combat fut sur Saül; et les sagittaires le poursuivirent, et il fut grièvement blessé par les sagittaires. Et Saül dit à son écuyer : Tire ton épée et achève-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne me tuent en m'insultant. Son écuyer effrayé n'en voulut rien faire; ainsi Saül tira son épée et tomba sur elle (*r*).

Un pareil scepticisme ruinerait toutes les histoires particulières. Ces incrédules ont beau traiter de fable le combat de David et de Goliath, les deux cents prépuces philistins présentés à Saül, Agag haché en morceaux par un prêtre, âgé d'environ cent ans, et enfin l'histoire de la pythonisse d'Endor; tous ces faits, même indépendamment de la révélation, sont aussi certains qu'aucune autre histoire ancienne.

(*q*) Voilà la première fois que des sorcières donnent à souper à ceux qui les consultent.

Nous n'en dirons pas davantage sur la pythonisse d'Endor. Le lecteur peut consulter, s'il veut, tous les livres qu'on a écrits sur les sorciers, il n'en sera pas plus instruit.

(*r*) Il est étrange que, le moment d'après, l'auteur sacré raconte la mort de Saül d'une manière toute différente; car il dit qu'un Amalécite vint se présenter à David, lui disant: Saül m'a prié de le tuer, et je l'ai tué; et je t'apporte son diadème et son bracelet à toi mon maître. Laquelle de ces deux leçons devons-nous adopter? L'auteur donne une autorité pour la seconde leçon; il cite le livre des *Justes*, le *Droiturier*. (Rois, liv. II, chap. I. v. 18.)

Il y a encore là une terrible difficulté que nous n'avons pas la témérité de résoudre. Comment ce même livre des *Justes*, que nous avons vu écrit du temps de Josué, peut-il avoir été écrit du temps de David? Il faudrait, disent les critiques, que l'auteur eût vécu environ quatre cents ans.

Les commentateurs répondent que c'était un livre où les lévites inscrivaient tous les noms des justes, ou tout ce qui concernait la justice. Il est triste qu'un tel livre, qui devait être fort curieux, ait été perdu sans ressource.

Isboseth, fils de Saül (Rois, liv. II, chap. 2, v. 10), avait quarante ans lorsqu'il commença à régner sur Israël; et il régna deux ans; et il n'y avait que la tribu de Juda qui suivît le parti de David; et David demeura à Hébron sept ans et demi...

Il y eut donc une longue guerre (*id.* chap. 3, v. 1) entre la maison de Saül et la maison de David.....

Or, Saül avait eu une concubine nommée Respha, fille d'Aya. Et le roi Isboseth dit à son capitaine Abner: Pourquoi es-tu entré dans la concubine de mon père? Le capitaine Abner, en colère, répondit au roi Isboseth : Comment donc! tu me traites aujourd'hui comme une tête de chien! moi qui t'ai soutenu contre la tribu de Juda après la chute de ton père et de tes frères! il t'appartient bien de me chercher querelle pour une femme (*s*)! Que Dieu me traite encore plus mal que toi, si je ne donne à David ton trône comme Dieu a juré de le lui donner, et si je ne transfère le règne de la maison de Saül à celle de David, depuis Dan jusqu'à Bersabée.

Isboseth n'osa répondre à Abner, parce qu'il le craignait.... Après cela, Abner parla aux anciens d'Israël..... Il alla trouver David à Hébron, et il ar-

(*s*) Tout rentre ici pour la première fois dans le train des choses ordinaires. L'intervention du ciel ne dispose plus du gouvernement; on ne voit plus de ces aventures que les incrédules traitent de romanesques, et dans lesquelles les sages commentateurs reconnaissent la simplicité des temps antiques; tout se fait, comme partout ailleurs, par les passions humaines. Le roi Isboseth est mécontent de son général Abner; et Abner, mécontent de son roi, le trahit pour se donner à David. Joab, général de David, est jaloux d'Abner; il craint d'être supplanté par lui, et il l'assassine. Deux chefs de voleurs qui ont vendu leurs services au roi Isboseth, l'ayant massacré, croient qu'ils obtiendront une grande récompense de David, son compétiteur. David, pour se dispenser de les payer, les fait assassiner eux-mêmes. Il semble qu'on lise l'histoire des successeurs d'Alexandre, qui signalèrent les mêmes perfidies et les mêmes cruautés sur un plus grand théâtre.

riva accompagné de vingt hommes..... Et David lui fit un festin.....

Mais Joab, étant sorti d'auprès de David, envoya après Abner, sans que David le sût; et lorsqu'il fut arrivé à Hébron, il tira Abner à part, et le tua en trahison en le perçant par les parties génitales......

Le roi Isboseth, fils de Saül (*id.* chap. 4, v. 1), ayant appris qu'Abner avait été tué à Hébron, perdit courage (*t*).... Or Isboseth avait à son service deux capitaines de voleurs dont l'un s'appelait Baana, et l'autre Rachab.

Or Rachab et Baana entrèrent la nuit dans la maison d'Isboseth, et le tuèrent dans son lit; et ayant marché toute la nuit par le chemin du désert, ils présentèrent a David la tête d'Isboseth, fils de Saül..... David commanda à ses gens de les tuer : et ils les tuèrent (*u*)....

Alors le roi David, avec ses suivans (chap. 5, v. 6), marcha contre Jérusalem habitée par des Jébuséens....

Or David habita dans la forteresse; et il l'appela la cité de David; et il bâtit des édifices tout autour....

(*t*) Il faut qu'il y ait ici quelque méprise de la part des copistes car il n'est pas possible que le roi Isboseth ait perdu courage uniquement parce qu'on avait assassiné son nouvel ennemi Abner; il perdit sans doute courage quand son général Abner l'abandonna pour passer au service de son compétiteur David : il y a quelque chose d'oublié ou de transposé dans le texte. Plusieurs incrédules nous reprochent de recourir si fréquemment à la ressource d'imputer tant de fautes aux copistes : ils affirment qu'il était aussi aisé à l'Esprit Saint de conduire la plume des scribes que celle des auteurs. Nous les confondons en disant que les scribes n'étaient pas sacrés, et que les auteurs juifs l'étaient.

(*u*) C'est une excellente politique; on pourrait la comparer à celle de César qui fit mourir les assassins de Pompée, s'il était permis de comparer les petits événemens d'un pays aussi chétif que la Palestine aux grandes révolutions de la république romaine. Il est vrai qu'Isboseth est fort peu de chose devant Pompée; mais l'histoire de Pompée et de César n'est que profane; et l'on sait que la juive est divine. Cela est sans réponse.

Hiram, roi de Tyr, envoya des ambassadeurs à David avec du bois de cèdre, des charpentiers et des maçons pour lui faire une maison.....

Il prit donc encore de nouvelles concubines et de nouvelles femmes, et il en eut des fils et des filles (x)...

David assembla de nouveau (chap. 6, v. 31) toute l'élite, au nombre de trente mille hommes, et alla, accompagné de tout le peuple de Juda, pour amener l'arche de Dieu sur laquelle on invoque le Dieu des armées qui s'assied sur l'arche et sur les chérubins. On mit donc l'arche de Dieu sur une charette toute neuve; et ils prirent l'arche qui était au bourg de Gabaa, dans la maison d'Abinadab.... Et les enfans d'Abinadab, nommés Haza et Ahio, conduisirent la charrette qui était toute neuve.... Mais lorsqu'on fut arrivé près de la grange de Nachon, les bœufs s'empêtrèrent et firent

(x) A cette époque de la prise de Jérusalem commence le véritable établissement du peuple juif, qui jusque-là n'avait été qu'une horde vagabonde, vivant de rapine, courant de montagne en montagne, et de caverne en caverne, sans avoir pu s'emparer d'une seule place considérable, forte par son assiette. Jérusalem est située auprès du désert, sur le passage de tous les Arabes qui vont trafiquer en Phénicie. Le terrain à la vérité n'est que de cailloux, et ne produit rien; mais les trois montagnes sur lesquelles est bâtie la ville en fesaient une place très-importante. On voit que David manquait de tout pour y bâtir des maisons convenables à une capitale, puisque Hiram, roi de Tyr, lui envoya du bois, des charpentiers et des maçons; mais on ne voit pas comment David put payer Hiram, ni quel marché il fit avec lui. David était à la tête d'une nation long-temps esclave, qui devait être très-pauvre. Le butin qu'il avait fait dans ses courses ne devait pas l'avoir beaucoup enrichi, puisqu'il n'est parlé d'aucune ville opulente qu'il ait pillée. Mais enfin, quoique l'histoire juive ne nous donne aucun détail de l'état où était la Judée, quoique nous ne sachions point comment David s'y prit pour gouverner ce pays, nous devons toujours le regarder comme le seul fondateur.

Dès qu'il se vit maître de la forteresse de Jérusalem, et de quinze à dix-huit lieues de pays, il commença par avoir de nouvelles concubines et de nouvelles femmes, à l'imitation des plus grands rois de l'Orient.

pencher l'arche. Hoza la retint en y portant la main. La colère de Dieu s'alluma contre Hoza, Dieu le frappa à cause de sa témérité. Hoza tomba mort sur la place devant l'arche de Dieu.....

Alors David craignit Dieu dans ce jour, disant: Comment l'arche de Dieu entrera-t-elle chez moi? Et il la fit entrer dans la maison d'un Géthéen, nommé Obed-Édom (*y*).

(*y*) L'auteur sacré, qui était sans doute un prêtre, recommence ici à parler des choses qui sont de son ministère. Il dit que le Dieu des armées est assis sur l'arche et sur des chérubins. Cette arche, quoique divine, ne devait pas tenir une grande place, puisqu'elle n'occupait qu'une simple charrette, laquelle devait être fort étroite, puisqu'elle passait par les défilés qui règnent de la montagne de Gabaa à la montagne de Jérusalem. On ne conçoit pas comment des prêtres ne l'accompagnaient pas, et comment on ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de tomber. On comprend encore moins pourquoi la colère de Dieu s'alluma contre le fils aîné de celui qui avait gardé l'arche si long-temps dans sa grange, ni comment cet Hoza fut puni de mort subite pour avoir empêché l'arche de tomber.

Les incrédules révoquent en doute ce fait, qu'ils prétendent être injurieux à la bonté divine. Il leur paraît que, s'il y avait quelqu'un de coupable, c'étaient les lévites qui abandonnaient l'arche, et non pas celui qui la soutenait. Le lord Bolingbroke conclut qu'il est évident que tout cela fut écrit par un prêtre qui ne voulait pas que d'autres que des prêtres pussent jamais toucher à l'arche. On la mit pourtant dans la grange d'un laïque nommé Obed-Édom; et encore ce laïque pouvait être un Philistin.

Ces commencemens grossiers du règne de David prouvent que le peuple juif était encore aussi grossier que pauvre, et qu'il ne possédait pas encore une maison assez supportable pour y déposer l'objet de son culte avec quelque décence.

Nous convenons que ces commencemens sont très-grossiers. Nous avons remarqué que ceux de tous les peuples ont été les mêmes, et que Romulus et Thésée ne commencèrent pas plus magnifiquement Ce serait une chose très-curieuse de bien voir par quels degrés les Juifs parvinrent à former, comme tous les autres peuples, des villes, des citadelles, et à s'enrichir par le commerce et par le courtage. Les historiens ont toujours négligé ces ressorts du gouvernement, parce qu'ils ne les ont jamais connus; ils s'en sont tenus à quelques actions

Après cela David battit les Philistins (ch. 8, v. 1) et les humilia; et il affranchit le peuple d'Israël....

Et il défit aussi les Moabites; et les ayant vaincus, il les fit coucher par terre et mesurer avec des cordes. Une mesure de cordes était pour la mort, et une autre était pour la vie. Et Moab fut asservi au tribut....

David défit aussi Adadézer, roi de Soba en Syrie. Il lui prit sept cents cavaliers et vingt mille hommes de pied. Il coupa les jarrets à tous les chevaux des chariots, et n'en réserva que pour cent chariots.

Les Syriens de Damas vinrent au secours d'Adadézer, roi de Soba; et David en tua vingt-deux mille..... La Syrie entière lui paya tribut; il prit les armes d'or des officiers d'Adadézer, et les porta à Jérusalem (z)....

des chefs de la nation, et ont noyé ces actions, toujours ridiculement exagérées, dans des fatras de prodiges incroyables : c'est ce que dit positivement le lord Bolingbroke. Nous soumettons ces idées à ceux qui sont plus éclairés que lui et que nous.

(z) On est bien étonné que David, après la conquête de Jérusalem, ait payé encore tribut aux Philistins, et qu'il ait fallu de nouvelles victoires pour affranchir les Juifs de ce tribut. Cela prouve que ce peuple était encore un très-petit peuple.

La manière dont David traite les Moabites ressemble à la fable qu'on a débitée sur Busiris, qui fesait mesurer les captifs à la longueur de son lit. On leur coupait les membres qui débordaient, et on allongeait par des tortures les membres qui n'étaient pas assez longs. L'horrible cruauté de David fait de la peine à dom Calmet : *Cette exécution*, dit-il, *fait frémir; mais les lois de la guerre de ces temps-là permettaient de tuer les captifs.*

Nous osons dire à dom Calmet qu'il n'y avait point de lois de la guerre; que les Juifs en avaient moins qu'aucun peuple; et que chacun suivait ce que sa cruauté et son intérêt lui dictaient. On ne voit pas même que jamais des peuples ennemis des Juifs les aient traités avec une barbarie qui approche de la barbarie juive; car, lorsque les Amalécites prirent la bourgade de Sigelec, où David avait laissé ses femmes et ses enfans, il est dit *qu'ils ne tuèrent personne;* ils ne mesurèrent point les captifs avec des cordes, et ne firent point périr dans les supplices ceux dont les corps ne s'ajustaient point avec cette mesure.

Et en revenant de Syrie il tailla en pièces dix-huit mille hommes dans la vallée des Salines.... et les enfans de David étaient prêtres (*a*)....

Cependant il arriva que David (chap. 11, v. 2), s'étant levé de son lit après midi, se promenait sur le toit de sa maison royale; et il vit une femme qui se lavait sur son toit vis-à-vis de lui. Or cette femme était fort belle. Le roi envoya donc savoir qui était cette femme; et on lui rapporta que c'était Bethsabé, fille d'Élie, femme d'Urie l'Éthéen.

David l'envoya prendre par ses gens, et dès qu'elle fut venue, il coucha avec elle; après quoi, en se lavant, elle se sanctifia, se purifiant de son impureté....

Et après que David eut fait tuer Urie, la femme d'Urie, ayant appris que son mari était mort, le pleura.... Et après qu'elle eut pleuré, David la prit, grosse de lui, dans sa maison, et l'épousa (*b*).

Plusieurs savans nient formellement ces victoires de David en Syrie et jusqu'à l'Euphrate. Ils disent qu'il n'en est fait aucune mention dans les histoires; que si David avait étendu sa domination jusqu'à l'Euphrate, il eût été un des plus grands souverains de la terre. Ils regardent comme une exagération insoutenable ces prétendues conquêtes du chef d'une petite nation, maîtresse d'une seule ville qui n'était pas même encore bâtie.

Comme nous n'avons que des Juifs qui aient écrit l'histoire juive, et que les historiens orientaux qui auraient pu nous instruire sont perdus, nous ne pouvons décider sur cette question. Il n'est pas improbable que David ait fait quelques courses jusqu'auprès de Damas.

(*a*) Des commentateurs que Calmet a suivis, prétendent que *prêtres* signifie *princes* : Il est plus probable que David voulut joindre dans sa maison le sacerdoce avec l'empire; rien n'est plus politique. Au reste ces mots, *étaient prêtres*, n'ont aucun rapport avec ce qui précède et ce qui suit : c'est une marque assez commune de l'inspiration.

(*b*) L'aventure de Bethsabé est assez connue, et n'a pas besoin de long commentaire. Nous remarquerons que la maison d'Urie devait être très-voisine de la maison de David, puisqu'il voyait de son toit Bethsabé se baignant sur le sien. La maison royale était donc fort peu

Le Seigneur envoya donc Nathan vers David (chap. 12, v. 1).... Et Nathan lui dit : Tu as fait mourir Urie, l'Éthéen, et tu lui as pris sa femme; c'est pourquoi le glaive ne sortira jamais de ta maison dans toute l'éternité, parce que tu as méprisé et que tu as pris pour toi la femme d'Urie, l'Éthéen... Je prendrai donc tes femmes à tes yeux, je les donnerai à un autre, et il marchera avec elles devant les yeux de ce soleil; car tu as fait la chose secrètement, et moi je la ferai ouvertement à la face d'Israël et à la face du soleil.... Et David dit à Nathan : J'ai péché contre le Seigneur. Et Nathan dit à David :

de chose, n'étant pas séparée des autres par des murailles élevées, par des tours et des fossés, selon l'usage.

Il est remarquable que l'écrivain sacré se sert du mot *sanctifier* pour exprimer que Bethsabé se lava après le coït. On était légalement impur chez les Juifs, quand on était mal-propre. C'était un grand acte de religion de se laver; la négligence et la saleté étaient si particulières à ce peuple, que la loi obligeait à se laver souvent; et cela s'appelait *se sanctifier*.

Le mariage de Bethsabé, grosse de David, est déclaré nul par plusieurs rabbins et par plusieurs commentateurs. Parmi nous une femme adultère ne peut épouser son amant, assassin de son mari, sans une dispense du pape : c'est ce qui a été décidé par le pape Célestin III. Nous ignorons si le pape peut en effet avoir un tel pouvoir, mais il est certain que chez aucune nation policée, il n'est permis d'épouser la veuve de celui qu'on a assassiné.

Il y a une autre difficulté : si le mariage de David et de Bethsabé est nul, on ne peut donc dire que Jésus-Christ est descendant légitime de David, comme il est dit dans sa généalogie. Si on décide qu'il en descend légalement, on foule aux pieds la loi de toutes les nations : si le mariage de David et de Bethsabé n'est qu'un nouveau crime, Dieu est donc né de la source la plus impure. Pour échapper à ce triste dilemme, on a recours au repentir de David qui a tout réparé. Mais en se repentant il a gardé la veuve d'Urie; donc, malgré son repentir, il a encore aggravé son crime : c'est une difficulté nouvelle. La volonté du Seigneur suffit pour calmer tous ces doutes qui s'élèvent dans les ames timorées. Tout ce que nous savons, c'est que nous ne devons être ni adultères, ni homicides, ni épouser les veuves des maris que nous aurions assassinés.

Ainsi Dieu a tranféré ton péché, et tu ne mourras point (*c*).....

Et l'enfant qu'il avait eu de Bethzabé étant mort, il consola Bethzabé sa femme; il entra vers elle, et engendra un fils qu'il appela Salomon; et Dieu l'aima (*d*).....

Or, David assembla tout le peuple, et marcha contre Raba, et ayant combattu il la prit. Il ôta de la tête du roi son diadème, qui pesait un talent d'or, avec des perles précieuses; et ce diadème fut mis sur la tête de David. Il rapporta aussi un très-grand butin de la ville.... Et s'étant fait amener tous les habitans, il les scia en deux (chap. 12, v. 31) avec des scies; et fit passer sur eux des chariots de fer; il découpa des corps avec des couteaux, et les jeta dans des fours à cuire la brique (*e*).

(*c*) On demande si le prophète Nathan, en parlant au prophète David de ses femmes et de ses concubines, avec lesquelles Absalon, son fils, coucha sur la terrasse du palais, lui parlait avant ou après cette aventure. Il nous semble que le discours de Nathan précède de quelques années l'affront que fit Absalon à son père David, en couchant avec toutes ses femmes l'une après l'autre sur la terrasse du palais.

(*d*) Les critiques prétendent que le Seigneur ne fut point fâché que David eût épousé la veuve d'Urie, puisqu'il aima Salomon, né de David et de cette veuve. Nathan a prévenu cette critique, en disant que Dieu a transféré le péché de David. Ce fut le premier-né sur lequel le péché fut transporté; cet enfant mourut, et Dieu pardonna à son père; mais la menace de faire coucher toutes ses femmes et toutes ses filles avec un autre sur la terrasse de sa maison, subsista entièrement.

(*e*) On prétend qu'un talent d'or pesait environ quatre-vingt dix de nos livres de seize onces; il n'est guère possible qu'un homme ait porté un tel diadème; il aurait accablé Polyphème et Goliath. C'est là où Calmet pouvait dire encore que l'auteur sacré se permet quelques exagérations. Le diadème d'ailleurs n'était qu'un petit bandeau.

Il est à souhaiter que les inconcevables barbaries exercées sur les citoyens de Raba soient aussi une exagération. Il n'y a point d'exemple

Immédiatement après, Amnon, fils de David, aima sa sœur appelée Thamar (chap. 13, v. 1), sœur aussi d'Absalon, fils de David; et il l'aima si fort qu'il en fut malade; car comme elle était vierge, il était difficile qu'il fît rien de malhonnête avec elle.... Or Amnon avait un ami fort prudent, qui s'appelait Jonadab, et qui était propre neveu de David. Et Jonadab dit à Amnon : Pourquoi maigris-tu, fils de roi? que ne m'en dis-tu la cause? Amnon lui dit : C'est que j'aime ma sœur Thamar, sœur de mère de mon frère Absalon (*f*).

Jonadab lui ayant donné conseil...... et Thamar étant venue chez son frère Amnon, qui était couché dans son lit...... Amnon se saisit d'elle, et lui dit :

dans l'histoire d'une cruauté si énorme et si réfléchie. M. Huet de Londres ne manque pas de la peindre avec les couleurs qu'elle semble mériter. Calmet dit *qu'il est à présumer que David ne suivit que les lois communes de la guerre; que l'Écriture ne reproche rien sur cela à David, et qu'elle lui rend même le témoignage exprès que, hors le fait d'Urie, sa conduite a été irréprochable.* Cette excuse serait bonne dans l'histoire des tigres et des panthères. *Quel homme*, s'écrie M. Huet, *s'il n'a pas le cœur d'un vrai Juif, pourra trouver des expressions convenables à une pareille horreur?* Est-ce là l'homme selon le cœur de Dieu? *Bella! horrida bella!*

Nous croirions outrager la nature, si nous prétendions que Dieu agréa cette action affreuse de David; nous aimons mieux douter qu'elle ait été commise.

(*f*) M. Huet s'exprime bien violemment sur cet inceste d'Amnon, et sur tous les crimes qui en résultèrent. *On ne sort*, dit-il, *d'une horreur que pour en rencontrer une autre dans cette famille de David.*

L'histoire profane rapporte des incestes qui ont quelque ressemblance avec celui d'Amnon; et il n'est pas à présumer que les uns aient été copiés des autres; car, après tout, de pareilles impudicités n'ont été que trop communes chez toutes les nations. Mais ce qu'il y a ici d'étrange, c'est qu'Amnon confie sa passion criminelle à son cousin germain Jonadab. Il fallait que la famille de David fût bien dissolue, pour qu'un de ses fils, qui pouvait avoir tant de concubines à son service, voulût absolument jouir de sa propre sœur, et que son cousin germain lui en facilitât les moyens.

Viens, couche avec moi, ma sœur. Elle lui répondit : Non, mon frère, ne me violente pas : cela n'est pas permis dans Israël; ne me fais pas de sottises : car je ne pourrais supporter cet opprobre; et tu passerais pour un fou dans Israël.... Demande-moi plutôt au roi en mariage, et il ne refusera pas de me donner à toi......

Amnon ne voulut point se rendre à ses prières; étant plus fort qu'elle, il la renversa, et coucha avec elle. Et ensuite il conçut pour elle une si grande haine, que sa haine était plus grande que ne l'avait été son amour. Et il lui dit : Lève-toi et va-t'en. Thamar lui dit : Le mal que tu me fais à présent, est encore plus fort que le mal que tu m'as fait. Mais Amnon, ayant appelé un valet, lui dit : Chasse de ma chambre cette fille, et ferme la porte sur elle (*g*)......

Absalon, fils de David, ne parla à son frère Amnon de cet outrage ni en bien ni en mal; mais il le haïssait beaucoup, parce qu'il avait violé sa sœur Thamar.....

(*g*) Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que Thamar dit à son frère : *Demande-moi en mariage*, etc. Le *Lévitique* défend expressément, au chap. XVIII, de révéler la turpitude de sa sœur. Mais quelques Juifs prétendent qu'il était permis d'épouser la sœur de père, et non pas de mère. C'était tout le contraire chez les Athéniens et chez les Égyptiens : ils ne pouvaient épouser que leur sœur de mère; il en fut de même, dit-on, chez les Perses.

Il fallait bien que les Hébreux fussent dans l'usage d'épouser leurs sœurs; puisque Abraham dit à deux rois, qu'il avait épousé la sienne. Il se peut que plusieurs Juifs aient fait depuis comme le père des croyans disait qu'il avait fait. Le chapitre XVIII du *Lévitique*, après tout, ne défend que de révéler la turpitude de sa sœur; mais quand il y a mariage, il n'y a plus turpitude. Le *Lévitique* pouvait très-bien avoir été absolument inconnu des Juifs pendant leurs sept servitudes; et ce peuple, qui n'avait pas de quoi aiguiser ses serpettes, et qui n'avait eu si long-temps ni feu ni lieu, pouvait fort bien n'avoir point de libraire; puisqu'on ne trouva que long-temps après le *Pentateuque*, sous le melch Josias.

Et il donna ordre à ses valets que, dès qu'ils verraient Amnon pris de vin dans un festin, ils l'assassinassent en gens de cœur.... Les valets firent à Amnon ce qu'Absalon leur avait commandé; et aussitôt tous les enfans du roi s'enfuirent chacun sur sa mule (*h*).

Or, il n'y avait point d'homme dans tout Israël plus beau qu'Absalon; il n'avait pas le moindre défaut depuis les pieds jusqu'à la tête; et lorsqu'il tondait ses cheveux, qu'il ne tondait qu'une fois l'an, parce que le poids de ses cheveux l'embarrassait, le poids de ses cheveux était de deux cents sicles......

Absalon demeura deux ans à Jérusalem sans voir la face du roi..... Ensuite il fit dire à Joab de venir le trouver, pour le prier de le remettre entièrement dans les bonnes grâces du roi son père. Mais Joab ne voulut

(*h*) C'est une grande impureté de coucher avec sa sœur; c'est une extrême brutalité de la renvoyer ensuite avec outrage; mais c'est sans doute un crime encore beaucoup plus grand d'assassiner son frère dans un festin. Il est triste de ne voir que des forfaits dans toute l'histoire de Saül et de David.

Tous les frères d'Absalon, témoins de ce fratricide, sortent de table et montent sur leurs mules, comme s'ils craignaient d'être assassinés ainsi que leur frère Amnon.

C'est la première fois qu'il est parlé de mulets dans l'histoire juive. Tous les princes d'Israël, avant ce temps, sont montés sur des ânes. Le père Calmet dit que *les mulets de Syrie ne sont pas produits de l'accouplement d'un âne et d'une jument, et qu'ils sont engendrés d'un mulet et d'une mule.* Il cite Aristote; mais *il vaudrait mieux, sur cette affaire, consulter un bon muletier.* Nous avons vu plusieurs voyageurs qui assurent qu'Aristote s'est trompé, et qu'il a trompé Calmet. Il n'y a point de naturaliste aujourd'hui qui croie aux prétendues races de mulets.

Un bourriquet fait un beau mulet à une cavale; la nature s'arrête là; et le mulet n'a pas le pouvoir d'engendrer. Pourquoi donc la nature lui a-t-elle donné l'instrument de la génération? On dit qu'elle ne fait rien en vain; cependant l'instrument d'un mulet devient la chose du monde la plus vaine: il en est des parties du mulet comme des mamelles des hommes; ces mamelles sont très-inutiles, et ne servent qu'à figurer.

pas venir chez Absalon...... et étant mandé une seconde fois, il refusa encore de venir...... Absalon dit alors à ses gens : Vous savez que Joab a un champ d'orge auprès de mon champ; allez, et mettez-y le feu...... Et les gens d'Absalon brûlèrent la moisson de Joab...... Joab alla trouver Absalon dans sa maison, et lui dit : Pourquoi tes valets ont-ils mis le feu à mon orge? Absalon répondit à Joab : Je t'ai fait prier de me venir voir, afin de me raccommoder avec le roi; je t'en prie, fais-moi voir la face du roi; et s'il se souvient encore de mon iniquité, qu'il me tue (*i*).

Joab alla donc parler au roi, qui appela Absalon; et Absalon s'étant prosterné, le roi le baisa......

Ensuite Absalon se fit faire des chariots; il assembla des cavaliers, et cinquante hommes qui marchaient devant lui..... Et il fit une grande conjuration, et le peuple s'attroupa auprès d'Absalon......

Et quarante ans après, Absalon dit à David : Il faut que j'aille à Hébron pour accomplir un vœu que j'ai voué au Seigneur dans Hébron. Et David dit à Absalon : Va-t'en en paix. Et Absalon s'en alla dans Hébron; et Absalon fit publier dans tout Israël, au son de la trompette, qu'il régnait dans Hébron.

David dit à ses officiers qui étaient avec lui à Jérusalem : Allons, enfuyons-nous vite, hâtons-nous de sortir, de peur qu'on ne nous frappe dans la bouche du glaive..... Le roi David sortit donc avec tout son

(*i*) M. Huet dit que cette conduite d'Absalon avec Joab est moins horrible que tout le reste, mais qu'elle est excessivement ridicule; que jamais on ne s'est avisé de brûler les orges d'un général d'armée, d'un secrétaire d'état, pour avoir une conversation avec lui; que ce n'est pas là le moyen d'avoir des audiences. Il va jusqu'à la raillerie : il dit que le capitaine Joab ne fit pas ses orges avec Absalon. Cette plaisanterie est froide; il ne faut pas tourner la sainte Écriture en raillerie.

monde, en marchant avec ses pieds, laissant seulement dix de ses concubines pour garder la maison..... Ainsi étant sorti avec ses pieds, suivi de tout Israël, il s'arrêta loin de sa maison; et tous ses officiers marchaient auprès de lui; et les troupes des Théens, des Céréthins, des Phélétins, et six cents Géthéens, très-courageux, marchaient à pied devant lui (*k*).....

Tout le peuple pleurait à haute voix; et le roi passa le torrent de Cédron; et tout le peuple s'en allait dans le désert (*l*).....

(*k*) Le lord Bolingbroke raconte que le général Widers, qui s'était tant signalé à la fameuse bataille de Bleinheim, entendant un jour son chapelain lire cet endroit de la Bible, lui arracha le livre, et lui dit : Par D..., chapelain, voilà un grand poltron et un grand misérable que ton David, de s'en aller pieds nus avec son beau régiment de Géthéens; par D. . . j'aurais fait volte-face, jarni D. . . j'aurais couru à ce coquin d'Absalon. Mord. . . . je l'aurais fait pendre au premier poirier.

Le discours et les juremens de ce Widers sont d'un soldat; mais il avait raison dans le fond, quoique ses paroles soient fort irrévérencieuses.

(*l*) Si l'auteur sacré n'avait été qu'un écrivain ordinaire, il aurait détaillé la rébellion d'Absalon; il aurait dit quelles étaient les forces de ce prince; il nous aurait appris pourquoi David, ce grand guerrier, s'enfuit de Jérusalem avant que son fils y fût arrivé. Jérusalem était-elle fortifiée? ne l'était-elle pas? Comment tout le peuple qui suit David, ne fait-il pas résistance? Est-il possible qu'un homme aussi impitoyable que David, qui vient de scier en deux, d'écraser sous des herses, de brûler dans des fours ses ennemis vaincus, s'enfuie de sa capitale en pleurant comme un sot enfant, sans faire la moindre tentative pour réprimer un fils criminel? Comment, étant accompagné de tant d'hommes d'armes, et de tous les habitans de Jérusalem, ce Séméi lui jeta-t-il des pierres impunément tout le long du chemin.

C'est sur de telles incompatibilités que les Tilladet, les Le Clerc, les Astruc ont pensé que nous n'avons que des extraits informes des livres juifs. Les auteurs de ces extraits écrivaient pour des Juifs qui étaient au fait des affaires; ils ne savaient pas que leurs livres seraient lus un jour par des Bretons et par des Gaulois.

A l'égard de ce pauvre Miphiboseth, fils de Jonathas, fils de Saül, comment ce boiteux espérait-il de régner? Comment David, qui n'a plus rien, qui ne peut plus disposer de rien, donne-t-il tout le bien du prince

Après que David fut monté au haut du mont (chap. 16, v. 1), Siba, intendant de la maison de Miphiboseth, petit-fils de Saül, vint au-devant de lui avec deux ânes chargés de deux cents pains, de cent cabas de figures, de cent paquets de raisins secs, et d'une peau de bouc pleine de vin.

Le roi lui dit : Où est Miphiboseth, le fils de votre ancien maître Jonathas ? Siba répondit au roi : Miphi boseth est resté dans Jérusalem, disant : Aujourd'hui Israël me rendra le royaume de mon père. Le roi dit à Siba : Eh bien ! je te donne tous les biens de Miphiboseth.

Or, le roi David étant venu jusqu'au Bahurim, il sortit un homme de la maison de Saül, nommé Séméi, qui le maudit et lui jeta des pierres et à tous ses gens, pendant que tout le peuple et tous les guerriers marchaient à côté du roi à droite et à gauche..... Et il maudissait le roi, en lui disant : Va-t'en, homme de sang; va-t'en, homme de Bélial.

Cependant Absalon entra dans Jérusalem avec tout le peuple de son parti, et accompagné de son conseiller Achitophel..... Et Achitophel dit à Absalon : Crois-moi, entre dans toutes les concubines de ton père, qu'il a laissées pour la garde de sa maison, afin que, quand tous les Israélites sauront que tu as ainsi déshonoré ton père, ils en soient plus fortement attachés à toi. Absalon fit donc tendre (chap. 16, v. 22) un tabernacle sur le toit de la maison, et entra dans toutes les concubines de son père devant tout Israël (*m*).

Miphiboseth à son domestique Siba ? Fréret dit que si ce prince Miphiboseth avait un intendant (ce qui est difficile à croire), cet intendant se serait emparé du bien de son maître sans attendre la permission du roi David.

(*m*) Les critiques disent que ce n'est pas un moyen bien sûr de

Or, du temps de David (chap. 21, v. 1), il arriva une famine qui dura trois ans. David consulta l'oracle du Seigneur, et le Seigneur dit : C'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire, parce qu'il tua des Gabaonites. Le roi ayant fait appeler des Gabaonites, leur rapporta l'oracle..... Or, les Gabaonites n'étaient point des Israélites, ils étaient des restes des Amorrhéens, et les Israélites avaient autrefois juré la paix avec eux ; et Saül voulut les détruire dans son zèle, comme pour servir les enfans d'Israël et de Juda.....

David dit donc aux Gabaonites : Que ferai-je pour vous? comment vous apaiserai-je, afin que vous bénissiez l'héritage du Seigneur? Ils lui répondirent : Nous devons détruire la race de celui qui nous opprima injustement, de façon qu'il ne reste pas un seul homme de la race de Saül dans toutes les terres d'Israël (*n*).

s'attacher tout un peuple, que de commettre en public une chose si indécente.

Les incrédules refusent de croire qu'Absalon, tout jeune qu'il était, ait pu consommer l'acte avec dix femmes devant tout le peuple : mais le texte ne dit pas qu'Absalon ait commis ces dix incestes tout de suite ; il est naturel qu'il ait mis quelque intervalle à sa lubricité.

Les mauvais plaisans sont inépuisables en railleries sur ces prouesses du bel Absalon : ils disent que, depuis Hercule, on ne vit jamais un plus beau fait d'armes. Nous ne répéterons pas leurs sarcasmes et leurs prétendus bons mots qui alarmeraient la pudeur autant que les dix incestes consécutifs d'Absalon.

Les sages se contentent de gémir sur les barbaries de David, sur son adultère avec Bethsabé, sur son mariage infâme avec elle, sur la lâcheté qu'il montre en fuyant pieds nus quand il peut combattre, sur l'inceste de son fils Amnon, sur les dix incestes de son fils Absalon, sur tant d'atrocités et de turpitudes, sur toutes les horribles abominations des règnes du melch Saül et du melch David.

(*n*) Ce passage a fort embarrassé tous les commentateurs. Il n'est dit en aucun endroit de la sainte Écriture, que Saul eût fait le moindre tort aux Gabaonites; au contraire il était lui-même un des habitans de Gabaa;

Donnez-nous sept enfans de Saül, afin que nous les fassions pendre au nom du Seigneur dans Gabaa; car Saül était de Gabaa, et il fut l'élu du Seigneur..... Et le roi David leur dit : Je vous donnerai les sept enfans.... Et il prit les deux enfans de Saül et de Respha, fille d'Aya, qui s'appelaient Armoni et Miphiboseth, et cinq fils que Michol, fille de Saül, avait eus de son mari Adriel..... Et il mit ses sept enfans entre les mains des Gabaonites (chap. 21, v. 9), qui les pendirent devant le Seigneur; et ils furent pendus tous ensemble au commencement de la moisson des orges (*o*).

et il est naturel qu'il ait favorisé ses compatriotes, quoiqu'ils ne fussent pas Juifs.

Quant à la famine qui désola trois ans le pays du temps du melch David, rien ne fut si commun dans ce pays qu'une famine. Les livres saints parlent très-souvent de famine; et quand Abraham vint en Palestine, il y trouva la famine.

On ne sort point de surprise lorsque Dieu lui-même dit à David, que cette famine n'est envoyée qu'à cause de Saül qui était mort longtemps auparavant, et parce que Saül avait eu de mauvaises intentions contre un peuple qui n'était pas le peuple de Dieu.

(*o*) Le lord Bolingbroke, MM. Fréret et Huet s'élèvent contre cette action avec une force qui fait trembler; ils décident que de tous les crimes de David celui-ci est le plus exécrable. David, dit M. Huet, cherche un infâme prétexte pour détruire par un supplice infâme toute la race de son roi et de son beau-père; il fait pendre jusqu'aux enfans que sa propre femme Michol eut d'un autre mari, lorsqu'il la répudia; il les livre, pour être pendus, entre les mains d'un petit peuple qui ne devait nullement être à craindre, puisque alors David est supposé être vainqueur de tous ses ennemis. Il y a dans cette action non-seulement une barbarie qui ferait horreur aux sauvages, mais une lâcheté dont le plus vil de tous les hommes ne serait pas capable. A cette lâcheté et à cette fureur David joint encore le parjure; car il avait juré à Saül de ne jamais ôter la vie à aucun de ses enfans. Si, pour excuser ce parjure, on dit qu'il ne les pendit pas lui-même, mais qu'il les donna aux Gabaonites pour les pendre, cette excuse est aussi lâche que la conduite de David même, et ajoute encore un degré de scélératesse.

De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve dans toute cette histoire

Et la fureur du Seigneur (chap. 24, v. 1) se joignit à sa fureur contre les Israélites, et elle excita David contre eux, en lui disant : Va, dénombre Israël et Juda..... Le roi dit donc à Joab, chef de son armée : Promène-toi dans toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabé; dénombre le peuple, afin que je sache son nombre..... Et Joab ayant parcouru toute la terre pendant neuf mois et vingt jours, il donna au roi le dénombrement du peuple; et l'on trouva dans les tribus d'Israël huit cent mille hommes robustes tirant l'épée, et dans Juda cinq cent mille combattans..... Le lendemain au matin, David s'étant levé, la parole de Dieu s'adressa au prophète Gad, lequel était le devin, le voyant de David..... Dieu dit à Gad : Va, et parle ainsi à David : Voici ce que dit le Seigneur. De trois choses choisis-en une, afin que je te la fasse; ou tu auras la famine sur la terre pendant sept ans; ou tes ennemis te battront, et tu fuiras pendant trois mois; ou la peste sera dans ta terre pendant trois jours : délibère, et vois ce que tu veux que je dise à Dieu qui m'a envoyé (*p*).

que l'assemblage de tous les crimes, de toutes les perfidies, de toutes les infamies, au milieu de toutes les contradictions.

Ces reproches sanglans font dresser les cheveux à la tête. Le R. P. dom Calmet repousse ces invectives en disant que *David avait ordre de la part de Dieu qu'il avait consulté, et que David ne fut ici que l'exécuteur de la volonté de Dieu;* il cite Estius, Grotius, et les antiquités de Flavien Josèphe.

(*p*) Il y a beaucoup de choses importantes à remarquer dans cet article. D'abord le texte de la *Vulgate* dit expressément que la fureur de Dieu redoublée inspira David, et le porta, par un ordre positif, à faire ce dénombrement, que Dieu punit ensuite par le fléau le plus destructif. C'est ce qui fournit un prétexte à tant d'incrédules de dire que Dieu est souvent représenté chez les Juifs comme ennemi du genre humain, et occupé de faire tomber les hommes dans le piége.

Secondement, le Seigneur a lui-même ordonné trois dénombremens dans le *Pentateuque*.

David dit à Gad : Je suis dans un grand embarras ; mais il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu par la peste, que dans la main des hommes ; car ses miséricordes sont grandes.

Aussi Dieu envoya la peste en Israël. Depuis le matin jusqu'au troisième jour, et depuis Dan jusqu'à Bersabé, il mourut du peuple soixante et dix mille mâles.

Et comme l'ange du Seigneur étendait encore sa main sur Jérusalem pour la perdre, le Seigneur eut pitié de l'affliction ; et il dit à l'ange qui frappait : C'est assez, à présent arrête la main. Or, l'ange du Seigneur était alors tout vis-à-vis d'Arauna le Jébuséen...... Et David, voyant l'ange qui frappait

Troisièmement, rien n'est plus utile et plus sage, comme rien n'est plus difficile, que de faire le dénombrement exact d'une nation ; et non-seulement cette opération de David est très-prudente, mais elle est sainte, puisqu'elle lui est ordonnée par la bouche de Dieu même.

Quatrièmement, tous les incrédules crient à l'exagération, à l'imposture, au ridicule, d'admettre à David treize cent mille soldats dans un si petit pays ; ce qui ferait, en comptant seulement pour soldats le cinquième du peuple, six millions cinq cent mille ames ; sans compter les Cananéens et les Philistins qui venaient tout récemment de livrer quatre batailles à David, et qui étaient répandus dans toute la Palestine.

Cinquièmement, le livre des *Paralipomènes*, qui contredit très-souvent le livre des *Rois*, compte quinze cent soixante et dix mille soldats ; ce qui monterait à un nombre bien plus prodigieux encore et plus incroyable.

Les commentateurs succombent sous le poids de ces difficultés ; et nous aussi. Nous ne pouvons que prier l'Esprit Saint qu'il daigne nous éclairer.

Sixièmement, les critiques malintentionnés, comme Meslier, Boulanger et autres, pensent qu'il y a une affectation puérile, ridicule, indigne de la majesté de Dieu, d'envoyer le prophète Gad au prophète David, pour lui donner à choisir l'un des trois fléaux pendant sept ans, ou pendant trois mois, ou pendant trois jours. Ils trouvent dans cette cruauté une dérision, et je ne sais quel caractère de conte oriental qui ne devrait pas être dans un livre où l'on fait agir et parler Dieu à chaque page.

toujours le peuple, dit au Seigneur : C'est moi qui ai péché; j'ai agi injustement; ces gens, qui sont des brebis, qu'ont-ils fait? Je te prie que ta main se tourne contre moi et contre la maison de mon père (*q*).

Alors Gad vint à David (chap. 24, v. 18), et lui dit : Monte, et dresse un autel dans l'aire d'Arauna le Jébuséen.

Or le roi David avait vieilli (Rois, livre III, chap. 1[er], v. 1), ayant beaucoup de jours; et quoiqu'on le couvrît de plusieurs robes, il ne se réchauffait point. Ses officiers dirent donc : Allons chercher une jeune fille pour le seigneur notre roi, et qu'elle reste devant

(*q*) Une peste qui extermine en trois jours soixante et dix mille mâles, *viros*, doit avoir tué aussi soixante et dix mille femelles. Il paraît affreux aux critiques que Dieu tue cent quarante mille personnes de son peuple chéri, auquel il se communique tous les jours, avec lequel il vit familièrement; et cela parce que David a obéi à l'ordre de Dieu même, et a fait la chose du monde la plus sage.

Ils trouvent encore mauvais que l'arche du Seigneur soit dans la grange d'un étranger. David, selon eux, devait au moins la loger dans sa maison.

Enfin M. Fréret pense que l'auteur sacré imite visiblement Homère, quand le Seigneur arrête la main de l'ange exterminateur. Selon lui, il est très-probable que l'auteur, qu'il croit être Esdras, avait entendu parler d'Homère. En effet Homère, dans son premier chant de l'Iliade, peint Apollon descendant des sommets de l'Olympe, armé de son carquois, et lançant ses flèches sur les Grecs, contre lesquels il était irrité.

Nous ne sommes pas de l'avis de M. Fréret. Nous pensons qu'Esdras lui-même ne connut jamais les Grecs, et que jusqu'au temps d'Alexandre il n'y eut jamais le moindre commerce entre la Grèce et la Palestine. Ce n'est pas que quelque Juif ne pût, dès le siècle d'Esdras, aller exercer le courtage dans Corinthe et dans Athènes; mais les gens de cette espèce ne composaient pas l'histoire des Israélites.

Pour les autres objections, il faut avouer que Calmet y répond trop faiblement.

Nous ne croyons pas que le choix des trois fléaux soit puéril; au contraire, cette rigueur nous semble terrible. Mais qui peut juger les jugemens de Dieu!

le roi, et qu'elle le caresse, et qu'elle dorme avec le seigneur notre roi. Et ayant trouvé Abisag de Sunam, qui était très-belle, ils l'amenèrent au roi, et elle coucha avec le roi, et elle le caressait; et le roi ne forniqua pas avec elle (*r*).

Cependant Adonias, fils de David, disait : Ce sera moi qui régnerai..... Il avait dans son parti Joab le général des armées, et Abiathar le grand-prêtre. Mais un autre grand-prêtre nommé Sadok, et le capitaine Banaia, et le prophète Nathan, et Séméi, n'étaient pas pour Adonias.....

Ce prince donna un grand festin à tous ses frères et aux principaux de Juda; mais il n'invita ni son frère Salomon, ni le prophète Nathan, ni Banaia, ni les autres prêtres.

Alors Nathan dit à Bethsabé, mère de Salomon : N'avez-vous pas ouï dire qu'Adonias s'est déjà fait roi, et que notre seigneur David n'en sait rien ? Allez vite vous présenter au roi David..... Pendant que vous lui parlerez je surviendrai après vous, et je confirmerai tout ce que vous aurez dit (*s*) ....

(*r*) Le R. P. dom Calmet observe qu'une jeune fille fort belle est très-propre à ranimer un homme de soixante et dix ans; c'était alors l'âge de David. Il dit qu'un médecin juif conseilla à l'empereur Frédéric Barberousse de coucher avec de jeunes garçons et de les mettre sur sa poitrine. Mais on ne peut pas toute la nuit tenir sur sa poitrine un jeune garçon. On emploie, ajoute-t-il, de petits chiens au même usage. Il faut que Salomon crût que son père avait mis la belle Abisag à un autre usage, puisqu'il fit assassiner (comme nous le verrons) son frère aîné Adonias, pour lui avoir demandé Abisag en mariage; comme s'il avait voulu épouser la veuve ou la concubine de son père.

(*s*) M. Huet ne passe pas sous silence cette intrigue de cour; il s'élève violemment contre elle. On ne voit point, dit-il, le Seigneur ordonner d'abord que l'on verse de l'huile sur la tête de Salomon, et qu'il soit oint et christ; tout se fait ici par cabales. L'ordre de la succession n'était pas encore bien établi chez les Juifs : mais il était

..... Le roi David dit : Faites-moi venir le prophète Sadok, le prophète Nathan, et le capitaine Banaia ; prenez avec vous mes officiers ; mettez mon fils Salomon sur ma mule, chantez avec la trompette ; et vous direz : Vive le roi Salomon !.....

Les convives d'Adonias se levèrent de table; et chacun s'en alla de son côté; et Adonias alla se réfugier à la corne de l'autel.....

Or la mort de David approchant, il recommanda à Salomon, en lui disant : Tu sais ce qu'a fait autrefois Joab, qui mit du sang autour de ses reins, et dans les souliers qu'il avait aux pieds. Tu ne permettras pas que ses cheveux blancs descendent en paix au tombeau ; je compte sur ta sagesse..... J'ai juré à Séméi que je ne le ferais point périr par le glaive ; mais tu es sage, tu sauras ce qu'il faut faire ; ne permets pas que ses cheveux blancs descendent dans la fosse autrement que par une mort sanglante (*t*). Et David s'endormit avec ses pères.

naturel que le fils aîné succédât à son père; d'autant plus qu'il n'était point né d'une femme adultère, comme Salomon. L'auteur sacré ne présente pas Nathan comme un prophète inspiré de Dieu dans cette occasion, mais comme un homme qui est à la tête d'un parti, qui fait une brigue avec Bethsabé pour ravir la couronne à l'aîné, et qui emploie le mensonge pour parvenir à ses fins; car il accuse Adonias de s'être fait roi : et ce prince avait dit seulement, j'espère d'être roi; son droit était reconnu par les deux principales têtes du royaume, un grand-prêtre et un général d'armée. C'est une chose étonnante qu'il y ait deux grands-prêtres à la fois. La loi en cela était violée; et deux grands-prêtres opposés l'un à l'autre devaient nécessairement exciter des troubles.

M. Huet excuse un peu David, qui était affaibli par l'âge; mais il ne pardonne ni à Salomon ni à Bethsabé, encore moins au prophète Nathan, auquel il donne les épithètes les plus injurieuses. Nous ne pouvons nous empêcher de voir qu'il y avait en effet une grande cabale pour Salomon contre Adonias; mais enfin le doigt de Dieu est partout : il se sert des moyens humains comme des plus divins.

(*t*) M. Huet dit sans détour que David meurt comme il a vécu. Il a

Salomon prit possession du trône de son père, et affermit son règne..... Adonias alla implorer la protection de sa belle-mère Bethsabé, et lui dit : Vous savez que le règne m'appartenait comme à l'aîné, et que, de plus, tout Israël m'avait choisi pour roi ; mais mon royaume a été transporté à mon frère, et le Seigneur l'a constitué ainsi : je ne demande qu'une grâce ; le roi Salomon ne vous refusera rien ; je vous prie qu'il me laisse épouser Abisag, la Sunamite.... Bethsabé dit donc à Salomon son fils : Je te prie, donne pour femme Abisag, la Sunamite, à ton frère Adonias. Le roi Salomon répondit à sa mère : Pourquoi demandes-tu Abisag, la Sunamite, pour Adonias ? Demande donc aussi le royaume ; car il est mon frère aîné, et il a pour lui Abiathar, le grand-prêtre, et le capitaine Joab... (*u*).

l'horrible ingratitude d'ordonner qu'on tue son général d'armée auquel il devait sa couronne. Il se parjure avec Séméi, après lui avoir fait serment de ne jamais attenter à sa vie. Enfin il est assassin et perfide jusque sur les bords du tombeau.

Le R. P. dom Calmet justifie David par ces paroles remarquables : « David avait reçu de grands services de Joab, et l'impunité qu'il lui avait accordée pendant si long-temps était une espèce de récompense de ses longs travaux ; mais cette considération ne dispensait pas David de l'obligation de punir le crime et d'exercer la justice contre Joab. Enfin les raisons de reconnaissance ne subsistaient pas à l'égard de Salomon ; et ce prince avait un motif particulier de faire mourir Joab, qui est, qu'il avait conspiré de donner le royaume à Adonias, à son exclusion. »

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le commentateur qui avait entrepris de continuer cet ouvrage s'est arrêté ici, ayant été appelé à la cour d'un grand prince pour être son aumônier. Un troisième commentateur s'est présenté, et a continué avec la même érudition et la même impartialité, mais avec trop de véhémence peut-être, et trop de hardiesse.

(*u*) En tâchant de suivre mes deux prédécesseurs, j'observe d'abord que cette histoire n'a rien de commun ni avec nos saints dogmes, ni avec la foi, ni avec la charité. Le jeune Adonias demande à son frère puîné,

Salomon jura donc (chap. 2, v. 23 et 24) par Dieu.... disant : Je jure par Dieu, qui m'a mis sur le trône de David mon père, qu'aujourd'hui Adonias mon frère sera mis à mort. Et le roi Salomon envoya le capitaine Banaia, fils de Joïadad, qui assassina Adonias, et il mourut..... Cette nouvelle étant venue au capitaine Joab, qui était attaché au prince Adonias, il s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, et embrassa la corne de l'autel..... On vint dire au roi Salomon que Joab s'était réfugié dans le tabernacle de Dieu, et qu'il s'y tenait à l'autel. Et le roi Salomon envoya aussitôt le capitaine Banaia, fils de Joïadad, disant : Cours vite, va tuer Joab..... Banaia alla donc au tabernacle de Dieu, et dit à Joab : Sors d'ici, que je te tue. Joab lui répondit : Je ne sortirai point ; je mourrai ici..... Le capitaine Banaia alla rapporter la chose au roi. Le roi lui répondit : Fais comme je t'ai dit (x), assassine

devenu roi par la brigue de Bethsabé et du prophète Nathan, une seule grâce, qui ne tire à aucune conséquence : il veut, pour tout dédommagement du royaume qu'il a perdu, une jeune fille, une servante, qui réchauffait son vieux père ; il est si simple et de si bonne foi, qu'il implore pour obtenir cette fille la protection de la mère de Salomon, de cette même Bethsabé qui lui a fait perdre la couronne ; et, pour toute réponse, le sage Salomon jure par Dieu qu'il fera assassiner son frère Adonias ; et sur-le-champ, sans consulter personne, il commande au capitaine Banaia d'aller tuer ce malheureux prince. Est-ce là l'histoire du peuple de Dieu ? Est-ce l'histoire du sérail du grand-turc ? Est-ce celle des voleurs de grands chemins ?

(x) Si l'on peut ajouter un crime nouveau aux scélératesses par lesquelles Salomon commence son règne, il y ajoute un sacrilége. Le capitaine Banaia lui rapporte que Joab implore la miséricorde de Dieu dans le tabernacle, et qu'il embrasse la corne de l'autel. Cet officier n'ose commettre un assassinat dans un lieu si saint. Salomon n'en est point touché ; il ordonne au capitaine de massacrer Joab à l'autel même. S'il est quelque chose d'étrange après tant d'horreurs, c'est que Dieu, qui a fait périr cinquante mille hommes de la populace, et soixante et dix hommes du peuple, pour avoir regardé son arche, ne venge point ce coffre sacré, sur lequel on a égorgé le plus grand capitaine des Juifs, à qui David devait sa couronne.

Joab, et l'enterre; et je ne serai pas responsable, ni moi, ni la maison de mon père, du sang innocent répandu par Joab; que le Seigneur donne une paix éternelle à David, à sa semence, à sa maison, et à son trône..... Donc le capitaine Banaia, fils de Joïadad, retourna vers Joab, et l'assassina à l'autel; et il enterra Joab en sa maison dans le désert.

Le roi envoya aussi vers Séméi, et lui dit : Bâtis-toi une maison dans Jérusalem, et n'en sors point pour aller d'un côté ni d'un autre; si tu en sors jamais, et si tu passes le torrent de Cédron, je te ferai tuer au même jour.

Séméi dit au roi : Cet ordre est très-juste. Mais, au bout de trois ans il arriva que les esclaves de Séméi s'enfuirent vers Akis, roi de Geth. Séméi fit aussitôt sangler son âne, et s'en alla vers Akis à Geth pour redemander ses esclaves, et les ramena de Geth.....

Et Salomon, en ayant été averti, commanda à Banaia, fils de Joïadad, d'aller tuer Séméi; et le capitaine Banaia y alla sur-le-champ, et il assassina Séméi, qui mourut (*y*).....

Cependant le Seigneur apparut (chap. 3, v. 5) à Salomon en songe, disant : Demande ce que tu veux que je te donne..... Et Salomon dit au Seigneur : Je te prie de me donner un cœur docile, afin que je puisse juger ton peuple, et discerner entre le bon et le mauvais;

(*y*) A peine Salomon, cruel fils de l'infâme Bethsabé, s'est-il signalé par l'assassinat, par le sacrilége et par le fratricide, qu'il tend un piége à ce Séméi, conseiller d'état du roi son père. Il attend que ce pauvre vieillard ait sellé son âne pour aller redemander son bien, et qu'il ait passé le torrent de Cédron, pour le faire tuer sous couleur de justice. Qu'on lise l'histoire de Caligula et de Néron, et qu'on voie si ces monstres ont commencé ainsi leur règne par de tels crimes. On dit que Dieu punit Salomon pour avoir offert de l'encens aux dieux de ses femmes et de ses maîtresses; et moi j'ose croire que s'il fut enfin puni, ce fut pour ses assassinats.

car qui pourra juger ce peuple, qui est fort nombreux ?

..... Et Dieu lui dit dans ce songe : Parce que tu as demandé cette parole, et que tu n'as pas requis longues années, ni richesses, ni la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé sagesse pour discerner justice, je ferai selon ton discours ; je te donne un cœur intelligent, de sorte que jamais homme, ni avant toi, ni après toi, n'aura été semblable à toi (z). Mais je te donnerai en outre richesses et gloire que tu n'as point demandées ; de sorte que nul ne sera semblable à toi en gloire et en richesses. Salomon se réveilla ; et il vit que c'était un songe.

Salomon (a) avait donc sous sa domination (chap. 4,

(z) C'est cependant immédiatement après cette foule de crimes que Dieu parle à Salomon. Dieu vient continuellement sur la terre pour s'entretenir avec des Juifs ! mais passons. Cette fois-ci Dieu n'apparaît à Salomon que dans un rêve : comment l'a-t-on su ? il le dit donc à quelque autre Juif ; et c'est sur la foi de cet autre Juif qu'un scribe juif a écrit cette histoire singulière ! histoire fondée sur un rêve, comme toutes les aventures de Joseph et du pharaon sont fondées sur des rêves !

S'il se pouvait qu'un ministre du Dieu suprême fût descendu du haut des cieux pour dire à Salomon devant tout le peuple, *demande à Dieu ce que tu veux, il te l'accordera*, que Salomon lui eût demandé la sagesse, et que Dieu, en la lui donnant, y eût ajouté les trésors et la puissance, ce serait un très-bel apologue : mais le rêve gâte tout.

(a) Je dirai hardiment que jamais Salomon, ni aucun prince juif, n'eut tous ces royaumes. Je ne ménage point le mensonge, comme ont fait mes deux prédécesseurs ; mon indignation ne me permet pas cette lâche complaisance. Qui jamais avait entendu dire que des Juifs aient régné de l'Euphrate à la Méditerranée ? Il est vrai que le brigandage leur valut un petit pays au milieu des rochers et des cavernes de la Palestine depuis le désert de Bersabé jusqu'à Dan (voyez la lettre de saint Jérôme) ; mais il n'est point dit que jamais Salomon ait conquis par la guerre une lieue de terrain. Le roi d'Égypte possédait de grands domaines dans la Palestine ; plusieurs cantons cananéens n'obéissaient pas à Salomon : où est donc cette prétendue puissance ?

v. 21) tous les royaumes depuis l'Euphrate jusqu'aux Philistins et à la terre d'Égypte. Et il y avait pour la nourriture de Salomon, chaque jour trente muids de fleur de farine, et soixante muids de farine commune, dix gros bœufs engraissés, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, et grande quantité de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages, et d'oiseaux de toute espèce; car il avait tout le pays au-delà du fleuve d'Euphrate depuis Tapsa jusqu'à Gaza (*b*).

Et Salomon avait (chap. 4, v. 26) quarante mille écuries pour les chevaux de ses chars, et douze mille chevaux de selle (*c*)..... Et la sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les Orientaux et de tous les Egyptiens; il était plus sage que tous les hommes, plus sage qu'Éthan, Israélite, et que Héman, et que Chacol, et que Dorda (*d*).

Salomon composa trois mille paraboles, et il fit mille et cinq cantiques.....

(*b*) Ce pauvre Calmet, copiste de toutes les fadaises qu'on a compilées avant lui, a beau nous dire que les rois de Babylone nourrissaient tous leurs officiers : un roi juif était auprès d'un roi de Babylone, ce qu'était le roi de Corse Théodore en comparaison d'un roi d'Espagne, ou le roi d'Yvetot vis-à-vis un roi de France. Quatre-vingt-dix mille muids de farine et trente bœufs par jour! en vérité cela ressemble aux cinq cents aunes de drap employées pour la braguette de la culotte de Gargantua.

(*c*) Les quarante mille écuries de Salomon valent mieux encore que les quatre-vingt-dix muids de farine. Au reste les commentateurs permettent de prendre quarante mille jumens, au lieu de quarante mille écuries. On peut choisir.

(*d*) Je ne sais point qui étaient ce Dorda et ce Chacol; et personne ne le sait : mais pour les trois mille paraboles, et les mille cinq cantiques, il nous en reste quelques-uns qu'on attribue à ce Salomon. Flavien Josèphe, ce transfuge juif, ce hableur épargné par Vespasien, dit que Salomon composa trois mille volumes de paraboles; et la mauvaise traduction dite des *Septante* attribue à Salomon cinq mille odes. Plût à Dieu qu'il eût toujours fait des odes hébraïques au lieu d'assassiner son frère!

Hiram, roi de Tyr (chap. 5, v. 1), envoya ses serviteurs vers Salomon, ayant appris qu'il avait été oint et christ à la place de son père. Et Salomon envoya aussi à Hiram, disant : J'ai dessein de bâtir un temple au nom de mon Dieu Adonaï, comme Adonaï l'avait dit à mon père ; commande donc à tes serviteurs qu'ils coupent pour moi des cèdres du Liban ; car tu sais que je n'ai pas un seul homme parmi mon peuple qui puisse couper du bois comme les Sidoniens..... Hiram donna donc à Salomon des bois de cèdre et de sapin ; et Salomon donna à Hiram pour la nourriture de sa maison, vingt mille muids de froment par année, et vingt mille muids d'huile très-pure chaque année.....

Le roi Salomon choisit dans Israël trente mille ouvriers (*e*)..... soixante et dix mille manœuvres et portefaix, quatre-vingt mille tailleurs de pierre, et trois mille trois cents intendans des ouvrages (*f*).....

Or on commença à bâtir le temple du Seigneur (chap. 6, v. 1), quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte (*g*).

(*e*) L'historien juif Flavien Joséphe n'est pas d'accord avec l'écrivain que nous commentons, sur les mesures de vin et d'huile ; mais il affirme que les lettres de Salomon et d'Hiram existaient encore de son temps. Serait-il possible que les archives tyriennes eussent subsisté après la destruction de Tyr par Alexandre, et les juives après la ruine du temple sous Nabuchodonosor ?

(*f*) Tout ce détail semble terriblement exagéré. Cent quatre-vingt-trois mille trois cents hommes employés aux seuls préparatifs d'un temple qui ne devait avoir que quatre-vingt-onze pieds de face, révoltent quiconque a la plus légère connaissance de l'architecture. Cinquante ouvriers bâtissent en Angleterre une belle maison de cette dimension en six mois. Au reste, les mesures du livre des *Rois*, des *Paralipomènes*, d'Ézéchiel et de Joséphe, ne s'accordent pas ; et cette différence entre les trois auteurs est assez extraordinaire.

(*g*) Les auteurs ne s'accordent pas davantage sur la chronologie de ce temple. Les prétendus *Septante* le disent bâti quatre cent quarante ans après la fuite d'Égypte, Joséphe, cinq cent quatre-vingt-douze

Or cette maison, que le roi Salomon bâtit au Seigneur, avait soixante coudées et demie en longueur, vingt coudées en largeur, et trente coudées en hauteur.....

Et il fit au temple des fenêtres de côté; et il fit sur la muraille du temple des échafauds tout autour; et l'échafaud d'en bas avait cinq coudées de large, et celui du milieu avait six coudées de large, et le troisième échafaud avait sept coudées de large....... et il plaça des poutres tout autour, afin qu'ils ne touchassent pas à la muraille..... et il fit un étage sur toute la maison, qui avait cinq coudées de hauteur (*h*). Il fit l'oracle au milieu du temple, en la partie la plus intérieure, pour y mettre le coffre du pacte. L'oracle avait vingt coudées de long, vingt de large, et vingt de haut. Il fit, dans l'oracle, des chérubins de bois d'olivier, qui avaient dix coudées de haut; une aile de chérubin avait cinq coudées de longueur, et l'autre avait aussi cinq coudées (*i*).

Il fit aussi un grand bassin de fonte (Rois, liv. III,

ans; et parmi les modernes on trouve vingt opinions différentes : cette question n'est d'aucune importance; mais dans un livre sacré l'exactitude ne nuirait pas.

(*h*) Il paraît que le surintendant des bâtimens de Salomon n'était ni un Michel-Ange, ni un Bramante : on ne sait ce que c'est que ces fenêtres de côté, ces fenêtres obliques. D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que ces temples eussent la moindre ressemblance avec les nôtres. C'étaient des cloîtres au milieu desquels était un petit sanctuaire : on fesait de ces cloîtres une citadelle; les murs étaient solides, et les prêtres avaient leurs maisons adossées à l'intérieur de ces murs : ces trois échafauds, ces trois étages, dans l'intérieur du temple, bâtis pour les prêtres, étaient de bois, et avançaient d'une coudée l'un sur l'autre. Nous avons encore d'anciennes villes bâties de cette manière barbare.

(*i*) On a remarqué que ces figures de veaux dans le sanctuaire, et ces douze veaux qui soutenaient la cuve appelée la mer où les prêtres se lavaient, était une transgression formelle contre la loi.

chap. 7, v. 23), nommé la mer, de dix coudées d'un bord à l'autre; et elle était toute ronde.

Et il y avait une mer, et douze bœufs sur cette mer......

Or le roi, et tout Israël avec lui (chap. 8, v. 5), immolèrent des victimes devant le Seigneur. Et Salomon égorgea et immola au Seigneur vingt-deux mille bœufs gras et six-vingt mille brebis...... Ainsi le roi et le peuple dédièrent le temple au Seigneur (*k*)......

Et Hiram, roi de Tyr (chap. 9, v. 11), lui envoyait tous les bois de cèdre et de sapin, et tout l'or dont il avait besoin. Et Salomon donna à Hiram vingt villes dans la Galilée...... Hiram, roi de Tyr, vint voir ces villes; mais il n'en fut point du tout content; et il dit à Salomon : Mon frère, voilà de pauvres villes que vous m'avez données là (*l*)!.....

Le roi Salomon équipa aussi une flotte à Ésion-gaber (chap. 9, v. 26), auprès d'Élath, sur le rivage de la mer, au pays d'Idumée : et Hiram lui envoya de bons hommes de mer...... Et étant allés en Ophir, ils en rapportèrent quatre cent vingt talens d'or au roi Salomon (*m*).

(*k*) Il ne fallait pas faire souvent de pareils sacrifices : on aurait bientôt été réduit à la famine. Comptez pour chaque bœuf gras quatre cents livres de viandes : voilà huit millions (*) huit cent mille livres de bœuf, et douze cent mille livres de mouton; ajoutez-y le pain et le vin, c'est un grand repas.

(*l*) On ne sait pas trop où Salomon aurait pris ces vingt villes. Samarie n'existait pas. Jéricho n'était qu'une masure. Sichem, Béthel, n'étaient pas rebâties; elles ne le furent que sous Jéroboam. C'étaient apparemment des villages que Salomon donna au roi de Tyr; et que ce Tyrien en ait été content ou non, cela est fort indifférent.

(*m*) Ce voyage d'Ophir est peu de chose. Si vous comptez le talent

(*) Larcher (traduction d'Hérodote, tome 1, page 262, note 116), ne peut s'empêcher de trouver le fait extraordinaire. Voyez aussi Gibbon.

(*Note communiquée.*) B...

La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon (chap. 10, v. 1), vint le tenter par des énigmes (*n*).

La reine de Saba donna au roi Salomon six-vingts talens d'or, une quantité très-grande d'aromates et de pierres précieuses. On n'a jamais apporté, depuis ce temps-là, tant de parfums à Jérusalem....

Le poids de l'or qu'on apportait chaque année à Salomon était du poids de six cent soixante et six talens d'or.

Le roi Salomon eut aussi deux cents boucliers d'or pur, et trois cents autres boucliers d'or pur.

Le roi Salomon fit aussi un trône d'ivoire revêtu d'un or très-pur.

Tous les vases dans lesquels Salomon buvait

d'or à cent vingt mille livres de la monnaie de France, ce n'est qu'une affaire de cinquante millions quatre cent mille livres. Les *Paralipomènes* vont plus loin : ce livre assure que David, avant sa mort, donna à son fils cent mille talens d'or de ses épargnes, et un million de talens d'argent. Nous comptons le talent d'or à quarante mille écus, et le talent d'argent à deux mille, ce qui fait juste six milliards d'écus, dix-huit milliards de France. Ce que Salomon amassa pouvait bien aller à une somme aussi forte. Il est comique de voir un melch, un roitelet juif, avoir à sa disposition trente-six milliards de livres françaises, ou neuf milliards d'écus d'Allemagne, ou environ un milliard et demi sterling. On est dégoûté de tant d'exagérations puériles; cela ressemble à la Jérusalem céleste, qui descend du ciel dans l'*Apocalypse*, et que le bon homme saint Justin vit pendant quarante nuits consécutives : les murailles étaient de jaspe, la ville était d'or, les fondemens étaient de pierres précieuses, et les portes de perles.

(*n*) La reine de Saba, qui vient proposer des énigmes à Salomon, et qui lui fait un petit présent de seize millions huit cent mille livres de France, ou de quatre millions deux cent mille écus d'Allemagne, est bien une autre dame que l'impératrice de Russie. Salomon, qui était fort galant, dut lui faire des présens qui valaient au moins le double.

La dîme de tout cet argent appartient aux prêtres. On cherche ce royaume de Saba; il était sans doute dans le pays d'*Utopie*.

étaient aussi d'or; et toute sa vaisselle, et tous les meubles de sa maison du Liban, étaient d'un or très-pur.

On lui amenait aussi un quadrige d'Égypte pour six cents sicles d'argent, et chaque cheval pour cent cinquante sicles (*o*).

Et il eut sept cents femmes qui étaient reines, et trois cents concubines.....

Et comme il était déjà vieux, elles séduisirent son cœur pour lui faire adorer des dieux étrangers....

Il bâtit alors un temple à Chamos sur la montagne qui est auprès de Jérusalem (*p*).....

Cependant le roi Salomon (chap. 11, v. 1), aima plusieurs femmes étrangères, et la fille aussi de Pharaon, et des Moabites, et des Ammonites, et des Iduméennes, et des Sidoniennes, et des Ethéennes..... Salomon eut donc copulation avec ces femmes d'un amour véhémentissime..... Or, le Seigneur suscita Édad, l'Iduméen, de race royale, qui était dans Adom...... Dieu suscita aussi pour ennemi à Salomon, Razon, fils d'Héliadad.... qui fut ennemi d'Israël

(*o*) Mettons le sicle d'argent à un écu de France de trois livres. Salomon n'achetait pas cher ses chevaux dans un temps où l'on marchait sur l'or et sur l'argent dans les rues de Jérusalem. L'Égypte ne nourrissait guère de chevaux. Que ne les fesait-il venir d'Arabie et de Perse? Ne savait-il pas que la plupart des chevaux d'Égypte deviennent tous aveugles en peu de temps?

(*p*) Il semble assez prouvé que les Juifs n'avaient point encore de culte fixe et déterminé. S'ils en avaient eu, Jacob et Esaü n'auraient point épousé des filles idolâtres; Samson n'aurait point épousé une Philistine; Jephté n'aurait point dit que tout ce que le dieu Chamos avait conquis pour son peuple lui appartenait de droit. Il est très-vraisemblable qu'aucun des livres juifs, tels qu'ils nous sont parvenus, n'était encore écrit. Il était fort indifférent que Salomon adorât un dieu sous le nom de Chamos, ou de Moloch, ou de Milkon, ou d'Adonaï, ou de Sadaï, ou de Jéhova.

pendant tout le règne de Salomon, et qui régna en Syrie (*q*).

Jéroboam, fils de Nabath (chap. 11, v. 26), leva aussi la main contre le roi. Or, Jéroboam était un homme courageux, fort et puissant.

Et il arriva dans ce temps-là que Jéroboam, sortant de Jérusalem, rencontra dans son chemin Ahias le prophète, qui avait un manteau tout neuf. Et Ahias coupa son manteau en douze morceaux, et dit à Jéroboam : Prends pour toi dix morceaux de mon manteau; car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Je diviserai le royaume, et je t'en donnerai dix tribus; et il ne restera qu'une tribu à Salomon (chap. 2, v. 32), à cause de David mon serviteur, et de la ville de Jérusalem que j'ai choisie dans toutes les tribus d'Israël (*r*).

Or, Salomon voulut faire assassiner Jéroboam... Et Salomon s'endormit avec ses pères; et il fut enseveli dans la ville de David son père (*s*).

(*q*) Ce Razon, roi de Syrie, qui fit tant de peine à Salomon pendant tout son règne en Judée, démontre évidemment que l'auteur sacré se contredit grossièrement quand il dit que Salomon régna de l'Euphrate à la Méditerranée. Les contradictions sont fréquentes dans l'auteur sacré.

(*r*) Nous avons déjà vu un lévite qui coupa sa femme en douze morceaux, parce qu'elle était morte de lassitude d'avoir été violée en Gabaa; et maintenant voici un prophète nommé Ahias, qui ne coupe que son manteau en douze parts, pour signifier au rebelle Jéroboam que des douze tribus d'Israël il en aurait dix. Il aurait pu comploter contre Salomon avec ce rebelle sans qu'il lui en coûtât un bon manteau tout neuf; le Dieu d'Israël ne donnait pas beaucoup de manteaux à ses prophètes; on sait que leur garde-robe était mal fournie; apparemment que Jéroboam lui paya la valeur de son manteau.

(*s*) Si Salomon voulut faire assassiner ce Jéroboam, il paraît qu'en effet Dieu lui avait donné la sagesse : il est toujours fort vilain d'assassiner; mais enfin il s'agissait d'un royaume qui, dit-on, s'étendait de l'Euphrate à la mer. Salomon ne put venir à bout de son dessein, il

Roboam, fils de Salomon (chap. 12, v. 1), vint à Sichem; car toutes les tribus y étaient assemblées pour l'établir roi : mais Jéroboam, fils de Nabath, ayant appris la mort du roi Salomon, revint de l'Egypte. Il se présenta donc avec tout le peuple d'Israël devant Roboam, disant : Ton père nous avait chargés d'un joug très-dur : diminue donc à présent un peu de l'extrême dureté de ton père; et nous te servirons (*t*)...... Roboam, ayant consulté des jeunes gens de sa cour, répondit au peuple : Le plus petit de mes doigts est plus gros que le dos de mon père; si mon père vous a imposé un joug pesant, j'y ajouterai un joug plus pesant; si mon père vous a fouettés (chap. 12, v. 11) avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions.

Le peuple voyant donc que le roi n'avait pas voulu l'entendre, lui répondit : Qu'avons-nous à faire à David ton-grand père? quel héritage avons-nous à partager avec le fils d'Isaï? allons, Israël, allons-nous-en dans nos tentes; adieu, David; pourvois à ta maison comme tu pourras. Et tout Israël s'en alla dans ses tentes (*u*).

mourut; et de bonnes gens disputent encore s'il est damné. Les prophètes juifs n'agitèrent point cette question. Il n'y avait point encore d'enfer de leur temps.

(*t*) Ce Salomon était donc le plus avare Juif qui fût parmi les Juifs; et son contrôleur-général des finances méritait d'être pendu.

Quoi! de son temps on marchait sur l'or et sur l'argent dans les rues; nous avons vu qu'il possédait environ trente-six milliards d'argent comptant; et le cancre accablait encore son peuple d'impôts, après lui avoir fait manger en un jour cent quatre-vingt-neuf millions deux cent mille livres de viande à seize onces la livre! On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de si avare qu'un prodigue.

Pour Roboam, qui dit que Salomon avait fouetté son peuple avec des verges, et qu'il le fouetterait avec des scorpions, c'est la réponse d'un tyran. Roboam méritait pis que ce qui lui arriva.

(*u*) Tout Israël avait grande raison. Une nation entière n'aime point

Roboam ne régna donc que dans les bourgs de la tribu de Juda.

Or, le roi Roboam envoya l'intendant de ses tributs, nommé Aduram; mais tout le peuple le lapida, et il en mourut...... Le roi Roboam monta aussitôt sur sa charrette et s'enfuit à Jérusalem. Et tout Israël se sépara de la maison de David, comme il en est séparé encore aujourd'hui (*x*).

Or, tout Israël sachant que Jéroboam était revenu, le constitua roi; et personne ne suivit la maison de David, excepté la maison de Juda.

Roboam, étant donc à Jérusalem, assembla la tribu de Juda et celle de Benjamin, et vint avec cent-quatre-vingt mille soldats choisis (*y*) pour combattre

à être fouettée avec des scorpions. La maison de David n'était pas meilleure qu'une autre : c'était le fils de l'habitant d'un village; et les autres familles avaient autant de droit que la sienne de se servir de scorpions pour fouetter le peuple; mais Dieu choisit la famille de David.

(*x*) Ces mots, *comme il en est séparé encore aujourd'hui*, prouvent que l'auteur sacré écrivait très-long-temps après l'événement. Cela prouve encore que, s'il n'était qu'un homme ordinaire, on pourrait douter de tout ce qu'il raconte; mais il était inspiré, comme on sait.

Cette scission entre Israël et Juda dura toujours jusqu'à la dispersion des dix tribus, et recommença ensuite entre Samarie et Jérusalem. De là toutes les prophéties en faveur de Juda par les prophètes du parti de Juda; de là toutes ces invectives contre les ennemis de Juda, et toutes ces prédictions de la grandeur de Juda, qu'on a ensuite appliquées à Jésus, fils de Marie, quand la religion chrétienne a été établie avec tant de peine et de temps sur les ruines de la religion judaïque.

(*y*) Voilà une des exagérations incroyables qui se sont glissées dans les livres saints du peuple de Dieu (sans doute par la faute des copistes). Un misérable roitelet de la dixième partie d'un petit pays barbare pouvait-il avoir une armée de cent quatre-vingt mille combattans? Les exagérations précédentes, dit-on, sont encore plus incroyables. Il est vrai; et j'en suis très-fâché. Mes deux prédécesseurs ont dit avec raison que dans ces temps-là rien ne se fesait comme aujourd'hui.

contre la maison d'Israël, et pour réduire tout le royaume de Roboam, fils de Salomon.

Alors Dieu parla à Sémias, homme de Dieu, disant : Va parler à Roboam, fils de Salomon, roi de Juda, et toute la maison de Juda et de Benjamin, disant : Voici ce que commande le Seigneur : Vous ne monterez point contre vos frères les enfans d'Israël; que chacun s'en retourne chez soi; car c'est moi qui ai dit cette parole. Ils écoutèrent tous ce discours de Dieu, et ils s'en retournèrent comme le Seigneur l'avait ordonné...... (*z*).

Or, Jéroboam fit bâtir Sichem dans les montagnes d'Éphraïm.....

Et il disait en lui-même : Le royaume pourrait bien retourner à la maison de David; si ce peuple monte en la maison du Seigneur à Jérusalem pour y sacrifier, le cœur de ce peuple se tournera à la fin vers Roboam, roi de Juda; ils me tueront et reviendront à lui. Donc, après y avoir bien pensé, il fit faire deux veaux dorés, et il dit à son peuple : Gardez-vous de monter à Jérusalem; voilà vos dieux qui vous ont tirés de l'Égypte. Et il mit ces deux veaux l'un à Béthel, et l'autre à Dan (*a*).

(*z*) Tous les bons critiques soupçonnent quelqu'un de ces rabbi, de ces roé, de ces prophètes, d'avoir écrit tous ces livres juifs. L'auteur représente toujours un prophète prédisant l'avenir et disposant du présent : mais de quelle autorité ce Juif inconnu, nommé Séméias, était-il donc revêtu pour dissiper tout d'un coup une armée de cent quatre-vingt mille hommes? Ce prophète-là n'était pas de la faction de Juda; aussi n'était-il point compté parmi ceux qui ont prédit Jésus fils de Marie en Bethléem.

(*a*) Nouvelle preuve que la religion judaïque n'était point fixée. Cette misérable nation juive change de culte à tout moment, depuis sa singulière évasion d'Égypte jusqu'au temps d'Esdras. Remarquez son goût pour les veaux d'or ou dorés. Il en coûta vingt-trois mille hommes pour le veau d'Aaron. Le Seigneur Adonaï, ou Sadaï, ou Sabbaoth, ou Jéhova,

En même temps Addo, *le voyant,* le prophète, l'homme de Dieu (*b*), vint de Juda en Béthel (ch. 13, v. 1), quand Jéroboam était monté sur l'autel et qu'il jetait de l'encens. Et il cria contre l'autel dans le verbe de Dieu; et il dit : Autel, autel! voici ce que dit le Seigneur : il naîtra un jour un fils de la maison de David, qui s'appellera Josias; et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui à présent brûlent sur toi de l'encens, et il brûlera sur toi les os des hommes. Et aussitôt il donna un signe, disant : Ceci sera le signe que c'est Dieu qui a parlé; voici que l'autel va se fendre, et que la cendre qui est au-dessus va se répandre.

Le roi, ayant entendu cet homme qui criait contre son autel en Béthel, étendit sa main et cria : Qu'on saisisse cet homme-là. Mais sa main, qu'il avait étendue, devint paralytique sur-le-champ; et il ne put la retirer à lui......

L'autel se fendit, et la cendre se répandit, selon le

ou Jhao, devait naturellement égorger quarante-six mille Israélites pour les deux veaux de Jéroboam.

Au reste, ce Jéroboam était fort sensé de ne vouloir pas que son peuple allât sacrifier à Jérusalem. Les rois de Perse ne souffrent pas que les Persans aillent baiser la pierre noire à la Mecque; et le roi de Prusse n'envoie point ses grenadiers demander des pardons à Rome.

(*b*) C'est l'historien Flavien Josèphe qui appelle ce prophète Addo : les sacrés cahiers ne le nomment pas. Le Seigneur Adonaï donne à son prophète Addo un pouvoir plus qu'humain. Dès que le roitelet Jéroboam veut faire saisir ce prophète de malheur, sa main se sèche, et son bras reste étendu sans pouvoir remuer. Cependant Adonaï avait lui-même envoyé un autre prophète à ce même Jéroboam pour lui donner dix parts sur douze de ce beau royaume de quarante-cinq lieues de long sur quinze de large.

Le miracle de cette main séchée est bien peu de chose en comparaison de la mer Rouge fendue en deux, et du soleil s'arrêtant un jour entier sur Gabaon, comme la lune sur Aïalon. Mais nous verrons d'aussi beaux miracles quand nous serons parvenus au temps du devin Élie et du roitelet Achab (*).

(*) *Ce troisième commentateur s'exprime en termes trop peu mesurés.*

signe que l'homme de Dieu avait prédit dans le verbe Dieu.....

Alors le roi dit à l'homme de Dieu : Conjure la face du Seigneur ton Dieu, et prie pour moi, afin qu'il me rende ma main. L'homme de Dieu pria la face du Seigneur Dieu, et le roi reprit sa main.

Le roi dit donc à l'homme de Dieu : Viens-t'en dîner avec moi dans ma maison; et je te ferai des présens.

L'homme de Dieu répondit au roi : Quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irais point avec toi; et je ne mangerai point de pain, ni ne boirai point d'eau ici; car le Seigneur, qui m'a envoyé ici m'a ordonné en m'ordonnant : Tu ne mangeras point de pain, et tu ne boiras point d'eau en ce lieu-là, et tu ne retourneras point par le chemin que tu es venu (*c*)... Addo, le prophète, s'en retourna donc par un autre chemin.

Or, il y avait un vieux prophète qui demeurait à Béthel; et ses enfans contèrent au vieux prophète leur père tout ce que l'homme de Dieu venait de faire. Et leur père leur dit : Quel chemin a-t-il pris pour s'en aller? Et ils lui montrèrent le chemin. Et il dit à ses fils : Sanglez-moi mon âne. Et ils lui sanglèrent son âne; et et il monta dessus; et il trouva Addo, l'homme de Dieu, assis sous un térébinthe; et il lui dit : Es-tu l'homme de Dieu qui es venu de Juda? Et Addo répondit : c'est moi. Le vieux prophète lui dit : Viens-t'en avec moi pour manger du pain. Addo

(*c*) Cette défense de manger sur les terres de Jéroboam prouve encore que ces terres n'étaient pas fort étendues. Un bon piéton pouvait aisément déjeuner à Samarie, et souper à Jérusalem; à plus forte raison un prophète, accoutumé à une vie sobre, pouvait se passer de déjeuner à Béthel, qui était encore plus près de Jérusalem que de Samarie.

répondit : Je ne peux m'en retourner ni venir avec toi, ni manger du pain, ni boire de l'eau en ce lieu; car le Seigneur m'a parlé dans le verbe du Seigneur, disant : Tu ne mangeras pain, ni ne boiras eau en ce lieu, et tu ne t'en retourneras pas par la même voie (*d*).

Le vieux *voyant* lui repartit : Écoute; je suis prophète aussi, et semblable à toi; et un ange m'est venu parler dans le verbe du Seigneur, disant : Ramène-moi cet homme-là dans ta maison, enfin qu'il mange pain et qu'il boive eau. Et ainsi il le trompa, et le ramena avec lui; et Addo mangea pain et but eau. Et lorsqu'ils étaient assis à table, le verbe du Seigneur se fit entendre au prophète qui avait ramené le prophète Addo : Homme de Dieu, qui viens de Juda, voici ce que dit le Seigneur : Parce que tu n'as pas été obéissant à la bouche du Seigneur, et que tu n'as point gardé le commandement que le Seigneur t'a commandé, et que tu t'en es retourné, et que tu as mangé pain et que tu as bu eau dans le lieu où je t'ai défendu de manger pain et de boire eau, ton cadavre ne sera point porté dans le sépulcre de tes pères...

Donc après qu'Addo, homme de Dieu, eut bu et mangé, le vieux devin sangla son âne pour le ramener...

Et comme Addo, homme de Dieu, était en chemin, il fut rencontré par un lion qui le tua; son corps demeura dans le chemin; et l'âne se tenait auprès de lui d'un côté, et le lion de l'autre (*e*).

(*d*) Remarquez que dès qu'un homme se disait prophète en Israël ou en Juda, on le croyait sur parole. Nous avons vu qu'il y avait du temps de Saül des troupes de prophètes; mais on n'était point reçu dans ces bandes comme on est reçu licencié à Salamanque et à Coïmbre. Dès que le vieillard se dit prophète, Addo le reconnaît pour tel, et se met à manger sans difficulté.

(*e*) Sans l'aventure du lion et de l'âne qui restèrent tous deux en

Déclaration du commentateur.

« Dans la crainte où je suis que cette histoire et ce commentaire ne causent au lecteur un ennui aussi mortel qu'à moi, je passerai tous les assassinats des rois de Juda et d'Israël, qui ne forment qu'un tableau dégoûtant et monotone de guerres civiles entre deux petits pays barbares, dont les capitales n'étaient qu'à sept ou huit lieues l'une de l'autre. Je ne parlerai de ces roitelets qu'autant qu'ils auront quelque rapport aux grands miracles que Dieu daignait faire continuellement dans ce coin de monde ignoré. Ces miracles, opérés par les prophètes juifs, soutiennent l'attention que l'uniformité des guerres lasserait infailliblement. Je n'entrerai dans quelques détails, que lorsqu'à la fin les rois de Babylone viendront venger la terre des abominations de ce peuple non moins cruel que superstitieux, lorsqu'ils brûleront Jérusalem, qu'ils disperseront dix tribus, dont on n'entendra jamais plus parler, et qu'ils mettront les deux autres dans les fers. »

En ce temps (chap. 14, v. 1) Abias, fils de Jéroboam tomba malade. Et le roi Jéroboam dit à sa femme : Ma femme déguise-toi, change d'habit; va-t'en au village de Silo, où est le prophète Ahias; prends avec toi dix pains, un petit gâteau, un pot de miel, et va-t'en trouver le prophète; car il te dira tout ce qui arrivera au petit enfant..... Or le prophète Abias, que la vieillesse avait rendu aveugle, entendit le bruit des

sentinelle à côté du corps mort, nous n'aurions fait aucun commentaire sur le prophète Addo, qui n'a pas fait une grande figure dans le monde, et à qui l'on ne peut reprocher que d'avoir eu faim et d'avoir déjeuné mal à propos dans un endroit plutôt que dans un autre. On ne peut le ranger que parmi les petits prophètes.

souliers de la reine, qui était à sa porte en Silo; et lui dit : Entre, entre, femme de Jéroboam; pourquoi te déguises-tu?... Ceux de la maison de Jéroboam, qui demeurent dans la ville, seront mangés par les chiens; et ceux qui mourront à la campagne seront mangés par les oiseaux ..... va t'en donc; et sitôt que tu auras mis le pied dans la ville, l'enfant mourra (*f*).

Or Juda fit aussi le mal devant le Seigneur. Car ils firent aussi des autels et des statues, et des bois consacrés sur les hauts. Il y eut aussi des Sodomites prostitués, et des abominations.

Mais la cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, s'empara de Jérusalem, et il enleva tous les trésors de la maison du Seigneur et les trésors du roi; il pilla tout, jusqu'aux boucliers d'or que Salomon avait faits (*g*)....

Or Asa, petit-fils de Roboam, marcha droit devant le

(*f*) Ce prophète Ahias n'est pas consolant. Mais observez qu'il n'est que prophète d'Israël, et que par conséquent il est hérétique. Le peuple d'Israël était plongé dans l'hérésie; il sacrifiait chez lui; il ne sacrifiait point à Jérusalem. Et il n'est point exprimé que le prophète Ahias fût de la faction de Juda. Mais il y a eu de tout temps des prophètes chez les hérétiques. Jurieu l'était en Hollande; il prophétisa contre Louis XIV. Le nommé Carré de Mongeron prophétisa en faveur des jansénistes. Il y a des prophètes partout.

(*g*) Le lion de Juda, dont la verge ne devait jamais sortir d'entre ses jambes jusqu'à ce que le Schilo vînt, sent cette fois-ci ses ongles rognés de bien près; et sa verge n'a pas grand pouvoir. Sésac vient d'Égypte piller tous les trésors prétendus qui étaient dans le temple de Salomon.

De graves savans prouvent que Sésac était le grand Sésostris : d'autres graves savans prouvent que Sésostris naquit mille ans avant Sésac. Des savans encore plus graves prouvent qu'il n'y eut jamais de Sésostris.

Une raison qui ferait croire que ce ne fut pas Sésostris qui pilla Jérusalem, c'est qu'il ne pilla point Sichem, Jéricho, Samarie, et les deux veaux d'or hérétiques; car Hérodote dit que ce grand Sésostris pilla toute la terre.

Seigneur (chap. 15, v. 11); il chassa les Sodomites prostitués... et empêcha Maacha, sa mère, de sacrifier à Priape, et il brisa le simulacre honteux de Priape (chap. 15, v. 14), et le brûla dans le torrent de Cédron. Cependant il ne détruisit pas les hauts lieux. Mais son cœur était parfait devant le Seigneur (*h*)....

Abias eut guerre avec Jéroboam (*). Il avait quatre cent mille combattans bien choisis et très-vaillans. Et Jéroboam avait huit cent mille combattans bien choisis aussi et très-vaillans..... Et il y eut cinq cent mille hommes des plus vaillans tués dans la bataille du côté d'Israël (*i*)....

Abias, voyant donc son royaume affermi, épousa quatorze femmes, dont il eut vingt-deux fils et seize filles.

(*h*) L'auteur sacré (chap. 15, v. 2 et 13), dit que la reine Maacha était mère du roitelet Abias; et ensuite il dit qu'elle était mère du roitelet Asa; mais il ne dit point ce que c'était que ces Priapes dont la mère Maacha était grande-prêtresse à Jérusalem. On ne sort point de surprise quand on voit des Priapes adorés par la maison de David et par les enfans de Jacob. Y a-t-il une plus forte preuve que la religion judaïque ne fut jamais fixée jusqu'au temps d'Esdras.

Quant aux jeunes Sodomites chassés par le roi Asa ou par le roi Abias, il est étonnant qu'il y eût encore de ces gens-là après le terrible exemple de Sodome et Gomorrhe. Il est souvent parlé de ces jeunes Sodomites dans le troisième livre des *Rois*.

(*) *Paralipomènes*, liv. II, chap. 13, v. 3.

(*i*) Je ne puis ni concilier les contradictions énormes qui se trouvent entre les livres des Rois, et celui des *Paralipomènes*, ni éclaircir leurs obscurités. Je donne seulement ce petit exemple concernant le roitelet de Juda, nommé Abias, et le roitelet Jéroboam.

Que dites-vous, mon cher lecteur, des vingt-deux fils de cet Abias et de ses seize filles, dont ces quatorze femmes accouchent en deux ans de temps? Que dites-vous de son armée de cinq cent quatre-vingt mille hommes, et de celle du roi d'Éthiopie qui se montait à un million? Vous savez qu'il y a un peu loin de l'Éthiopie à Jérusalem. Par où était venu ce roi d'Éthiopie? Comment le roi d'Égypte, Sésac ou Sésostris, l'avait-il laissé passer?

Je n'insiste pas sur ces prodiges; nous en avons vu et nous en verrons bien d'autres : prenons courage.

Asa, fils d'Abias, fit ce qui était bon et agréable devant le Seigneur. Il leva dans Juda une armée de trois cent mille hommes portant boucliers et piques; et dans Benjamin deux cent quatre-vingt mille hommes portant boucliers et carquois.....

Et Zara, roi d'Éthiopie, vint l'attaquer avec un million de combattans et trois cent chariots de guerre... Et les Éthiopiens furent entièrement défaits; car c'était le Seigneur qui les frappait.

Or Amri acheta (chap. 16, v. 24) la montagne de Samarie d'un Hébreu nommé Somer, pour deux talens d'argent; et il bâtit la ville de Samarie du nom de ce Somer, à qui la montagne avait appartenu.

Et Hiel, natif de Béthel, rebâtit la ville de Jéricho (*k*).

En ce temps-là Élie, le Thesbite (chap. 17, v. 1), habitant de Galaad (*l*), dit à Achab, roi d'Israël:

(*k*) Ces grands rois d'Israël ne possédaient pas une ville passable avant qu'on eût bâti Samarie, Jéricho et Sichem. Jéricho fut une place importante contre les irruptions des Arabes et des Syriens; ainsi Josué n'avait pas agi en politique lorsqu'il la détruisit entièrement : et l'anathème prononcé contre elle ne subsista pas.

(*l*) C'est ici que l'on parle pour la première fois d'Élie, le Thesbite, cet homme unique, qui n'avait pas de pain à manger sur terre, et qui monta au ciel dans un char de feu traîné par quatre chevaux de feu. On ne connaît guère plus le bourg de Thesbe, sa patrie, que sa personne; et le voilà qui annonce tout d'un coup qu'il ne pleuvra que par son ordre. Remarquons d'abord que Dieu ne l'emploie que chez les Israélites hérétiques, comme nous l'avons déjà insinué.

Adonaï lui ordonne de s'asseoir, non pas au bord du torrent, mais dans le torrent même; et c'est là que les corbeaux viennent le nourrir de la part de Dieu. Cette idée de nourrir les saints par des corbeaux fut imitée depuis dans l'histoire des pères du désert. Un corbeau nourrit pendant soixante ans l'ermite Paul dans une caverne de la Thébaïde, et lui apportait chaque jour la moitié d'un pain dans son bec. Paul n'avait que cent treize ans lorsque l'ermite Antoine, âgé de quatre-vingt-dix, vint lui faire une visite. Alors le corbeau apporta un pain entier pour le déjeûner des deux saints, comme saint Jérôme l'atteste.

Vive Dieu! il ne tombera pas pendant sept ans une goutte de rosée et de pluie, si Dieu ne l'ordonne par ma bouche....

Le Seigneur Adonaï s'adressa ensuite à Élie, et lui dit: Retire-toi d'ici; va-t'en vers l'Orient; cache-toi dans le torrent de Carith, j'ai ordonné aux corbeaux de ce pays-là de te nourrir.... Élie fit comme le verbe d'Adonaï lui avait dit; il se mit dans le torrent de Carith, qui est contre le Jourdain. Les corbeaux lui apportaient le matin du pain et de la viande, et le soir encore du pain et de la viande, et il buvait de l'eau du torrent.

Quelques jours après, le torrent se sécha; car il ne pleuvait point sur la terre. Le verbe d'Adonaï se fit donc encore entendre à lui, en disant: Lève-toi, va-t'en à Sarepta, village des Sidoniens, et demeure là; car j'ai commandé à une veuve de te nourrir.... Élie alla aussitôt à Sarepta; et quand il fut à la porte, une veuve se mit à ramasser quelques brins de bois. Il lui dit: Donne-moi un peu d'eau dans un gobelet, et une bouchée de pain. La veuve répondit: Vive Adonaï, ton Dieu! je n'ai point de pain; je n'ai qu'un petit pot de farine qui n'en contient qu'autant qu'il en peut tenir dans ma main, et un peu d'huile dans un petit vase; et je viens ici ramasser deux brins de bois pour faire manger mon fils et moi; après quoi nous mourrons. Élie lui dit: Cela ne fait rien; fais comme je t'ai dit; fais-moi cuire un petit pain sous la cendre; apporte-le-moi; tu en feras après un autre pour ton fils et pour toi (*m*); car voici ce que dit Adonaï, Dieu d Israël:

(*m*) Le Seigneur envoie Élie du milieu des hérétiques chez les infidèles. Le prophète commence par deviner qu'une femme qui ramasse du bois est veuve; il commence à demander pour lui le seul morceau de pain qui reste à cette femme, bien sûr qu'il lui en donnera d'autre. Mais il n'est pas dit que cette femme sidonienne se soit

le pot de farine ne manquera point, et le pot d'huile ne diminuera point, jusqu'à ce qu'Adonaï fasse tomber de la pluie sur la face de la terre... La veuve s'en alla donc, et fit ce qu'Élie lui avait dit. Élie mangea, elle aussi; et sa maison aussi et la farine du pot ne manqua point; et l'huile du petit huilier ne diminua point......

Or il arriva après, que l'enfant de cette veuve, mère de famille, fut si malade qu'il ne respirait plus. Cette femme dit donc à Élie : Homme de Dieu, es-tu venu chez moi pour faire mourir mon fils? Élie lui dit : Donne-moi ton fils; et il le prit du sein de la veuve, et le porta dans la salle à manger où il demeurait. Il se mit par trois fois sur l'enfant en le mesurant; et il cria à Adonaï : Mon Seigneur, fais, je te prie, que l'ame de cet enfant revienne dans ses entrailles. Et Adonaï exauça la voix d'Élie, l'ame de l'enfant revint, et il ressuscita (*n*).

convertie, et ait quitté le dieu de Sidon pour le dieu de Juda, malgré tous les miracles que fait Élie en sa faveur; mais sa conversion peut se supposer. De plus, un grand nombre de savans suppose, et nous l'avouons souvent, que tous les peuples reconnaissaient un Dieu supreme qui communiquait une partie de son pouvoir à ceux qu'il voulait favoriser, tantôt à des mages d'Égypte, tantôt à des mages de Perse ou de Babylone, à des hérétiques samaritains, à des idolâtres même, comme Balaam. Si vous en croyez ces savans, chacun conservait ses rites, son culte, ses dieux secondaires, en adorant le Dieu universel. Ainsi le pharaon qui vit les miracles de Moïse, reconnut la puissance de Dieu, et ne changea point de culte : ainsi la veuve de Sarepta, dont Élie multiplia l'huile et la farine et ressuscita l'enfant, resta dans sa religion; car il n'est point dit qu'Élie l'engageât à judaïser.

(*n*) Quelques commentateurs ont remarqué qu'Élisée, valet d'Élie et son successeur en prophétie, fit la même chose en faveur d'un petit enfant qu'il ne ressuscita qu'après s'être étendu sur lui. L'enfant bâilla sept fois et ouvrit les yeux. Les impies ont prétendu conclure qu'Élisée lui-même était le père de cet enfant, parce que le mari de la mère était fort vieux, et que Gihézi, valet d'Élisée, qui lui amena cette femme dans sa chambre, lui dit : Ne vois-tu pas

Après plusieurs jours (chap. 18, v. 1) le verbe d'Adonaï fut fait à Élie, disant : Va, montre-toi au roi Achab, afin que je fasse tomber la pluie sur la face de la terre. Élie alla donc pour se montrer au roi Achab... Or il y avait grande famine sur la terre (*o*). Achab vint aussitôt devant Élie, et lui dit : N'es-tu pas celui qui trouble Israël ? Élie lui répondit : Ce n'est pas moi qui trouble Israël ; c'est toi et la maison de ton père, quand vous avez tous abandonné Adonaï et suivi Baal... Fais assembler tout le peuple sur le mont Carmel (*p*), avec tes quatre cent cinquante prophètes de Baal, et avec les quatre cents prophètes des bocages, qui mangent de la table de ta femme Jésabel.....

Achab fit donc venir tous les enfans d'Israël ; et il assembla ses prophètes sur le mont Carmel..... Élie dit qu'on me donne deux bœufs (chap. 18, v. 23) ; qu'ils en choisissent un pour eux, et que l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur le bois, sans mettre du feu par-dessous. Et moi je prendrai l'autre bœuf ; je le mettrai sur du bois, sans mettre du feu par-dessous... Invoquez tous le nom de vos Dieux, et moi j'invoquerai le nom du mien. Que le Dieu qui exaucera par le

qu'elle te demande? Mais il n'est pas permis de soupçonner ainsi un prophète.

Nous ne répondons point à ceux qui nient absolument tous les miracles d'Élie et d'Élisée, et jusqu'à l'existence de ces deux hommes *Contra negantem principia non est disputandum.*

(*o*) Toujours la famine dans la terre de promission. Il y a encore une autre famine du temps d'Élisée. A peine Abraham y était-il arrivé qu'il y eut famine ; et il y avait encore famine lorsque Joseph, le Juif, gouvernait l'Égypte despotiquement.

(*p*) Le mont Carmel appartenait aux Sidoniens. On sait que c'est sur cette montagne que le prophète Élie fonda les carmes. Ces savans moines ont plus d'une fois traité d'hérétiques ceux qui ont osé combattre cette vérité.

feu, soit Dieu! Tout le monde lui répondit : Très-bonne proposition.

Les prophètes d'Achab, ayant donc pris leur bœuf, invoquèrent le nom de Baal jusqu'à midi, disant : Baal, exauce-nous. Et Baal ne disait mot. Ils sautaient par-dessus l'autel ; il était déjà midi. Et Élie se moquait d'eux en disant : Criez plus fort, car Baal est un Dieu ; il parle peut-être à quelqu'un ; ou il est au cabaret ; ou il voyage, ou il dort, et il faut le réveiller. Ils se mirent à crier encore plus, ils se firent des incisions selon leurs rites avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang (*q*).

Élie rétablit l'autel d'Adonaï en prenant douze pierres, et faisant une rigole tout autour, arrangea son bois, coupa son bœuf par morceaux. Il fit répandre par trois fois quatre cruches d'eau sur son holocauste et sur le bois, et il dit : Adonaï! Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! fais voir aujourd'hui que tu es le Dieu d'Israël, et que je suis ton serviteur, et que c'est par ton ordre que j'ai fait tout cela.

(*q*) Il est évident par l'acceptation universelle et soudaine que les Israélites font de l'offre d'Élie, qu'ils étaient dans la bonne foi.

Il n'est pas moins évident que leurs prêtres avaient une confiance aussi grande dans leur dieu Baal, qu'Élie dans le vrai Dieu, puisqu'ils se donnaient des coups de couteau, et qu'ils fesaient couler leur sang pour obtenir le feu du ciel.

Il semble même que le peuple d'Israël et le peuple de Juda adoraient le même Dieu sous des noms différens. Israël avait des veaux d'or ; mais Juda avait ses bœufs d'or, placés par Salomon dans le sanctuaire avant que Sésac vînt piller Jérusalem ou le temple. Il est clair, par le texte, qu'Israël n'adorait point ses veaux, puisqu'il n'adorait que Baal. Or ce mot, Bal, Bel, Baal, signifiait le Seigneur, comme Adonaï, Éloa, Sabbaoth, Sadaï, Jéhova, signifiait aussi le Seigneur. Les rites, les sacrifices étaient entièrement les mêmes, les intérêts seuls étaient différens. L'hérésie d'Israël ne consistait donc qu'en ce que les Israélites ne voulaient pas porter leur argent à Jérusalem, dont la tribu de Juda était en possession.

Et en même temps le feu d'Adonaï descendit du ciel et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la cendre, et l'eau qui était dans les rigoles.

Ce que voyant le peuple, il cria : Adonaï est Dieu, Adonaï est Dieu.

Alors Élie leur dit : Prenez les prophètes de Baal et qu'il n'en échappe pas un seul. Et le peuple les ayant pris, Elie les mena au torrent de Cison, et les y massacra tous (*r*).

Élie dit ensuite au roi Achab : Allez, mangez et buvez; car j'entends le bruit d'une grande pluie..... Et il tomba une grande pluie. Achab monta donc sur sa charrette..... Et Élie s'étant ceint les reins, courut devant Achab jusqu'au village de Jésraël (*s*).

(*r*) Quelques savans prétendent qu'Élie n'est qu'un personnage allégorique, et qu'il n'y eut jamais d'Élie Mais si Élie exista, les critiques disent que jamais Juif ne fut plus barbare. Les prophètes de Baal étaient aussi dévots à leur dieu que lui au sien; leur foi était aussi grande que la sienne. Ils n'étaient donc pas coupables; ils étaient fidèles à leur dieu et à leur roi. Il y avait donc une injustice horrible à leur faire souffrir la mort. Et comment le roi d'Israël permit-il cette exécution? c'était se condamner soi-même à assister à la potence. Élie devait espérer que le miracle inouï de la foudre qui vint en temps serein brûler les pierres de son autel, la cendre de son bois et l'eau de ses rigoles, convertirait infailliblement les hérétiques. Il devait donc porter sur ses épaules les brebis égarées. Il devait vouloir le repentir des pêcheurs et non leur mort. Mais il les massacra lui-même. *Interfecit eos* (chap. 18, v. 40). C'était un rude homme que cet Élie, qui égorgeait tout seul huit cent cinquante prophètes ses confrères : car il est dit qu'il les tua tous.

Mes prédécesseurs, dans l'explication de la sainte Écriture, n'ont pu répondre aux critiques, ni moi non plus. Puisse seulement cette exécrable boucherie d'Élie ne point encourager les persécuteurs!

(*s*) Nos critiques ne cessent de s'étonner de voir le plus grand des prophètes, le premier ministre de l'Éternel, courir comme un valet de pied devant la charrette du roi d'Israël.

Il est dit dans l'*Histoire de François Xavier*, apôtre des Indes, qu'il courait, comme Élie, devant la charrette qui mena ses compagnons de Rome en Espagne. Nos critiques s'étonnent bien davantage

Le roi Achab ayant rapporté à Jésabel (chap. 19, v. 1) ce qu'Élie avait fait, et comme il avait massacré ses prophètes, la reine Jésabel envoya un messager à Élie, disant : Les Dieux m'exterminent, si demain je ne tue ton ame, comme tu as tué l'ame de mes prophètes.

Élie trembla de peur, et s'enfuit dans le désert; et il se jeta par terre et s'endormit. L'ange de Dieu le toucha, et lui dit : Lève-toi et mange. Élie se retourna, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un pot d'eau. Il mangea et but, et marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Oreb, montagne de Dieu..... Et il se cacha dans une caverne. Le Seigneur Adonaï lui dit : Que fais-tu là ? sors et va sur la montagne. Puis, le Seigneur passa, et on entendit devant le Seigneur un grand vent, qui déracinait les montagnes et qui brisait les roches; et le Seigneur n'était point dans le vent. Puis, après le vent il se fit un grand tremblement de terre; et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement. Et après ce tremblement de terre, il s'alluma un grand feu ; et Dieu n'était pas dans ce feu. Après ce feu, on entendit le sifflement d'un petit vent; et Dieu était dans ce sifflement (*t*).

que la reine Jésabel soit assez sotte pour faire avertir Élie par un messager qu'elle le fera pendre le lendemain. C'était lui donner un jour pour se sauver. Ils ne conçoivent pas qu'un homme qui ressuscitait des morts, qui disposait des nuées et de la foudre, soit assez poltron pour s'enfuir sur les menaces d'une femme. Dieu ne l'assiste qu'avec un petit pain cuit et de l'eau. L'ange qui lui donna ce pain et cette eau était apparemment l'ange qui donna à boire au petit Ismaël et à sa mère Agar.

(*t*) Dieu qui n'était pas dans ce grand vent, mais qui était dans ce petit vent, fournit de belles réflexions aux commentateurs, et surtout au profond Calmet. Il soupçonne, après de grands hommes, que le grand vent signifie l'ancien Testament, et que le petit vent signifie le nouveau.

Et Adonaï dit à Élie : Retourne dans le désert de Damas (chap. 19, v. 15), et tu oindras Hazaël pour être roi de Syrie ; et tu oindras Jéhu, fils de Namsi, pour être roi sur Israël. Tu oindras aussi le bouvier Élisée pour être prophète. Quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu sera tué par Élisée (*u*).

Or Élie (chap. 19, v. 19) ayant rencontré Élisée qui labourait avec vingt-quatre bœufs, il mit son manteau sur lui..... Bénadab, roi de Syrie, (chap. 20, v. 1), ayant assemblé toute son armée et sa cavalerie, et ses chars de guerre, et trente-deux rois avec lui, marcha contre Samarie et l'assiégea.

Le roi d'Israël (chap. 22, v. 6) assembla ses prophètes au nombre de quatre cents, et leur dit : Dois-je aller à la guerre en Ramoth de Galaad ? Et ils lui répondirent : Marche à la guerre dans la ville de Galaad, et le Seigneur la mettra dans ta main.

Le roi Josaphat, roi de Juda (l'ami et l'allié du roi d'Israël Achab), dit aussi : N'y a-t-il point quelque autre prophète pour prophétiser ? Achab répondit au roi Josaphat : Il y en a encore un par qui nous pourrions interroger Adonaï, mais je hais cet homme-là

(*u*) Ce petit morceau est le plus important de tous. Dieu ordonne à Élie de faire un oint, un christ, un messie d'Hazaël, de le sacrer roi, oint de Syrie ; et d'oindre, de sacrer pareillement Jéhu roi d'Israël ; et d'oindre, de sacrer aussi le bouvier Élisée en qualité de prophète, titre qui est bien au-dessus du titre de roi. Cet Élisée est le premier prophète pour lequel l'Écriture ait jamais employé ce mot d'oint, de christ. Milord Bolingbroke dit que pour faire deux rois et un prophète il ne faut qu'un demi-setier d'huile. Cependant nous ne voyons pas qu'Élisée ait été jamais oint. Nous voyons encore moins qu'Élisée ait égorgé ceux qui échappèrent à l'épée de Jéhu. On nous a épargné les meurtres dont Élisée devait décorer son ministère. C'est bien assez des huit cent cinquante prophètes tués de la propre main d'Élie.

parce qu'il ne prophétise jamais rien de bon; c'est Michée, fils de Jembla (x).....

(x) Mes prédécesseurs, dans le travail épineux et désagréable de ce commentaire, se sont appliqués à citer et à réfuter milord Herbert, Woolston, Tindal, Toland, l'abbé de Tilladet, l'abbé de Longuerue, le curé Meslier, Boulanger, Fréret, du Marsais, le comte de Boulainvilliers, milord Bolingbroke, Huet, et tant d'autres. Nous nous en tiendrons ici à milord Bolingbroke; et nous croirons, en le réfutant, avoir réfuté tous les critiques. Voici donc comme il s'exprime dans son livre aussi profond que hardi, donné au public par l'Écossais M. Mallet, son secrétaire et son disciple.

« Je suis bien aise de voir un roi qui se dit catholique, comme Josaphat, et un roi hérétique, comme Achab, réunis contre l'ennemi commun, contre un infidèle tel que le roi de Syrie, souillé du crime d'adorer Dieu sous le nom d'Adad et de Remnon, au lieu de l'adorer sous le nom d'Adonaï ou de Sabbaoth. Mais je suis fâché de voir le roi d'Israël assez imbécile pour appeler à son conseil de guerre quatre cents gueux de la lie du peuple, qui se disaient prophètes. Je ne sais même où il put trouver ces quatre cents énergumènes, après qu'Élie avait eu la condescendance d'en tuer huit cent cinquante de sa main, savoir, quatre cent cinquante prophètes commensaux de la reine Jésabel, et quatre cents prophètes des bocages.

» Quoique je sache bien que les rois d'Israël et de Juda n'étaient pas riches, et que la ville de Samarie était alors fort peu de chose, cependant je n'aime point à voir deux rois vêtus à la royale, assis chacun sur un trône dans une aire où l'on bat du blé. Ce n'est pas là un lieu propre à tenir un conseil.

» Le prophète Sédékias, fils de Chaahana, pouvait prédire aux deux rois des choses agréables sans se mettre deux cornes de fer sur la tête. C'eût été un beau spectacle, si tous les autres prophètes et tous les officiers de l'armée s'étaient mis des cornes pour opiner.

» Michée ne se met point de cornes; mais il est assez fou pour dire qu'il vient d'assister au conseil de Dieu, et qu'il a vu Dieu assis sur son trône, environné de toutes les troupes célestes.

» Ce furieux insensé ose attribuer à Dieu deux choses également abominables et ridicules; l'une de vouloir tromper Achab, roi d'Israël; l'autre de ne savoir comment s'y prendre.

» Mais le comble de l'extravagance est de faire entrer un esprit malin, un diable, dans le conseil de Dieu; quoique le peuple hébreu n'eût jamais encore entendu parler du diable, et que ce diable n'eût été inventé que par les Perses, avec qui ce peuple n'avait encore aucune communication.

Cependant Achab, roi d'Israël, fit venir Michée. Le roi d'Israël et le roi de Juda étaient dans l'aire d'une

» Dieu ne sait comment le diable s'y prendra. Le diable, qui a plus d'esprit que lui, et plus de puissance, lui dit qu'il se mettra dans la bouche de tous les prophètes pour les faire mentir.

» Du moins, lorsque dans le second livre de l'*Iliade*, Jupiter cherche des expédiens pour relever la gloire d'Achille aux dépens d'Agamemnon, il trouve un expédient de lui-même : c'est de tromper Agamemnon par un songe menteur. Il ne consulte point le diable pour cela ; il parle lui-même au songe ; il lui donne ses ordres. Il est vrai qu'Homère fait jouer là un rôle bien bas et bien ridicule à son Jupiter.

» Il se peut que, les livres juifs ayant été écrits très-tard, le prêtre qui compila les rêveries hébraïques ait imité cette rêverie d'Homère. Car dans toute la Bible le dieu des Juifs est très-inférieur au dieu des Grecs, il est presque toujours battu ; il ne songe qu'à obtenir des offrandes ; et son peuple meurt toujours de faim. Il a beau être continuellement présent, et parler lui-même, on ne fait rien de ce qu'il veut. Si on lui bâtit un temple, il vient un Sésac, roi d'Égypte, qui le pille et qui emporte tout. S'il donne en songe la sagesse à Salomon, ce Salomon se moque de lui, et l'abandonne pour d'autres Dieux. S'il donne la terre promise à son peuple, ce peuple y est esclave depuis la mort de Josué jusqu'au règne de Saül. Il n'y a point de Dieu ni de peuple plus malheureux.

» Les compilateurs des fables hébraïques ont beau dire que les Hébreux n'ont toujours été misérables que parce qu'ils ont toujours été infidèles. Nos prêtres anglicans en pourraient dire autant de nos Irlandais et de nos montagnards d'Écosse. Rien n'est plus aisé que de dire : Si tu as été battu, c'est que tu as manqué aux devoirs de ta religion ; si tu avais donné plus d'argent à l'église, tu aurais été vainqueur. Cette infâme superstition est ancienne ; elle a fait le tour de la terre. »

On peut dire à milord Bolingbroke que les écrivains sacrés n'ont pas plus connu Homère que les Grecs n'ont connu les livres des Juifs. Jupiter, qui trompe Agamemnon, ressemble, il est vrai, au dieu Sabbaoth qui trompe le roi Achab. Mais l'un n'est point emprunté de l'autre. C'était une créance, commune dans tout l'Orient, que les dieux se plaisaient à tendre des piéges aux hommes, et à ouvrir sous leurs pas des précipices dans lesquels ils les plongeaient. Les poëmes d'Homère et les tragédies grecques portent sur ce fondement. D'ailleurs l'exemple de la mort d'Achab rentre dans les exemples ordinaires d'une justice divine, qui venge le sang innocent. Achab était très-coupable, et méritait que Dieu le punît. Il avait pris dans la ville de Samarie la vigne de Naboth, sans la payer ; et il avait fait con-

grange, chacun sur son trône, vêtus à la royale, près de Samarie. Et tous les prophètes prophétisaient devant eux. Le prophète Sédékias, fils de Chaahana, se mit des cornes de fer sur la tête et dit : Ces cornes frapperont la Syrie jusqu'à ce qu'elle soit détruite.

Tous les prophètes prophétisaient de même, et disaient aux deux rois : Montez contre Ramoth en Galaad; et le Seigneur vous la livrera..... Mais Michée, étant interrogé, dit : J'ai vu le Seigneur assis sur son trône (chap. 22, v. 19), et toute l'armée du ciel rangée à sa droite et à sa gauche; et le Seigneur a dit : Qui de vous ira tromper Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth en Galaad et qu'il y périsse? Et un ange autour du trône disait une chose, et un autre ange en disait une autre........ Alors un méchant ange s'est avancé, et en se présentant devant le Seigneur, il lui a dit : C'est moi qui tromperai Achab. Et Adonaï lui a dit comment t'y prendras-tu? Et l'ange malin a répondu : Je serai un esprit menteur dans la bouche des prophètes; Adonaï lui a reparti : Oui, tu le tromperas, et tu prévaudras; va-t'en, et fais cela ainsi.

Le reste des discours d'Achab (chap. 22, v. 39), et de tout ce qu'il fit, et la maison d'ivoire qu'il construisit, et toutes les villes qu'il bâtit, tout cela

damner injustement Naboth à la mort. Il n'est donc ni étonnant ni absurde que Dieu le punisse, de quelque manière qu'il s'y prenne.

A l'égard du luxe d'Achab et de sa maison d'ivoire, ou ornée d'ivoire, cela prouve que les caravannes arabes apportaient depuis long-temps des marchandises des Indes et de l'Afrique. Quelques ornemens d'ivoire aux chaises curules furent long-temps la seule magnificence que les Romains connurent. Quoique les commentateurs reprochent aux écrivains hébreux des hyperboles et de l'exagération, cependant il faut bien que les chefs de la nation hébraïque eussent quelque sorte de décoration.

n'est-t-il pas écrit dans le livre des discours et des jours des rois d'Israël ?

Or, il arriva qu'Ochozias, roi d'Israël, étant tombé par les barreaux d'une salle à manger, en Samarie (Rois, liv. IV, chap. I, v. I), en fut très-mal. Et il dit à ses domestiques : Allez consulter Belzébub ou Belzébuth, le Dieu d'Acaron, pour savoir si je pourrai en réchapper...

En même temps un ange du Seigneur parla à Élie, le Thesbite, (chap. I, v. 3), et lui dit : Va-t'en aux gens du roi de Samarie, et dis-leur : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël ? pourquoi consultez-vous un Dieu en Acaron ? c'est pourquoi voici ce que dit Adonaï : O roi ! tu ne releveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort. Et ayant parlé ainsi, Élie s'en alla. Les gens du roi retournèrent donc vers lui, et lui dirent : Il est venu un homme qui nous a dit : Tu ne releveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort.... (*y*) cet homme est très-poiloux, et il a une ceinture de cuir sur les reins. Ah ! c'est Élie, le Thesbite, dit le roi. Et aussitôt il envoya un capitaine avec cinquante soldats pour prendre Élie qui était sur le haut d'une montagne. Le capitaine dit à Élie : Homme de Dieu, le roi t'ordonne de descendre de ta montagne. Élie lui répondit : Si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, et te dévore

(*y*) Nous n'examinerons ici que les objections de milord Bolingbroke. Selon lui, « Élie, le Thesbite, est un personnage imaginaire, et Thesbe, sa patrie, est aussi inconnue que lui. Ses premières paroles confirment que chaque bourgade, dans tous ces pays-là, avait son Dieu qui en valait bien un autre. Il était indifférent au roi Ochozias d'envoyer chez le dieu Adonaï, ou chez le dieu Belzébub. Il paraît qu'Élie était très-connu du roi Ochozias ; puisque, lorsque ses gens lui dirent qu'il est venu un fou poiloux, avec une ceinture de cuir, il dit tout d'un coup : C'est Élie. Il ne crut pas devoir consulter un homme que toute sa cour regardait avec dérision. »

toi et tes cinquante hommes. Et la foudre descendit du ciel, et dévora les cinquante hommes et le capitaine.

Le roi Ochozias envoya aussitôt un autre capitaine avec cinquante autres soldats. Le capitaine dit à Élie : Allons, allons, homme de Dieu, descends vite. Élie lui répondit : Si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, et te dévore toi et tes cinquante. Et la foudre descendit, et dévora encore ce capitaine et cette cinquantaine (z).

Les enfans des prophètes, qui étaient à Jéricho, vinrent dire à Élisée (chap. 2, v. 5) : Ne sais-tu pas que le Seigneur doit enlever aujourd'hui Élie? Élisée répondit : Je le sais; n'en dites mot.... Et cinquante enfans des prophètes suivirent Élie et Élisée jusqu'au bord du Jourdain. Alors Élie prit son manteau; et l'ayant roulé, il en frappa les eaux du Jourdain,

(z) Milord Bolingbroke continue ainsi : « Cet Élie, qui fait descendre deux fois la foudre sur deux capitaines, et sur deux compagnies de soldats envoyées de la part de son roi, ne peut être qu'un personnage chimérique; car s'il pouvait se battre ainsi à coups de foudre, il aurait infailliblement conquis toute la terre en se promenant seulement avec son valet. C'est ce qu'on disait tous les jours aux sorciers : Si vous êtes sûrs que le diable, avec qui vous avez fait un pacte, fera tout ce que vous lui ordonnerez, que ne lui ordonnez-vous de vous donner tous les empires du monde, tout l'argent, et toutes les femmes? On pouvait dire de même à Élie : Tu viens de tuer deux capitaines et deux compagnies de gens d'armes à coups de tonnerre; et tu t'enfuis comme un lâche, et comme un sot, dès que la reine Jésabel te menace de te faire pendre! Ne pouvais-tu pas foudroyer Jésabel, comme tu as foudroyé ces deux pauvres capitaines? Quelle impertinente contradiction fait de toi tantôt un dieu, et tantôt un goujat? Quel homme sensé peut supporter ces détestables contes, qui font rire de pitié et frémir d'horreur? »

Ces invectives terribles seraient à leur place contre les prêtres des faux dieux; mais non pas contre un prophète du Seigneur, qui ne parle et n'agit jamais de lui-même, et qui n'est que l'instrument du Seigneur. Il n'a point fait son marché avec Dieu, comme les sorciers prétendaient en avoir fait un avec le diable.

qui se divisèrent en deux parts; et Élie et Élisée passèrent à sec. Quand ils furent passés, Élie dit à Élisée : Demande-moi ce que tu voudras avant que je sois enlevé d'avec toi. Élisée lui répondit : Je te prie que ton double esprit soit fait en moi (chap. 2, v. 9). Élie lui dit : Tu me demandes là une chose bien difficile ; cependant, si tu me vois quand je serai enlevé, tu l'auras; mais si tu ne me vois point, tu ne l'auras pas (*a*).

Et comme ils continuaient leur chemin en causant ensemble, voici qu'un char de feu et des chevaux de feu descendirent et séparèrent Élie et Élisée; et Élie fut enlevé au ciel dans un tourbillon (*b*).

(*a*) L'enlèvement admirable d'Élie au ciel se prépare ; mais d'où ces fils de prophètes le savaient-ils ? Pourquoi Élie roule-t-il son manteau ? Pourquoi diviser les eaux du Jourdain, comme avait fait Josué ? le char de feu, dans lequel Élie monta ne pouvait-il pas l'enlever aussi-bien à la droite qu'à la gauche du Jourdain ?

Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.

(HORAT. *de Arte. poet.* v. 191.)

On s'est beaucoup tourmenté pour savoir ce que c'est que ce double souffle, ou ce double esprit, qu'Élisée, valet et successeur d'Élie; demande à son maître. Il lui demande un esprit aussi puissant que le sien, un esprit qui en vaut deux; c'est le *duplici panno* d'Horace, c'est, comme disent nos distillateurs, de l'eau de fleur d'orange double.

A l'égard de la réponse d'Élie, les commentateurs ne l'ont jamais expliquée. Torniel pense qu'elle signifie : Si tu as les yeux assez bons pour me distinguer quand je serai dans mon char de feu environné de lumière, ce sera signe que tu auras autant de génie que moi; mais si tu ne peux me voir, ce sera signe que tu seras toujours médiocre. Sur quoi Toland dit que le savant Torniel est encore plus médiocre qu'Élisée. Nous n'approuvons pas ces écarts de Toland.

(*b*) Ce char de lumière, ces quatre chevaux de feu, ce tourbillon dans les airs, ce nom d'Élie, tout fait penser au lord Bolingbroke et à M. Boulanger que l'aventure d'Élie était imitée de celle de Phaéton, qui s'assit sur le char du soleil. La fable de Phaéton fut originairement

Élisée ramassa le manteau qu'Élie avait laissé tomber par terre; il prit le manteau, et il en frappa les eaux du Jourdain; mais elles ne se divisèrent pas. Élisée dit : Eh bien! où est donc ce Dieu d'Élie? Mais en frappant les eaux une seconde fois, elles se divisèrent à droite et à gauche, et Élisée passa à pied sec.

Or, Élisée monta de là à Béthel; et comme il marchait dans le chemin, de petits enfans étant sortis de la ville, se moquèrent de lui en lui disant : Monte, monte, chauve. Élisée se retournant, les anathématisa au nom du Seigneur, et en même temps deux ours sortirent d'un bois, et déchirèrent quarante-deux enfans (*c*).

Or, le roi d'Israël (chap. 3, v. 1), Joram, fils d'Achab, régnant dans Samarie, et le roi Josaphat régnant dans Jérusalem, et un autre roi régnant dans l'Idumée, s'étant joints ensemble contre un roi de Moab, ayant marché par le désert pendant sept jours, et n'ayant d'eau ni pour leur armée ni pour leurs

égyptienne : c'est du moins une fable morale, qui montre les dangers de l'ambition. Mais que signifie le char d'Élie ? Les écrivains juifs, dit le lord Bolingbroke, ne sont jamais que des plagiaires grossiers et maladroits.

(*c*) Si l'histoire des quarante-deux petits garçons était vraie, dit encore milord Bolingbroke, « Élisée ressemblerait à un valet qui vient de faire fortune, et qui fait punir quiconque lui rit au nez. Quoi! exécrable valet de prêtre, tu ferais dévorer par des ours quarante-deux enfans innocens pour t'avoir appelé chauve! Heureusement il n'y a point d'ours en Palestine; ce pays est trop chaud, et il n'y a point de forêt. L'absurdité de ce conte en fait disparaître l'horreur. » C'est ainsi que s'exprime un Anglais, qui avait cet esprit puissant, ce double génie que demandait Élisée, mais qui avait aussi double hardiesse.

Je n'oserais assurer qu'il n'y ait point d'ours en Galilée; c'est un pays plein de cavernes, où ces animaux, venus de loin, auraient pu se retirer.

bêtes, le roi d'Israël Joram dit : Hélas! hélas! le Seigneur nous a ici joints trois rois ensemble pour nous livrer dans les mains de Moab.

Le roi Josaphat dit (chap. 3, v. 11) : N'y aurait-il point ici quelque prophète d'Adonaï pour prier Adonaï? Un des gens du roi répondit : Il y a ici le bouvier Élisée, fils de Saphat, lequel était valet d'Elie. Et Josaphat dit : La parole du Seigneur est dans lui. Alors Joram, roi de Samarie, Josaphat, roi de Jérusalem, et le roi d'Édom, allèrent trouver Élisée (*d*).

Joram, roi de Samarie dit à Élisée : Dis-nous pourquoi le Seigneur a assemblé trois rois pour les livrer aux mains du roi de Moab? Élisée lui répondit : Vive Adonaï Sabbaoth! Si je n'avais de respect (*e*) pour la face de Josaphat, roi de Juda, je ne t'aurais pas seulement écouté, et je n'aurais pas seulement daigné te regarder; mais maintenant, qu'on m'amène (*f*) un harpeur. Et le harpeur vint chanter des chansons sur sa harpe; et la main d'Adonaï fut sur Élisée.... Les

(*d*) C'est toujours milord Bolingbroke qui parle : « Si on voyait trois rois, l'un papiste et les deux autres protestans, aller chez un capucin pour obtenir de lui de la pluie, que dirait-on d'une pareille imbécillité? Et si un frère capucin écrivait un pareil conte dans les annales de son ordre, ne conviendrait-on pas de la vérité du proverbe : *orgueilleux comme un capucin.* »

Ces paroles du lord Bolingbroke ne peuvent faire aucun tort à Élisée. On peut dire qu'Élisée entendait qu'un orthodoxe ne doit parler à un hérétique que pour tâcher de le convertir.

(*e*) M. Colins et milord Bolingbroke disent que cette réponse d'Élisée est bien d'un bouvier qui a fait fortune. Mais le jacobin Torquémada dit que c'est la noble fierté d'un prophète qui daigne s'abaisser à parler à un roi hérétique qu'il aurait pu mettre à l'inquisition.

(*f*) Pourquoi Élisée ne peut-il prophétiser sans le secours d'un ménétrier? Ces insolens Anglais le comparent *to an old lecher who cannot suit if he does not fumble.* Nous nous garderons bien de traduire ces paroles infâmes.

Israélites battirent les Moabites, qui s'enfuirent.... Le roi de Moab, ayant vu cela, prit son fils aîné qui devait régner (*g*) après lui, et il l'offrit en holocauste sur la muraille, et les Israélites, étant épouvantés, s'en retournèrent chacun chez soi.

Un certain jour (chap. 4, v. 8), Élisée passait par le village de Sunam, et il y avait une grande dame dans ce village qui lui donna du pain...... Cette femme dit à son mari : Je vois que cet homme, qui passe souvent chez nous, est un saint homme de Dieu, fesons-lui faire une petite chambre; mettons-y un petit lit, une table, une chaise et une lampe.

Un jour donc Élisée étant venu dans le village de Sunam, il alla loger dans cette chambre; et il dit à son valet Gihézi : Fais-moi venir cette Sunamite, et elle vint. Élisée dit à son valet : Demande-lui ce qu'elle veut que je fasse pour elle, si elle a quelque affaire, et si elle veut que je parle au roi d'Israël Joram, ou au prince de sa milice; que faut-il que je fasse pour elle (*h*)?

(*g*) L'action du roi de Moab est d'une autre nature que celle du prophète Élisée, qui ne peut prophétiser si on ne joue du violon ou de la harpe : elle prouve que les Juifs ne furent pas les seuls de ces cantons qui sacrifièrent leurs enfans. Mais devaient-ils s'enfuir parce que leur ennemi, le roi de Moab, fesait une action abominable qu'ils commirent souvent eux-mêmes? Au contraire, ils devaient presser le siége; ils devaient abolir cette horrible coutume, comme les Romains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes, et comme César le défendit aux sauvages Gaulois.

(*h*) Dès qu'Élisée est logé et nourri par une dévote, il oublie qu'il est infiniment au-dessus du roi Joram, auquel il disait tout à l'heure qu'il ne daignait le regarder ni lui parler. Il se dit ici son favori, et demande s'il peut rendre service à sa dévote auprès du roi Joram.

Qualis ab incœpto processerit, et sibi constet.

(HOR. Art poét. v. 127.)

Il semble qu'Élisée change ici de caractère: on peut dire qu'il préfère au maintien de la dignité de son ministère le plaisir de rendre service.

Son valet Gihézi lui répondit : Est-ce que cela se demande ? ne vois-tu pas que son mari est vieux, et qu'elle n'a point d'enfant ? Elisée la fit donc revenir, puis lui dit : Tu auras (*i*) un enfant dans ta matrice, si Dieu plaît, dans un an..... Cette femme eut donc un fils au bout de l'année...... L'enfant mourut. La mère fit seller son ânesse, et alla trouver l'homme de Dieu sur le mont Carmel (*k*). Cette femme ayant fait des reproches à Élisée, il dit à Gihézi son valet : Mets ta ceinture, prends ton bâton et marche ; si tu rencontres quelqu'un, ne le salue point ; si on te salue, ne réponds point ; mets ton bâton sur le visage de l'enfant pour le ressusciter.

Gihézi courut donc, et mit son bâton sur le visage de l'enfant ; mais l'enfant ne branla point, et la parole et le sentiment ne lui revinrent point. Gihézi revint donc dire à son maître que l'enfant ne voulait pas ressusciter. Élisée entra donc dans la maison, et trouva l'enfant, mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et se courba sur l'enfant. Et la chair de l'enfant se réchauffa, et Élisée descendant du lit se promena dans la maison par-ci par-là, et puis il remonta, et se courba sur lui, et l'enfant bailla sept fois, et ouvrit les yeux (*l*).

(*i*) Nous ne sommes pas de ses gausseurs impies, qui prétendent que le texte insinue que le prophète fit un enfant à sa dévote ; nous sommes bien loin de soupçonner une chose si incroyable d'un disciple de prophète, devenu prophète lui-même, et auquel il n'a manqué qu'un char de feu et quatre chevaux de feu pour égaler Élie.

(*k*) On demande pourquoi Élisée envoie son valet ressusciter le petit garçon avec son bâton, puisqu'il savait bien que son valet ne le ressusciterait pas. On demande pourquoi il lui ordonne de ne saluer personne en chemin. Il est clair que c'est pour aller plus vite ; et Calmet remarque que Jésus-Christ ordonne la même chose à ses apôtres dans *saint Luc*. Mais pourquoi courir si vite pour ne rien faire ?

(*l*) Les incrédules se moquent de ce miracle d'Élisée et de toutes ses

Élisée revint ensuite à Galgala; il y avait une grande famine (*m*). Les enfans des prophètes demeuraient avec lui, et il dit à un valet : Prends une grande marmite, et fais à manger pour les enfans des prophètes. Le valet, ayant trouvé des coloquintes, les mit dans sa marmite.... Les prophètes, en ayant goûté, s'écrièrent : Homme de Dieu, la mort est dans la marmite. Oh! bien donc, dit Élisée, apportez-moi de la farine. Ils apportèrent de la farine; il la mit dans la marmite, et il n'y eut plus d'amertume dans le pot.

Or, il vint un homme de Baal-Salisa, qui portait des prémices et vingt pains d'orge, avec du froment nouveau dans sa poche.... Le cuisinier lui répondit : Il n'y en a pas là pour servir à cent convives. Élisée dit : Donne, donne cela au peuple afin qu'il mange; car Adonaï dit : Ils mangeront, et il y en aura de reste. Le cuisinier servit donc ces pains devant le peuple; ils mangèrent, et il y en eut de reste, selon la parole d'Adonaï (*n*).

Or, Naaman (chap. 5, v. 1), prince de la milice

simagrées et de toutes ses contorsions; ils disent que ce n'est là qu'une fade imitation du miracle d'Élie, qui ressuscita le fils de la veuve de Sarepta. Mais il y a un sens mystique; et ce sens est qu'il faut se proportionner aux petits pour leur faire du bien. Le R. P. dom Calmet, profond dans l'intelligence de l'Écriture, ne doute pas, après plusieurs autres pères, que le bâton du valet d'Élisée ne soit évidemment la Synagogue, et qu'Élisée ne soit l'église romaine.

(*m*) Et encore famine, et toujours famine; et toujours preuve que ce beau pays de Canaan, avec ses montagnes pelées, ses cavernes, ses précipices, son lac de Sodome et son désert de sables et de cailloux, n'était pas tout-à-fait aussi fertile que de bonnes gens le chantent; et qu'il en faut croire saint Jérôme plutôt que les espions de Josué, qui rapportèrent sur une civière un raisin que deux hommes avaient bien de la peine à soulever.

(*n*) Ce passage semble indiquer bien des choses; mais la plus remarquable est que des évangiles racontent la même chose de Jésus-Christ, afin que l'ancien Testament fût en tout une figure du nouveau.

du roi de Syrie, était un homme grand et honoré chez son maître; car c'était par lui qu'Adonaï avait sauvé la Syrie; il était vaillant et riche, mais lépreux.

Or, des voleurs de Syrie ayant fait captive une fille d'Israël, cette fille était au service de la femme de Naaman. Cette fille dit à sa maîtresse : Plût à Dieu que Monseigneur eût été vers le prophète qui est à Samarie!

Donc Naaman alla au roi son maître, et lui raconta le discours de cette fille. Le roi de Syrie lui répondit : Va, j'écrirai pour toi au roi d'Israël. Il partit donc de Syrie. Il prit avec lui dix talens d'argent, six mille pièces d'or et dix robes..... Naaman vint donc avec ses chariots et ses chevaux, et se tint à la porte de la maison d'Élisée. Et Élisée lui envoya dire : Lave-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair sera nette (*o*).

Il s'en alla donc, se lava sept fois dans le Jourdain, et sa chair devint comme la chair d'un enfant...

Naaman dit donc à Élisée : Certainement il n'y a point d'autre dieu dans toute la terre, si ce n'est le Dieu d'Israël..... Je ne ferai plus d'holocaustes à d'autres dieux; mais je te demande de prier ton Dieu pour ton serviteur; car lorsque le roi mon maître viendra dans le temple de Rimnon pour adorer, et que je lui donnerai la main, si j'adore aussi dans le temple de Rimnon, il faut que ton Dieu me le pardonne. Élisée lui répondit : Va-t'en en paix (*p*)....

(*o*) Naaman fut fort étonné qu'on lui ordonnât de se baigner pour la gale. Il y avait de beaux fleuves à Damas qui pouvaient le guérir; mais ces fleuves n'avaient pas la vertu du Jourdain, purifiante par la vertu d'Élisée.

(*p*) Il est bien juste que le général du roi de Syrie, ayant été guéri de la gale par Élisée, confesse que le Dieu d'Israël est le plus grand

Quelque temps après, Bénadad, roi d'Assyrie (ch. 6, v. 24), assembla toute son armée : il monta, et vint assiéger Samarie.... Or il y avait grande famine en Samarie; et la tête d'un âne se vendait quatre-vingts écus, et un quart de boisseau de crotins de pigeons cinq écus (*q*).

Et le roi d'Israël passant par les murailles, une femme s'écria, et lui dit : O roi Monseigneur ! sauve-moi. Et le roi lui répondit : Comment puis-je te sauver ? je n'ai ni pain ni vin, que veux-tu me dire ? et la femme repartit : Voilà ma voisine qui m'a dit : Donne-moi ton fils afin que nous le mangions aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien; nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé; je lui ai dit le lendemain : fesons cuire aussi ton fils afin que nous le mangions; elle n'en veut rien faire; elle a caché son enfant.

Le roi, ayant entendu cela, déchira ses vêtemens, et passa vite la muraille. Il dit : Que Dieu m'extermine si la tête d'Élisée, fils de Saphat, demeure aujourd'hui sur ses épaules, car c'est lui qui nous a envoyé la famine (*r*).

de tous les dieux, et jure qu'il n'en servira jamais d'autre; mais il est bien étrange que dans le même moment il demande la permission d'adorer le dieu Rimnon. Il est encore plus étrange que le Juif Élisée lui donne cette licence sans restriction, sans modification. Si c'est par esprit de tolérance, Élisée soit béni! salut à Élisée! Ce n'est pourtant pas le premier Juif qui ait trouvé bon qu'on adorât d'autres dieux qu'Adonaï. Jacob avait trouvé bon que son beau-père et ses deux femmes et ses deux servantes eussent d'autres dieux; un petit-fils de Mosé ou Moïse, avait été prêtre des dieux de Michas dans la tribu de Dan; Salomon, et presque tous ses successeurs, adoraient des dieux étrangers; et malgré les lévites, malgré l'atroce et cruelle stupidité de la nation, les Juifs furent souvent plus tolérans qu'on ne pense.

(*q*) Et toujours famine dans la terre promise!

(*r*) Il faut avouer que si Élisée avait envoyé la famine par malice dans

Or Élisée était assis dans sa maison. Des vieillards étaient avec lui. Le roi envoya donc vers lui un homme. Mais Élisée dit à ses amis : Prenez garde; quand cet homme viendra pour me couper le cou, fermez bien la porte..... Comme il disait cela, le bourreau arriva, et lui dit : Voilà un grand mal; que pourrons-nous attendre du Seigneur ? Élisée lui répondit (chap. 7, v. 1) : Écoute la parole du Seigneur; car voici ce que dit le Seigneur : Demain à cette même heure le sac de farine se vendra trente deux-sous, et deux sacs d'orge se donneront pour trente-deux sous.

Or pendant ce temps-là le Seigneur fit entendre un grand bruit de chariots, de chevaux, et d'une grande armée dans le camp des Syriens; et tous les Syriens s'enfuirent pendant la nuit, abandonnant leurs tentes, leurs chevaux, leurs ânes, et ne songeant qu'à sauver leur vie..... Tout le peuple aussitôt sortit (*s*) de Samarie et pilla le camp des Syriens; et le sac de farine fut vendu trente-deux sous, et deux sacs d'orge trente-deux sous, selon la parole d'Adonaï...

Or Élisée (chap. 8, v. 1) parla à la femme dont il avait ressuscité l'enfant : et lui dit : Va-t'en toi et ta

la terre promise, le roi Joram aurait été excusable de lui faire couper le cou; puisqu'Élisée aurait été cause que les mères mangeaient leurs enfans.

Pour la femme qui avait donné la moitié de son fils pour souper à sa voisine, c'est une grande question, dit du Marsais, si elle avait le droit de manger à son tour la moitié de l'enfant de cette commère, selon son marché; il y a de grandes autorités pour et contre.

Ce passage de du Marsais fait trop voir qu'il ne croyait point cette aventure, et qu'il la regardait comme une de ces exagérations que les Juifs se permettaient si souvent.

(*s*) Dieu merci, si Élisée a envoyé la famine, il envoie aussi l'abondance; et un grand sac de farine ne coûtera que trente-deux sous. On est seulement un peu surpris que le roi de Syrie s'enfuie tout d'un coup sans raison; mais c'est encore un miracle d'Élisée.

famille où tu pourras; car Adonaï a appelé la famine; elle sera sur la terre pendant sept ans.....

Pour Élisée, il s'en alla à Damas. Bénadad, roi de Syrie, était alors malade; ses gens vinrent en hâte lui dire : Voici l'homme de Dieu. Sur quoi le roi dit à Hazaël : Qu'on aille vite au-devant de l'homme de Dieu avec des présens; qu'on le consulte si je pourrai relever de ma maladie.... Hazaël alla donc vers Élisée avec quarante chameaux chargés de présens; et quand il fut devant Élisée, il lui dit : Ton fils le roi de Syrie m'a envoyé à toi avec ces présens, disant : Pourrai-je guérir de ma maladie (*t*)?

Élisée lui dit : Va-t'en, dis-lui qu'il guérira; cependant le Seigneur m'a dit qu'il mourra. Et l'homme de Dieu, disant cela, se mit à pleurer. Hazaël lui dit : Pourquoi Monseigneur pleure-t-il? Élisée dit : C'est que je sais que tu feras grand mal aux fils d'Israël; tu brûleras leurs villes, tu tueras avec le glaive les jeunes gens, tu fendras le ventre aux femmes grosses....

Hazaël lui dit : Comment veux-tu que je fasse de si grandes choses, moi qui ne suis qu'un chien? Élisée répondit : C'est qu'Adonaï m'a révélé que tu seras roi de Syrie... Le lendemain Hazaël, ayant quitté Élisée, vint retrouver Bénadad son maître, qui lui dit : Eh bien! que t'a dit Élisée? Il répondit : O roi! il m'a dit que tu guériras. Alors il prit une peau de chèvre mouillée, la mit sur le visage du roi, et l'étouffa. Le roi mourut, et Hazaël régna à sa place (*u*).

(*t*) La conduite d'Élisée ne paraît pas cette fois si édifiante. Il dit au capitaine Hazaël : Capitaine, va dire au roi qu'il guérira; mais je sais qu'il mourra. Il est difficile d'excuser le prophète sans une direction d'intention. La solution de cette difficulté est peut-être que le prophète ne veut pas effrayer le roi, mais il veut que la parole du Seigneur s'accomplisse.

(*u*) Nous voilà retombés dans cet épouvantable labyrinthe d'assassi-

En ce temps-là le prophète Élisée appela un des enfans des prophètes (chap. 9, v. 1), et lui dit : Prends une petite bouteille d'huile, et va-t'en à Ramoth de Galaad ; quand tu seras là, tu verras Jéhu, fils de Josaphat, fils de Namsi, et tu lui répandras en secret ta bouteille sur la tête, en lui disant : Voici comme parle Adonaï, je t'oins roi d'Israël. Aussitôt tu ouvriras la porte, et tu t'enfuiras..... Le jeune prophète alla

nats multipliés que nous voulions éviter. Les rois de Syrie disputent de crimes avec les roitelets de Juda et d'Israël. Le Seigneur avait ordonné à Élisée d'oindre Hazaël christ et roi de Syrie : il n'en fait rien ; mais Hazaël n'en est pas moins roi pour avoir étouffé son souverain avec une peau de chèvre.

Élisée avait aussi un ordre exprès d'Adonaï d'aller oindre Jéhu roi, christ d'Israël : il envoie à sa place un petit prophète ; et dès que Jéhu est oint, il devient plus méchant que tous les autres : il assassine son roi Joram ; il assassine le roi de Juda Ochozias, qui était venu faire une visite à son ami Joram ; « il assassine la reine Jézabel, qui ne valait pas mieux que lui, et la donne à manger aux chiens ; il assassine soixante et dix fils du roi Achab, mari de Jézabel, et on met leurs têtes dans des corbeilles ; il assassine quarante-deux frères d'Ochosias, roitelet de Jérusalem. Athalie, grand'mère du petit Joas, assassine tous ses petits-fils dans Jérusalem, à ce que dit l'histoire, à la réserve du petit Joas, qui échappe : elle avait près de cent ans, selon la computation judaïque, et n'avait d'ailleurs aucun intérêt à les égorger ; elle ne commet tous ces prétendus assassinats que pour le plaisir de les commetre, et pour donner un prétexte au grand-prêtre Joïada de l'assassiner elle-même. Enfin c'est une scène de meurtres et de carnage, dont on ne pourrait trouver d'exemple que dans l'histoire des fouines, si quelque coq de basse-cour avait fait leur histoire. »

Ce sont les propres paroles du curé Meslier ; nous ne pouvons les réfuter qu'en avouant cette multitude effroyable de crimes, et qu'en redisant ce que mes deux prédécesseurs et moi avons toujours dit, que le Seigneur n'abandonna son peuple aux mains des ennemis que pour le punir de cette persévérance dans la cruauté, depuis l'assassinat du roitelet de Sichem et de tous les Sichemites, jusqu'à l'assassinat du grand-prêtre Zacharie, fils du grand-prêtre Joïada, par le roi Joas, petit-fils de la reine Athalie ; ce qui fait une période d'assassinats d'environ neuf cents années presque sans interruption ; et les mœurs de ce peuple, depuis le rétablissement de Jérusalem jusqu'à Adrien, ne sont pas moins barbares.

donc en Ramoth de Galaad..... et versa sa bouteille d'huile sur la tête de Jéhu, en lui disant : Je t'ai oint roi sur le peuple d'Israël de la part du Seigneur, à condition que tu vengeras le sang des prophètes, etc....

Or Jéhu frappa le roi Joram son maître d'une flèche, entre les épaules, qui lui perça le cœur; et il tomba mort de son chariot.

Ochosias, roi de Juda, son ami, qui était venu le voir, s'enfuit par le jardin. Jéhu le poursuivit, et dit : Qu'on le tue aussi celui-là; et il fut tué....

.... Et Jéhu leva la tête vers une fenêtre où était Jézabel, veuve du roi d'Israël Achab.... Et il dit : Qu'on la jette par la fenêtre. Et on la jeta par la fenêtre; et la muraille fut mouillée de son sang. Or Achab (chap. 10, v. 1) avait eu soixante et dix fils dans Samarie. Et Jéhu écrivit aux chefs de Samarie, et leur manda : Coupez les têtes des fils de votre roi, et venez nous les apporter demain dans Israël..... Dès que les premiers de la ville de Samarie eurent reçu ces lettres du roi Jéhu, ils prirent les soixante et dix fils du roi Achab, leur coupèrent le cou, et mirent leurs têtes dans des corbeilles....

Jéhu fit mourir ensuite tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous ses amis, tous ses officiers, tous les prêtres; de sorte qu'il ne resta plus personne.

Après cela il vint à Samarie; il rencontra les frères d'Ochosias roi de Juda, il leur demanda : Qui êtes-vous? Ils lui répondirent : Nous sommes quarante deux frères d'Ochosias, roi de Juda. Et Jéhu dit à ses gens : Et bien, qu'on les prenne tout vifs. Et les ayant pris tout vifs, il fit égorger tous les quarante-deux dans une citerne; et il n'en resta rien....

Athalie, mère d'Ochosias (chap. 11, v. 1), voyant son fils mort, *et les quarante-deux frères d'Ochosias morts*, fit tuer tous les princes du sang royal;

mais Josabeth, sœur d'Ochosias, cacha le petit Joas, fils d'Ochosias.... Et sept ans après, Joïadad, grand-prêtre, fit tuer par le glaive Athalie (*x*).

La vingt-troisième année de Joas (chap. 13, v. 1), fils d'Ochosias, roi de Juda, la fureur du Seigneur s'alluma contre Israël; et il les livra entre les mains d'Hazaël, roi de Syrie....

Et Élisée étant tombé malade, un autre Joas, roi d'Israël, vint le voir, Élisée dit au roi Joas : Apporte-moi des flèches. Puis il dit : Ouvre la fenêtre à l'orient; jette une flèche par la fenêtre.... frappe la terre avec tes flèches.... Le roi Joas ne frappa la terre que trois fois. L'homme de Dieu se mit en colère contre le roi Joas, et lui dit : Si tu avais frappé la terre cinq fois, six fois, ou sept fois, tu aurais exterminé la Syrie; mais puisque tu n'as frappé la terre que trois fois, tu ne battras les Syriens que trois fois.... Puis Élisée mourut, et il fut enterré (*y*).

Or il arriva que des gens qui portaient un corps

(*x*) Les critiques disent qu'il ne profita point aux Hébreux d'être le peuple de Dieu, et que, s'ils avaient été expressément le peuple du diable, ils n'auraient jamais pu être ni plus méchans ni plus malheureux. Il est vrai que ce peuple est d'autant plus coupable, que Dieu ne cesse jamais d'être avec lui, soit pour le favoriser, soit pour le punir. Les autres nations, et jusqu'aux Romains même, se vantèrent aussi d'avoir leurs dieux parmi elles, mais de loin à loin, et rarement en personne; mais depuis le temps d'Abraham, le Seigneur Adonaï habita presque toujours avec les Hébreux, leur parlant de sa bouche, les conduisant par sa main; de sorte que le plus grand des prodiges opérés sur cette petite nation, c'est qu'elle ait persévéré presque sans relâche dans l'apostasie et dans le crime.

(*y*) Les critiques cherchent en vain à comprendre pourquoi le melch de Samarie Joas aurait exterminé les Syriens s'il avait jeté sept flèches par la fenêtre. Élisée savait donc, non-seulement ce qui devait arriver, mais encore ce qui devait ne pas arriver, et le futur absolu, et le futur contingent. Songeons que la prophétie est une chose si surnaturelle, que nous ne devons jamais l'examiner selon les règles de la sagesse humaine.

mort en terre aperçurent des voleurs ; et s'enfuyant, ils jetèrent le corps mort dans le sépulcre d'Élisée... Dès que le corps mort toucha le corps d'Élisée, il ressuscita sur-le-champ et se dressa sur ses pieds (*z*).

Pendant le règne de Phacée, roi d'Israël (chap. 15, v. 29), Téglatphalassar, roi des Assyriens, vint en Israël ; il prit toute la Galilée et le pays de Nephtali, et en transporta tous les habitans en Assyrie (*a*)...

Salmanazar, roi des Assyriens, (ch. 17, v. 3) marche contre Ozée, fils d'Éla, qui régnait sur Israël à Samarie. Et Ozée fut asservi à Salmanazar, et lui paya tribut (*b*).

(*z*) Les critiques ne se lassent point de faire des objections. Ils demandent pourquoi le Seigneur ne ressuscita pas Élisée lui-même, au lieu de ressusciter un inconnu que des porteurs avaient jeté dans sa fosse ? Ils demandent ce que devint cet homme qui se dressa sur ses pieds ? Ils demandent si c'était une vertu secrète, attachée aux os d'Élisée, de ressusciter tous les morts qui les toucheraient ? A tout cela que pouvons-nous répondre ? que nous n'en savons rien.

(*a*) Enfin voici le dénoûment de la plus grande partie de l'histoire hébraïque. C'est ici que commence la destruction des dix tribus entières, et bientôt la captivité des deux autres : c'est à quoi se terminent tant de miracles faits en leur faveur. Les sages chrétiens voient avec douleur le désastre de leurs pères qui leur ont frayé le chemin du salut. Les critiques voient avec une secrète joie l'anéantissement de presque tout un peuple qu'ils regardent comme un vil ramas de superstitieux enclins à l'idolâtrie, débauchés, brigands, sanguinaires, imbéciles et impitoyables. On dirait, à entendre ces critiques, qu'ils sont au nombre des vainqueurs de Samarie et de Jérusalem.

Cette révolution nous offre un tableau nouveau, et de nouveaux personnages. Quels étaient ces peuples et ces rois d'Assyrie, qui vinrent de si loin fondre sur le petit peuple qui avait habité près de la Célésyrie, de Dan jusqu'à Bersabé, dans un terrain d'environ cinquante lieues de long sur quinze de large, et qui espéra dominer sur l'Euphrate, sur la Méditerranée, et sur la mer Rouge ?

(*b*) Qui était ce Téglatphalassar et ce Salmanazar par qui commença l'extinction de la lampe d'Israël ? Ces rois régnaient-ils à Ninive ou à Babylone ? A qui croire, de Ctésias ou d'Hérodote ; d'Eusèbe ou du Syncelle extrait par Photius ? Y a-t-il eu chez les Orientaux un Bélus,

Mais Ozée ayant voulu se révolter contre lui, il fut pris et mis en prison chargé de chaînes (chap. 17,

un Ninus, une Sémiramis, un Ninias, qui sont des noms grecs? Tonaas Concoleros est-il le même que Sardanapale? Et ce Sardanapale était-il un fainéant voluptueux ou un héros philosophe? Chiniladam était-il le même personnage que Nabuchodonosor?

Presque toute l'histoire ancienne trompe notre curiosité: nous éprouvons le sort d'Ixion en cherchant la vérité; nous voulons embrasser la déesse, et nous n'embrassons que des nuages.

Dans cette nuit profonde, que dois-je faire? On m'a chargé de commenter une petite partie de la Bible, et non pas l'histoire de Ctésias et d'Hérodote. Je m'en tiens à ce que les Hébreux eux-mêmes racontent de leurs disgrâces et de leur état déplorable. Un roi d'Orient, qu'ils appellent Salmanazar, vient enlever dix tribus hébraïques sur douze, et les transporte dans diverses provinces de ses vastes états. Y sont-elles encore? en pourrait-on retrouver quelques vestiges? Non, ces tribus sont ou anéanties ou confondues avec les autres Juifs. Il est vraisemblable, et presque démontré, qu'elles n'avaient aucun livre de leur loi lorsqu'elles furent amenées captives dans des déserts en Médie et en Perse; puisque la tribu de Juda elle-même n'en avait aucun sous le règne du roi Josias, environ soixante et dix ans avant la dispersion des dix tribus; et que, dans cet espace de temps, tout le peuple fut continuellement affligé de guerres intestines et étrangères, qui ne lui permirent guère de lire.

Il peut se trouver encore quelques-uns des descendans des dix tribus vers les bords de la mer Caspienne, et même aux Indes, et jusqu'à la Chine; mais les prétendus descendans des Juifs, qu'on dit avoir été retrouvés en très-petit nombre dans ces pays si éloignés, n'ont aucune preuve de leur origine: ils ignorent jusqu'à leur ancienne langue; ils n'ont conservé qu'une tradition vague incertaine, affaiblie par le temps.

Les deux autres tribus de Juda et de Benjamin, qui revinrent à Jérusalem avec quelques lévites après la captivité de Babylone, ne savent pas même aujourd'hui de quelle famille ils peuvent être.

Si donc les Juifs qui avaient habité dans Jérusalem depuis Cyrus jusqu'à Vespasien, n'ont pu jamais connaître leurs familles, comment les autres Juifs, dispersés depuis Salmanazar vers la mer Caspienne et en Scythie, auraient-ils pu retrouver leur arbre généalogique. Il y eut des Juifs qui régnaient dans l'Arabie heureuse sur un petit canton de l'Yémen du temps de Mahomet, dans notre septième siècle, et Mahomet les chassa bientôt: mais c'étaient sans doute des Juifs de Jérusalem, qui s'étaient établis dans ce canton pour le commerce à la faveur du voisinage. Les dix tribus, anciennement dispersées vers la Mingrélie,

v. 4)..... Salmanazar dévasta tout le pays; et étant venu à Samarie, il l'assiégea pendant trois ans; et la

la Sogdiane, et la Bactriane, n'avaient pu de si loin venir fonder un petit état en Arabie.

Enfin, plus on a cherché les traces des dix tribus, et moins on les a trouvées.

On sait assez que le fameux Juif espagnol Benjamin de Tudèle, qui voyagea en Europe, en Asie et en Afrique, au commencement de notre douzième siècle, se vanta d'avoir eu des nouvelles de ces dix tribus que l'on cherchait en vain. Il compte environ sept cent quarante mille Juifs vivans de son temps dans les trois parties de notre hémisphère; tant de ses frères dispersés par Salmanazar, que de ses frères dispersés depuis Titus et depuis Adrien. Encore ne dit-il pas si, dans ces sept cent quarante mille sont compris les enfans et les femmes; ce qui ferait, à deux enfans par famille, deux millions neuf cent soixante mille Juifs. Or, comme ils ne vont point à la guerre, et que les deux grands objets de leur vie sont la propagation et l'usure, doublons seulement leur nombre depuis le douzième siècle, et nous aurons aujourd'hui dans notre continent quatre millions neuf cent vingt mille Juifs, tous gagnant leur vie par le commerce; et il faut avouer qu'il y en a d'extrêmement riches depuis Bassora jusque dans Amsterdam et dans Londres.

D'après ce compte très-modéré, il se trouverait que le peuple d'Israël serait, non-seulement plus nombreux que les anciens Parsis ses maîtres, dispersés comme lui depuis Omar, mais plus nombreux qu'il ne le fut lorsqu'il s'enfuit d'Égypte en traversant à pied la mer Rouge.

Mais il faut considérer qu'on accuse le voyageur Benjamin de Tudèle d'avoir beaucoup exagéré suivant l'usage de sa nation et de presque tous les voyageurs.

La relation du rabbi Benjamin ne fut traduite en notre langue qu'en 1729 à Leyde; mais cette traduction étant fort mauvaise, on en donna une meilleure en 1734 à Amsterdam. Cette dernière traduction est d'un enfant de onze ans, nommé Baratier, français d'origine, né dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. C'était un prodige de science et même de raison, tel qu'on n'en avait point vu depuis le prince Pic de La Mirandole. Il savait parfaitement le grec et l'hébreu dès l'âge de neuf ans: et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à son âge il avait déjà assez de jugement pour n'être point l'admirateur aveugle de l'auteur qu'il traduisait; il en fit une critique judicieuse: cela est plus beau que de savoir l'hébreu.

Nous avons quatre dissertations de lui, qui feraient honneur à Bochart, ou plutôt qui l'auraient redressé. Son père, ministre du saint

neuvième année d'Ozée, Salmanazar prit Samarie, et transporta tous les Israélites au pays des Assyriens

évangile, l'aida un peu dans ses travaux; mais la principale gloire est due à cet enfant.

Peut-être même ce singulier traducteur, et ce plus singulier commentateur, méprise trop l'auteur qu'il traduit; mais enfin il fait voir qu'au moins Benjamin de Tudèle n'a point vu tous les pays que ce Juif prétend avoir parcourus. Benjamin s'en rapporta sans doute dans ses voyages exagérés, emphatiques et menteurs, aux discours que lui tenaient des rabbins asiatiques, empressés à faire valoir leur nation auprès d'un rabbin d'Europe. Il ne dit pas même qu'il ait vu certaines contrées imaginaires, dans lesquelles on disait que les Juifs de la première dispersion avaient fondé des états considérables.

« La ville de Théma, dit Benjamin, est la capitale des Juifs au nord des plaines de Sennaar; leur pays s'étend à seize journées dans les montagnes du nord : c'est là qu'est le rabbi Hanan, souverain de ce royaume. Ils ont de grandes villes bien fortifiées; et de là ils vont piller jusqu'aux terres des Arabes, leurs alliés : ils sont craints de tous leurs voisins. Leur empire est très-vaste; ils donnent la dîme de tout ce qu'ils ont aux disciples des sages qui demeurent toujours dans l'école, aux pauvres d'Israël et aux pharisiens, c'est-à-dire, à leurs dévots.

» Dans toutes ces villes il y a environ trois cent mille Juifs; leur ville de Tanaï a quinze milles en longueur et autant en largeur. C'est là qu'est le palais du prince Salomon. La ville est très-belle, ornée de jardins et de vergers, etc. »

Benjamin ne dit point du tout qu'il ait été dans ce pays de Théma ni dans cette ville de Tanaï : il ne nous apprend pas non plus de quels Juifs il tient cette relation chimérique. Il est sûr qu'on ne peut le croire; mais il est sûr aussi que, s'il est un Juif ridiculement trompé par des Juifs de Bagdad et de Mésopotamie, il n'est point un menteur qui dit avoir vu ce qu'il n'a point vu.

Benjamin probablement alla jusqu'à Bagdad et à Bassora : c'est là qu'il apprit des nouvelles de l'île de Ceylan : et on l'a condamné très-mal à propos d'avoir dit que l'île de Ceylan, qui est sous la ligne, est sujette à d'extrêmes chaleurs.

Enfin, son livre est plein de vérités et de chimères, de choses très-sages et très-impertinentes; et en tout c'est un ouvrage fort utile pour quiconque sait séparer le bon grain de l'ivraie.

Benjamin ne parle point des Parsis qui sont aussi dispersés que la nation judaique, et en aussi grand nombre; il n'est occupé que de ses compatriotes.

Le résultat de toutes ces recherches est que les Juifs sont partout, et qu'ils n'ont de domination nulle part; ainsi que les Parsis sont

dans Ola, dans Habor, dans les villes des Mèdes, vers le fleuve Gozan.... Et cela arriva parce que les enfans

répandus dans les Indes, dans la Perse, et dans une partie de la Tartarie.

Si les calculs chimériques du jésuite Pétau, de Whiston, et de tant d'autres, avaient la moindre vraisemblance, la multitude des Juifs et des Parsis couvrirait aujourd'hui toute la terre.

Revenons maintenant à l'état où étaient les deux hordes, les deux factions hébraïques de Samarie et de Jérusalem. Achas régnait sur les deux tribus de Juda et de Benjamin : cet Achas, à l'âge de dix ans, selon le texte, engendra le roi Ézéchias : c'est de bonne heure. Il fit depuis passer un de ses enfans par le feu, sans que le texte nous apprenne s'il brûla réellement son fils en l'honneur de la Divinité, ou s'il le fit simplement passer entre deux bûchers selon l'ancienne coutume qui dura chez tant de nations superstitieuses jusqu'à Savonarole dans notre seizième siècle.

Les *Paralipomènes* (livre II, chap. 28, v. 6 et 8) disent qu'un certain roitelet d'Israël, nommé Phacée, lui tua un jour cent vingt mille hommes dans un combat, et lui fit deux cent mille prisonniers : c'est beaucoup !

Cet Achas était alors, lui et son peuple, dans une étrange détresse : non-seulement il était vexé par les Samaritains, mais il l'était encore par le roi de Syrie, nommé Rafin, et par les Iduméens. Ce fut dans ces circonstances que le prophète Isaïe vint le consoler, comme il le dit lui-même aux chapitres 7 et 8 de sa grande prophétie, en ces termes : « Le Seigneur continuant de parler à Achas, lui dit : Demande un signe, soit dans le bas de la terre, soit dans les hauts au-dessus. Et Achas dit : Je ne demanderai point de signe, je ne tenterai point Adonaï. Eh bien, dit Isaï, Adonaï te donnera lui-même un signe ; une femme concevra (*) ; elle enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel ; et avant qu'il mange de la crême et du miel, et qu'il sache reconnaître le bien et le mal, ce pays que tu détestes sera délivré de ces deux rois (Rafin et Phacée) : et dans ces jours Adonaï sifflera aux mouches qui sont au haut des fleuves d'Égypte et du pays d'Assur ; Adonaï rasera avec un rasoir de louage la tête et le poil d'entre les jambes, et toute la barbe du roi d'Assur, et de tous ceux qui sont dans son pays..... Et Adonaï me dit : Écris sur un grand rouleau avec un stylet d'homme, Mahershaal asbas, *qu'on prenne vite les dépouilles.* » C'est dans ce discours d'Isaïe que des commentateurs, appelés *figuristes,* ont vu clairement la venue de Jésus-Christ, qui pourtant

(*) *Le mot hébreu* alma *signifie tantôt fille, tantôt femme, quelquefois même prostituée. Ruth, étant veuve, est appelée* alma. *Dans le Cantique des Cantiques et dans Joël, le nom d'*alma *est donné à des concubines.*

d'Israël avaient péché contre leur Dieu Adonaï (*c*).

Or le roi d'Assyrie fit venir (chap. 17, v. 24) des habitans de Babylone, de Kutha, d'Ava, d'Émath, de Sépharvaïm, et les établit dans les villes de la Samarie à la place des enfans d'Israël.... Quand ils y furent établis, ils ne craignirent point Adonaï; mais Adonaï leur envoya des lions, qui les égorgeaient (*d*).

ne s'appela jamais ni Emmanuel, ni Mahershaal asbas, *prends vite les dépouilles.* Poursuivons nos recherches sur la destruction des dix tribus.

(*c*) Nous voyons que de tout temps, quand des peuples barbares et indisciplinés se sont emparés d'un pays, ils s'y sont établis. Ainsi les Goths, les Lombards, les Francs, les Suèves, se fixèrent dans l'empire romain; les Turcs dans l'Asie mineure, et enfin dans Constantinople; les Tartares quittèrent leur patrie pour dominer dans la Chine. Les grands princes au contraire, et les républiques qui avaient des capitales considérables, ne se transplantèrent point dans les pays conquis, mais en transportèrent souvent les habitans, et établirent à leur place des colonies.

Cet usage, qui changea en grande partie la face du monde, se conserva jusqu'à Charlemagne; il fit transporter des familles de Saxons jusqu'à Rome. Ces transportations des peuples paraissaient un moyen sûr pour prévenir les révoltes. Il ne faut donc point s'étonner que Salmanazar donna les terres du royaume d'Israël à des cultivateurs Babyloniens, et à d'autres de ses sujets.

(*d*) Les critiques demandent pourquoi Dieu n'envoya pas des lions pour dévorer Salmanazar et son armée, au lieu de faire manger par ces animaux les émigrans innocens qui venaient cultiver une terre ingrate, devenue déserte? Si on leur répond que c'était pour les forcer à connaître le culte du Seigneur, ils disent que les lions sont de mauvais missionnaires; que ceux qui avaient été mangés ne pouvaient se convertir; et que le prêtre hébreu qui vint les prêcher de la part du roi de Babylone, ne suffisait pas pour enseigner le catéchisme à toute une province. Mais probablement ce prêtre avait des compagnons qui l'aidèrent dans sa mission. Si on veut s'informer chez les commentateurs, qui étaient ces peuples de Cutha, d'Ava, d'Émath, plus ils en parlent, moins vous êtes instruit. C'étaient des peuplades syriennes; on n'en sait pas davantage. Nous ne connaissons pas l'origine des Francs qui s'établirent dans la Gaule celtique, ni des pirates qui se transplantèrent en Normandie. Qui me dira de quel buisson sont partis les loups dont mes moutons ont été dévorés?

Cela fut rapporté (chap. 17, v. 26) au roi des Assyriens, auquel on dit : Les peuples que tu as transportés dans la Samarie, et auxquels tu as commandé de demeurer dans ses villes, ignorent la manière dont le Dieu de ce pays-là veut être adoré; et ce dieu leur a détaché des lions; et voilà que ces lions les tuent, parce qu'ils ignorent la religion du dieu du pays. Alors le roi des Assyriens donna cet ordre, disant : Qu'on envoie en Samarie l'un des prêtres captifs; qu'il retourne, et qu'il apprenne aux habitans le culte du dieu du pays (*e*).....

Ainsi un des prêtres captifs de Samarie, y étant revenu, leur apprit la manière dont ils devaient adorer Adonaï (*f*)....

(*e*) C'est une chose bien digne de remarque, que cette opinion des Grecs, *à chaque pays son dieu*, fût déjà reçue chez les peuples de Babylone, comme cette maxime en Allemagne et en France, *nulle terre sans seigneur.* Mais comment fesaient ceux qui adoraient le soleil, ou qui du moins révéraient dans le soleil l'image du Dieu de l'univers ? Nous dirons que les Persans étaient alors les seuls qui professaient ouvertement cette religion, et qui ne l'avaient point encore portée à Babylone; elle n'y fut introduite que par le conquérant Kir ou Kosrou, que nous nommons Cyrus.

(*f*) On reste stupéfait quand on voit qu'aussitôt que cette nouvelle peuplade fut instruite du culte d'Adonaï, elle adora une foule de dieux asiatiques inconnus, Soccothbénoth, Nergel, Asima, Terthah, Adramélec, Anamélec, et qu'on brûla des enfans aux autels de ces dieux étrangers. M. Basnage, dans ses *Antiquités judaïques,* nous apprend que, selon plusieurs savans, ce fut ce prêtre hébreu, envoyé aux nouveaux habitans de Samarie, qui composa le *Pentateuque.* Ils fondent leur sentiment sur ce qu'il est parlé dans le *Pentateuque* de l'origine de Babylone, et de quelques autres villes de la Mésopotamie que Moïse ne pouvait connaître; sur ce que ni les anciens Samaritains ni les nouveaux n'auraient voulu recevoir le *Pentateuque* de la main des Hébreux de la faction de Juda, leurs ennemis mortels; sur ce que le *Pentateuque* samaritain est écrit en hébreu, langue que ce prêtre parlait, n'ayant pu avoir le temps d'apprendre le chaldéen; sur les différences essentielles entre le *Pentateuque* samaritain et le nôtre. Nous ne savons pas qui sont ces savans; M. Basnage ne les nomme pas.

Ainsi chacun de ces peuples se forgea son dieu; et ils mirent leurs dieux dans leur temples et dans les hauts lieux. Chaque peuplade mit le sien dans les villes où elle habitait.

Les Babyloniens firent leur Soccothbénoth, les Cuthéens leurs Nergel, les Émathiens leur Asima, les Hévéens leur Nébahas et Terthah; pour ceux de Sépharvaïm, ils brûlèrent leurs enfans en l'honneur d'Adramélec et d'Anamélec.

Or, tous ces peuples adoraient Adonaï, et ils prirent les derniers venus pour prêtres des hauts lieux.... Et comme ils adoraient Adonaï, ils servaient aussi leurs dieux, selon la coutume des nations transplantées en Samarie......

(*g*) La quatorzième année (chap. 18, v. 9) du roi Ézéchias, roi de Juda, Sennakérib, roi des Assyriens, vint attaquer toutes les villes fortifiées de Juda, et les

(*g*) Hérodote (livre II,) parle d'un Sennakérib qui vint porter la guerre sur les frontières de l'Égypte, et qui s'en retourna parce qu'une maladie contagieuse se mit dans son armée; il n'y a rien là que dans l'ordre commun. Que le roitelet de la petite province de Juda s'humilie devant le roi Sennakérib; qu'il lui paie trente talens d'argent et trente talens d'or, c'est une somme très-forte dans l'état ou était alors la Judée; cependant ce n'est point une chose absolument hors de toute vraisemblance. Mais que le prophète Isaïe vienne de la part de Dieu dire à Ézéchias, que le roi Sennakérib a blasphémé; qu'un ange vienne du haut du ciel frapper et tuer cent quatre-vingt-cinq mille hommes d'une armée chaldéenne; et que cette exécution, aussi épouvantable que miraculeuse, soit inutile, qu'elle n'empêche point la ruine de Jérusalem; c'est là ce qui semblerait justifier l'incrédulité des critiques, si quelque chose pouvait les rendre excusables. Ils ne comprennent pas comment le Seigneur, protégeant la tribu de Juda et tuant cent quatre-vingt-cinq mille de ses ennemis, abandonne sitôt après cette tribu dont la verge devait dominer toujours; laisse détruire son temple, et voit impunément cette tribu et celle de Benjamin, avec tant de lévites, plongés dans les fers. *O altitudo!* humilions-nous sous les décrets impénétrables de la Providence; mais qu'il nous soit permis de ne point admettre les explications ridicules que tant d'autres ont données à ces événemens inexplicables.

prit.... Alors Ézéchias envoya des messagers au roi des Assyriens, disant : J'ai péché envers toi; retire-toi de moi; je porterai tous les fardeaux que tu m'imposeras. Le roi d'Assyrie lui ordonna donc de payer trente talens d'argent et trente talens d'or..... Ezéchias donna tout l'argent qui était dans la maison d'Adonaï et dans les trésors du roi......

Or, les serviteurs du roi Ézéchias (chap. 19, v. 5) allèrent trouver Isaïe le prophète; et Isaïe leur dit : Dites à votre maître, voici ce que dit Adonaï : Ne crains point les paroles blasphématoires des officiers du roi d'Assyrie; car je vais lui envoyer un certain esprit, un certain souffle; et il apprendra une nouvelle, après laquelle il retournera dans son pays; et je le frapperai dans son pays par le glaive..... Cette même nuit l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et il tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes..... Et Sennakérib, roi des Assyriens, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, et s'en retourna aussitôt.

En ce temps-là (chap. 20, v. 1) Ézéchias, roi de Juda, fut malade à la mort. Le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint lui dire : Voici ce que dit le Dieu Adonaï : Mets ordre à tes affaires, car tu mourras, et tu ne vivras pas..... Alors Ézéchias tourna sa face contre la muraille, et pria Dieu, disant : Seigneur, souviens-toi, je te prie, comment j'ai marché dans la vérité et dans un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui t'a plu. Et il sanglota avec de grands sanglots......

Et Isaïe n'était pas encore à la moitié de l'antichambre, qu'Adonaï revint lui faire un discours, disant : Retourne, et dis à Ézéchias, chef de mon peuple : Voici ce que dit Adonaï, Dieu de David, ton père : j'ai entendu ta prière; j'ai vu tes larmes; je t'ai guéri; et dans trois jours tu monteras au temple d'Adonaï, et

j'ajouterai encore quinze années à tes jours (*h*)..... Bien plus, je te délivrerai, toi et cette ville, du roi des Assyriens, et je protégerai cette ville à cause de toi et de David mon serviteur.

Alors Isaïe dit : Qu'on m'apporte une marmelade de figues. On lui apporta la marmelade ; on la mit sur l'ulcère du roi, et il fut guéri.....

Mais Ézéchias ayant dit à Isaïe, quel signe aurai-je que le Seigneur me guérira, et que j'irai dans trois jours au temple d'Adonaï ? Et Isaïe lui dit : Voici le signe du Seigneur, comme quoi le Seigneur fera la chose qu'il t'a dite : Veux-tu que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle retourne en arrière de dix degrés ? Ézéchias lui dit : Il est aisé que l'ombre croisse de dix degrés ; ce n'est pas ce que je veux qu'on fasse, mais que l'ombre retourne en arrière de dix degrés. Le prophète Isaïe invoqua donc Adonaï ; et il fit que l'ombre retourna en arrière de dix degrés, dont elle était déjà descendue dans l'horloge d'Achaz (*i*).....

(*h*) Les critiques, comme milord Bolingbroke et M. Boulanger, prétendent que le prophète Isaïe joue ici un rôle très-triste et très-indécent, de venir dire à son prince, dès qu'il est malade : Tu vas mourir. Ézéchias est représenté comme un prince lâche et pusillanime, qui se met à pleurer et à sangloter quand un inconnu a l'indiscrétion de lui dire qu'il est en danger ; et à peine cet Isaïe est-il sorti de la chambre du roi, que Dieu lui-même vient dire au prophète : Le roi vivra encore quinze ans. Sous quelle forme était Dieu quand il vint annoncer à Isaïe son changement de volonté dans l'antichambre ? Ces incrédules ne se lassent point de censurer toute cette histoire ; il faut combattre contre eux depuis le premier verset de la Bible jusqu'au dernier.

(*i*) Une nuée d'autres incrédules fond sur cette marmelade de figues, et sur cette horloge. Tous ces censeurs disent que le mal d'Ézéchias était bien peu de chose, puisqu'on le guérit avec une emplâtre de figues. Ézéchias leur paraît un imbécile de croire qu'il est plus aisé d'avancer l'ombre que de la reculer. Dans l'un et l'autre cas, les lois de la nature sont également violées, et tout l'ordre du ciel également interrompu. La rétrogradation de l'ombre ne leur paraît qu'une copie

Manassé, fils d'Ézéchias, avait douze ans (chap. 21, v. 1) lorsqu'il commença à régner..... Il dressa des autels à Baal..... et à toute l'armée du ciel dans les deux parvis du temple d'Adonaï..... Il fit passer son fils par le feu; il prédit l'avenir; il observa les augures; fit des pythons et des aruspices..... (*k*). Il s'endormit enfin

renforcée du miracle de Josué. La plupart des interprètes croient que le soleil s'arrêta pour Josué, et recula pour Ézéchias. Isaïe même, au chapitre 32 de sa grande prophétie, dit : Le soleil recula de dix lignes; ce qui probablement signifie dix heures. Mais il est clair qu'Isaïe se trompe; l'ombre est toujours opposée au soleil; si l'astre est à l'Orient, l'ombre est à l'Occident; pour que l'ombre reculât de dix heures vers le matin, il aurait fallu que le soleil se fût avancé de dix heures vers le soir. De plus, si ces degrés, ces heures signifient le nombre des années qui sont réservées à Ézéchias, pourquoi l'ombre du style ne rétrograde-t-elle que de dix degrés et non pas de quinze? Le plus long jour de l'année en Palestine n'est que de quatorze heures : c'eût été encore un miracle de plus; car il est impossible que le soleil paraisse quinze heures et plus, quand il n'est que quatorze heures sur l'horizon.

Une autre difficulté encore, c'est que non-seulement les Juifs ne comptaient point le jour par heures comme nous; mais de plus ils n'eurent ni cadrans ni horloges. Enfin, il y aurait eu un jour entier de perdu dans la nature, et une nuit de trop. Ce sont là des embarras où se jettent des ignorans téméraires qui imaginent des miracles, et qui même les expliquent.

Telles sont les réflexions de plusieurs physiciens. On peut leur dire que le prophète Isaïe n'était pas obligé d'être astronome, et même que dom Calmet, qui a voulu expliquer dans une dissertation cette rétrogradation, a fait beaucoup plus de bévues qu'Isaïe. On est obligé de dire qu'il n'entend rien du tout à la matière, et que, dans tous ses commentaires, il n'a fait souvent que copier des auteurs absurdes qui n'en savaient pas plus que lui.

(*k*) Ou Manassé, roitelet de Juda, n'avait jamais entendu parler du miracle du cadran de son père, et des autres miracles d'Isaïe; ou il ne regardait Adonaï que comme un dieu local, un dieu d'une petite nation, qui fesait quelquefois des prodiges, mais qui était inférieur aux autres dieux; ou Manassé était tout-à-fait fou : car il n'y a qu'un fou qui puisse, après des miracles sans nombre, nier ou mépriser le Dieu qui les a faits. Cette inconcevable incrédulité de Manassé, fils d'Ézéchias, peut faire penser qu'en effet le *Pentateuque*, à peine écrit par ce prêtre hébreu qui vint enseigner les Samaritains, n'était pas encore connu; la religion judaïque n'était pas encore débrouillée, rien

avec ses pères, et fut enseveli dans le jardin de sa maison.....

Josias avait huit ans (chap. 22, v. 1) lorsqu'il commença à régner; et il régna trente et un ans, et il fit ce qui est agréable au Seigneur.....

Or un jour le grand-prêtre Helkias (chap. 22, v. 8) dit à Saphan, secrétaire : J'ai trouvé le livre de la Loi dans le temple du Seigneur en fesant fondre de l'argent (*l*).....

Saphan, secrétaire, dit au roi : Le grand-prêtre Helkias m'a donné ce livre. Et il le lut devant le roi.

Et le roi Josias déchira ses vêtemens..... Et il dit au grand-prêtre Helkias, et à Saphan, secrétaire : Allez, consultez Adonaï sur moi et sur le peuple touchant les paroles de ce livre qu'on a trouvé.

Et le roi assembla tous les prêtres (chap. 23, v. 8) des villes de Juda; et il souilla tous les hauts lieux..... Il souilla ainsi la vallée de Tophet, afin que personne ne sacrifiât plus son fils (*m*) ou sa fille à Moloc..... Il

n'était constaté, rien n'était fait : autrement il était impossible d'imaginer comment le culte changea tant de fois depuis la création jusqu'à Esdras.

(*l*) Nouvelle preuve, ou du moins nouvelle vraisemblance très-forte, que le prêtre hébreu, venu à Samarie, avait enfin achevé son *Pentateuque*, et que le grand-prêtre juif en avait un exemplaire. Tout ce qui peut nous étonner, c'est que ce prêtre ne le porta pas lui-même au roi, et l'envoya avec très-peu d'empressement et de respect par le secrétaire Saphan. S'il avait cru que ce livre fût écrit par Moïse, il l'aurait porté avec la pompe la plus solennelle; on aurait institué une fête pour éterniser la découverte de la loi de Dieu et de l'histoire des premiers siècles du genre humain; c'eût été une nouvelle occasion de dire *que la lumière soit, et la lumière fut*; car le peuple hébreu était plongé dans les plus épaisses ténèbres.

(*m*) Ce petit article est curieux. D'abord ce Josias souille les hauts lieux : souiller un lieu réputé sacré, c'était le remplir d'immondices, y répandre des excrémens et de l'urine. La vallée de Tophet

ôta aussi les chevaux que les rois de Juda avaient donnés au soleil à l'entrée du temple..... Il tua tous les prêtres des hauts lieux qui étaient à Béthel..... et brûla sur ces autels des os de morts..... Puis il dit à tout le peuple : Célébrons la pâque en l'honneur d'Adonaï votre Dieu, selon ce qui est écrit dans ce livre du pacte avec Dieu (*n*).....

était auprès du petit torrent de Cédron; c'était là qu'on jetait les corps des suppliciés à la voirie, et qu'on sacrifiait ses enfans.

C'est la première fois qu'il est parlé dans l'Écriture de chevaux consacrés au soleil. Cette coutume était visiblement prise du culte des Perses. Presque chaque ligne concourt à prouver que jamais la religion hébraïque n'eut une forme stable qu'après le retour de la captivité : les Juifs empruntèrent tous leurs rites, toutes leurs cérémonies, des Égyptiens, des Syriens, des Chaldéens, des Perses.

Il n'est pas aisé de concevoir comment ce Josias tua tous les prêtres de Béthel; car Béthel, tout voisin qu'il était de Jérusalem, ne lui appartenait pas : c'était à Béthel que s'était établi ce prêtre qui était envoyé aux Samaritains, et qu'on suppose avoir écrit le *Pentateuque*. S'il amena avec lui d'autres missionnaires pour enseigner aux Samaritains la religion israélite, le melch Josias, en les tuant, ne fut donc qu'un assassin, un tyran abominable.

La coutume de brûler des os de morts, et surtout de bêtes mortes, pour souiller des lieux consacrés, était un usage des sorciers : on voit dans la vie du dernier des Zoroastres, que ses ennemis cachèrent dans sa chambre un petit sac plein d'os de bêtes, afin de le faire passer pour un magicien. *Voyez* HYDE.

(*n*) Si Josias propose de faire la pâque selon le rite indiqué dans ce livre du pacte avec Dieu, dans ce livre unique, trouvé par le grand-prêtre au fond d'un coffre et donné au roi par le secrétaire Saphan, on n'avait donc point fait la pâque auparavant; et en effet aucun des livres de l'Écriture ne parle d'une célébration de pâque (*Voy.* Rois, liv. IV, chap. 22, v. 3 et 8, et Paralipomènes, liv. II, chap. 34, v. 18), sous aucun roi de Juda ou d'Israël, ni sous aucun des juges : c'est encore une confirmation de cette opinion très-répandue et très-vraisemblable, que la religion hébraïque n'était point formée; que les livres judaïques n'avaient jamais été rassemblés; et, selon tant de doctes, qu'ils n'avaient point été écrits; que tout s'était fait d'après des traditions vagues et changeantes; et que c'est ainsi que tout s'est fait dans le monde.

Il n'y eut point avant Josias de roi semblable, qui revînt au Seigneur de tout son cœur, de toute son ame et de toute sa force, et on n'en a point vu non plus après lui.....

Cependant l'extrême fureur d'Adonaï ne s'apaisa point, parce que Manassé, père de Josias, l'avait fort irrité. C'est pourquoi Adonaï dit : Je rejetterai Juda de ma face, comme j'ai rejeté Israël ; et je rejetterai Jérusalem et la maison que j'ai choisie (*o*).

En ce temps-là (chap. 23, v. 29) le pharaon Néchao, roi d'Égypte, marcha contre le roi des Assyriens au fleuve de l'Euphrate ; et Josias marcha contre lui, et il fut tué dès qu'il parut.....

Pharaon Néchao prit Joachaz le fils de Josias, et l'enchaîna dans la terre d'Émath, afin qu'il ne régnât point à Jérusalem ; et il condamna Jérusalem à payer cent talens d'argent et un talent d'or.....

Et Pharaon Néchao établit roi à Jérusalem Éliakim autre fils de Josias, et lui changea son nom en celui de Joachim (*p*).

(*o*) L'auteur du livre des *Rois* nous dit que jamais roi ne fut si pieux, n'aima tant Dieu que Josias ; et il ajoute que Dieu, pour récompense, rejette sa maison et Jérusalem, parce que Manassé, père de Josias, l'avait offensé. C'est sur quoi tous les critiques se récrient. Le prêtre de Juda, disent-ils, qui écrivait ce livre, veut insinuer que tous les rois de la terre n'auraient pu prendre Jérusalem, si le Seigneur ne la leur avait pas livrée ; mais pour que le Seigneur leur permette de détruire cette Jérusalem qui devait durer éternellement, il faut qu'il soit en colère contre elle : il ne peut être en colère contre Josias ; il l'est donc contre son père. C'est puissamment raisonner ; aussi ne répliquons-nous rien à cet argument.

(*p*) Si Polybe et Xénophon avaient écrit cette histoire, convenons qu'ils l'auraient écrite autrement. Nous saurions ce que c'était que ce grand empire d'Assyrie qui est l'instant d'après anéanti dans l'empire de Babylone ; nous apprendrions pourquoi ce Josias, favori du Seigneur, se déclara contre Néchao, roi d'Égypte. C'était un grand spectacle que la puissance égyptienne combattant contre l'Asie ; c'étaient

En ce temps-là (chap. 24, v. 1) Nabuchodonosor, roi de Babylone, marcha contre Juda ; et Joachim fut son esclave pendant trois ans..... après quoi il se révolta.....

Alors le Seigneur envoya des troupes de brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, d'Ammon, contre Juda, pour l'exterminer selon le verbe que le Seigneur avait fait entendre par ses serviteurs les prophètes..... (*q*). Et Joachim s'endormit avec ses pères ; et son fils Joachim régna à sa place.

de grands intérêts, et qui méritaient d'être au moins exposés clairement. Les *Paralipomènes* nous apprennent que le pharaon d'Égypte envoya dire au melch Josias : *Qu'y a-t-il entre toi et moi, melch de Juda ? Je ne marche point contre toi, c'est contre une autre maison que Dieu m'a ordonné d'aller au plus vite ; ne t'oppose point à Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne te tue.*

Remarquez, lecteurs attentifs et sages, que toutes les nations adoraient un Dieu suprême, quoiqu'il y eût mille dieux subalternes, mille cultes différens : c'est une vérité dont vous trouverez des traces dans tous les livres grecs et latins, comme dans les livres hébreux, et dans le peu qui nous reste du *Zenda-Vesta* et des *Védams*. Le roi d'Égypte Néchao dit : Dieu est avec moi. Le roi de Ninive en avait dit autant. Le roi de Babylone disait : Dieu est avec moi. Voyez l'*Iliade* d'Homère; chaque héros y a un dieu qui combat pour lui.

(*q*) Le Juif qui a écrit cette histoire, court bien rapidement sur le plus grand et le plus fatal événement de sa patrie ; il semble qu'il n'ait voulu faire que des notes pour aider sa mémoire. Cette destruction de Jérusalem, cette captivité de la tribu de Juda, ces rois de Babylone et d'Égypte qui semblent se disputer cette proie, ces brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, et d'Ammon, qui se réunissent tous contre une misérable horde de Juda sans défense : tout cela n'est ni annoncé ni expliqué ; cette histoire est plus sèche et plus confuse que tous les commentaires qu'on en a faits.

La saine critique demandait (humainement parlant) que l'auteur débrouillât d'abord les deux empires de Ninive et de Babylone ; qu'il nous instruisît des intérêts que ces deux puissances eurent à démêler avec l'Égypte et avec la Syrie ; comment la petite province de Judée, enclavée dans la Syrie , subit le sort des peuples vaincus par le roi de Babylone. L'auteur nous dit bien que Dieu avait prédit tout cela par ses prophètes ; mais il fallait écrire un peu plus clairement pour les hommes. Au moins, quand Flavien Josèphe raconte

Et Nabuchodonosor vint avec ses gens pour prendre Jérusalem. Joachim, roi de Juda, sortit de la ville, et vint se rendre au roi de Babylone avec sa mère, ses serviteurs, ses princes, ses eunuques, la huitième année de son règne.....

Et le roi Nabuchodonosor emporta tous les trésors de Jérusalem, ceux de la maison d'Adonaï, et ceux de la maison du roi : il brisa tous les vases d'or que Salomon avait mis dans le temple selon le verbe d'Adonaï..... Il transporta toute la ville de Jérusalem (*r*),

l'autre destruction de Jérusalem dont il fut témoin, il développe très-bien l'origine et les événemens de cette guerre; mais quand, dans ses *Antiquités judaïques*, (liv. X, chap. 7), il parle de Nabuchodonosor qui brûle Jérusalem en passant, il ne nous en dit pas plus que le livre que nous cherchons envain à commenter. Flavien Josèphe n'avait point d'autres archives que nous. Tous les documens de Babylone périrent avec elle; tous ceux de l'Égypte furent consumés dans l'incendie de ses bibliothèques. Trois peuples malheureux, opprimés et subjugés, ont conservé quelques histoires informes : les Parsis ou Guèbres, les descendans des anciens Brachmanes, et les Juifs. Ceux-ci, quoique infiniment moins considérables, nous touchent de plus près, parce qu'une révolution inouïe a fait naître parmi eux la religion qui a passé en Europe. Nous fesons tous nos efforts pour démêler l'histoire de cette nation dont nous tenons l'origine de notre culte; et nous ne pouvons en venir à bout.

(*r*) Nous ne pouvons dire aucune particularité de cette destruction de Jérusalem, puisque les livres juifs ne nous en disent pas davantage; mais il y a une observation aussi importante que hardie, faite par milord Bolingbroke et par M. Fréret : ils prétendent que les prophètes étaient chez la nation juive ce qu'étaient les orateurs dans Athènes; ils remuaient les esprits du peuple. Les orateurs athéniens employaient l'éloquence auprès d'un peuple ingénieux; et les orateurs juifs employaient la superstition et le style des oracles, l'enthousiasme, l'ivresse de l'inspiration, auprès du peuple le plus grossier, le plus enthousiaste, et le plus imbécile qui fût sur la terre. Or, disent ces critiques, s'il arriva quelquefois que les rois de Perse gagnèrent les orateurs grecs, les rois de Babylone avaient gagné de même quelques prophètes juifs.

La tribu de Juda avait ses prophètes qui parlaient contre les tribus d'Israël; et la faction d'Israël avait ses prophètes qui déclamaient

tous les princes, tous les hommes vigoureux de l'armée, au nombre de dix mille, et tous les hommes ouvriers,

contre Juda. Les critiques supposent donc que les nouveaux Samaritains, étant attachés par leur naissance à Nabuchodonosor, suscitèrent Jérémie pour persuader à la tribu de Juda de se soumettre à ce prince. Voici sur quoi est fondée cette opinion. Jérusalem est sur le chemin de Tyr, que le roi de Babylone voulait prendre. Si Jérusalem se défendait, quelque faible qu'elle fût, sa résistance pouvait consumer un temps précieux au vainqueur ; il était donc important de persuader au peuple de se rendre à Nabuchodonosor, plutôt que d'attendre les extrémités où il serait réduit par un siége qui ne pouvait jamais finir que par sa ruine entière.

Jérémie prit donc le parti du puissant roi Nabuchodonosor contre le faible et petit melch de Jérusalem, qui pourtant était son souverain.

Cette idée fait malheureusement du prophète Jérémie un traître ; mais ils croient prouver qu'il l'était, puisqu'il voulait toujours que non-seulement la petite province de Juda se rendît à Nabuchodonosor, mais encore que tous les peuples voisins allassent au-devant de son joug. En effet Jérémie se mettait un joug de bœuf (chap. 27) ou un bât d'âne sur les épaules, et criait dans Jérusalem : Voici ce que dit le Seigneur, roi de l'Israël : *C'est moi qui ai fait la terre, et les hommes, et les bêtes de somme dans ma force grande et dans mon bras étendu ; et j'ai donné la face de la terre à celui qui a plu à mes yeux ; j'ai donné la terre à la main de Nabuchodonosor mon serviteur, et je lui ai donné encore toutes les bêtes des champs ; et tous les peuples de la terre le serviront, lui et son fils, et les fils de ses fils ; et ceux qui ne mettront pas leur cou sous un joug et sous un bât devant le roi de Babylone, je les ferai mourir par le glaive, par la famine, et par la peste, dit le Seigneur.*

Jamais il ne s'est rien dit de plus fort en faveur d'aucun roi juif. Jérémie fait dire à Dieu même que ce Nabuchodonosor, qui fut depuis changé en bœuf, est le serviteur de Dieu, et que Dieu lui donne toute la terre à lui et à sa postérité. Ainsi donc (humainement parlant) Jérémie est un traître et un fou aux yeux de ces critiques : un traître, parce qu'il veut soulever le peuple contre son roi, et le livrer aux ennemis ; un fou, par toutes ses actions et par toutes ses paroles qui n'ont ni liaison, ni suite, ni la moindre apparence de raison. Ils allèguent surtout la fameuse lettre de Séméia au pontife Sophonie : *Dieu vous a établi pour faire fouetter à coups de nerfs de bœuf ce fou de Jérémie qui fait le prophète.* Ce qui les confirme encore dans leur opinion, c'est que les Juifs retirés en Égypte, où Jérémie se retira aussi, le punirent de mort comme un perfide qui avait vendu son maître et sa patrie aux Babyloniens. Mais c'est la seule tradition

et tous les orfèvres..... Il fit transporter à Babylone Joachim, et la mère de Joachim, et ses femmes, et ses eunuques, et les juges de la terre de Juda en captivité, et sept mille hommes robustes de Juda, et tous les ouvriers robustes; ils furent tous captifs à Babylone.....

Et il établit roitelet tributaire Mathania, oncle de Joachim, qu'il appela Sédécias......

La colère d'Adonaï s'alluma plus que jamais contre Jérusalem et Juda; il les rejeta de sa face. Et Sédécias se révolta contre le roi de Babylone ....

Donc le roi de Babylone marcha avec toute son armée contre Jérusalem (Rois, liv. IV, chap. 25, v. 1), et il l'entoura tout autour..... Et le neuvième jour du mois il y eut grande famine en Jérusalem, et le peuple n'avait point de pain..... Tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par la porte du jardin du roi; et Sédécias s'enfuit par un autre chemin. Et l'armée des

qui nous apprend que Jérémie fut lapidé par les Juifs dans la ville de Taphni, les livres juifs ne nous en disent rien. A l'égard de tant de prisonniers de guerrre que Nabuchodonosor, serviteur de Dieu, fit mourir impitoyablement, ce sont là des mœurs bien féroces. Les Juifs avouent qu'ils ne traitèrent jamais autrement les autres petits peuples qu'ils avaient pu subjuguer; ainsi l'histoire ancienne, ou véritable ou fausse, n'est que l'histoire des bêtes sauvages dévorées par d'autres bêtes.

M. du Marsais, dans son *Analyse* (*), fait une réflexion accablante sur cette première destruction de Jérusalem, et sur les suivantes. Quoi, dit-il, l'Éternel prodigue les miracles, les plaies et les meurtres, pour tirer les Juifs de cette féconde Égypte où il avait des temples sous le nom d'*Iaho*, le grand Être, sous le nom de *Knef*, l'Être universel; il conduit son peuple dans un pays où ce peuple ne peut lui ériger un temple pendant plus de cinq siècles; et enfin, quand les Juifs ont ce temple, il est détruit! Cela effraie le jugement et l'imagination; on reste confondu quand on a lu cette inconcevable histoire : il faut se consoler en disant qu'apparemment les Juifs n'avaient point péché quand l'Éternel perdit son temple et sa ville.

(*) *L'analyse de la religion chrétienne*, attribuée à du Marsais, pourrait bien ne pas être de cet auteur. B....

Chaldéens poursuivit le roi, et le prit dans la plaine de Jéricho.... Ils l'amenèrent devant le roi de Babylone dans Réblata ; et le roi de Babylone lui prononça son arrêt... . On tua ses enfans en sa présence, on lui creva les yeux, on le chargea de chaînes, et on l'emmena à Babylone.....

Nabuzardan, général du roi Nabuchodonosor, brûla la maison d'Adonaï et la maison du roi, et toutes les maisons dans Jérusalem..... Il transporta captif à Babylone tout le peuple qui était demeuré dans la ville; il laissa seulement les plus pauvres du pays pour labourer les champs et cultiver les vignes.

Nabuzardan emmena aussi Saraias le grand-prêtre, et Sophonie le second prêtre, trois portiers, et un capitaine eunuque, et cinq eunuques de la chambre du roi Sédécias, et Sopher, capitaine qui commandait l'exercice, et soixante chefs qu'on trouva dans la ville.... Et Nabuchodonosor, roi de Babylone, les fit tous mourir dans Réblata.

TOBIE.

Avertissement du commentateur.

« Les Juifs n'ont jamais inséré le livre de *Tobie* dans leur Canon; ni Josèphe ni Philon n'en parlent; il est rejeté de notre communion. Les savans le prétendent composé neuf cents ans après la dispersion. Le concile de Trente l'a décidé canonique; nous ne le croyons que curieux; et c'est à ce titre que nous en allons donner une courte analyse. Nous le plaçons immédiatement après les livres des *Rois*, et avant *Esdras*, parce qu'en effet l'aventure des deux Tobies

est supposée arrivée avant Esdras, dans les premiers temps de la dispersion des dix tribus, captives vers la Médie. Il faut supposer aussi que Salmanazar était alors maître de la Médie; ce qui serait difficile à prouver.

» Le livre de *Tobie* est tout merveilleux. Calmet, dans sa préface, dit ce grand mot sans y penser : *S'il fallait rejeter le merveilleux et l'extraordinaire, où serait le livre sacré qu'on pût conserver?* »

Tobie, de la tribu de Nephtali (Tobie, chap. 1, v. 1), fut mené captif du temps de Salmanazar, roi des Assyriens..... (*a*). Et il vint à Ragès, ville des Mèdes, ayant dix talens d'argent, des dons dont il avait été honoré par le roi..... (*b*). Et voyant que Gabélus, de sa tribu, était fort pauvre à Ragès, il lui prêta dix talens d'argent sur son billet..... Il arriva qu'un jour (chap. 2, v. 10), s'étant lassé à ensevelir des morts, il revint en sa maison, et s'endormit (*c*)

(*a*) Il serait heureux pour les commentateurs que Salmanazar eût fait lever de bonnes cartes géographiques de ses états; car on a bien de la peine à débrouiller comment, étant roi de Ninive sur le Tigre, il avait pu passer par-dessus le royaume de Babylone pour aller enchaîner les habitans des bords du Jourdain, et conquérir jusqu'aux voisins de la mer d'Hyrcanie : on ne comprend rien à ses empires d'Assyrie et de Babylone. Mais passons.

(*b*) Les critiques voudraient que l'auteur, quel qu'il soit, de l'histoire de Tobie, eût dit comment ce pauvre homme avait gagné dix talens d'argent auprès du roi Salmanazar, dont il ne pouvait pas plus approcher qu'un esclave chrétien ne peut approcher du roi de Maroc. Dix talens d'argent ne laissent pas de faire vingt mille écus au moins, monnaie de France. C'est beaucoup assurément pour le mari d'une blanchisseuse. Il s'en va à Ragès en Médie, à quatre cents lieues de Ninive, pour prêter ses vingt mille écus au Juif Gabélus qui était fort pauvre, et qui probablement serait hors d'état de les lui rendre : cela est fort beau.

(*c*) Revenu à Ninive, il s'endort au pied d'un mur. Un homme assez

contre une muraille; et pendant qu'il dormait il tomba de la merde chaude d'un nid d'hirondelles sur ses yeux, et il devint aveugle.... Pour ce qui est de sa femme, elle allait tous les jours travailler à faire de la toile, et gagnait sa vie (*d*).

En ce même jour (chap 3, v. 7) il arriva que Sara, fille de Raguël, en Ragès, ville de Mèdes, fut très-émue d'un reproche que lui fit une servante de la maison...... Sara avait déjà eu sept maris; et un diable nommé Asmodée, les avait tous tués dès qu'ils étaient entrés en elle. Cette servante lui dit donc : Ne veux-tu pas me tuer aussi comme tu as tué tes sept maris (*e*)?

Or, Tobie dit à Tobie son fils : Je t'avertis (ch. 4, v. 21) que lorsque tu n'étais qu'un petit enfant, je donnai dix talens d'argent à Gabélus sur sa promesse, dans Ragès, ville des Mèdes; c'est pourquoi va le trouver, retire mon argent, et rends-lui son billet....

riche pour prêter vingt mille écus dans Ragès, devrait au moins avoir une chambre à coucher dans Ninive.

(*d*) Les critiques naturalistes disent que la merde d'hirondelle ne peut rendre personne aveugle; qu'on en est quitte pour se laver sur-le-champ; qu'il faudrait dormir les yeux ouverts pour qu'une chiasse d'hirondelle pût blesser la conjonctive ou la cornée, et qu'enfin il aurait fallu consulter quelque bon médecin avant d'écrire tout cela.

Pour ce qui est de Sara, que M. Basnage soutient, dans ses *Antiquités judaïques*, avoir été blanchisseuse et ravaudeuse, nous n'avons rien à en dire. Il n'en est pas de même de Sara, fille de Raguël, Juive captive en Ragès.

(*e*) Jamais les Juifs jusqu'alors n'avaient entendu parler d'aucun diable ni d'aucun démon; ils avaient été imaginés en Perse dans la religion des Zoroastres; de là ils passèrent dans la Chaldée, et s'établirent enfin en Grèce, où Platon donna libéralement à chaque homme son bon et son mauvais démon. Shamadaï, que l'on traduit par *Asmodée*, était un des principaux diables. Dom Calmet dit dans sa dissertation sur Asmodée, *qu'on sait qu'il y a plusieurs sortes de diables, les uns princes et maîtres démons, les autres subalternes et assujettis.*

Tobie fils rencontra (chap. 5, v. 5) alors un jeune homme très-beau, dont la robe était retroussée à la ceinture..... Et ne sachant pas que c'était un ange de Dieu, il le salua, et lui dit : D'où es-tu, mon bon adolescent?..... Et il se mit en chemin avec l'ange Raphaël, et il fut suivi du chien de la maison (*f*).....

..... Tobie étant donc sorti pour laver ses pieds, un énorme poisson sortit de l'eau pour le dévorer. L'ange lui dit de prendre ce monstre par les ouïes..... Si tu mets un petit morceau du cœur sur des charbons, la fumée chasse tous les démons, soit d'homme,

Tout semble servir à prouver que les Hébreux ne furent jamais qu'imitateurs; qu'ils prirent tous leurs rites les uns après les autres chez leurs voisins et chez leurs maîtres, et non-seulement leurs rites, mais tous leurs contes.

Les termes dont se sert l'auteur du livre de Tobie insinuent qu'Asmodée était amoureux et jaloux de Sara. Cette idée est conforme à l'ancienne doctrine des génies, des sylphes, des anges, des dieux de l'antiquité, tous ont été amoureux de nos filles. Vous voyez dans *la Genèse* les enfans de Dieu amoureux des filles des hommes, leur faire des géans. La fable a dominé partout.

Nous ne répéterons point ce qu'on a dit dans ce commentaire sur les démons incubes et succubes; sur les hommes miraculeux, nés de ces copulations chimériques; sur tous ces diables entrant dans les corps des garçons et des filles en vingt manières différentes; sur les moyens de les faire venir et de les chasser; enfin sur toutes les superstitions dont la fourberie s'est servie dans tous les temps pour tromper l'imbécillité.

(*f*) C'est la première fois qu'un ange est nommé dans l'Écriture. Tous les commentateurs avouent que les Juifs prirent ces noms chez les Chaldéens : Raphaël, médecin de Dieu, Uriel, feu de Dieu, Jesraël, race de Dieu, Michaël, semblable à Dieu, Gabriel, homme de Dieu. Les anges persans avaient des noms tout différens, Ma, Kur, Dubatur, Bahman, etc. Les Hébreux, étant esclaves chez les Chaldéens et non chez les Persans, s'approprièrent donc les anges et les diables des Chaldéens, et firent une théurgie toute nouvelle à laquelle ils n'avaient point pensé encore. Ainsi l'on voit que tout change chez ce peuple, selon qu'il change de maîtres. Quand ils sont asservis aux Cananéens, ils prennent leurs dieux; quand ils sont esclaves chez les rois qu'on appelle *assyriens,* ils prennent leurs anges.

soit de femme. Le fiel est bon pour oindre les yeux quand il y a des taies (*g*).

..... Ils entrèrent ensuite chez Raguël (ch. 7, v. 7), qui les reçut avec joie. Et Raguël, en regardant Tobie, dit à sa femme : Anne, ma femme, que ce jeune homme ressemble à mon cousin !.....

Et ayant pris du carton, ils dressèrent le contrat de mariage......

Puis le jeune Tobie tira de son sac le foie du poisson (chap. 8, v. 2), et le mit sur des charbons ardens......

(*g*) Les critiques et les plaisans qui se sont égayés sur ce livre, parce qu'ils ne l'ont pas reconnu pour canonique, ont dit que ce serait une chose fort curieuse qu'un poisson capable de dévorer un homme, et qu'on pût prendre par les ouïes, comme on suspend un lapin par les oreilles.

Il y a des poissons dont la laite ou le foie sont fort bons à manger, comme la laite de carpe et le foie de lotte; mais on n'en connaît point encore dont le foie grillé sur des charbons ait la vertu de chasser les diables.

Dès que les hommes furent assez fous pour imaginer des êtres bienfesans et malfesans répandus dans les quatre élémens, on se crut très-sage de chercher les moyens de s'attirer l'amitié des bons génies, et de faire enfuir les mauvais. Tout ce qui était agréable eut son petit dieu, et tout ce qui nuisait eut son diable. Tel est le principe de toute théurgie, de toute magie, de toute sorcellerie. Si on brûlait de doux parfums pour les bons génies, il fallait conséquemment brûler ce qu'on avait de plus mauvais pour les mauvais démons.

Au reste, si l'ange Raphaël conseille au jeune Tobie de prendre ce poisson par ce qu'on appelle les ouïes, Raphaël, fort savant dans la connaissance des substances célestes, l'était peu dans celle des animaux aquatiques. Les ouïes des poissons, très-improprement nommées, sont les poulmons.

Depuis la décision de Raphaël, qui déclare que le fiel des poissons de rivière guérit les aveugles, quelques médecins ont tenté d'enlever des taches, des taies sur des yeux, avec du fiel de brochet; mais le plus sûr moyen d'enlever ces petites taches blanches qui se forment rarement sur la conjonctive, est d'employer des fomentations douces, et de rejeter toute liqueur âcre et corrosive. D'ailleurs ce qu'on prenait pour des taies extérieures, était presque toujours de vraies cataractes, pour lesquelles le fiel de tous les animaux était fort inutile.

L'ange Raphaël saisit le démon Asmodée, et l'alla enchaîner dans le désert de la Haute-Egypte (*h*).....

..... S'étant donc levés, ils prièrent Dieu instamment de leur donner la santé. Et Tobie, dit : Seigneur tu fis Adam du limon de la terre, et tu lui donnas Héva pour compagne (*i*)......

..... Le jeune Tobie, étant revenu chez son père, prit du fiel de son poisson (chap. 2, v. 13), en frotta les yeux de son père; et au bout d'une demi-heure, une peau albugineuse comme du blanc d'œuf sortit de ses yeux; et aussitôt il recouvra la vue (*k*).

(*h*) Il est plus aisé de soutenir qu'on peut chasser un diable avec de la fumée, qu'il n'est aisé de rendre la vue à un aveugle en oignant ses yeux avec du fiel, par la raison que nos chirurgiens ont abaissé plus de cataractes avec une aiguille, que nous n'avons vu d'anges faire enfuir de diables en grillant un foie. Il est vrai que nous ne pourrions prouver à un ange que la chose est impossible; car s'il nous répondait qu'il en a fait l'expérience, et qu'il faut l'en croire sur sa parole, qu'aurions-nous à lui répliquer?

L'ange Raphaël court après le diable, et va l'enchaîner dans la Haute-Égypte, où il est encore. Paul Lucas l'a vu, la manié; on peut se rendre à son témoignage. D'ailleurs il ne faut pas s'étonner si un ange va du mont Taurus au Grand-Caire en un clin d'œil, et revient de même à Ragès pour reconduire ensuite Tobie fils, avec sa femme et son chien, à Ninive chez Tobie père.

(*i*) On peut remarquer que, depuis le troisième et le quatrième chapitre de *la Genèse*, où l'on parle d'Ève, son nom ne se retrouve dans aucun endroit de l'ancien Testament.

Cette observation en fait naître une autre : c'est qu'aucun des livres juifs ne cite une loi, un passage direct du *Pentateuque*, en rappelant les phrases dont l'auteur du *Pentateuque* s'est servi. Il est à croire que si Moïse avait écrit le *Pentateuque*, ses lois, ses expressions mêmes auraient été dans la bouche de tout le monde; on les aurait citées en toute occasion; chaque Juif aurait su par cœur le livre du divin législateur jusqu'à la moindre syllabe. Ce silence si long et si universel peut servir à favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que les livres juifs furent tous écrits vers le temps de la captivité.

(*k*) La peau albugineuse que ce fiel fait tomber, et un aveugle guéri en une demi-heure, sont des choses aussi extraordinaires qu'un aveuglement causé par une chiasse d'hirondelle.

JUDITH.

Observation du commentateur sur Judith.

« Le livre de *Judith* n'étant pas plus dans le Canon juif que celui de *Tobie*, on peut se permettre avec cette Judith un peu de familiarité. Ce n'est pas seulement à cause des contradictions inconciliables dont cette histoire est pleine, car tantôt la scène est sous Nabuchodonosor, tantôt après la captivité; mais c'est parce que Judith est bien moins édifiante que Tobie.

» Un géographe serait bien empêché à placer Béthulie; tantôt on la met à quarante lieues au nord de Jérusalem, tantôt à quelques milles au midi : mais une honnête femme serait encore plus embarrassée à justifier la conduite de la belle Judith. Aller coucher avec un général d'armée pour lui couper la tête, cela n'est pas modeste. Mettre cette tête toute sanglante, de ses mains sanglantes, dans un petit sac, et s'en retourner paisiblement avec sa servante à travers une armée de cent cinquante mille hommes, sans être arrêtée par personne, cela n'est pas commun.

» Une chose encore plus rare, c'est d'avoir demeuré cent cinq ans après ce bel exploit dans la maison de feu son mari, comme il est dit au chapitre 16. Si

Je ne dirai plus qu'un mot sur l'histoire de Tobie, c'est que sa légende rapporte expressément que, quand il mourut de vieillesse, ses enfans l'enterrèrent avec joie. Passe encore si ses héritiers avaient été des collatéraux.

Au reste, plus d'un commentateur, et surtout Calmet, prétend que le diable Asmodée est la synagogue, et que Raphaël est Jésus-Christ.

nous supposons qu'elle était âgée de trente ans quand elle fit ce coup vigoureux, elle aurait vécu cent trente-cinq années. Calmet nous tire d'embarras en disant qu'elle en avait soixante-cinq lorsque Holoferne fut épris de son extrême beauté : c'est le bel âge pour tourner et pour couper des têtes. Mais le texte nous replonge dans une autre difficulté : il dit que personne ne troubla Israël tant qu'elle vécut ; et malheureusement ce fut le temps de ses plus grands désastres.

» Quelques partisans de Judith ont soutenu qu'il y avait quelque chose de vrai dans son aventure, puisque les Juifs célébraient tous les ans la fête de cette prodigieuse femme. On leur a répondu que quand même les Juifs auraient institué douze fêtes par an à l'honneur de sainte Judith, cela ne prouverait rien.

» Les Grecs auraient eu beau célébrer la fête du cheval de Troie, il n'en serait pas moins faux et moins ridicule que Troie eût été prise par ce grand cheval de bois. Presque toutes les fêtes des Grecs et des anciens Romains fêtaient des aventures fabuleuses. Castor et Pollux n'étaient point venus du ciel et des enfers pour se mettre à la tête d'une armée romaine; et cependant on célébrait ce beau miracle. On fêtait la vestale Sylvia, à qui le dieu Mars fit deux enfans pendant son sommeil, lorsque les Latins ne connaissaient ni le dieu Mars ni les vestales. Chaque fable avait sa fête à Rome comme dans Athènes. Chaque monument était une imposture. Plus ils étaient sacrés, et plus il est sûr qu'ils étaient ridicules.

» Et sans chercher des exemples trop loin, n'avons-nous pas encore dans l'église grecque la fable des sept dormans, et dans l'église romaine la fable des onze mille vierges? Y a-t-il rien de plus célèbre dans notre occident que l'Épiphanie, et ces trois rois,

Gaspard, Melchior et Balthazar, qui viennent à pied des extrémités de l'Orient au village de Bethléem, conduits par une étoile? On en peut dire autant de Judith et d'Holoferne.

» Mais il y a une réponse encore meilleure à faire: c'est qu'il est faux que jamais les Juifs aient eu la fête de Judith. C'est un faussaire, un moine dominicain nommé Jean Nani, connu sous le nom d'Annius de Viterbe, qui fit imprimer au seizième siècle de prétendus ouvrages de Philon et de Bérose, dans lesquels cette prétendue fête de Judith est supposée.

» C'est ainsi que se sont établies mille opinions; plus elles étaient ridicules, et plus elles ont eu de vogue. Les mille et une nuits règnent dans le monde. Nous n'en dirons pas plus sur Judith; et nous en avons trop dit sur Tobie. »

ESDRAS.

On demande si lorsque les Juifs eurent obtenu du conquérant Cosrou, que nous nommons Cyrus, et ensuite de Dara, fils d'Histaph, que nous nommons Darius, la permission de rebâtir Jérusalem, Esdras écrivit son livre et le *Pentateuque*, etc., en caractères chaldéens ou hébraïques. Ce ne devrait pas être une question. Il ne faut qu'un coup d'œil pour voir qu'il se servit du caractère chaldéen, qui est encore celui dont tous les Juifs se servent.

Il est d'ailleurs plus que probable que ces deux tribus, de Juda et de Benjamin, captives vers l'Euphrate, occupées aux emplois les plus vils, mêlèrent beaucoup de mots de la langue de leurs maîtres au phénicien corrompu qu'ils parlaient auparavant. C'est ce qui arrive à tous les peuples transplantés.

On fait une autre question plus embarrassante. Esdras a-t-il rétabli de mémoire tous les livres saints jusqu'à son temps? Si nous en croyons toute l'église grecque, mère, sans contredit, de la latine, Esdras a dicté tous les livres saints, pendant quarante jours et quarante nuits de suite, à cinq scribes qui écrivaient continuellement sous lui; comme il est dit dans le quatrième livre d'*Esdras*, adopté par l'église grecque. S'il est vrai qu'Esdras ait en effet parlé pendant quarante fois vingt-quatre heures sans interruption, c'est un grand miracle; Esdras fut certainement inspiré.

Mais s'il fut inspiré en parlant, ses cinq secrétaires ne le furent pas en écrivant. Le premier livre dit que la multitude des Juifs, qui revint dans la terre promise, se montait à quarante-deux mille trois cent soixante personnes; et il compte toutes les familles, et le nombre de chaque famille pour plus grande exactitude. Cependant, quand on a additionné le tout, on ne trouve que vingt-neuf mille huit cent dix-huit ames. Il y a loin de ce calcul à celui d'environ trois millions d'Hébreux qui s'enfuirent d'Égypte et qui vécurent de la rosée de manne dans le désert.

Pour comble, le dénombrement de Néhémie est tout aussi erroné; et c'est une chose assez extraordinaire de se tromper ainsi, en comptant si scrupuleusement le nombre de chaque famille. Les scribes qui écrivirent ne furent donc pas si bien inspirés qu'Esdras, qui dicta pendant neuf cent soixante heures sans reprendre haleine.

Les critiques dont nous avons tant parlé, élèvent d'autres objections contre les livres d'Esdras. L'édit de Cyrus, qui permet aux Juifs de rebâtir leur temple, ne leur paraît pas vraisemblable. Un roi de Perse, selon eux, n'a jamais pu dire: *Adonaï le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et*

m'a commandé de lui bâtir une maison dans Jérusalem, qui est en Judée. C'est précisément, selon eux, comme si le grand-turc disait : Saint Pierre et saint Paul m'ont commandé de leur bâtir une chapelle dans Athènes qui est en Grèce.

Il n'est pas possible que Cyrus, dont la religion était si différente de celle des Juifs, ait reconnu le Dieu des Juifs pour son Dieu dans le préambule d'un édit. Il n'a pu dire : Ce Dieu m'a ordonné de lui bâtir un temple. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que les Juifs, esclaves chez les Babyloniens, ayant trouvé grâce devant le conquérant de Babylone, obtinrent, par des présens faits à propos aux grands de la Perse, une permission conçue en termes convenables.

Les paroles suivantes de l'édit contredisent les premières : *Que tout Juif monte à Jérusalem qui est en Judée, et qu'il rebâtisse la maison d'Adonaï, Dieu d'Israël.* Il n'est pas croyable que le nom d'Israël fût si recommandé à Cyrus.

Et que tous les Juifs habitans des autres lieux assistent ceux qui retourneront à Jérusalem, en or, en argent, en meubles, en bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, lequel est à Jérusalem.

On voit clairement par ces paroles que le petit nombre de Juifs qui revint dans la ville, voulut être assisté par ceux qui n'y revinrent point. Ils prétextaient un ordre de Cyrus. Il n'est pas naturel que la chancellerie de Babylone ait ordonné à des Juifs de donner de l'or et de l'argent à d'autres Juifs pour les aider à bâtir.

Voici quelque chose de bien plus fort. Le premier livre d'*Esdras* raconte qu'on retrouva dans Ecbatane un mémoire dans lequel étaient écrits ces mots :

La première année du règne du roi Cyrus, le roi Cyrus a ordonné que la maison de Dieu, qui est à Jérusalem, fut rebâtie pour y offrir des hosties; qu'il y eût trois rangs de pierres brutes, et trois rangs de bois, etc.

Si les Juifs avaient le diplôme de Cyrus donne a Babylone, pourquoi en chercher un autre dans Ecbatane? Que veut dire la première année du règne du roi Cyrus? Il régna dans Ecbatane avant de prendre Babylone; il ne pouvait rien ordonner concernant les Juifs esclaves à Babylone, lorsqu'il n'était que roi des Mèdes. Il y a là une contradiction palpable.

De plus, un roi, soit babylonien, soit hyrcanien, ne s'embarrasse guère si un temple juif sera bâti de trois rangs de pierres de taille ou brutes, et s'il y aura par-dessus ces pierres trois rangs de planches. Enfin, ce n'est pas là un temple, c'est une très-pauvre et très-mauvaise grange; et cette mesquinerie grossière ne s'accorde guère avec les cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent que Cyrus roi de Perse fit rendre aux Juifs dans le premier chapitre. On voit l'esprit juif dans toutes ces exagérations; son orgueil perce à travers sa misère: et dans cet orgueil et dans cette misère, les contradictions se glissent en foule.

Esdras fait rendre à ces malheureux cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent par Cyrus; et le moment d'après c'est Artaxerce qui les donne. Or, entre le commencement du règne de Cyrus dans Ecbatane et celui d'Artaxerce à Babylone, on compte environ six vingts ans. Supputez, lecteurs, et jugez.

ESTHER.

Avis du commentateur.

« Ce livre d'*Esther* étant reconnu par les Juifs, nous allons en rassembler les traits les plus curieux; et nous les commenterons le plus succinctement qu'il sera possible. Ce que nous craignons le plus, c'est le verbiage. »

Dans les jours d'Assuérus, qui régnait de l'Inde à l'Éthiopie sur cent vingt-sept provinces (*a*), il s'assit sur son trône. Et Suze était la capitale de son empire. Il fit un grand festin à tous les princes..... Le festin dura cent quatre-vingts jours (*b*)....

..... Sur la fin du repas, le roi invita tout le peuple de Suze pendant sept jours, depuis le plus grand jusqu'au plus petit..... Sous des voiles de couleur bleu céleste, des lits d'or et d'argent étaient rangés sur des pavés d'émeraudes (*c*)..... Le septième jour le roi, étant plus gai que de coutume à cause du trop de vin qu'il avait

(*a*) On ne sait quel était cet Assuérus. Des doctes assurent que ce nom était le titre que prenaient tous les rois de Perse; ils s'intitulaient *Achawerosh*, qui voulait dire héros, guerrier, invincible; et de cet *Achawerosh* les Grecs firent *Assuérus*. Mais cette étymologie ne nous apprend pas qui était ce grand prince.

(*b*) Les critiques obstinés, tels que les Bolingbroke, les Fréret, les Du Marsais, les Tilladet, les Meslier, les Boulanger, etc, traitent ce début de conte des Mille et une nuits. Un festin de cent quatre-vingts jours leur paraît bien long. Ils citent la loi d'un peuple fort sobre, qui ordonne qu'on ne soit jamais plus de dix heures à table.

(*c*) Les voiles de bleu céleste, les lits d'or, le pavé d'émeraudes, leur paraissaient dignes du coq d'Aboulcassem. C'est peut-être une allégorie, une figure, un type; nous n'osons en décider.

bu, commanda aux sept princes eunuques qui le servaient, de faire venir la reine Vasthi (toute nue suivant le texte chaldéen), le diadème au front, pour montrer sa beauté à tous ses peuples; car elle était fort belle (*d*).

...... Le roi, transporté de fureur, consulta sept sages.... (*e*) Mamucan parla le premier, et dit :

Roi, s'il te plaît, il faut qu'il sorte un édit de ta face, par lequel la reine Vasthi ne se présentera plus devant toi; que son diadème sera donné à une qui vaudra mieux qu'elle; et qu'on publie dans tout l'empire qu'il faut que les femmes soient obéissantes à leurs maris (*f*).....

(*d*) Si le texte chaldéen porte que le roi voulut que sa femme parût toute nue, son ivresse semble rendre cette extravagance vraisemblable. Le commencement de cette histoire a quelque rapport avec celle de Candaule et de Gygès, racontée par Hérodote.

On peut observer que pendant le festin de cent quatre-vingts jours que le roi donnait aux seigneurs, la reine Vasthi en donnait un aussi long aux dames de Babylone. L'historien Flavien Joséphe (*Antiquités judaiques*, liv. XI, chap. 6.) remarque que ce n'était pas la coutume en Perse que les femmes mangeassent avec les hommes; et que même il ne leur était jamais permis de se laisser voir aux étrangers. Cette remarque sert à détruire la fable incroyable d'Hérodote, que les femmes de Babylone étaient obligées de se prostituer une fois dans leur vie aux étrangers dans le temple de Milita. Ceux qui ont tâché de soutenir l'erreur d'Hérodote, doivent se rendre au témoignage de Flavien Joséphe.

(*e*) Des doctes ont prétendu que ces sept principaux officiers du roi de Perse représentaient les sept planètes; que c'est de là que les Juifs prirent leurs sept anges qui sont toujours debout devant le Seigneur; et d'autres prouvent que c'est l'origine des sept électeurs.

(*f*) Ceux qui prétendent que les femmes ne furent soumises à leurs maris que depuis cet édit, ne connaissent guère le monde. Les femmes étaient gardées depuis très-long-temps par les eunuques, et par conséquent étaient plus que soumises. Les princes de l'Asie n'avaient guère que des concubines. Ils déclaraient princesse celle de leurs esclaves qui prenait le plus d'ascendant sur eux. Telle a été, et telle est encore la coutume des potentats asiatiques. Ils choisissent leurs successeurs avec la même liberté qu'ils en ont choisi les mères.

Le roi envoya l'édit dans toutes les provinces de son empire.....

...... Alors les ministres du roi dirent : Qu'on cherche partout des filles pucelles et belles; et celle qui plaira le plus aux yeux du roi sera reine au lieu de Vasthi.....

Or il y avait dans Suze un Juif nommé Mardochée.... oncle d'Esther..... Et Esther était très-belle et très-agréable.....

Et Esther plut au roi. Ainsi il commanda à un eunuque de l'admettre parmi les filles, et de lui donner son contingent avec sept belles filles de chambre, et de la bien parer elle et ses filles de chambre.....

Et Esther ne voulut point dire de quel pays elle était; car Mardochée lui avait défendu de le dire (*g*)....

..... On préparait les filles destinées au roi pendant un an. Les six premiers mois on les frottait d'huile et de myrrhe, et les six derniers mois de parfums et d'aromates..... Et le roi aima Esther par-dessus les autres filles; et il lui mit un diadème sur le front, et il la fit reine à la place de Vasthi....

Après cela le roi éleva en dignité Aman, fils d'Ama-

(*g*) Les critiques ont dit que jamais le sultan des Turcs, ni le roi de Maroc, ni le roi de Perse, ni le grand-mogol, ni le roi de la Chine ne reçoit une fille dans son sérail sans qu'on apporte sa généalogie et des certificats de l'endroit où elle a été prise. Il n'y a pas un cheval arabe dans les écuries du grand-seigneur, dont la généalogie ne soit entre les mains du grand-écuyer. Comment Assuérus n'aurait-il pas été informé de la patrie, de la famille, et de la religion d'une fille qu'il déclarait reine ? C'est un roman, disent les incrédules ; et il faut qu'un roman ait quelque chose de vraisemblable jusque dans les aventures les plus chimériques. On peut supposer, à toute force, qu'Assuérus ait épousé une Juive ; mais il doit avoir su qu'elle était Juive.

Cette objection a du poids. Tout ce qu'on peut répliquer, c'est que Dieu disposa du cœur du roi, et qu'il laissa son esprit dans l'ignorance.

dath, de la race d'Agag, et mit son trône au-dessus du trône de tous les satrapes ; et tous les serviteurs du roi pliaient les genoux devant lui, et l'adoraient (le saluaient en lui baisant la main, ou le saluaient en portant leur main à leur bouche). Le seul Mardochée ne pliait pas les genoux devant lui, et ne portait pas sa main à sa bouche..... Aman, ayant appris qu'il était Juif, voulut exterminer toute la nation juive (*h*)...

.... Et on jeta le sort devant Aman pour savoir quel

(*h*) C'est une coutume très-antique en Asie de se prosterner devant les rois, et même devant leurs principaux officiers. Nous avons traduit dans notre langue cette salutation par le mot *adoration*, qui ne signifie autre chose que baiser sa main. Mais ce mot *adoration* étant aussi employé pour marquer le respect dû à la Divinité, a produit une équivoque chez plusieurs nations. Les peuples occidentaux, toujours très-mal informés des usages de l'Orient, se sont imaginés qu'on saluait un roi de Perse comme on adore la Divinité. Mardochée, né et nourri dans l'Orient, ne devait pas s'y méprendre ; il ne devait pas refuser de faire au satrape Aman une révérence usitée dans le pays. On lui fait dire, dans ce livre, qu'il ne voulait pas rendre au ministre du roi un honneur qui n'était dû qu'à Dieu ; ce n'est là que la grossièreté orgueilleuse d'un homme impoli qui se glorifie secrètement d'être oncle d'une reine. Il est vrai qu'il paraît bien improbable qu'on ne sût pas dans le sérail qu'Esther était sa nièce. Mais si on se prête à cette supposition ; si Mardochée n'est regardé que comme un pauvre Juif de la lie du peuple, pourquoi ne salue-t-il pas Aman comme tous les autres Juifs le saluent ?

Pour cet Aman qui veut faire pendre toute une nation, parce qu'un pauvre de cette nation ne lui a pas fait la révérence, avouons que jamais une folie si ridicule et si horrible ne tomba dans la tête de personne. Les Juifs ont pris cette histoire au pied de la lettre ; ils ont institué une fête en l'honneur d'Esther ; ils ont pris le conte allégorique d'Esther pour une aventure véritable, parce que la prétendue élévation d'une Juive sur le trône de Perse était une consolation pour ce peuple presque toujours esclave.

Si Aman était en effet de la race de ce roi Agag que le prophète Samuel avait haché en morceaux de ses propres mains, il pouvait être excusable de détester une nation qui avait traité ainsi l'un de ses aïeux ; mais on n'égorge point tout un peuple pour une révérence omise.

mois et quel jour on devait tuer tous les Juifs; et le sort tomba sur le douzième mois, etc. (*i*).....

Le roi commanda qu'on allât chez tous les Juifs dans tout l'empire; qu'on leur ordonnât de s'assembler, et de tuer tous leurs ennemis avec leurs femmes et leurs enfans, et de piller leurs dépouilles le treizième jour du mois d'Adar.... Et le roi dit à la reine Esther : Vos Juifs ont tué aujourd'hui cinq cent personnes dans ma ville de Suze.... Combien voulez-vous qu'ils en tuent encore? Et la reine répondit : S'il plaît au roi, il en sera massacré autant demain qu'aujourd'hui; et que les dix enfans d'Aman soient pendus. Et le roi commanda que cela fût fait (*k*).

(*i*) Les critiques trouvent, avec quelque apparence de raison, Aman bien imbécile de faire afficher et publier dans tout l'empire le mois et le jour où l'on devra tuer tous les Juifs. C'était les avertir trop à l'avance, et leur donner tout le temps de s'enfuir, et même de se venger: c'est une trop grande absurdité. Tout le reste de cette histoire est dans le même goût; il n'y a pas un seul mot de vraisemblable. Où l'écrivain de ce roman a-t-il pris qu'on coupait le cou à toute femme ou concubine du roi, qui entrait chez lui sans être appelée? Cet Aman pendu à la potence dressée pour Mardochée, et tous les épisodes de ce conte du Tonneau, ne sont-ils pas *ægri somnia?* Mais voici le plus rare du texte.

(*k*) Il faut pardonner aux critiques s'ils ont exprimé toute l'horreur que leur inspirait l'exécrable cruauté de cette douce Esther, et, en même temps, leur mépris pour un conte si dépourvu de sens commun. Ils ont crié qu'il était honteux de recevoir cette histoire comme vraie et sacrée. Que peut avoir de commun, disent-ils, la barbarie ridicule d'Esther avec la religion chrétienne, avec nos devoirs, avec le pardon des injures, recommandé par Jésus-Christ? N'est-ce pas joindre ensemble le crime et la vertu, la démence et la sagesse, le plat mensonge et l'auguste vérité? Les Juifs admettent la fable d'Esther; sommes-nous Juifs? et parce qu'ils sont amateurs des fables les plus grossières, faut-il que nous les imitions? Parce qu'en tout temps ils furent sanguinaires, faut-il que nous le soyons, nous qui avons voulu substituer une religion de clémence et de fraternité à leur secte barbare; nous qui au moins nous vantons d'avoir des préceptes de justice,

PROPHÈTES.

Avertissement du commentateur.

« Ce fut dans les querelles entre les tribus, et pendant la captivité en Babylone, que les voyans, les devins, les prophètes parurent. Nous avons déjà parlé d'Élie, d'lisée, d'ÉIsaïe, de Jérémie : nous dirons des autres ce qui paraît nécessaire, sans entrer dans le détail de leurs déclamations. Nous ne sommes pas assez habiles pour comprendre leurs discours, pour sentir le mérite de leurs répétitions continuelles, pour distinguer le sens littéral, le sens mystique, le sens analogique, de leurs phrases hébraïques ou chaldéennes, que la traduction rend encore plus obscures. Nous tâcherons au moins d'être courts en parlant de ces livres si longs.

» Les Juifs ne lisent point les prophètes dans leurs synagogues : ou du moins les lisent très-rarement. Les chrétiens, pour la plupart, ne les connaissent que par quelques citations. Nous choisirons les morceaux les plus curieux et les plus singuliers. Commençons par Daniel, dont les aventures sont du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs. »

quoique nous ayons eu le malheur d'être si souvent et si horriblement injustes ?

Nous n'ignorons pas que la fable d'Esther a un côté séduisant ; une captive devenue reine, et sauvant de la mort tous ses concitoyens, est un sujet de roman et de tragédie. Mais qu'il est gâté par les contradictions et les absurdités dont il regorge ! qu'il est déshonoré par la barbarie d'Esther, aussi contraire aux mœurs de son siècle qu'à la vraisemblance !

DANIEL.

Les critiques osent affirmer que le livre de *Daniel* ne fut composé que du temps d'Antiochus Épiphane; que toute l'histoire de Daniel n'est qu'un roman, comme ceux de Tobie, de Judith, et d'Esther. Voici leurs raisons, qui ne sont fondées que sur les lumières naturelles, et qui sont détruites par la décision de l'église, laquelle est au-dessus de toute lumière.

1° Il est dit que Daniel, esclave dès son enfance à Babylone avec Sidrac, Misac et Abdénago, fut fait eunuque avec ses trois compagnons, et élevé parmi les eunuques; ce qui le mettait dans l'impuissance de prophétiser.

On répond qu'il n'est pas dit expressément qu'on châtra Daniel, mais seulement qu'on le mit sous la direction d'Ashphéner, chef des eunuques. Il est très-vraisemblable que Daniel subit cette opération, comme tous les autres enfans esclaves réservés pour servir dans la chambre du roi. Mais enfin il pouvait être destiné à d'autres emplois. Les bostangis ne sont point châtrés dans le sérail du grand-turc. Un eunuque ne pouvait être prêtre chez les Juifs: mais il n'est dit nulle part qu'il ne pouvait être prophète; au contraire, plus il était délivré de ce que nous avons de terrestre, plus il était propre au céleste.

2° Daniel commence non-seulement par expliquer un songe, mais encore par deviner quel songe a fait le roi. Le texte dit que le roi Nabuchodonosor fut épouvanté de son rêve, et qu'aussitôt il l'oublia entièrement. Il assembla tous les mages, et leur dit: Je vous ferai tous pendre, si vous ne m'apprenez ce que

j'ai rêvé. Ils lui remontrèrent qu'il leur ordonnait une chose impossible. Aussitôt le grand Nabuchodonosor ordonna qu'on les pendît. Daniel, Sidrac, Misac et Abdénago allaient être pendus aussi en qualité de novices-mages, lorsque Daniel leur sauva la vie en devinant le rêve. Les critiques osent traiter ceci de puérilité ridicule.

3° Ensuite vient l'histoire de la fournaise ardente, dans laquelle Sidrac, Misac et Abdénago chantèrent. On ne traite pas cette aventure avec plus de ménagement.

4° Ensuite Nabuchodonosor est changé en bœuf, et mange du foin pendant sept ans, après quoi il redevient homme et reprend sa couronne. C'est sur quoi nos critiques s'égaient inconsidérément.

5° Ils ne sont pas moins hardis sur Balthazar, prétendu fils de Nabuchodonosor, et sur cette main qui va écrivant trois mots en caractères inconnus sur la muraille. Ils protestent que Nabuchodonosor n'eut d'autre fils qu'Evilmérodac, et que Balthazar est inconnu chez tous les historiens.

6° L'auteur juif fait succéder à Balthazar Darius, le Mède; mais ce Darius, le Mède, n'a pas plus existé que Balthasar. C'est Cyaxare, oncle de Cyrus, que l'auteur transforme en Darius, de Médie.

7° L'auteur raconte que ce Darius, ayant ordonné qu'on ne priât aucun dieu pendant trente jours dans tout son empire; et Daniel ayant prié le Dieu des Juifs, on le fit jeter dans la fosse aux lions. Le roi courut le lendemain à la fosse, et appela Daniel qui lui répondit. Les lions ne l'avaient pas touché. Le roi fit jeter à sa place ses accusateurs avec leurs femmes et leurs enfans, que les lions dévorèrent.

8° Vient ensuite la vision des quatre bêtes, et Daniel avait eu cette vision du temps du prétendu roi Bal-

thazar. C'est cette vision des quatre bêtes qui paraît interpolée aux yeux des critiques hardis. Ils la soutiennent écrite du temps d'Antiochus Épiphane. En effet, c'est à cet Antiochus que le prophète s'arrête; parce que l'écrivain, disent-ils, ne pouvait prophétiser que ce qu'il voyait. Ils le comparent à ce Flamand nommé Arnou-Vion, qui dédia à Philippe II les prétendues prophéties et les logogriphes de l'Irlandais saint Malachie; logogriphes qu'il disait écrits au douzième siècle, et qui prédisaient les noms de tous les papes jusqu'à la fin du monde. Nous sommes bien loin de penser ainsi de la prophétie de Daniel; mais on nous a fait une loi de rapporter toutes les critiques.

9° Après la vision des quatre bêtes, l'ange Gabriel, que les Juifs ne connurent que pendant leur captivité, vient visiter Daniel, et lui révèle : « Que le temps de soixante-dix semaines est abrégé sur tout le peuple et sur la ville sainte, afin que la prévarication soit consommée, que le péché reçoive sa fin, que l'iniquité s'efface, que la justice éternelle soit amenée, que la vision et la prophétie soient accomplies, et que le sanctuaire soit oint.

» Sache donc et pense que de l'ordre donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'à l'oint chef du peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les murailles seront bâties dans des temps fâcheux; et après soixante-deux semaines le chef oint sera tué. »

Voilà cette fameuse prophétie que les uns ont appliquée à Judas Machabée, regardé comme un messie, un oint, un libérateur, et qui l'était en effet; les autres au grand-prêtre Onias; les autres enfin à notre Seigneur Jésus-Christ lui-même; mais qu'aucun interprète n'a pu faire cadrer avec le temps auquel il en fait l'application. Ce passage, ainsi que tant d'autres, nous laisse dans une obscurité profonde, que les phrases

de l'abbé Houtteville, secrétaire du cardinal Dubois, n'ont pas éclairée.

10° Après cette prophétie de soixante-deux semaines, plus sept semaines, l'ange Gabriel avertit Daniel qu'il a résisté pendant vingt et un jours à l'ange des Perses; mais que l'ange Michel ou Michaël est venu à son secours. Ce passage prouve que les fables grecques des dieux combattans contre des dieux avaient déjà pénétré chez le peuple juif.

11° L'histoire de Suzanne et des deux vieillards débauchés et calomniateurs ne tient point au reste de l'histoire de Daniel : saint Jérôme ne la regarde que comme une fable rabbinique.

12° L'histoire du dragon qu'on nourrissait dans le temple de Bel a eu autant de contradicteurs que celle de Suzanne; et saint Jérôme n'est guère plus favorable aux unes qu'aux autres. Il avoue que ni Suzanne, ni le dragon, ni la chanson chantée dans la fournaise, ne sont authentiques : il traite surtout de fable le potage d'Habacuc, et l'ange qui lui commande de porter son potage de Jérusalem à Babylone, dans la fosse aux lions, et enfin cet ange qui prend Habacuc par les cheveux, qui le transporte dans l'air à Babylone avec son potage.

Ce n'est pas que saint Jérôme nie la possibilité de ces aventures, car rien n'est impossible à Dieu; mais il montre qu'elles ne s'accordent pas avec la chronologie. Il admet tout le reste de la prophétie de Daniel. Nous avons connu un homme qui niait la vérité de trois chapitres de Rabelais, mais qui admettait tous les autres.

ÉZÉCHIEL.

Ézéchiel, captif sur les bords du fleuve Chodar, voit d'abord au milieu d'un feu quatre animaux, ayant chacun quatre faces d'homme, quatre ailes, des pieds de veau, et des mains d'homme, de lion, de bœuf et d'aigle.

Il y avait près d'eux une roue à quatre faces; lorsque les animaux marchaient, les roues marchaient aussi.....

Après ce spectacle, dont nous ne donnons qu'une très-légère esquisse, le Seigneur présente au prophète un livre, un rouleau de parchemin, et lui dit : Mange ce livre. Et Ézéchiel le mange. Puis le Seigneur lui dit : Va te faire lier dans ta maison. Et le prophète va se faire lier.

Puis le Seigneur lui dit : « Prends une brique; dessine dessus la ville de Jérusalem, et autour d'elle une armée qui l'assiége. Prends une poêle de fer, et mets-la contre un mur de fer..... » Et le prophète fait tout cela.

Ensuite le Seigneur lui dit : « Couche-toi pendant trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, pendant quarante jours sur le côté droit; mange pendant trois cent quatre-vingt-dix jours ton pain couvert de merde d'homme, devant tous les Juifs. Car c'est ainsi qu'ils mangeront leur pain tout souillé parmi les nations chez lesquelles je les chasserai. »

Ce sont là les ordres positifs que donne le Seigneur; ce sont là les propres termes dont il se sert. A quoi Ézéchiel répond : Ah! ah! ah! (ou pouha! pouha!) Seigneur, jamais rien d'impur n'est entré dans ma bouche. Le Seigneur lui répond : « Eh bien, je te

donne de la fiente de bœuf au lieu de merde d'homme, et tu la mêleras avec ton pain; je vais briser dans Jérusalem le bâton du pain; et on ne mangera de pain, et on ne boira d'eau que par mesure. »

Le Seigneur continue, et dit à Ézéchiel : « Prends un fer tranchant, et coupe-toi les cheveux et la barbe; brûle le tiers de ces poils au milieu de la ville, selon le nombre des jours du siége. Coupe avec une épée le second tiers autour de la ville, et jette au vent le tiers restant..... Car voici ce que dit le Seigneur : Parce que Jérusalem n'a pas marché dans mes préceptes, et n'a pas opéré selon le jugement de ceux qui l'environnent, j'irai à elle, j'exercerai mes jugemens aux yeux des nations..... Les pères mangeront leurs enfans, et les enfans mangeront leurs pères. Un tiers du peuple mourra de peste et de faim; un tiers tombera sous le glaive dans la ville; un tiers sera dispersé, et je le poursuivrai l'épée nue. »

Il s'est élevé une grande dispute entre les interprètes. Tant de choses extraordinaires, si opposées à nos mœurs et à notre raison, se sont-elles passées en vision ou en réalité? Ézéchiel raconte-t-il cette histoire comme un songe ou comme une action véritable? Les derniers commentateurs, et surtout dom Calmet, ne doutent pas que tout ne se soit réellement passé comme le dit Ézéchiel. Voici comme dom Calmet s'en explique :

« Nous ne voyons aucune nécessité de recourir au miracle. Il n'est nullement impossible qu'un homme demeure enchaîné et couché sur le dos pendant trois cent quatre-vingt-dix jours..... Prado témoigne qu'il a vu un fou qui demeura lié et couché sur son côté pendant plus de quinze ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vision, comment les Juifs de la captivité auraient-ils compris ce que leur voulait dire Ézéchiel?

Comment ce prophète aurait-il exécuté les ordres de Dieu? Il faut donc dire aussi qu'il ne dressa point le plan de Jérusalem; qu'il ne fut lié, qu'il ne mangea son pain qu'en esprit et en idée. »

On doit donc croire qu'effectivement tout se passa comme Ézéchiel le raconte; et cela n'est pas plus surprenant que les aventures réelles d'Élie, d'Élisée, de Samson, de Jephté, de Gédéon, de Josué, de Moïse, de Jacob, d'Abraham, de Noé, d'Adam et d'Ève. Mes prédécesseurs ont remarqué que dans les livres judaïques rien ne s'est fait de ce qui se fait aujourd'hui.

De tous les passages d'Ézéchiel, celui qui a excité le plus de murmures parmi les critiques, et qui a le plus embarrassé les commentateurs, est l'article d'Olla et d'Ooliba. Le prophète fait parler ainsi le Seigneur à Olla : « Je t'ai fait croître comme l'herbe qui est dans les champs; tu es parvenue au temps où les filles aiment les ornemens; tes tétons sont enflés; ton poil a poussé; tu étais toute nue et pleine de confusion; j'ai passé auprès de toi, je t'ai vue. Voilà le temps des amans. Je me suis étendu sur toi; j'ai couvert ton ignominie; j'ai juré un pacte avec toi, et tu as été mienne...... Je t'ai donné des robes de plusieurs couleurs; je t'ai donné des souliers bleus, une ceinture de coton...... Tu as été parée d'or et d'argent, nourrie de bon pain, de miel et d'huile. Et après cela tu as mis ta confiance en ta beauté; tu as forniqué en ton nom, et tu as exposé ta fornication à tous les passans; tu t'es bâti un mauvais lieu, et tu t'es prostituée dans les rues..... On paie les filles de joie; et tu as payé tes amans pour forniquer avec toi..... »

Ensuite le Seigneur s'adressa à Ooliba; il dit que Ooliba a exposé à nu ses fornications, *et insanivit*

libidine super concubitum eorum quorum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum.

Ce n'est point là le récit d'une aventure réelle comme celle du prophète Ozée avec la Gomer; ce n'est qu'une pure allégorie exprimée avec une naïveté qu'aujourd'hui nous trouverions trop grossière, et qui peut-être ne l'était point alors.

Les Juifs firent beaucoup de difficultés pour insérer cette prophétie dans leur Canon; et lorsqu'ils l'admirent, ils n'en permirent la lecture qu'à l'âge de trente ans. Une des raisons qui les portèrent à cette sévérité, fut qu'Ézéchiel, dans sa prophétie, fait dire au Seigneur : *J'ai donné à mon peuple des préceptes qui ne sont pas bons, et je leur ai donné des ordonnances dans lesquelles ils ne trouveront point la vie.* On eut peur que ce passage ne diminuât le respect des Juifs pour la loi de Moïse.

On peut encore remarquer sur Ezéchiel la prédiction qu'il fait au chapitre 39 pour consoler les Juifs captifs. Il fait inviter par le Seigneur même tous les oiseaux et tous les quadrupèdes à venir manger la chair des guerriers qu'il immolera, et à boire le sang des princes.

Et ensuite il dit, aux versets 19 et 20 : « Vous mangerez de la chair grasse jusqu'à satiété; vous boirez le sang de la victime que je vous prépare; vous vous rassasierez à ma table de la chair des chevaux et des cavaliers, et de tous les gens de guerre. J'établirai ma gloire parmi les nations; elles connaîtront ma main puissante; et dans ce jour la maison d'Israël saura que c'est moi qui suis le Seigneur. »

On a cru que la première promesse, de manger la chair des guerriers et de boire le sang des princes, était faite pour les oiseaux; et que la seconde, de

manger le cheval et le cavalier, était faite pour les guerriers juifs. Il y avait en effet dans les armées des Perses beaucoup de Scythes qui mangeaient de la chair humaine, et qui s'abreuvaient de sang dans le crâne de leurs ennemis. Le Seigneur pouvait dire aux Juifs, qu'ils traiteraient un jour les Scythes, comme les Scythes les avaient traités. Le Seigneur pouvait bien leur dire : Vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur; mais il ne pouvait le dire aux quadrupèdes et aux oiseaux, qui n'en ont jamais rien su.

Nous ne prétendons point entrer dans toutes les profondeurs mystérieuses de tous les prophètes, ni examiner les divers sens qu'on a donnés à leurs paroles : nous nous bornons à montrer seulement ce qu'il y a de plus singulier dans leurs aventures, et ce qui est le plus éloigné de nos mœurs.

OZÉE.

Ozée est peut-être celui qui doit le plus étonner des lecteurs qui ne connaissent pas les mœurs antiques. Il était né chez les Samaritains, un peu avant la dispersion des dix tribus; par conséquent il était dans le rang des schismatiques; à moins qu'une grâce particulière de Dieu ne l'attachât au culte de Jérusalem. Voici le commencement de sa prophétie.

Le Seigneur dit à Ozée : « Va, prends une femme de fornication; et fais-toi des enfans de fornication, parce que la terre, en forniquant, forniquera contre le Seigneur. Ozée s'en alla et prit la prostituée Gomer, fille d'Ebalaïm; il l'engrossa, et elle lui enfanta un fils..... Et le Seigneur dit à Ozée : Appelle l'enfant Jezraël, parce que dans peu de temps je visiterai le sang de Jezraël sur la maison de Jéhu... Et Gomer

enfanta encore une fille; et le Seigneur lui dit : Appelle-la *sans pitié*, parce qu'à l'avenir je n'aurai plus de pitié de la maison d'Israël.

« Gomer enfanta encore un fils; et le Seigneur dit à Ozée : Tu l'appelleras *non mon peuple*, parce que les Israélites ne seront plus mon peuple, et que je ne serai plus leur Dieu....

» Après cela le Seigneur dit à Ozée : Va, prends une femme qui ait déjà un amant et qui soit adultère..... Ozée acheta cette femme quinze drachmes d'argent et un boisseau et demi d'orge. Il la creusa, et lui dit : Tu m'attendras long-temps, tu ne forniqueras point avec d'autres; et moi je t'attendrai, parce que les enfans d'Israël attendront long-temps sans rois, sans princes, sans sacrifices, sans éphod, et sans téraphims. »

Tous ces faits ne se passent point en vision : ce ne sont point de simples allégories, de simples apologues; ce sont des faits réels. Ozée n'a point eu trois enfans de Gomer en vision ou en songe; mais ces faits, quoique arrivés en effet, n'en sont pas moins des types, des signes, des figures, de ce qui arrive au peuple d'Israël. Toute action d'un prophète est un type. C'est ainsi qu'Isaïe marche entièrement nu dans la ville de Jérusalem. Le Seigneur lui dit, au chapitre 20 de sa prophétie : « Va, détache ton sac de tes reins, et tes souliers de tes pieds. Isaïe fit ainsi, marchant nu et déchaussé. Et le Seigneur dit : Comme mon serviteur a marché nu et déchaussé, c'est un signe pour l'Égypte et pour l'Éthiopie. Le roi des Assyriens emmènera d'Égypte et d'Éthiopie les jeunes et les vieux, nus et déchaussés, les fesses découvertes, pour l'ignominie de l'Egypte. »

On ne peut trop répéter qu'il ne faut pas juger de ces siècles par notre siècle, des Juifs par les Fran-

çais et par les Anglais, des mœurs juives par les nôtres, de leur style par notre style.

JONAS.

Si les histoires d'Ozée, d'Ézéchiel, de Jérémie, d'Isaïe, d'Élisée, d'Élie, étonnent l'entendement humain, celle de Jonas ne l'accable pas moins. Calmet commence sa préface sur Jonas par ces mots : L'histoire des douze petits prophètes ne nous fournit rien qui approche tant du merveilleux que la vie de Jonas.

C'était un Galiléen, de la tribu de Zabulon, par conséquent né parmi les hérétiques; et Dieu l'envoie prêcher dans Ninive à ceux qu'on nomme idolâtres. Il est le seul qui ait eu une telle commission. En quelle langue prêcha-t-il? Il y avait environ quatre cents lieues de sa patrie à Ninive.

Le prophète, au lieu d'obéir, voulut s'enfuir à Tharsis en Cilicie; mais il s'embarque au petit port de Joppé, encore plus éloigné du lieu de sa mission. Il se jette dans une barque. Une tempête horrible survient. Cette tempête endort Jonas. Les mariniers le prient d'invoquer son Dieu pour apaiser l'orage. Jonas n'en fait rien. Alors les matelots jettent le sort pour savoir qui on doit précipiter dans la mer, ne doutant pas que ce ne soit un secret infaillible pour apaiser les vents. Le sort tombe sur Jonas; on le jette dans l'eau, et la tempête cesse dans le même instant : ce qui inspire un grand respect aux matelots de Joppé pour le Dieu de Juda, sans qu'ils se convertissent. Le Seigneur envoie dans le moment un grand poisson qui avale Jonas, et qui le garde trois jours et trois nuits dans son ventre. Jonas étant dans les entrailles de

cet animal, chante un cantique assez long au Seigneur; et le Seigneur ordonne au poisson de rendre Jonas, et de le rejeter sur le rivage. Le poisson obéït.

Les critiques incrédules prétendent que tout ce récit est une fable prise des fables grecques. Homère, dans son livre XX, parle du monstre marin qui se jeta sur Hercule. Lycophron raconte qu'Hercule resta trois jours et trois nuits dans son ventre; qu'il se nourrit de son foie après l'avoir mis sur le gril; qu'au bout de trois jours il sortit de sa prison en victorieux, et qu'ensuite il passa la mer dans son gobelet pour aller d'Espagne en Mauritanie.

La mission d'Hercule avait été tout autre que celle de Jonas. Le prophète hébreu devait prêcher dans Ninive; et Hercule, bien inférieur à Jonas, devait délivrer Hésione, fille de Priam, exposée à un chien marin. Cette délivrance fut mise au rang des plus beaux travaux de ce héros, lesquels surpassent de beaucoup le nombre de douze qu'on lui attribue.

La fable d'Arion jeté dans la mer par des mariniers, et sauvé des flots par un de ces marsouins appelés par nous *dauphins*, qui le porta sur son dos dans Lesbos, sa patrie, paraît moins absurde, parce qu'en effet quelques naturalistes ont prétendu qu'on pouvait apprivoiser les dauphins; mais ils n'ont jamais dit qu'on pût rester trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, et griller son foie pendant ce temps-là.

Comme l'absurde est quelquefois permis dans la poésie burlesque, le célèbre Arioste a imité dans son poëme d'*Orlando furioso* quelque chose de l'aventure d'Hercule; et en dernier lieu un prélat de Rome a enchéri encore sur l'Arioste dans son *Richardetto*. Ainsi les fables, déguisées en mille manières, ont fait

le tour du monde, comme autrefois les masques couraient dans les rues sous des ajustemens différens.

Les orthodoxes nous enseignent que tous les contes de poissons, soit baleines, soit chiens marins, qui ont avalé des héros, et qui ont été vaincus par eux, depuis Persée jusqu'à Richardetto, ont été imités de l'histoire de Jonas.

FIN DES COMMENTAIRES SUR LES PROPHÈTES.

CONTINUATION

DE L'HISTOIRE HÉBRAÏQUE (*).

LES MACHABÉES.

Il ne faut point mépriser la curiosité que les Juifs nous inspirent. Tout superstitieux, tout inconstans, tout ignorans, tout barbares, et enfin tout malheureux qu'ils ont été et qu'ils sont encore, ils sont pourtant les pères des deux religions qui partagent aujourd'hui le monde, de Rome au Thibet, et du mont Atlas au Gange. Les Juifs sont les pères des chrétiens et des musulmans. L'Évangile dicté par la vérité, et l'Alcoran écrit par le mensonge, sont également fondés sur l'histoire juive. C'est une mère infortunée, respectée et opprimée par ses deux filles; par elles détrônée, et cependant sacrée pour elles. Voilà mon excuse de la peine fastidieuse de continuer ces recherches, entreprises par trois hommes plus savans que moi, mais à qui je ne cède point dans l'amour de la vérité.

Les Juifs respirèrent sous Alexandre pendant dix années. Cet Alexandre forme la plus brillante époque de tous les peuples occidentaux. Il est triste que son histoire soit défigurée par des contes fabuleux, comme celle de tous les héros et de toutes les nations antiques. Il est encore plus triste que ces fables soient répétées de nos jours, et même par des compilateurs

(*) Ici le troisième commentateur s'est arrêté ; et un quatrième a continué l'histoire hébraïque d'une manière différente des trois autres.

estimables. A commencer par l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine, je ne puis lire sans scrupule dans Prideaux (*Histoire des Juifs*, livre 7), que Philippe, père d'Alexandre, fut assassiné par un de ses gardes qui lui avait demandé inutilement justice contre un de ses capitaines, *par lequel il avait été violé.* Quoi donc! un soldat est assez intrépide, assez furieux pour poignarder son roi au milieu de ses courtisans, et il n'a ni assez de force ni assez de courage pour résister à un vieux Sodomite! Il se laisse violer comme une jeune fille faible de corps et d'esprit! Mais c'est Diodore de Sicile qui le raconte au bout de trois cents ans. Diodore dit que ce garde était ivre. Mais, ou il consentit dans le vin à cette infamie trop commune chez les Thraces, ou le vin devait exciter sa colère et augmenter ses forces. Ce fut dans l'ivresse qu'Alexandre tua Clitus.

Justin copie Diodore; Plutarque les copie tous deux. Prideaux et Rollin copient de notre temps ces anciens auteurs; et quelque autre compilateur en fera autant, si des scrupules pareils aux miens ne l'arrêtent. Modernes perroquets, qui répétez des paroles anciennes, cessez de nous tromper en tout genre.

Si je voulais connaître Alexandre, je me le représenterais à l'âge de vingt ans, succédant au généralat de la Grèce qu'avait eu son père, soumettant d'abord tous les peuples, depuis les confins de la Thrace jusqu'au Danube, vainqueur des Thébains, qui s'opposaient à ses droits de général, conduisant trente mille soldats aguerris contre les troupes innombrables de ces mêmes Perses qui depuis vainquirent si souvent les Romains; enfin allant jusqu'à l'Hydaspe dans l'Inde, parce que c'était là que finissait l'empire de Darius. Je regarderais cette guerre mémorable comme très-légitime, puisqu'il était nommé par toute la

Grèce, malgré Démosthène, pour venger tous les maux que les rois de Perse avaient faits si long-temps aux Grecs, et qu'il méritait d'eux une reconnaissance éternelle. Je m'étonnerais qu'un jeune héros, dans la rapidité de ses victoires, ait bâti cette multitude de villes, en Égypte, en Syrie, chez les Scythes, et jusque dans les Indes; qu'il ait facilité le commerce de toutes les nations, et changé toutes ses routes en fondant le port d'Alexandrie. J'oserais lui rendre grâces au nom du genre humain.

Je douterais de cent particularités qu'on rapporte de sa vie et de sa mort, de ces anecdotes presque toujours fausses, et si souvent absurdes. Je m'en tiendrais à ses grandes actions, connues de toute la terre.

Ainsi les déclamations de quelques poëtes contre les conquêtes d'Alexandre ne me paraîtraient que jeux d'esprit. Je respecterais celui qui respecta la mère, la femme et les filles de Darius ses prisonnières. Je l'admirerais dans la digue qu'il construisit au siége de Tyr, et qui fut imitée deux mille ans après par le cardinal de Richelieu au siége de la Rochelle.

S'il est vrai qu'Alexandre fit crucifier deux mille citoyens de Tyr après la prise de la ville, je frémirais; mais j'excuserais peut-être cette vengeance atroce contre un peuple qui avait assassiné ses ambassadeurs et ses hérauts, et qui avait jeté leurs corps dans la mer. Je me rappellerais que César traita de même six cents des principaux citoyens de Vannes, bien moins coupables; et je plaindrais les nations si souvent en proie à de si horribles calamités.

Mais je ne croirais point que Dieu suscita Alexandre, et lui livra l'opulente ville de Tyr uniquement pour faire plaisir à Jérusalem, avec qui elle n'eut jamais de guerre particulière. Prideaux, et après lui Rollin,

ont beau rapporter des passages de Joël et d'Ézéchiel, dans lesquels ils se réjouissent de la première chute de Tyr sous Nabuchodonosor, comme des esclaves fouettés par leurs maîtres insultent d'autres esclaves fouettés à leur tour. Ces passages, si ridiculement appliqués, ne me feraient jamais croire que le Dieu de l'univers, qui a laissé prendre tant de fois Jérusalem et son temple, n'a fait marcher Alexandre à la conquête de l'Asie que pour consoler quelques Juifs.

Je ne croirais pas davantage à la fable absurde que Flavien Josèphe (liv. XI, chap. 8) ose raconter. Selon ce Juif, le pontife juif, nommé Jaddus, ou plutôt Jadduah, avait apparu en songe à Alexandre dix ans auparavant; il l'avait exhorté à la conquête de l'empire persan, et l'avait assuré que le Dieu des Juifs le conduirait lui-même par la main. Quand ce grand-prêtre vint en tremblant, suivi d'une députation juive, adorer Alexandre, c'est-à-dire, se prosterner devant lui et demander ses ordres, Alexandre, voyant le mot *yaho* gravé sur la tiare de ce prêtre, reconnut Jaddus au bout de dix ans, se prosterna lui-même, comme s'il avait su l'hébreu. Et voilà donc comment on écrivait l'histoire!

Les Juifs et les Samaritains demi-juifs furent sujets d'Alexandre, comme ils l'avaient été de Darius. Ce fut pour eux un temps de repos. Les Hébreux des dix tribus dispersées par Salmanazar et Assaradon, revinrent en foule et s'incorporèrent dans la tribu de Juda. Rien n'est en effet plus vraisemblable. Tel est le dénoûment naturel de cette difficulté qu'on fait encore tous les jours : que sont devenues les dix tribus captives? Celle de Juda, possédant Jérusalem, s'arrogea toujours la supériorité, quoique cette capitale fût située dans le territoire de Benjamin. C'est pourquoi tous les prophètes juifs ne cessaient de dire que la verge resterait

toujours dans Juda, malgré la jalousie des Samaritains établis à Sichem. Mais quelle domination! ils furent toujours assujettis à des étrangers.

Il y eut quelques Juifs dans l'armée d'Alexandre lorsqu'il eût conquis la Perse; du moins si nous en croyons le petit livre de Flavien Josèphe contre Appion. Ces soldats étaient probablement de ceux qui étaient restés vers Babylone après la captivité, et qui avaient mieux aimé gagner leur vie chez leurs vainqueurs, que d'aller relever les ruines du temple de Jérusalem. Alexandre voulut les faire travailler comme les autres à rebâtir un autre temple: celui de Bélus à Babylone. Josèphe assure qu'ils ne voulurent jamais employer leurs mains à un édifice profane, et qu'Alexandre fut obligé de les chasser. Plusieurs Juifs ne furent pourtant pas si difficiles, lorsque trois cents ans après il travaillèrent sous Hérode à bâtir un temple dans Césarée à un mortel, à l'empereur Auguste leur souverain: tant le gouvernement change quelquefois les mœurs des hommes les plus obstinés!

On n'a point assez remarqué que le temps d'Alexandre fit une révolution dans l'esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. Une nouvelle lumière, quoique mêlée d'ombres épaisses, vint éclairer l'Europe, l'Asie, et une partie de l'Afrique septentrionale. Cette lumière venait de la seule Athènes. Elle n'était pas comparable sans doute à celle que les Newton et les Locke ont répandue de nos jours sur le genre humain, du fond d'une île autrefois ignorée du reste du monde. Mais Athènes avait commencé à éclairer les esprits en tout genre. Alexandre, élevé par Aristote, fut le digne disciple d'un tel maître. Nul homme n'eut plus d'esprit, plus de grâces et de goût, plus d'amour pour les sciences que ce conquérant. Tous ses généraux, qui étaient Grecs, cultivèrent les

beaux-arts jusque dans le tumulte de la guerre et dans les horreurs des factions. Ce fut un temps à peu près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis. Les hommes s'accoutumèrent peu à peu à penser plus raisonnablement, à mettre plus d'ordre et de naturel dans leurs écrits, et à colorer avec des dehors plus décens leurs plaisirs, leurs passions, leurs crimes même. Il y eut moins de prodiges, quoïque la superstition fût toujours enracinée dans la populace, qui est née pour elle. Les Juifs eux-mêmes se défirent de ce style ampoulé, incompréhensible, incohérent, qui va par sauts et par bonds, et qui ressemble aux rêveries de l'ivresse quand il n'est pas l'enthousiasme d'une inspiration divine.

Les sublimes idées de Platon sur l'existence de l'ame, sur sa distinction de la machine animale, sur son immortalité, sur les peines et les récompenses après la mort, pénétrèrent d'abord chez les Juifs hellénistes établis avec de grands priviléges dans Alexandrie, et de là chez les pharisiens de Jérusalem. Ils n'entendaient auparavant que *la vie* par le mot d'*ame;* ils n'avaient aucune notion de la justice rendue par l'Être suprême aux ames des bons, et aux méchans qui survivaient à leurs corps; tout avait été jusque-là temporel, matériel et mortel chez ce peuple également grossier et fanatique.

Tout change après la mort d'Alexandre sous les Ptolomées et sous les Séleucides. Les livres des *Machabées* en sont une preuve. Nous n'en connaissons pas les auteurs. Nous nous contentons d'observer qu'en général ils sont écrits d'un style un peu plus humain que toutes les histoires précédentes, et plus approchant quelquefois (si on ose le dire) de l'éloquence des Grecs et des Romains.

C'est dans le second livre des *Machabées* qu'on voit pour la première fois une notion claire de la vie éternelle et de la résurrection, qui devint bientôt le dogme des pharisiens. Un des frères Machabées, qui sont supposés martyrisés avec leur mère par le roi de Syrie Antiochus Epiphane, dit à ce prince: *Tu nous arraches la vie présente, méchant prince; mais le roi du monde nous rendra une vie éternelle, en nous ressuscitant quand nous serons morts pour ses lois.*

On remarque encore dans ce second livre la croyance anticipée d'une espèce de purgatoire. Judas Machabée, en fesant enterrer les morts après une bataille, trouve dans leurs vêtemens des dépouilles consacrées à des idoles. L'armée ne doute point que cette prévarication ne soit la cause de leur mort. *Judas fait une quête de douze mille drachmes, et les envoie à Jérusalem, afin qu'on offre un sacrifice pour les péchés des morts; tant il avait de bons et de religieux sentimens touchant la résurrection!*

Il est évident qu'il n'y avait qu'un pharisien nouvellement persuadé de la résurrection qui pût s'exprimer ainsi.

Nous ne dissimulerons point les raisons qu'on apporte contre l'authenticité et la véracité des livres des *Machabées*.

I. On nie d'abord le supplice des sept frères Machabées et de leur mère, parce qu'il n'en est point fait mention dans le premier livre, qui va bien loin par-delà le règne d'Antiochus Épiphane, ou l'Illustre. Matathias, père des Machabées, n'avait que cinq fils, qui tous se signalèrent pour la défense de la patrie. L'auteur du second livre, qui raconte le supplice des Machabées, ne dit point en quel lieu Antiochus or-

donna cette exécution barbare; et il l'aurait dit si elle avait été vraie. Antiochus semblait incapable d'une action si cruelle, si lâche et si inutile. C'était un très-grand prince, qui avait été élevé à Rome. Il fut digne de son éducation, valeureux et poli, clément dans la victoire, le plus libéral des princes et le plus affable; on ne lui reproche qu'une familiarité outrée qu'il tenait de la plupart des grands de Rome, dont la coutume était de gagner les suffrages du peuple en s'abaissant jusqu'à lui. Le titre d'*Illustre* que l'Asie lui donna, et que la postérité lui conserve, est une assez bonne réponse aux injures (lâche ressource des faibles) que les Juifs ont prodiguées à sa mémoire, et que des compilateurs indiscrets ont répétées de nos jours par un zèle plus emporté que judicieux.

Il était roi de Jérusalem, enclavée dans ses vastes États de Syrie. Les Juifs se révoltèrent contre lui. Ce prince, vainqueur de l'Egypte, revint les punir; et comme la religion était l'éternel prétexte de toutes les séditions et des cruautés de ce peuple, Antiochus, lassé de sa tolérance qui les enhardissait, ordonna enfin qu'il n'y aurait plus qu'un seul culte dans ses États, celui des dieux de Syrie. Il priva les rebelles de leur religion et de leur argent, deux choses qui leur étaient également chères. Antiochus n'en avait pas usé ainsi en Egypte, conquise par ses armes; au contraire, il avait rendu ce royaume à son roi avec une générosité qui n'avait d'exemple que dans la grandeur d'ame avec laquelle on a dit que Porus fut traité par Alexandre. Si donc il y eut plus de sévérité pour les Juifs, c'est qu'ils l'y forcèrent. Les Samaritains lui obéirent; mais Jérusalem le brava; et de là naquit cette guerre sanglante, dans laquelle Judas Machabée et ses quatre frères firent de si belles choses avec de très-petites armées. Donc l'histoire du supplice des

prétendus sept Machabées et de leur mère n'est qu'un roman.

II. Le romanesque auteur commence ses mensonges par dire qu'Alexandre partagea ses États à ses amis de son vivant. Cette erreur, qui n'a pas besoin d'être réfutée, fait juger de la science de l'écrivain.

III. Presque toutes les particularités rapportées dans ce premier livre des *Machabées* sont aussi chimériques. Il dit que Judas Machabée, lorsqu'il fesait la guerre de caverne en caverne dans un coin de la Judée, voulut être l'allié des Romains, *ayant appris qu'il y avait bien loin un peuple romain, lequel avait subjugué les Galates.* Mais cette nation des Galates n'était pas encore asservie; elle ne le fut que par Cornelius Scipio.

IV. Il continue et dit qu'Antiochus-le-Grand, dont Antiochus Épiphane était fils, *avait été captif des Romains*. C'est une erreur évidente. Il fut vaincu par Lucius Scipio, surnommé l'Asiatique; mais il ne fut point prisonnier; il fit la paix, se retira dans ses États de Perse, et paya les frais de la guerre. On voit ici un auteur juif mal instruit de ce qui se passe dans le reste du monde, et qui parle au hasard de ce qu'il ne sait point. Calmet dit, pour rectifier cette erreur: *Ce prince se soumit au vainqueur ni plus ni moins que s'il eût été captif.*

V. L'écrivain des *Machabées* ajoute que cet Antiochus-le-Grand *céda aux Romains les Indes, la Médie et la Lydie*. Ceci devient trop fort. Une telle impertinence est inconcevable. C'est dommage que l'auteur juif n'y ait pas ajouté la Chine et le Japon.

VI. Ensuite, voulant paraître informé du gouvernement de Rome, il dit *qu'on y élit tous les ans un souverain magistrat, auquel seul on obéit.* L'ignorant ne savait pas même que Rome eût deux consuls.

VII. Judas Machabée et ses frères, si on en croit l'auteur, envoient une ambassade au sénat romain; et les ambassadeurs, pour toute harangue, parlent ainsi : *Judas Machabée et ses frères, et les Juifs, nous ont envoyés à vous pour faire avec vous société et paix.*

C'est à peu près comme si un chef de la république de Saint-Marin envoyait des ambassadeurs au grand-turc pour faire société avec lui. La réponse des Romains n'est pas moins extraordinaire. S'il y avait eu en effet une ambassade à Rome d'une république palestine bien reconnue, si Rome avait fait un traité solennel avec Jérusalem, Tite-Live et les autres historiens en auraient parlé. L'orgueil juif a toujours exagéré; mais il n'a jamais été plus ridicule.

VIII. On voit bientôt après une autre fanfaronnade: c'est la prétendue parenté des Juifs et des Lacédémoniens. L'auteur suppose qu'un roi de Lacédémone, nommé Arius, avait écrit au grand-prêtre juif, Onias troisième, en ces termes : *Il a été trouvé dans les Écritures, touchant les Spartiates et les Juifs, qu'ils sont frères, étant tous de la race d'Abraham; et à présent que nous le connaissons, vous faites bien de nous écrire que vous êtes en paix; et voici ce que nous avons répondu : Nos vaches et nos moutons et nos champs sont à vous; nous avons ordonné qu'on vous apprît cela.*

On ne peut traiter sérieusement des inepties si hors du sens commun. Cela ressemble à Arlequin qui se dit curé de Domfront; et quand le juge lui fait voir qu'il a menti : Monsieur, dit-il, je croyais l'être. Ce n'est pas la peine de montrer qu'il n'y eut jamais de roi de Sparte nommé Arius; qu'il y eut à la vérité un *Aretes* du temps d'Onias premier; et qu'au temps d'Onias troisième Lacédémone n'avait plus de rois. Ce

serait trop perdre son temps de montrer qu'Abraham fut aussi inconnu dans Sparte et dans Athènes que dans Rome.

IX. Nous osons ajouter à ces puérilités si méprisables l'aventure merveilleuse d'Héliodore, racontée dans le second livre au chapitre 3. C'est le seul miracle mentionné dans ce livre; mais il n'a pas paru croyable aux critiques. Séleucus Philopator, roi de Syrie, de Perse, de la Phénicie, de la Palestine, est averti par un Juif, intendant du temple, qu'il y a dans cette forteresse un trésor immense. Séleucus, qui avait besoin d'argent pour ses guerres, envoie Héliodore, un de ses officiers, demander cet argent, comme le roi de France François Ier a demandé depuis la grille d'argent de Saint-Martin. Héliodore vient exécuter sa commission, et s'arrange avec le grand-prêtre Onias. Comme ils parlaient ensemble dans le temple, on voit descendre du ciel un grand cheval portant un cavalier brillant d'or. Le cheval donne d'abord des ruades avec les pieds de devant à Héliodore; et deux anges, qui servaient de palefreniers au cheval, armés chacun d'une poignée de verges, fouettent Héliodore à tour de bras. Onias le grand-prêtre eut la charité de prier Dieu pour lui. Les deux anges palefreniers cessèrent de fouetter. Ils dirent à l'officier : Rends grâce à Onias; sans ses prières nous t'aurions fessé jusqu'à la mort. Après quoi ils disparurent.

On ne dit pas si après cette flagellation Onias s'accommoda avec son roi Séleucus, et lui prêta quelques deniers.

Ce miracle a paru d'autant plus impertinent aux critiques, que ni le roi d'Égypte Sésac, ni le roi de l'Asie Nabuchodonosor, ni Antiochus, l'Illustre, ni Ptolomée Soter, ni le grand Pompée, ni Crassus, ni la reine Cléopâtre, ni l'empereur Titus, qui tous emportèrent

quelque argent du temple juif, ne furent pas cependant fouettés par des anges.

Il est bien vrai qu'un saint moine a vu l'ame de Charles Martel que des diables conduisaient en enfer dans un bateau, et qu'ils fouettaient pour s'être approprié quelque chose du trésor de Saint-Denis. Mais ces cas-là arrivent rarement.

X. Nous passons une multitude d'anachronismes, de méprises, de transpositions, d'ignorances et de fables qui fourmillent dans les livres des *Machabées*, pour venir à la mort d'Antiochus, l'Illustre, décrite au chapitre 9 du livre second. C'est un entassement de faussetés, d'absurdités et d'injures qui font pitié. Selon l'auteur, Antiochus entre dans Persépolis pour piller la ville et le temple. On sait assez que cette capitale, nommée Persépolis par les Grecs, avait été détruite par Alexandre. Les Juifs, toujours isolés parmi les nations, toujours occupés de leurs seuls intérêts et de leur seul pays, pouvaient bien ignorer les révolutions de la Chine et des Indes : mais pouvaient-ils ne pas savoir que cette ville, appelée Persépolis, par les seuls Grecs, n'existait plus? Son nom véritable était Sestekar. Si c'était un Juif de Jérusalem qui eût écrit les *Machabées*, il n'eût pas donné au séjour des rois de Perse un nom si étranger. De là on conclut que ces livres n'ont pu être écrits que par un de ces Juifs hellénistes d'Alexandrie, qui commençait à vouloir devenir orateur. Que de raisons en faveur des savans et des premiers pères de l'Église qui proscrivirent l'histoire des Machabées!

Mais voici bien d'autres raisons de douter. Le premier livre de cette histoire dit qu'Antiochus mourut l'an 189 de l'ère des Séleucides, que les Juifs suivaient comme sujets des rois de Syrie; et dans le second livre, qui est une lettre prétendue écrite de Jérusalem

aux hellénistes d'Alexandrie, l'auteur date de l'an des Séleucides 188. Ainsi il parle de la mort d'Antiochus un an avant qu'elle soit arrivée.

Au premier livre il est dit que ce roi voulut s'emparer des boucliers d'or laissés par Alexandre-le-Grand dans la ville d'Élimaïs, sur le chemin d'Ecbatane, qui est la même que Ragès; qu'il mourut de chagrin dans ces quartiers, en apprenant que les Machabées avaient résisté à ses troupes en Judée.

Au second livre il est dit qu'il tomba de son char; qu'il fut tellement froissé de sa chute que son corps fourmilla de vers; qu'alors ce roi de Syrie demanda pardon au Dieu des Juifs. C'est là qu'est ce verset si connu, et dont on a fait tant d'usage: *Le scélérat implorait la miséricorde du Seigneur qu'il ne devait pas obtenir.*

L'auteur ajoute qu'Antiochus promit à Dieu de se faire juif. Ce dernier trait suffit: c'est comme si Charles-Quint avait promis de se faire turc.

DU TROISIÈME LIVRE

DES MACHABÉES.

Nous ne dirons qu'un mot du troisième livre des *Machabées*, et rien du quatrième, jugés pour apocryphes par toutes les églises.

Voici une historiette du troisième; la scène est en Égypte. Le roi Ptolomée Philopator est fâché contre les Juifs, qui commerçaient en grand nombre dans ses états; il en ordonne le dénombrement; et selon Philon ils composaient un million de têtes. On les fait assembler dans l'hippodrome d'Alexandrie. Le roi pro-

mulgue un édit, par lequel ils seront tous livrés à ses éléphans pour être écrasés sous leurs pieds. L'heure prise pour donner ce spectacle, Dieu, qui veille sur son peuple, endort le roi profondément. Ptolomée, à son réveil, remet la partie au lendemain; mais Dieu lui ôte la mémoire: Ptolomée ne se souvient plus de rien. Enfin le troisième jour, Ptolomée, bien éveillé, fait préparer ses Juifs et ses éléphans. La pièce allait être jouée, lorsque soudain les portes du ciel s'ouvrent: deux anges en descendent; ils dirigent les éléphans contre les soldats qui devaient les conduire; les soldats sont écrasés, les Juifs sauvés, le roi converti. Voilà cette fois

. . . . *dignus vindice nodus.*
(Hor., Art. poët. v. 191.)

On écrivait plaisamment l'histoire dans ce pays-là.

SOMMAIRE

DE

L'HISTOIRE JUIVE,

DEPUIS LES MACHABÉES JUSQU'AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

Il faut remarquer d'abord que ces enfans de Matathias, nommés Machabées, étaient de la race de Lévi, et sacrificateurs dans un petit village nommé Modin, à quelques milles de Jérusalem, vers la mer Morte. Ils firent une révolution; ils obtinrent bientôt la puissance sacerdotale, et enfin la royale. Nous avons vu combien cet événement confondait toutes ces vaines

prophéties que la tribu de Juda avait toujours faites en sa faveur par la bouche de ses prophètes, et cette éternelle durée de la maison de David tant prédite et si fausse. Il n'y avait plus personne de la race du roi David; du moins aucun livre juif ne marque aucun descendant de ce prince depuis la captivité.

Si les enfans du lévite Matathias, nommés d'abord Machabées et ensuite Asmonéens, eurent l'encensoir et le sceptre, ce fut pour leur malheur. Leurs petits-fils souillèrent de crimes l'autel et le trône, et n'eurent jamais qu'une politique barbare qui causa la ruine entière de leur patrie.

S'ils eurent dans le commencement l'autorité pontificale, ils n'en furent pas moins tributaires des rois de Syrie. Antiochus Eupator composa avec eux; mais ils furent toujours regardés comme sujets. Cela se démontre par la déclaration de Démétrius Nicanor, rapportée dans Flavien Josèphe : *Nous ordonnons que les trois villages, Apherma, Lidda et Ramath, seront ôtés à la Samarie et joints à la Judée.*

C'est le langage d'un souverain reconnu. Le dernier des frères Machabées, nommé Simon, se révolta contre le roi Antiochus Soter, et mourut dans cette guerre civile.

Hyrcan, fils de ce grand-prêtre Simon, fut grand-prêtre et rebelle comme son père. Le roi Antiochus Soter l'assiégea dans Jérusalem. On prétend qu'Hyrcan apaisa le roi avec de l'argent; mais où le prit-il? C'est une difficulté qui arrête à chaque pas tout lecteur raisonnable. D'où pouvaient venir tous ces prétendus trésors qu'on retrouve sans cesse dans ce temple de Jérusalem pillé tant de fois? L'historien Josèphe a le front de dire qu'Hyrcan fit ouvrir le tombeau de David, et qu'il y trouva trois mille talens. C'est ainsi qu'on a imaginé des trésors dans les sépulchres de

Cyrus, de Rustan, d'Alexandre, de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, le Juif se soumit, et obtint sa grâce.

Ce fut cet Hyrcan qui, profitant des troubles de la Syrie, prit enfin Samarie, l'éternelle ennemie de Jérusalem, rebâtie ensuite par Hérode et appelée Sébaste. Les Samaritains se retirèrent à Sichem, qui est la Naplouse de nos jours. Ils furent encore plus près de Jérusalem, et la haine entre les deux peuples en fut plus implacable. Jérusalem, Sichem, Jéricho, Samarie, qui ont fait tant de bruit parmi nous, et qui en ont fait si peu dans l'Orient, furent toujours de petites villes voisines assez pauvres, dont les habitans allaient chercher fortune au loin, comme les Arméniens, les Parsis, les Banians.

L'historien Josèphe, ivre de l'ivresse de sa patrie, comme le sont tous les citoyens des petites républiques, ne manque pas de dire que cet Hyrcan Machabée fut un conquérant et un prophète, et que Dieu lui parlait très-souvent face à face.

Si l'on en croit Josèphe, une preuve incontestable que cet Hyrcan était prophète, c'est qu'ayant deux fils qu'il aimait et qui étaient des monstres de perfidie, d'avarice et de cruauté, il leur prédit que s'ils persistaient ils pourraient faire une mauvaise fin. De ces deux scélérats l'un était Aristobule, l'autre Antigone. Les Juifs avaient déjà la vanité de prendre des noms grecs. Dieu vient voir Hyrcan une nuit, et lui montra le portrait d'un de ses enfans, qui d'abord ne s'appelait que Jean ou Jannée, c'est-à-dire, Jeannot, et qui depuis eut la confiance de prendre le nom d'Alexandre. Celui-là, dit Dieu, aura un jour la place du grand *shoen*, de grand-prêtre juif. Hyrcan, sur la parole de Dieu, fit mourir son fils Jeannot, de peur que cet oracle ne s'accomplît, à ce que dit l'historien.

Mais apparemment que Jeannot ou Jannée ne mourut pas tout-à-fait, ou que Dieu le ressuscita; car nous le verrons bientôt *shoen*, grand-prêtre et maître de Jérusalem. En attendant il faut voir ce qui arrive aux deux frères bien-aimés Aristobule et Antigone, fils d'Hyrcan, après la mort d'Hyrcan leur père.

Le prêtre Aristobule fait assassiner le prêtre Antigone, son frère, dans le temple, et fait étrangler sa propre mère dans un cachot. C'est de ce même Aristobule que le Tucydide juif dit qu'il était un prince très-doux. Ce doux prêtre étant mort, son frère Jannée Alexandre ressuscite et lui succède. On l'avait sans doute gardé en prison au lieu de le tuer.

C'est dans ce temps surtout que les Ptolomées, rois d'Égypte, et les Séleucides, rois de Syrie, se disputaient la Phénicie, et la Judée enclavée dans cette province. Cette querelle, tantôt violente, tantôt ménagée, durait depuis la mort du véritable Alexandre-le-Grand. Le peuple juif se fortifiait un peu par les désastres de ses maîtres. Les prêtres, qui gouvernaient cette petite nation, changeaient de parti chaque année, et se vendaient au plus fort.

Ce Jannée Alexandre commença son sacerdoce par assassiner celui de ses frères qui restait encore, et qui ne ressuscita point comme lui. Josèphe ne nous dit point le nom de ce frère; et peu importe ce nom dans le catalogue de tant de crimes. Jannée se soutint dans son gouvernement à la faveur des troubles de l'Asie. Ce gouvernement était à la fois sacerdotal, démocratique, aristocratique, une anarchie complète.

Josèphe rapporte qu'un jour le peuple dans le temple jeta des pommes et des citrons à la tête de son prêtre Jannée qui s'érigeait en souverain, et que cet Alexandre fit égorger six mille hommes de son peuple

Ce massacre fut suivi de dix ans de massacres. A qui les Juifs payaient-ils tribut dans ce temps-là? Quel souverain comptait cette province dans ses Etats? Josèphe n'effleure pas seulement cette question; il semble qu'il veuille faire croire que la Judée était une province libre et souveraine. Cependant il est certain, autant qu'une vraisemblance historique peut l'être, que les rois d'Égypte et ceux de Syrie se la disputèrent jusqu'à ce que les Romains vinrent tout engloutir.

Après ce Jannée, si indigne du grand nom d'Alexandre, deux fils de ce prêtre qui avait affecté le titre de roi, prirent aussi ce titre, et déchirèrent par une guerre civile ce royaume qni n'avait pas dix lieues d'étendue en tout sens. Ces deux frères étaient l'un Hyrcan second, et l'autre Aristobule second. Ils se livrèrent bataille vers le bourg de Jéricho, non pas avec des armées de trois, de quatre, de cinq, et de six cent mille hommes; on n'osait plus alors écrire de tels prodiges, et même l'exagérateur Josèphe en aurait eu honte; les armées alors étaient de trois à quatre mille soldats. Hyrcan fut battu, et Aristobule second resta le maître.

On peut connaître ce que c'était que ce royaume d'Aristobule, par un trait qui échappe à l'historien Josèphe malgré son zèle à faire valoir son pays. Dieu, dit-il, *envoya un vent si violent, qu'il ruina les fruits de la terre; de sorte qu'un muid* (a) *de blé se vendait dans Jérusalem onze drachmes*. Notre muid de blé contient douze setiers. Il se trouverait par le compte de Josèphe, que le setier, dans les temps des famines si fréquentes de la Judée, n'aurait pas valu dix sous, en évaluant à dix sous la drachme juive. Qu'on

(*a*) C'est ainsi qu'Arnaud d'Andilly traduit.

juge par là de ces richesses dont on a voulu nous éblouir (*b*).

C'est dans ces temps que les Romains, sans trop s'embarrasser de leur prétendue société amicale avec les Machabées, portaient leurs armes victorieuses dans l'Asie mineure, dans la Syrie, jusqu'au mont Caucase. Les Séleucides n'étaient plus. Tigrane, roi d'Arménie, beau-père de Mithridate, avait conquis une partie de leurs états. Le grand Pompée avait vaincu Tigrane; il venait de réduire Mithridate à se donner la mort; il fesait de la Syrie une province romaine. Les livres des Machabées ne parlent ni de ce grand homme, ni de Lucullus, ni de Sylla. On n'en sera pas étonné.

Hyrcan, chassé par son frère Aristobule, s'était réfugié chez un chef d'Arabes, nommé Aréah ou Arétas. Jérusalem avait toujours été si peu de chose, que ce capitaine de voleurs vint assiéger Aristobule dans cette ville.

Pompée passait alors par la basse Syrie. Aristobule obtint la protection de Scaurus, l'un de ses lieutenans. Scaurus ordonne à l'Arabe de lever le siége, et de ne plus oser commettre d'hostilités sur les terres des Romains; car la Syrie étant incorporée à l'empire, la Palestine l'était aussi. Tel était le pacte de société que la république avait pu faire avec la Judée.

Josèphe écrit qu'Aristobule envoya une vigne d'or à Pompée, du prix de cinq cents talens, c'est-à-dire, environ trois millions; et il cite Strabon. Mais Strabon ne dit point que le melch Aristobule fit ce présent à

(*b*) Il est vraisemblable que c'est une erreur de chiffres, et que le texte portait onze cents drachmes. Mais ces onze cents drachmes ne feraient que 550 livres de France; et le prix du setier ne serait que de 45 livres; ce qui ne serait pas exhorbitant en temps de famine. Il est des provinces, en Allemagne et en France, où c'est le prix commun du blé assez ordinairement.

Pompée; il dit que ce fut Alexandre son père. Nous osons croire que Strabon se trompe sur le prix de cette vigne, et que jamais aucun melch de Judée ne fut en état de faire un tel présent; si ce n'est peut-être Hérode, à qui les Romains accordèrent bientôt après une étendue de pays cinq ou six fois plus grande que le territoire d'Aristobule. Les deux frères, Aristobule et Hyrcan, qui se disputaient la qualité de grand-prêtre, vinrent plaider leur cause devant Pompée pendant sa marche. Il allait prononcer, lorsque Aristobule s'enfuit. Pompée irrité alla assiéger Jérusalem. Nous avons déjà observé que l'assiette en est forte. Elle pourrait être une des meilleures places de l'Orient entre les mains d'un ingénieur habile. Du moins le temple, qui était la véritable citadelle, pourrait devenir inexpugnable, étant bâti sur la cime d'une montagne escarpée entourée de précipices.

Pompée fut obligé de consumer près de trois mois à préparer et à faire mouvoir ses machines de guerre; mais dès qu'elles purent agir, il entra dans cette forteresse par la brèche. Un fils du dictateur Sylla y monta le premier; et pour rendre cette journée plus mémorable, ce fut sous le consulat de Cicéron.

Josèphe dit qu'on tua douze mille Juifs dans le temple. Nous le croirions s'il n'avait pas toujours exagéré. Nous ne pouvons le croire quand il dit qu'on y trouva deux mille talens d'argent, et qu'on en tira dix mille de la ville : car enfin ce temple ayant été pris tant de fois si aisément, tant de fois pillé et saccagé, il était impossible qu'on y gardât deux mille talens, qui feraient douze millions; et encore plus extravagant qu'on taxât un si petit pays, si épuisé et si pauvre, à dix mille talens, soixante millions de livres. C'est à quoi ne pensent pas ceux qui lisent sans examen et à l'aventure, ainsi que tant d'auteurs ont

écrit. Un homme sensé lève les épaules, quand il sait qu'Alexandre ne put ramasser que trente talens pour aller combattre Darius, et qu'il voit douze mille talens dans les caisses des Juifs, outre trois mille dans le tombeau de David.

Il est certain que Pompée ne prit rien pour lui, et qu'il ne fit payer aux Juifs que les frais de la guerre. Cicéron loue ce désintéressement. Mais Rollin dit que *rien ne réussit depuis à Pompée, à cause de la curiosité sacrilége qu'il avait eue de voir le sanctuaire du peuple juif.* Rollin ne songe pas que Pompée ne pouvait guère savoir s'il était défendu d'entrer là; que la défense pouvait être pour les Juifs et non pour Pompée; que les charpentiers, les menuisiers, les autres ouvriers, y entraient quand il y avait quelques réparations à faire. On pourrait ajouter que c'était autrefois l'arche qui rendait ce lieu sacré, et que cette arche était perdue depuis Nabuchodonosor. César serait entré tout comme Pompée dans cet endroit de trente pieds de long. Si Pompée fut malheureux à la bataille de Pharsale, il se peut que ce fût pour avoir été curieux à Jérusalem; mais il y eut aussi d'autres raisons; et le génie de César y contribua beaucoup. On pourrait encore observer que c'est un plus grand sacrilége d'égorger douze mille hommes dans un temple, que d'entrer dans une sacristie où il n'y avait rien du tout.

Au reste, Pompée ayant pris Aristobule, l'envoya captif à Rome.

Pour ne pas quitter le fil des actions de Pompée en Judée, n'oublions pas de dire que, même après la défaite de Pharsale, il ordonna à un descendant des Scipions, son lieutenant en Syrie, de faire couper le cou au fils d'Aristobule, qui avait pris le nom d'Alexandre et de roi.

Cet événement achève de faire voir quelle était l'alliance de couronne à couronne que les Juifs se vantaient d'avoir avec les Romains, et quel fonds on peut faire sur les récits d'un tel peuple.

Pour mettre la dernière main à ce tableau, et pour montrer de quel respect l'empire romain était pénétré pour les Juifs, il suffira de dire que, quelques années après, le triumvir Marc-Antoine condamna dans Antioche un autre roi juif, un autre fils d'Aristobule, nommé Antigone, à mourir du supplice des esclaves; il le fit fouetter et crucifier, comme nous le verrons.

Disons encore que Pompée, avant de quitter la Judée, y établit un gouvernement aristocratique sous l'autorité des Romains. Il fut le premier instituteur de ce sanhédrin que les rabbins font remonter jusqu'à Moïse. Gabinius, l'un des grands hommes que Rome ait produits, fut chargé de tout régler. Ainsi ce Pompée, que Rollin appelle sacrilége, fut proprement le législateur des Juifs.

Ce mot *sanhédrin* est corrompu du mot grec *synedria*, qui signifie assemblée. Les Juifs hellénistes avaient apporté quelques termes grecs à Jérusalem.

Cependant Crassus succéda à Pompée dans le gouvernement de l'Asie; et il alla faire contre les Parthes cette fameuse guerre qui fut tant blâmée parce qu'elle fut malheureuse.

Josèphe dit qu'en passant par Jérusalem avec son armée il pilla encore le temple et la ville; mais il ne dit point de quoi les Juifs étaient accusés, et pourquoi on leur fit payer l'amende. Cette amende était forte. Le temple seul paya huit mille talens, et fournit encore un lingot d'or pesant quinze cents marcs, qu'on avait, dit Josèphe, caché dans une poutre évidée. Il faut avouer que le temple juif était la poule aux œufs d'or; plus on lui en prenait, plus elle pondait.

On nous pardonnera de n'avoir pas eu pour l'hyperbolique romancier Josèphe, et pour les livres apocryphes, le même respect que pour les volumes sacrés. Quand nous avons rapporté sincèrement les objections des critiques sur quelques endroits de la sainte Écriture, nous les avons réfutées par notre soumission à l'Eglise; mais quand le transfuge juif, le flatteur de Vespasien parle, nous ne lui devons pas le sacrifice de notre raison.

Nous allons maintenant voir qui était cet Hérode, roi de Judée par la grâce du peuple romain, très-différent en tout du peuple juif.

FIN DE LA BIBLE RAISONNÉE.

NOUVEAU TESTAMENT.

D'HÉRODE.

QUELQUES ténèbres que la science des commentateurs ait répandues sur l'origine d'Hérode, il est clair qu'il n'était pas Juif, et cela suffit pour faire voir que les Romains distribuaient des couronnes à leur gré, comme Alexandre avait donné celle de Sidon au jardinier Abdolonyme.

Tous ceux qui s'intéressent aux événemens de son règne, conviennent que sa famille était iduméenne. Elle est très-ancienne dans le sens que tous les hommes sont de la race de Noé, et que les Iduméens descendaient d'Ésaü. Hérode recouvra son droit d'aînesse dont Ésaü s'était dépouillé, et traita durement la maison de Jacob. Mais dans le sens ordinaire, sa famille était de la lie du genre humain. Son grand-père Antipas fut, selon Eusèbe, un pauvre païen, et sacristain d'un temple d'Ascalon, fait esclave dans sa jeunesse par des voleurs iduméens. Son fils Antipater, esclave comme lui, sut plaire au brigand Arétas, chef des Arabes nabathéens, qui étaient venus pour piller Jérusalem, et que Pompée renvoya dans leurs déserts. Antipater quitta le service des Arabes pour celui des Romains. Il devint leur munitionnaire, et fit une grande fortune dans les vivres. Voilà l'unique origine de la grandeur de sa maison. Il était riche, et tous les Juifs de Jérusalem étaient pauvres. C'est ainsi que les Tarquins furent souverains dans Rome, et les Médicis à Florence.

L'application infatigable d'Antipater à s'enrichir, a fait penser à quelques-uns qu'il était Juif; mais on n'a

jamais su au juste de quelle religion il fut, lui et Hérode son fils. C'était un des hommes les plus entreprenans et les plus rusés. Il se rendit nécessaire aux Romains dans leur guerre contre Aristobule; il contribua beaucoup à l'accabler, parce qu'il gagnait à sa perte. Il s'intrigua sans cesse avec les commandans romains, les Juifs et les Arabes, les fesant tous servir à ses intérêts, et prêtant de l'argent par avarice à quiconque pouvait l'aider dans ses exactions.

Il épousa une fille riche d'Arabie, nommée Kypron, dont il eut quatre enfans. Hérode n'était que le second: mais ayant toutes les qualités et tous les vices de son père dans un plus haut degré, il devait faire une bien plus grande fortune.

Antipater établit si bien son crédit, que tantôt Pompée, et tantôt César, eurent besoin de lui pour faire subsister leurs troupes. C'était enfin un de ces hommes qui doivent devenir princes ou être pendus.

César, en passant d'Egypte en Syrie, lui accorda sa protection : il ne haïssait pas de tels caractères. Antipater eut l'audace de lui demander le gouvernement de Jérusalem et de la Galilée, et l'obtint aisément. Il partagea les deux provinces entre deux de ses fils, Phazaël et Hérode : quoique Hérode ne fût âgé que de quinze ans, il eut la Galilée; Phazaël eut Jérusalem.

Hérode, quelques années après, fut le premier qui éprouva le pouvoir et la mauvaise volonté de ce fameux sanhédrin établi par Pompée. Quelque puissant qu'il fût par lui-même et par son père, on l'accusa devant ce tribunal. Il vint répondre, mais bien accompagné. On lui imputait des malversations et des meurtres. Il soutint qu'il n'avait fait mourir que des brigands. Il fut traité de brigand lui-même, et condamné à la mort. Il se retira avec ses satellites; et dans la

suite, lorsqu'il fut roi, il fit mourir tous les conseillers du sanhédrin, excepté un seul, nommé Saméas, qui l'avait absous. Ce Saméas était le prédécesseur d'Hillel et de Gamaliel, maître de saint Paul.

Pendant que ces petites convulsions agitaient ce coin de terre, l'Asie et l'Europe étaient en armes. L'assasinat de César dans le Capitole par des hommes chargés de ses bienfaits, les horreurs des proscriptions, la funeste concorde d'Octave et d'Antoine, leur discorde encore plus fatale, la guerre où périrent Brutus et Cassius, tenaient l'Europe en alarmes, et les Parthes, vainqueurs de Crassus, épouvantaient l'Asie.

Un Antigone, un homme de la race des Machabées, un fils de cet Aristobule, grand-prêtre des Juifs, frère de cet Alexandre que Pompée avait condamné à perdre la tête, appelle les Parthes à son secours jusque dans Jérusalem. Il disputait le bonnet de grand-prêtre, et même le vain titre de roi des Juifs, à Hyrcan, son oncle, frère d'Aristobule. C'était le jeune Hérode qui était roi en effet par ses intrigues, par son argent, par le pouvoir qu'il usurpait, par la faveur des Romains. Antigone promet, dit Josèphe, mille talens et cinq cents filles aux Parthes, s'ils veulent venir le seconder, et lui assurer sa place de pontife. Quel prêtre que cet Antigone, et quel successeur de Judas Machabée! Les Parthes viennent chercher l'argent et les filles à Jérusalem. Ils entrent dans cette ville si souvent prise et saccagée. Hérode et son frère Phazaël résistent autant qu'ils le peuvent aux Parthes et aux soldats d'Antigone. On combat aux portes du temple, dans les rues, dans les maisons. Les temps de Nabuchodonosor n'étaient pas plus affreux. On parlemente au milieu du carnage. Phazaël, frère d'Hérode, se laisse séduire aux promesses des Parthes; il a l'imprudence de se mettre dans leurs mains; on l'enchaîne, et il se casse

la tête contre le mur de sa prison. Hérode fuit de la ville avec ce qui lui restait de soldats, et se réfugie en Arabie.

Ce malheur qui devait le détruire sans ressource, fut ce qui lui valut le royaume de Judée. Il marche en Egypte, s'embarque au port d'Alexandrie, et va implorer dans Rome la protection d'Antoine et d'Octave, réunis alors pour un peu de temps. Antoine, prêt à partir pour aller faire la guerre aux Parthes, et sentant le besoin qu'on avait d'un tel homme, disposa le sénat en sa faveur. Octave le seconda. Hérode fut déclaré roi de Judée en plein sénat. David et Salomon ne s'étaient pas doutés que, du fond de l'Italie, deux citoyens d'une ville qui n'était pas encore bâtie, nommeraient un jour leurs successeurs dans Jérusalem.

Hérode ne fut que roi tributaire, et dépendant des Romains; mais il fut maître absolu chez lui. Antoine envoya d'abord Sosius à son secours avec une armée. Hérode, sous les ordres de Sosius, vint chasser les Parthes, et assiéger Jérusalem; tandis que Ventidius, lieutenant d'Antoine, poursuivait les Parthes dans la Syrie, et qu'Antoine lui-même se préparait à porter la guerre jusque dans le sein de la Perse.

Tout le peuple de Jérusalem avait pris le parti d'Antigone. C'était un devoir religieux de soutenir un Asmonéen, un Machabée, contre un Arabe d'Idumée, fils d'un païen, et qui leur apportait des fers de la part de Rome. Les Juifs des autres villes, et même d'Alexandrie, étaient venus défendre leur ancienne capitale. Sosius et Hérode entrèrent par les brèches au bout de quarante jours. Le temple extérieur fut brûlé; et jamais le carnage ne fut plus grand. Le Machabée Antigone vint se jeter en tremblant aux pieds de Sosius, qui l'appela Antigonia par mépris; et ce fut alors

qu'Hérode obtint qu'on fit mourir ce pontife du supplice des esclaves.

Cependant Hérode avait épousé la nièce de ce même pontife, la célèbre Mariamne; mais les nœuds de l'alliance le retenaient encore moins qu'ils ne retinrent Pompée et César, Antoine et Octave. L'histoire de la plupart des princes est l'histoire des parens immolés les uns par les autres.

Cette nouvelle prise de Jérusalem, qui ne fut pas à beaucoup près la dernière, arriva trente-trois ans avant notre ère vulgaire.

Souvenons-nous aussi de ce vieux Hyrcan, compétiteur du grand-prêtre Aristobule, par qui commença cette foule de désastres. Il avait été livré aux Parthes par Antigone son neveu, qui se contenta de lui faire couper les oreilles pour le rendre incapable d'exercer jamais le sacerdoce, attendu qu'il était dit dans le *Lévitique*, que les prêtres doivent avoir tous leurs membres. Ce vieillard âgé de quatre-vingts ans obtint sa liberté des Parthes, et revint auprès d'Hérode, qui avait épousé sa petite-fille Mariamne. Hérode le fit mourir, sous prétexte qu'il avait reçu quatre chevaux du chef des Arabes. La véritable raison était qu'il voulait se sauver des mains de son tyran. Un frère de Mariamne demandait le sacerdoce; Hérode le fit noyer. Il avait créé grand-pontife un homme de la lie du peuple, nommé Ananel. Ainsi il fut réellement le chef de l'église juive, tout étranger qu'il était.

On sait par quelle barbarie ce chef de l'église fit tuer sa femme Mariamne, et Alexandra mère de Mariamne; et comment il fit ensuite égorger les deux enfans qu'il avait eus d'elle, de peur qu'ils ne la vengeassent un jour. La cruauté devint en lui une seconde nature, un besoin toujours renaissant, comme les tigres ont be-

soin de dévorer pour vivre. Hérode, dans sa dernière maladie, et cinq jours avant sa mort, fit encore tuer un de ses enfans nommé Antipater, aussi méchant que lui. Néron fut un homme doux et clément en comparaison d'Hérode. Ce mot célèbre d'Auguste, qu'il valait mieux être son cochon que son fils, n'était que trop juste; car le même homme, qui trempait ses mains dans le sang de sa famille et de ses amis, n'aurait pas osé manger une perdrix lardée en présence de ses sujets.

Ce n'est pas la peine de retracer ici ses autres barbaries; il est triste que la nature ait produit de tels hommes. Il fallait que son sang fût d'une âcreté qui le rendait semblable aux bêtes farouches. Cette acrimonie, qui augmente avec l'âge, le réduisit enfin, si l'on en croit Josèphe, à un état qui semblait la punition de ses crimes : les vers rongeaient tout son corps; les insectes sortaient de ses parties viriles. Nous ne connaissons point une telle maladie. On en dit autant de Sylla et de Philippe II : ce sont des bruits populaires. Ces bruits ont fait croire aussi qu'Hérode fesait égorger des enfans pour se baigner dans leur sang, et adoucir par ce remède la virulence de ses humeurs. Il est vrai que le charlatanisme de l'ancienne médecine a été assez insensé pour imaginer que le bain dans le sang des enfans pouvait corriger le sang des vieillards. On a cru que Louis XI, attaqué d'une maladie mortelle au Plessis-les-Tours, fesait saigner des enfans pour lui composer un bain. Cet usage odieux et rare était fondé sur l'ancien axiome, *les contraires guérissent les contraires ;* et cette idée a produit enfin la tentative de la transfusion, expérience que plusieurs croient trop légèrement abandonnée.

DES MONUMENS D'HÉRODE, ET DE SA VIE PRIVÉE.

Ce monstre composé d'artifice et de barbarie, qui joignit toujours la peau du renard à celle du lion, était pourtant voluptueux, et aimait la gloire : il voulait plaire à Auguste, son maître, et même aux Juifs qu'il tyrannisait.

Son affectation de flatter Auguste en tout fut constante et extrême. Césarée fut bâtie à l'honneur de cet empereur sur la côte auprès de Joppé, territoire qu'Hérode tenait de la libéralité des Romains. Il y construisit des palais, un port de marbre blanc, un théâtre, un amphithéâtre, et enfin un temple dédié à Auguste, seul Dieu d'Hérode. Il lui éleva encore un autre temple auprès des sources du Jourdain. Il rebâtit Samarie, et la nomma Sébaste, qui signifie la même chose qu'Auguste en grec, et c'est une preuve que la langue grecque commençait à prévaloir en Judée sur l'idiome des Juifs, qui n'était qu'un mélange grossier de phénicien, de chaldéen, de syriaque.

C'est ainsi qu'Hérode signala son idolâtrie pour l'empereur, et qu'il fit pour lui ce qu'il aurait fait pour un assassin d'Auguste, si cet assassin fût monté sur le trône de Rome.

Il voulut enfin gagner l'esprit des Juifs : après avoir bâti des temples à l'auteur des proscriptions, il en bâtit un pour le dieu qu'on adorait à Jérusalem. Celui de Zorobabel était petit, bas, mesquin, sans propor-

tions, sans architecture; il ne méritait pas la curiosité de Pompée.

Celui d'Hérode était réellement fort beau; un tyran peut avoir du goût. Ne craignons pas de répéter qu'on se figure d'ordinaire les temples anciens semblables à nos églises, une longue nef, un chœur pour les chanoines et un autel au bout; le tout avec des cordes pour sonner les cloches. C'étaient de grands emplacemens entourés de portiques et de colonnades. On arrivait à ces temples isolés par de longues avenues. Le temple contenait dans ses quatre faces les logemens des prêtres. La statue du dieu était élevée au milieu de l'enceinte intérieure. A l'entrée de cette enceinte étaient des fontaines où l'on se lavait; ce qui s'appelait purification. Tel était le temple de Jupiter Ammon, de Memphis, d'Éphèse, de Delphes, d'Olympie. Telles sont encore les anciennes pagodes des Indes. Imaginez la colonnade de saint Pierre qui régnerait tout autour de l'édifice, au lieu qu'elle n'occupe qu'un côté; vous aurez alors l'idée du plus beau monument de la terre.

Un tel dessein ne pouvait s'exécuter sur la montagne alors escarpée du Capitole à Rome, ni sur la montagne Moria dans Jérusalem; mais Hérode corrigea autant qu'il le put l'inégalité du terrain : il aplanit la cime de la montagne, combla un abîme, éleva un temple intérieur, qui, à la vérité, n'avait que cent cinquante pieds de long, mais qui était entouré d'un péristyle formé de quatre rangs de colonnes d'ordre corinthien, de quatre cent vingt-cinq pas géométriques à chaque face. Le grand défaut de ce temple était dans les rues etroites qui l'avoisinaient. C'est le défaut des portails de Saint-Gervais et de Saint-Sulpice à Paris. Point de temple, point de palais bien entendu, sans une belle vue et sans une grande place.

Les gens qui réfléchissent demandent toujours si Hérode possédait les mines, je ne dis pas d'Ophir, mais du Potosi, pour subvenir à tant de dépenses. Il tenait des bienfaits d'Auguste, Gaza, Joppé et le port de Straton, où il bâtit Césarée, qui pouvait être une ville aussi commerçante que Tyr. Il obtint encore de son bienfaiteur la Trachonite, pays qui s'étendait du mont Hermon jusqu'auprès de Damas, l'Iturée et la Chalcide entre le Liban et l'Anti-Liban, et surtout la ferme des mines de cuivre de l'île de Chypre, qui valait mieux que ces provinces. Ainsi Hérode put consommer en magnificence ce qu'il acquérait par son habileté, et ce qu'il entassait par les impôts excessifs établis sur tous ses sujets, dont il était autant respecté qu'abhorré.

Ce temps fut, malgré sa tyrannie, le plus brillant de la Judée.

DES SECTES DES JUIFS

VERS LE TEMPS D'HÉRODE.

SADUCÉENS.

Du temps d'Hérode on disputa beaucoup en Judée sur la religion. C'était la passion d'un peuple oisif soumis aux Romains, et qui jouissait de la paix avec presque tout le reste de l'empire depuis la bataille d'Actium. La philosophie de Platon, tirée en partie des anciens livres égyptiens, avait occupé Alexandrie, ville raisonneuse, quoique commerçante, et avait percé, comme nous l'avons dit, jusqu'à Jérusalem.

Il paraît qu'il y eut dans tous les temps, chez les

nations un peu policées, des hommes qui s'occupèrent à rechercher au moins des vérités, s'ils ne furent pas assez heureux pour en découvrir. Ils formèrent des écoles, des sociétés, qui subsistèrent au milieu du fracas et des horreurs des guerres étrangères et civiles. On en vit à la Chine, dans les Indes, en Perse, en Egypte, chez les Grecs, chez les Romains, et même chez les Juifs. Parmi toutes ces sectes il y en eut de religieuses, et d'autres purement philosophiques. On connaît assez les trois principales de la Judée, les saducéens, les pharisiens, les esséniens. La secte saducéenne était la plus ancienne. Tous les commentateurs, tous les savans conviennent qu'elle n'admit jamais l'immortalité de l'ame; par conséquent ni enfer, ni paradis chez elle, encore moins de résurrection. C'était en ce point la doctrine d'Épicure. Mais en niant une autre vie, ils voulaient une justice rigoureuse dans celle-ci, et ils joignaient la sévérité stoïque aux dogmes épicuriens.

Ceux qui professeraient hautement parmi nous de tels dogmes, approuvés en Grèce et à Rome, seraient persécutés, condamnés par les tribunaux, suppliciés, mis à mort; et il y en a des exemples. Comment donc étaient-ils non-seulement tolérés chez le peuple le plus cruellement superstitieux de la terre, mais honorés, dominans, supérieurs aux pharisiens mêmes, admis aux plus grandes dignités, et souvent élevés à celle de grand-prêtre? c'est en vertu de cette superstition même dont le peuple juif était possédé. Ils étaient respectés, parce qu'on respectait Moïse. Nous avons vu que le *Pentateuque* ne parle en aucun endroit de récompenses ni de peines après la mort, d'immortalité des ames, de résurrection. Les saducéens s'en tenaient scrupuleusement à la lettre de Moïse.

Il faut être étrangement absurde, ou d'une mau-

vaise foi bien intrépide; il faut se jouer indignement de la crédulité humaine, pour s'efforcer de tordre quelques passages du *Pentateuque*, et d'en corrompre le sens, au point d'y trouver l'immortalité de l'ame et un enfer qui n'y furent jamais. On a osé entendre, ou faire semblant d'entendre par le mot *Sheol*, qui signifie la fosse, le souterrain, un vaste cachot qui ressemblait au Tartare. On a cité ce passage du *Deutéronome* (chap. 32) en le tronquant : *Ils m'ont provoqué dans leur vanité; et moi je les provoquerai dans celui qui n'est pas peuple; je les irriterai dans la nation insensée; il s'est allumé un feu dans ma fureur, et il brûlera jusqu'aux fondemens de la terre, et il dévorera la terre jusqu'à son germe et il brûlera la racine des montagnes; j'assemblerai sur eux les maux, et je remplirai mes flèches sur eux, et ils seront consumés par la faim; les oiseaux les dévoreront par des morsures amères; je lâcherai sur eux les dents des bêtes qui se traînent avec fureur sur la terre, et des serpens.*

Voilà où l'on a cru trouver l'enfer, le séjour des diables; on a saisi ces seules paroles, *il s'est allumé un grand feu dans sa fureur;* et les détachant du reste, on a inféré que Moïse pouvait bien avoir par-là sous-entendu le Phlégéthon brûlant, et les flammes du Tartare.

Quand on veut se prévaloir de la décision d'un législateur, il faut que cette décision soit précise et claire. Si l'auteur du *Pentateuque* avait voulu annoncer que l'ame est une substance immatérielle unie au corps, laquelle ressusciterait avec ce corps, et serait éternellement punie de ses péchés avec ce corps dans les enfers, il eût fallu le dire en propres mots. Or, aucun auteur juif ne l'a dit avant les pharisiens,

et encore aucun pharisien ne l'a dit expressément. Donc il était très-permis aux saducéens de n'en rien croire.

Ces saducéens avaient sans doute des mœurs irréprochables, puisque nos évangiles ne rapportent aucune parole de Jésus-Christ contre eux, non plus que contre les esséniens, dont la vertu était encore plus épurée et plus respectable.

ESSÉNIENS.

Les esséniens étaient précisément ce que sont aujourd'hui les dunkars en Pensylvanie, des espèces de religieux, dont quelques-uns étaient mariés, volontairement asservis à des règles rigoureuses, vivant tous en commun entre eux, soit dans des villes soit dans des déserts, partageant leur temps entre la prière et le travail, ayant banni l'esprit de propriété, ne communiquant qu'avec leurs frères, et fuyant le reste des hommes. C'est d'eux que Pline le naturaliste a dit: *Nation éternelle dans laquelle il ne naît personne.* Il croyait qu'ils ne se mariaient jamais, et en cela seul il se trompait.

Il est beau qu'il se soit formé une société si pure et si sainte dans une nation telle que la juive, presque toujours en guerre avec ses voisins ou avec elle-même, opprimante ou opprimée, toujours ambitieuse et souvent esclave, passant rapidement du culte d'un Dieu à un autre, et souillée de tous les crimes dont leur propre histoire fait un aveu si formel.

La religion des esséniens, quoique juive, tenait quelque chose des Perses. Ils révéraient le soleil, soit comme Dieu, soit comme le plus bel ouvrage de Dieu, et ils craignaient de souiller ses rayons en satisfesant aux besoins de la nature.

Leur croyance sur les ames leur était particulière. Les ames, selon eux, étaient des êtres aériens, qu'un attrait invincible attirait dans les corps organisés. Elles allaient, au sortir de leur prison, dans un climat tempéré et agréable au-delà de l'Océan, si elles avaient bien vécu : les ames des méchans allaient dans un pays froid et orageux. On a cru cette société une branche de celle des thérapeutes égyptiens, dont nous parlerons.

PHARISIENS.

Les pharisiens formaient une école plus nombreuse et plus puissante dans l'état. Ils étaient le contraire des esséniens, entrant dans toutes les affaires autant que les esséniens s'en abstenaient. On pourrait en cela seul les comparer aux jésuites, et les esséniens aux chartreux.

Cette secte, très-étendue, ne fit pas un corps à part, quoique leur nom signifiât séparés : point de collége, de lieu d'assemblée, de dignité attachée à leur ordre, de règle commune, rien en un mot qui désignât une société particulière. Ils avaient un très-grand crédit ; mais c'était comme en Angleterre, où tantôt les wighs et tantôt les torys dominèrent, sans qu'il y eût un corps de torys ou de wighs.

Ces pharisiens ajoutaient à la loi du *Pentateuque* la tradition orale, et par-là ils acquirent la réputation de savans. C'est sur cette tradition orale qu'ils admettaient la métempsycose ; et c'est sur cette doctrine de la métempsycose qu'ils établirent, que les esprits malins, les ames des diables pouvaient entrer dans le corps des hommes. Toutes les maladies inconnues (et quelle maladie au fond ne l'est pas !) leur parurent des possessions de démons. Ils se vantèrent de chasser

ces diables avec des exorcismes et une racine nommée Barath. L'un d'eux forgea un livre intitulé *la Clavicule de Salomon*, qui renfermait ces secrets. On peut juger si leur pouvoir de chasser les diables, pouvoir dont Jésus-Christ lui-même convient dans l'*Évangile* de saint Matthieu, augmenta leur crédit. On les révérait comme les interprètes de la loi; on s'empressait de s'initier à leurs mystères : ils enseignaient la résurrection et le royaume des cieux.

Nos évangiles nous apprennent avec quelle véhémence Jésus-Christ se déclara contre eux (*). Il les appelait *hypocrites*, *sépulcres blanchis*, *race de vipères*. Ces paroles ne s'adressaient pas à tous. Tous n'étaient pas sépulcres et vipères. Il n'y a guère eu de société dont tous les membres fussent méchans : mais plusieurs pharisiens l'étaient évidemment, puisqu'ils trompaient le peuple qu'ils voulaient gouverner.

THÉRAPEUTES.

Les thérapeutes étaient une vraie société, semblable à celle des esséniens, établie en Égypte au midi du lac Mœris. On connaît le beau portrait que fait d'eux le Juif Philon, leur compatriote. Il n'est pas étonnant qu'après toutes les querelles, souvent sanglantes, que les Juifs transplantés en Égypte eurent avec les Alexandrins, leurs rivaux dans le commerce, il y en eût plusieurs qui se retirassent loin des troubles du monde, et qui embrassassent une vie solitaire et contemplative. Chacun avait sa cellule et son oratoire. Ils s'assemblaient le jour du sabbat dans un oratoire commun, dans lequel ils célébraient leurs

(*) Saint Matthieu, chap. 23.

quatre grandes fêtes, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre, séparés par un petit mur. Leur vie était à la vérité inutile au monde, mais si pure, si édifiante, qu'Eusèbe dans son histoire les a pris pour des moines chrétiens, attendu qu'en effet plusieurs moines les imitèrent ensuite en Egypte. Ce qui contribua encore à tromper Eusèbe, c'est que les retraites des thérapeutes s'appelaient monastères. Les équivoques et les ressemblances de nom ont été la source de mille erreurs.

Une méprise encore plus singulière a été de croire les thérapeutes descendans des anciens disciples de Pythagore, parce qu'ils gardaient la même abstinence, le même silence, la même aversion pour les plaisirs.

Enfin on prétendit que Pythagore ayant voyagé dans la Judée, et s'étant fait essénien, alla fonder les thérapeutes en Egypte. Ce n'est pas tout : étant retourné à Samos, il s'y fit carme; du moins les carmes en ont été long-temps convaincus. Ils ont soutenu en 1682 des thèses publiques à Béziers, dans lesquelles ils prouvèrent contre tout argumentant que Pythagore était un moine de leur ordre (*).

HÉRODIENS.

Il y eut un secte d'hérodiens. On dispute si elle commença du temps de ce barbare Hérode surnommé le Grand, ou du temps d'Hérode II; mais quelle que soit l'époque de cette institution, elle prouve qu'Hérode avait un parti considérable malgré ses cruautés. Le peuple fut plus frappé de sa magnificence qu'indigné

(*) Voyez Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. III, chap. 7.

de ses barbaries. Ses grands monumens, et surtout le temple parlaient aux yeux, et fesaient oublier ses fureurs. Ce nom de grand qu'on lui donna, et qui est toujours prodigué d'abord par la populace, atteste assez qu'il subjugua l'esprit du public, en étant abhorré des grands et des sages: c'est ainsi qu'est fait le vulgaire. On avait été en paix sous son règne; il avait bâti un temple plus beau que celui de Salomon; et ce temple, selon les Juifs, devait un jour être celui de l'univers: voilà pourquoi ils l'appelèrent messie. Nous avons vu que c'était un nom qu'ils prodiguaient à quiconque leur avait fait du bien. Ainsi, tandis que la plupart des pharisiens célébraient le jour de sa mort comme un jour de délivrance, les hérodiens fêtaient son avénement au trône comme l'époque de la félicité publique. Cette secte qui reconnut Hérode pour un bienfaiteur, pour un messie, dura jusqu'à la destruction de Jérusalem, mais en s'affaiblissant de jour en jour. Les Juifs de Rome, pour lesquels il avait obtenu de grands priviléges, avaient une fête en son honneur, Perse en parle dans ses satires: *Herodis venére dies.* A quoi sert donc la vertu, si l'on voit tant de méchans honorés?

DES AUTRES SECTES,

ET

DES SAMARITAINS.

Les caraïtes étaient encore une grande secte de Juifs. Ils se sont perpétués au fond de la Pologne, où ils exercent le métier de courtiers, et croient expliquer l'ancien Testament. Les rabanites, leurs adversaires, les combattent par la tradition.

Un Judas éleva une autre secte du temps de Pilate. Ces Judaïtes regardaient comme un grand péché d'obéir aux Romains : ils excitèrent une sédition furieuse contre ce Pilate, dans laquelle il y eut beaucoup de sang répandu. Ces fanatiques furent même une des causes de la mort de Jésus-Christ; car Pilate, ne voulant pas exciter parmi eux une sédition nouvelle, aima mieux faire supplicier Jésus que d'irriter des esprits si farouches.

Outre ces sectes principales, il y en avait beaucoup d'obscures, formées par des enthousiastes de la lie du peuple; des gorthéniens, des masbothées, des baptistes, des génistes, des méristes, dont les noms seuls sont à peine connus. C'est ainsi que nous avons eu des gomaristes, des arminiens, des voétiens, des jansénistes, des molinistes, des thomistes, des piétistes, des quiétistes, des moraves, des millénaires, des convulsionnaires, etc., dont les noms se précipiteront dans un éternel oubli.

Il n'en fut pas ainsi des Samaritains qui formaient une nation très-différente de celle de Jérusalem. Nous avons vu que les Israélites qui habitaient la province de Samarie, ayant été enlevés par Salmanazar, son successeur Assaradon envoya d'autres colonies à leur place. Ces colonies embrassèrent une partie de la religion juive, et rejetèrent l'autre; ils ne voulurent point surtout aller sacrifier ni porter leur argent dans Jérusalem : ainsi les Juifs furent toujours leurs ennemis, et le sont encore; leur division a survécu à leur patrie. La capitale des Samaritains est Sichem, à dix de nos lieues de Jérusalem. Le voisinage fut une raison de plus pour ces deux peuples de se haïr.

Quoique les Samaritains aient eu chez eux des prophètes, ils n'en admettent aucun dans leurs livres sacrés, et se contentent de leur *Pentateuque*. Ils ont

les mêmes quatre grandes fêtes que les autres Juifs, la même circoncision; d'ailleurs très-pauvres et très-misérables, et réduits à un petit nombre sous le gouvernement turc, qui n'est pas encourageant.

Toutes ces sectes furent contenues par l'autorité d'Hérode, et tout se taisait dans l'empire romain devant la puissance suprême d'Auguste.

Hérode avait déclaré par son testament Archélaüs, l'un de ses fils, son successeur sous le bon plaisir de l'empereur. Il fallut qu'Archélaüs allât à Rome faire confirmer le testament de son père. Mais avant qu'il fît ce voyage, les Juifs, qui ne l'aimaient pas, chassèrent les officiers de leur temple à coups de pierres pendant leur fête de Pâque. Les officiers et les soldats s'armèrent; environ trois mille séditieux furent tués aux portes du temple. Archélaüs partit, s'embarqua au port de Césarée bâti par son père, alla se jeter aux genoux d'Auguste. Antipas, son frère, fit le même voyage de son côté pour lui disputer la couronne; c'était pendant l'enfance de Jésus-Christ. Varus était depuis longtemps gouverneur de Syrie; il avait envoyé Sabinus à Jérusalem avec une légion; cette légion fut attaquée par les séditieux aux portes du temple. Les Romains renversèrent et brûlèrent les portiques magnifiques de cet édifice destiné à être la proie des flammes. Tout le pays fut en armes, et rempli de brigands. Varus fut obligé d'accourir lui-même avec des forces supérieures, et de punir les rebelles.

Pendant que Varus pacifiait la Judée, Hérode Archélaüs et son frère Hérode Antipas plaidaient leur cause aux pieds d'Auguste. Ils la perdirent tous deux; aucun ne fut roi. L'empereur donna Jérusalem et Samarie à Archélaüs; il ne lui accorda que le titre d'ethnarque, et lui promit de le faire roi s'il s'en rendait digne.

Hérode Antipas obtint la Galilée et quelques terres au-delà du Jourdain. Un troisième Hérode, leur frère, surnommé Philippe, eut les montagnes de la Trachonite, et le pays stérile de Bathanée.

Josèphe, qui ne perd pas une occasion de vanter son pays, dit que le revenu d'Archélaüs fut de quatre cents talens, celui d'Hérode Antipas de deux cents, et le troisième de cent. Ainsi tout le royaume aurait valu sept cents talens, quatre millions cent mille livres de net, après avoir payé le tribut à l'empereur. Toute la Judée ne vaut pas cinq cent mille livres aux Turcs : il y a loin de là aux vingt-cinq milliards de David et de Salomon.

Auguste, neuf ans après, exila l'ethnarque Archélaüs à Vienne dans les Gaules, et réduisit son état en province romaine sous le gouvernement de la Syrie.

Après la mort d'Auguste, il parut sous l'empire de Tibère un petit-fils d'Hérode-le-Grand, qui avait pris le nom d'Agrippa. Il cherchait quelque fortune à Rome; il n'y trouva d'abord que la prison dans laquelle Tibère le fit enfermer. Caligula lui donna la petite tétrarchie d'Hérode Philippe, son oncle, et enfin lui accorda le titre de roi. C'est lui qui fit mettre aux fers saint Pierre, et qui condamna saint Jacques le majeur à la mort.

Nous voici donc parvenus au temps de Jésus-Christ, et de l'établissement du christianisme. Dans notre profonde vénération pour ces objets, contens d'adorer Jésus, et fuyant toute dispute, nous nous bornerons aux faits indisputables, divinement consignés dans le nouveau Testament. Nous traiterons après en particulier des évangiles nommés apocryphes, dont plusieurs ont passé chez les savans pour être

plus anciens que les quatre reconnus par l'église. Nous ne voulons rien mêler d'étranger à ces quatre qui sont sacrés.

Dans ces quatre nous ne choisissons que l'historique; et nous n'en prenons que les passages les plus importans, pour tâcher d'être courts sur un sujet inépuisable.

SOMMAIRE HISTORIQUE

DES QUATRE ÉVANGILES.

I. Βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαβὶδ, υἱοῦ Ἀβραάμ.

Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, etc. (*Matth.* chap. I.)

Cette génération de Jésus, fils de David, a fait naître d'interminables disputes entre les doctes. Je ne parle pas des incrédules, à qui ces mots, *fils de David*, ont paru une affectation, et qui ont dit que si réellement Jésus avait été le fils de Dieu même, il n'était pas nécessaire de le faire sortir de David; et qu'un roi et un berger sont égaux devant la Divinité : je parle de ceux qui ne veulent avoir que des idées nettes des faits, et c'est ce que nous allons exposer.

II. Πᾶσαι οὖν αἱ γενεαὶ ἀπὸ Ἀβραὰμ ἕως Δαβὶδ γενεαὶ δεκατέσσαρες.

Toutes les générations d'Abraham à David sont quatorze, etc. (*Matth.* chap. I, v. 17.)

L'auteur en compte encore quatorze de David à la transportation en Babylonie; et quatorze encore de la transportation à Jésus : ainsi il suppose quarante-deux

générations d'Abraham à David en deux mille ans; mais en comptant après lui exactement, on n'en trouve que quarante et une.

La controverse la plus forte est ici entre saint Matthieu et saint Luc. Le premier fait naître Jésus-Christ par Joseph fils de Jacob, fils de Nathan, fils d'Eliad, etc... Le second lui donne pour père Joseph fils d'Héli, fils de Mathat, fils de Lévi, fils de Janna, etc.... De sorte qu'un homme peu au fait serait tenté de croire que ce n'est pas le même Joseph dont il est question.

Il y a une difficulté non moins embarrassante: Luc compte treize générations de plus que Matthieu, de Joseph à Abraham; et ces générations sont encore différentes.

Ce n'est pas tout. Quand ils s'accordent tous deux, c'est alors que l'embarras devient plus grand. Il se trouve qu'ils n'ont point fait la généalogie de Jésus, mais celle de Joseph, qui n'est point son père.

Pour concilier ces contradictions apparentes, voyez Abadie, Calmet, Houteville, Thoinart.

III. *Μνηστευθείσης γὰρ τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας τῷ Ἰωσὴφ, πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτοὺς, εὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα ἐκ πνεύματος ἁγίου.*

Marie, la mère de Jésus, étant fiancée, avant de se conjoindre avec Joseph, fut trouvée portant dans son ventre par le saint souffle (le Saint-Esprit.) (*Matth.* chap. I, v. 18.)

Or l'auteur sacré n'ayant point encore parlé du Saint-Esprit, on a prétendu qu'il y avait là quelque chose d'oublié.

L'auteur du commentaire imparfait de saint Matthieu dit que Joseph ayant fait de violens reproches à

sa femme, elle lui répondit : En vérité, je ne sais qui m'a fait cet enfant.

On voit dans l'*Évangile de saint Jacques*, que sur la plainte de Joseph contre sa femme, le grand-prêtre fit boire à tous deux des eaux de jalousie, et que leur ventre n'ayant point crevé, Joseph reprit son épouse.

Nous n'entrerons point ici dans le mystère de l'incarnation de Dieu : nous révérons trop les mystères pour en parler.

IV. Καὶ οὐκ ἐγίνωσκεν αὐτὴν, ἕως οὗ ἔτεκε τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον.

Et il n'approcha pas d'elle jusqu'à ce qu'elle enfantât son premier-né. (*Matth.* chap. Ier, v. 25.)

C'est ce qui fait croire à plusieurs chrétiens déclarés hérétiques que Marie eut ensuite d'autres enfans qui sont nommés dans l'évangile *frères* de Jésus-Christ.

V. Ἰδοὺ, μάγοι ἀπὸ ἀνατολῶν παρεγένοντο.

Voilà que des mages arrivèrent d'Orient, etc. (*Matth.* chap. II, v. 1.)

Anatole signifiait l'Orient. Voilà pourquoi les Grecs nommèrent l'Asie *Anatolie*. Nous devons remarquer à cette occasion, que la plupart des auteurs et des imprimeurs ont grand tort d'imprimer presque toujours, *la Natolie*, au lieu d'*Anatolie*.

Ce qu'il faut remarquer davantage, c'est l'arrivée de ces trois mages qu'on a transformés en trois rois. L'auteur dit que l'enfant étant né du temps du roi Hérode, les mages arrivèrent un mois après, et demandèrent : Où est le nouveau-né, roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile dans l'Anatolie, etc.

Toute cette aventure des trois mages, ou des trois rois, a beaucoup occupé les critiques. On a recherché quelle était cette étoile; pourquoi il n'y eut que trois mages qui la virent : pourquoi ils prirent un enfant né dans l'étable d'une taverne pour le roi des Juifs; comment Hérode, âgé de soixante et dix ans, et qui avait autant d'expérience que de bon sens, put croire une si étrange nouvelle. On a fait sur tout cela beaucoup d'hypothèses. Des commentateurs ont dit que la chose avait été prédite par Zoroastre. On trouve dans Origène que l'étoile s'arrêta sur la tête de l'enfant Jésus. La commune opinion fut que l'étoile se jeta dans un puits; on prétend que ce puits est encore montré aux pèlerins qui ne sont pas astronomes. Ils devraient descendre dans ce puits, car la vérité y est.

Ces discussions occupent les savans. Il n'y a point de dispute sur la morale; elle est à la portée des esprits les plus simples.

Il est étrange que la commémoration des trois rois ou des trois mages soit parmi les catholiques un objet de culte et de dérision tout ensemble, et qu'on ne connaisse guère ce miracle que par le gâteau de la fève, et par les chansons comiques qu'on fait tous les ans sur la mère et l'enfant, sur Joseph, sur le bœuf et l'âne, et sur les trois rois.

VI. Ἰδοὺ, ἄγγελος Κυρίου φαίνεται κατ' ὄναρ τῷ Ἰωσὴφ, λέγων· Ἐγερθεὶς παράλαβε τὸ παιδίον καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ, καὶ φεῦγε εἰς Αἴγυπτον.

Voilà que l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : Eveille-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte. (*Matth.* chap. II, v. 13.)

Ce qui a le plus embarrassé les commentateurs, c'est que ni saint Jean, ni Marc, ni Luc qui a écrit si tard, et qui dit avoir tout écrit diligemment et par ordre, non-seulement ne parle point de cette fuite en Egypte, mais que Luc dit expressément le contraire. Car après avoir montré la multitude d'anges qui apparut aux bergers dans Bethléem, et dont saint Matthieu ne dit rien, et après avoir négligé le voyage et les présens des trois rois dont saint Matthieu parle, il dit positivement que Marie alla se purifier au temple, et qu'elle s'en retourna en Galilée à Nazareth avec son mari et son fils.

Ainsi Luc paraît contraire à Matthieu dans les circonstances qui accompagnent la naissance de Jésus, dans sa généalogie, dans la visite des mages, dans la fuite en Egypte.

Les interprètes concilient aisément ces prétendues contradictions, en remarquant que les différens rapports ne sont pas toujours contraires; qu'un historien peut raconter un fait, et un second historien un autre fait, sans que ces faits se détruisent.

VII. Καὶ ἀποστείλας ἀνεῖλε πάντας τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεέμ.

Et ayant dépêché des apôtres (des envoyés), il fit tuer tous les enfans de Bethléem, etc. (*Matth.* chap. II, v. 16.)

Les critiques ne cessent de s'étonner que les autres évangélistes se taisent sur un fait si extraordinaire, sur une cruauté si inouïe, dont il n'est aucun exemple chez aucun peuple. Ils disent que plus ce massacre est affreux, plus les évangélistes en devraient parler. Ils ne conçoivent pas comment un prince honoré du nom de grand, un roi favori d'Auguste, a été assez imbécile

pour croire, à soixante et dix ans, qu'il était né dans une étable un enfant de la populace, lequel était roi des Juifs, et qui allait alors le détrôner. Il ne paraît pas moins incroyable aux critiques que cet Hérode ait été en même temps assez follement barbare pour faire tuer tous les enfans du pays.

Cependant l'ancienne liturgie grecque compte quatorze mille enfans d'égorgés : c'est beaucoup. Les critiques ajoutent que Flavien Josèphe, historien qui entre dans tous les détails de la vie d'Hérode, Flavien Josèphe, parent de Mariamne, aurait parlé de cette aventure horrible, si elle avait été vraie, ou seulement vraisemblable.

On répond que le témoignage de saint Matthieu suffit : il affirme, et les autres ne nient pas, ils omettent. Personne n'a contredit le rapport de saint Matthieu. On allègue même le témoignage de Macrobe, qui vécut à la vérité, plus de quatre cents ans après, mais qui dit qu'Hérode fit tuer plusieurs enfans avec son propre fils. Macrobe confond les temps, Hérode fit mourir son fils Antipater avant le temps où l'on place le massacre des innocens. Mais enfin il parle d'enfans tués : on peut dire qu'il entend les enfans massacrés sous Hérode dans la sédition excitée par un maître d'école, sédition rapportée dans Josèphe. Quoi qu'il en soit, le témoignage de Macrobe n'est pas comparable à celui de saint Matthieu.

VIII. Καὶ ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς πόλιν λεγομένην Ναζαρέτ· ὅπως πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν, ὅτι Ναζωραῖος κληθήσεται.

Et quand il fut venu, il habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été prédit par les prophètes : on l'appellera Nazaréen. (*Matth.* chap. II, v. 23.)

Les critiques se récrient sur ce verset. Ils attestent tous les prophètes juifs, dont aucun n'a dit que le messie serait appelé Nazaréen. Ils prennent occasion de cette fausseté prétendue, pour insinuer que l'auteur de l'évangile selon saint Matthieu a été un chrétien du commencement de notre second siècle, qui a voulu trouver toutes les actions de Jésus prédites dans l'ancien Testament. Ils croient en voir la preuve dans le soin même que prend l'évangéliste de dire que le massacre des enfans est prédit dans Jérémie par ces paroles : *Une voix, une grande plainte, un grand hurlement s'est entendu dans Rama; Rachel pleurant ses fils n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus.*

Ces paroles de Jérémie regardent visiblement les tribus de Juda et de Benjamin, menées captives à Babylone. Rachel n'a rien de commun avec Hérode; Rama rien de commun avec Bethléem. Ce n'est, disent-ils, qu'une comparaison que fait l'auteur entre d'anciennes cruautés exercées par les Babyloniens, et les barbaries qu'on suppose à Hérode. Ils osent prétendre qu'il en est de même quand l'auteur, au premier chapitre, fait parler aussi l'ange à Joseph pendant son sommeil. Tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur a dit par le prophète, disant : *Voilà qu'une fille ou femme sera grosse; elle enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, ainsi interprété, avec nous le Seigneur.*

Ils soutiennent que cette aventure d'Isaïe, qui fit un enfant à sa femme, ne peut avoir le moindre rapport avec la naissance de Jésus; que ni le fils d'Isaïe, ni le fils de Marie, n'eurent nom Emmanuel; que le fils du prophète s'appela MAHER SAAL ASBAS, *partagez vite les dépouilles;* que le butin et les dépouilles ne peuvent être comparés par les allusions mêmes les plus

fortes, à Jésus-Christ qui a prêché dans Kapernaüm; qu'enfin cette application continuelle à détourner le sens des anciens livres juifs est un artifice grossier. C'est ainsi que s'expliquent une foule d'auteurs nouveaux, qui tous ont marché sur les traces du fameux rabbin Maimonide, et surtout du rabbin Isaac, lequel écrivit son *Rempart de la foi* au commencement du seizième siècle dans la Mauritanie, imprimé depuis dans le recueil de Wagenzeil.

S'il ne s'agissait ici que des disputes entre des scoliastes sur quelque auteur profane, comme Cicéron ou Virgile, il serait permis de prendre le parti qui paraîtrait le plus vraisemblable à la faible raison humaine; mais c'est un livre sacré; c'est le fondement de notre religion; notre seul parti est d'adorer et de nous taire.

IX. Καὶ βαπτισθεὶς ὁ Ἰησοῦς ἀνέβη εὐθὺς ἀπὸ τοῦ ὕδατος. καὶ ἰδοὺ, ἀνεῴχθησαν αὐτῷ οἱ οὐρανοὶ, καὶ εἶδε τὸ πνεῦμα τοῦ θεοῦ καταβαῖνον ὡσεὶ περιστερὰν, καὶ ἐρχόμενον ἐπ' αὐτόν.

Et Jésus baptisé sortit aussitôt de l'eau; et voilà que les cieux lui furent ouverts, et qu'il vit le souffle de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. (*Matth.* chap. III, v. 16.)

C'est lorsque Jésus fut baptisé par Jean dans le Jourdain selon les anciennes coutumes judaïques, qui avaient établi le baptême de justice et celui des prosélytes. Cette coutume était prise des Indiens; les Egyptiens l'avaient adoptée.

Non-seulement le ciel s'ouvrit pour Jésus; non-seulement le souffle de Dieu descendit en colombe; mais on entendit une voix du ciel, disant : *Celui-ci est mon fils chéri, en qui je me repose.*

Les incrédules objectent que si en effet les cieux s'étaient ouverts, si un pigeon était descendu du ciel

sur la tête de Jésus, si une voix céleste avait crié *celui-ci est mon fils chéri*, un tel prodige aurait ému toute la Judée; la nation aurait été saisie d'étonnement, de respect et de crainte; on eût regardé Jésus comme un Dieu.

On répond à cette objection, que les cœurs des Juifs étaient endurcis, et qu'un miracle encore plus grand fut que le Seigneur les aveugla au point qu'ils ne virent pas les prodiges qu'il opérait continuellement à leurs yeux.

X. Πάλιν ἀναλαμβάνει αὐτὸν ὁ διάβολος εἰς ὄρος ὑψηλὸν λίαν.

Derechef le diable emporte Jésus sur une montagne fort haute, etc..... (*Matth.* chap. IV, v. 8.)

Jésus-Christ, ayant été baptisé, est d'abord emporté par le Knatbul dans un désert. Il y reste quarante jours et quarante nuits sans manger; et le diable lui propose de changer les pierres en pain. Ensuite il le transporte sur les pinacles, les acrotères du temple; et il l'invite à se jeter en bas. Puis il le porte au sommet d'une montagne, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre; je te les donnerai tous, dit-il, si tu te prosternes devant moi, et si tu m'adores.

Jamais les incrédules n'ont laissé plus éclater leur mécontentement que sur ces trois entreprises du diable, qui s'empare de Dieu même, et qui veut se faire adorer par lui. Nous ne répéterons point les innombrables écrits dans lesquels ils frémissent de surprise et d'indignation. Le comte de Boulainvilliers et le lord Bolingbroke ont dit *qu'il n'y a point de pays en Europe où la justice ne condamnât un homme qui viendrait nous débiter pour la première fois de pareilles histoires de Dieu et du diable; que par*

une démence inconcevable nous condamnons cruellement ceux qui, pénétrés pour Dieu de respect et d'amour, ne peuvent croire que le diable l'ait emporté.

Ils supposent encore que cette histoire est aussi absurde que blasphématoire; et qu'il est trop ridicule d'imaginer une montagne d'où l'on puisse voir tous les royaumes de la terre.

Nous répondons que ce n'est pas à nous de juger de ce que Dieu peut permettre au diable, qui est son ennemi et le nôtre. *Qui n'est effrayé au seul récit de ce transport?* dit le R. P. Calmet; *et à quoi les plus justes ne seraient-ils pas exposés de la part de cet ennemi du genre humain, si Dieu ne mettait des bornes à sa puissance et à son envie de nous nuire!*

XI. Πᾶς ἄνθρωπος πρῶτον τὸν καλὸν οἶνον τίθησι, καὶ ὅταν μεθυσθῶσι, τότε τὸν ἐλάσσω.

Tout homme donne d'abord de bon vin dans un repas; et ensuite quand les convives sont échauffés, il sert le plus mauvais. (*Jean*, chap. II, v. 10.)

Nous entremêlons ici saint Jean avec saint Matthieu, afin de ranger de suite les principaux miracles. C'est ici le miracle de l'eau changée en vin, dont saint Jean seul parle, et que les autres évangélistes omettent. Les critiques se sont trop égayés sur ce miracle. Ils trouvent mauvais que Jésus rebute d'abord sa mère lorsqu'elle lui demande du vin pour les gens de la noce; qu'il lui dise: *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?* et que le moment d'après il fasse le prodige demandé. Ils lui reprochent de changer l'eau en vin pour des gens déjà ivres, *otan methustosi.* Ils disent que tout cela est incompatible avec l'essence suprême et univer-

selle; avec le Dieu éternel et invisible, créateur de tous les êtres.

Mais ils ne songent pas que ce Dieu s'est fait homme et a daigné converser avec les hommes. Ils ne songent pas que les dieux mêmes de la fable, s'il est permis de les citer, en firent autant chez Philémon et Baucis long-temps auparavant; ils remplirent de vin la cruche de ces bonnes gens. On ne conçoit pas après cela comment Mahomet, qui reconnaît Jésus pour un prophète, a pu défendre le vin.

XII. *Οἱ δὲ δαίμονες παρεκάλουν αὐτὸν, λέγοντες· Εἰ ἐκβάλλεις ἡμᾶς, ἐπίτρεψον ἡμῖν ἀπελθεῖν εἰς τὴν ἀγέλην τῶν χοίρων. καὶ εἶπεν αὐτοῖς· Ὑπάγετε.*

Et les diables le prièrent, disant : Si tu nous chasses, laisse-nous aller dans le corps de ces cochons; et il leur dit : Allez, etc. (*Matth.* chap. VIII, v. 31.)

Il s'agit de l'aventure de ces deux diables, dont Jésus-Christ daigna délivrer deux possédés au bord du lac de Tibériade, que les Juifs appelaient la mer. Ces mélancoliques, agités de convulsions, passaient alors chez tous les peuples pour être persécutés par des génies malfesans. On les excluait de toute société, comme des enragés, et cela même redoublait leur maladie.

Saint Marc et saint Luc ne spécifient ici qu'un seul possédé; et saint Matthieu en pose deux.

La grande question a été de savoir comment il se trouvait un grand troupeau de cochons dans un pays qui les avait en horreur, où il était abominable d'en manger, et où leur aspect même était une souillure. Saint Marc dit qu'ils étaient au nombre de deux mille. Si ce troupeau allait à Tyr pour la salaison des viandes sur les vaisseaux, la perte était immense pour les marchands qui les fesaient conduire. Il ne paraît pas aux

critiques qu'il fût juste de ruiner ainsi ces marchands. Mais ce n'est pas à l'homme à juger les jugemens de Dieu.

Ils font encore des difficultés sur la contradiction entre saint Matthieu et le texte de Marc et de Luc; et surtout sur la prétendue impossibilité qu'un ou deux diables entrent dans le corps de deux mille cochons à la fois.

Saint Marc prévient cette objection. Car, selon lui, Jésus demande au diable comment il se nomme; et le diable lui répond : Je m'appelle Légion.

D'ailleurs il ne faut pas chercher à comprendre comment un miracle a pu s'opérer. Si on le comprenait, il ne serait plus miracle.

XIII. *Καὶ ἐλθὼν ἐπ' αὐτήν, οὐδὲν εὗρεν εἰ μὴ φύλλα· οὐ γὰρ ἦν καιρὸς συκῶν.*

Et quand il vint au figuier, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas le temps des figues. (*Marc*, chap. XI, v. 13.)

Les critiques s'élèvent avec violence contre le miracle que fait Jésus en séchant le figuier qui ne portait pas des figues avant la saison. Dispensons-nous de rapporter les railleries de Woolston et du curé Meslier; et contentons-nous de dire avec les sages commentateurs que, sans doute, Jésus désignait par là ceux qui ne devaient jamais porter des fruits de pénitence.

XIV. *Καὶ ἔςαι σημεῖα ἐν ἡλίῳ — καὶ τότε ὄψονται τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἐρχόμενον ἐν νεφέλῃ μετὰ δυνάμεως καὶ δόξης πολλῆς.*

Il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les astres. Et ils verront alors le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande majesté et gloire.

Quand vous verrez ces choses, connaissez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité : cette génération ne passera pas que tout cela ne s'accomplisse. (*Luc*, chap. XXI, v. 25–27.)

Cette prédiction, qui ne s'est pas accomplie encore, a été un grand scandale aux critiques. Ils ont crié que c'était prédire la fin du monde, le jugement dernier, et Jésus venant dans les nuées prononcer ses arrêts sur le genre humain, qui devait périr avec le globe entier sous le règne de Tibère. Les apôtres ont été si persuadés de cette prédiction, que saint Paul dit expressément, dans son épître aux Thessaloniciens : *Nous qui vivons et qui vous parlons, nous serons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air.*

Saint Pierre, dans sa première épître, dit en propres mots : *L'Évangile a été prêché aux morts : la fin du monde approche.*

Saint Jude dit : *Voilà le Seigneur avec des milliers de saints pour juger les hommes.*

Cette idée de la fin du monde, d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux, fut tellement enracinée dans la tête des premiers chrétiens, qu'ils assuraient que la nouvelle Jérusalem était déjà descendue du ciel pendant quarante nuits, et qu'enfin Tertullien la vit lui-même. On fit des vers grecs acrostiches imputés à une sybille, dans lesquels la Jérusalem nouvelle était prédite.

C'est là ce qui a tant enhardi les critiques et les incrédules : ils n'ont jamais voulu comprendre le véritable sens caché de Jésus-Christ et des apôtres ; et ils ont pris à la lettre ce qui n'est qu'une figure. Il est vrai qu'il y eut dans ces premiers siècles de notre église une infinité de fraudes pieuses ; mais elles n'ont

fait aucun tort aux vérités pieuses qui nous ont été annoncées.

XV. *Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ἐὰν μὴ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν ἀποθάνῃ, αὐτὸς μόνος μένει. ἐὰν δὲ ἀποθάνῃ, πολὺν καρπὸν φέρει.*

En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment jeté dans la terre ne meurt, il reste inutile; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. (*Jean*, chap. XII, v. 24.)

Les critiques prétendent que Jésus et tous ses disciples ont toujours ignoré la manière dont toutes les semences germent dans la terre. Ils ne peuvent souffrir que celui qui est venu enseigner les autres ne sache pas ce que les enfans savent aujourd'hui. Ils méprisent sa doctrine, parce qu'il se conformait à l'erreur alors universelle, que les grains doivent pourir en terre pour lever, et ils soutiennent que Dieu ne peut pas être venu parmi nous pour nous débiter des absurdités reconnues. Mais on a déjà remarqué que Jésus n'a pas prétendu nous enseigner la physique. Tout l'ancien Testament se conforme à l'ignorance et à la grossièreté du peuple pour lequel il fut fait. Les serpens y sont les plus subtils des animaux; on les enchante par de la musique; on explique les songes; on chasse les diables avec de la fumée; les ombres apparaissent; l'atmosphère a des cataractes, etc..... L'auteur sacré suit en tout les préjugés vulgaires; il ne prétend point enseigner la philosophie. Il en est de même de Jésus.

Mais, disent les critiques, si Jésus ne voulait pas apprendre aux hommes les vérités physiques, il ne devait pas au moins confirmer les hommes dans leurs erreurs; il n'avait qu'à n'en point parler : un homme divin ne doit tromper personne, même dans les choses

les plus inutiles. La question alors se réduit à savoir ce que Jésus devait dire et taire. Ce n'est pas certainement à nous d'en décider; et nous taire est notre devoir.

XVI. Αὕτη δέ ἐστιν ἡ αἰώνιος ζωὴ, ἵνα γινώσκωσί σε τὸν μόνον ἀληθινὸν θεὸν, καὶ ὃν ἀπέστειλας, Ἰησοῦν Χριστόν.

La vie éternelle est de connaître le seul vrai Dieu et son apôtre Jésus-Christ. (*Jean*, chap. XVII, v. 3.)

Selon la loi que nous nous sommes faite de ne parler que de l'historique, nous dirons que c'est là un des principaux passages qui produisirent les fameuses disputes entre les Arius, les Eusèbe et les Athanase; disputes qui divisent encore sourdement la savante Angleterre et plusieurs autres pays. On prétendit que ce passage annonce manifestement l'unité de Dieu, et qu'il dit clairement que Jésus est un simple homme envoyé de Dieu. On fortifia encore ce verset par celui de saint Jean, chap. XX : *Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu.* — Et encore plus par celui-ci : *Pater autem major me est;* mon père est plus grand que moi. (*Saint Jean*, 28.) Et cet autre encore : *Nul ne le sait que le père.....* Enfin on éluda les autres passages qui présentaient un sens différent.

Les eusébiens ou ariens écrivirent beaucoup pour persuader, au bout de trois cents ans, qu'il n'était pas possible de croire Jésus consubstantiel à Dieu, après ces aveux formels de Jésus lui-même; et l'on sait quelles guerres furent allumées par ces querelles.

Il parut que d'abord les chrétiens ne reconnurent pas Jésus pour Dieu dans le premier siècle de l'église, et que le voile qui couvrait sa divinité ne fut levé que par degrés aux faibles yeux des hommes, qui auraient pu être éblouis d'un subit éclat de lumière.

Les adorateurs de Jésus, qui niaient sa divinité, s'appuyèrent sur les épîtres de saint Paul. Ils avaient toujours à la bouche et dans leurs écrits, ces épîtres aux Juifs romains dans lesquelles il les exhorte à être bons Juifs, et leur dit expressément : Le don de Dieu s'est répandu sur nous par la grâce donnée à un seul homme, qui est Jésus ; la mort a régné par le péché d'un seul homme ; les justes régneront dans la vie par un seul homme.

Ils citaient continuellement tous ces témoignages de saint Paul : A Dieu, qui est le seul sage, honneur et gloire par Jésus. — Vous êtes à Jésus ; et Jésus est à Dieu. (*Corinthiens*, chap. 4.) — Tout est assujetti à Jésus, en exceptant sans doute Dieu qui a assujetti toutes choses. (chap. 15.)

C'est ainsi que les chrétiens combattirent par des paroles, avant de combattre avec le fer et la flamme. Leurs successeurs les ont trop souvent imités. Puisse enfin une religion de douceur être mieux connue et mieux pratiquée !

XVII. *Καὶ τὰ μνημεῖα ἀνεῴχθησαν· καὶ πολλὰ σώματα τῶν κεκοιμημένων ἁγίων ἠγέρθη.*

Et les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui dormaient ressuscitèrent. (*Matth.* ch. XXVII, v. 52.)

Le texte ajoute à ce prodige, qu'ils se promenèrent dans la ville sainte. Une foule d'incrédules a prétendu que, si tant de morts étaient ressuscités et s'étaient promenés dans Jérusalem lorsque Jésus expirait, un si terrible miracle, opéré à la vue de toute une ville, aurait fait un effet encore plus sensible et plus grand que la mort de Jésus même. Ils osent affirmer qu'il eût été impossible de résister à un tel prodige ; que

Pilate l'eût écrit à Rome; que Josèphe l'historien n'eût pas manqué d'en faire mention dans son histoire très-détaillée, toute remplie de prodiges bien moins considérables et moins intéressans; que Philon, contemporain de Jésus, en aurait sûrement parlé; que leur silence est une preuve de sa fausseté.

La réponse est toujours que Dieu endurcissait le cœur des Juifs, comme il avait endurci le cœur de Pharaon, et comme il endurcit tous les impies, qu'aucun miracle ne peut convaincre, et qu'aucune représentation ne peut toucher.

XVIII. Καὶ σκότος ἐγένετο ἐφ' ὅλην τὴν γῆν, ἕως ὥρας ἐννάτης· καὶ ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος.

Et les ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure; et le soleil s'obscurcit. (*Luc*, chap. XXIII, v. 44 et 45.)

Les critiques disent encore qu'une éclipse centrale du soleil ne pouvait arriver durant la pleine lune, qui était le temps de la Pâque juive. Ils ont élevé de longues disputes, et fait de grandes recherches sur la nature de ces ténèbres. On a cité les livres apocryphes de saint Denis l'Aréopagite, et un passage des livres de Phlégon rapporté par Eusèbe. Voici ce texte de Phlégon :

« Il y eut, la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, la plus grande éclipse qui fût jamais : il fut nuit à la sixième heure; on voyait les étoiles. »

Les savans remarquèrent que le supplice de Jésus n'arriva point cette année; et que l'éclipse de Phlégon, qui n'était point centrale, arriva au mois de novembre; ce qui ne peut en aucune manière s'accor-

der avec le supplice de Jésus, qui est de la pleine lune de mars.

Ils remarquèrent aussi que, selon saint Jean, Jésus fut condamné à la sixième heure, et que, selon saint Marc, il fut mis en croix à la troisième: ce qui redoublerait encore la difficulté.

Ne nous enfonçons point dans cet abîme plus ténébreux que l'éclipse de Phlégon. Contentons-nous d'être soumis de cœur et d'esprit. Soyons persuadés qu'une bonne œuvre vaut mieux que toute cette science.

XIX. Καὶ τοῦτο εἰπὼν ἐνεφύσησε, καὶ λέγει αὐτοῖς· Λάβετε πνεῦμα ἅγιον.

Comme il eut dit cela, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. (*Jean*, chap. XX, v. 22.)

Ces mots, *il souffla sur eux*, ont donné lieu à bien des recherches. On prétendait, dans les anciennes théurgies, que le souffle était nécessaire pour opérer, et qu'il pouvait communiquer des affections de l'ame. Cette idée même était si commune, que l'auteur sacré de *la Genèse* se sert de ces expressions : *Dieu lui souffla un souffle de vie dans les narines* (selon l'hébreu). Isaïe dit : Le souffle du Seigneur a soufflé sur lui. Ézéchiel dit : Je soufflerai dans ma fureur. L'auteur de *la Sagesse:* Celui qui lui a soufflé l'esprit.

Avant le temps de Constantin on eut la coutume de souffler sur le visage et sur les oreilles des catéchumènes qu'on allait baptiser; et par ce souffle on fesait passer l'esprit de la grâce.

Comme il n'est rien de si innocent et de si saint dont la folie des hommes n'abuse, il arriva que ceux d'entre les mauvais chrétiens qui s'adonnaient à la prétendue théurgie, se firent souffler aussi dans la bouche et dans

les oreilles par les maîtres de l'art, et crurent recevoir ainsi l'esprit et la puissance des démons, ou plutôt ils rappelèrent les antiques cérémonies de la théurgie chaldéenne et syriaque. Ces cérémonies de nos prétendus magiciens se perpétuèrent de siècle en siècle. De misérables insensés s'imaginèrent que d'autres fous leur avaient soufflé le diable dans la bouche. Il se trouva partout, jusqu'au dernier siècle, des juges assez imbéciles et assez barbares pour condamner au feu ces infortunés. On sait l'histoire du curé Gauffredi, qui crut avoir forcé Madeleine La Palu à l'aimer en soufflant sur elle. On sait la fatale et méprisable aventure des religieuses de Loudun, ensorcelées par le souffle du curé Urbain Grandier. Et enfin, à la honte éternelle de la nation, le jésuite Girard a été condamné de nos jours au feu par la moitié de ses juges, pour avoir soufflé sur La Cadière; et on a trouvé des avocats assez imbéciles pour soutenir gravement que rien n'est plus avéré que la force du souffle d'un sorcier.

Cette opinion de la puissance du souffle venait originairement de l'idée répandue dans toute la terre, que l'ame était un petit fantôme aérien. De là on parvint aisément jusqu'à croire qu'on pouvait verser un peu de son ame dans l'ame d'autrui. Ainsi ce qui fut chez les vrais chrétiens un mystère sacré, était ailleurs une source d'erreurs.

XX. Λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· Ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν ἕως ἔρχομαι, τί πρὸς σέ;

Jésus dit : Si je veux que celui-ci reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? (*Jean*, chap. XXI, v. 22.)

C'est ce que dit Jésus à saint Pierre après sa résurrection, quand Pierre lui demanda ce que deviendra Jean. On crut que ces mots, *jusqu'à ce que je vienne*

signifiaient le second avénement de Jésus, quand il viendrait dans les nues. Mais ce second avénement étant différé, on crut que saint Jean vivrait jusqu'à la fin du monde, et qu'il paraîtrait avec Énoch et Élie pour servir d'assesseurs au jugement dernier, et pour condamner l'*antechrist* juridiquement.

Le profond Calmet a trouvé la raison de cette immortalité de saint Jean, et de son assistance au procès qu'on fera à l'*antechrist* quand le monde finira. Voici ses propres mots dans sa dissertation sur cet *Évangile :*

« Il semble qu'il manquerait quelque chose dans la guerre que le Seigneur doit faire à l'ennemi de son fils, s'il ne lui opposait qu'Énoc et Élie. Il ne suffit pas qu'il y ait un prophète d'avant la loi, et un prophète qui ait vécu sous la loi; il en faut un troisième qui ait été sous l'Évangile. »

Ainsi, selon ce commentateur, le monde sera jugé par cinq juges, Dieu le père, Dieu le fils, Enoch, Élie et Jean.

De là il conclut que Jean n'est point mort; et voici les preuves qu'il en rapporte :

« Si Jean était mort, on nous dirait le temps, le genre, les circonstances de sa mort. On montrerait ses reliques; on saurait le lieu de son tombeau. Or tout cela est inconnu. Il faut donc qu'il soit encore en vie. En effet, on assure que se voyant fort avancé en âge, il se fit ouvrir un tombeau où il entra tout vivant; et ayant congédié tous ses disciples, il disparut, et entra dans un lieu inconnu aux hommes. »

Cependant Calmet est du sentiment de ceux qui pensent que saint Jean mourut et fut enterré à Ephèse. Mais il y a encore des difficultés sur cette dernière opinion; car bien qu'il fût enterré, il ne passa point cependant pour mort. On le voyait remuer deux fois

par jour dans sa fosse; et il s'élevait sur son sépulcre une espèce de farine. Saint Éphrem, saint Jean Damascène, saint Grégoire de Tours, saint Thomas, l'assuraient.

Heureusement, comme nous l'avons dit, ces disputes entre les savans, et même entre les saints, ne touchent point à la morale, qui doit être uniforme d'un bout de la terre à l'autre.

On sait quelles interminables disputes se sont élevées entre les interprètes sur presque tous les passages des *Évangiles*, des *Actes des apôtres*, et des *Épîtres*. On a tant creusé cet abîme, que les terres remuées sont retombées sur les travailleurs, et en ont écrasé un grand nombre.

A commencer par ce verset qui regarde la destinée de saint Jean, on a soutenu que ce passage même démontrait que ce saint Jean n'avait écrit ni pu écrire son *Évangile*. Car dans ce passage il est dit sur la fin: *C'est ce même disciple Jean qui atteste ces choses; et nous savons que son témoignage est vrai.*

Il est évident que Jean n'a pu parler ainsi de lui-même dans son propre ouvrage.

Les contradictions qu'on a cru trouver dans les autres évangélistes, ont surtout déterminé les critiques téméraires à rejeter absolument tous ces écrits qu'ils attribuent à des auteurs pseudonymes, moitié juifs, moitié chrétiens, comme Abdias, Marcel, Hégésippe, et d'autres, qui vivaient sur la fin du premier siècle de l'église chrétienne.

Nos indomptables critiques, dont nous avons tant parlé, disent qu'ils ne peuvent admettre les Actes des apôtres, puisqu'ils sont contraires aux *Évangiles;* et ils disent qu'ils rejettent les *Évangiles*, puisqu'ils sont contraires à la conduite de Jésus rapportée par eux. Voici comme ils soutiennent leur fatale opinion:

« Jésus, par le récit des *Évangiles* mêmes, ne baptisa jamais personne; et cependant ces *Évangiles* annoncent qu'il faut administrer le baptême juif, *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Et après que ces *Évangiles* ont ordonné ce baptême au nom de ces trois personnes, viennent les *Actes* qui font baptiser au nom de Jésus seul en plusieurs passages.

» A qui croire? A rien, continuent ces examinateurs intraitables. Nous ne savons ni quels furent les auteurs de ces livres, ni en quel temps ils furent écrits; nous savons seulement qu'ils se contredisent tous les uns les autres, et que tous ensemble contredisent la faible raison humaine, seule lumière que Dieu nous donne pour juger.

» Il nous paraît seulement vraisemblable que Jésus s'étant fait des adhérens, ayant toujours insulté les pharisiens et les prêtres, et ayant succombé sous ses ennemis, qui le firent livrer au dernier supplice, ses adhérens s'en vengèrent en criant partout que Dieu l'avait ressuscité. Bientôt après ils se séparèrent entièrement de la secte juive. Ce ne fut plus un schisme, ce fut une secte nouvelle qui combattait toutes les autres. Ils avaient toute l'obstination des Juifs et tout l'enthousiasme des novateurs. Ils se répandirent dans l'empire romain, où toute religion était bien reçue de cent peuples différens. Le christianisme s'établit d'abord parmi les pauvres. C'était une association fondée sur l'égalité primitive entre les hommes, et sur la désappropriation des esséniens et des thérapeutes, qui étaient imités par les premiers partisans de Jésus.

» Mais plus cette société s'étendit, plus elle dégénéra. La nature reprit ses droits. Les chrétiens ne pouvant parvenir aux dignités de l'empire, s'adonnèrent au commerce, comme font aujourd'hui tous les dissi-

dens de l'Europe. Ils acquirent des trésors, ils en prêtèrent au père de Constantin. On sait le reste. Leurs querelles funestes, pour des chimères métaphysiques, troublèrent long-temps tout l'empire romain. Enfin cette religion, chassée de l'Orient où elle était née, se réfugia dans l'Occident qu'elle inonda de son sang et de celui des peuples. Il est resté à ces principaux pontifes la rosée du ciel et la graisse de la terre. Puissent-ils toujours en jouir en paix! qu'ils aient pitié des malheureux; que jamais ils n'en fassent; et que le fondateur de cette société particulière, devenue une religion dominante, ce fondateur juif, né pauvre et mort pauvre, ne puisse pas toujours lui dire : *Ma fille, que tu ressembles mal à ton père!* »

FIN DE LA BIBLE EXPLIQUÉE.

COLLECTION

D'ANCIENS ÉVANGILES,

OU

MONUMENS DU PREMIER SIÈCLE DU CHRISTIANISME.

EXTRAITS DE FABRICIUS, GRABIUS, ET AUTRES SAVANS.

PAR L'ABBÉ B****.

1769.

Non enim dictas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis.

Ce n'est point en suivant des contes fabuleux que nous vous avons fait connaître la vertu et la présence de notre Seigneur Jésus-Christ, mais c'est après avoir été nous-mêmes les contemplateurs de sa grandeur.

(2e Épître de saint Pierre, ch. I, v. 16.)

AVANT-PROPOS.

En publiant cette traduction de quelques anciens ouvrages apocryphes, on n'a pas cru devoir justifier par l'exemple de Cicéron, de Virgile et d'Homère, les idiotismes (*a*) et les répétitions (*b*) qui choqueraient dans un écrit profane. Jésus ayant expressément déclaré qu'il avait été (*c*) envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres; ses disciples, à son exemple, n'affectèrent jamais le langage étudié d'une sagesse humaine (*d*).

Saint Luc avoue à Théophile qu'on avait composé plusieurs *Évangiles* avant qu'il lui dédiât le sien et ses *Actes des apôtres*. Cependant les *Constitutions apostoliques* ne recommandent la lecture que (*e*) des *Évangiles* de Matthieu, de Jean, de Luc et de Marc. Et la principale raison qu'en donne saint Irénée (*f*), c'est que le prophète David, pour demander l'avénement du verbe, s'écrie (*g*) : Vous qui êtes assis sur le chérubin, apparaissez. Or, selon *Ézéchiel* (*h*) et l'*Apocalypse* (*i*), le chérubin ayant la figure de quatre animaux, le lion désigne la génération royale de Jésus écrite par Jean; le veau, sa génération sacerdotale décrite par Luc; l'homme, sa génération humaine racontée par Matthieu, et l'aigle volant, l'esprit prophétique dont Marc est saisi en commençant son *Évangile*. C'est pour cela qu'il n'y a eu que quatre Testamens donnés au genre humain; le premier avant le déluge, sous Adam; le second après le déluge, sous Noé; le troisième la loi, sous Moïse; et le quatrième, comme

(*a*) *Asconius in* 2. *Verr.* On laisse les citations en latin comme inutiles au commun des lecteurs. — (*b*) Macrob. *Saturn.* I. V, ch. XV. — (*c*) Luc, chap. IV, v. 18; et Isaïe, chap. LXI, v. 1. — (*d*) I. Corinth. chap. II, v. 13. — (*e*) L. II, chap. LVII. — (*f*) L. III, ch. XI. — (*g*) Ps. LXXIX, v. 2. — (*h*) C. I, v. 10. — (*i*) C. IV, v. 7.

le sommaire de tous les autres, renouvelle l'homme, et l'élève vers le royaume céleste par l'Évangile. Aussi conclut-il qu'il y aurait autant de vanité que d'ignorance et d'audace à recevoir plus ou moins de quatre *Évangiles*.

Saint Ambroise (*k*), saint Athanase (*l*) et saint Augustin (*m*) font à la vérité chacun une association différente des quatre animaux et des quatre évangélistes; mais saint Jérôme, qui attribue (*n*) l'aigle à Jean, le bœuf à Luc, le lion à Marc, et l'homme à Matthieu, a été suivi par Fulgence (*o*), Eucher de Lyon (*p*), Sédulus, Théodule d'Orléans, Pierre de Riga, et par un très-grand nombre d'autres modernes, tant latins que Grecs, comme il paraît par Germain, patriarche de Constantinople (*q*), en un mot par toute la foule des pères (*r*).

Ces quatre évangiles furent appelés *authentiques* par opposition aux autres nommés *apocryphes*. On trouve ces deux mots grecs dans l'appendice du concile de Nicée (*s*), où il est dit qu'après avoir placé pêle-mêle les livres apocryphes et les livres authentiques sur l'autel, les pères prièrent ardemment le Seigneur que les premiers tombassent sous l'autel, tandis que ceux qui avaient été inspirés par le Saint-Esprit resteraient dessus, ce qui arriva sur-le-champ.

Nicéphore (*t*), Baronius (*u*) et Aurélius Peruginus (*x*) nous apprennent d'ailleurs que deux évêques nommés Chrysante et Musonius étant morts pendant la tenue du concile de Nicée, premier œcuménique, il

(*k*) *Præf. in Luc.* — (*l*) *In Synopsi Scripturæ*, tom. II, p. 155. — (*m*) L. I, *de consensu Evangelist. ch.* VI *et alibi.* — (*n*) L. I, *adversùs Jovinianum et alibi.* — (*o*) *Homil. in natalem Christi.* — (*p*) L. I, *Instruction.* — (*q*) *Theoria ecclesiastica*, pag. 160. — (*r*) *Joh. Molanus, Hist. sacrar. imagin.* 3, 15 *et* 28. — (*s*) *Concil. Labb.* tom. 1, pag. 84. — (*t*) L. 8, c. 23. — (*u*) T. 4, *n.* 82 *ad annum* 325. — (*x*) *In annalibus abbreviatis ad annum* 325.

était nécessaire d'avoir leur signature pour la validité dudit concile. On porta sur le tombeau des défunts le livre où étaient renfermés les actes divisés par sessions; on passa la nuit en oraison; on mit des gardes autour du tombeau, comme on avait fait autour de celui de notre Seigneur; et le lendemain on trouva (ô chose incroyable!) que les trépassés avaient signé.

Comme le pape Léon I[er] fit ensuite (*y*) livrer aux flammes les écritures apocryphes qui passaient sous le nom des apôtres, il n'y en a qu'un petit nombre qui soient parvenues jusqu'à nous, et l'on ne connaît plus des autres que les noms et quelques fragmens épars dans les écrivains ecclésiastiques. Saint Jérôme, par exemple (*z*), fait mention de l'*Évangile selon les Égyptiens*, de celui de Thomas, de Mathias, de Barthélemi, des douze apôtres, de Basilides, d'Apelles, et ajoute qu'il serait trop long de faire l'énumération des autres.

Un décret (*a*) connu sous le nom du pape Gélase, quoique quelques manuscrits l'attribuent au pape Damase et d'autres au pape Hormisdas (*b*), note comme apocryphes l'*Itinéraire de Pierre, apôtre*, en dix livres, sous le nom de *saint Clément*; les *Actes* d'*André, apôtre;* de *Philippe, apôtre;* de *Pierre, apôtre;* de *Thomas, apôtre;* l'*Évangile* de *Thadée*, de *Mathias*, de *Thomas, apôtre;* de *Barnabé*, de *Jacques le mineur;* de *Pierre, apôtre;* de *Barthélemi, apôtre;* d'*André, apôtre;* de *Lucien*, d'*Hésyque;* le *Livre de l'Enfance du Sauveur*, de la *Naissance du Sauveur et de sainte Marie et de sa sage-femme*, du *Pasteur*, de *Lenticius;* les *Actes de Thècle et de Paul, apôtre;* la *Révélation de Thomas, apôtre;* de *Paul, apôtre;* d'*Étienne, apôtre;* le *Livre du Trépas*

(*y*) *Epist.* 93 *ad Turibium*, c. 15. — (*z*) *Procem. in Matth.* — (*a*) *In Jure canon. dist.* 15, *can.* 3. — (*b*) Cavei, *hist. litterar.*

de sainte Marie; ceux qu'on appelle *les Sorts des apôtres et la Louange des apôtres*; celui des *Canons des apôtres*; l'*Épître de Jésus au roi Abgare*.

Les *Actes de Pierre*, son *Évangile*, et ceux de *Thadée*, de *Jacques le mineur*, et d'*André*, ne se trouvent pas dans quelques manuscrits de ce décret. Le savant Fabricius a publié une notice de cinquante *Évangiles* apocryphes, que l'on trouvera dans ce recueil avant la traduction des quatre conservés en entier.

A tant d'écrits dictés (*c*) par un zèle qui n'était point selon la science, les ennemis du christianisme ne manquèrent point d'en opposer d'autres qu'ils décoraient des mêmes titres. Pour ne parler d'abord que des *Évangiles*, saint Irénée (*d*) dit que les disciples de Valentin étaient parvenus à un tel point d'audace, qu'ils donnaient le titre d'*Évangile de vérité* à un écrit qui ne s'accordait en rien avec les *Évangiles* des apôtres; de sorte, ajoute-t-il, que chez eux l'évangile même n'est pas sans blasphème.

Tertullien nous apprend (*e*) que cette infamie avait commencé par les Juifs; et que par eux, et à cause d'eux, le nom du Seigneur est blasphémé parmi les nations. En effet, au rapport de saint Justin (*f*), d'Eusèbe (*g*) et de Nicéphore (*h*), les Juifs de la Palestine avaient envoyé dans toutes les parties du monde, tant par mer que par terre, des écrits remplis de blasphèmes contre Jésus, pour les faire publier et même enseigner à la jeunesse dans les écoles des villes et des champs.

Quoique les empereurs Constantin (*i*) et Théo-

(*c*) *Rom.* c. 10, v. 2. — (*d*) L. 3, *adversùs hæreses*, c. 11. — (*e*) *Contrà Marcion*, 3, 23. (*f*) *Dialog. cum Tryphon.* pag. 234, n°s 16 et 17. — (*g*) L. 9, hist. c. 5. — (*h*) L. 7, hist. c. 26. — (*i*) Socrates, l. 1, c. 9 Gelas., *Hist. concil. Nicæni*, 2, 36, *et hist. tripartit.* 2, 15.

dose (*k*) aient donné chacun un édit, portant ordre sous peine de mort de brûler tous les écrits contre la religion des chrétiens, on trouve encore des traces des blasphèmes des Juifs dans les *Actes de Pilate*, mieux connus sous le nom d'*Évangile de Nicodème*. On y lit (*l*) que les Juifs, en présence de Pilate, reprochèrent à Jésus qu'il était magicien et né de la fornication.

On ne doutera pas que ce ne soit là le blasphème de *l'Évangile de vérité*, et l'on fait attention qu'Origène (*m*) témoigne que Celse intitulait *Discours de vérité* un ouvrage dans lequel il fesait reprocher par un Juif à Jésus d'avoir supposé qu'il devait sa naissance à une vierge, d'être originaire d'un petit hameau de la Judée, et d'avoir eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé Panther, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de profession. Qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrètement de Jésus; que lui, se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer en Égypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets (*n*) que les Égyptiens font tant valoir, il retourna dans son pays, et que tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même Dieu.

Cet écrit pernicieux, quoique réfuté par Origène, fit cependant une telle impression, que deux pères écrivirent sérieusement qu'en effet Jésus avait été appelé fils de Panther, et cela, dit saint Epiphane (*o*), parce que Joseph était frère de Cléophas, fils de Jac-

(*k*) *Act. Synodi Ephesin. a. c.* 435, T. 1. *Harduin*, pag. 1720 *et cod. Justinian. de Summâ Trin.* — (*l*) Art. 2. — (*m*) L. 1, *contrà Celsum*. c. 9. — (*n*) *Voyez l'Évangile de l'enfance*, art. 37, note *d*. — (*o*) *Hæres.* 78.

ques surnommé Panther, engendrés tous les deux d'un nommé Panther. Et selon saint Damascène (*p*), parce que Marie était fille de Joachim, fils de Bar-Panther, fils de Panther.

Comme ces surnoms ne se trouvent point dans les deux généalogies différentes de Jésus, écrites l'une par saint Matthieu (*q*), l'autre par saint Luc (*r*), l'église s'en est tenue au conseil de saint Paul (*s*) de ne point s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, qui produisent plutôt des doutes que l'édification de Dieu qui est dans la foi.

Lactance (*t*) remarque aussi qu'Hiéroclès avait pris le titre d'*amateur de la vérité*, dans deux livres adressés aux chrétiens. Il ajoutait aux blasphèmes de Celse, que le Christ ayant été chassé par les Juifs, rassembla une troupe de neuf cents hommes, avec lesquels il fit le métier de brigand. Ces nouvelles calomnies furent aussi aisément réfutées par Eusèbe de Césarée que celles de Celse l'avaient été par Origène.

J'ai honte de parler ici d'autres ouvrages encore subsistans. L'*Arétin*, par exemple (*u*), compare Marie à Léda, qui devint enceinte de Jupiter transformé en cygne; comme si c'était en cette occasion que l'Esprit Saint eût pris la forme d'un pigeon. Le Jésuite Sanchez (*x*), agitant de bonne foi la question si la vierge Marie fournit de la semence dans l'incarnation du Christ, s'autorise pour l'affirmative du sentiment de Suarez (*y*) et de Pero Mato (*z*). Ces théologiens ignoraient-ils que tout ce qui concerne ce mystère ineffable est si au-dessus des lumières de notre faible

(*p*) L. 4 *de fide orthod.* c. 15. — (*q*) C. 1, v. 1. — (*r*) C. 3, v. 23. — (*s*) I. *Timoth.* c. 1, v. 4. — (*t*) *Institut. divin.* l. 5, ch. 2. — (*u*) *Quatro libri della humanità di Cristo.* Venet. 1538. — (*x*) *Tract. de matri.* l. 2, *disp.* 21, *n.* 11. — (*y*) 3. *p. q.* 32, *a.* 1, *disp.* 10, *sect.* 1. — (*z*) *In append. ad tract. de Semine.*

raison, qu'il fallut que Dieu révélât son fils à Pierre (*a*) et à Paul (*b*) avant de confier au premier l'*Évangile de la circoncision*, et au second l'*Évangile du prépuce* (*c*)?

Il en a été des *Actes des apôtres* tout comme des *Évangiles*. L'imposture des méchans et la pieuse curiosité des simples les ont également multipliés. Outre les actes apocryphes mentionnés dans le décret de Gélase, saint Epiphane (*d*) dit que les ébionites en avaient supposé, dans lesquels ils prétendaient que Paul était né d'un père et d'une mère gentils, et qu'étant venu demeurer à Jérusalem, il devint prosélyte et fut circoncis dans l'espérance d'épouser la fille du pontife; mais que n'ayant pas eu cette vierge, ou bien *ne l'ayant pas eue vierge*, il en fut si irrité qu'il écrivit contre la circoncision, contre le sabbat, et contre toute la loi. Cette assertion paraissait fondée sur ce que Paul lui-même se dit (*e*) natif de Tharse en Cilicie, dans les *Actes authentiques* écrits par Luc. Mais Fabricius (*f*) en cite un manuscrit grec, dans lequel Paul ne dit pas qu'il est né à Tharse, mais qu'il a été fait citoyen de cette ville. Et saint Jérôme lui-même, si savant dans les langues, vient à l'appui de ce sentiment. Dans deux de ses ouvrages (*g*) il fait naître Paul à Gischale, ville de la Galilée.

Sur ce que le même Paul écrit à Timothée (*h*) qu'Hermogènes (*i*) et Démas l'ont abandonné, et qu'il lui parle en même temps (*k*) des grandes persécutions et des souffrances qu'il avait essuyées à Icone et à Antioche; un de ses disciples, pour suppléer aux

(*a*) *Matth.* c. 16, v. 17. — (*b*) *Galat.* c. 1, v. 16. — (*c*) *Galat.* c. 2, v. 7. — (*d*) *Hæres.* 30, n. 16. — (*e*) *Act.* c. 22, v. 3. — (*f*) *Codex apocryp.* pag. 571. — (*g*) *De viris illustr.* c. 5. *Et comment. in epist. ad Philem.* — (*h*) II. *Timoth.* c. 1, v. 15. — (*i*) *Ibid.* c. 4, v. 9. — (*k*) *Ibid.* c. 3, v. 11.

Actes des apôtres, qui n'en disent qu'un mot (*l*); composa les *Actes de Thècle et de Paul*. Cet ouvrage a été si célèbre autrefois, que l'on ne sera pas fâché d'en trouver ici le précis avec les noms des pères qui l'ont cité.

Lorsque Paul, dit l'auteur, après sa fuite d'Antioche, s'en allait à Icone, deux hommes pleins d'hypocrisie, Démas et Hermogènes, se joignirent à lui. Cependant un certain Onésiphore, avec sa femme Lectre et ses enfans Simmie et Zénon, vint l'attendre sur le chemin royal qui conduit à Lystres, pour le recevoir chez lui. Comme il n'avait jamais vu Paul, il le reconnut à sa taille courte, sa (*m*) tête chauve, ses cuisses courbes, ses grosses jambes, ses sourcils joints, et son nez aquilin. C'était là le signalement que Tite en avait donné.

Comme Paul prêchait à Icone, la vierge Thècle, qui était fiancée à un prince de la ville nommé Thamiris (*n*), passait les jours et les nuits à l'écouter de la fenêtre de sa maison, voisine de celle d'Onésiphore où se tenait l'assemblée. Elle n'avait point encore vu la figure de Paul, mais elle désirait de paraître devant lui, et d'être du nombre des femmes et des vierges qu'elle y voyait entrer. Théoclia, sa mère, fit avertir son gendre qu'il y avait trois jours que Thècle, séduite par les discours trompeurs de cet étranger, oubliait de boire et de manger.

Les tendres représentations de Thamiris pour la

(*l*) *Act.* ch. 14, v. 1.

(*m*) Gradius (T. 1. *Spicileg.* pag. 95) observe que Paul dans le *Philopatris* de Lucien, est désigné par *ces mots : Le chauve au nez aquilin, qui a été ravi par les airs jusqu'au troisième ciel.*

(*n*) Saint Grégoire de Nysse cite ce trait dans sa quatorzième Homélie sur le *Cantique*, t. 1, p. 676. D.

détourner des discours de Paul, furent aussi vaines que les larmes de la mère et des servantes (*o*). Thamiris alors, voyant sortir d'auprès de Paul deux hommes qui se querellaient vivement, les alla joindre dans la rue et les invita à souper, ce qu'ils acceptèrent. Ces deux hypocrites, Démas et Hermogènes, gagnés par la bonne chère et les grands présens que leur fit Thamiris, lui déclarèrent que Paul empêchait les jeunes gens de se marier, en leur persuadant que la résurrection ne sera que pour ceux qui persévéreront dans la chasteté. Vous n'avez, ajoutèrent-ils, qu'à le faire conduire au gouverneur comme enseignant la nouvelle doctrine des chrétiens; et suivant le décret de César on le fera mourir, et vous aurez votre fiancée à laquelle nous enseignerons (*p*) que la résurrection que Paul annonce comme à venir est déjà faite dans les enfans que nous avons, et que nous sommes ressuscités lorsque nous avons connu Dieu.

Thamiris transporté d'amour et de colère courut le lendemain matin avec des gens armés de bâtons, se saisir de Paul; et l'ayant traîné devant le gouverneur Castellius, il l'accusa de détourner les vierges du mariage, et toute la troupe criait : Ce magicien a corrompu toutes nos femmes.

Paul fut mis en prison, et Thècle pendant la nuit détacha ses boucles d'oreilles (*q*) dont elle fit présent

(*o*) Saint Jean-Chrysostôme (*Homil. de Theclâ* tom. 1, pag. 885) et saint Épiphane (*Hæres.* 78, n. 16) commentent cet endroit.

(*p*) Saint Hilaire (*Comment. in 2 Timoth.* ch. 11) semble citer ce passage, quand il dit en parlant de l'hérésie d'Hyménée et de Philète : Ils prétendent que, *comme nous l'enseigne une autre écriture*, la résurrection se fait dans les fils.

(*q*) Saint Jean-Chrysostôme, Homélie 25 sur les *Actes*, propose cet exemple de Thècle.

au portier de la maison pour se faire ouvrir la porte; et courant à la prison, elle donna son miroir d'argent au geôlier pour avoir la liberté d'entrer vers Paul dont elle baisa les chaînes en se tenant debout à ses pieds.

Le gouverneur en étant informé, la fit comparaître avec Paul devant son tribunal, et lui demanda pourquoi elle n'épousait pas Thamiris? Comme Thècle, au lieu de répondre, avait les yeux fixés sur Paul, sa mère criait au gouverneur : Brûlez, brûlez cette malheureuse au milieu du théâtre, afin d'effrayer toutes celles qui ont écouté les enseignemens de ce magicien. Alors le gouverneur très-affligé ordonna que Paul fût fouetté et chassé de la ville, et condamna Thècle à être brûlée. Comme elle parcourait des yeux la foule des spectateurs, elle vit le Seigneur assis (*r*) sous la forme de Paul, et dit en elle-même : Paul est venu me regarder comme si je ne pouvais pas souffrir avec courage. Et comme elle tenait les yeux arrêtés sur lui, il s'élevait au ciel en sa présence. Le gouverneur, la voyant nue, ne pouvait retenir ses larmes : il admirait sa rare beauté.

Thècle, ayant fait le signe de la croix, monta sur le bûcher. Le peuple y mit le feu qui ne la toucha point, quoiqu'il fût embrasé de tous côtés; parce que Dieu, prenant pitié de Thècle, fit entendre sous terre un grand bruit; un nuage chargé de pluie et de grêle la couvrit, et le sein de la terre s'ouvrant et s'écroulant, engloutit plusieurs spectateurs; le feu s'éteignit, et Thècle échappa sans avoir aucun mal.

Cependant Paul, avec Onésiphore qui avait quitté les richesses mondaines pour le suivre avec sa femme

(*r*) Cette apparition est rapportée par Basile de Séleucie (l. 1, *de Theclâ*, pag. 251) et par d'autres.

et ses enfans, jeûnait caché dans un monument sur le chemin qui conduit d'Icone à Daphné. Un des enfans étant allé vendre la tunique de Paul pour acheter du pain, aperçut Thècle auprès de la maison de son père, et il la conduisit vers Paul. Et sur ce qu'elle dit : Je vous suivrai où que vous alliez, Paul lui répliqua : Nous sommes dans un temps où règne le libertinage, et vous êtes belle; prenez garde qu'il ne vous survienne une seconde tentation pire que la première.

De là Paul renvoya Onésiphore chez lui avec toute sa famille; et prenant Thècle, il s'en alla à Antioche. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'un Syrien nommé Alexandre, qui en avait été gouverneur, voyant Thècle, en fut amoureux, et offrit de grands et riches présens à Paul, qui lui dit : Je ne connais pas cette femme dont vous me parlez, et elle n'est point à moi. Le gouverneur l'ayant embrassée et baisée dans la rue, elle courut vers Paul, en criant d'une voix triste : N'insultez point une étrangère; et ne violez point la servante de Dieu. Je suis des premières familles d'Icone, et j'ai été contrainte de quitter la ville parce que je refusais d'épouser Thamiris. Et se saisissant d'Alexandre, elle lui déchira sa tunique, fit tomber la couronne de sa tête, et le renversa par terre devant tout le monde. Alexandre, transporté d'amour et de honte, la conduisit au gouverneur, qui, gagné par un présent d'Alexandre, la condamna aux bêtes.

Thècle, se voyant condamnée, demanda au gouverneur d'être conservée chaste jusqu'au jour qu'elle devait combattre. Elle fut confiée à une veuve fort riche nommée Trisina ou Triphena, dont la fille venait de mourir, et qui la regarda comme sa fille.

Thècle fut d'abord exposée à une lionne très-cruelle, qui lui léchait les pieds. Et comme Trisina, qui n'avait pas rougi de la suivre, l'eût ramenée dans sa maison,

voici que sa fille qui était morte lui apparut en songe, et lui dit : Ma mère, prenez à ma place Thècle la servante du Christ, et demandez-lui qu'elle prie pour moi afin que je sois transportée dans un lieu de repos. Thècle, pour calmer les pleurs de la mère, se mit à prier le Seigneur, disant : *Seigneur Dieu du ciel et de la terre, Jésus-Christ fils du Très-Haut, faites que la fille Falconille vive éternellement.* Ce qu'entendant Trisina, elle pleura davantage, disant : *O jugemens injustes! ó crime indigne, de livrer aux bêtes une telle personne!*

Thècle fut exposée une seconde fois aux bêtes, après qu'on l'eut dépouillée de ses habits, et on lâcha contre elle des lions et des ours; et la cruelle lionne courant à elle, se coucha à ses pieds. Une ourse l'ayant attaquée, fut arrêtée et mise en pièces par la lionne. Ensuite un lion accoutumé à dévorer des hommes, et qui appartenait à Alexandre, se jeta contre elle. Mais la lionne, en le combattant, tomba morte avec lui. On lâcha ensuite plusieurs bêtes, pendant que Thècle priait debout, les mains étendues vers le ciel. Ses prières étant finies, elle vit la fosse pleine d'eau; et s'y plongeant précipitamment, elle dit : *Mon Seigneur, Jésus-Christ, c'est en votre nom que je suis baptisée en mon dernier jour.* Le gouverneur même ne pouvait retenir ses larmes, voyant que les veaux marins allaient avaler une telle beauté. Mais toutes les bêtes, frappées d'un éclat de foudre, surnagèrent sans force; et une nuée de feu entoura Thècle; de sorte que les bêtes ne la touchèrent point et que sa nudité fut cachée.

Or, comme on avait lâché sur Thècle d'autres bêtes redoutables, toutes les femmes poussèrent un cri de tristesse; et ayant jeté sur elle, l'une du nard, l'autre de la casse, celle-ci des aromates, cette autre de l'on-

guent, toutes les bêtes furent comme accablées de sommeil, et ne touchèrent point Thècle; de sorte qu'Alexandre dit au gouverneur : J'ai des taureaux fort terribles, nous l'y attacherons. Le gouverneur tout triste lui ayant répondu : Faites ce que vous voudrez; ils l'attachèrent par les pieds entre deux taureaux, auxquels ils mirent dans l'aine des fers ardens; mais comme les taureaux s'agitaient et mugissaient horriblement, la flamme brûla autour des membres des taureaux les cordes dont Thècle était liée, et elle resta détachée dans le lieu du combat (*s*).

Enfin le gouverneur lui fit rendre ses habits; et Thècle ayant appris que Paul était à Myre en Lycie, elle s'habilla en homme pour l'aller rejoindre. Paul la renvoya ensuite à Icone, où elle apprit la mort de Thamiris; et n'ayant pu convertir sa mère, signant tout son corps, elle prit le chemin de Daphné; et étant entrée dans le monument où elle avait trouvé Paul avec Onésiphore, elle se prosterna et y pleura devant Dieu. Ensuite étant allée à Séleucie, elle en éclaira plusieurs de la parole du Christ, et elle y reposa en bonne paix.

Voilà le précis exact des *Actes de Thècle et de Paul apôtre*. Tertullien, le plus ancien des pères latins, assure (*t*) que ce fut un prêtre d'Asie qui composa cet écrit par amour pour Paul. Saint Cyprien d'Antioche (*u*) fait mention de l'histoire de Thècle; Basile de Séleucie la mit en vers, au rapport de Photius; et saint Augustin (*x*), en remarquant que les

(*s*) Maxime, de Turin, Homélie sur la naissance de sainte Agnès, vers la fin, et saint Grégoire de Nazianze, T. II, pag. 300, B. de son exhortation aux Vierges, disent que Thècle échappa aux flammes et aux bêtes.

(*t*) *L. de Baptismo*, c. 17. — (*u*) *Grabius, Spicileg.* p. 88.

(*x*) L. 30, *contrà Faustum*, c. 4.

manichéens s'autorisaient de l'exemple de Thècle, ne traite point son histoire de fable, quoiqu'il qualifie de ce nom d'autres écrits apocryphes.

Enfin trois autres disciples écrivirent chacun une *Relation de la mort de Pierre et de Paul.* On traduira à la fin de ce recueil celle de Marcel, et les notes indiqueront en quoi elle diffère de celles d'Abdias et d'Hégésippe.

Nous allons commencer par la notice de cinquante *Évangiles* dont nous avons parlé.

NOTICE ET FRAGMENS

DE CINQUANTE ÉVANGILES.

A l'article de l'*Évangile selon les Égyptiens*, nomb. I de la liste alphabétique de Fabricius, et nomb. XI de la nôtre, ce judicieux écrivain observe que saint Clément Romain ne nomme ni la personne qui interrogeait le Seigneur, ni l'*Évangile* d'où il a tiré ces paroles que nous rapportons de lui (*a*). « Le Seigneur étant interrogé par une certaine personne, quand son règne devait arriver, lui dit : Lorsque deux seront un, et ce qui est dehors sera comme ce qui est dedans, et que le mâle avec la femelle ne seront ni mâle ni femelle. » Au lieu que saint Clément d'Alexandrie (*b*) nomme l'*Évangile selon les Égyptiens* dans lequel cette question est faite par Salomé; et la réponse du Seigneur commence ainsi : *Lorsque vous foulerez aux pieds l'habillement de la pudeur, et lorsque deux seront un, etc.* Ainsi la citation dans saint Clément Romain n'est pas exacte.

Il en est de même d'une autre qui se lit dans l'épître de saint Ignace aux Smyrnéens (*c*). « Et lorsque le Seigneur vint à ceux qui étaient autour de Pierre, il leur dit : Tenez-moi et me touchez, et voyez que je ne suis pas un démon incorporel. Et aussitôt ils le touchèrent, et ils crurent, étant convaincus par sa chair et par l'esprit. »

Eusèbe (*d*) avoue qu'il ne sait point où le martyr d'Antioche a puisé ce passage; mais saint Jérôme (*e*)

(*a*) Nomb. 11, note *b*. — (*b*) *Ibid.* notes *c*, *d*. — (*c*) Chap. 3. — (*d*) Hist. ecclés. L. 3, pag. 37. — (*e*) *In catalog. Script. eccles.*

le reconnaît pour être d'un *Évangile* qu'il avait traduit depuis peu, et le rapporte avec quelques différences. « Et lorsqu'il vint à Pierre et à ceux qui étaient avec Pierre, il leur dit : Voilà, touchez-moi, et voyez que je ne suis pas un démon incorporel; et aussitôt ils le touchèrent, et ils crurent. » Il cite ailleurs (*f*) ces dernières paroles comme étant de l'*Évangile des Hébreux* dont se servent les nazaréens. Cette citation de saint Ignace n'est pas plus exacte que celle de saint Clément Romain.

Non-seulement on peut conclure de là que les *Evangiles* apocryphes ont été cités par les pères apostoliques, mais en même temps résoudre une grande difficulté touchant les quatre *Evangiles* authentiques. C'est que, comme il est incontestable que les noms de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, ne se trouvent dans aucun des pères apostoliques avant saint Justin, on en infère que leurs *Évangiles* n'existaient pas, et que les seuls apocryphes avaient cours dans ces premiers temps.

Mais si l'on pose en fait que les pères apostoliques ont cité peu exactement les *Évangiles* authentiques, et les apocryphes, sans en nommer aucun, rien n'empêche de dire que saint Matthieu et saint Luc sont cités dans ce passage de saint Clément Romain (*g*). « Car le Seigneur dit : Vous serez comme des agneaux au milieu des loups; mais Pierre répondant, dit : Si donc les loups mettent les agneaux en pièces? Jésus dit à Pierre : Que les agneaux ne craignent pas les loups après votre mort; et vous, ne craignez pas ceux qui vous tuent, et ensuite ne peuvent rien vous faire; mais craignez celui qui, après que vous serez morts,

(*f*) *Procem. in l.* 18. *Esaiæ.*

(*g*) *Epist.* II, c. 5.

a la puissance de l'ame et du corps, et les peut envoyer dans la géhenne. »

En effet, on lit dans saint Matthieu (*h*) : « Voilà, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups (*i*). Ne craignez point ceux qui tuent les corps et ne peuvent tuer l'ame, mais plutôt craignez celui qui peut perdre et l'ame et le corps dans la géhenne. » On trouve aussi dans saint Luc (*k*) : « Allez, voilà, je vous envoie comme des agneaux entre des loups (*l*). Or, je vous dis, *à vous qui êtes* mes amis : N'ayez point de peur de ceux qui tuent le corps, et après cela n'ont plus rien à faire davantage ; mais je vous montrerai qui il faut que vous craigniez. Craignez celui qui, après qu'il aura tué, a la puissance d'envoyer dans la géhenne ; oui, je vous dis, craignez celui-là. »

Malgré la ressemblance de ces textes, on insiste sur ce que l'*Évangile de saint Matthieu* parle de Zacharie, fils de Barachie, qui ne fut tué, suivant Josèphe (*m*), que pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Donc, ajoute-t-on, l'*Évangile de saint Matthieu* fut écrit après cette guerre qui y paraît prédite (*n*).

Cette allégation spécieuse semble porter à faux, dès que l'*Évangile des nazaréens* (*o*) nous apprend que le Zacharie dont parle saint Matthieu était fils de Joïada.

Sans nous étendre davantage sur l'utilité des *Évangiles* apocryphes, voyons en peu de mots ce que l'on connaît de ces anciens écrits.

(*h*) *Matth.* c. 10, v. 16. — (*i*) *Ibid.* v. 28. — (*k*) *Luc*, c. 10, v. 3. — (*l*) *Ibid.* c. 12, v. 4 et 5. — (*m*) *Bell. Jud.* l. 4, c. 19. — (*n*) *Matth.* c. 24, v. 6. — (*o*) *Voyez* n. XXXVI.

I.

Évangile d'André, apôtre.

Cet *Évangile* n'est connu que par le décret du pape Gélase, dont on a parlé dans l'avant-propos.

II.

Évangile d'Apelles.

Outre saint Jérôme cité dans l'avant-propos, Bède (*a*) fait mention de cet *Évangile* dont saint Épiphane (*b*) a conservé ce passage : *Le Christ a dit dans l'Évangile : Soyez d'honnêtes banquiers ; servez-vous de toutes choses, en choisissant de chaque écriture ce qui vous sera utile.*

III.

Évangile des douze Apôtres.

Saint Jérôme, Origène (*c*), saint Ambroise (*d*) et Théophilacte (*e*) en ont parlé.

IV.

Évangile de Barnabé.

Il est compris dans le décret de Gélase.

V.

Évangile de Barthélemi, apôtre.

Son nom se trouve dans le décret de Gélase, dans saint Jérôme et dans Bède.

(*a*) *Comment. in Luc.* — (*b*) *Hæres.* 44, *n.* 2. — (*c*) *Homil.* 1, *in Luc. ex vet. vers.* — (*d*) *Proœm. Comment. in Luc.* — (*e*) *Ad id. Lucæ Proœmium.*

VI.

Évangile de Basilides.

On ne connaît de cet *Évangile* que le nom cité par saint Jérôme, Origène et saint Ambroise.

VII.

Évangile de Cérinthe.

Saint Épiphane (*f*) pense que cet *Évangile* est un de ceux dont parle saint Luc en commençant le sien. Il avait insinué auparavant (*g*) que Cérinthe se servait de l'*Évangile de saint Matthieu.*

VIII.

Histoire de la famille du Christ, trouvée sous l'empereur Justinien.

Cette histoire, qui se trouve dans Suidas, le fit mettre par le pape Paul IV au nombre des livres défendus, au rapport de Possevin qui parle aussi, dans son apparat, de la réfutation qu'Hentenius publia à Paris, l'an 1547, à la fin du commentaire d'Euthymius Zigabenus sur les quatre évangélistes qu'il avait traduits en latin.

IX.

Histoire des desposynes sur la généalogie du Christ.

Jules Africain, dans sa lettre à Aristide (*h*) rapporte qu'Hérode, honteux de son origine ignoble (*i*),

(*f*) *Hæres.*, 51, *n.* 7. — (*g*) *Hæres.* 30, *n.* 14.

(*h*) Euseb., *Hist. eccl.*, l. 1, c. 7, et Nicephor., l. 1, c. 2.

(*i*) Josèphe, *Hist. des Juifs*, l. 14, c. 2, avoue cependant qu'il était petit-fils d'Antipas, Iduméen, gouverneur de toute la Judée.

fit brûler tous les monumens des anciennes familles d'Israël; mais qu'un petit nombre, jaloux de l'antiquité de leur noblesse, suppléèrent à cette perte en se fesant une nouvelle généalogie, soit de mémoire, soit en s'aidant des titres particuliers qui leur restaient. De ce nombre étaient ceux qu'on appela *desposynoi* en grec, parce qu'ils étaient proches parens du Sauveur.

X.

Évangile des ébionites.

Saint Épiphane (*k*) dit qu'ils avaient altéré et tronqué l'*Évangile de saint Matthieu* qu'ils commençaient ainsi : « Sous le règne d'Hérode, roi de Judée, Jean, fils de Zacharie et d'Élisabeth, que l'on disait être de la race du prêtre Aaron, vint baptiser dans le fleuve du Jourdain, du baptême de la pénitence, et tout le monde allait à lui. Le peuple ayant été baptisé, Jésus y vint aussi, et fut baptisé par Jean. Et lorsqu'il fut sorti de l'eau les cieux s'ouvrirent, et il vit le Saint-Esprit de Dieu qui descendait sous la forme d'une colombe, et qui entrait en lui. Et une voix éclata du ciel, disant : Vous êtes mon fils bien-aimé, je me suis complu en vous. Et ensuite : Je vous ai engendré aujourd'hui : et aussitôt dans ce même lieu brilla une grande lumière (*l*). Ce que Jean ayant vu, lui dit : Qui êtes-vous, Seigneur? La voix reprit du ciel : Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me suis complu. A ces mots Jean se jetant à ses pieds : Seigneur, dit-il, baptisez-moi, je vous prie; mais lui l'en

(*k*) *Hæres.* 30, *n.* 13.

(*l*) Saint Justin, dans son colloque avec Tryphon, pag. 315, dit qu'en ce même temps il parut du feu dans le Jourdain.

empêchait, disant : Laissez, il est à propos que nous accomplissions ainsi toutes choses. » Ailleurs (*m*) les ébionites font dire à Jésus : « Je suis venu pour abroger les sacrifices, et si vous ne cessez de sacrifier, la colère de Dieu contre vous ne cessera pas. » Ensuite (*n*) : « Ai-je désiré de manger la chair, cette pâque avec vous ? » Paroles que Luc (*o*) rapporte dans son interrogation et sans parler de la chair. Enfin (*p*), outre l'*Evangile* sous le nom de Matthieu, les mêmes ébionites paraissent en avoir supposé sous celui de Jacques et des autres disciples.

XI.

vangile selon les Égyptiens.

Saint Jérôme fait mention de cet *Évangile*, et saint Épiphane (*q*) dit que les sabelliens y puisaient leurs erreurs; comme si le Sauveur y déclarait à ses disciples que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont le même.

Saint Clément Romain (*r*) et saint Clément d'Alexandrie, en citent ces paroles : « Le Seigneur étant interrogé par une certaine (*s*) Salomé, quand son règne devait venir, lui dit (*t*) : Lorsque vous foulerez aux pieds l'habillement de la pudeur, et lorsque deux seront un, et que ce qui est dehors sera comme ce qui est dedans, et que le mâle avec la femelle ne seront ni mâle ni femelle (*u*). Salomé demandant : Jusqu'à quand les hommes mourront-ils? le Seigneur dit : Tant que vous autres femmes enfanterez. Et lorsqu'elle

(*m*) Epiphan., *Hæres.* 30, *n.* 16. — (*n*) *Idem*, *n.* 21. — (*o*) C. 22, v. 15. — (*p*) Epiphan., *Hæres.* 30, *n.* 23. — (*q*) *Hæres.* 62, *n.* 2. — (*r*) *Epist.* II, n. 12. — (*s*) Clem. Alex., l. 3, *Strom.*, pag. 465. — (*t*) *Ibid.* — (*u*) *Idem*, l. 3, *Strom.*, pag. 445.

eut dit : J'ai donc bien fait, moi qui n'ai point enfanté; le Seigneur répliqua : Nourrissez-vous de toute herbe, mais ne vous nourrissez pas de celle qui a de l'amertume (*x*). » Enfin, on rapporte que le Sauveur avait dit : « Je suis venu pour détruire les ouvrages de la femme; c'est-à-dire de la femme de la cupidité; or, ses ouvrages sont la génération et la mort. »

XII.

Évangile des encratites.

Saint Épiphane (*y*) pense que l'*Évangile* dont se servaient les encratites était celui que Tatien avait composé en fondant ensemble les quatre *Évangiles* canoniques; mais il paraît se tromper lorsqu'il dit que quelques-uns l'appelaient *selon les Hébreux* : en effet saint Jérôme, qui traduisit ce dernier en grec et en latin, ne dit nulle part qu'il ait vu celui de Tatien, dont se servaient non-seulement ses disciples, mais encore les autres catholiques qui habitaient en Syrie sur les bords de l'Euphrate, comme l'atteste Théodoret (*z*).

XIII.

Évangile de l'enfance du Christ.

Gélase déclare apocryphes les livres de l'enfance du Sauveur. On donnera en français (*) le fragment de celui que Cotelier a traduit du grec en latin, et ensuite un autre complet que Sike de Brême a mis en latin d'après l'arabe (**). Le savant M. Sinner parle

(*x*) *Strom.*, pag. 452. — (*y*) *Hæres.* 46, n. 1. — (*z*) *Hæretic. fab.*, l. 1, c. 20.

(*) Voyez ci-après, pag. 350. — (**) Voyez ci-après, pag. 354.

B.......

d'un autre manuscrit, nº 377, de la bibliothèque de Berne, dans lequel l'arrivée des mages à Jérusalem est rapportée deux ans après la naissance de Jésus. Il ajoute au voyage de Marie et de Joseph en Égypte, que « le troisième jour de leur départ, Marie dans le désert se trouva fatiguée de la trop grande ardeur du soleil; et voyant un palmier, elle dit à Joseph : Reposons-nous un peu sous son ombre. Et Joseph se hâtant, la conduisit vers le palmier, et la fit descendre de sa monture. Et lorsque Marie fut assise, regardant les branches du palmier, et les voyant chargées de fruits, elle dit à Joseph : J'ai envie, si cela se pouvait, de manger du fruit de ce palmier. Alors Joseph lui dit : Je suis surpris que vous me disiez cela, puisque vous voyez quelle hauteur ont les rameaux de ce palmier. Pour moi, je suis très en peine où nous prendrons de l'eau pour remplir nos outres qui sont déjà vides, et pour nous ranimer. Alors le petit enfant Jésus d'un air joyeux dans le sein de la vierge Marie sa mère, dit au palmier : Arbre, recourbez-vous, et rafraîchissez ma mère de vos fruits. Aussitôt à cette parole il inclina son sommet jusqu'aux pieds de Marie; et, cueillant tous les fruits qu'il avait, ils se rafraîchirent. Or, après que tous les fruits furent cueillis, il demeurait incliné, attendant pour se relever l'ordre de celui qui l'avait fait baisser. Alors Jésus lui dit : Palmier, dressez-vous, et vous affermissez, et soyez comme les arbres qui sont dans le paradis de mon seigneur et de mon père. Ouvrez aussi de vos racines la veine qui est cachée en terre; et il en coulera des eaux pour nous désaltérer. Aussitôt le palmier se dressa, et des sources d'eaux très-claires et très-douces commencèrent à sortir par ses racines. »

XIV.

Évangile éternel.

Comme il est fait mention de l'*Évangile éternel*, dans l'*Apocalypse* (*a*), les frères mendians, vers le milieu du treizième siècle, en composèrent un par lequel l'*Évangile du Christ* devait être abrogé. Cet ouvrage fut condamné par le pape Alexandre IV à être brûlé, mais en secret, pour ne pas scandaliser les frères (*b*).

XV.

Évangile d'Ève.

On lisait dans cet *Évangile* (*c*) : « J'étais arrêté sur une haute montagne, lorsque je vois un homme d'une haute taille et un autre fort court. Ensuite j'entends une voix comme celle du tonnerre. Je m'approche donc de plus près pour écouter; alors il me parla de cette manière : Je suis le même que vous, et vous êtes le même que moi; et en quelque endroit que vous soyez, j'y suis, et je suis dispersé par toutes choses. Et de quelque endroit que vous voudrez, vous me cueillez. Or, en me cueillant, vous vous cueillez vous-même. » Ensuite (*d*), « Je vis un arbre portant douze fruits chaque année, et il me dit : C'est là le bois de vie. » Saint Épiphane, qui rapporte ces deux passages, dit que les gnostiques interprétaient ce dernier des règles des femmes.

(*a*) C. 14, v. 6. — (*b*) Mat. Paris, *ad ann.*, 1257, pag. 939. — (*c*) Epiphan. *Hæres.* 26, n. 3. — (*d*) *Idem*, n. 5.

XVI.

Évangile des gnostiques.

Les gnostiques (*e*), outre certaines *Interrogations de Marie*, avaient aussi d'autres *Évangiles* sous le nom de disciples.

XVII.

Évangile selon les Hébreux.

Bède (*f*) remarque que l'*Évangile selon les Hébreux* ne doit pas être compris parmi les apocryphes, mais parmi les histoires ecclésiastiques, d'autant que saint Jérôme, interprète de l'Écriture sainte, en a pris nombre de témoignages.

XVIII.

Évangile d'Hésychius, ou Hésyque.

Ils sont compris dans le décret de Gélase; quoique Ussérius (*g*) pense qu'Hésychius, Égyptien, de même que Lucianus martyr, avaient plutôt entrepris de corriger les livres saints que de les falsifier. Saint Jérôme aussi (*h*) les cite l'un et l'autre, en rendant compte au pape Damase des tracasseries qu'il avait lui-même à essuyer en pareille conjoncture.

XIX.

Protévangile de Jacques le Mineur.

Le décret de Gélase en fait mention: Postel l'a

(*e*) *Epiphan.*, *Hæres.* 26, n. 8. — (*f*) *Comment. in Luc.* — (*g*) *Syntagm. de 70 interpret.*, c. 7. — (*h*) Prœfat. in *Evangelia.*

traduit de grec en latin; et on le donne en français (*).

Un *Évangile* de Jacques le Majeur, trouvé en Espagne l'an 1595 (*i*), fut condamné par Innocent XI l'an 1682 (*k*).

Enfin, Cotelier (*l*) et Labbe (*m*) parlent d'un *Évangile* manuscrit qui est à la bibliothèque du roi de France, nº 2276, dont voici le titre : *Commence l'histoire de Joachim et d'Anne, et de la nativité de la bienheureuse mère de Dieu, Marie toujours vierge, et de l'Enfance du Sauveur. Moi Jacques fils de Joseph, etc.*

XX.

Évangile de Jean du trépas de Sainte-Marie.

Il est nommé dans le décret de Gélase. Quelques manuscrits grecs l'attribuent à Jacques (*n*).

XXI.

Évangile de Jude Iscarioth.

Cet évangile n'est connu que par ce qu'en disent saint Irénée (*o*), saint Épiphane (*p*) et Théodoret (*q*).

XXII.

Évangile de Jude Thadée.

On ne le connaît que par le décret de Gélase.

(*) *Voyez* ci-après, pag. 331. B.......

(*i*) Bivarius, pag. 57, *not. ad commentitium Chron. Lucio Dextro suppositum A. C.* 37. — (*k*) Tom. 7. *Act. Sanctor. Maii*, p. 285 et 393. — (*l*) *In not. ad Constitut. Apostol.* L. 6, c. 17. — (*m*) *Bibl. nov. MSS.*, pag. 306. — (*n*) Lambecius, *comment. de Biblioth. Vindobon.* L. 4, pag. 130.

(*o*) L. 1, *contra hæres.*; c. 35. — (*p*) *Hæres.*, 28, n. 1. — (*q*) L. 1. *Hæretic. fabul.*, c. 15.

XXIII.

Évangile de Leucius.

Il est nommé Lenticius, Lentius, Leontius, Lucius, Leicius, Seleucus, dans le décret de Gélase; et saint Augustin (*r*) l'appelle d'abord Leontius, et ensuite deux fois Leucius. Grabe (*s*) parle d'un manuscrit de cet *Évangile* qu'il a vu dans la bibliothèque d'Oxford; et le passage qu'il en rapporte se trouve aussi article XLIX de l'*Evangile de l'Enfance*. Il s'agit d'un maître d'école qui mourut pour avoir frappé Jésus.

XXIV.

Évangile de Lucianus.

Voyez ce qu'on en dit n° XVIII, article d'Hésychius, (page 311).

XXV. XXVI. XXVII.

Évangiles des Manichéens.

Le 1er est l'*Évangile de Thomas apôtre*, mentionné dans le décret de Gélase, dans l'*Histoire des manichéens* de Pierre de Sicile (*t*), et dans Leontius (*u*). Ce dernier y joint l'*Évangile* de Philippe.

Le 2e est l'*Évangile vivant* dont parlent Photius (*x*), Cyrille de Jérusalem (*y*), et saint Épiphane (*z*). Il est nommé le premier avant ceux de Thomas et de Philippe, par Timothée, prêtre de Constantinople (*a*), ou du moins par celui qui a interpolé tout ce passage

(*r*) L. *de Fide contra manichæos.* — (*s*) *Ad Irenæum* l. 1, c. 17. — (*t*) P. 30, *edit. Raderi.* — (*u*) *De Sectis lect.* 3, pag. 432. — (*x*) MS. l. 1, *contra manichæos.* — (*y*) *Catechesii* 6, pag. 57. — (*z*) *Hæres.* 66, n. 2. — (*a*) *Meursius in variis divinis*, pag. 117.

qui manque dans quelques éditions, et dans quelques manuscrits.

Le 3e enfin, réfuté par Diodore (*b*), fut écrit, au rapport de Photius (*c*), par Ada, qui le nomma *Modion*, en fesant allusion au boisseau dont parle saint Marc (*d*), sous lequel on ne met pas la lumière. Meursius (*e*) se trompe en disant que ce dernier est le même que l'*Évangile de Thomas*. Tollius (*f*) et Cotelier (*g*) nomment expressément l'*écrit* d'Ada avec l'*Évangile vivant* et celui de Thomas, sans parler de celui de Philippe. Le nom d'Ada se trouve aussi dans l'*Évangile de Nicodème*, article XIV.

XXVIII.

Évangile de Marcion.

C'ÉTAIT l'*Évangile de saint Luc* que Marcion prétendait avoir été écrit par saint Paul, à ce que disent saint Irénée (*h*), Origène (*i*), Tertullien (*k*) et saint Épiphane (*l*).

XXIX. XXX. XXXI.

Trois livres de la naissance de sainte Marie.

SAINT ÉPIPHANE (*m*), saint Grégoire de Nysse (*n*) et saint Augustin (*o*) parlent des deux premiers. On donnera le troisième en français, d'après la traduction

(*b*) *In libris* 25 *adversùs manichæos.* — (*c*) *In Bibl. cod.* 85. — (*d*) C. 4, v. 21. — (*e*) *In gloss. græco-barbaro*, pag. 172. — (*f*) *In insignibus itineris italici*, pag. 142. — (*g*) Tom. 1, *patr. Apostol.*, pag. 537. — (*h*) L. 1, c. 29, l. 3, c. 12. — (*i*) Liv. 2, *contrà Celsum*, pag. 77. — (*k*) L. 4, *contrà Marcionem*, c. 3. — (*l*) *Hæres.* 42. — (*m*) *Hæres.* 26, n. 12. — (*n*) *Homil. de nativit. S. Mariæ virg.* Tom. 3, pag. 346. — (*o*) *Contrà Faustum*, l. 23, c. 9.

latine que saint Jérôme en a faite sur l'hébreu attribué à saint Matthieu (*).

XXXII.

Livre de sainte Marie et de sa sage-femme.

Ce livre, compris dans le décret de Gélase, est réfuté par saint Jérôme (*p*).

XXXIII. XXXIV.

Interrogations de Marie, grandes et petites.

Saint Épiphane (*q*) est le seul qui fasse mention de ces deux livres dont se servaient les gnostiques.

XXXV.

Livre du trépas de Marie.

C'est le même dont on a parlé sous le nom de saint Jean, n. XX.

XXXVI.

Évangile hébreu de saint Matthieu dont se servaient les nazaréens.

Saint Jérôme (*r*) dit que le Zacharie tué entre le temple et l'autel y est appelé fils de Joïada, comme dans les *Paralipomènes* (*s*), au lieu de fils de Barachie comme dans saint Matthieu. Eusèbe (*t*), d'après Papias, croit que cet *Évangile* est le même que celui *selon les Hebreux*, n. XVII, parce que l'histoire d'une femme qui fut accusée de plusieurs crimes de-

(*) Voyez ci-après, pag. 320. B.....

(*p*) *Contrà Helvidium.* — (*q*) *Heres.* 26, n. 8. — (*r*) L. 4, *ad Matt.*, c. 23, v. 35. — (*s*) L. 2, c. 24, v. 20. — (*t*) *Hist. eccl.*, l. 3, c. 39.

vant le Seigneur, est rapportée dans l'un et dans l'autre.

XXXVII.

Évangile de Mathias.

Son nom se trouve dans le décret de Gélase, dans saint Jérôme, Origène (*u*), Eusèbe (*x*), Bède (*y*) et saint Ambroise (*z*).

XXXVIII.

Évangile de Nicodème.

On lit au commencement de quelques manuscrits et à la fin de quelques autres, que « l'empereur Théodose trouva dans les archives publiques, dans le prétoire de Ponce Pilate à Jérusalem, cet *Évangile* écrit en hébreu par Nicodème, la dix-neuxième année de l'empereur Tibère César, le 8 des calendes d'avril, qui est le 23 mars, sous le consulat de Rufus et de Léon, la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, Joseph et Caïphas étant princes des prêtres. »

Au reste, quoique cet *Évangile* soit le seul qui parle du péché originel (*a*), et de la descente de Jésus aux enfers, il ne faut pas croire que saint Augustin y ait puisé ce qu'il en dit dans une de ses lettres (*b*). Ce père nous apprend lui-même (*c*) qu'il avait su par révélation le mystère de la grâce. Un semblable secours suffisait pour expliquer tous les dogmes qui ne sont pas assez clairement énoncés dans l'Ecriture authentique.

(*u*) *In Luc. homil.* I. — (*x*) *Hist. eccl.*, l. 3, c. 25. — (*y*) *Comment. in Luc.* — (*z*) *Proœm. in Luc.* — (*a*) Artic. 22. — (*b*) *Epist.* 99, *ad Evodium, edit. benedictin.* 164. — (*c*) L. *de præd. Sanctor.*, c. 4.

XXXIX.

Évangile de Paul.

Saint Jérôme (*d*) entend ces mots des épîtres de *Paul* (*e*) *selon mon Évangile*, de l'*Évangile* prêché par cet apôtre, et écrit par son disciple saint Luc. *Voy.* n. XXVIII, l'article de Marcion.

XL.

Évangile de la perfection.

On ne le connaît que par ce qu'en dit saint Épiphane (*f*). Clément d'Alexandrie (*g*) fait aussi mention d'un ouvrage de Tatien, sous le titre de *la perfection selon le Sauveur.* Il est parlé d'un *Évangile* parfait dans celui de l'*enfance du Christ* (*h*).

XLI.

Évangile de Philippe.

Saint Épiphane (*i*) Timothée, prêtre de Constantinople (*k*), et Léontius (*l*), parlent d'un *Évangile de Philippe;* mais on ignore si c'est du même livre dont il s'agit, et si on l'attribuait à l'apôtre de ce nom, ou bien à l'un des sept diacres nommé Philippe (*m*).

XLII.

Évangile de Pierre apôtre.

Le décret de Gélase, Origène (*n*), Eusèbe de Cé-

(*d*) *In catalogo.* — (*e*) *Rom.*, c. 2, v. 16; *Galat.*, c. 1, v. 8; et II. *Tim*, c. 2, v. 7. — (*f*) *Hæres.* 26, n. 2. — (*g*) *Strom.*, l. 3, p. 460. — (*h*) Art. 25. — (*i*) *Hæres.* 26, n. 13. — (*k*) V, n. 25. — (*l*) *Ibid.* — (*m*) Act. c. 8, v. 12, et c. 21, v. 8. — (*n*) *Comment. in Matth.*, t. 2, pag. 223.

sarée (*o*), et d'autres, font mention d'un *Évangile de Pierre*, comme supposé, et très-différent de celui de Marc, son disciple, qu'on attribuait aussi à Pierre, suivant saint Jérôme (*p*) et Tertullien (*q*).

XLIII.

Livre de la naissance du Sauveur.

On ne le connaît que par le décret de Gélase.

XLIV.

Évangile des simoniens.

Il en est parlé dans les *Constitutions des apôtres* (*r*), et dans la préface arabique du concile de Nicée (*s*).

XLV.

Évangile selon les Syriens.

On n'en sait que le nom qui se trouve dans Eusèbe (*t*) et saint Jérôme (*u*). Fabricius cite aussi (*x*) une ancienne version syrienne de l'*Évangile de Nicodème.*

XLVI.

Évangile de Tatien.

C'est le même que celui des encratites, n. XII.

XLVII.

Évangile de Thadée.

Il en est parlé dans le décret de Gélase et dans Eusèbe (*y*).

(*o*) *Hist. eccl.*, l. 3, c. 25. — (*p*) *Catalogi*, c. 1. — (*q*) L. 4, *contrà Marcion.*, c. 5. — (*r*) L. 6, c. 16. — (*s*) Tom. 2, *Concilior. edit* Labbe, p. 386. — (*t*) *Hist. eccl.*, l. 4, c. 22. — (*u*) *In catalogo.* — (*x*) Tom. 1, p. 254. — (*y*) *Hist.*, l. 1, c. 13.

XLVIII.

Évangile de Thomas.

C'est le premier des manichéens, n. XXV. Son nom se trouve avec celui de Mathias dans les auteurs cités, n. XXXVII.

XLIX.

Évangile de Valentin.

Voyez ce qu'en dit saint Irénée cité dans la préface.

L.

Évangile vivant.

C'est le second *Évangile* des manichéens, n. XXVI.

Voici maintenant l'Évangile de la naissance de Marie, dont nous avons parlé, n. XXXI de la *notice alphabétique.*

ÉVANGILE

DE

LA NAISSANCE DE MARIE (*).

ARTICLE PREMIER.

La bienheureuse et glorieuse Marie toujours vierge, de la race royale et de la famille de David, naquit dans la ville de Nazareth, et fut élevée à Jérusalem dans le temple du Seigneur. Son père se nommait Joachim et sa mère Anne. La famille de son père était de Galilée et de la ville de Nazareth. Celle de sa mère était de Bethléem. Leur vie était simple et juste devant le Seigneur, pieuse et irrépréhensible devant les hommes : car ayant partagé tout leur revenu en trois parts, ils dépensaient la première pour le temple et ses ministres, la seconde pour les pèlerins et les pauvres, et réservaient la troisième pour eux et leur famille. Ainsi, chéris de Dieu et des hommes, il y avait près de vingt ans qu'ils vivaient chez eux dans un chaste mariage, sans avoir des enfans. Ils firent vœu, si Dieu leur en accordait un, de le consacrer au service du Seigneur ; et c'était dans ce dessein qu'à chaque fête de l'année ils avaient coutume d'aller au temple du Seigneur.

II.

Or il arriva que comme la fête de la dédicace approchait, Joachim monta à Jérusalem avec quelques-uns de sa tribu. Le pontife Isaschar se trouvait alors

(*) Voyez les nos XXIX, XXX et XXXI, p. 314.

de fonction. Et lorsqu'il aperçut Joachim parmi les autres avec son oblation, il le rebuta et méprisa ses dons, en lui demandant comment étant stérile il avait le front de paraître parmi ceux qui ne l'étaient pas. Que puisque Dieu l'avait jugé indigne d'avoir des enfans, il pouvait penser que ses dons n'étaient nullement dignes de Dieu; l'Écriture déclarant (*a*) *maudit celui qui n'a point engendré de mâle en Israël.* Il ajouta qu'il n'avait qu'à commencer d'abord par se laver de la tache de cette malédiction en ayant un enfant, et qu'ensuite il pourrait paraître devant le Seigneur avec ses oblations. Joachim, confus de ce reproche outrageant, se retira auprès des bergers qui étaient avec ses troupeaux dans ses pâturages : car il ne voulut pas revenir à la maison, de peur que ceux de sa tribu, qui étaient avec lui, ne lui fissent le même reproche outrageant qu'ils avaient entendu de la bouche du prêtre.

III.

Or quand il eut passé quelque temps, un jour qu'il était seul, l'ange du Seigneur s'apparut à lui avec une grande lumière. Cette vision l'ayant troublé, l'ange le rassura, en lui disant : Ne craignez point, Joachim, et ne vous troublez pas de me voir; car je suis l'ange du Seigneur : il m'a envoyé vers vous pour vous annoncer que vos prières sont exaucées; et que vos aumônes sont montées jusqu'à lui. Car il a vu votre honte, et il a entendu le reproche de stérilité que vous avez essuyé injustement. Or Dieu punit le péché et non la nature; c'est pourquoi, lorsqu'il rend quelqu'un stérile, ce n'est que pour faire ensuite éclater ses mer-

(*a*) *Isaïe*, c. 4, v. 1, ne maudit que la femme stérile.

veilles, et montrer que l'enfant qui naît est un don de Dieu, et non pas le fruit d'une passion honteuse. Sara, la première mère de votre nation, ne fut-elle pas stérile jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans (*b*)? Et cependant au dernier âge de la vieillesse elle engendra Isaac, auquel la bénédiction de toutes les nations était promise. De même Rachel (*c*), si agréable au Seigneur, et si fort aimée du saint homme Jacob, fut long-temps stérile; et cependant elle engendra Joseph, qui devint le maître de l'Égypte et le libérateur de plusieurs nations prêtes à mourir de faim. Lequel de vos chefs a été plus fort que Samson, ou plus saint que Samuel? Et cependant ils eurent tous les deux des mères stériles (*d*). Si donc la raison ne vous persuade point par mes paroles, croyez par l'effet, que les conceptions long-temps différées et les accouchemens stériles n'en sont d'ordinaire que plus merveilleux. Ainsi votre femme Anne vous enfantera une fille que vous nommerez Marie; elle sera consacrée au Seigneur dès son enfance, comme vous en avez fait vœu; et elle sera remplie du Saint-Esprit, même dès le sein de sa mère (*e*). Elle ne mangera ni ne boira rien d'impur, n'aura aucune société avec la populace du dehors; mais sa conversation sera dans le temple du Seigneur, de peur qu'on ne puisse soupçonner ou dire quelque chose de désavantageux sur son compte. C'est pourquoi en avançant en âge, comme elle-même naîtra d'une mère stérile, de même cette vierge incomparable engendrera le fils du Très-Haut, qui sera appelé Jésus, sera le sauveur de toutes les nations, selon l'étymologie de ce

(*b*) *La Genèse*, chap. 17, v. 17, lui donne alors quatre-vingt-dix ans.

(*c*) *Genèse*, chap. 30, v. 23. — (*d*) *Judic.*, c. 13, v. 3; et I, *Reg.* c. 1, v. 20. — (*e*) *Luc.*, c. 1, v. 15.

nom (*f*). Et voici le signe (*g*) que vous aurez des choses que je vous annonce. Lorsque vous arriverez à la porte d'or, qui est à Jérusalem, vous trouverez votre épouse Anne qui viendra au-devant de vous, laquelle aura autant de joie de vous voir, qu'elle avait eu d'inquiétude du délai de votre retour. Après ces paroles, l'ange s'éloigna de lui.

IV.

Ensuite il apparut à Anne son épouse, disant : Ne craignez point, Anne, et ne pensez pas que ce que vous voyez soit un fantôme (*h*). Car je suis ce même ange qui ai porté devant Dieu vos prières et vos aumônes (*i*); et maintenant je suis envoyé vers vous, pour annoncer qu'il vous naîtra une fille, laquelle étant appelée Marie, sera bénie sur toutes les femmes (*k*). Elle sera pleine de la grâce du Seigneur. Aussitôt après sa naissance, elle restera trois ans dans la maison paternelle pour être sevrée; après quoi, elle ne sortira point du temple où elle sera comme engagée au service du Seigneur jusqu'à l'âge de raison; enfin y servant Dieu nuit et jour par des jeûnes et des oraisons, elle s'abstiendra de tout ce qui est impur, ne connaîtra jamais d'homme; mais seule sans exemple, sans tache, sans corruption, cette vierge, sans mélange d'homme, engendrera un fils; cette servante *enfantera* le Seigneur, le sauveur du monde par sa grâce, par son nom, et par son œuvre. C'est pourquoi levez-vous, allez à Jérusalem; et lorsque vous serez arrivée à la porte d'or, ainsi nommée, parce qu'elle est dorée, vous aurez pour signe au-devant de vous votre mari dont l'état de la

(*f*) *Matthieu*, c. 1, v. 21. — (*g*) *Luc.*, c. 2, v. 12. — (*h*) *Matthieu*, c. 15, v. 26. — (*i*) *Tob.*, c. 12, v. 15, *Apocal.*, c. 8, v. 3. — (*k*) Luc, c. 1, v. 42.

santé vous inquiète. Lors donc que ces choses seront arrivées, sachez que les choses que je vous annonce s'accompliront indubitablement.

V.

Suivant donc le commandement de l'ange, l'un et l'autre, partant du lieu où ils étaient, montèrent à Jérusalem; et lorsqu'ils furent arrivés au lieu désigné par la prédiction de l'ange, ils s'y trouvèrent l'un au-devant de l'autre. Alors joyeux de leur vision mutuelle, et rassurés par la certitude de la lignée promise, ils rendirent grâces comme ils le devaient au Seigneur qui élève les humbles (*l*). C'est pourquoi, ayant adoré le Seigneur, ils retournèrent à la maison où ils attendaient avec assurance et avec joie la promesse divine. Anne conçut donc et accoucha d'une fille; et suivant le commandement de l'ange, ses parens l'appelaient Marie.

VI.

Et lorsque le terme de trois ans fut révolu, et que le temps de la sevrer fut accompli, ils amenèrent au temple du Seigneur cette vierge avec des oblations. Or il y avait autour du temple quinze degrés à monter (*m*) selon les quinze psaumes des degrés. Car, parce que le temple était bâti sur une montagne, il fallait des degrés pour aller à l'autel de l'holocauste qui était par dehors. Les parens placèrent donc la petite bienheureuse vierge Marie sur le premier. Et comme ils quittaient les habits qu'ils avaient eus en chemin, et qu'ils en mettaient de plus beaux et de plus propres

(*l*) *Luc.*, c. 1, v. 32.

(*m*) *Ézéchiel*, c. 4, v. 6 et 34, *seq.*

selon l'usage, la vierge du Seigneur monta tous (*n*) les degrés un à un, sans qu'on lui donnât la main pour la conduire ou la soutenir, de manière qu'en cela seul on eût pensé qu'elle était déjà d'un âge parfait. Car le Seigneur, dès l'enfance de sa vierge, opérait déjà quelque chose de grand, et fesait voir d'avance, par ce miracle, combien grands seraient les suivans. Ayant donc célébré le sacrifice selon la coutume de la loi (*o*), et accompli leur vœu, ils l'envoyèrent dans l'enclos du temple pour y être élevée avec les autres vierges; et eux retournèrent à la maison.

VII.

Or la vierge du Seigneur, en avançant en âge, profitait en vertus, et suivant le psalmiste (*p*) *son père et sa mère l'avaient délaissée; mais le Seigneur prit soin d'elle.* Car tous les jours elle était fréquentée par les anges; tous les jours elle jouissait de la vision divine, qui la préservait de tous les maux et la comblait de tous les biens. C'est pourquoi elle parvint à l'âge de quatorze ans, sans que non-seulement les méchans pussent rien inventer de répréhensible en elle, mais tous les bons qui la connaissaient trouvaient sa vie et sa conversation dignes d'admiration. Alors le pontife (*q*) annonça publiquement que les vierges que l'on élevait publiquement dans le temple, et qui avaient cet âge accompli, s'en retournassent à la maison pour se marier selon la coutume de la nation et

(*n*) La chose est rapportée un peu différemment, art. 4 du *Protévangile de Jacques*.

(*o*) I. *Sam.*, c. 1, v. 25. — (*p*) *Ps.* 27, v. 10.

(*q*) Il est nommé Zacharie dans le *Protévangile de Jacques*. (V. pag. 337.)

la maturité de l'âge. Les autres ayant obéi à cet ordre avec empressement, la vierge du Seigneur, Marie, fut la seule qui s'excusa de le faire, disant que non-seulement ses parens l'avaient engagée au service du Seigneur, mais encore qu'elle avait voué au Seigneur sa virginité, qu'elle ne voulait jamais violer en habitant avec un homme. Le pontife, fort embarrassé, ne pensant pas qu'il fallût enfreindre son vœu, ce qui serait contre l'Écriture, qui dit, *vouez et rendez* (r), ni s'ingérer d'introduire une coutume inusitée chez la nation, ordonna que tous les principaux de Jérusalem et des lieux voisins se trouvassent à la solennité qui approchait, afin qu'il pût savoir par leur conseil ce qu'il y avait à faire dans une chose si douteuse. Ce qui ayant été fait, l'avis de tous fut qu'il fallait consulter le Seigneur sur cela. Et tout le monde étant en oraison, le pontife, selon l'usage (s), se présenta pour consulter Dieu. Et sur-le-champ tous entendirent une voix qui sortit de l'oracle et du lieu du propitiatoire (t), qu'il fallait, suivant la prophétie d'Isaïe, chercher quelqu'un à qui cette vierge devait être recommandée et donnée en mariage. Car on sait qu'Isaïe dit (u) : Il sortira une vierge de la racine de Jessé; et de cette racine il s'élevera une fleur sur laquelle se reposera l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété; et elle sera remplie de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il prédit donc, selon cette prophétie, que tous ceux de la maison et de la famille de David qui seraient nubiles et non mariés, n'avaient qu'à apporter leurs verges à l'autel, et que l'on devait recommander et donner la vierge en mariage à celui dont la verge,

(r) *Ps.* 76, v. 11. — (s) *Num.*, c. 27, v. 21. — (t) *Num.*, c. VII, v. 89. — (u) Chap. 11; v. 1.

après avoir été apportée, produirait une fleur, et au sommet de laquelle l'esprit du Seigneur se reposerait en forme de colombe.

VIII.

Joseph entre autres, de la maison et de la famille de David, était fort âgé, et tous portant leurs verges selon l'ordre, lui seul cacha la sienne. C'est pourquoi rien n'ayant apparu de conforme à la voix divine, le pontife pensa qu'il fallait de rechef consulter Dieu, qui répondit que celui qui devait épouser la vierge était le seul de tous ceux qui avaient été désignés qui n'eût pas apporté sa verge. Ainsi Joseph fut découvert. Car lorsqu'il eut apporté sa verge, et qu'une colombe venant du ciel se fut reposée sur le sommet, il fut évident à tous que la vierge devait lui être donnée en mariage. Ayant donc célébré le (*x*) droit des noces selon la coutume, lui se retira dans la ville de Bethléem, pour arranger sa maison, et pourvoir aux choses nécessaires pour les noces. Mais la vierge du Seigneur, Marie, avec sept autres vierges de son âge, et sevrées avec elle, qu'elle avait reçues du prêtre, retourna en Galilée dans la maison de son père.

IX.

Or en ces jours-là, c'est-à-dire, au premier temps de son arrivée en Galilée, l'ange lui fut envoyé de Dieu pour lui raconter qu'elle concevrait le Seigneur et lui expliquer principalement la manière et l'ordre de la conception. Enfin, étant entré vers elle, il remplit la chambre où elle demeurait d'une grande lu-

(*x*) C'est-à-dire, les fiançailles dans lesquelles on écrivait le nom de l'époux et de l'épouse sur des tablettes dans une assemblée solennelle. *Philo. de leg. special.*, pag. 608, édit. de Genève.

mière, et la saluant très-gracieusement, il lui dit : Je vous salue, Marie, vierge du Seigneur, très-agréable, vierge pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, bénie par-dessus tous les hommes nés jusqu'à présent. Mais la vierge, qui connaissait déjà bien les visages des anges, et qui était accoutumée à la lumière céleste, ne fut point effrayée de voir un ange, ni étonnée de la grandeur de la lumière; mais son seul discours la troubla, et elle commença à penser quelle pouvait être cette salutation si extraordinaire, ce qu'elle présageait, ou quelle fin elle devait avoir. L'ange divinement inspiré allant au-devant de cette pensée : Ne craignez point, dit-il, Marie, comme si je cachais par cette salutation quelque chose de contraire à votre chasteté. Car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, parce que vous avez choisi la chasteté. C'est pourquoi, étant vierge, vous concevrez sans péché et enfanterez un fils. Celui-là sera grand, parce qu'il dominera (*y*) depuis la mer jusqu'à la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Et il sera appelé le fils du Très-Haut, parce qu'en naissant humble sur la terre, il règne élevé dans le ciel. Et le Seigneur Dieu lui donnera le siége de David son père, et il régnera à jamais dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Il est lui-même le roi des rois (*z*), et le seigneur des seigneurs ; et son trône (*a*) *subsistera* dans le siècle du siècle. La vierge crut à ces paroles de l'ange; mais voulant savoir la manière, elle répondit : Comment cela pourra-t-il se faire? car, puisque suivant mon vœu je ne connais jamais d'homme, comment pourrai-je enfanter sans l'accroissement de la semence

(*y*) *Ps.* 72, v. 8. — (*z*) *Deut.*, c. 10, v. 17; et I. *Timot.*, c. v. 10. — (*u*) *Ps.* 45, v. 6.

de l'homme? A cela l'ange lui dit : Ne comptez pas, Marie, que vous conceviez d'une manière humaine. Car sans mélange d'homme vous concevrez vierge, vous enfanterez vierge, vous nourrirez vierge. Car le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre contre les ardeurs de l'impureté. C'est pourquoi ce qui naîtra de vous sera seul saint, parce que seul conçu et né sans péché il sera appelé le Fils de Dieu. Alors Marie étendant les mains et levant les yeux au ciel, dit : Voici la servante du Seigneur (car je ne suis pas digne du nom de maîtresse), qu'il me soit fait selon votre parole. (Il serait trop long et même ennuyeux de rapporter ici tout ce qui a précédé ou suivi la naissance du Seigneur. C'est pourquoi, passant ce qui se trouve plus au long dans l'*Évangile*, finissons par ce qui n'y est pas si détaillé). *Note du faux Jérôme, auquel on attribue la traduction latine.*

X.

Joseph donc, venant de la Judée dans la Galilée, avait intention de prendre pour femme la vierge qu'il avait fiancée; car trois mois s'étaient déjà écoulés, et le quatrième approchait, depuis le temps qu'il l'avait fiancée : cependant le ventre de la fiancée grossissant peu à peu, elle commença à se montrer enceinte, et cela ne put être caché à Joseph. Car entrant vers la vierge plus librement comme époux, et parlant plus familièrement avec elle, il s'aperçut qu'elle était enceinte. C'est pourquoi il commença à avoir l'esprit agité et incertain, parce qu'il ignorait ce qu'il avait à faire de mieux. Car il ne voulut point la dénoncer (*b*), parce qu'il était juste, ni la diffamer par le soupçon

(*b*) *Matth.*, c. 1, v. 19.

de fornification, parce qu'il était pieux. C'est pourquoi il pensait à rompre son mariage secrètement, et à la renvoyer en cachette. Comme il avait ces pensées, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : Joseph fils de David, ne craignez point, c'est-à-dire, n'ayez point de soupçon de fornication contre la vierge, ou ne pensez rien de désavantageux *à son sujet*, et ne craignez point de la prendre pour femme. Car ce qui est né en elle, et qui tourmente actuellement votre esprit, est l'ouvrage, non d'un homme, mais du Saint-Esprit : car de toutes les vierges elle seule enfantera le fils de Dieu, et vous le nommerez Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. Joseph donc, suivant le précepte de l'ange, prit la vierge pour femme : cependant il ne la connut pas (*c*); mais en ayant soin chastement il la garda. Et déjà le neuvième mois depuis la conception approchait, lorsque Joseph, ayant pris sa femme et les autres choses qui lui étaient nécessaires, s'en alla à la ville de Bethléem d'où il était. Or il arriva, lorsqu'ils y furent, que les jours pour accoucher furent accomplis ; et (*d*) elle enfanta son fils premier-né, comme l'ont enseigné les saints *Évangélistes*, notre Seigneur Jésus-Christ, qui étant Dieu avec le Père, et le Fils, et l'Esprit Saint, vit et règne pendant tous les siècles des siècles.

Pour suivre l'ordre historique des matières, nous plaçons au second rang le Protévangile de Jacques, qui est le dix-neuvième de la notice. Fabricius avertit qu'il a retouché la version de Postel, et qu'il a mis entre deux crochets [......] ce qui ne se trouve pas dans le grec.

(*c*) *Matth.*, 1, v. 25. — (*d*) *Luc.*, 2, v. 6 et 7.

PROTÉVANGILE ATTRIBUÉ A JACQUES (*),

Surnommé le Juste, frère ou Seigneur.

ARTICLE PREMIER.

Dans les histoires des douze tribus d'Israël, *on voit* que Joachim était fort riche, et offrait à Dieu des doubles offrandes, disant en soi-même : Que mes facultés soient celles de tout le peuple pour la rémission de mes péchés auprès de Dieu, afin qu'il ait pitié de moi. Or le grand jour du Seigneur approchait, et les enfans d'Israël offraient leurs dons ; et Ruben s'éleva contre lui, disant : Il ne vous est pas permis d'offrir votre don, parce que vous n'avez point eu d'enfant en Israël. Joachim en fut très-attristé, et il s'en alla voir la généalogie des douze tribus d'Israël, disant entre soi : Je verrai dans les tribus d'Israël si je suis le seul qui n'ait point eu d'enfant en Israël. C'est pourquoi, en examinant, il vit que tous les justes en avaient eu. Et il se ressouvint du patriarche Abraham, à qui, dans ses derniers jours, Dieu avait donné un fils Isaac. Alors Joachim, étant tout triste, n'alla point voir sa femme, mais il se retira dans le désert, où, ayant dressé des tentes, il jeûna quarante jours et quarante nuits (*a*), disant en soi-même : Je ne mangerai ni ne boirai jusqu'à ce que le Seigneur mon Dieu m'ait regardé ; mais mon oraison sera ma nourriture (*b*).

(*) *Voyez* ci-devant, nº XIX, pag. 311. B.......

(*a*) *Moses, Exod.*, c. 24, v. 18 ; c. 34, v. 28 ; et *Deut.*, c. 19, v. 9 et 11. Elias, II, *reg.*, c. 19, v. 8. *Jesus*, *Matth.* cap. 4, v. 2. — (*b*) *Jean.* c. 4, v. 34.

II.

Or son épouse Anne pleurait de deux pleurs et était accablée d'un double chagrin, disant : Je pleure ma viduité et ma stérilité. Le grand jour du Seigneur étant donc arrivé, Judith sa servante lui dit : Jusqu'à quand enfin affligerez-vous votre ame ? Il ne vous est pas permis de pleurer, parce que c'est le grand jour du Seigneur (*c*). Prenez donc ce diadème que m'a donné la maîtresse où j'allais travailler à la journée, et parez-en votre tête; car, comme je suis votre servante, vous avez une forme royale. Et Anne lui dit : Laissez-moi (*d*), car je n'en ferai rien : Dieu m'a trop humiliée. Prenez bien garde qu'il ne vous ait été donné par quelque voleur, et que Dieu ne m'implique dans votre péché. Judith sa servante lui répondit : Que vous dirai-je ? est-ce que je vous souhaite un plus grand mal, puisque vous n'écoutez pas ma voix ? car c'est avec raison que Dieu vous a rendue stérile, pour ne vous point donner de fils en Israël. Et Anne en fut très-attristée; et ayant quitté ses habits de deuil, elle orna sa tête et se vêtit de ses habits de noces (*e*). Et sur les neuf heures elle descendit dans son jardin pour se promener; et voyant un laurier elle s'assit dessous, et fit ses prières au Seigneur Dieu, disant : Dieu de mes pères, bénissez-moi, et écoutez mon oraison, comme vous avez béni le sein de Sara (*f*), et lui avez donné un fils Isaac.

III.

Et regardant vers le ciel, elle vit dans le laurier un nid de moineau, et elle se plaignit en elle-même

(*c*) *Ps.* 118, v. 24. — (*d*) *Matth.*, c. 4, v. 10. — (*e*) *Judith*, 10, v. 3. — (*f*) *Genes.*, 21, v. 2.

et dit : Hélas! que je suis malheureuse! (à qui puis-je être comparée?) qui est-ce qui m'a engendrée, ou quelle mère m'a enfantée pour que je naquisse ainsi maudite devant les enfans d'Israël ? car ils m'accablent de reproches et d'insultes; ils m'ont chassée du temple du Seigneur mon Dieu. Hélas! que je suis malheureuse! (à qui suis-je devenue semblable? je ne puis point être comparée aux oiseaux du ciel, parce que les oiseaux sont féconds en votre présence, Seigneur; car ce qui est en moi, je le remets en vous. Hélas! que je suis malheureuse! à qui puis-je être comparée?) Je ne puis être comparée avec les animaux mêmes de la terre, parce qu'ils sont féconds en votre présence, Seigneur. Hélas! que je suis malheureuse! à qui suis-je semblable? Je ne puis être comparée avec les eaux, parce qu'elles sont fécondes en votre présence. (Car les eaux elles-mêmes, tant claires que flottantes, vous louent avec les poissons de la mer.) Mais, hélas! que je suis malheureuse! à qui puis-je être comparée? Je ne puis être comparée avec la terre, parce que la terre porte ses fruits en son temps, et vous bénit, Seigneur.

IV.

Et voici que l'ange du Seigneur vola vers elle en lui disant : Anne, Dieu a exaucé votre prière, vous concevrez et vous enfanterez, et votre enfant sera célèbre dans tout le monde. Mais Anne dit : le Seigneur mon Dieu est vivant : soit que j'engendre garçon ou fille, je l'offrirai au Seigneur notre Dieu (g); et il servira dans les choses sacrées tous les jours de sa vie. Et voici que deux anges vinrent en lui disant : Joachim votre mari vient avec ses troupeaux; car

(g) *Samuel, I, ult.*

l'ange du Seigneur est descendu vers lui, disant : Joachim! Joâchim! le Seigneur a exaucé votre prière, descendez d'ici. Voici que Anne votre femme concevra dans son sein. Et Joachim descendit, et il appela ses bergers, disant : Apportez-moi ici dix agneaux femelles (pures et sans taches); elles seront pour le Seigneur mon Dieu. Et amenez-moi douze veaux purs; et ils seront pour les prêtres et pour le clergé, soit pour l'assemblée des vieillards. Et apportez-moi cent boucs; et les cent boucs seront pour tout le peuple. Et voici que Joachim vient avec ses troupeaux; et Anne se tenait debout sur la porte : et elle vit Joachim qui venait avec ses troupeaux; et accourant, elle s'attacha à son cou, disant : A présent je connais que le Seigneur Dieu m'a extrêmement bénie. Car moi qui étais veuve, je ne suis plus veuve; et moi qui étais stérile, j'ai *conçu* dans mon sein. Et Joachim se reposa dans sa maison le premier jour.

V.

Le lendemain il offrit ses dons, disant en soi-même : Si le Seigneur Dieu me bénit, la lame du prêtre (*h*) me le fera connaître. (Et Joachim offrit ses dons) et fit attention à la lame (soit à l'éphod ou au rational) du prêtre, lorsqu'il fut admis à l'autel du Seigneur, et il ne vit point de péché en soi. Et Joachim dit : A présent j'ai connu que Dieu a eu pitié de moi, et m'a remis tous mes péchés : et il descendit justifié (*i*) de la maison du Seigneur, et il vint dans sa maison. Ainsi Anne conçut, et ses six mois furent accomplis. Mais au neuvième mois, Anne enfanta, et dit à la sage-femme : Qu'est-ce que j'ai enfanté? Elle dit : Une femme. Et Anne dit : Mon ame est magnifiée à cette heure-ci; et

(*h*) *Exode*, c. 28, v. 36. — (*i*) *Luc*, c. 18, v. 14.

elle se recoucha. Or tous les jours étant accomplis, Anne fut purifiée, et elle allaitait sa fille et nomma son nom Marie.

Or la petite fille se fortifiait de jour en jour, et lorsqu'elle eut six mois, sa mère la posa par terre pour essayer si elle tiendrait debout; et elle fit sept pas en marchant, et elle vint dans le sein de sa mère; et Anne dit : Le Seigneur mon Dieu est vivant, parce que vous ne marcherez pas sur la terre jusqu'à ce que je vous aie présentée au temple du Seigneur : et elle fit la sanctification dans son lit : et tout ce qui est souillé, elle avait soin de le séparer d'elle à cause d'elle, et appela des filles d'Hébreux sans tache, et elles la soignaient. Et la première année de la petite fille s'accomplit : et Joachim fit un grand repas (*k*); et il y invita les princes des prêtres, et les scribes, et tout le sénat, et tout le peuple d'Israël. Et il offrit (des présens) aux princes des prêtres; et ils le bénirent, disant : Dieu de nos pères, bénissez cette jeune fille, et donnez-lui un nom célèbre éternellement dans toutes les générations. Et tout le peuple dit : Soit fait, soit fait, ainsi soit-il. Et il la présenta aux prêtres; et ils la bénirent, disant : Dieu très-haut; regardez cette petite fille, et bénissez-la d'une bénédiction qui n'ait point de relâche. Sa mère la prit et lui donna à téter; et (*l*) Anne fit un cantique au Seigneur Dieu, disant : Je chanterai louange au Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée, et m'a délivrée de l'opprobre de mes ennemis; et le Seigneur Dieu m'a donné un fruit de sa grande miséricorde en sa présence. Qui est-ce qui annoncera aux fils de Ruben que Anne allaite? (Écoutez, écoutez, douze tribus d'Israël, parce que Anne allaite.) Et elle la recoucha dans le lieu de sa sanctification, et elle sortit, et

(*k*) *Genes.*, c. 21, v. 8. — (*l*) 1. *Sam.*, 2; *Luc.* 1.

elle les servait. Et ayant achevé le festin, ils se retirèrent tout joyeux (et ils lui donnèrent le nom de Marie) en glorifiant le Dieu d'Israël.

VI.

Or, la petite fille avançait en âge, et lorsqu'elle eut deux ans, Joachim dit à Anne son épouse : Introduisons-la dans le temple de Dieu, afin que nous rendions notre vœu que nous avons promis, de peur que Dieu ne nous l'enlève ou ne s'irrite contre nous. Et Anne dit : Attendons la troisième année, de peur que la petite fille ne demande son père et sa mère. Et Joachim dit : Attendons. Et la petite fille eut trois ans, et Joachim dit : Appelez des petites filles des Hébreux sans tache, et qu'elles reçoivent en particulier des lampes ; et qu'elles soient allumées, de peur que la petite fille ne se retourne en arrière, et que son esprit ne soit détourné du temple de Dieu. Et ils firent ainsi, jusqu'à ce qu'elles entrèrent dans le temple. Et le prince des prêtres la reçut, et la baisa, et dit : Marie, le Seigneur a magnifié votre nom dans toutes les générations, et dans les derniers jours le Seigneur manifestera en vous le prix de sa rédemption (*m*) aux enfans d'Israël. Et il la plaça sur le troisième degré de l'autel ; et le Seigneur Dieu répandit sa grâce sur elle ; et elle tressaillit de joie en dansant avec ses pieds ; et toute la maison d'Israël la chérit.

VII.

Et ses parens descendirent, admirant et louant Dieu, parce que la petite fille ne s'est pas retournée vers eux. Or Marie était comme une colombe élevée dans le temple du Seigneur, et elle recevait sa nourriture de la

(*m*) *Matth.*, c. 20, v. 28.

main d'un ange. Lorsqu'elle eut douze ans, il se tint (dans le temple du Seigneur) un conseil de prêtres, disant : Voilà que Marie a douze ans dans le temple du Seigneur; que lui ferons-nous, de peur que la sanctification du Seigneur notre Dieu ne soit peut-être souillée? Et les prêtres dirent à Zacharie : Prince des prêtres, présentez-vous à l'autel du Seigneur, et priez pour elle; et tout ce que Dieu nous aura manifesté, nous le ferons. Et le prince des prêtres, ayant pris sa longue tunique à douze clochettes, entra dans le saint des saints, et pria pour elle. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta, lui disant : Zacharie, Zacharie, sortez, et convoquez les veufs du peuple; et qu'ils apportent chacun une verge (*n*); et elle sera *donnée* en garde pour femme à celui à qui Dieu aura montré un signe. Or des crieurs le publièrent par toute la région de la Judée, et la trompette du Seigneur sonna (*o*), et tous accoururent.

VIII.

Or Joseph, ayant jeté sa hache, sortit au-devant d'eux; et s'étant assemblés, ils s'en allèrent au grand-prêtre, ayant pris leurs verges. Ainsi recevant d'eux leurs verges, il entra dans le temple et pria. Et ayant achevé l'oraison, il prit les verges et sortit. Alors il les rendit à chacun d'eux, et il n'y apparut aucun signe. Mais Joseph reçut la dernière verge, et voici qu'une colombe sortit de la verge, et vola sur la tête de Joseph. Et le grand-prêtre dit à Joseph : Vous êtes choisi par le sort divin pour prendre la vierge du Seigneur en garde chez vous. Et Joseph s'en défendait, disant : J'ai des fils, et je suis vieux; mais elle est

(*n*) *Num.* 17. — (*o*) *Lévit.* 25, v. 9.

très-jeune : de là je crains de devenir ridicule aux enfans d'Israël. Mais le grand-prêtre dit à Joseph : Craignez le Seigneur votre Dieu, et ressouvenez-vous quelles grandes choses Dieu fit (*p*) contre Dathan et Abiron et Coré, comment la terre s'ouvrit et les dévora à cause de leur contradiction. Maintenant donc craignez Dieu, Joseph, de peur que ces choses ne soient dans votre maison. Joseph effrayé la reçut, et lui dit : Marie, voici que je vous prends du temple du Seigneur, et je vous laisserai à la maison, et j'irai pour exercer ma profession de charpentier (et je reviendrai à vous). Et que le Seigneur vous conserve (tous les jours).

IX.

Or il se tint un conseil des prêtres, disant : Fesons un voile (ou un tapis) pour le temple du Seigneur. Et le prince des prêtres dit : Appelez-moi des vierges sans tache, de la tribu de David. S'en allant donc et cherchant, ils trouvèrent sept vierges. Et le prince des prêtres se ressouvint de Marie, qu'elle était de la tribu de David, et sans tache devant Dieu. Et le prince des prêtres dit : Tirez-moi au sort laquelle filera du fil d'or (d'amiante) et de fin lin (et de soie), et d'hyacinthe, et d'écarlate, et de la vraie pourpre; et Zacharie se ressouvint de Marie, qu'elle était de la tribu de David; et la vraie pourpre (et l'écarlate) échut à Marie par le sort; et (les ayant reçues) elle s'en alla dans sa maison. Or, dans ce même temps, Zacharie perdit la parole (*q*). Et Samuel prit sa place, jusqu'à ce que Zacharie recommença à parler. Marie ayant reçu sa pourpre (et l'écarlate) fila.

(*p*) *Num.* 16. — (*q*) *Luc.* 1, v. 20.

X.

Et ayant pris une cruche, elle sortit puiser de l'eau (*r*). Et voici une voix qui lui dit : Je vous salue pleine de grâce (*s*), le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Or Marie regardait à droite et à gauche, pour savoir d'où venait cette voix. Et toute tremblante, elle entra dans sa maison, et quitta sa cruche ; et ayant pris la pourpre, elle s'assit sur sa chaise pour travailler. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta devant elle, disant : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur. Et l'entendant, Marie s'entretenait en soi-même de ces pensées : Si je concevrai par le Dieu vivant, et j'enfanterai comme chaque femme engendre? Et l'ange du Seigneur dit : Il n'en sera pas ainsi, ô Marie; car le Saint-Esprit viendra sur vous, et la vertu de Dieu vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous (*t*) sera appelé le fils de Dieu vivant. Et vous lui donnerez le nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. Et voici que votre cousine Elisabeth a conçu son fils dans sa vieillesse : et ce mois-ci est le sixième pour celle qui était appelée *stérile*, parce que tout ce que je vous dis ne sera pas impossible auprès de Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.

XI.

Et ayant achevé la pourpre et l'écarlate, elle l'apporta au grand-prêtre. Il la bénit, et dit : O Marie, votre nom est magnifié, et vous serez bénie dans toute

(*r*) *Genes.* 24, v. 15. — (*s*) *Luc.* 1, v. 28. — (*t*) *Luc.* 1, v. 35.

la terre. Marie, ayant conçu une grande joie, s'en alla vers Élisabeth sa cousine, et frappa à sa porte. Et Élisabeth, l'entendant, accourut à la porte, et lui ouvrit, et dit (*u*) : Et d'où me vient ce *bonheur* que la mère de mon Seigneur vienne à moi? car ce qui est en moi a tressailli et vous a béni. Or (*x*) Marie elle-même ignorait ces mystères dont l'archange Gabriel lui avait parlé. Et regardant le ciel, elle dit : Que suis-je, pour que toutes les générations me disent ainsi bienheureuse? Mais de jour en jour son ventre grossissait; et frappée de crainte, Marie s'en alla dans sa maison, et se cacha des (*y*) enfans d'Israël. Elle avait seize ans lorsque ces mystères s'accomplissaient.

XII.

Au bout de son sixième mois, voici que Joseph vint de ses ouvrages de charpente, et entrant dans sa maison, il la vit enceinte; et le visage abattu, (il se jeta par terre, et pleura amèrement) disant : De quel front regarderai-je le Seigneur Dieu? or quelle prière ferai-je pour cette petite fille, laquelle j'ai reçue vierge du temple du Seigneur Dieu, et je ne l'ai pas gardée? qui m'a trompé? qui a fait ce mal dans ma maison? qui a captivé et séduit la vierge? ne m'est-il pas arrivé une histoire pareille à celle d'Adam? car à l'heure de son bonheur, le serpent entra et trouva Ève seule, et il la séduisit : oui, oui, pareille chose m'est arrivée. Et Joseph se releva de terre, et ayant pris Marie, il lui dit : O vous qui étiez si agréable à Dieu, pourquoi avez-vous fait cela, et avez-vous oublié le Seigneur votre Dieu, vous qui avez été élevée dans le saint des saints? pourquoi avez-vous avili votre ame, vous qui

(*u*) *Luc.* 1, v. 43. — (*x*) *Luc.* 2, v. 33 et 50. — (*y*) *Luc.* 1, v. 24.

receviez votre nourriture de la main des anges (z)? pourquoi avez-vous fait cela? Mais elle pleurait très-amèrement, disant : Je suis pure, et n'ai point connu d'homme. Mais Joseph lui dit : Eh! d'où vient donc ce que vous avez dans le sein? Et Marie répondit : Le Seigneur mon dieu est vivant : je ne sais d'où cela me vient.

XIII.

Et Joseph fut tout interdit et persistait dans cette pensée, que ferai-je d'elle? Et Joseph dit en soi-même : Si je cache son péché, je serai trouvé coupable dans la loi du Seigneur (*a*), si je la dénonce à la vue de tous les enfans d'Israël, je crains que cela ne soit pas juste, et que je ne sois trouvé livrant le sang innocent à un jugement de mort. Que ferai-je donc d'elle? assurément je l'abandonnerai en cachette : et la nuit le surprit. Et voici que l'ange du Seigneur lui apparaît en songe, disant : Ne craignez de recevoir cette jeune fille, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit : elle enfantera donc un fils; et vous lui donnerez le nom de Jésus; car ce sera lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. Joseph se leva donc après ce songe, et glorifia le Dieu d'Israël qui lui a fait cette grâce; et il garda la jeune fille.

XIV.

Or le scribe Annas vint à Joseph, et lui dit : Pourquoi n'avez-vous pas assisté à l'assemblée? et Joseph lui dit : J'étais fatigué du chemin, et je me suis reposé le premier jour. Et s'étant retourné, le scribe vit Marie enceinte, et s'en alla en courant au

(z) *Suprà*, *cap.* 8. — (*a*) *Deut.* 22, v. 13.

prêtre, et lui dit : Joseph, à qui vous rendez témoignage, a grandement péché. Et le prêtre dit : Qu'est-ce que c'est? Et il lui dit : Il a souillé la vierge qu'il avait reçue du temple du Seigneur, et a dérobé ses noces, et ne les a point déclarées aux enfans d'Israël. Et le prince des prêtres, répondant, dit : Joseph a-t-il fait cela? et le scribe Annas dit : Envoyez des ministres, et ils la trouveront enceinte. Et les ministres y allèrent, et trouvèrent comme il leur dit : et ils l'amenèrent ainsi que Joseph en jugement, et le prêtre dit : Marie, pourquoi avez-vous fait cela? et pourquoi avez-vous avili votre ame, et avez-vous oublié le Seigneur votre Dieu, vous qui avez été élevée dans le saint des saints, qui avez reçu votre nourriture de la main de l'ange, qui avez entendu ses mystères (et qui avez tressailli de joie en sa présence); pourquoi avez-vous fait cela? Mais elle pleurait amèrement, disant : Le Seigneur mon Dieu est vivant, parce que je suis pure en présence du Seigneur, et je ne connais point d'homme. Et le prêtre dit à Joseph : Pourquoi avez-vous fait cela? et Joseph dit : Le Seigneur Dieu est vivant (et son Christ (*b*) est vivant), parce que je suis pur d'elle. Et le prêtre dit : Ne dites point un faux témoignage (*c*), mais dites vrai; vous avez dérobé ses noces, et ne les avez point manifestées aux enfans d'Israël; et vous n'avez point incliné votre tête sous la main toute-puissante (*d*) afin que votre race fût bénie. Et Joseph se tut.

XV.

Et le prêtre lui dit (encore une fois) : Restituez la vierge que vous avez reçue du temple du Seigneur : et

(*b*) I. *Sam.* 12, v. 3 et 5. — (*c*) *Exod.* 20, v. 14. — (*d*) I. *Pierre*, chap. 5, v. 6.

Joseph fondait en larmes; et le prêtre dit : Je vous ferai boire de l'eau de conviction (*e*); et votre péché sera manifesté devant vos yeux. Et le prêtre ayant pris de l'eau, en fit boire à Joseph, et l'envoya dans les montagnes; et il revint sain : (il en fit aussi boire à Marie, et l'envoya de même dans les montagnes; et elle revint saine.) Et tout le peuple admira qu'il ne se fût point manifesté en eux de péché. Et le prêtre dit : Dieu n'a point manifesté votre péché, et moi, je ne vous juge pas : et il les renvoya absous. Joseph ayant donc reçu Marie, s'en alla dans sa maison tout joyeux, et glorifiant le Dieu d'Israël.

XVI.

Or on publia un décret d'Auguste César pour faire inscrire tous ceux qui étaient à Bethléem (*f*). Et Joseph dit : J'aurai soin de faire inscrire mes enfans; mais que ferai-je de cette petite fille? (Comment l'inscrirai-je?) l'inscrirai-je comme ma femme? (Elle n'est point ma femme, car je l'ai reçue du temple du Seigneur pour la conserver.) Comme ma fille? mais (tous) les enfans d'Israël savent qu'elle n'est pas ma fille. Qu'en ferai-je? assurément au jour du Seigneur je ferai comme le Seigneur voudra. Et Joseph sella une ânesse, et la fit monter sur l'ânesse. Or Joseph (*g*) et Simon suivaient à trois milles. Et Joseph se retournant la vit triste, et il dit en soi-même : Peut-être que ce qui est en elle l'attriste. Et s'étant retourné une seconde fois, Joseph la vit riante, et il lui dit : O Marie, qu'est-ce qui est cause que je vois votre face

(*e*) *Num.* 5, v. 18. — (*f*) *Luc.* 2, v. 1.

(*g*) *Marc.* 6, v. 3. Ce Joseph est aussi nommé Joses, et les quatre frères de Jésus sont Jacques, Joseph, Judas et Simon

tantôt joyeuse, et tantôt triste ? et Marie dit à Joseph : C'est que je vois devant mes yeux deux peuples (*h*), un qui pleure et qui gémit, mais l'autre qui tressaille de joie et qui rit. Et il vint à mi-chemin ; et Marie lui dit : Descendez-moi de l'ânesse, parce que ce qui est en moi me presse pour sortir. Et il la descendit de l'ânesse, et lui dit : Où vous conduirai-je, parce que le lieu est désert ? Or Marie dit encore une fois à Joseph : Emmenez-moi, car ce qui est en moi me presse extrêmement ; et aussitôt il l'emmena.

XVII.

Et trouvant là une caverne, il l'y fit entrer, et la laissa en garde à son fils ; et il sortit pour chercher une sage-femme juive dans la région de Bethléem. Or comme Joseph était en marche, il vit le pôle ou le ciel arrêté, et l'air tout interdit, et les oiseaux du ciel s'arrêtant au milieu de leur cours. Et regardant à terre il vit une marmite de viande dressée, et des ouvriers assis à table dont les mains étaient dans la marmite ; et mâchant ils ne mâchaient pas, et ceux qui portaient les mains à la tête ne prenaient rien, et ceux qui présentaient à leur bouche n'y portaient rien, mais les faces de tous étaient attentives en haut. Et voici que des brebis étaient dispersées, (elles n'avançaient point, mais) elles étaient arrêtées. Et le berger levant la main pour les frapper avec sa verge, sa main restait en haut. Et, regardant dans le torrent du fleuve, il vit les museaux des boucs qui approchaient à la vérité de l'eau, mais qui ne buvaient pas (enfin toutes choses en ce moment étaient détournées de leur cours).

(*h*) *Genes*, 25, v. 23.

XVIII.

Et voici qu'une femme descendant des montagnes lui dit : Je vous dis, ô homme, où allez-vous? Et il dit : Je cherche une sage-femme juive. Et elle lui dit : Êtes-vous d'Israël, vous? Et il lui dit : Oui. Mais elle dit : Quelle est celle qui accouche dans la caverne? et il dit : C'est ma fiancée. Et elle dit : N'est-elle pas votre femme, et Joseph dit : Elle n'est point ma femme; mais c'est Marie, élevée dans le saint des saints, dans le temple du Seigneur; et elle m'est échue par le sort, et elle a conçu du Saint-Esprit. Et la sage-femme lui dit : Cela est-il vrai? Il lui dit : Venez et voyez. Et la sage-femme alla avec lui. Et elle s'arrêta devant la caverne. Et voici qu'une nuée lumineuse ombrageait la caverne; et la sage-femme dit : Mon ame a été magnifiée aujourd'hui, parce que mes yeux ont vu des choses étonnantes, et le salut est né à Israël. Or tout-à-coup la nuée fut dans la caverne, et une grande lumière, de sorte que leurs yeux ne la supportaient pas; mais peu à peu la lumière se modéra, de sorte que l'enfant fut aperçu, et il prenait les tétons de sa mère Marie. Et la sage-femme s'écria, et dit : Ce jour d'aujourd'hui est grand pour moi, parce que j'ai vu ce grand spectacle. Et la sage-femme sortit de la caverne, et Salomé se trouva à sa rencontre. Et la sage-femme dit à Salomé : J'ai un grand spectacle à vous raconter; une vierge a engendré celui que sa nature ne comporte pas (et cette vierge demeure vierge). Et Salomé dit : Le Seigneur mon Dieu est vivant; si je n'examine pas sa nature, je ne croirai pas qu'elle a enfanté.

XIX.

Et la sage-femme entrant, dit à Marie : Couchez-vous, car un grand combat se prépare pour vous. Et lorsque Salomé l'eut touchée dans le lieu même, elle sortit, disant : Malheur à moi impie et perfide, parce que j'ai tenté le Dieu vivant; et voici que ma main (brûlante de feu) tombe de moi. Et elle fléchit les genoux vers Dieu, et dit : Dieu de nos pères, souvenez-vous de moi parce que je suis de la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et ne me déshonorez pas devant les enfans d'Israël, mais rendez-moi à mes parens; car vous savez, Seigneur, que c'était en votre nom que j'employais (tous) mes soins (et mes vacations), et je recevais de vous ma récompense. Et l'ange du Seigneur se présenta à elle, disant : (Salomé, Salomé,) le Seigneur vous a exaucée; présentez votre main à l'enfant, et portez-le; car il sera pour vous le salut et la joie. Et Salomé s'approcha et le porta, disant : Je l'adorerai, parce qu'il est le grand roi né en Israël. Et (ayant porté l'enfant) tout d'un coup Salomé fut guérie, et la sage-femme sortit de la caverne, justifiée. Et voici qu'une voix lui dit : N'annoncez pas les grandes choses que vous avez vues, jusqu'à ce que l'enfant entre dans Jérusalem. Et Salomé se retira justifiée.

XX.

Et voici que Joseph fut prêt à sortir (en Judée.) Et il se fit un grand tumulte à Bethléem, parce que des mages vinrent d'Orient, disant : Où est le roi des Juifs qui est né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Et Hérode l'entendant, il fut extrêmement troublé, et il envoya

des ministres aux mages. Et il fit venir les grands-prêtres, et les interrogeait, disant : Comment est-il écrit touchant le Christ roi ? où naît-il ? Ils lui disent : En Bethléem de Juda. Car c'est ainsi qu'il est écrit (*i*) : Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la moindre parmi les princes de Juda, car c'est de vous qu'il me sortira un chef qui gouvernera mon peuple d'Israël. Et il les renvoya, et interrogea les mages, leur disant : Quel signe avez-vous vu touchant le roi engendré? dites-le moi. Et les mages lui dirent : Sa grande étoile est née, et a brillé sur les étoiles du ciel, de telle sorte qu'elle les a fait disparaître au point qu'on ne les voyait plus. Et ainsi nous avons connu qu'il est né un grand roi à Israël, et nous sommes venus l'adorer. Or Hérode dit : allez, et cherchez-le soigneusement ; et si vous le retrouvez, redites-le moi, afin que venant moi-même, je l'adore. Et les mages sortirent, et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les conduisait jusqu'à ce que (elle entra dans la caverne ; et) elle s'arrêta sur le haut de la caverne. (Et les mages virent l'enfant avec Marie sa mère ; et ils l'adorèrent.) Et tirant des dons de leurs bourses, ils lui donnèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant reçu réponse d'un ange de ne pas revenir à Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

XXI.

Mais Hérode, irrité de ce qu'il avait été trompé par les mages, envoya des homicides tuer tous les enfans (*k*) qui étaient dans Bethléem depuis deux ans

(*i*) *Mich.*, 5, v. 1. *Matth.*, 2, v. 6.

(*k*) Les Arabes disent aussi qu'un roi des Perses fit mourir tous les enfans a cause de Daniel. *Bochart, parte* 1. *Hieroz.*, *lib. et cap.* 3.

et au-dessous. Et Marie apprenant que l'on tuait les enfans, frappée de crainte prit l'enfant, et l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche des bœufs (*l*), parce qu'il n'y avait point de place pour lui dans l'hôtellerie. Or Elisabeth apprenant que son fils (Jean) était recherché, elle monta sur les montagnes, et regardait de tous côtés où elle le cacherait, et il n'y avait pas de lieu secret. Et Élisabeth, gémissant, dit d'une voix haute : O montagne de Dieu (*m*), recevez la mère avec le fils : car Élisabeth ne pouvait pas monter. Et tout d'un coup la montagne se divisa et la reçut. Une lumière les éclaira : car l'ange du Seigneur était avec eux qui les gardait.

XXII.

Or Hérode cherchait Jean. Et il envoya des ministres à Zacharie (son père), qui servait à l'autel, disant : Où avez-vous caché votre fils ? mais il répondit, disant : Je suis prêtre servant Dieu, et j'assiste au temple du Seigneur ; je ne sais point où est mon fils. Et les ministres s'en allèrent et rapportèrent toutes ces choses à Hérode. Et *étant* en colère, il dit : Son fils doit régner sur Israël. Et il envoya une seconde fois à Zacharie, disant : Dites-nous la vérité, où est votre fils ? Ne savez-vous pas que votre sang est sous ma main ? Et les ministres allèrent, et en firent le rapport à Zacharie même. Mais il dit : Dieu est témoin que je ne sais où est mon fils. Si vous voulez, répandez mon sang ; car Dieu recevra mon esprit, parce que vous répandez le sang innocent. Zacharie fut tué dans les vestibules du temple de Dieu et de l'autel, auprès de l'enclos. Et les enfans d'Israël ne savaient pas quand il avait été tué.

(*l*) Luc., 2, v. 7. — (*m*) *Apocal.*, 6, v. 16.

XXIII.

Et les prêtres allèrent à l'heure de la salutation, et selon la coutume ; la bénédiction de Zacharie ne vint pas au-devant d'eux, et les prêtres attendaient pour le saluer et bénir le Très-Haut. Or comme il tardait (ils craignaient d'entrer. Mais) un d'eux eut le courage d'entrer dans le saint où était l'autel, et il vit le sang caillé. Et voici qu'une voix cria : Zacharie est tué, et son sang ne sera point effacé jusqu'à ce qu'il vienne un vengeur. Ce qu'ayant entendu, il craignit, et étant sorti il rapporta aux prêtres (que Zacharie est tué. Et l'entendant et devenant plus hardis) ils entrèrent et virent le fait, et les lambris du temple poussant des hurlemens, et ils étaient entr'ouverts du haut jusqu'en bas (*n*). On ne trouva point son corps, mais son sang dans les vestibules du temple était devenu comme de la pierre. Et tout tremblans ils sortirent, et annoncèrent au peuple que Zacharie avait été tué. Et toutes les tribus du peuple l'apprirent, et portèrent le deuil, et pleurèrent trois jours et (trois nuits. Mais après trois jours) les prêtres tinrent conseil, lequel ils mettraient à sa place. Et le sort vint sur Siméon. Car il avait été assuré par un oracle du Saint-Esprit qu'il ne verrait point la mort, qu'il ne vît le Christ en chair.

XXIV.

Et moi Jacques, qui ai écrit cette histoire, voyant dans Jérusalem un tumulte qu'avait excité Hérode (*o*), je me retirai dans le désert, jusqu'à ce que le tumulte fût apaisé dans Jérusalem. Or je glorifie Dieu, qui m'a

(*n*) *Matth.*, 27, v. 51. — (*o*) *Act.* 12, v. 1 et 2.

donné la tâche d'écrire cette histoire. Mais que sa grâce soit avec ceux qui craignent le Seigneur (Jésus-Christ), à qui la gloire et la force (avec le Père éternel, et l'Esprit-saint, bon et vivifique, maintenant et toujours, et) dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ce fragment de l'Évangile de l'enfance du Christ étant trop étendu pour entrer dans la notice, nous le ferons précéder l'Évangile complet dont nous avons fait mention à son article, n. XIII.

ÉVANGILE

DE

L'ENFANCE DU CHRIST (*).

ARTICLE PREMIER.

Moi Thomas, j'ai cru nécessaire de faire connaître à tous les Israélites nos frères entre les nations, les œuvres enfantines et magnifiques du Christ qu'a opérées notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ né dans notre région à Bethléem, en étant moi-même étonné : dont voici le commencement.

II.

L'enfant Jésus avait l'âge de cinq ans. Or comme il avait plu et que la pluie avait cessé, Jésus, avec d'autres enfans hébreux, jouait au bord d'un ruisseau, et les eaux courantes se rassemblaient dans des fossés.

(*) *Voy.* ci-devant, n° XIII, pag. 308. B...

Alors les eaux devinrent incontinent pures et efficaces. Cependant il ne les frappa que de la parole, et elles lui obéissaient entièrement. Et ayant pris sur leur rive de la terre molle, il en forma de petits moineaux au nombre de douze. Or il y avait avec lui des enfans qui jouaient. Et un certain Juif, ayant vu ce que Jésus avait fait avec de la terre un jour de sabbat, s'en alla sur-le-champ, et l'annonça à son père Joseph, disant: Voici que votre fils, en jouant près d'un ruisseau, a pris de la terre, en a formé douze moineaux, et il profane le sabbat. Joseph donc venant sur le lieu et le voyant, il le gronda en ces termes: Pourquoi faites-vous ces choses un jour de sabbat, puisqu'il n'est pas permis? Mais Jésus, ayant frappé des mains, cria aux moineaux, et leur dit: Allez, volez, et souvenez-vous de moi *étant* vivans. Alors les petits moineaux s'envolèrent, et sortirent en criant. Et les Juifs le voyant, l'admirèrent beaucoup, et s'en allant ils racontèrent aux principaux d'entre eux les miracles que Jésus avait faits en leur présence.

III.

Or le fils d'Annas le scribe était là avec Joseph; et ayant pris un rameau de saule, il fit écouler les eaux que Jésus avait assemblées. L'enfant Jésus le lui ayant vu faire, il en fut fâché, et lui dit: Sot *que vous êtes*, quel mal vous ont fait ces fossés, pour que vous répandiez les eaux? Voilà sur l'heure que vous séchiez aussi vous-même comme un arbre, et que vous ne portiez ni feuilles, ni rameaux, ni fruits (*a*). Et tout à coup il devint tout sec. Mais Jésus se retira, et s'en alla dans sa maison. Au reste les parens de celui qui avait séché, l'ayant pris, l'emportèrent en pleurant sa jeunesse, et

(*a*) *Marc.*, 2, v. 14.

le conduisirent à Joseph qu'ils accusaient : Pourquoi avez-vous un enfant de cette façon qui opère de telles choses ? Ensuite Jésus étant prié par toute *l'assemblée,* le guérit : il lui laissa cependant un petit membre sans (*b*) mouvement, et sans force, pour qu'ils y fissent attention.

IV.

Une autre fois Jésus passait par le village ; et un enfant, en courant, se jeta avec violence sur son épaule ; de quoi Jésus étant irrité, lui dit : Vous ne finirez pas votre chemin : et aussitôt l'enfant tomba, et mourut. Mais quelqu'un voyant cela, dit : D'où est né cet enfant, que chacune de ses paroles a un si prompt effet ? et les parens du mort, s'approchant de Joseph, se plaignaient, disant : Puisque vous avez cet enfant, vous ne pouvez pas habiter avec nous dans notre ville : ou apprenez à votre enfant à bénir au lieu de faire des imprécations ; ou sortez avec lui de ces lieux, car il tue nos enfans.

V.

Joseph ayant donc pris l'enfant à part, l'avertissait, disant : Pourquoi faites-vous de cette façon, et les faites-vous souffrir, nous haïr et nous persécuter ? Jésus répondit : Je sais que ces paroles ne sont pas de vous ; je me tairai cependant à cause de vous ; mais ceux qui vous les ont suggérées en porteront la peine éternellement. Et sur le champ ses accusateurs furent privés des yeux. Et ceux qui virent cela en furent tous fort épouvantés : et ils hésitaient, et disaient de lui que tout discours qu'il proférait, soit bon, soit mauvais, aurait son effet ; et ils l'admiraient. Mais Joseph ayant

(*b*) Une main. *Luc*, 6, v. 8.

vu cette œuvre de Jésus, se levant, lui prit l'oreille et la pinça. L'enfant en fut indigné, et lui dit : Qu'il vous suffise qu'ils cherchent, et qu'ils ne trouvent pas. Vous n'avez point du tout fait sagement. Ne savez-vous pas que je suis à vous? Ne me chagrinez pas.

VI.

Au reste, un certain maître d'école nommée Zachée, étant dans un certain lieu, apprit ces choses de Jésus de la bouche de son père, et fut fort étonné de ce qu'un enfant tenait de tels propos. Et peu de jours après il alla vers Joseph, et lui dit : vous avez un enfant judicieux, qui a de l'entendement, allons donc, confiez-le moi, pour qu'il apprenne les lettres. Et lorsque le maître fut assis pour montrer les lettres à Jésus, il commença par la première, Aleph. Mais Joseph prononça la seconde Beth et Ghimel, et lui nomma les autres lettres jusqu'à la fin. Et ayant ouvert le livre, il enseigna les prophètes au maître d'école, qui resta tout honteux, parce qu'il ne savait pas d'où il avait appris les lettres; et se levant il retourna à la maison, saisi d'admiration, et étonné d'une chose incroyable.

VII.

Après cela, comme Jésus passait son chemin, il vit une boutique, et certain jeune homme qui trempait dans des chaudières des habits et divers morceaux d'étoffe de couleur brune, préparant le tout selon la volonté d'un chacun. Alors l'enfant Jésus étant entré vers le jeune homme qui était ainsi en ouvrage, il prit aussi des morceaux d'étoffe qui se trouvèrent sous sa main......

ÉVANGILE DE L'ENFANCE.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit d'un seul Dieu.

Par le secours et la faveur du grand Dieu, nous commençons à écrire le livre des miracles de notre maître et seigneur et sauveur, Jésus-Christ, qui est appelé l'*Évangile de l'enfance*, dans la paix du Seigneur ; ainsi soit-il.

I.

Nous trouvons dans le livre du pontife Joseph, qui vécut au temps du Christ (quelques-uns le prennent pour Cajapha, il dit), Jésus parla même lorsqu'il était au berceau, et qu'il dit à sa mère Marie : Je suis Jésus, fils de Dieu, ce verbe que vous avez enfanté, comme l'ange Gabriel vous l'a annoncé; et mon père m'a envoyé pour le salut du monde.

II.

Or l'an trois cent neuf de l'ère d'Alexandre, Auguste ordonna que chacun fût inscrit dans sa patrie. C'est pourquoi Joseph se leva; et ayant pris Marie sa fiancée, il alla à Jérusalem, et vint à Bethléem pour être inscrit avec sa famille dans la ville de son père. Et quand ils furent arrivés près d'une caverne, Marie dit à Joseph, que son temps d'accoucher était proche, et qu'elle ne pouvait point aller jusqu'à la ville : mais, dit-elle, entrons dans cette caverne. Comme Joseph alla vite pour amener une femme qui l'aidât (dans l'accouchement), il vit une vieille Juive,

originaire de Jérusalem, et lui dit : Hola! ma bonne, venez ici, et entrez dans cette caverne, où vous trouverez une femme près d'accoucher.

III.

Ainsi après le coucher du soleil, la vieille, et avec elle Joseph, arrivèrent à la caverne, et y entrèrent tous les deux. Et voici, elle était remplie de lumières, qui effaçaient l'éclat des lampes et des chandelles, et étaient plus grandes que la clarté du soleil; l'enfant enveloppé de langes suçait les mamelles de la divine Marie, sa mère, étant couché dans la crèche. Comme ils admiraient tous les deux cette lumière, la vieille demande à la divine Marie : Êtes-vous la mère de cet enfant? et la divine Marie fesant signe que oui; vous n'êtes pas, lui dit-elle, semblable aux filles d'Ève. La divine Marie disait : Comme entre tous les enfans il n'y en a point de semblable à mon fils, de même sa mère n'a point sa pareille entre les femmes. La vieille répondant et disant : Ma maîtresse, je suis venue pour acquérir un prix qui durera toujours; notre divine Marie lui dit : Imposez vos mains à l'enfant; ce que la vieille ayant fait, dès ce temps elle s'en alla purifiée. C'est pourquoi étant sortie elle disait : Depuis ce temps je serai la servante de cet enfant tous les jours de ma vie.

IV.

Ensuite, lorsque les bergers furent venus, et qu'ayant allumé du feu, ils se réjouissaient grandement, il leur apparut des armées célestes louant et célébrant le Dieu suprême; et les bergers fesant la même chose : alors cette caverne paraissait très-semblable à un temple auguste, parce que les voix célestes

de même que les terrestres célébraient et magnifiaient Dieu à cause de la naissance du Seigneur Christ. Or la vieille Juive, voyant ces miracles manifestes, rendait grâces à Dieu, disant : Je vous rends grâces, ô Dieu, Dieu d'Israël, parce que mes yeux ont vu la naissance du Sauveur du monde.

V.

Et lorsque le temps de la circoncision fut arrivé, c'est-à-dire, le huitième jour, auquel la loi lui ordonne de circoncire un enfant (*a*), ils le circoncirent dans la caverne; et la vieille Juive prit cette pellicule (mais d'autres disent qu'elle prit la rognure du nombril), et elle la renferma dans un vase d'albâtre plein de vieille huile de nard. Or elle avait un fils parfumeur, à qui elle la remit, lui disant : Prenez garde de vendre ce vase d'albâtre rempli de parfum de nard, quand même on vous en offrirait trois cents deniers. Et c'est là ce vase d'albâtre que Marie la pécheresse acheta, et qu'elle répandit sur la tête et les pieds de notre Seigneur Jésus-Christ, et les essuya avec les cheveux de sa tête. Ayant laissé passer l'espace de dix jours, ils le portèrent à Jérusalem, et le quarantième après sa naissance ils le présentèrent dans le temple devant la face du Seigneur, offrant pour lui les dons, ce qui est prescrit par la loi de Moïse (*b*); savoir, tout mâle premier-né sera appelé *le saint de Dieu.*

VI.

Et le vieillard Siméon le vit brillant comme une colonne de lumière lorsque la divine vierge Marie, sa mère, le portait dans ses bras, toute transportée de

(*a*) *Genes.*, 27, v. 12; et *Levit.* 12, v. 3. — (*b*) *Exod.*, 30, v. 2; et *Luc.*, 2, v. 23.

joie; et les anges l'entouraient comme un cercle, le célébrant et se tenant comme des gardes auprès d'un roi (*c*). C'est pourquoi Siméon s'approchant au plus vite de la divine Marie, et étendant les mains vers elle, il disait au Seigneur Christ (*d*) : Maintenant, ô mon Seigneur, votre serviteur s'en va en paix, selon votre parole; car mes yeux ont vu votre miséricorde que vous avez préparée pour le salut de toutes les nations, la lumière de tous les peuples, et la gloire de votre peuple d'Israël. Anne, la prophétesse, était aussi là, et s'approchant, elle rendit grâces à Dieu, et vantait le bonheur de la dame Marie.

VII.

Et il arriva lorsque le Seigneur Jésus fut né à Bethléem, ville de Judée, au temps du roi Hérode, voici, des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, comme l'avait prédit Zorodascht (Zoroastre); et ils avaient avec eux des présens, de l'or, de l'encens et de la myrrhe; et ils l'adorèrent, et lui offrirent leurs présens. Alors la dame Marie prit une des bandelettes dont l'enfant était enveloppé, et la leur donna au lieu de bénédiction; et ils la reçurent d'elle comme un très-beau présent. Et à la même heure il leur apparut un ange en forme de l'étoile qui les avait auparavant conduits dans leur chemin, et dont ils suivirent la lumière en s'en allant, jusqu'à ce qu'ils fussent retournés dans leur patrie.

VIII.

Or il y avait des rois, et leurs princes qui leur demandaient ce qu'ils avaient vu, ou ce qu'ils avaient

(*c*) *Matth*, 4, v. 11. — (*d*) *Luc.*, 2, v. 28.

fait; comment ils étaient allés et revenus; enfin quels compagnons de voyage ils avaient eus. Mais eux leur montrèrent cette bandelette que la divine Marie leur avait donnée : c'est pourquoi ils célébrèrent une fête, et, selon leur coutume, ils allumèrent du feu, et l'adorèrent, et y jetèrent cette bandelette; et le feu la saisit et l'environna. Et le feu étant éteint, ils en retirèrent la bandelette entière, comme si le feu ne l'eût pas touchée. C'est pourquoi ils commencèrent à la baiser, à la mettre sur leurs têtes et sur leurs yeux, disant : C'est certainement ici la vérité indubitable! Sans doute que c'est une grande chose que le feu n'a pu la brûler, ou la perdre. Ensuite ils la prirent et la mirent dans leurs trésors avec vénération.

IX.

Mais Hérode, voyant que les mages tardaient et ne revenaient pas vers lui, fit venir les prêtres et les sages (*e*), et leur dit : Enseignez-moi où le Christ doit naître; et lorsqu'ils eurent répondu, à Bethléem, ville de Judée, il commença à rouler dans son esprit le massacre du Seigneur Jésus-Christ. Alors l'ange du Seigneur apparut à Joseph en songe, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez en Égypte, vers le chant du coq. C'est pourquoi il se leva et partit.

X.

Et comme il pensait en lui-même quel devait être son voyage, il fut surpris par l'aurore; et la fatigue du chemin avait rompu la sangle de la selle. Et ils approchaient déjà d'une grande ville dans laquelle

(*e*) *Matth.*, 2, v. 4.

était une idole, à qui les autres idoles et les dieux d'Égypte offraient des dons et des vœux ; et auprès de cette idole se tenait un prêtre qui en était le ministre, et qui chaque fois que Sathan parlait par *la bouche* de cette idole, le rapportait aux habitans de l'Égypte et de ses contrées. Ce prêtre avait un fils de trois ans (*f*), obsédé d'une grande multitude de démons, lequel tenait plusieurs propos ; et lorsque les démons se saisissaient de lui, il déchirait ses habits, et courait tout nu en jetant des pierres aux passans. Or dans le voisinage de cette idole était l'hôpital de cette ville, dans laquelle Joseph et la divine Marie furent à peine entrés, et descendus dans cet hôpital, que ses citoyens furent fort consternés ; et tous les princes et les prêtres de l'idole s'assemblèrent auprès de cette idole, lui demandant : Quelle est cette consternation et cette épouvante qui a saisi notre pays ? L'idole leur répondit : Il est arrivé ici un Dieu inconnu, qui est véritablement Dieu, et pas un autre que lui n'est digne du culte divin, parce qu'il est véritablement fils de Dieu (*g*) : à sa *seule* renommée cette religion a tremblé, et son arrivée la trouble et l'agite, et nous craignons beaucoup de la grandeur de son empire. Et à l'heure même cette idole fut renversée, et tous les habitans d'Égypte, outre les autres, accoururent à sa ruine.

XI.

Mais le fils du prêtre, attaqué de sa maladie accoutumée, entra dans l'hôpital, où il offensa Joseph et la divine Marie, que tous les autres avaient abandonnés par la fuite. Et parce que la divine Marie avait lavé les langes du Seigneur Christ, et les avait étendus

(*f*) *Marc.*, 5, v. 9 ; et *Luc.*, 8. v. 30. — (*g*) *Marc.*, 5, v. 7. *Matth.*, 8, v. 29. *Luc.*, 4, v. 4.

sur une latte, cet enfant possédé arracha un de ces langes et le mit sur sa tête, et aussitôt les démons commencèrent à sortir de sa bouche, et à fuir sous la figure de corbeaux et de serpens. Depuis ce temps donc par l'empire du Seigneur Christ l'enfant fut guéri, et commença à chanter des louanges et à rendre grâces au Seigneur qui l'avait guéri. Et son père le voyant rétabli dans sa première santé : Mon fils, dit-il, que vous est-il arrivé ? et par quel moyen avez-vous été guéri ? Le fils répondit : Comme les démons m'agitaient, je suis entré dans l'hôpital, et j'y ai trouvé une femme d'un visage charmant, avec son enfant, dont elle avait étendu sur une latte les langes qu'elle venait de laver : pendant que j'en mettais sur ma tête un que j'avais arraché, les démons se sont enfuis, et m'ont quitté. Le père, transporté de joie, lui dit : Mon fils, il se peut faire que cet enfant soit le fils du Dieu vivant, qui a créé le ciel et la terre; car aussitôt qu'il est venu vers nous, l'idole a été brisée, et tous les dieux ont été renversés et détruits par une force supérieure.

XII.

Ainsi s'accomplit la prophétie qui dit (*h*) : J'ai appelé mon fils d'Égypte; car Joseph et Marie, ayant appris que l'idole avait été renversée et détruite, furent tellement saisis de crainte et d'épouvante, qu'ils dirent : Lorsque nous étions dans la terre d'Israël, Hérode a voulu faire mourir Jésus, c'est pour cela qu'il a massacré tous les enfans de Bethléem et de ses environs; et il n'y a point de doute que les Égyptiens ne nous fassent brûler, s'ils apprennent que cette idole a été brisée et renversée.

(*h*) *Num.*, 24, v. 8, *Oseæ*, 2, v. 1, *Matth.*, 2, v. 15.

XIII.

Étant donc sortis de là, ils parvinrent auprès d'un repaire de voleurs qui, ayant dépouillé des voyageurs de leurs bagages et de leurs habits, les conduisaient enchaînés. Or ces voleurs entendaient un grand bruit, tel qu'est ordinairement celui d'un roi qui sort de sa ville, suivi d'une nombreuse armée et de sa cavalerie au son retentissant des tambours; c'est pourquoi, laissant toute leur proie, ils s'enfuirent. Alors les captifs se levant, détachaient les chaînes l'un de l'autre, et ayant repris leurs bagages et s'en allant, lorsqu'ils virent approcher Joseph et Marie, ils leur demandèrent : Où est ce roi dont les voleurs entendant le bruit de l'arrivée, nous ont laissé échapper sans nous faire aucun mal? Joseph répondit : Il vient après nous.

XIV.

Ensuite ils vinrent dans une autre ville où était une femme possédée, dont Sathan maudit et rebelle s'était emparé, comme elle était allée une fois de nuit puiser de l'eau. Elle ne pouvait ni souffrir des habits (*i*), ni rester dans les maisons : et chaque fois qu'on l'attachait avec des chaînes ou des courroies, elle les rompait, et fuyait toute nue dans les lieux déserts; et se tenant dans les carrefours et dans les cimetières, elle jetait des pierres aux hommes, de sorte qu'elle causait beaucoup de dommages à ses proches. La divine Marie, l'ayant donc vue, en eut pitié; et tout d'un coup Sathan la quitta, et s'enfuyant sous la forme d'un jeune homme, il dit : Malheur à moi, à cause de vous, Marie,

(*i*) *Luc.*, 8, c. 27, et *Marc.*, 5, c. 2.

et de votre fils ! Ainsi cette femme fut délivrée de son tourment ; et revenant à son bon sens, et rougissant de sa nudité, elle retourna vers ses proches, évitant la rencontre des hommes ; et ayant repris ses habits, elle expliqua la raison de son état à son père et à ses proches, lesquels, étant des principaux de la ville, reçurent chez eux la divine Marie et Joseph avec vénération.

XV.

Le jour suivant ils partirent de chez eux, munis d'une honnête provision pour le voyage, et sur le soir du même jour ils arrivèrent dans une autre ville où l'on célébrait des noces ; mais l'épousée était devenue muette par les tromperies maudites de Sathan et par le moyen de la magie, de sorte qu'elle ne pouvait plus ouvrir la bouche. Cette épousée muette, voyant donc la divine Marie lorsqu'elle entrait dans la ville en portant dans ses bras son fils le Seigneur Christ, elle étendit ses mains vers le Seigneur Christ, et l'ayant tiré à soi, elle le prit dans ses bras, et le serrant étroitement, elle lui donna de fréquens baisers, en l'agitant plusieurs fois et l'approchant de son corps. Aussitôt le nœud de sa langue se délia (*k*), et ses oreilles s'ouvrirent ; et elle commença à chanter des louanges et des actions de grâces à Dieu, de ce qu'il lui avait rendu la santé. C'est pourquoi il se répandit cette nuit une si grande joie parmi les citoyens de cette ville, qu'ils pensaient (*l*) que Dieu et ses anges étaient descendus vers eux.

XVI.

Ils y restèrent trois jours, traités avec grande vénération, et reçus avec un splendide appareil. Munis

(*k*) *Marc.*, 7, v. 35. — (*l*) *Act.*, 14, v. 11.

ensuite de provisions pour le voyage, ils les quittèrent, et vinrent dans une autre ville, dans laquelle ils désiraient passer la nuit, parce qu'elle était florissante par la célébrité des hommes. Or il y avait dans cette ville une femme noble, laquelle étant un jour descendue vers le fleuve pour laver, voici que le maudit Sathan, en forme de serpent, avait sauté sur elle, et s'était entortillé autour de son ventre, et toutes les nuits il s'étendait sur elle. Cette femme, ayant vu la divine dame Marie et le Seigneur Christ enfant dans son sein, priait la divine dame Marie qu'elle lui remît cet enfant pour le tenir et le baiser. Elle y ayant consenti, et ayant à peine approché l'enfant, Sathan s'éloigna d'elle, et fuyant il la laissa; et depuis ce jour cette femme ne le vit jamais. Tous les voisins louaient donc le Dieu suprême; et cette femme les récompensait avec une grande honnêteté.

XVII.

Le jour suivant la même femme prit de l'eau parfumée pour laver le Seigneur Jésus; et l'ayant lavé, elle mit à part cette eau chez elle. Il y avait là une jeune fille dont le corps était blanc de lèpre, qui, s'étant arrosée et lavée avec cette eau, fut guérie de sa lèpre depuis ce temps-là. Le peuple disait donc : Il n'y a point de doute que Joseph et Marie et cet enfant ne soient des dieux; car ils ne paraissent pas mortels. Or comme ils se préparaient à partir, cette jeune fille que la lèpre avait infectée, s'approchant, les priait qu'ils la prissent pour compagne de voyage.

XVIII.

Ils y consentaient, et la jeune fille allait avec eux, jusqu'à ce qu'ils vinrent dans une ville dans laquelle

était la forteresse d'un grand prince, dont le palais n'était pas loin de l'hôtellerie. Ils y allaient, lorsque la jeune fille les quitta, et étant entrée vers l'épouse du prince, et l'ayant trouvée triste et pleurante, elle lui demandait la cause de ses pleurs. Ne vous étonnez point, dit-elle, de mes sanglots; car j'éprouve une grande calamité, que je n'oserai raconter à personne. Or la jeune fille dit : Peut-être que, si vous me confiez votre mal secret, le remède s'en trouvera auprès de moi. Tenant donc mon secret caché, répondit l'épouse du prince, vous ne le raconterez à aucun mortel. J'ai été mariée à ce prince qui, comme un roi, a plusieurs terres sous sa domination; ainsi j'ai long-temps vécu avec lui, et il n'avait point d'enfant de moi. A la fin je conçus de lui; mais, hélas! j'accouchai d'un fils lépreux, qu'il ne reconnut point pour sien lorsqu'il le vit; et il me dit : Ou tuez-le, ou abandonnez-le à quelque nourrice pour être élevé dans un lieu que je n'en entende jamais parler. D'ailleurs, prenez ce qui est à vous, je ne vous verrai jamais plus. Ainsi je me suis consumée en déplorant mon affliction et ma condition misérable. Hélas! mon fils! hélas! mon époux! Ne vous ai-je pas dit, reprit la jeune fille, que j'ai trouvé à votre mal un remède dont je vous réponds? car j'ai été aussi lépreuse; mais Dieu, qui est Jésus, fils de la dame Marie, m'a guérie. Or cette femme lui demandant où était ce Dieu dont elle parlait? Il est ici avec vous, dit la jeune fille, dans la même maison : Mais comment, dit-elle, cela se peut-il faire? où est-il? Voici, répliqua la jeune fille, Joseph et Marie : or l'enfant qui est avec eux s'appelle Jésus; et c'est lui qui a guéri ma maladie et mon affliction. Mais comment, dit-elle, avez-vous été guérie de la lèpre? ne me l'indiquerez-vous pas? Pourquoi non, dit la jeune fille : j'ai pris de l'eau dont son corps avait été lavé,

je l'ai versée sur moi, et ma lèpre a disparu. C'est pourquoi l'épouse du prince, se levant, les logea chez elle, et prépara à Joseph un festin splendide dans une nombreuse assemblée. Or, le jour suivant, elle prit de l'eau parfumée pour en laver le Seigneur Jésus, et ensuite de la même eau elle arrosa son fils qu'elle avait pris avec elle, et sur-le-champ son fils fut guéri de sa lèpre. Chantant donc des actions de grâces et des louanges à Dieu : Bienheureuse, dit-elle, est (*m*) la mère qui vous a enfanté, ô Jésus! Est-ce ainsi que de l'eau dont votre corps a été lavé, vous guérissez les hommes, qui participent avec vous à la même nature? Au reste, elle fit des présens considérables à la dame Marie, et la laissa aller avec un honneur distingué.

XIX.

Étant ensuite arrivés dans une autre ville, ils désiraient y passer la nuit. C'est pourquoi ils entrèrent chez un homme nouvellement marié, mais qui étant ensorcelé, ne pouvait pas jouir de sa femme; et lorsqu'ils eurent passé une nuit, son charme fut levé. Mais au point du jour, comme ils se préparaient à partir, l'époux les en empêcha, et leur prépara un grand festin.

XX.

Étant donc partis le lendemain et approchant d'une nouvelle ville, ils aperçoivent trois femmes qui revenaient d'un certain tombeau en pleurant beaucoup. La divine Marie, les ayant vues, dit à la jeune fille qui l'accompagnait : Allez, et demandez-leur quelle est leur condition, et quelle calamité leur est arrivée.

(*m*) *Luc.*, II, v. 27.

La fille le leur ayant demandé, elles ne répondirent rien, et lui demandèrent à leur tour : D'où êtes-vous, et où allez-vous? car le jour va finir, et la nuit approche. Nous sommes des voyageurs, dit la jeune fille, et nous cherchons une hôtellerie pour y passer la nuit. Elles dirent : Allez avec nous, et passez la nuit chez nous. Les ayant donc suivies, ils furent conduits dans une maison neuve, ornée, et diversement meublée. Or c'était le temps de l'hiver; et la jeune fille, étant entrée dans la chambre de ces femmes, les trouva encore qui pleuraient et se lamentaient. Il y avait auprès d'elles un mulet couvert d'une étoffe de soie, ayant un pendant d'ébène à son cou; elles lui donnaient des baisers, et lui présentaient à manger. Or, la jeune fille disant : O mes dames, que ce mulet est beau! Elles répondirent en pleurant, et dirent : Ce mulet que vous voyez a été notre frère, né de notre même mère que voilà : et notre père en mourant nous ayant laissé de grandes richesses ; comme nous n'avions que ce seul frère, nous lui cherchions un mariage avantageux, désirant lui préparer des noces, suivant l'usage des hommes. Mais des femmes, agitées des fureurs de la jalousie, l'ont ensorcelé à notre insu : et une certaine nuit, ayant exactement fermé la porte de notre maison un peu avant l'aurore, nous vîmes que notre frère avait été changé en mulet, comme vous le voyez aujourd'hui. Etant donc tristes, comme vous voyez, parce que nous n'avions point de père pour nous consoler, nous n'avons laissé dans le monde aucun sage, ou mage, ou enchanteur, sans le faire venir; mais cela ne nous a servi de rien du tout. C'est pourquoi, chaque fois que nos cœurs sont accablés de tristesse, nous nous levons, et nous allons avec notre mère que voilà, auprès du tombeau de notre père, et après que nous y avons pleuré, nous revenons.

XXI.

Ce qu'ayant entendu la jeune fille, Reprenez courage, dit-elle, et cessez vos pleurs; car le remède de votre douleur est proche, ou plutôt il est avec vous, et au milieu de votre maison. Car j'ai aussi été lépreuse moi; mais lorsque je vis cette femme et avec elle ce petit enfant qui se nomme Jésus, j'arrosai mon corps de l'eau dont sa mère l'avait lavé, et je fus guérie. Or je sais qu'il peut aussi remédier à votre mal; c'est pourquoi levez-vous, allez voir madame Marie, et l'ayant conduite dans votre cabinet, découvrez-lui votre secret, la priant humblement qu'elle ait pitié de vous. Après que les femmes eurent entendu le discours de la jeune fille, elles allèrent vite vers la divine dame Marie, et l'ayant introduite chez elles, et s'étant assises devant elle en pleurant, elles lui dirent : O notre dame, divine Marie, ayez pitié de vos servantes; car il ne nous reste plus ni vieillard ni chef de famille, ni père ni frère, qui entre et sorte en notre présence; mais ce mulet que vous voyez, a été notre frère que des femmes, par enchantement, ont rendu tel que vous voyez; c'est pourquoi nous vous prions que vous ayez pitié de nous. Alors la divine Marie, touchée de leur sort, ayant prié le Seigneur Jésus, le mit sur le dos du mulet, et dit à son fils : Eh! Jésus-Christ, guérissez ce mulet par votre rare puissance, et rendez-lui la forme humaine et raisonnable, telle qu'il l'a eue auparavant. A peine cette parole fut-elle sortie de la bouche de la divine dame Marie, que le mulet, changé tout-à-coup, reprit la forme humaine, et redevint un jeune homme, sans qu'il lui restât la moindre difformité. Alors lui, sa mère et ses sœurs, adoraient la divine dame Marie, et baisaient l'enfant en l'élevant sur

leurs têtes, disant (*n*) : Bienheureuse est votre mère, ô Jésus, ô Sauveur du monde! bienheureux sont les yeux (*o*) qui jouissent du bonheur de vous voir!

XXII.

Au reste les deux sœurs disaient à leur mère : Certainement notre frère a repris sa première forme par le secours du Seigneur Jésus, et par la bénédiction de cette jeune fille qui nous a fait connaître Marie et son fils. Actuellement donc, comme notre frère est garçon, il est convenable que nous lui donnions en mariage cette jeune fille, leur servante. En ayant fait la demande à la divine Marie, qui la leur accorda, elles préparèrent à cette jeune fille des noces splendides; et changeant leur tristesse en joie, et leurs pleurs en ris, elles commencèrent à se réjouir, à se divertir, à danser et chanter, après s'être parées de leurs habits et de leurs colliers les plus brillans, à cause de l'excès de leur plaisir. Ensuite, en glorifiant et louant Dieu, elles disaient : O Jésus, fils de David, qui changez la tristesse en joie, et les pleurs en ris! Et Joseph et Marie y demeurèrent dix jours. Ensuite ils partirent, accablés d'honneurs par ces personnes qui, leur ayant dit adieu et s'en étant retournées, versaient des larmes, et plus que les autres, la jeune fille.

XXIII.

Au sortir de là étant arrivés dans une terre déserte, et ayant appris qu'elle était infestée par les voleurs, Joseph et la divine Marie se préparaient à la traverser de nuit. Et en marchant, voilà qu'ils aperçoivent dans le chemin deux larrons endormis, et avec eux une

(*n*) *Luc.*, 2, v. 27. — (*o*) *Luc.*, 10, v. 23.

multitude de larrons qui étaient leurs associés, et ronflaient aussi. Et ces deux larrons qu'ils rencontraient, étaient Titus et Dumachus (*p*); et Titus disait à Dumachus : Je vous prie de laisser en aller librement ces *gens*-là, de peur que nos associés ne les aperçoivent. Or Dumachus le refusant, Titus lui dit une seconde fois : Prenez ces quarante drachmes, et cette ceinture que je vous donne; et qu'il lui présentait plus promptement qu'il ne le disait, de peur qu'il n'ouvrît la bouche, ou qu'il ne parlât. Et la divine dame Marie, voyant que ce larron leur fesait du bien, lui dit : Le Seigneur Dieu vous recevra à sa droite, et vous accordera la rémission des péchés. Et le Seigneur Jésus répondit, et dit à sa mère : Après trente ans, ô ma mère, les Juifs me crucifieront à Jérusalem; et ces deux larrons, en même temps que moi, seront élevés en croix, Titus à ma droite et Dumachus à ma gauche, et depuis ce jour-là, Titus me précédera en paradis. (*q*) Et lorsqu'elle eut dit : Mon fils, que Dieu détourne cela de vous; (*r*) ils allèrent de là à la ville des idoles, laquelle fut changée en collines de sable lorsqu'ils en eurent approché.

XXIV.

De là ils allèrent à ce Sycomore, qui s'appelle aujourd'hui Matarea, et le Seigneur Jésus produisit à Matarea une fontaine dans laquelle la divine Marie lava sa tunique; et de la sueur qui y coula du Seigneur Jésus, provint le baume dans cette région.

XXV.

Ensuite ils descendirent à Memphis, et ayant vu

(*p*) Nicodème les appelle *Demas* et *Gestas*, article 9 de son *Évangile*; et Bède, *Matha* et *Joca*.

(*q*) *Luc.*, 23, v. 43. — (*r*) *Matth.*, 16, c. 22.

Pharaon, ils restèrent trois ans en Égypte, et le Seigneur Jésus fit en Égypte plusieurs miracles (qui ne sont écrits ni dans l'*Evangile de l'enfance*, ni dans l'*Évangile parfait*).

XXVI.

MAIS les trois ans étant passés, il sortit d'Égypte, et revint; et lorsqu'ils approchèrent de la Judée, Joseph craignit d'y entrer; car apprenant qu'Hérode était mort, et que son fils Archélaüs avait succédé à sa place, il eut peur; et l'ange de Dieu alla en Judée, et lui apparut, et dit : O Joseph, allez dans la ville de Nazareth, et y demeurez. (Chose étonnante, sans doute, que le maître des contrées fût ainsi porté et promené par les contrées!)

XXVII.

ÉTANT ensuite entrés dans la ville de Bethléem, ils y voyaient des maladies nombreuses et difficiles qui incommodaient les yeux des enfans, de sorte que plusieurs mouraient. Il y avait là une femme ayant un fils malade, qu'elle amena à la divine dame Marie comme il était près de mourir, et qui la regarda lorsqu'elle lavait Jésus-Christ. Cette femme disait donc : O madame Marie, regardez mon fils qui souffre de cruels tourmens. Et la divine Marie l'entendant : Prenez, dit-elle, un peu de cette eau dont j'ai lavé mon fils, et l'en arrosez. Prenant donc un peu de cette eau, comme la divine Marie l'avait ordonné, elle en arrosa son fils, qui, lassé d'une violente agitation, s'assoupit; et lorsqu'il eut un peu dormi, il s'éveilla après, sain et sauf. La mère fut si joyeuse de cet événement, qu'elle alla revoir une seconde fois la divine Marie; et la d-

vine Marie lui disait : Rendez grâces à Dieu, qui a guéri votre fils.

XXVIII.

Il y avait là une autre femme, voisine de celle dont le fils venait d'être guéri. Comme le fils de celle-ci avait la même maladie, et que ses yeux étaient presque fermés, elle se lamentait jour et nuit. La mère de l'enfant guéri lui dit : Pourquoi ne portez-vous pas votre fils vers la divine Marie, comme j'y ai porté mon fils lorsqu'il était à l'agonie de la mort, qui a été guéri avec l'eau dont le corps de son fils Jésus avait été lavé ? Ce que cette femme ayant appris d'elle, y alla aussi elle-même; et ayant pris de la même eau, elle en lava son fils, dont le corps et les yeux recouvrèrent leur première santé. La divine Marie ordonna aussi à celle-ci, lorsqu'elle lui apporta son fils, et lui raconta cet événement, de rendre grâces à Dieu pour la santé que son fils avait recouvrée, et de ne raconter à qui que ce soit ce qui était arrivé (*s*).

XXIX.

Il y avait dans la même ville deux femmes épouses d'un homme dont chacune avait un fils malade; l'une se nommait Marie, et le nom de son fils était Kaljufe (*t*). Celle-là se leva, et ayant pris son fils, elle alla vers la divine Marie, mère de Jésus, et lui ayant présenté une très-belle serviette : O madame Marie, dit-elle, recevez de moi cette serviette, et rendez-moi à la place un de vos langes. Marie le fit, et la mère de Kaljufe s'en allant, en fit une tunique dont elle habilla son fils. Ainsi sa maladie fut guérie; mais le fils de sa rivale mourut. De là vint une mésintelligence entre

(*s*) *Matth.*, 8, v. 4; 9, 30; et 12, v. 16. — (*t*) *Caleb.*

elles : comme elles avaient le soin du ménage chacune leur semaine, et que c'était le tour de Marie, mère de Kaljufe, elle chauffait le four pour cuire du pain; et ayant laissé son fils Kaljufe auprès du four, elle sortit pour aller chercher de la farine. Sa rivale le voyant seul (or le four chauffait à grand feu), le prit, et le jeta dans le four, et se retira de là. Marie revenant, et voyant son fils Kaljufe rire couché au milieu du four (*u*), et le four refroidi comme si on n'y avait point mis de feu, elle connut que sa rivale l'avait jeté dans le feu. L'ayant donc retiré, elle le porta à la divine dame Marie, et lui raconta son accident. Taisez-vous, lui dit-elle, car je crains pour nous, si vous divulguez ces choses. Ensuite sa rivale alla tirer de l'eau au puits, et voyant Kaljufe qui jouait auprès du puits, et qu'il n'y avait personne, elle le prit, et le jeta dans le puits. Et lorsque des personnes furent venues chercher de l'eau au puits, elles virent cet enfant assis sur la surface de l'eau, et lui ayant tendu des cordes, elles le retirèrent. Et cet enfant leur causa une si grande admiration, qu'ils glorifiaient Dieu. Or sa mère étant survenue, elle le prit, et le porta vers la divine dame Marie en pleurant et disant : O madame, voyez ce que ma rivale a fait à mon fils, et comment elle l'a jeté dans un puits; et il n'y a point de doute que quelque jour elle ne lui cause quelque malheur. La divine Marie dit : Dieu vengera l'injustice qu'elle vous a faite. Peu de jours après, comme sa rivale allait puiser de l'eau au puits, son enfant s'embarrassa dans la corde, de façon qu'il fut précipité dans le puits; et ceux qui accoururent à son secours, lui trouvèrent la tête cassée, et les os brisés. Ainsi il périt misérablement, et ce proverbe d'un auteur s'accomplit en

(*u*) *Daniel*, 3, v. 23.

elle (*x*) : Ils ont creusé un puits, et ont jeté la terre fort loin; mais ils sont tombés dans la fosse qu'ils avaient préparée.

XXX.

Il y avait une autre femme qui avait deux enfans attaqués de la même maladie : l'un étant mort, et l'autre près de mourir, elle le prit dans ses bras, et le porta à la divine dame Marie en fondant en larmes : O madame, dit-elle, aidez-moi, et me donnez du secours; car j'avais deux fils, je viens d'en ensevelir un, et je vois l'autre à deux doigts de la mort; voyez comment je demande grâce à Dieu, et je le prie humblement; et elle commença à dire : O Seigneur, vous êtes clément, miséricordieux et doux ! vous m'avez donné deux fils, et comme vous en avez retiré un à vous, laissez-moi au moins celui-ci. C'est pourquoi la divine Marie, voyant la violence de ses larmes, eut pitié d'elle, et lui dit : Hé ! mettez votre fils dans le lit de mon fils, et couvrez-le de ses habits. Et lorsqu'elle l'eut mis dans le lit où le Christ était couché (or ses yeux allaient se fermer pour toujours), aussitôt que l'odeur des habits du Seigneur Jésus-Christ eut touché cet enfant, ses yeux s'ouvrireut, et appelant sa mère d'une voix forte (*y*), il demanda du pain, et quand on lui en eut donné, il le suçait. Alors sa mère dit : O dame Marie, je connais maintenant que la vertu de Dieu habite en vous, de sorte que votre fils guérit les enfans qui deviennent avec lui participans de la même nature, aussitôt qu'ils touchent ses habits. Cet enfant qui fut guéri de cette sorte, est celui qui dans l'*Évangile* est appelé Barthélemi (*z*).

(*x*) *Prov.*, 26, v. 27. — (*y*) *Act.*, 9, v. 4. — (*z*) *Matth.*, 10, v. 3; *Marc.*, 3, v. 18; et *Luc.*, 6, v. 14.

XXXI.

Au reste, il y avait là une femme lépreuse qui, allant voir la divine dame Marie, mère de Jésus, disait : Madame, aidez-moi. Et la divine dame Marie répondait : Quel secours demandez-vous ? est-ce de l'or ou de l'argent, ou que votre corps soit guéri de la lèpre? Mais qui est-ce, demandait cette femme, qui pourrait me donner cela ? La divine Marie lui dit : Attendez un moment, jusqu'à ce que j'aie lavé mon fils Jésus, et que je l'aie remis au lit. La femme attendait comme on lui avait dit : et Marie, après qu'elle eut mis Jésus au lit, donnant à la femme l'eau dont elle avait lavé son corps : Prenez, dit-elle, un peu de cette eau, et la répandez sur votre corps : ce qu'ayant fait, étant guérie sur-le-champ, elle glorifiait Dieu, et lui rendait grâces.

XXXII.

Elle s'en alla donc après qu'elle eut demeuré trois jours chez elle; et lorsqu'elle fut revenue à la ville, elle y vit un prince qui avait épousé la fille d'un autre prince : mais lorsqu'il eut regardé sa femme, il aperçut entre ses yeux des marques de lèpre, de la forme d'une étoile, de sorte que son mariage fut cassé et déclaré nul. Cette femme les ayant vues dans cet état, chagrines et fondantes en pleurs, leur demanda la cause de leurs larmes. Mais ne vous informez pas, leur dirent-elles, de notre état ; car nous ne pouvons raconter notre malheur à aucun mortel, ou le communiquer à aucun étranger. Elle insistait cependant, et les priait de le lui confier, qu'elle leur en montrerait peut-être le remède. Comme ils lui montrèrent donc la jeune femme, et les marques de lèpre qui parais-

saient entre ses yeux : Moi que vous voyez ici, dit la femme, j'ai eu la même maladie, et j'allai à Bethléem pour mes affaires. Y étant entrée dans une certaine caverne, je vis une femme nommée Marie, laquelle avait un fils qui s'appelait Jésus : me voyant lépreuse, elle me plaignit, et me donna de l'eau dont elle avait lavé le corps de son fils; j'en arrosai mon corps, et j'ai été guérie. Ces femmes disaient donc : O madame, ne vous leverez-vous pas, et partant avec nous, ne nous montrerez-vous pas la divine dame Marie? Elle y consentant, elles se levèrent et allèrent vers la divine dame Marie, portant avec elles de magnifiques présens. Et lorsqu'elles furent entrées, et lui eurent offert les présens, elles lui montraient cette jeune femme lépreuse qu'elles avaient amenée. La divine Marie disait donc : Que la miséricorde du Seigneur Jésus-Christ habite sur vous; et leur donnant un peu de l'eau dont elle avait lavé le corps de Jésus-Christ, elle ordonnait qu'on en lavât la malade; ce qu'elles firent; et tout d'un coup elle fut guérie, et elles et tous les assistans glorifiaient Dieu. Etant donc joyeuses et de retour dans leur ville, elles chantaient des louanges au Seigneur. Or le prince, apprenant que son épouse était guérie, la reçut chez lui, et célébrant des secondes noces il rendit grâces à Dieu de ce que son épouse avait recouvré la santé.

XXXIII.

Il y avait aussi une jeune fille tourmentée par Sathan; car ce maudit lui apparaissait de temps en temps sous la forme d'un grand dragon, et avait envie de l'avaler; il avait aussi sucé tout son sang, de sorte qu'elle ressemblait à un cadavre. Chaque fois donc qu'il s'approchait d'elle, joignant ses mains sur sa tête,

elle criait et disait : Malheur ! malheur à moi! parce qu'il n'y a personne qui me délivre de ce très-méchant dragon. Or son père et sa mère, et tous ceux qui étaient autour d'elle ou la voyaient, s'attristaient sur elle, et pleuraient ; et tous ceux qui étaient présens, pleuraient et se lamentaient, principalement lorsqu'elle pleurait et disait : O mes frères et mes amis, n'y a-t-il personne qui me délivre de cet homicide ? Mais la fille du prince, qui avait été guérie de sa lèpre, entendant la voix de cette jeune fille, monta sur le toit de son château, et la vit qui fondait en larmes les mains jointes sur sa tête, et toute l'assemblée qui l'environnait pleurait également. Ainsi elle demanda au mari de la possédée si la mère de sa femme était vivante ? Lui ayant dit que son père et sa mère vivaient, envoyez-moi, dit-elle, sa mère. Et lorsqu'elle la vit venir, cette possédée, dit-elle, est-elle votre fille ? Oui, dit-elle, triste et pleurante : O madame, elle est engendrée de moi. La fille du prince répondit : Cachez mon secret ; car je vous avoue que j'ai été lépreuse; mais la dame Marie, mère de Jésus-Christ, m'a guérie. Que si vous désirez que votre fille recouvre sa première santé, la menant à Bethléem, cherchez Marie, mère de Jésus ; et ayez confiance que votre fille sera guérie, car je crois que votre fille étant saine vous reviendrez joyeuse. Elle n'eût pas achevé le mot, qu'elle se leva, et étant partie avec sa fille pour le lieu désigné, elle alla vers la divine dame Marie, et lui apprit l'état de sa fille. La divine Marie ayant entendu sa prière, lui donna un peu de l'eau dont elle avait lavé le corps de son fils Jésus et ordonna de la répandre sur le corps de la fille. Et lui ayant donné une petite bande des langes du Seigneur Jésus : Prenez, dit-elle, cette bande, et faites-la voir à votre ennemi chaque fois que vous le verrez : et elle les renvoya en paix.

XXXIV.

Lorsqu'elles l'eurent quittée et furent de retour dans leur ville, le temps auquel Sathan avait coutume de l'épouvanter approchait, et à la même heure ce maudit lui apparut sous la forme d'un grand dragon; la fille le voyant fut saisie de frayeur. O ma fille, dit sa mère, cessez de craindre, et laissez le approcher de vous; alors vous lui opposerez la bande que la dame Marie nous a donnée, et voyons ce qui en arrivera. Ainsi ce Sathan approchant en dragon terrible, le corps de la fille fut saisi d'une crainte effroyable; mais aussitôt qu'elle montra cette bande mise sur sa tête et déployée aux yeux, il sortait de la bande des flammes et des étincelles de feu qui s'élançaient contre le dragon. Ah! combien grand est ce miracle, qui arrivait à mesure que le dragon regardait la bande du Seigneur Jésus! car le feu en sortait et se répandait contre sa tête et ses yeux, de sorte qu'il s'écriait d'une voix forte (*a*) : Qu'ai-je *à faire* avec vous, ô Jésus, fils de Marie? Où fuirai-je *loin* de vous? Et étant tout effrayé et se retirant, il laissa la jeune fille. Ainsi il cessa de faire de la peine à cette jeune fille, qui chantait à Dieu des actions de grâces et des louanges, et avec elle tous ceux qui avaient été présens à ce miracle.

XXXV.

Dans ce même endroit était une autre femme dont le fils était tourmenté par Sathan. Il se (*b*) nommait Judas, et chaque fois que Sathan s'emparait de lui, il mordait tous ceux qui étaient présens; et s'il ne trou-

(*a*) *Marc.*, 1, v. 24. *Luc.*, 4, v. 34, etc. — (*b*) *Luc.*, 22, v. 3; et *Johan.*, 13, v. 27.

vait personne devant lui, il se mordait les mains et les autres membres. La mère de ce misérable entendant donc parler de la divine Marie et de son fils Jésus, se leva promptement; et ayant pris son fils Judas dans ses bras, elle le porta vers la dame Marie. Cependant Jacques et Joses (*c*) venaient d'emmener le Seigneur enfant Jésus pour jouer avec les autres enfans; et étant sortis de la maison, ils s'étaient assis, et avec eux le Seigneur Jésus. Or Judas le possédé s'approchait, et s'asseyant à la droite de Jésus, comme Sathan le tourmentait suivant la coutume, il tâchait de mordre le Seigneur Jésus, et ne pouvant pas l'atteindre, il le frappait au côté droit; de sorte que Jésus pleurait. Et à la même heure Sathan fuyant, sortit de cet enfant sous la forme d'un chien enragé. Or cet enfant qui frappa Jésus, et duquel Sathan sortit sous la forme d'un chien, fut Judas Ischariotes, qui le livra aux Juifs; et les Juifs percèrent d'une lance ce même côté où Judas l'avait frappé.

XXXVI.

Lors donc que le Seigneur Jésus eut sept ans accomplis, un certain jour qu'il était avec d'autres enfans ses camarades du même âge, lesquels en jouant fesaient différentes figures avec de la terre, des ânes, des bœufs, des oiseaux, et autres semblables; et chacun vantant son ouvrage, tâchait de l'élever au-dessus de celui des autres. Alors le Seigneur Jésus disait aux enfans : Pour moi j'ordonnerai aux figures que j'ai faites qu'elles marchent. Ces enfans lui demandant s'il était le fils du Créateur, le Seigneur Jésus leur commandait qu'elles marchassent; et à la même heure elles sautaient, et

(*c*) Deux fils de Joseph, frères de Jésus. *Voy.* l'article XVI du *Protévangile de Jacques*, note (*g*), pag. 551.

lorsqu'il leur ordonnait de revenir, elles revenaient. Il avait aussi fait des figures d'oiseaux et de moineaux, lesquelles, lorsqu'il leur ordonnait de voler, volaient, et s'arrêtaient lorsqu'il le leur commandait; que s'il leur présentait à manger et à boire, elles mangeaient et buvaient. Lorsque ensuite les enfans se furent en allés et eurent rapporté ces choses à leurs parens, leurs pères leur disaient : Gardez-vous, ô mes enfans, d'aller davantage avec lui, parce qu'il est sorcier; fuyez-le et l'évitez, et dès ce moment ne jouez jamais avec lui.

XXXVII.

Un certain jour aussi le Seigneur Jésus, jouant et courant avec des enfans, passait devant la boutique d'un teinturier, dont le nom était Salem; et il y avait dans sa boutique plusieurs pièces d'étoffe des citoyens de cette ville, qu'ils voulaient faire teindre de diverses couleurs. Le Seigneur Jésus étant donc entré dans la boutique du teinturier, prit tous ces morceaux d'étoffe et les jeta dans la chaudière de teinture. Salem étant de retour et voyant ses étoffes perdues, commença à crier très-fort, et à gronder le Seigneur Jésus, disant : Que m'avez-vous fait, ô fils de Marie ? vous avez fait tort à moi et à mes citoyens; car chacun demande la couleur qui lui convient, et vous êtes venu tout perdre. Le Seigneur Jésus répondait : De quelque pièce d'étoffe que vous vouliez changer la couleur, je vous la changerai; et aussitôt il commença à tirer de la chaudière les morceaux d'étoffe teints chacun de la couleur que le teinturier désirait, jusqu'à ce qu'il les eût tous sortis (*d*).

(*d*) Pline (liv. 35, c. 11) dit que les teinturiers d'Égypte savaient donner diverses couleurs aux étoffes, en les plongeant dans la même chaudière.

Les Juifs voyant ce prodige et ce miracle, glorifiaient Dieu.

XXXVIII.

Or Joseph, qui allait par toute la ville, menait avec lui le Seigneur Jésus, lorsqu'à cause de (*e*) son métier des personnes le demandaient pour leur faire des portes, ou des pots au lait, ou des cribles, ou des coffres; et le Seigneur Jésus l'accompagnait où qu'il allât. Et chaque fois qu'il arrivait à Joseph de faire quelque ouvrage trop long ou trop court, trop large ou trop étroit, le Seigneur Jésus étendait sa main contre, et cela s'arrangeait aussitôt comme Joseph le désirait; de sorte qu'il n'avait pas besoin d'achever aucun ouvrage de sa main, parce qu'il n'était pas fort entendu dans son métier.

XXXIX.

Or un certain jour Hérode, roi de Jérusalem, le fit venir, et lui dit: Joseph, je veux que vous me construisiez un trône de la mesure de ce lieu où j'ai coutume de m'asseoir. Joseph obéit, et mettant aussitôt la main à l'ouvrage, il demeura deux ans dans le palais, jusqu'à ce qu'il eût achevé la construction de ce trône. Et comme il le posait à sa place, il vit qu'il s'en manquait de chaque côté dix-huit pouces de la mesure fixée: ce qu'ayant vu, le roi se fâchait très-fort contre Joseph, et Joseph craignant la colère du roi, allait coucher sans souper, n'ayant rien goûté du tout. Alors le Seigneur Jésus lui demandant pourquoi il avait peur?

(*e*) *Marc.*, 6, v. 3, et *Matth.*, 13, v. 55. Justin, pag. 316 de son Dialogue avec Tryphon, dit que Jésus avait fait des charrues, des jougs et autres ouvrages. Théodoret (liv. 5, hist. c. 23) rapporte aussi que Libanius ayant demandé à son précepteur chrétien ce que fesait le charpentier, il lui répondit: Il fait une bière pour Julien.

parce que, dit Joseph, j'ai perdu un ouvrage auquel j'ai travaillé deux ans entiers. Et le Seigneur Jésus lui dit : Quittez la crainte et ne vous abattez pas l'esprit ; vous prendrez un des côtés de ce trône et moi l'autre, afin que nous le réduisions à la juste mesure. Et lorsque Joseph eut fait comme le Seigneur Jésus avait dit, et que l'un et l'autre tirait fortement de son côté, le trône obéit, et fut réduit à la juste mesure de ce lieu. Les assistans qui voyaient ce prodige en étaient étonnés, et glorifiaient Dieu. Or ce trône était fait de ce bois qui avait existé du temps de Soleiman (*f*) ; c'est-à-dire d'un bois marqueté de différentes formes et figures.

X L.

Un certain autre jour le Seigneur Jésus étant sorti dans la rue, et ayant vu des enfans qui s'étaient assemblés pour jouer, il se mêla dans la troupe. Ceux-ci l'ayant vu, comme ils se cachaient, pour qu'il les cherchât, le Seigneur Jésus vint à la porte d'une certaine maison, et demanda à des femmes qui étaient là, où ces enfans étaient allés? Et comme elles répondirent qu'il n'y avait personne là, le Seigneur Jésus reprit : Qui sont ceux que vous voyez dans le four ? Comme elles répondirent que c'étaient des chevreaux de trois ans, le Seigneur Jésus s'écria et dit : Sortez ici, chevreaux, vers votre pasteur. Et aussitôt les enfans sortaient semblables à des chevreaux, et bondissaient autour de lui ; ce que ces femmes ayant vu, elles furent fort étonnées, et la crainte et le tremblement les saisit. Tout d'un coup donc elles adoraient le Seigneur Jésus, et le priaient, disant : O notre Seigneur Jésus, fils de Marie, vous êtes véritablement ce bon pasteur d'Is-

(*f*) *Salomon.*

raël! (*g*) ayez pitié de vos servantes, qui se tiennent devant vous, et qui ne doutent point que vous, ô notre Seigneur, ne soyez venu pour guérir, mais non pas pour détruire (*h*). Ensuite, comme le Seigneur Jésus eut répondu que les enfans d'Israël étaient entre les peuples comme les Éthiopiens (*i*), les femmes disaient: Seigneur, vous connaissez toutes choses et rien ne vous est caché (*k*); maintenant donc nous vous prions, et nous demandons à votre douceur que vous rétablissiez ces enfans, vos serviteurs, dans leur premier état. Le Seigneur Jésus disait donc: Venez, enfans, afin que nous nous en allions et que nous jouions: et sur-le-champ, en présence de ces femmes, les chevreaux furent changés, et revinrent sous la forme d'enfans.

XLI.

Au mois d'Adar (*l*) Jésus assembla des enfans, et les rangea comme *étant leur* roi: car ils avaient étendu leurs habits (*m*) par terre pour qu'il s'assît dessus, et avaient mis sur sa tête une couronne de fleurs, et se tenaient à droite et à gauche comme des gardes se tiennent auprès d'un roi. Or si quelqu'un passait par ce chemin-là, ces enfans l'amenaient par force, disant: Venez ici, et adorez le roi, afin que vous fassiez un bon voyage.

XLII.

Cependant, tandis que ces choses se passaient, des hommes qui portaient un enfant dans une litière appro-

(*g*) *Joh.*, 10, v. 11. — (*h*) *Joh.*, 3, v. 17. — (*i*) *Jerem.*, 13, v. 23. — (*k*) *Joh.*, 2, v. 24, *seq.*; 16, v. 30; et 21, v. 17.

(*l*) C'est le 12e chez les Juifs; il répond à la fin de février et au commencement de mars.

(*m*) *Matth.*, 21, v. 8.

chaient. Car cet enfant était allé sur la montagne chercher du bois avec ses camarades, et y ayant trouvé un nid de perdrix, et y ayant porté la main pour en prendre les œufs, un malin serpent se glissant du milieu du nid, le piqua, de sorte qu'il implorait le secours de ses camarades, lesquels étant accourus promptement, le trouvèrent étendu par terre comme mort; et ses parens étaient venus, et, l'ayant enlevé, ils le reportaient à la ville. Étant donc parvenus à l'endroit où le Seigneur Jésus était assis comme un roi, et les autres enfans l'entouraient comme ses ministres, les enfans couraient au-devant de celui qui avait été mordu du serpent, et disaient à ses proches : Approchez, et saluez le roi. Mais comme ils ne voulaient pas approcher à cause de la tristesse où ils étaient plongés, les enfans les entraînaient malgré eux. Et quand ils furent venus auprès du Seigneur Jésus, il leur demandait pourquoi ils portaient cet enfant? Et comme ils répondaient qu'un serpent l'avait mordu, le Seigneur Jésus disait aux enfans : Allez avec nous, afin que nous tuions ce serpent. Or les parens de l'enfant demandant qu'on le laissât en aller, parce que leur enfant était à l'agonie de la mort, les enfans répondaient disant : N'avez-vous pas entendu ce que le roi a dit? Allons et tuons le serpent, et vous ne lui obéissez pas? Et ils fesaient ainsi rebrousser chemin à la litière. Et lorsqu'ils furent arrivés auprès du nid, le Seigneur Jésus disait aux enfans : Est-ce là le trou du serpent? Eux disant qu'oui, le serpent ayant été appelé par le Seigneur Jésus, paraissait aussitôt, et se soumettait à lui. Allez, lui dit-il, et sucez tout le venin que vous avez insinué à cet enfant. C'est pourquoi ce serpent se glissant vers l'enfant, enleva de nouveau tout son venin; et alors le Seigneur Jésus le maudit, pour qu'il mourût déchiré sur-le-champ; et il toucha l'enfant de sa main, pour

qu'il recouvrât sa première santé. Et comme il commençait à pleurer, Retenez vos larmes, lui dit le Seigneur Jésus; car vous serez bientôt mon disciple: et c'est *lui qui* est Simon le Cananéen, dont il est fait mention dans l'*Évangile* (*n*).

XLIII.

Un autre jour Joseph avait envoyé son fils Jacques au bois, et le Seigneur Jésus l'avait accompagné: et lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où il y avait du bois, et que Jacques eut commencé à en ramasser, voilà qu'une maligne vipère le mordit, de sorte qu'il commençait à pleurer et à crier. Jésus le voyant donc en cet état, s'approcha de lui, et souffla sur l'endroit où la vipère l'avait mordu, pour qu'il fût guéri sur-le-champ.

XLIV.

Un certain jour aussi que Jésus se trouvait parmi des enfans qui jouaient sur un toit, un des enfans, tombant d'en haut, mourut tout d'un coup. Or les autres enfans s'enfuyant, le Seigneur Jésus resta seul sur le toit, et lorsque les parens de cet enfant furent venus, ils disaient au Seigneur Jésus: Vous avez jeté notre fils à bas du toit. Mais lui le niant, ils criaient en disant: Notre fils est mort, et voilà celui qui l'a tué. Le Seigneur Jésus leur dit: Ne m'accusez pas d'une action dont vous ne pourrez nullement me convaincre; mais écoutez, interrogeons l'enfant lui-même, qu'il mette au jour la vérité. Alors le Seigneur Jésus descendant, se tint debout sur la tête de l'enfant, et d'une voix forte: Zeinun (*o*), dit-il, Zeinun, qui est-

(*n*) *Matth.*, 10, v. 4. — (*o*) Zenon.

est-ce qui vous a précipité du toit? Alors le mort répondant : Seigneur, dit-il, ce n'est pas vous qui m'avez jeté, mais c'est quelqu'un qui m'en a fait tomber. Et lorsque le Seigneur eut dit aux assistans qu'ils fissent attention à ses paroles, tous ceux qui étaient présens louaient Dieu pour ce miracle.

XLV.

Une fois la divine dame Marie avait ordonné au Seigneur Jésus de s'en aller, et de lui apporter de l'eau d'un puits. Lors donc qu'il fut allé puiser de l'eau, la cruche pleine se brisa en la tirant; mais le Seigneur Jésus étendant sa serviette, en ramassa l'eau et la portait à sa mère, laquelle étonnée d'une chose toute merveilleuse, tenait cependant cachées et conservait dans son cœur (*p*) toutes celles qu'elle avait vues.

XLVI.

Un autre jour le Seigneur Jésus se trouvait encore avec des enfans sur le bord de l'eau, et ils avaient détourné l'eau de ce ruisseau par des fossés, se construisant de petites piscines; et le Seigneur Jésus avait douze moineaux, et les avait arrangés, trois de chaque côté autour de la piscine. Or c'était un jour de sabbat; et le fils du Juif Hanani, s'approchant et les voyant agir de la sorte : Est-ce ainsi, dit-il, qu'un jour de sabbat vous faites des figures de terre? et accourant promptement il détruisait leurs piscines. Mais lorsque le Seigneur Jésus eut frappé des mains sur les moineaux qu'il avait faits, ils s'envolaient en criant. Ensuite le fils d'Hanani s'approchant aussi de la piscine de Jésus pour la détruire, son eau s'évanouit, et le

(*p*) *Luc.*, 2, v. 19.

Seigneur Jésus lui dit : Comme cette eau s'est évanouie, de même votre vie s'évanouira, et sur-le-champ cet enfant se dessécha.

XLVII.

Dans un autre temps, comme le Seigneur Jésus retournait le soir à la maison avec Joseph, il fut rencontré par un enfant qui courant rapidement, le heurta et le fit tomber. Le Seigneur Jésus lui dit : Comme vous m'avez poussé, de même vous tomberez, et ne vous releverez pas; et à la même heure l'enfant tomba et expira.

XLVIII.

Au reste, il y avait à Jérusalem un certain Zachée qui enseignait la jeunesse. Il disait à Joseph : Pourquoi, ô Joseph, ne m'envoyez-vous pas Jésus, pour qu'il apprenne les lettres? Joseph le lui promettait, et le rapportait à la divine Marie. Ils le menaient donc au maître qui aussitôt qu'il l'eut vu, lui écrivit un alphabet, et lui commanda qu'il dit aleph. Et lorsqu'il eut dit aleph, le maître lui ordonnait de prononcer beth. Le Seigneur Jésus lui repartit : Dites-moi premièrement la signification de la lettre aleph, et alors je prononcerai beth. Et comme le maître lui donnait des coups, le Seigneur Jésus expliquait les significations des lettres aleph et beth; de même quelles figures des lettres étaient droites, obliques, doublées, avaient des points, en manquaient, pourquoi une lettre précédait une autre; et il se mit à détailler et éclaircir plusieurs autres choses que le maître n'avait jamais ni entendues ni lues dans aucun livre. Ensuite le Seigneur Jésus dit au maître : Faites attention à ce que je vais dire : et il commença à réciter clairement et

distinctement aleph, beth, daleth, jusqu'à la fin de l'alphabet. Ce que le maître admirant : Je pense, dit-il, que cet enfant est né avant Noé : et se tournant vers Joseph : Vous m'avez, dit-il, donné à instruire un enfant plus savant que tous les maîtres. Il dit aussi à la divine Marie : Vous avez là un fils qui n'a besoin d'aucun enseignement.

XLIX.

Ils le menèrent ensuite à un autre maître qui, lorsqu'il le vit : Dites aleph, dit-il. Et lorsqu'il eut dit aleph, le maître lui commandait de prononcer beth. Le Seigneur Jésus lui répondit : Dites-moi premièrement la signification de la lettre aleph, et alors je prononcerai beth. Comme ce maître le frappait de la main, aussitôt sa main sécha et il mourut. Alors Joseph disait à la divine Marie : Dorénavant ne le laissez plus sortir de la maison, parce que qui que ce soit qui le contrarie, il est puni de mort.

L.

Et lorsqu'il eut douze ans, ils le menèrent à Jérusalem à la fête (*q*); et la fête passée, ils s'en retournaient : mais le Seigneur Jésus restait en arrière dans le temple, parmi les docteurs et les vieillards, et les savans des enfans d'Israël, à qui il fesait diverses questions sur les sciences, et répondait aux leurs. Car il leur disait : Le messie, de qui est-il fils (*r*)? Ils lui répondaient : Fils de David. Pourquoi donc, dit-il, l'appelle-t-il en esprit son Seigneur? quand il dit (*s*) : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, afin que je soumette vos ennemis aux*

(*q*) *Luc.*, 2, v. 42. — (*r*) *Matth.*, 22, v. 41. — (*s*) *Ps.* 110, v. 1.

traces de vos pieds. Alors un certain prince des maîtres l'interrogeait : Avez-vous lu des livres ? Et des livres, répondait le Seigneur Jésus, et les choses qui sont renfermées dans les livres; et il expliquait les livres et la loi, et les préceptes, et les statuts, et les mystères contenus dans les livres des prophètes, choses que l'entendement d'aucune créature n'a comprises. Ce maître disait donc : Pour moi, jusqu'à présent je n'ai vu ni entendu une telle science : que pensez-vous que sera cet enfant (*t*)?

LI.

Et comme il se trouvait là un philosophe savant dans l'astronomie, et qui demandait au Seigneur Jésus s'il avait étudié l'astronomie; le Seigneur Jésus lui répondait, et expliquait le nombre des sphères et des corps célestes, et leurs natures et opérations; l'opposition, l'aspect trine, quadrat, et sextil; leur progression et rétrogradation; enfin le comput et le pronostic, et autres choses que jamais la raison d'aucun homme n'a approfondies.

LII.

Il y avait aussi parmi eux un philosophe très-savant en médecine et en science naturelle, qui comme il demandait au Seigneur Jésus s'il avait étudié en médecine? lui, répondant, lui expliqua la physique et la métaphysique, l'hyperphysique et l'hypophysique, les vertus et les humeurs du corps et leurs effets; le nombre des membres et des os, des veines, des artères et des nerfs, aussi les tempéramens, le chaud et le sec, le froid et l'humide, et ceux qui en

(*t*) *Luc.*, I. v. 66.

dérivaient ; quelle était l'opération de l'ame sur le corps, ses sensations et ses vertus ; les facultés de parler, de se fâcher et de désirer ; enfin la congrégation et la dissipation, et autres choses que jamais l'entendement d'aucune créature n'a pénétrées. Alors ce philosophe se levait et adorait le Seigneur Jésus : O Seigneur Jésus, dit-il, désormais je serai votre disciple et votre serviteur.

LIII.

Comme ils s'entretenaient de ces choses et d'autres, la divine dame Marie arrivait, après avoir couru trois jours en le cherchant avec Joseph : et le voyant assis entre les docteurs (*u*), les interrogeant et leur répondant tour à tour, elle lui disait : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? voici que moi et votre père vous avons cherché avec une grande fatigue. Mais pourquoi, leur dit-il, me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas qu'il convient que je vaque dans la maison de mon père? Mais eux ne comprenaient pas les paroles qu'il leur disait. Alors les docteurs demandaient à Marie s'il était son fils? et elle disait qu'oui : O Marie, disaient-ils, que vous êtes heureuse d'avoir enfanté un tel fils! Or il retournait avec eux à Nazareth (*x*), et il leur obéissait en toutes choses. Et sa mère conservait toutes ses paroles dans son cœur. Et le Seigneur Jésus profitait en taille, et en sagesse, et en grâce devant Dieu et les hommes.

LIV.

Et depuis ce jour il commença à cacher ses miracles et ses secrets, et à s'appliquer à la loi, jusqu'à

(*u*) *Luc.*, 2, v. 46. — (*x*) *Luc.*, 2, v. 51.

ce qu'il eût trente ans accomplis (*y*); quand le père le déclara publiquement vers le Jourdain, par cette voix venue du ciel (*z*): Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me plais; le Saint-Esprit présent sous la forme d'une colombe blanche.

LV.

C'est là celui que nous adorons humblement, parce qu'il nous a donné l'essence et la vie, et nous a fait sortir du sein de nos mères (*a*); qui a pris un corps humain à cause de nous, et nous a rachetés, afin que la miséricorde éternelle nous environnât, et qu'il nous donnât sa grâce par sa libéralité, sa bienfesance, sa générosité, et sa bienveillance. A lui soit gloire et louange, et puissance et empire, depuis ce temps dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

Fin de tout l'*Évangile de l'enfance*, par le secours du Dieu suprême, suivant ce que nous avons trouvé dans l'original.

Enfin le quatrième Évangile apocryphe qui nous reste en entier est celui de Nicodéme, dont nous avons donné le préambule selon quelques manuscrits, ou la conclusion suivant d'autres, nº XXXVIII. *En voici donc actuellement la suite.*

(*y*) *Luc.*, 3, v. 23. — (*z*) *Luc.*, 3, v. 22. — (*a*) *Ps.* 139, v. 13.

ÉVANGILE

DU DISCIPLE NICODÈME (*).

De la passion et de la résurrection de notre maître et sauveur Jésus-Christ.

ARTICLE PREMIER.

Car Annas et Caïphas, et Summas, et Datam, Gamaliel, Juda, Lévi, Nephthalim, Alexandre, et Cyrus, et les autres Juifs, viennent vers Pilate au sujet de Jésus, l'accusant de plusieurs mauvaises accusations, et disant : Nous savons que Jésus est fils de Joseph le charpentier, né de Marie, et il dit qu'il est fils de Dieu (*a*) et roi; et non-seulement il dit cela, mais il veut détruire le sabbat (*b*) et la loi de nos pères. Les Juifs lui disent : Nous avons pour loi de ne point guérir un jour de sabbat; or il a guéri des boiteux, des sourds, des paralytiques, des aveugles, et des lépreux, et des démoniaques par de mauvaises pratiques. Pilate leur dit : Comment, par de mauvaises pratiques? Ils lui disent : Il est magicien; et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons, et qu'ils lui sont tous soumis (*c*). Pilate dit : Ce n'est point là chasser les démons par l'esprit immonde, mais par la vertu de Dieu (*d*). Et les Juifs disent à Pilate : Nous

(*) Appelé aussi les *Actes de Pilate*. Voy. ci-devant l'*avant-propos*, pag. 287.

(*a*) *Matth.*, 17, v. 11. — *Marc.*, 15, v. 2; et *Luc.*, 23, v. 2. — (*b*) *Matth.* 12. *Luc.*, 13, v. 18; et *Johan.*, 5, v. 18. — (*c*) *Matth.*, 9, v. 34, et 12, v. 14; et *Luc.*, 10, v. 17. — (*d*) *Matth.*, 12, v. 13. *Luc.*, 2, v. 20.

prions votre grandeur que vous le fassiez paraître devant votre tribunal, et entendez-le. Or Pilate, appelant un coureur, lui dit : Par quel moyen amènera-t-on le Christ? Mais le coureur sortant, et le connaissant, il l'adora, et étendit par terre un manteau qu'il portait à sa main, disant : Seigneur, marchez là-dessus, entrez, parce que le gouverneur vous demande. Mais les Juifs, voyant ce que fit le coureur, s'en plaignirent à Pilate, disant : Pourquoi ne l'avez-vous pas fait assigner par un huissier plutôt que par un coureur? Le coureur le voyant l'a adoré, et a étendu par terre le manteau qu'il tenait à la main, et lui a dit : Seigneur, le gouverneur vous demande. Pilate, appelant le coureur, lui dit : Pourquoi avez-vous fait cela? Le coureur lui dit : Lorsque vous m'envoyâtes de Jérusalem à Alexandrie (*e*), je vis Jésus monté sur une humble ânesse, et les enfans des Hébreux criaient *Hosanna*, tenant des rameaux dans leurs mains; mais d'autres étendaient leurs habits dans le chemin, disant : Sauvez-nous, vous qui êtes dans les cieux; béni celui qui vient au nom du Seigneur. Les Juifs crièrent donc contre le coureur, disant : A la vérité les enfans des Hébreux criaient en hébreu; mais vous qui êtes Grec, comment entendez-vous la langue hébraïque? Le coureur leur dit : J'ai interrogé quelqu'un des Juifs, et lui ai dit : Qu'est-ce que ces enfans crient en hébreu? Et il me l'a expliqué, disant : Ils crient *Hosanna*, ce qui veut dire, ô Seigneur, rendez sain; ou bien, Seigneur, sauvez. Pilate leur dit : Mais vous, pourquoi attestez-vous les paroles que les enfans ont dites? en quoi le coureur a-t-il péché? et eux se turent. Le gouverneur dit au coureur : Sortez, et de quelque manière que ce soit, faites-le entrer. Mais le coureur sortant

(*e*) *Act.*, 4, v. 6.

fit comme la première fois, et lui dit : Seigneur, entrez, parce que le gouverneur vous demande. Jésus entra donc vers les porte-enseignes qui tenaient leurs étendards, et leurs têtes se courbèrent, et ils adorèrent Jésus; ce qui fit crier davantage les Juifs contre les porte-enseignes. Or Pilate dit aux Juifs : Vous n'approuvez pas que les têtes des étendards se sont courbées d'elles-mêmes, et ont adoré Jésus; mais comment criez-vous contre les porte-enseignes parce qu'ils se sont baissés et l'ont adoré? Eux dirent à Pilate : Nous avons vu que les porte-enseignes se sont inclinés et ont adoré Jésus. Mais le gouverneur appelant les porte-enseignes, il leur dit : Pourquoi avez-vous fait ainsi? Les porte-enseignes disent à Pilate : Nous sommes des hommes païens et serviteurs des temples; comment l'avons-nous adoré? mais comme nous tenions nos étendards, ils se sont courbés, et l'ont adoré. Pilate dit aux chefs de la synagogue : Choisissez vous-mêmes des hommes forts, et qu'ils tiennent les étendards, et voyons s'ils se courberont d'eux-mêmes. Les vieillards des Juifs voyant donc douze hommes très-forts, ils leur firent tenir les étendards, et paraître devant le gouverneur. Pilate dit au coureur : Faites sortir Jésus, et faites-le rentrer comme vous voudrez; et Jésus et le coureur sortirent du prétoire. Et Pilate appelant les premiers porte-enseignes, leur jurant par le salut de César que s'ils ne portent pas ainsi les étendards lorsque Jésus entrera, je couperai vos têtes. Et le gouverneur ordonna que Jésus entrât une seconde fois; et le coureur fit comme la première fois, et pria instamment Jésus de marcher sur son manteau; et il y marcha et entra. Mais comme Jésus entrait, les étendards se courbèrent et l'adorèrent.

II.

Or Pilate, voyant cela, fut saisi de crainte, et commença à se lever de son siége. Mais comme il pensait à se lever, l'épouse de Pilate, qui était éloignée, lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce juste (*f*), car j'ai beaucoup souffert à cause de lui cette nuit en songe. Les Juifs, entendant cela, dirent à Pilate : Ne vous avons-nous pas dit qu'il est magicien? voilà qu'il a envoyé ce songe à votre épouse. Mais Pilate, appelant Jésus, lui dit : Entendez-vous ce qu'ils déposent contre vous? et vous ne dites rien. Jésus lui répondit : S'ils n'avaient pas le pouvoir de parler, ils ne parleraient pas; mais parce que chacun a le pouvoir de parler bien ou mal, ils verront. Les vieillards des Juifs répondirent à Jésus : Que verrons-nous? La première chose que nous avons vue de vous, c'est que vous êtes né de la fornication. Secondement, qu'à votre naissance les enfans de Bethléem ont été massacrés. Troisièmement, que votre père et votre mère Marie s'enfuirent en Egypte, parce qu'ils n'avaient pas confiance au peuple. Quelques-uns des Juifs assistans, qui pensaient bien, disent : Nous ne disons pas qu'il est né de la fornication; le discours que vous tenez là n'est pas vrai, parce que le mariage s'est fait, comme le disent ceux mêmes qui sont de votre nation. Annas et Caïphas disent à Pilate : Il faut entendre toute la multitude qui crie qu'il est né de la fornication, et qu'il est magicien. Mais ceux qui nient qu'il soit né de la fornication sont des prosélytes et ses disciples. Pilate dit à Annas et Caïphas : Quels sont les prosélytes? Ils disent : Ils sont fils de païens, et maintenant ils sont

(*f*) *Matth.*, 27, v. 19.

devenus Juifs. Éliézer et Astérius, et Antoine, et Jacques, Caras (g) et Samuel, Isac et Phinées, Crippus et Agrippa, Annas et Judas disent : Nous ne sommes point prosélytes, mais nous sommes fils de Juifs, et nous disons la vérité, et nous avons assisté au mariage de Marie. Or Pilate, portant la parole aux douze hommes qui dirent cela, leur dit : Je vous conjure par le salut de César s'il n'est pas né de la fornication, ou si ce que vous avez dit est véritable. Ils disent à Pilate : Nous avons pour loi de ne point jurer parce que cela est péché : qu'ils jurent eux par le salut de César, que ce n'est pas comme nous avons dit, et nous sommes coupables de mort. Annas et Caïphas disent à Pilate : Ces douze ne nous croiront pas, parce que nous savons qu'il est né du crime, et qu'il est magicien; et il dit qu'il est fils de Dieu et roi, ce que nous ne croyons pas, et que nous craignons d'entendre. Pilate fesant donc sortir tout le peuple, excepté les douze hommes qui ont dit qu'il n'est pas né de la fornication, et ayant aussi fait retirer Jésus à l'écart, il leur dit : Pour quelle raison les Juifs veulent-ils faire mourir Jésus? Ils lui disent : Leur zèle vient de ce qu'il guérit le jour du sabbat. Pilate dit : C'est pour une bonne œuvre qu'ils veulent le faire mourir? Ils lui disent : Oui, seigneur.

III.

Pilate alors, rempli de colère, sortit du prétoire et dit aux Juifs : Je prends la terre à témoin que je ne trouve aucune faute en cet homme. Les Juifs disent à Pilate : S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions pas livré. Pilate leur dit : Prenez-le, vous,

(g) Cyrus.

et le jugez selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Il ne nous est permis de faire mourir personne. Pilate dit aux Juifs : Elle vous dit donc (*h*) : Ne tuez point, mais non pas à moi ? Et il entra une seconde fois dans le prétoire, et il fit venir Jésus seul, et lui dit : Êtes-vous le roi des Juifs ? Et Jésus répondant dit à Pilate : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? Pilate répondant dit à Jésus : Est-ce que je suis Juif moi ? la nation et les princes des prêtres vous ont livré à moi : qu'avez-vous fait ? Jésus répondant dit : Mon royaume n'est pas de ce monde : si mon royaume était de ce monde, mes ministres résisteraient, et je n'aurais pas été livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate dit : Vous êtes donc roi. Jésus répondit : Vous dites que je suis roi. Jésus dit encore à Pilate : Je suis né en cela, et je suis né pour cela, et je suis venu pour cela, afin que je rende témoignage à la vérité ; et tout homme qui est de la vérité entend ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Jésus dit : La vérité est du ciel. Pilate dit : La vérité n'est donc pas sur la terre ? Jésus dit à Pilate : Faites attention que la vérité est sur terre parmi ceux qui, pendant qu'ils ont le pouvoir de juger, se servent de la vérité, et rendent des jugemens justes.

IV.

Pilate laissant donc Jésus dans le prétoire, sortit dehors vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve pas une seule faute en Jésus. Les Juifs lui disent : Il a dit (*i*) : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. Pilate leur dit : Quel est ce temple dont il parle ? Les Juifs lui disent : Celui que Salomon

(*h*) *Exod.*, 20, v. 15. — (*i*) *Joh.*, 2, v. 20.

bâtit en quarante-six ans (*k*); il a dit *qu'il peut* le détruire et le rebâtir en trois jours. Et Pilate leur dit une seconde fois : Je suis innocent du sang de cet homme, vous verrez. Les Juifs lui disent : Que son sang *soit* sur nous et sur nos enfans. Pilate appelant les vieillards et les scribes, les prêtres et les lévites, il leur dit secrètement : Ne faites pas ainsi : je n'ai rien trouvé digne de mort dans votre accusation touchant la guérison des malades et la violation du sabbat. Les prêtres et les lévites disent à Pilate : Par le salut de César, si quelqu'un a blasphémé (*l*), il est digne de mort : or celui-ci a blasphémé contre le Seigneur. Le gouverneur fit une seconde fois sortir les Juifs du prétoire, et fesant venir Jésus il lui dit : Que vous ferai-je ? Jésus lui répondit : Ainsi qu'il est dit. Pilate lui dit : Comment est-il dit ? Jésus lui dit : Moïse et les prophètes ont annoncé ma passion et ma résurrection. Ce que les Juifs ayant appris, ils en furent irrités, et dirent à Pilate : Que voulez-vous entendre davantage le blasphème de cet *homme?* Pilate leur dit : Si ce discours vous paraît un blasphème, prenez-le, vous, et le citez à votre synagogue, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Notre loi décide que si un homme pèche contre un homme, il soit digne de recevoir quarante moins un *coup* (*m*); mais s'il a blasphémé contre le Seigneur, d'être alors lapidé. Pilate leur dit : Si ce discours est un blasphème, jugez-le vous-mêmes selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Notre loi nous ordonne (*n*) de ne tuer

(*k*) On trouve le même nombre dans l'*Évangile de saint Jean* (c. 2, v. 20), quoique Salomon l'eût bâti en sept ans (l. 3, *Reg.*, c. 6, v. 38), et qu'il eût été rebâti par Hérode en neuf ans et demi. (Josèphe, *Antiq.*, l. 15, chap. 14.)

(*l*) *Lévit.*, 24, v. 16. *Deut.*, 13, v. 10. — (*m*) II Corint. 11, v. 24. — (*n*) *Exod.*, 20, v. 15.

personne. Nous voulons qu'il soit crucifié, parce qu'il est digne de la croix. Pilate leur dit : Il n'est pas bon qu'il soit crucifié; mais châtiez-le (*o*) et le renvoyez. Or le gouverneur, regardant le peuple des Juifs qui l'environnait, vit plusieurs Juifs qui pleuraient, et il dit aux princes des prêtres des Juifs : Toute la multitude ne désire pas qu'il meure. Les vieillards des Juifs disent à Pilate : Nous ne sommes venus ici nous et toute la multitude, qu'afin qu'il meure. Pilate leur dit : Pourquoi mourra-t-il? Ils lui disent : Parce qu'il se dit être fils de Dieu et roi.

V.

Or un certain Nicodême, homme juif, se présenta devant le gouverneur, et dit : Je vous prie, juge miséricordieux, que vous daigniez m'entendre un instant. Pilate lui dit : Parlez. Nicodême dit : C'est moi qui ai dit aux vieillards des Juifs, et aux scribes, et aux prêtres et aux lévites, et à toute la multitude des Juifs dans la synagogue : Que cherchez-vous avec cet homme? Cet homme fait plusieurs prodiges bons et glorieux, tels qu'aucun homme sur la terre n'en a fait ou n'en fera, renvoyez-le, et ne lui faites *aucun* mal. S'il est de Dieu (*p*), ses prodiges subsisteront; mais s'il est des hommes, ils seront dissipés. De même que *quand* Moïse, envoyé de Dieu en Égypte, fit des prodiges que Dieu lui dit de faire devant Pharaon, roi d'Égypte; il y avait Jannès et Mambrès (*q*), magiciens, et ils firent par leurs enchantemens les prodiges qu'avait faits Moïse, mais non pas tous; et les prodiges que firent les magiciens n'étaient pas de Dieu, comme

(*o*) *Luc.*, 23, v. 16. — (*p*) *Act.*, 5, v. 38. — (*q*) II *Tim.*, 3, v. 8, on lit *Jambrès*.

vous savez, vous scribes et pharisiens : ils périrent eux qui les firent, et tous ceux qui les crurent (*r*). Et maintenant renvoyez cet homme, parce que les prodiges dont vous l'accusez sont de Dieu, et il n'est pas digne de mort. Les Juifs disent à Nicodême : Vous êtes devenu son disciple, et vous parlez pour lui. Nicodême leur dit : Est-ce que le gouverneur est aussi devenu son disciple, et qu'il parle pour lui ? est-ce qu'il ne tient pas sa dignité de César ? Or les Juifs frémissaient lorsqu'ils entendirent ces *paroles*, et grinçaient *les dents* contre Nicodême, et lui disaient : Recevez de lui la vérité, et ayez votre possession avec le Christ. Nicodême dit : Ainsi soit-il, que je la reçoive comme vous l'avez dit.

VI.

Un certain autre, sortant d'entre les Juifs, priait le gouverneur qu'il voulût entendre une parole. Le gouverneur dit : Dites tout ce que vous voulez dire. J'ai été couché pendant trente ans à Jérusalem, auprès de la piscine probatique (*s*), souffrant une grande infirmité, attendant la santé, qui revenait à l'arrivée de l'ange qui troublait l'eau selon le temps. Et celui qui descendait le premier dans l'eau après l'agitation de l'eau, était guéri de toute infirmité. Et Jésus m'y trouvant languissant, me dit : Voulez-vous être guéri ? Et je répondis : Seigneur, je n'ai pas un homme qui me mette dans la piscine, lorsque l'eau aura été troublée. Et il me dit : Levez-vous, prenez votre lit, et marchez. Étant guéri sur-le-champ, je pris mon lit et je marchai. Les Juifs disent à Pilate : Seigneur gouverneur, demandez-lui quel jour c'était quand ce languissant

(*r*) *Act.*, 5, v. 37. — (*s*) *Joh.* 5.

fut guéri. Le languissant guéri dit : Le sabbat. Les Juifs disent à Pilate : N'est-ce pas ainsi que nous vous avons appris qu'il guérit dans le sabbat, et qu'il chasse les démons par le prince des démons? Et un certain autre Juif sortant, dit (*t*) : J'étais aveugle, j'entendais les voix, et ne pouvais voir personne; et comme Jésus eut passé, j'entendis la troupe qui passait, et je demandai ce que c'était. Et ils me dirent que Jésus passait. Et je criai, disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Et s'arrêtant, il me fit conduire vers lui, et me dit : Que voulez-vous? Et je dis : Seigneur, que je voie. Et il me dit : Regardez; et aussitôt je vis, et je le suivis plein de joie et rendant grâces. Et un autre Juif sortant, dit : J'étais lépreux, et il m'a guéri d'une seule parole, disant : Je veux (*u*), soyez guéri; et tout d'un coup je fus guéri de la lèpre. Et un autre Juif sortant, dit : J'étais courbé (*x*), et il m'a redressé d'une parole.

VII.

Et une certaine femme (*y*), nommée Véronique, dit : J'avais une perte de sang depuis douze ans, et j'ai touché la frange de son vêtement, et aussitôt le flux de mon sang s'est arrêté. Les Juifs disent : Nous avons une loi (*z*) qu'une femme n'est pas reçue en témoignage. Et un certain Juif, après autres choses, dit : J'ai vu Jésus (*a*) être invité à des noces avec ses disciples, et le vin manquer à Cana de Galilée; et lorsque le vin eut manqué, il ordonna à ceux qui servaient, de remplir d'eau six cruches qui étaient là; et ils les

(*t*) *Marc.*, 10, v. 40. — (*u*) *Matth.*, 8, v. 3.
(*x*) *Luc.*, 13, v. 12, dit que c'était une femme.
(*y*) *Matth.*, 9, v. 20, ne dit pas son nom.
(*z*) *Selde*, l. 2 *de Synedr.*, ch. 13, n° 11. — (*a*) *Joh.*, 2.

remplirent jusqu'au bord. Et il les bénit et changea l'eau en vin; et toutes sortes de gens en burent en admirant ce prodige. Et un autre Juif se présenta dans le milieu, et dit : J'ai vu Jésus (*b*) à Capharnaüm enseigner dans la synagogue. Et un certain homme était dans la synagogue ayant le démon, et il s'écria, disant : Laissez-moi. Qu'y a-t-il entre nous et vous, Jésus de Nazareth? Vous êtes venu nous perdre. Je sais que vous êtes le saint de Dieu. Et Jésus le reprit, et lui dit : Taisez-vous, esprit immonde, et sortez de cet homme. Et aussitôt il en sortit, et ne lui fit aucun mal. Et un certain pharisien dit ces *paroles* : J'ai vu qu'une grande troupe (*c*) est venue vers Jésus, de Galilée et de la Judée, et des bords de la mer, et de plusieurs régions en deçà du Jourdain; et plusieurs infirmes venaient à lui, et il les guérissait tous (*d*). Et j'ai entendu les esprits immondes (*e*) criant et disant : Vous êtes le fils de Dieu. Et Jésus les menaçait fortement, pour qu'ils ne le fissent pas connaître.

VIII.

Après cela, un certain nommé Centurion (*f*) dit : J'ai vu Jésus à Capharnaüm, et je l'ai prié, disant : Seigneur (*g*), mon enfant est couché paralytique à la maison. Et Jésus me dit : Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru; et l'enfant fut guéri à l'heure même. Ensuite un certain prince (*h*) dit : J'avais un fils à Capharnaüm qui se mourait; et lorsque j'appris que Jésus arrivait en Galilée, j'allai et le priai qu'il descendît dans ma maison et qu'il guérît mon fils, car

(*b*) *Marc.*, 1, v. 23.— (*c*) *Marc.*, 3, v. 7.— (*d*) *Matth.*, 12, v. 15. — (*e*) *Marc.*, 3, v. 11. — (*f*) *Matth.*, 8, v. 5, dit que *centurion* était le nom de son office. — (*g*) *Luc.*, 7, v. 2, dit mon serviteur. — (*h*) *Joh.*, 4, 46.

il commençait à mourir. Et il me dit : Allez, votre fils est vivant; et mon fils fût guéri à l'heure même. Et plusieurs autres d'entre les Juifs, tant hommes que femmes, crièrent, disant : Celui-là *est* véritablement le fils de Dieu, puisqu'il guérit tous les maux d'une seule parole, et que les démons lui sont soumis en toutes choses. Quelques-uns d'eux disent : Cette puissance n'est que de Dieu. Pilate dit aux Juifs : Pourquoi les démons ne se soumettent-ils pas à vous qui enseignez? Quelques-uns d'entre eux disent : Cette puissance n'est que de Dieu, pour que les démons soient soumis. Mais d'autres dirent à Pilate (*i*) : Parce qu'il a fait sortir du tombeau Lazare mort depuis quatre jours. Le gouverneur, entendant ces *choses*, dit, tout effrayé, à la multitude des Juifs : Que vous servira-t-il de répandre le sang innocent?

IX.

Et Pilate fesant venir Nicodême et les douze hommes qui dirent qu'il n'était pas né de la fornication, il leur dit : Que ferai-je, parce qu'il se fait une sédition dans le peuple? Ils lui disent : Nous ne savons pas; que ceux qui excitent la sédition voient eux-mêmes. Pilate, fesant revenir une seconde fois la multitude, leur dit : Vous savez que c'est votre coutume, le jour des azymes (*k*), que je vous délivre un prisonnier; j'ai un insigne prisonnier (*l*) homicide, qui se nomme Barrabas, et Jésus qui s'appelle Christ, en qui je ne trouve aucune cause de mort. Lequel donc de ces deux voulez-vous que je vous délivre? Ils crièrent tous, disant : Délivrez-nous Barrabas. Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui s'appelle le Christ? Ils disent tous : Qu'il soit crucifié. Ils crièrent une seconde fois, disant

(*i*) *Joh.*, 11. — (*k*) *Joh.*, 18, v. 19. — (*l*) *Matth.*, 27, v. 16.

à Pilate (*m*) : Vous n'êtes pas ami de César si vous le délivrez, parce qu'il a dit qu'il est fils de Dieu et roi : est-ce peut-être parce que vous voulez que ce soit lui et non César ? Alors Pilate, rempli de fureur, leur dit : Votre nation a toujours été séditieuse, et vous avez été contraires à ceux qui vous ont fait du bien. Les Juifs répondirent : Qui sont ceux qui ont été pour nous ? Pilate leur dit (*n*) : Votre Dieu qui vous a tirés de la dure servitude des Égyptiens, et vous a fait traverser la mer Rouge à pied sec, et vous a nourris dans le désert avec la manne et la chair des cailles, et a produit de l'eau de la pierre, et vous a donné une loi du ciel : et en toutes choses vous avez irrité votre Dieu, et vous avez cherché à vous faire un veau jeté en fonte, et vous avez adoré, et vous avez immolé, et vous avez dit : Israël, ce sont là tes dieux, qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. Et votre Dieu a voulu vous perdre : et (*o*) Moïse a prié pour vous afin que vous ne mourussiez pas ; et votre Dieu l'a écouté, et il vous a remis votre péché. Ensuite, étant irrités, vous avez voulu tuer (*p*) vos prophètes Moïse et Aaron, quand ils s'enfuirent dans le tabernacle ; et vous avez toujours murmuré contre Dieu et ses prophètes. Et, se levant de son tribunal, il voulut sortir dehors. Mais tous les Juifs crièrent : Nous savons que César est roi, *et* non Jésus..... (*q*) Car quand il naquit, alors des mages vinrent et lui offrirent des présens. Ce qu'Hérode ayant appris, il fut fort troublé, et il voulut le faire mourir. Ce que son père ayant connu, il s'enfuit en Égypte avec sa mère Marie. Hérode, lorsqu'il eut appris qu'il était né, voulut le faire mourir, et il envoya massacrer tous les enfans qui étaient nés

(*m*) *Joh.*, 19, v. 12. — (*n*) *Act.*, 7. — (*o*) *Exod.*, 32, v. 31. — (*p*) *Num.* 14.

(*q*) Il semble qu'il manque ici une phrase. *Matth.*, 2.

à Bethléem, et dans tous ses environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Pilate, entendant ces paroles, craignit; et le silence étant fait dans le peuple qui criait, il dit à Jésus (*r*) : Vous êtes donc roi? Tous les Juifs disent à Pilate : C'est là celui qu'Hérode cherchait à faire mourir. Or Pilate, prenant de l'eau (*s*), lava ses mains devant le peuple, disant : Je suis innocent du sang de ce juste, vous n'avez qu'à voir. Et les Juifs répondirent disant : Que son sang *soit* sur nous et sur nos enfans. Alors Pilate fit amener Jésus devant lui, et lui dit ces paroles : Votre nation vous a réprouvé en qualité de roi. C'est pourquoi, moi Hérode (*t*), j'ordonne que vous soyez flagellé selon les statuts des premiers princes, et que vous soyez d'abord lié, et pendu en croix dans le lieu où vous avez été arrêté, et deux méchans avec vous, dont les noms sont Dimas et Gestas.

X.

Et Jésus sortit du prétoire, et deux larrons avec lui. Et lorsqu'ils furent arrivés au lieu qui s'appelle Golgotha (*u*), ils le dépouillent de son vêtement, et le ceignent d'un linge, et mettent une couronne d'épines sur sa tête, et lui donnent un roseau dans sa main. Et ils pendent pareillement les deux larrons avec lui, Dimas à sa droite, et Gestas à sa gauche. Or Jésus dit : Mon père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Et ils partagèrent ses vêtemens en jetant le sort sur sa robe. Et les peuples se tinrent *là ;* et les princes des prêtres, et les vieillards des Juifs le raillaient, disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve à présent lui-même, s'il peut. S'il est fils de Dieu, qu'il descende maintenant de la croix. Or les soldats se mo-

(*r*) *Joh.*, 18, v. 37. — (*s*) *Matth.*, 27, v. 24. — (*t*) *Matth.*, 26, v. 27, dit Pilate. — (*u*) *Matth.*, 27, v. 33.

quaient de lui; et, prenant du vinaigre et du fiel, ils lui présentaient à boire et lui disaient : Si vous êtes le roi des Juifs, délivrez-vous vous-même. Mais le soldat Longin prenant une lance, ouvrit son côté; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Or Pilate mit sur la croix un écriteau en lettres hébraïques, et latines, et grecques, contenant ces *paroles :* Celui-ci est le roi des Juifs. Mais un des deux larrons qui étaient crucifiés avec Jésus, nommé Gestas, dit à Jésus : Si vous êtes le Christ, délivrez-vous vous-même, et nous *aussi*. Mais le larron qui était pendu à sa droite, nommé Dimas, répondant, le reprit, et dit : Ne craignez-vous pas Dieu, vous qui êtes *du nombre* des condamnés dans ce jugement? Pour nous, c'est avec raison et avec justice que nous avons reçu la récompense de nos actions; mais ce Jésus, quel mal a-t-il fait? Et après cela il dit en soupirant : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez venu dans votre royaume. Mais Jésus répondit, et lui dit : En vérité, je vous dis que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.

XI.

Or il était près de la sixième heure, et les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Mais le soleil s'obscurcissant, voilà que le voile du temple se fendit depuis le haut jusqu'en bas, et les pierres se fendirent, et les monumens furent ouverts, et plusieurs corps des saints, qui sont morts, ressuscitèrent. Et environ la neuvième heure, Jésus s'écria à haute voix, disant : *Hely, Hely, lamma sabacthani;* ce qu'on a interprété, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? Et après cela, Jésus dit : Mon père, je recommande mon esprit en vos mains. Et disant cela il rendit l'esprit. Mais le centu-

rion voyant que Jésus, en criant ainsi, avait rendu l'esprit, glorifia Dieu, et dit: Véritablement cet homme était juste. Et tous *ceux du* peuple qui étaient présens furent grandement troublés à ce spectacle; et considérant ce qui s'était passé, ils frappèrent leurs poitrines, et alors ils revenaient à la ville de Jérusalem. Le centurion, venant vers le gouverneur, lui rapporta tout ce qui s'était passé. Et lorsque le gouverneur eut appris tout ce qui s'était passé, il fut très-chagrin; et, fesant assembler tous les Juifs à la fois, il leur dit: Avez-vous vu les signes qui ont paru au soleil, et tous les autres *prodiges* qui sont arrivés tandis que Jésus mourait? Ce que les Juifs ayant entendu, ils répondirent au gouverneur: L'éclipse est arrivée selon la vieille coutume. Or tous ceux de sa connaissance se tenaient de loin, de même que les femmes qui avaient suivi Jésus de la Galilée, en regardant ces choses. Et voici un certain homme d'Arimathie, nommé Joseph (*x*), lequel Joseph était aussi disciple, en cachette cependant, à cause de la crainte des Juifs; il vint au gouverneur, et pria le gouverneur qu'il lui permît qu'il enlevât le corps de Jésus de la croix. Et le gouverneur le permit. Or Nicodême vint apportant avec soi un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres; et ils descendirent en pleurant, Jésus de la croix, et l'enveloppèrent dans des linges avec des aromates, comme les Juifs ont coutume d'ensevelir, et ils le mirent dans un monument neuf que Joseph avait construit, et qu'il avait fait tailler dans la pierre, dans lequel aucun homme n'avait été mis, et ils roulèrent une grande pierre à la porte de la caverne.

XII.

Or les Juifs injustes apprenant qu'il a demandé le

(*x*) *Joh.*, 19, v. 38.

corps de Jésus et qu'il l'a enseveli, cherchaient et Nicodême et ces douze hommes qui ont dit devant le gouverneur qu'il n'est pas né de la fornication, et les autres bons qui avaient déclaré ses bonnes œuvres. Or, tous s'étant cachés à cause de la crainte des Juifs, le seul Nicodême se montra à eux quand ils entrèrent dans la synagogue. Et les Juifs lui dirent : Et vous, comment avez-vous osé entrer dans la synagogue, parce que vous étiez sectateur du Christ? Que sa part soit avec vous dans le siècle à venir. Et Nicodême répondit : Ainsi soit-il ; que cela soit ainsi, que ma part soit avec lui dans son royaume. Joseph pareillement, lorsqu'il fut monté vers les Juifs, il leur dit : Pourquoi êtes-vous irrités contre moi, parce que j'ai demandé à Pilate le corps de Jésus? Voilà que je l'ai mis dans mon monument, et je l'ai enveloppé dans un suaire propre, et j'ai placé une grande pierre à la porte de la caverne : pour moi, j'ai bien agi à son égard, au lieu que vous avez mal agi envers le juste pour le crucifier ; mais vous l'avez abreuvé de vinaigre, et vous l'avez couronné d'épines, et vous l'avez déchiré de verges, et vous avez fait des imprécations sur son sang. Les Juifs entendant cela eurent l'esprit chagrin et troublé. Ils se saisirent de Joseph et le firent garder avant le jour du sabbat jusqu'après le jour des sabbats ; et ils lui dirent : Reconnaissez qu'à cette heure il ne convient pas de vous faire aucun mal jusqu'au premier jour du sabbat. Mais nous savons que vous ne serez pas digne de la sépulture, mais nous donnerons vos chairs aux volatiles du ciel et aux bêtes de la terre. Joseph répondit : Ce discours est semblable à l'orgueilleux Goliath, qui insulta le Dieu vivant envers saint David (*y*). Mais vous, savez-vous, scribes et docteurs,

(*y*) *Sam.*, 17, v. 27.

que Dieu dit par le prophète (*z*) : A moi la vengeance, et je rendrai le mal dont vous me menacez seulement. Dieu, que vous avez pendu en croix, est *assez* puissant pour m'arracher de votre main. Tout le crime viendra sur vous. Car lorsque le gouverneur a lavé ses mains, il a dit (*a*) : Je suis pur du sang de ce juste. Et vous répondant, vous avez crié : Que son sang soit sur nous et sur nos enfans. Puissiez-vous, comme vous avez dit, périr à jamais ! Mais les Juifs, entendant ces discours, en furent très-irrités. Et, se saisissant de Joseph, ils l'enfermèrent dans une chambre où il n'y avait point de fenêtre. Annas et Caïphas mirent le scellé à la porte sur la clef, y posèrent des gardes, et tinrent conseil avec les prêtres et les lévites pour faire une assemblée générale après le jour du sabbat. Et ils pensèrent de quelle mort ils feraient mourir Joseph. Cela étant fait, les princes Annas et Caïphas ordonnèrent qu'on amenât Joseph. Toute l'assemblée, entendant ces choses, fut saisie d'admiration, parce qu'ils trouvèrent la clef de la chambre scellée (*b*), et ne trouvèrent pas Joseph. Annas et Caïphas s'en allèrent.

XIII.

Comme tous admiraient ces choses, voici qu'un des soldats qui gardaient le sépulcre, dit dans la synagogue : Que comme nous gardions le monument de Jésus, il s'est fait un tremblement de terre (*c*), et nous avons vu l'ange de Dieu; comment il a roulé la pierre du monument, et il était assis dessus, et son regard était comme la foudre, et son vêtement comme la neige. Et nous sommes devenus comme morts de peur. Et nous

(z) *Deut.*, 32, v. 35. — (*a*) *Matth.*, 27, v. 24. — (*b*) *Act.*, 5, 18 et 23. — (*c*) *Matth.*, 28, v. 2.

avons entendu l'ange disant aux femmes *qui étaient venues* au sépulcre de Jésus : Ne craignez point; je sais que vous cherchez Jésus crucifié; il est ressuscité ici, comme il l'a prédit. Venez et voyez le lieu où il avait été mis, et allez vite dire à ses disciples, qu'il est ressuscité des morts, et il vous précédera en Galilée, c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Et les Juifs, fesant venir tous les soldats qui avaient gardé le tombeau de Jésus, ils leur dirent : Quelles sont ces femmes à qui l'ange a parlé? pourquoi ne les avez-vous pas arrêtées? Les soldats répondant dirent : Nous ne savons ce qu'ont été ces femmes, et nous sommes devenus comme morts par la crainte de l'ange; et comment aurions-nous pu arrêter ces femmes? Les Juifs leur dirent : Le Seigneur est vivant parce que nous ne vous croyons pas. Les soldats répondant dirent aux Juifs : Vous avez vu et entendu Jésus qui fesait de si grands miracles, et vous ne l'avez pas cru, comment pourriez-vous nous croire? Vous avez certes bien dit : Le Seigneur est vivant, et le Seigneur est véritablement vivant. Nous avons appris que vous avez enfermé Joseph, qui ensevelit le corps de Jésus, dans une chambre dont vous aviez scellé la clef, et l'ouvrant vous ne l'avez pas trouvé. Donnez-nous donc Joseph que vous avez gardé dans une chambre, et nous vous donnerons Jésus, que nous avons gardé dans le sépulcre. Les Juifs répondant dirent : Nous vous donnerons Joseph, donnez-nous Jésus. Joseph est dans sa ville d'Arimathie. Les soldats répondant dirent : Si Joseph est dans Arimathie, Jésus est en Galilée, comme nous l'avons appris de l'ange qui le disait aux femmes. Les Juifs, entendant ces choses, craignirent, disant en eux-mêmes : Certes, tous ceux qui entendront ces discours croiront en Jésus. Et rassemblant beaucoup d'argent, ils le donnèrent

aux soldats, disant : Dites que, comme vous dormiez, les disciples de Jésus sont venus la nuit, et ont dérobé le corps de Jésus. Et si cela est rapporté à Pilate le gouverneur, nous répondrons pour vous, et nous vous mettrons en sûreté. Or les soldats, en recevant ainsi, dirent comme les Juifs le leur avaient ordonné, et leur discours se divulgua partout.

XIV.

Or un certain prêtre nommé Phinées, et Ada, maître d'école, et un lévite nommé Agée, ces trois vinrent de Galilée à Jérusalem, et dirent aux princes des prêtres et à tous ceux qui étaient dans les synagogues : Ce Jésus que vous avez crucifié, nous l'avons vu parlant avec ses onze disciples, étant assis au milieu d'eux sur la montagne (*d*) des Oliviers, et leur disant : Allez dans tout le monde, prêchez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et (*e*) celui qui aura cru et aura été baptisé, sera sauvé. Et lorsqu'il eut dit ces paroles à ses disciples, nous l'avons vu qui montait au ciel. Et les princes des prêtres, et les vieillards et les lévites entendant cela, dirent à ces trois hommes : Rendez (*f*) gloire au Dieu d'Israël, et confessez-lui si ce que vous avez vu et entendu est vrai. Mais eux répondant dirent : Le Seigneur de nos pères est vivant, le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, comme nous avons entendu Jésus parler avec ses disciples, et comme nous l'avons vu monter au ciel; ainsi nous vous disons la vérité. Et ces trois hommes répondant dirent (*g*) : ..... Et ajoutant ces paroles, ces trois

(*d*) *Matth.*, 28, v. 16. — (*e*) *Marc.*, 16, v. 16 et 19. — (*f*) *Jos.*, 7, v. 19. — (*g*) Il semble qu'il manque ici quelques paroles.

hommes dirent : Nous pécherons, si nous ne disons pas les paroles que nous avons entendues de Jésus, et que nous l'avons vu monter au ciel. Aussitôt les princes des prêtres se levant, tenant la loi du Seigneur, ils jurèrent contre eux, disant : N'annoncez plus désormais les paroles que vous avez dites de Jésus, et ils leur donnèrent beaucoup d'argent. Et ils envoyèrent avec eux d'autres hommes, pour les conduire jusque dans leur contrée; afin qu'ils ne s'arrêtassent point à Jérusalem. Tous les Juifs s'assemblèrent donc, et firent entre eux une grande lamentation, disant : Quel est ce prodige qui s'est fait à Jérusalem? Mais Annas et Caïphas les consolant, dirent : Est-ce que nous devons croire les soldats qui ont gardé le monument de Jésus, qui nous disent qu'un ange a roulé la pierre de la porte du monument? Peut-être que ce sont ses disciples qui le leur ont dit, et qui leur ont donné de l'argent pour le leur faire dire, et pour enlever le corps de Jésus. Or sachez qu'il ne faut croire en aucune manière à des étrangers, parce qu'ils ont reçu de nous beaucoup d'argent. Et ils ont dit à tout le monde comme nous leur avons dit de dire. Ou ils nous garderont la foi, ou aux disciples de Jésus.

XV.

Nicodême se levant donc dit : Vous parlez à propos, enfans d'Israël. Vous avez entendu tout ce qu'ont dit ces trois hommes jurant en la loi du Seigneur, lesquels ont dit : Nous avons vu Jésus parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, et nous l'avons vu monter au ciel. Et l'Écriture nous enseigne que le bienheureux prophète Élias (*h*) fut enlevé, et qu'Élisée

(*h*) IV. *Reg.*, c. 2.

interrogé par les fils des prophètes : Où est notre père Élias? leur dit qu'il a été enlevé. Et les fils des prophètes lui dirent : Peut-être l'esprit l'a-t-il enlevé dans les montagnes d'Israël. Mais choisissons des hommes avec nous, et, parcourant les montagnes d'Israël, peut-être le trouverons-nous. Et ils prièrent Élisée, et il marcha trois jours avec eux, et ils ne le trouvèrent point. Et maintenant, fils d'Israël, écoutez-moi, et envoyant des hommes dans les montagnes d'Israël, de peur que l'esprit n'ait enlevé Jésus, et peut-être nous le trouverons et nous ferons pénitence. Et le conseil de Nicodême plut à tout le peuple, et ils envoyèrent des hommes, et cherchant ils ne trouvèrent pas Jésus, et étant de retour ils dirent : En allant de côté et d'autre nous n'avons pas trouvé Jésus, mais nous avons trouvé Joseph dans sa ville d'Arimathie. Les princes et tous les peuples entendant ces choses se réjouirent et glorifièrent le Dieu d'Israël, parce qu'on a trouvé Joseph qu'ils ont enfermé dans une chambre, et qu'ils n'ont pas trouvé. Et fesant une grande assemblée les princes des prêtres dirent : Par quel moyen pouvons-nous faire venir Joseph à nous et parler avec lui? Et prenant un tome de papier, ils écrivirent à Joseph, disant : La paix soit avec vous et tous ceux qui sont avec vous. Nous savons que nous avons péché contre vous et contre Dieu. Daignez donc venir vers vos pères, parce que nous avons admiré votre délivrance. Nous savons que nous avons eu un mauvais dessein contre vous, et le Seigneur a pris soin de vous, et le Seigneur lui-même vous a délivré de notre dessein. Paix à vous, Joseph honorable, *de la part* de tout le peuple. Et ils choisirent sept hommes amis de Joseph, et ils leur dirent : Lorsque vous serez arrivés vers Joseph, saluez-le en paix en lui donnant la lettre. Et les hommes arrivant vers Joseph, le sa-

luant en paix, lui donnèrent le livret de la lettre. Et lorsque Joseph eut lu, il dit : Béni *soyez-vous*, Seigneur Dieu, qui m'avez délivré d'Israël, afin qu'il ne répandît pas mon sang. Béni *soyez-vous*, Seigneur Dieu, qui m'avez couvert de vos ailes : et Joseph les embrassa et les reçut dans sa maison. Mais un autre jour Joseph, montant son âne, marcha avec eux, et ils allèrent à Jérusalem. Et tous les Juifs l'ayant appris, ils lui coururent au-devant criant et disant : Paix à votre entrée, père Joseph. Auxquels répondant, il dit : Paix à tout le peuple. Et tous l'embrassèrent. Et Nicodême le reçut dans sa maison, fesant un grand festin (*i*). Mais un autre jour de préparation, Annas, Caïphas et Nicodême dirent à Joseph : Confessez au Dieu d'Israël, et manifestez-nous toutes choses sur lesquelles vous serez interrogé, parce que nous avons été fâchés de ce que vous avez enseveli le corps du Seigneur Jésus : vous enfermant dans une chambre nous ne vous avons pas trouvé, et nous avons été fort étonnés, et la crainte nous a saisis jusqu'à ce que nous vous avons reçu présent. Devant Dieu donc manifestez-nous ce qui s'est fait. Or Joseph répondant dit : Vous m'enfermâtes bien un jour de préparation vers le soir. Comme je fesais mon oraison le jour du sabbat à minuit, la maison fut suspendue par les quatre angles, et je vis Jésus comme un éclat de lumière, et je tombai par terre de frayeur. Mais Jésus, tenant ma main, m'éleva de terre, et une rosée me couvrit. Et essuyant ma face il m'embrassa, et me dit : Ne craignez point, Joseph, regardez-moi, et voyez que c'est moi (*k*). Je regardai donc, et je dis : Mon maître Élias. Et il me dit : Je ne suis pas Élias, moi, mais je suis Jésus de Nazareth, dont vous avez enseveli le corps.

(*i*) *Luc.*, 5, v. 29. — (*k*) *Luc.*, 24, v. 39.

Mais je lui dis : Montrez-moi le monument où je vous ai mis. Or Jésus, tenant ma main, me conduisit dans le lieu où je l'ai mis, et me montra le suaire et le lange dans lequel j'avais enveloppé sa tête. Alors je connus que c'est Jésus, et je l'adorai, et je dis (*l*) : Béni *soit* celui qui vient au nom du Seigneur. Mais Jésus, tenant ma main, me conduisit à Arimathie dans ma maison, et me dit : Paix à vous, et jusqu'au quarantième jour ne sortez pas de votre maison. Pour moi, je vais vers mes disciples.

XVI.

Lorsque les princes des prêtres et les autres prêtres et les lévites eurent entendu toutes ces choses, ils furent étonnés et tombèrent par terre comme morts sur leurs visages, et s'écriant entre eux, ils dirent : Quel est ce prodige qui s'est fait à Jérusalem? Nous connaissons le père et la mère de Jésus. Et un certain lévite dit : J'ai connu plusieurs *personnes* de sa parenté craignant Dieu, et offrant toujours dans le temple des hosties et des holocaustes avec des oraisons au Dieu d'Israël. Et lorsque le grand-prêtre Siméon le reçut, le tenant dans ses mains, il lui dit (*m*) : Maintenant, Seigneur, vous renvoyez votre serviteur en paix, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples. La lumière pour la révélation des nations et la gloire de votre peuple d'Israël. Pareillement le même Siméon bénit Marie, mère de Jésus, et lui dit : Je vous annonce touchant cet enfant qu'il a été mis pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs, et pour signe de contradiction. Et le glaive traversera

(*l*) *Matth.*, 23, v. 39. — (*m*) *Luc.*, 2, v. 22.

votre ame, et les pensées seront révélées de plusieurs cœurs. Alors tous les Juifs dirent : Envoyons à ces trois hommes qui dirent qu'ils l'avaient vu parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers. Cela étant fait, ils leur demandèrent qu'est-ce qu'ils avaient vu? Lesquels répondant dirent d'une voix : Le Seigneur Dieu d'Israël est vivant, parce que nous avons vu clairement Jésus parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, et montant au ciel. Alors Annas et Caïphas les séparèrent l'un de l'autre, et les interrogèrent séparément. Lesquels, confessant unanimement la vérité, dirent qu'ils avaient vu Jésus. Alors Annas et Caïphas dirent : Notre loi contient (*n*) : De la bouche de deux ou de trois témoins toute parole est assurée. Mais que disons-nous? le bienheureux Énoch plut à Dieu (*o*) et fut transporté par la parole de Dieu, et (*p*) la sépulture du bienheureux Moïse ne se trouve pas. Mais Jésus a été livré à Pilate, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, frappé d'une lance et crucifié, mort sur le bois et enseveli, comme l'honorable père Joseph a enseveli son corps dans un sépulcre neuf, et a témoigné qu'il l'a vu vivant. Et ces trois hommes ont témoigné qu'ils l'ont vu parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, et montant au ciel.

XVII.

Joseph donc se levant dit à Annas et Caïphas : C'est véritablement avec raison que vous admirez ce que vous avez entendu, que Jésus depuis sa mort a été vu vivant et montant au ciel. C'est véritablement admirable, parce que non-seulement il est ressuscité des

(*n*) *Deut.*, 17, v. 6. — (*o*) *Genes.*, 5, v. 24. — (*p*) *Deut.*, 34, v. 26.

morts, mais encore il a ressuscité les morts des monumens, et (*q*) ils ont été vus de plusieurs *personnes* à Jérusalem. Et maintenant écoutez-moi, parce que nous avons tous connu le bienheureux Siméon, grand-prêtre, qui reçut dans ses mains (*r*) l'enfant Jésus dans le temple. Et ce même Siméon a eu deux fils frères de père et de mère, et nous avons tous été à leur mort et à leur sépulture. Marchez donc et voyez leurs monumens, car ils sont ouverts, parce qu'ils sont ressuscités, et voilà qu'ils sont dans la ville d'Arimathie, vivant ensemble en oraisons. Quelques-uns les entendent criant, ne parlant cependant avec personne, mais se taisant comme des morts. Mais venez, allons vers eux avec tout honneur et modération, conduisons-les vers nous. Et si nous les conjurons, peut-être nous diront-ils quelques mystères touchant leur résurrection. Les Juifs entendant ces choses se réjouirent tous grandement : et Annas et Caïphas, Nicodême et Joseph, et Gamaliel, allant, ne les trouvèrent pas dans leur sépulcre, mais marchant dans la ville d'Arimathie, ils les trouvèrent à genoux appliqués en oraison. Et les embrassant avec toute vénération et crainte de Dieu, ils les conduisirent à Jérusalem dans la synagogue. Et ayant fermé les portes, prenant la loi du Seigneur et la mettant dans leurs mains, ils les conjurèrent par le Dieu Adonaï, et le Dieu d'Israël, qui par la loi et les prophètes a parlé à nos pères, disant : Si vous croyez que c'est Jésus même qui vous a ressuscités des morts, dites-nous ce que vous avez vu, et comment vous êtes ressuscités des morts. Charinus et Lenthius, entendant cette conjuration, tremblèrent du corps, et troublés du cœur ils gémirent. Et regardant ensemble vers le ciel, ils firent un signe de croix

(*q*) *Matth.*, 27, v. 53. — (*r*) *Luc.*, 2, v. 28.

sur leurs langues avec leurs doigts. Et aussitôt ils parlèrent ainsi, disant : Donnez-nous à chacun des tomes de papier, et nous vous écrirons tout ce que nous avons vu. Et ils leur donnèrent, et s'asseyant ils écrivirent chacun disant :

XVIII.

Seigneur Jésus et Dieu père, résurrection et vie des morts, permettez-nous de dire vos mystères que nous avons vus après la mort de votre croix, parce qu'on nous a conjurés par vous. Car vous avez défendu à vos serviteurs de rapporter les secrets de votre divine majesté, que vous avez faits dans les enfers. Or comme nous étions placés avec nos pères dans le profond de l'enfer, dans l'obscurité des ténèbres, tout-à-coup une couleur d'or du soleil et une lumière rougeâtre *nous* a éclairés, et aussitôt Adam, le père de tout le genre humain, avec tous les patriarches et prophètes ont tressailli, disant : Cette lumière est l'auteur de la lumière éternelle, qui nous a promis de nous transmettre une lumière coéternelle. Et le prophète Jésaïas s'est écrié, et a dit : C'est là la lumière du père et du fils de Dieu, comme j'ai prédit lorsque j'étais vivant sur la terre (*s*) : la terre de Zabulon et la terre de Nephthalim au-delà du Jourdain ; le peuple qui marche dans les ténèbres a vu une grande lumière : et la lumière est levée à ceux qui habitent dans la région de l'ombre de la mort. Et maintenant elle est arrivée et a brillé pour nous qui étions assis dans la mort. Et comme nous tressaillions tous de joie dans la lumière qui a brillé sur nous, il nous est survenu notre père Siméon, et en tressaillant de joie il a dit à tous : Glorifiez le Seigneur Jésus-

(*s*) *Es.*, 9, v. 1.

Christ, fils de Dieu, que j'ai reçu enfant dans mes mains dans le temple, et poussé par le Saint-Esprit je lui ai dit et confessé : Parce que maintenant mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples; la lumière pour la révélation des nations et la gloire de votre peuple d'Israël. Tous les saints qui étaient au profond de l'enfer, entendant ces choses, se réjouirent davantage. Et ensuite il survint comme un ermite (*t*), et tous lui demandent : Qui êtes-vous? Et leur répondant, il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert, Jehan-Baptiste, prophète du Très-Haut, présent devant la face de son avénement *pour* préparer ses voies, pour donner la science du salut à son peuple, pour la rémission de leurs péchés. Et moi Jehan, voyant Jésus venir à moi, j'ai été poussé par le Saint-Esprit, et j'ai dit : Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. Et je l'ai baptisé dans le fleuve du Jourdain, et j'ai vu le Saint-Esprit descendant sur lui en espèce de colombe. Et j'ai entendu une voix du ciel disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel je me suis bien complu, écoutez-le. Et maintenant (*u*) le précédant devant sa face, je suis descendu vous annoncer que dans très-peu le fils de Dieu même, se levant d'en haut, nous visitera, venant à nous, qui sommes assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

XIX.

Mais lorsque le père Adam, premier formé, eut entendu ces choses que Jésus a été baptisé dans le Jourdain, il cria à son fils Seth : Racontez à vos fils les patriarches et les prophètes toutes les choses que vous avez entendues de Michel, archange, quand je vous ai

(*t*) *Matth.*, 3. — (*u*) *Luc.*, 2, v. 76.

envoyé aux portes du paradis, afin que vous priassiez Dieu, et qu'il oignît (*x*) ma tête lorsque j'étais malade. Alors Seth, s'approchant des saints patriarches et des prophètes, dit : Moi Seth, comme j'étais priant le Seigneur aux portes du paradis, voilà que l'ange du Seigneur, Michel, m'apparut, disant : J'ai été envoyé vers vous par le Seigneur, je suis établi (*y*) sur le corps humain. Je vous dis, Seth : Ne priez point Dieu dans les larmes, et ne le suppliez point à cause de l'huile de la miséricorde du bois, afin que vous oigniez votre père Adam pour la douleur de sa tête, parce que vous ne pourrez le recevoir en aucune façon, si ce n'est dans les derniers jours et les derniers temps ; si ce n'est quand cinq mille et cinq cents ans auront été accomplis; alors le très-tendre fils de Dieu viendra sur la terre ressusciter le corps humain d'Adam (*z*), et ressusciter en même temps les corps des morts, et lui-même venant sera baptisé dans l'eau du Jourdain (*a*). Et lorsqu'il sera sorti de l'eau du Jourdain, alors il oindra de l'huile de sa miséricorde tous ceux qui croiront en lui, et l'huile de sa miséricorde sera pour la génération de ceux qui doivent naître de l'eau du saint Esprit pour la vie éternelle. Alors Jésus-Christ le très-tendre fils de Dieu, descendant sur terre, introduira notre père Adam vers l'arbre de miséricorde dans le paradis. Tous les patriarches et les prophètes, entendant toutes ces choses de Seth, tressaillirent davantage de joie.

XX.

ET comme tous les saints tressaillaient de joie, voilà que Sathan, prince et chef de la mort, dit au prince des enfers : Je m'apprête à prendre Jésus de Nazareth

(*x*) *Marc.*, 6, v. 13; et *Jacq.*, 5, v. 14. — (*y*) *Ex Judæ*, v. 9. — (*z*) *Matth.*, 27, v. 52. — (*a*) *Matth.*, 3, v. 13.

lui-même, qui s'est glorifié d'être fils de Dieu, et *qui* est un homme craignant la mort, et disant (*b*) : Mon ame est triste jusqu'à la mort. Et me causant plusieurs maux et à plusieurs autres que j'ai rendus aveugles et boiteux, et que de plus j'ai tourmentés par différens démons, il les a guéris d'une parole. Et il vous a enlevé les morts que je vous ai amenés. Or le prince des enfers répondant, dit à Sathan : Quel est ce prince si puissant, puisqu'il est un homme craignant la mort? Car tous les puissans de la terre sont tenus assujettis par ma puissance, *après* que vous les avez amenés assujettis par votre force. Si donc il est puissant dans son humanité, je vous dis véritablement, il est tout-puissant dans sa divinité, et personne ne peut résister à son pouvoir. Et lorsqu'il dit qu'il craint la mort, il veut vous tromper, et malheur à vous sera dans des siècles éternels. Or Sathan répondant dit au prince du Tartare : Qu'avez-vous hésité et qu'avez-vous craint de prendre ce Jésus de Nazareth, votre adversaire et le mien? Car je l'ai tenté et j'ai excité contre lui par le zèle et la colère mon ancien peuple juif. J'ai aiguisé une lance pour sa passion, j'ai mêlé du fiel et du vinaigre, et je lui ai fait donner à boire, et j'ai préparé du bois pour le crucifier, et des clous pour percer ses mains et ses pieds; et sa mort est très-proche, et je vous l'amenerai assujetti à vous et à moi. Or le prince du Tartare, répondant, dit : Vous m'avez dit que c'est lui qui m'a arraché les morts. Ceux qui sont détenus ici, pendant qu'ils vivaient sur la terre, n'ont point été enlevés par leurs pouvoirs, mais par les divines prières, et leur Dieu tout-puissant me les a arrachés. Quel est donc ce Jésus de Nazareth, qui par sa parole m'a arraché les morts sans prières? C'est peut-être lui

(*b*) *Matth.*, 26, v. 38; et *Ps.* 42, v. 5.

qui m'a arraché, et a rendu à la vie, par son pouvoir, Lazare mort depuis quatre jours, sentant mauvais et dissous (*c*), que je détenais mort. Sathan, répondant au prince des enfers, dit : C'est ce même Jésus de Nazareth. Le prince des enfers entendant ces choses, lui dit : Je vous conjure par vos vertus et par les miennes, ne me l'amenez pas. Car lorsque j'ai appris la force de sa parole, j'ai tremblé très-effrayé de crainte; et en même temps tous mes mauvais ministres ont été troublés avec moi; et nous n'avons pas pu retenir Lazare même, mais se secouant avec toute la malignité et la vitesse *possibles*, il est sorti sain d'avec nous, et la terre même qui tenait le corps mort de Lazare l'a aussitôt rendu vivant. Or je sais maintenant que le Dieu tout-puissant a pu faire ainsi ces choses, *lui* qui est puissant dans son empire, et puissant dans son humanité, et qui est le Sauveur du genre humain. Ne me l'amenez donc point, car tous ceux que je retiens ici renfermés en prison sous l'incrédulité, et enchaînés par les liens de leurs péchés, il les dégagera et les conduira à la vie éternelle de sa divinité.

XXI.

Et comme Sathan et le prince de l'enfer disaient ces choses alternativement, tout d'un coup on entendit une voix comme le tonnerre (*d*) et un bruit comme un orage. Princes, levez vos portes; et portes éternelles, élevez-vous; et le roi de gloire entrera (*e*). Or quand le prince du Tartare eut entendu ces *paroles*, il dit à Sathan : Éloignez-vous de moi et sortez dehors de mes demeures; si vous êtes un puissant combattant, combattez contre le roi de gloire. Mais qu'a-

(*c*) *Joh.*, 11, v. 44. — (*d*) *Apocal.*, 14, v. 2 — (*e*) *Ps.* 24, v. 7.

vez-vous avec lui? Et il renvoya Sathan hors de ses demeures. Et le prince dit à ses impies ministres : Fermez les solides portes d'airain, et poussez les verrous de fer, et résistez vaillamment, de peur que nous ne soyons emmenés captifs en captivité. Toute la multitude des saints entendant ces *paroles*, ils dirent au prince des enfers, en le réprimandant d'une voix forte : Ouvrez vos portes afin que le roi de gloire entre. Et David, ce divin prophète, s'écria disant : Est-ce que, lorsque j'étais vivant sur la terre, je ne vous ai pas bien prédit (*f*)? Que les miséricordes du Seigneur le louent et ses merveilles pour les enfans des hommes, parce qu'il a rompu les portes d'airain et brisé les verrous de fer. Il les a retirés de la voie de leur iniquité, car ils ont été humiliés à cause de leurs injustices. Et après cela un autre prophète, savoir, saint Ésaïas, dit pareillement à tous les saints : Est-ce que, lorsque j'étais savant sur la terre, je ne vous ai pas bien prédit (*g*)? Les morts qui sont dans les monumens s'éveilleront et ressusciteront ; et ceux qui sont dans la terre tressailleront de joie, parce que la rosée qui est du Seigneur est leur santé. Et j'ai encore dit (*h*) : Mort, où est votre victoire? Mort, où est votre aiguillon? Or tous les saints, entendant ces paroles d'Isaïe, dirent au prince des enfers : Ouvrez maintenant vos portes et enlevez vos verrous de fer, parce que vous serez vaincu et sans pouvoir. Et on entendit une grande voix comme le bruit du tonnerre, disant (*i*) : Princes, levez vos portes, et portes infernales, élevez-vous ; et le roi de gloire entrera. Mais le prince des enfers voyant qu'on avait crié deux fois, feignant d'ignorer, dit : Qui est le roi de gloire? Or David, répondant au prince des

(*f*) *Ps.* 106, v. 15 et *seq.* — (*g*) *Es.*, 26, v. 14. — (*h*) *Oséas*, 13, v. 14. — (*i*) *Ps.* 24, v. 10.

enfers, dit : Je connais ces paroles de la voix, parce que ce sont les mêmes que j'ai prophétisées par son esprit. Et maintenant je vous dis ce que j'ai dit ci-devant. Le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans le combat, c'est lui qui est le roi de gloire ; et (*k*) le Seigneur est dans le ciel ; et il a regardé sur la terre, afin qu'il entendît les gémissemens de ceux qui sont dans les fers, et qu'il délivrât les fils de ceux qui ont été mis à mort. Et maintenant, très-vilain et très-sale prince de l'enfer, ouvrez vos portes, et que le roi de gloire entre, parce qu'il est le Seigneur du ciel et de la terre. David disant ces *mots* au prince des enfers, le Seigneur de majesté survint en forme d'homme ; et il éclaira les ténèbres éternelles ; et il rompit les liens indissolubles ; et par une vertu invincible il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, et dans l'ombre de la mort des péchés.

XXII.

La mort impie, entendant cela avec ses cruels ministres, ils furent saisis de crainte dans leurs propres royaumes, ayant connu la clarté de la lumière ; tandis qu'ils virent tout d'un coup le Christ établi dans leurs demeures, ils s'écrièrent disant : Nous sommes déjà vaincus par vous ; vous dirigez au Seigneur notre confusion. Qui êtes-vous, qui, sans atteinte de corruption, avez, pour preuve incorruptible de majesté, des splendeurs que vous méprisez ? Qui êtes-vous, si puissant ou impuissant, grand et petit, humble et élevé soldat, qui pouvez commander sous la forme de serviteur, comme humble combattant ; et roi de gloire mort et vivant, que la croix a porté étant tué ; qui avez été couché mort dans le sépulcre, et qui êtes des-

(*k*) *Ps.* 102, v. 19 et 20.

cendu vivant vers nous? Et à votre mort toute créature a tremblé; et tous les astres ont été ébranlés; et maintenant vous êtes devenu libre entre les morts, et vous troublez nos légions. Qui êtes-vous, qui déliez les captifs, et remettez dans leur première liberté ceux qui sont tenus liés par le péché originel? Qui êtes-vous, qui pénétrez d'une lumière divine, brillante, et éclatante, *ceux qui sont* aveuglés par les ténèbres des péchés? De même toutes les légions des démons, effrayées d'une pareille crainte, crièrent avec une soumission craintive et d'une voix, disant : Comment et d'où vient, Jésus-Christ, que vous êtes un homme si fort, et brillant de majesté, si beau, sans tache, et pur de crime? car ce monde terrestre qui nous a toujours été assujetti jusqu'à présent, qui nous payait des tributs pour nos sombres usages, ne nous a jamais fourni un tel homme mort, n'a jamais destiné de pareils présens aux princes des enfers. Qui êtes vous donc, vous qui êtes ainsi entré sans crainte dans nos confins; et non-seulement vous ne craignez pas de nous causer de grands supplices, mais de plus, vous tâchez de nous délivrer de tous nos liens? Peut-être êtes-vous ce Jésus, de qui Sathan disait tout à l'heure à notre prince, que par votre mort de la croix vous deviez enlever toute la puissance de la mort. Alors le Seigneur de gloire foulant aux pieds la mort, et saisissant le prince des enfers, le priva de toute sa puissance, et attira notre père terrestre à sa clarté.

XXIII.

Alors les princes du Tartare, prenant Sathan, lui dirent, en le reprenant fortement : O Belzébuth, prince de perdition et chef de destruction, dérision des anges de Dieu, ordure des justes, qu'avez-vous voulu faire ici?

Vous avez voulu crucifier le roi de gloire, dans la ruine duquel vous nous avez promis de si grandes dépouilles : ignorant comme insensé, qu'avez-vous fait ? Car ne voilà-t-il pas que déjà ce Jésus de Nazareth par l'éclat de sa glorieuse divinité chasse toutes les horribles ténèbres de la mort, a brisé les bas et les hauts des prisons, et a mis dehors tous les captifs, et a délivré tous ceux qui étaient dans les fers? et tous ceux qui, à cause des cruels tourmens, avaient coutume de soupirer et de gémir, nous insultent, et nous sommes accablés de leurs imprécations? Nos royaumes impies sont vaincus; et il ne nous reste plus aucun genre d'homme, mais plutôt ils nous menacent fortement, parce que ces morts ne nous ont jamais été superbes, et ces captifs n'ont jamais pu être joyeux. O Sathan, prince de tous les maux, père des impies et des violateurs, qu'avez-vous voulu faire ici, parce que depuis le commencement jusqu'à présent ils ont désespéré du salut et de la vie? maintenant aucun de leurs gémissemens ne se fait entendre, et ne trouve aucune trace de larmes dans la face d'aucun d'eux. O prince Sathan, possession des enfers, vous avez maintenant perdu par le bois de la croix vos richesses que vous aviez acquises par le bois de la prévarication et la perte du paradis, et toute votre joie a péri : pendant que vous avez perdu ce Jésus-Christ roi de gloire, vous avez agi contre vous et contre moi : désormais vous connaîtrez quels grands tourmens et *quels* supplices éternels et infinis vous devez souffrir. O Sathan, prince de tous les méchans, auteur de la mort et source de tout orgueil, vous auriez dû premièrement chercher une mauvaise cause de ce Jésus de Nazareth contre lequel vous n'avez trouvé aucune cause de mort. Pourquoi sans raison avez-vous osé le crucifier injustement, et amener dans notre région l'innocent et le juste? et

vous avez perdu les mauvais, les impies et les injustes de tout le monde. Et comme le prince des enfers parlait à Sathan, alors le roi de gloire dit au prince même des enfers, Belzébuth : Le prince Sathan sera sous votre puissance pendant tous les siècles substitué à la place d'Adam et de ses enfans, mes justes.

XXIV.

Et Jésus, étendant sa main, dit : Venez à moi, tous mes saints, qui avez été créés à mon image, qui avez été damnés par le bois, le diable et la mort. Vivez par le bois de ma croix, maintenant que le diable, prince du monde, est damné, et que la mort est renversée. Alors aussitôt tous les saints de Dieu furent réunis sous la main de Dieu très-haut. Mais le Seigneur Jésus, tenant la main d'Adam, lui dit : Paix à vous avec tous vos enfans, mes justes. Or Adam, se jetant aux genoux du Seigneur Jésus-Christ, le supplia humblement avec larmes, disant d'une voix forte (*l*) : *Seigneur, je vous exalterai, parce que vous m'avez reçu, et que vous n'avez pas délecté mes ennemis sur moi. Seigneur Dieu, j'ai crié à vous, et vous m'avez guéri, Seigneur. Vous avez retiré mon ame de l'enfer, vous m'avez sauvé de ceux qui descendaient dans le lac. Chantez des psaumes au Seigneur, tous ses saints, et confessez à la mémoire de sa sainteté. Parce que la colère est dans son indignation, et la vie dans sa volonté.* Et pareillement tous les saints de Dieu, se jetant aux genoux du Seigneur Jésus, dirent d'une voix : Vous êtes arrivé, rédempteur du monde, et vous avez accompli par les faits en ce moment, comme vous avez prédit par la loi et par vos saints prophètes. Vous avez racheté les vivans par votre croix, et par la mort de

(*l*) *Ps.* 30, v. 1, 2 et 3.

la croix vous êtes descendu vers nous, pour nous arracher des enfers et de la mort par votre majesté. Seigneur, comme vous avez placé votre croix, le titre de votre gloire, dans le ciel, et vous l'avez érigée le titre de la rédemption sur la terre ; de même, Seigneur, placez dans l'enfer le signe de la victoire de votre croix, afin que la mort ne domine plus. Et le Seigneur Jésus, étendant sa main, fit un signe de croix sur Adam et sur tous ses saints, et prenant la *main* droite d'Adam il sortit des enfers. Et tous les saints de Dieu le suivirent. Alors le prophète royal, saint David, cria fortement disant (*m*) : *Chantez au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il a fait des choses admirables. Sa droite et son saint bras nous a sauvés pour lui. Le Seigneur a fait connaître son salut et a révélé sa justice en face des nations.* Et toute la troupe des saints répondirent disant (*n*) : *Toute cette gloire est à tous les saints de Dieu.* Ainsi soit-il. Louez Dieu. Et après cela le prophète Habacuc s'écria disant (*o*) : *Vous êtes sorti pour le salut de votre peuple, pour délivrer vos peuples.* Et tous les saints répondirent disant (*p*) : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le Seigneur Dieu qui nous a éclairés. C'est ici notre Dieu à jamais et pour le siècle du siècle, il nous régira pour les siècles. Ainsi soit-il. Louez Dieu. Et de même tous les prophètes, rapportant des *textes* sacrés de ses louanges, suivaient le Seigneur.

XXV.

Or le Seigneur, tenant la main d'Adam, la donna à Michel, archange, et tous les saints suivaient Michel,

(*m*) *Ps* 148, v. 1, 2 et 3. — (*n*) *Ps.* 149, v. 9. — (*o*) *Habacuc*, 3, v. 13. — (*p*) *Matth.*, 23, v. 39.

archange, et la grâce glorieuse les introduisit dans le paradis; et deux hommes anciens des jours vinrent au-devant d'eux, mais étant interrogés par les saints : Qui êtes-vous, qui n'avez pas encore été avec nous dans les enfers, et qui avez été placés corporellement en paradis ? Un d'eux répondant dit : Je suis Énoch, qui ai été transporté par une parole. Et celui-ci qui est avec moi est Élias Thesbite, qui a été enlevé par un char de feu (*q*). Ici et jusqu'à présent nous n'avons point éprouvé la mort, mais nous devons revenir pour l'avénement du Christ, armés de signes divins et de prodiges pour combattre avec lui et en être tués dans Jérusalem, et après trois jours et demi (*r*), vivans de rechef, être enlevés dans les nuées.

XXVI.

Et comme saint Énoch et Élias disaient ces *paroles*, voici qu'il survient un autre homme très-misérable, portant sur ses épaules le signe de la croix. Et lorsque tous les saints le virent, ils lui dirent : Qui êtes-vous ? parce que vous avez l'air d'un larron, et pourquoi portez-vous une croix sur vos épaules ? Et leur répondant, il dit : Vous avez dit vrai que j'ai été un larron fesant tous les maux sur la terre. Et les Juifs me crucifièrent avec Jésus; et je vis les merveilles des créatures qui furent faites par la croix du Seigneur Jésus crucifié; et je crus qu'il est le créateur de toutes les créatures, et le roi tout-puissant; et je le priai, disant : Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez venu dans votre royaume. Aussitôt, ayant égard à ma prière, il me dit (*s*) : En vérité, je vous dis, vous

(*q*) IV. *Reg.* II. v. 11. — (*r*) *Apoc.* XI. v. 11. — (*s*) *Luc.*, XXIII, v. 43.

serez aujourd'hui avec moi en paradis. Et il me donna ce signe de croix, disant : Portez-le, et marchez dans le paradis; et si l'ange (*t*) gardien du paradis ne vous laisse pas entrer, montrez-lui le signe de croix, et dites-lui que Jésus-Christ, fils de Dieu, qui est maintenant crucifié, m'a envoyé à vous. Lorsque j'eus fait cela, je dis toutes ces choses à l'ange, gardien du paradis; qui, lorsqu'il me les entendit *dire*, ouvrant aussitôt, il me fit entrer, et me plaça à la droite du paradis, disant : Voilà, tenez-vous un moment là, afin qu'Adam, le père de tout le genre humain, entre avec tous ses fils les saints et les justes du Christ Seigneur crucifié. Lorsqu'ils eurent entendu toutes les paroles du larron, tous les patriarches d'une voix dirent : Vous êtes béni, Dieu tout-puissant, père des biens éternels, et père des miséricordes, qui avez donné une telle grâce à ses péchés, et l'avez rétabli en grâce du paradis, et l'avez placé par une vie spirituelle très-sainte dans vos pâturages spirituels et abondans. Ainsi soit-il.

XXVII.

Ce sont là les divins et sacrés mystères que nous avons vus et entendus, moi Charinus et Lenthius; il ne nous est plus permis de raconter les autres mystères de Dieu, comme Michel, archange, déclarant hautement nous dit : Allant avec mes frères à Jérusalem, vous serez en oraison, criant et glorifiant la résurrection du Seigneur Jésus-Christ, *vous* qu'il a ressuscités avec lui. Et vous ne parlerez avec aucun homme, et vous resterez comme muets jusqu'à ce que l'heure arrive que le Seigneur

(*t*) *Gen.* III, v. 24.

vous permette de rapporter les mystères de sa divinité. Or, Michel, archange, nous ordonna d'aller au-delà du Jourdain, dans un lieu très-bon et abondant, où sont plusieurs qui sont ressuscités en témoignage de la résurrection du Christ ; parce que c'est seulement pour trois jours que nous sommes ressuscités des morts, que nous avons été envoyés à Jérusalem pour célébrer la pâque du Seigneur avec nos parens en témoignage du Seigneur Christ, et nous avons été baptisés dans le saint fleuve du Jourdain. Et depuis nous n'avons été vus de personne. Ce sont là les grandes choses que Dieu nous a ordonné de vous rapporter, et donnez-lui louange et confession, et faites pénitence, et il aura pitié de vous. Paix à vous par le Seigneur Dieu Jésus-Christ et Sauveur de tous les nôtres. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il. Et après qu'en écrivant ils eurent accompli toutes choses, ils écrivirent chaque tome de papier. Or Charinus donna ce qu'il écrivit dans les mains d'Annas et Caïphas, et de Gamaliel. Et pareillement Lenthius donna ce qu'il écrivit dans les mains de Nicodême et de Joseph; et tout d'un coup ils furent transfigurés très-blancs (*u*), et on ne les vit plus. Or, leurs écrits se trouvèrent égaux, n'ayant rien, *pas même* une lettre de moins ou de plus. Toute la synagogue des Juifs, entendant tous ces discours admirables de Charinus et de Lenthius, se dirent l'un à l'autre : Véritablement c'est Dieu qui a fait toutes ces choses, et béni soit le Seigneur Jésus dans les siècles des siècles, ainsi soit-il. Et ils sortirent tous avec une grande inquiétude, avec crainte et tremblement, et ils frappèrent leurs poitrines, et chacun se retira chez soi (*x*). Toutes ces

(*u*) *Marc.* IX, v. 3. — (*x*) *Act.* XXI, v. 6.

choses les Juifs dirent dans leur synagogue; Joseph et Nicodême l'annoncèrent aussitôt au gouverneur; et Pilate écrivit tout ce que les Juifs avaient fait et dit touchant Jésus, et mit toutes ces paroles dans les registres publics de son prétoire.

XXVIII.

Après cela, Pilate étant entré dans le temple des Juifs, assembla tous les princes des prêtres, et les scribes, et les docteurs de la loi; et il entra avec eux dans le sanctuaire du temple, et ordonna que toutes les portes fussent fermées, et il leur dit : Nous avons appris que vous avez une certaine grande bibliothéque dans ce temple, c'est pourquoi je vous prie qu'elle soit présentée devant nous; et lorsqu'ils eurent apporté cette grande bibliothéque ornée d'or et de pierres précieuses par quatre ministres, Pilate dit à tous : Je vous conjure par le Dieu votre père, qui a fait et ordonné que ce temple fût bâti, de ne me point taire la vérité : vous savez tout ce qui est écrit dans cette bibliothéque, mais dites-moi maintenant si vous avez trouvé dans les Écritures que ce Jésus que vous avez crucifié est le fils de Dieu qui doit venir pour le salut du genre humain, et manifestez-moi en combien d'années des temps il devait venir. Étant ainsi conjurés, Annas et Caïphas firent sortir du sanctuaire tous les autres qui étaient avec eux, et ils fermèrent eux-mêmes les portes du temple et du sanctuaire, et ils dirent à Pilate : Nous sommes conjurés par vous, ô juge, par l'édification de ce temple, de vous manifester la vérité et la raison. Après que nous avons crucifié Jésus, ignorant qu'il était le fils de Dieu, et pensant qu'il fesait les vertus par quelque enchantement, nous avons fait une grande

assemblée dans ce temple. Et conférant l'un avec l'autre les signes des vertus que Jésus avait faites, nous avons trouvé plusieurs témoins de notre race qui ont dit qu'ils l'ont vu vivant après la passion de sa mort, et nous avons vu deux témoins dont Jésus a ressuscité les corps d'entre les morts, qui nous ont annoncé plusieurs merveilles que Jésus a faites chez les morts, que nous avons écrites entre nos mains. Et c'est notre coutume que chaque année ouvrant cette sainte bibliothéque devant notre synagogue, nous cherchons le témoignage de Dieu, et nous avons trouvé dans le premier livre des *Septante*, où Michel, archange, parla au troisième fils d'Adam le premier homme, de cinq mille cinq cents ans dans lesquels devait venir du ciel le très-aimé fils de Dieu, le Christ, et nous avons encore considéré que peut-être il est le Dieu d'Israël qui dit à Moïse (*y*) : Faites-vous une arche du Testament de la longueur de deux coudées et demie, de la hauteur d'une coudée et demie, de la largeur d'une coudée et demie. Dans ces cinq coudées et demie nous avons compris et nous avons connu dans la fabrique de l'arche du vieux Testament, que dans cinq mille ans et demi Jésus-Christ devait venir dans l'arche de son corps; et ainsi nos Écritures attestent qu'il est le fils de Dieu, et le Seigneur, et le roi d'Israël, parce qu'après sa passion, nous princes des prêtres, admirant les signes qui se fesaient à cause de lui, nous avons ouvert cette bibliothéque, examinant toutes les générations jusqu'à la génération de Joseph et de Marie, mère de Jésus, pendant qu'il était de la race de David; nous avons trouvé ce que fit le Seigneur, et quand il fit le ciel et la terre, et Adam le premier homme, jusqu'au déluge, deux mille deux cent

(*y*) *Exod.* XXV, v. 10.

et douze ans. Et depuis le déluge jusqu'à Abraham neuf cent douze ans. Et depuis Abraham jusqu'à Moïse quatre cent trente ans. Et depuis Moïse jusqu'au roi David cinq cent dix ans. Et depuis David jusqu'à la transmigration de Babylone cinq cents ans. Et depuis la transmigration de Babylone jusqu'à l'incarnation du Christ quatre cents ans. Et ils font ensemble cinq mille et demi (*z*); et ainsi il apparaît que Jésus que nous avons crucifié est Jésus-Christ fils de Dieu, vrai Dieu, et tout-puissant. Ainsi soit-il.

Pour rendre ce recueil plus intéressant, nous joindrons ici deux Lettres et une Relation de Pilate à l'empereur Tibère; et nous finirons par les Actes de Pierre et de Paul que nous avons promis dans l'avant-propos.

DEUX LETTRES

DE PILATE

A L'EMPEREUR TIBÈRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Ponce Pilate salue Claude (a).

Il arriva dernièrement, et je l'ai moi-même prouvé, que les Juifs par envie se punirent, ainsi que leurs descendans, par une cruelle condamnation. Comme il avait été promis à leurs pères que Dieu leur enverrait du ciel son saint qui serait à juste titre appelé

(z) De 5500, il s'en manque 536; l'addition ne donne que 4964.

(a) Tibère avait ce nom, parce qu'il était de la famille patricienne Claudia. (*Sueton.*, c. I, et 42, *in ejus vitâ.*)

leur *roi*, et qu'il leur avait promis de l'envoyer sur terre par une vierge; et comme le Dieu des Hébreux l'avait envoyé en Judée lorsque j'en étais gouverneur, voyant qu'il avait rendu la vue aux aveugles, purifié les lépreux, guéri les paralytiques, chassé les démons des possédés, même ressuscité des morts, commandé aux vents, marché à pieds secs sur les eaux de la mer, et fait plusieurs autres miracles, tout le peuple des Juifs disait qu'il était fils de Dieu; mais les princes des Juifs prirent envie contre lui, s'en saisirent, me le livrèrent, et le chargèrent de fausses accusations, m'assurant qu'il était magicien, et qu'il agissait contre la loi. Je crus que cela était ainsi, et l'ayant fait flageller, je le leur abandonnai pour en faire ce qu'ils voudraient. Ils le crucifièrent, et mirent des gardes à son tombeau. Mais comme mes soldats le gardaient, il ressuscita le troisième jour; mais la méchanceté des Juifs en fut si irritée, qu'ils donnèrent de l'argent aux gardes pour leur faire dire que ses disciples avaient enlevé son corps; mais quoiqu'ils eussent reçu de l'argent, ils ne purent taire ce qui était arrivé; car ils attestèrent qu'ils l'avaient vu ressusciter, et que les Juifs leur avaient donné de l'argent. C'est pourquoi je vous l'ai écrit, de peur que quelqu'un ne le rapporte autrement, et ne croie devoir ajouter foi aux mensonges des Juifs.

LETTRE II.

Pilate salue Tibère César.

Je vous ai nettement déclaré dans ma dernière lettre que par le complot du peuple, Jésus-Christ avait enfin subi un cruel supplice, comme malgré moi, et sans que j'aie osé m'y opposer. Aucun âge

n'a certainement vu ni ne verra un homme si pieux et si sincère. Mais ce qu'il y a d'étonnant dans cet acharnement du peuple, et cet accord de tous les scribes et vieillards, c'est que leurs prophètes ainsi que nos sibylles ont prédit le crucifiement de cet interprète de la vérité, et les signes surnaturels qui ont paru tandis qu'il était en croix, et qui ont fait craindre la ruine de l'univers, de l'aveu des philosophes. Ses disciples, loin de démentir leur maître par leurs œuvres, et la continence de leur vie, font au contraire beaucoup de bien en son nom. Si je n'avais pas craint la sédition du peuple qui était prête à éclater, peut-être ce gentilhomme vivrait encore *parmi* nous. Mais suivant moins ma volonté, que me laissant entraîner par la foi de votre grandeur, je n'ai pas résisté de toutes mes forces pour *empêcher* que le sang du juste, exempt de toute accusation, ne fût livré et répandu pour assouvir la cruelle méchanceté des hommes (comme les Écritures l'expliquent). Portez-vous bien. Le quatre des nones d'avril, c'est-à-dire le premier.

RELATION

DU GOUVERNEUR PILATE,

Touchant Jésus-Christ, notre Seigneur, envoyée à l'empereur Tibère, qui était à Rome (a).

LORSQUE notre Seigneur Jésus-Christ eut souffert la mort sous Ponce Pilate, gouverneur de la province de Palestine et de Phénicie, ces *Actes* furent composés à Jérusalem *sur ce* que les Juifs firent

(*a*) N° 2493 de Colbert.

contre le Seigneur. Mais Pilate, de sa province, en envoya à Rome une copie à l'empereur en ces termes :

« Au très-puissant, très-auguste, et invincible empereur Tibère, Pilate gouverneur de l'Orient.

» Je suis obligé, très-puissant empereur, quoique saisi de crainte et de terreur, de vous apprendre par ces lettres ce qu'un tumulte a causé dernièrement ; d'où je prévois ce qui peut arriver par la suite. A Jérusalem, ville de cette province où je préside, toute la multitude des Juifs m'a livré un homme nommé Jésus, et l'a dit coupable de plusieurs crimes, sans pouvoir le prouver par de solides raisons. Ils s'accordèrent cependant tous à dire que Jésus avait enseigné qu'il ne fallait pas observer le sabbat. Car il en a guéri plusieurs ce jour-là, a rendu la vue aux aveugles, la faculté de marcher aux boiteux, a ressuscité des morts, purifié des lépreux, fortifié des paralytiques qui étaient si débiles, qu'il ne leur restait plus aucune force de corps ou de nerfs. Non-seulement d'une seule parole il a rendu à tous ces malades l'usage de la voix, de l'ouïe, et la faculté de marcher et de courir; mais il a fait quelque chose de plus grand, et que nos dieux ne peuvent faire : il a ressuscité un mort de quatre jours d'une seule parole, et seulement par son nom ; et le voyant dans le tombeau, déjà rongé de vers, et puant comme un chien, il lui ordonna de courir; de sorte qu'il ressemblait moins à un mort qu'à un époux sortant du lit nuptial, tout parfumé. Et ceux qui avaient l'esprit aliéné, étaient possédés des démons, et se tenaient dans les déserts comme des bêtes féroces, et se nourrissaient avec les serpens, il les a rendus doux et tranquilles ; et d'une seule parole les a fait revenir à eux, habiter de nouveau les villes, parmi des hommes nobles qui, ayant tout leur

esprit et toutes leurs forces, mangeassent avec eux, et les vissent combattre en ennemis les démons pernicieux dont ils avaient été tourmentés. Il y avait un homme qui avait une main sèche, ou plutôt la moitié du corps comme changé en pierre, et qui, à force de maigreur, avait à peine la forme d'homme; il l'a aussi guéri, et lui a rendu la santé d'une seule parole. De même une femme ayant une perte de sang, les veines et les artères épuisées, tenant à peine aux os, elle ressemblait à une morte, avait perdu la voix, et les médecins de cet endroit n'y pouvaient apporter aucun remède : comme Jésus passait, ayant repris des forces par son ombre, elle toucha en secret la frange de sa robe par derrière, et à la même heure elle fut remplie de sang, et délivrée de son mal; ce qu'étant fait, elle courut bien vite à Capharnaüm, et put faire le chemin en six jours. Or je vous ai rapporté ces miracles de Jésus, plus grands que ceux des dieux que nous adorons, comme ils se sont d'abord présentés à ma mémoire. Hérode, Archélaüs, Philippe, Annas et Caïphas, avec tout le peuple, me le livrèrent, ayant excité contre moi un grand tumulte à son sujet. J'ordonnai donc qu'après avoir été flagellé, il fût mis en croix, quoique je n'eusse trouvé en lui aucune cause de maléfices et de crimes. Mais aussitôt qu'il fut crucifié, les ténèbres couvrirent toute la terre, le soleil s'étant obscurci en plein midi, et les astres paraissant; tandis qu'au milieu des étoiles la lune, loin de briller, était comme teinte de sang et éclipsée. Alors tout l'ornement des choses terrestres était enseveli, de sorte qu'à cause de l'épaisseur des ténèbres, les Juifs ne pouvaient pas même voir ce qu'ils appellent leur sanctuaire : mais on entendait le bruit de la terre qui s'ouvrait, et des foudres qui éclataient. Au milieu de cette terreur, des morts ressuscités se firent voir,

comme les Juifs eux-mêmes qui furent témoins, l'affirmèrent. *On vit* entre autres Abraham, Isaac, Jacob, les douze patriarches, Moïse et Jean, dont une partie était morte, comme ils disent, il y avait plus de trois mille et cinq cents ans. Et plusieurs qu'ils avaient connus pendant leur vie, pleuraient la guerre qui les menaçait à cause de leur impiété, et plaignaient le renversement des Juifs et de leur loi. Le tremblement de terre dura depuis la sixième heure du jour de la préparation jusqu'à la neuvième. Mais le premier jour de la semaine étant arrivé, on entendit un bruit du ciel le matin, et le ciel parut sept fois plus lumineux que les autres jours. Le troisième jour de la nuit le soleil parut brillant d'une clarté incomparable; et comme les éclairs brillent tout-à-coup dans une tempête, de même des hommes, vêtus d'une robe brillante et d'une grande gloire, apparurent avec une multitude innombrable qui criait et disait d'une voix comme d'un fort tonnerre : *Le Christ crucifié est ressuscité!* Et ceux qui avaient été en servitude sous terre, dans les enfers, revinrent à la vie, la terre s'étant aussi fort ouverte que si elle n'avait point eu de fondemens; de sorte que les eaux mêmes paraissaient sous l'abîme, tandis que des esprits célestes, ayant pris un corps, venaient au-devant de plusieurs morts qui étaient ressuscités. Mais Jésus, qui avait ressuscité tous les morts, et qui avait enchaîné les enfers : Dites aux disciples, dit-il, qu'il vous précédera en Galilée; c'est là que vous le verrez. Au reste, cette lumière ne cessa point d'éclairer pendant toute la nuit; mais un grand nombre de Juifs furent engloutis dans l'ouverture de la terre, de sorte que le lendemain il manquait plusieurs des Juifs qui avaient parlé contre le Christ. Les autres virent des fantômes tels qu'aucun de nous n'en a jamais vu. Et il ne

subsista pas à Jérusalem une seule synagogue des Juifs, car elles furent toutes renversées. Au reste, les soldats qui gardaient le sépulcre de Jésus, effrayés de la présence de l'ange, s'en allèrent tout hors d'eux-mêmes par l'excès de la crainte et de la terreur. Ce sont là les choses que j'ai vues se passer de mon temps; et fesant le rapport à votre puissance de tout ce que les Juifs ont fait avec Jésus, Seigneur, et je l'ai envoyé à votre divinité. »

Lorsque ces lettres furent arrivées à Rome, et qu'on en eut fait la lecture, plusieurs qui étaient dans la ville, étaient tout étonnés que l'injustice de Pilate, les ténèbres et les tremblemens de terre eussent affligé toute la terre. C'est pourquoi l'empereur, rempli d'indignation, ayant envoyé des soldats, se fit amener Pilate enchaîné.

EXTRAIT

DE JEAN D'ANTIOCHE (*a*).

Pendant la jeunesse de Néron Auguste, l'administration de la république était entre les mains de Sénèque et de Burrhus. Cependant Néron s'appliquait aux études de la philosophie, et entre autres, s'informait de Jésus, qu'il croyait certainement être encore vivant. Mais lorsqu'il eut appris que les Juifs l'avaient mis en croix, il en fut si irrité, qu'il se fit amener les pontifes Annas et Caïphas avec Pilate enchaînés, et les questionna sur tout ce qui s'était passé dans son jugement. Annas et Caïphas dirent que, pour eux, ils l'avaient jugé suivant leurs lois, et qu'ils n'avaient en rien péché contre la majesté du prince, et que tout s'était passé à la volonté du gouverneur Pilate. Ce

(*a*) *In excerptis Peiresc.*, pag. 908.

qu'ayant entendu, Néron mit Pilate en prison, mais renvoya Annas et Caïphas sans leur faire aucun mal. Et peu de temps après, il fit passer Pilate au fil de l'épée, parce qu'il avait osé punir de mort un si grand homme, sans l'autorité du prince. Après cela Néron fit élever Pierre en croix, et décapiter Paul.

RELATION DE MARCEL,

Des choses merveilleuses, et des actes des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et des arts magiques de Simon le magicien.

Lorsque Paul fut venu à Rome, tous les Juifs s'assemblèrent auprès de lui, disant : Défendez notre foi dans laquelle vous êtes né; car il n'est pas juste que vous qui êtes Hébreu, venant des Hébreux, vous vous déclariez le maître des Gentils; et que, devenu le défenseur des incirconcis, vous qui êtes circoncis, vous anéantissiez la foi de la circoncision. Lors donc que vous verrez Pierre, entreprenez de disputer contre lui, parce qu'il a anéanti toute l'observation de notre loi; il a retranché le sabbat et les néoménies (*a*), et supprimé toutes les fêtes établies par les lois. Paul leur répondit : Vous pourrez éprouver ici que je suis Juif, et vrai Juif, puisque vous pourrez voir que j'observe véritablement le sabbat et la circoncision. Car le jour du sabbat, Dieu se reposa de ses œuvres. Nous avons les pères, et les patriarches, et la loi. Que prêche de tel Pierre dans le royaume des Gentils ? Mais si par hasard il veut introduire quelque nouvelle doctrine, sans trouble, sans envie et sans bruit, annoncez-lui

(*a*) Nouvelles lunes.

que nous nous voyions, et je le convaincrai en votre présence. Que si par hasard sa doctrine est munie d'un véritable témoignage et des livres des Hébreux, il est convenable que nous lui obéissions tous. Comme Paul tenait ces discours et autres semblables, les Juifs allèrent vers Pierre, et lui dirent : Paul vient des Hébreux, il vous prie de venir vers lui, parce que ceux qui l'ont amené disent qu'ils ne peuvent pas lui permettre de voir qui il veut, avant qu'ils le présentent à César. Pierre, entendant ces choses, en eut une grande joie, et se levant aussitôt, il alla vers lui. En se voyant ils pleurèrent de joie, et se tenant très-long-temps embrassés, ils se mouillèrent réciproquement de leurs larmes. Et lorsque Paul lui eut rendu compte de toutes ses affaires, et que Pierre lui eut dit quelles embûches lui dressait Simon le magicien, Pierre se retira sur le soir, pour revenir le lendemain matin.

A peine le jour commençait avec l'aurore, que voilà Pierre qui arrive à la porte de Paul, où il trouva une multitude de Juifs. Or il y avait une grande altercation entre les Juifs, les chrétiens et les Gentils. Car les Juifs disaient : Nous sommes la race choisie, royale des amis de Dieu, Abraham, Isaac et Jacob, et de tous les prophètes avec lesquels Dieu a parlé, auxquels Dieu a montré ses secrets; mais vous, Gentils, vous n'avez rien de grand dans votre race, si ce n'est dans les idoles, et, souillés par vos figures taillées, vous avez été exécrables. A ces choses, et autres semblables que disaient les Juifs, les Gentils répondaient, disant : Pour nous, aussitôt que nous avons entendu la vérité, nous avons abandonné nos erreurs, et nous l'avons suivie ; mais vous, qui avez vu les vertus de vos pères, les sectes et les signes des prophètes, et avez reçu la loi, et avez passé la mer à pieds

secs, et avez vu vos ennemis abaissés, et une colonne vous a apparu dans le ciel pendant le jour, et du feu pendant la nuit, et la manne vous a été donnée du ciel, et les eaux ont coulé pour vous de la pierre; et après toutes ces choses vous vous êtes fait l'idole d'un veau, et vous avez adoré une figure taillée; mais nous, sans avoir aucun signe, nous avons cru ce Seigneur que vous avez abandonné sans croire en lui. Comme ils disputaient sur ces choses, et autres semblables, l'apôtre Paul leur dit qu'ils ne devaient point avoir ces disputes entre eux, mais plutôt faire attention que le Seigneur avait accompli ses promesses, qu'il avait juré à Abraham que, dans sa race, toutes les nations deviendraient son héritage; car il n'y a point d'acception de personnes auprès du Seigneur; que quiconque aurait péché sous la loi, serait jugé selon la loi; et que ceux qui auraient erré sans la loi, périraient sans la loi; car il y a tant de sainteté dans les sens humains, que la nature loue les bonnes choses et punit les mauvaises, tandis qu'elle punit jusqu'aux pensées qui s'accusent entre elles, ou récompense celles qui s'excusent.

Comme Paul disait ces choses, et autres semblables, il arriva que les Juifs et les Gentils furent apaisés; mais les princes des Juifs insistaient. Or Pierre dit à ceux qui le reprenaient de ce qu'il interdisait leurs synagogues: Mes frères, écoutez le Saint-Esprit, qui promit au patriarche David qu'il mettrait sur son siége du fruit de son ventre. C'est donc celui à qui le Père dit *du haut* des cieux, vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. C'est celui que les princes des prêtres ont crucifié par envie; mais, pour qu'il accomplît la rédemption nécessaire au siècle, il a permis qu'on lui fît souffrir toutes ces choses, afin que, de même que de la côte d'Adam fut formée Ève,

de même du côté du Christ, mis en croix, fut formée l'Église qui n'eût ni tache, ni ride. Dieu a ouvert cette entrée à tous les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, afin qu'ils soient dans la foi de l'église, et non dans l'infidélité de la synagogue. Convertissez-vous donc, et entrez dans la joie d'Abraham votre père, parce que ce qu'il lui a promis, il l'a accompli; aussi le prophète chante-t-il : Le Seigneur a juré, et il ne s'en repentira pas; vous êtes prêtre pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech. Car il a été fait prêtre sur la croix, lorsque étant hostie, il a offert le sacrifice de son corps et de son sang pour tout le siècle. Pierre et Paul disant ces choses, et autres semblables, la plus grande partie des peuples crut : et il y en eut peu qui, avec une foi feinte, ne pouvaient cependant négliger ouvertement leurs avis ou leurs préceptes. Or les principaux de la synagogue et les pontifes des Gentils voyant que, par leur prédication, leur fin en particulier approchait, ils firent en sorte que leur discours excitât le murmure du peuple; d'où il arriva qu'ils firent paraître Simon le magicien devant Néron, et qu'ils les accusèrent. Car tandis que des peuples innombrables se convertissaient au Seigneur par la prédication de Pierre, il arriva que Livie, femme de Néron, et que la femme du gouverneur Agrippa, nommée Agrippine, se convertirent aussi, et se retirèrent d'auprès de leurs maris. Or, par la prédication de Paul, plusieurs, abandonnant la milice, s'attachaient au Seigneur, de sorte qu'ils venaient même à lui de la chambre du roi; et étant chrétiens, ils ne voulurent retourner ni à la milice, ni au palais. De là Simon, irrité par le murmure séditieux des peuples, se mit à dire beaucoup de mal de Pierre, disant qu'il était un magicien et un séducteur. Or, ceux qui admiraient ces signes le croyaient;

car il fesait qu'un serpent d'airain se mouvait, courait, et paraissait tout-à-coup dans l'air. Au contraire, Pierre guérissait les malades par la parole, rendait la vue aux aveugles en priant, fesait fuir les démons à son ordre, et cependant ressuscitait les morts mêmes. Or, il disait au peuple non-seulement de fuir sa séduction, mais encore de l'abandonner, de peur qu'ils ne parussent s'accorder avec le diable. Ainsi il arriva que tous les hommes religieux, ayant Simon en exécration, l'abandonnèrent comme un magicien scélérat, et vantèrent Pierre dans les louanges du Seigneur. Au contraire, tous les scélérats, les railleurs, les séducteurs et les méchans, s'attachèrent à Simon, en quittant Pierre comme magicien, ce qu'ils étaient eux-mêmes, puisqu'ils disaient que Simon était Dieu. Et ce discours vint jusqu'à Néron César, et il ordonna que Simon le magicien entrât vers lui; lequel, étant entré, commença à se tenir debout devant Néron, et à changer tout-à-coup de figure, de sorte qu'il devenait d'abord enfant, et ensuite vieillard, et à une autre heure jeune homme. Il changeait de sexe et d'âge, et prenait successivement plusieurs figures par le ministère du diable. Ce que voyant Néron, il pensait qu'il était le véritable fils de Dieu : mais l'apôtre Pierre enseignait qu'il était voleur, menteur, magicien, vilain, scélérat, et dans toutes les choses qui sont de Dieu, adversaire de la vérité; et qu'il ne restait plus rien qu'à faire connaître par l'ordre de Dieu son iniquité devant tout le monde. Alors Simon, étant entré vers Néron, dit : Écoutez-moi, bon empereur; je suis le fils de Dieu qui suis descendu du ciel : jusqu'à présent je souffrais Pierre qui se dit apôtre; mais à présent le mal est doublé; car l'on dit que Paul, qui enseigne aussi les mêmes choses, et qui pense contre moi, prêche avec lui : ce qu'il y a de certain, c'est

que si vous ne pensez pas à les faire mourir, votre royaume ne pourra pas subsister.

Alors Néron, agité d'inquiétude, ordonna qu'on les lui amenât promptement. Or le lendemain, comme Simon le magicien, et les apôtres du Christ, Pierre et Paul, furent entrés vers Néron, Simon dit : Ce sont là les disciples de ce Nazaréen, qui n'ont pas tant de bonheur que d'être du peuple des Juifs. Néron dit : Qu'est-ce que le Nazaréen? Simon dit : Il y a une ville dans la Judée, qui a toujours fait contre vous : elle s'appelle Nazareth, et leur maître en était. Néron dit : Dieu avertit tout homme et le chérit. Pourquoi les persécutez-vous? Simon dit : C'est cette race d'hommes qui ont détourné toute la Judée de me croire. Néron dit à Pierre : Pourquoi êtes-vous si perfides, comme votre race? Alors Pierre dit à Simon : Vous en avez pu imposer à tous, mais jamais à moi ; et ceux que vous aviez trompés, Dieu les a retirés par moi de votre erreur ; et puisque vous avez éprouvé que vous ne pouvez me surpasser, j'admire de quel front vous vous vantez en présence du roi de surpasser par votre art magique les disciples de Christ. Néron dit : Quel est le Christ? Pierre dit : Celui-là est le Christ, qui a été crucifié pour la rédemption du monde; et ce Simon le magicien affirme que c'est lui qui l'est : mais il est un homme très-méchant, et ses œuvres sont diaboliques. Or, si vous voulez savoir, ô empereur! ce qui s'est passé en Judée, touchant le Christ, envoyez, et prenez les lettres de Ponce Pilate, adressées à Claude César ; et ainsi vous connaîtrez toutes choses. Néron, ayant entendu cela, les fit prendre et lier en sa présence. Or le texte de l'Écriture était de cette manière :

Ponce Pilate salue Claude, etc.

Et lorsque la lettre eut été lue, Néron dit : Dites-moi, Pierre, est-ce ainsi que toutes choses ont été faites par lui ? Pierre dit : Oui, je ne vous trompe pas, bon empereur. Ce Simon, plein de mensonges et environné de tromperies, pense être aussi ce que Dieu est, quoiqu'il soit un homme très-méchant. Or il y a dans le Christ les deux substances de Dieu et de l'homme; de l'homme qu'a pris cette majesté incompréhensible, qui par l'homme a daigné subvenir aux hommes; mais dans ce Simon il y a les deux substances de l'homme et du diable, qui par l'homme tâche d'embarrasser les hommes (*b*). Simon dit : Je vous admire, ô empereur ! que vous regardiez comme de quelque conséquence cet homme ignorant, pêcheur, très-menteur, qui n'est remarquable ni par la parole, ni par sa famille, ni par quelque puissance. Mais, pour ne pas souffrir plus long-temps cet ennemi, je vais commander à mes anges qu'ils viennent, et me vengent de lui. Pierre dit : Je ne crains pas vos anges, mais eux pourront me craindre dans la vertu, et dans la confiance de mon Seigneur Jésus-Christ, que vous prétendez faussement être. Néron dit : Pierre, vous ne craignez pas Simon, qui affirme sa divinité par des effets ? Pierre dit : La divinité est dans celui qui sonde les secrets des cœurs; si donc la divinité est en lui, qu'il me dise mainte-

(*b*) Hégésippe, l. 3, c. 2 *de Excidio Hierosol.*, et Abdias, c. 16, *apostol. histor.* avant de rapporter l'aventure des chiens et du pain d'orge, racontent comment Pierre, par la prière, ressuscita, au nom de Jésus-Christ, un jeune homme noble et parent de César, après que Simon eut en vain tâché de le faire revivre par ses enchantemens. Le mort avait paru remuer la tête; mais Pierre le fit parler, marcher, et le rendit vivant à sa mère.

nant ce que je pense ou ce que je fais. Avant qu'il devine ma pensée, je vais vous la dire à l'oreille, afin qu'il n'ose pas mentir ce que je pense. Néron dit : Dites-moi qu'est-ce que vous pensez? Pierre dit : Ordonnez que l'on m'apporte un pain d'orge, et qu'on me le donne en cachette. Et lorsqu'il eut ordonné qu'on l'apportât, et qu'on le donnât à Pierre; ayant pris le pain, Pierre le rompit, le cacha sous sa manche, et dit : Qu'il dise maintenant ce que j'ai pensé, ce qu'on a dit, ou ce qu'on a fait. Néron dit : Voulez-vous donc que je croie, parce que Simon n'ignore pas ces choses, lui qui a ressuscité un mort, et qui, ayant été décollé, s'est représenté après le troisième jour, et a fait tout ce qu'il a dit qu'il ferait? Pierre dit : Mais il ne l'a pas fait devant moi. Néron dit : Il a fait toutes ces choses en ma présence, car il a dit à ses gens de venir à lui, et ils sont venus. Pierre dit : Donc il a fait ce qui est très-grand, pourquoi ne fait-il pas ce qui est moindre? Qu'il dise ce que j'ai pensé et ce que j'ai fait. Néron dit : Que dites-vous, Simon? Je ne saurais être d'accord entre vous. Simon dit : Que Pierre dise ce que je pense. Pierre répondit : Je vous ferai voir que je sais ce que pense Simon, pourvu que je fasse ce qu'il aura pensé. Simon dit : Sachez cela, ô empereur! que personne ne connaît les pensées des hommes, sinon Dieu seul. Pierre dit : Vous donc qui dites que vous êtes fils de Dieu, dites ce que je pense, exprimez, si vous pouvez, ce que je viens de faire en cachette. Car Pierre avait béni le pain d'orge qu'il avait reçu, et l'avait rompu, et l'avait mis dans sa manche droite et gauche. Alors Simon, indigné de ce qu'il ne pouvait pas dire le secret de l'apôtre, s'écria, disant : Que des grands chiens s'avancent et le dévorent en présence de César; et sur-le-champ parurent des chiens d'une grandeur étonnante, et ils s'élancèrent

contre Pierre. Or Pierre, étendant les mains pour prier, montra aux chiens le pain qu'il avait béni. Et les chiens ne l'eurent pas plutôt vu qu'ils disparurent tout-à-coup. Alors Pierre dit à Néron : Voilà que je vous ai montré que je sais ce qu'a pensé Simon, non par des paroles, mais par des faits; car ayant promis qu'il ferait venir contre moi des anges, il n'a fait paraître que des chiens, afin qu'il montrât qu'il n'avait pas des anges de Dieu, mais des chiens. Alors Néron dit à Simon : Qu'est-ce que c'est, Simon ? nous sommes vaincus, je pense. Simon dit : Il m'a fait ces choses dans la Judée, dans toute la Palestine et dans la Césarée; et en combattant souvent avec moi, c'est pourquoi il dit que cela lui est contraire; il dit donc cela pour m'échapper. Car, comme j'ai dit, personne ne connaît les pensées des hommes que Dieu seul. Et Pierre dit à Simon : Certes vous mentez en vous disant Dieu; pourquoi donc ne manifestez-vous pas les pensées de chacun ? Alors Néron s'étant tourné vers Paul, dit ainsi : Paul, pourquoi ne dites-vous rien? Paul dit : Sachez cela, César, parce que si vous laissez ce magicien faire de si grandes choses, il en arrivera un plus grand mal à votre patrie, et il fera déchoir votre royaume de son état. Néron dit à Simon : Que dites vous, Simon ? Simon répondit : Si je ne démontre pas ouvertement que je suis Dieu, personne ne me rendra la vénération qui m'est due. Néron dit : Et pourquoi différez-vous, et ne montrez-vous pas que vous êtes Dieu, afin que ceux-ci soient punis ? Simon dit : Ordonnez que l'on me fasse une tour élevée de bois, et je monterai dessus, et j'appellerai mes anges, et je leur ordonnerai qu'à la vue de tout le monde ils me portent au ciel vers mon père. Comme ceux-ci ne pourront pas le faire, vous éprouverez qu'ils sont des hommes ignorans. Or Néron dit à Pierre : Avez-vous

entendu, Pierre, ce que Simon a dit? de là il apparaîtra quelle grande vertu il a, ou lui ou votre Dieu. Pierre répondit à cela : Très-bon empereur, si vous vouliez, vous pouviez le comprendre, parce qu'il est plein du démon. L'empereur Néron dit : Que me faites-vous chercher des détours de paroles? Le jour de demain vous éprouvera. Simon dit : Vous croyez, bon empereur, que je suis magicien, puisque j'ai été mort, et je suis ressuscité. Car le perfide Simon avait fait par son prestige, qu'il avait dit à Néron : Ordonnez que l'on me décolle dans l'obscurité, et que l'on m'y laisse, après m'avoir tué; et si je ne ressuscite pas le troisième jour, sachez que j'étais magicien; mais si je ressuscite, sachez que je suis le fils de Dieu. Et comme Néron avait ordonné que cela se fît dans l'obscurité, il fit, par son art magique, qu'un bélier fut décollé, lequel bélier parut être Simon pendant le temps qu'on le décollait. Ayant été décollé dans l'obscurité, lorsque celui qui l'avait décollé eut examiné et porté sa tête à la lumière, il trouva que c'était une tête de bélier; mais il n'en voulut rien dire au roi, de peur de se découvrir; car on lui avait ordonné de faire cela en cachette. C'était donc de là que Simon disait qu'il était ressuscité le troisième jour, parce qu'il avait enlevé la tête et les membres du bélier, et le sang y était figé; et le troisième jour il se montra à Néron, et dit : Faites essuyer mon sang qui a été répandu, parce que voilà que j'avais été décollé, et que je suis ressuscité le troisième jour, comme je l'ai promis. Lors donc que Néron eut dit, le jour de demain vous éprouvera, s'étant tourné vers Paul, il dit : Vous Paul, pourquoi ne dites-vous rien, ou qui vous a enseigné, ou quel maître avez-vous eu, ou comment avez-vous enseigné dans les villes, ou quels disciples avez-vous formés par votre doctrine? Car je pense que

vous n'avez aucune sagesse, et que vous ne pouvez opérer aucune vertu. A cela Paul répondit : Pensez-vous que je doive parler contre un homme perfide, et un magicien désespéré, un enchanteur qui a destiné son ame à la mort, et à qui le trépas et la perdition arriveront bientôt, qui feint d'être ce qu'il n'est pas, et par l'art magique fait illusion aux hommes pour leur perdition? Si vous voulez écouter ses paroles, vous perdrez peut-être votre ame et votre empire; car cet homme est très-méchant. Et comme les magiciens d'Égypte, Jannèse et Mambrès, qui entraînèrent Pharaon et son armée dans l'erreur jusqu'à ce qu'ils fussent engloutis dans la mer, de même celui-ci persuade les hommes par la science du diable son père; et fait plusieurs maux par la nécromancie, et d'autres maux s'il y en a chez les hommes; et en séduit ainsi plusieurs qui ne se tiennent point sur leurs gardes, pour la perdition de votre empire. Mais moi, voyant répandre la parole du diable par cet homme, j'agis avec le Saint-Esprit, par les gémissemens de mon cœur, afin qu'il puisse bientôt paraître ce qu'il est; car autant qu'il pense s'élever vers les cieux, autant il sera englouti dans le plus profond de l'enfer, où il y a des pleurs, et le grincement des dents. Or quant à la doctrine de mon maître sur laquelle vous m'avez interrogé, il n'y a que ceux qui y apportent un cœur pur qui la comprennent; car je n'ai enseigné que ce qui regarde la paix et la charité, et j'ai accompli la parole de paix par le circuit depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, et j'ai surtout enseigné que les hommes se chérissent. J'ai enseigné qu'ils se préviennent réciproquement d'honneur. J'ai enseigné aux grands et aux riches de ne pas s'élever, et de ne pas espérer à l'incertain des richesses, mais de mettre en Dieu leur espérance. J'ai enseigné aux médiocres à être contens de la vie et du

vêtement. J'ai enseigné aux pauvres à se réjouir dans leur indigence. J'ai enseigné aux pères à enseigner à leurs fils la discipline de la crainte du Seigneur. J'ai enseigné aux fils à obéir à leurs parens et à leurs avis salutaires. J'ai enseigné à ceux qui ont des possessions, à payer les impôts aux ministres de la république. J'ai enseigné aux femmes à chérir leurs maris, et à les craindre comme leurs seigneurs. J'ai enseigné aux hommes à garder la foi à leurs épouses, comme ils veulent qu'elles leur gardent la pudeur en toutes manières; car ce qu'un mari punit dans une épouse adultère, le Seigneur, père et créateur des choses, le punit dans un mari adultère. J'ai enseigné aux maîtres qu'ils traitent leurs serviteurs plus doucement. J'ai enseigné aux serviteurs qu'ils servent leurs maîtres fidèlement, et comme Dieu. J'ai enseigné aux églises des croyans à adorer un Dieu tout-puissant et invisible. Or cette doctrine ne m'a pas été donnée des hommes, ni par quelque homme, mais par Jésus-Christ, et par le père de gloire, qui m'a parlé du ciel; et tandis que mon Seigneur Jésus-Christ m'envoyait pour la prédication, il me dit : Allez, et je serai avec vous, et tout ce que vous direz ou ferez je le justifierai. Néron ayant entendu ces choses, fut interdit, et s'étant tourné vers Pierre, il dit : Et vous, que dites-vous? Pierre dit : Toutes les choses que Paul a dites sont vraies. Car il y a quelques années que j'ai reçu des lettres de nos évêques qui sont dans tout l'empire romain, et ils m'ont écrit des lettres de presque toutes les villes touchant ses actions; car comme il était persécuteur de la loi du Christ, une voix l'a appelé du ciel, et lui a enseigné la vérité, parce qu'il n'était pas ennemi de notre foi par envie, mais par ignorance. Car il y a eu avant nous de faux christs comme est Simon; il y a eu de faux apôtres, il y a eu de faux pro-

phètes qui, venant contre les livres sacrés, se sont appliqués à détruire la vérité; et il était nécessaire d'agir contre eux; mais celui-ci qui dès son enfance ne s'était appliqué à autre chose qu'à examiner les mystères de la loi divine dans lesquels il avait appris cela, d'où il était le défenseur de la vérité, et le persécuteur de la fausseté, parce que sa persécution ne se fesait pas par émulation, mais pour défendre la loi; la vérité elle-même lui a parlé du ciel, lui disant: Je suis Jésus de Nazareth, que vous persécutez; cessez de me persécuter, parce que je suis la vérité même pour laquelle vous paraissez combattre. Ayant donc connu que cela était ainsi, il abandonna ce qu'il défendait, et il commença à défendre ce sentier du Christ qu'il poursuivait, qui est la véritable voie pour ceux qui marchent purement, la vérité pour ceux qui ne trompent point, et la vie éternelle pour ceux qui croient. Simon dit : Bon empereur, comprenez leur conspiration, ils sont sages contre moi. Pierre dit : Il n'y a aucune vérité en vous, ennemi de la vérité, mais c'est du seul mensonge que vous dites et que vous faites toutes ces choses. Néron dit : Et vous Paul, que dites-vous ? Paul répondit : Croyez ce que vous avez entendu dire à Pierre et à moi, car nous avons un seul sentiment, parce que nous avons un seul Seigneur Jésus-Christ. Simon dit : Pensez-vous, ô empereur, que j'aie une dispute avec eux, qui ont fait un complot contre moi ? Et s'étant tourné vers les apôtres, il dit : Écoutez Pierre et Paul; si je ne puis rien faire ici avec vous, nous viendrons où il faut que vous me jugiez. Paul répondit : Bon empereur, voyez quelles menaces il nous fait. Et Pierre dit : Pourquoi ne vous riez-vous pas d'un homme vain et d'une tête aliénée qui, joué par les démons, pense ne pouvoir pas se manifester ? Simon répondit : Je vous

pardonne maintenant, jusqu'à ce que je montre ma vertu. A cela Pierre répondit : Si Simon ne voit la vertu de Christ notre Jésus-Christ, il ne croira pas qu'il n'est pas le Christ. Simon dit : Très-sacré empereur, gardez-vous de les croire, parce que ce sont eux qui sont circoncis, et qui circoncisent. A cela Paul répondit : Pour nous, avant que nous connussions la vérité, nous avons gardé la circoncision de la chair; mais dès que la vérité nous a apparu, c'est de la circoncision du cœur que nous sommes circoncis, et que nous circoncisons. Et Pierre dit à Simon : Si la circoncision est mauvaise, pourquoi êtes-vous circoncis? L'empereur dit : Simon est-il donc aussi circoncis? Pierre répondit : Il ne pouvait pas autrement tromper les ames, s'il n'eût pas fait semblant d'être Juif, et n'eût montré qu'il enseignait la loi de Dieu. L'empereur dit : Vous, Simon, comme je vois, vous êtes conduit par le zèle, c'est pourquoi vous les poursuivez. Car il y a, comme je vois, un grand zèle entre vous et leur Christ, et je crains que vous ne soyez convaincu par eux, et que vous ne paraissiez détruit par de grands maux. Simon dit : Êtes-vous séduit, ô empereur? Néron dit : Qu'est-ce que c'est, êtes-vous séduit? Ce que je vois en vous, je le dis, que vous êtes l'adversaire évident de Pierre et de Paul, et de leur maître. Simon répondit : Le Christ n'a pas été le maître de Paul. Paul répondit : Celui qui a enseigné Pierre, m'a instruit par révélation, car parce qu'il nous accuse d'être circoncis, qu'il dise maintenant pourquoi il est lui-même circoncis. A cela Simon répondit : Pourquoi m'interrogez-vous là-dessus? Paul dit : C'est la raison que nous vous interrogions. L'empereur dit : Pourquoi craignez-vous de leur répondre? Simon dit : Je suis circoncis, moi, parce que la circoncision était commandée de Dieu

dans le temps que je la reçus. Paul dit : Avez-vous entendu, empereur, ce qu'a dit Simon? Si donc la circoncision est bonne, pourquoi avez-vous trahi les circoncis, et les avez-vous obligés d'être tués précipitamment? L'empereur dit : Mais je ne pense pas bien de vous. Pierre et Paul dirent : Que vous pensiez bien ou mal de nous, cela ne fait rien à la chose; car il faudra nécessairement que ce que notre maître nous a promis se fasse. L'empereur dit : Et si je ne veux pas, moi? Pierre dit : Ce n'est pas ce que vous voudrez, mais ce qu'il nous a promis. Simon répondit : Bon empereur, ces hommes ont abusé de votre clémence, et vous ont mis dans leur parti. Néron dit : Mais vous ne m'avez pas encore rassuré sur votre compte. Simon répondit : Je suis surpris qu'après que je vous ai fait voir de si grandes choses, et de tels signes, vous paraissiez encore douter. L'empereur répondit : Je ne doute ni ne crois à aucun de vous, mais répondez-moi plutôt à ce que je vous demande. Simon dit : Je ne vous réponds rien à présent. L'empereur dit : Vous dites cela parce que vous mentez. Et si je ne puis rien vous faire, Dieu qui est puissant le fera. Simon dit : Je ne vous répondrai plus. L'empereur dit : Et moi je ne vous compterai plus pour quelque chose, car comme je le sens, vous êtes trompeur en tout; mais à quoi bon plus de *discours?* Vous m'avez fait voir tous trois votre esprit indécis, et vous m'avez rendu si incertain en toutes choses que je ne trouve pas à qui je puisse croire. A cela Pierre répondit : Pour moi, je suis Juif de nation, et je prêche toutes ces choses que j'ai apprises de mon maître, afin que vous croyiez qu'il y a un Dieu père invisible et incompréhensible et immense, et un notre Seigneur Jésus-Christ, sauveur et créateur de toutes choses. Nous annonçons au genre humain *celui* qui a fait le ciel et la terre, et la mer et

toutes les choses qui y sont, qui est le véritable roi, et son règne n'aura point de fin. Et Paul dit : Ce qu'il a dit, je le confesse semblablement, d'autant qu'il n'y a point de salut par un autre, sinon par Jésus-Christ. L'empereur dit : Qui est le roi Christ? Paul répondit : Le Sauveur de toutes les nations. Simon dit : Je suis celui que vous dites; et sachez, Pierre et Paul, qu'il ne vous arrivera pas ce que vous désirez, que je vous trouve dignes du martyre. Pierre et Paul dirent : Que ce que nous désirons nous arrive, et puissiez-vous, Simon magicien et plein d'amertume, n'être jamais bien, parce que dans tout ce que vous dites vous mentez. Simon dit : Écoutez-moi, César Néron, afin que vous sachiez qu'eux sont des faussaires, et que moi j'ai été envoyé du ciel; le jour de demain, j'irai aux cieux, et je rendrai heureux ceux qui croient en moi; et je montrerai ma colère contre ceux-là qui ont osé me nier. Pierre et Paul dirent : Dieu nous appela autrefois à sa gloire, mais vous êtes appelé maintenant par le diable, vous courez aux tourmens. Simon dit : César Néron, écoutez-moi. Séparez ces insensés de vous, afin que lorsque je serai venu vers mon père dans les cieux, je puisse vous être favorable. L'empereur dit : Et d'où prouvons-nous cela, que vous allez au ciel? Simon dit : Ordonnez que l'on fasse une tour élevée de bois et de grandes poutres, et qu'on la place dans le Champ-de-Mars, afin que j'y monte; et lorsque j'y serai monté, je commanderai à mes anges qu'ils descendent du ciel vers moi, et qu'ils me portent dans le ciel vers mon père, afin que vous sachiez que j'ai été envoyé du ciel. Car ils ne peuvent pas venir à moi sur la terre entre les pécheurs. L'empereur Néron dit : Je veux voir si vous accomplirez ce que vous dites. Simon répondit : Ordonnez donc que cela se fasse au plus vite afin que vous voyiez.

Alors Néron fit faire une tour élevée dans le Champ-de-Mars, et ordonna que tous les peuples, et toutes les dignités s'assemblassent à ce spectacle. Or le lendemain l'empereur Néron, avec le sénat, et les chevaliers romains, et tout le peuple, vinrent dans le Champ-de-Mars au spectacle; et lorsque tous furent venus, l'empereur ordonna que Pierre et Paul fussent présens dans toute cette assemblée; et comme ils eurent aussitôt été amenés devant lui, il leur dit : La vérité va maintenant paraître. Pierre et Paul dirent : Ce n'est pas nous qui le démasquons, mais le Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, qu'il a dit faussement qu'il était lui-même. Et Paul, s'étant tourné vers Pierre, dit : C'est à moi à prier Dieu à genoux; c'est à vous à ordonner, si vous voyez Simon entreprendre quelque chose, parce que vous avez été élu le premier par le Seigneur. Et s'étant mis à genoux, Paul priait devant tout le peuple. Mais Pierre regarda Simon, disant : Commencez ce que vous avez entrepris, car le moment approche que vous allez être découvert, et que nous allons être appelés de ce siècle. Car je vois le Christ qui m'appelle et Paul aussi. Néron dit : Et où irez-vous contre ma volonté? Pierre répondit : Où le Seigneur nous appellera. Néron dit : Et quel est votre Seigneur? Pierre répondit : Le Seigneur Jésus-Christ que je vois, qui nous appelle. Néron dit : Et irez-vous au ciel? Pierre répondit : Nous irons où il plaira à celui qui nous appelle. A cela Simon répondit : Afin que vous sachiez, ô empereur, qu'ils sont des trompeurs, bientôt, quand je serai monté aux cieux, je vous enverrai mes anges, et je vous ferai venir à moi. L'empereur dit : Faites donc comme vous avez parlé (*c*). Alors Simon monta dans la tour devant tout le monde, les mains

(*c*) Hégésippe et Abdias disent qu'il monta sur le mont Capitolin, et que s'élançant d'un rocher, il commença à voler.

étendues, couronné de lauriers, et commença à voler. Néron l'ayant vu, dit ainsi à Pierre : Ce Simon est véritable; mais vous et Paul êtes des séducteurs. Et Pierre lui dit : Sans tarder vous saurez que nous sommes de véritables disciples du Christ, et que lui n'est pas le Christ, mais un magicien et un enchanteur. L'empereur dit : Persévérez-vous encore dans votre mensonge? Voilà que vous le voyez pénétrer jusque dans le ciel. Alors Pierre dit à Paul : Paul, levez la tête et voyez. Et lorsque Paul eut élevé la tête pleine de larmes, et qu'il eut vu Simon voler, il dit ainsi : Pierre, que tardez-vous? Achevez ce que vous avez commencé, car notre Seigneur Jésus-Christ nous appelle maintenant. Et Néron, les entendant, dit en souriant : Ils voient déjà qu'ils sont vaincus, ils sont actuellement en délire. Pierre répondit : Vous allez éprouver que nous ne sommes pas en délire. Paul dit à Pierre : Faites au plus vite ce que vous devez faire. Et regardant contre Simon, Pierre dit : Je vous conjure, anges de Satan, qui le portez dans les airs pour tromper les cœurs des hommes infidèles, par Dieu créateur de toutes choses, et par Jésus-Christ, que dès cette heure vous ne le portiez plus, mais que vous l'abandonniez. Et ayant été lâché tout-à-coup (*d*), il tomba dans l'endroit qui s'appelle la Voie sacrée, et s'étant partagé en quatre parts il assembla quatre cailloux en un, qui servent encore de témoignage à la victoire des apôtres, jusqu'aujourd'hui. Alors Paul leva la tête au bruit qu'il fit en se brisant, et dit :

(*d*) Abdias dit que les ailes qu'il avait prises s'étant embarrassées, il tomba, se brisa tout le corps, s'estropia les cuisses, et expira dans ce lieu même quelques heures après; au contraire, Arnobe, l. 2 *adversus gentes*, rapporte que son char et ses quatre chevaux de feu s'étant dissipés, il tomba par son propre poids, se brisa les cuisses, et qu'ayant été porté à Brindes, de douleur et de honte il se précipita une seconde fois du haut d'un bâtiment.

Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui nous avez exaucés, et avez démasqué Simon le magicien, et avez prouvé que nous sommes vos disciples dans la vérité. Alors Néron, plein d'une grande colère, fit mettre Pierre et Paul dans les chaînes; et pour le corps de Simon, il le fit soigneusement garder trois jours et trois nuits, pensant qu'il ressusciterait le troisième jour. Et Pierre lui dit : Vous vous trompez, ô empereur, il ne ressuscitera pas, parce qu'il est véritablement mort, et condamné à la peine éternelle. Néron lui répondit : Qui vous a permis de commettre un tel crime? Pierre répondit : son obstination; et si vous le comprenez, c'est un grand avantage pour lui qu'il soit péri, pour ne plus multiplier de si grands blasphèmes contre Dieu, qui aggraveraient son supplice. Néron dit : Vous m'avez rendu l'esprit suspect, c'est pourquoi, par un mauvais exemple, je vous perdrai. Pierre répondit : Ce n'est pas ce que vous voulez, mais qui nous a été promis, qui doit nécessairement s'accomplir. Alors Néron, rempli de colère, dit à son préfet Agrippa : Il faut perdre misérablement ces hommes irréligieux; c'est pourquoi, les ayant liés de chaînes de fer, faites-les périr dans le bassin où se donne le combat naval; car il faut que tous les hommes de cette sorte périssent misérablement. Le préfet Agrippa dit : (*e*) Très-sacré empereur, vous ne les faites pas punir par un exemple convenable. Néron dit : pourquoi n'est-il pas convenable? Agrippa dit : Parce que Paul paraît innocent. Pierre, qui est coupable d'un homicide, doit souffrir une peine amère. Néron dit : De quel exemple périront-ils donc? Agrippa dit : A ce qu'il me semble, il est juste que Paul irréligieux ait

(*e*) Lin, *de Passione Petri*, ajoute une autre cause du supplice de l'apôtre : c'est qu'il avait détourné les épouses d'Agrippa, d'Albin, et de quelques autres grands, de l'amour conjugal envers leurs maris.

la tête tranchée; et Pierre, qui de plus a commis un homicide, faites-le élever en croix. Néron dit : Vous avez très-bien jugé. Et sur-le-champ Pierre et Paul furent amenés en la présence de Néron. Paul fut décollé dans la voie d'Ostie. Mais Pierre, étant venu vers sa croix, dit : Parce que mon Seigneur Jésus-Christ est descendu du ciel en terre, il a été élevé sur une croix droite; mais moi que ma croix daigne appeler de la terre au ciel, ma tête doit être près de la terre, et mes pieds dirigés vers le ciel. Donc parce que je ne suis pas digne d'être en croix comme mon Seigneur, tournez ma croix, et crucifiez-moi la tête en bas. Mais eux tournèrent la croix, et attachèrent ses pieds en haut, et ses mains en bas. Or il s'assembla en ce lieu une multitude innombrable de peuple qui maudissaient César Néron, qui étaient si pleins de fureur, qu'ils voulaient brûler Néron lui-même. Mais Pierre les empêchait, disant : Gardez-vous bien, mes petits enfans, gardez-vous bien de faire cela, mais écoutez plutôt ce que je m'en vais vous dire. Car il y a peu de jours qu'à la sollicitation des frères, je m'éloignai d'ici; et mon Seigneur Jésus-Christ me rencontra en chemin à la porte de cette ville, et je l'adorai, et lui dis : Seigneur, où allez-vous? Et il me dit : Suivez-moi, parce que je vais à Rome être crucifié une seconde fois. Et pendant que je le suivais, je revins à Rome, et il me dit : Ne craignez point parce que je suis avec vous, jusqu'à ce que je vous introduise dans la maison de mon père. C'est pourquoi, mes petits enfans, gardez-vous bien d'empêcher mon voyage. Mes pieds marchent déjà dans la voie du ciel. Ne vous chagrinez point; mais réjouissez-vous avec moi, parce que j'obtiens aujourd'hui le fruit de mes travaux. Et après qu'il eut dit ces *paroles*, il dit : Je vous rends grâces, bon pasteur, parce que les brebis que vous

m'avez données ont compassion de moi. Je vous demande qu'elles participent avec moi à votre grâce. Je vous recommande les brebis que vous m'avez confiées, afin qu'elles ne sentent pas qu'elles sont sans moi, en vous ayant; et je vous prie qu'elles soient toujours protégées par votre secours, Seigneur Jésus-Christ, par qui j'ai pu gouverner ce troupeau. Et disant cela il rendit l'esprit. Aussitôt y apparurent de saints hommes que jamais personne n'avait vus auparavant, et qu'ils ne purent voir depuis; car ils disaient que c'était à cause d'eux qu'ils étaient arrivés à Jérusalem; et de compagnie avec Marcel, homme illustre, qui avait cru, et qui laissant Simon avait suivi Pierre, ils enlevèrent son corps en cachette, et le mirent vers le Térébinthe auprès du canal où se donne le combat naval, dans le lieu qui s'appelle le Vatican. Or ces hommes qui dirent qu'ils étaient arrivés de Jérusalem, dirent au peuple : Réjouissez-vous, et tressaillissez de joie, parce que vous avez mérité d'avoir de grands patrons, et des amis de notre Seigneur Jésus-Christ. Or sachez que ce Néron très-méchant, après la mort des apôtres, ne pourra garder ce royaume.

Or, il arriva après cela que Néron encourut la haine de son armée, et la haine du peuple romain, de sorte qu'ils résolurent de lui couper enfin le cou publiquement, jusqu'à ce qu'il fût mort, et expirât. Ayant eu vent de ce complot, il fut saisi d'un tremblement et d'une crainte insupportable, de sorte qu'il s'enfuit, et ne parut plus depuis. Il y en eut aussi qui disaient que comme il errait dans les forêts en fuyant, il était mort de froid et de faim, et avait été dévoré par les loups. Or, comme les Grecs enlevaient les corps des saints apôtres Pierre et Paul, pour les porter en Orient, il survint un grand tremblement de terre, et le peuple romain courut, et ils les arrêtèrent vers le

lieu que l'on nomme Catacombe, dans la voie Appienne au troisième mille, et les corps y furent gardés un an et sept mois, jusqu'à ce qu'on eût préparé les lieux où leurs corps furent mis; et c'est là qu'ils sont considérés avec l'honneur et la révérence convenables, et par les louanges des hymnes. Et le corps du très-heureux Pierre fut mis dans le Vatican du combat naval, et celui de saint Paul dans la voie d'Ostie au second mille, où reçoivent les bienfaits de leurs prières ceux qui les demandent assidûment et fidèlement, pour la louange et la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Moi Marcel, disciple de mon maître, l'apôtre Pierre, j'ai écrit ce que j'ai vu.

Les curieux trouveront encore beaucoup d'autres pièces dans Fabricius, Grabius, Cotelerius, etc. On a cru que celles-ci suffisaient au grand nombre des lecteurs, que les savans ont toujours trop négligés.

FIN DE LA COLLECTION DES ANCIENS ÉVANGILES
ET DU TOME VINGT-HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

COLLECTION D'ANCIENS ÉVANGILES. . . 285

FIN DE LA TABLE.

